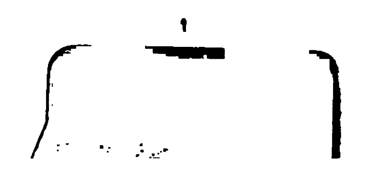
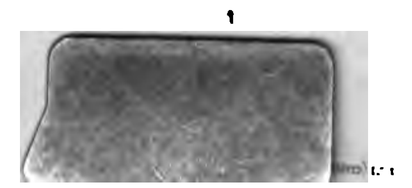







600019538W



LES

MÉDECINS DE PARIS

JUGÉS PAR LEURS ŒUVRES.

Imprimerie d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

LES

MÉDECINS DE PARIS

JUGÉS PAR LEURS ŒUVRES,

OU

STATISTIQUE SCIENTIFIQUE

ET MORALE

DES MÉDECINS DE PARIS,

CONTENANT PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

Indépendamment de tout ce qu'on trouve dans les annuaires, l'exposé exact et l'appréciation impartiale des travaux et des opinions de tous les professeurs de l'École, de tous les membres de l'Académie ou médecins des hôpitaux, de tous les spécialistes ou praticiens connus, voire même des charlatans.

PAR C. SACHAILE (DE LA BARRE),

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, ETC.

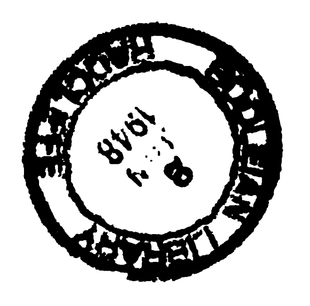
Je donne un démenti à qui prétendrait avoir acheté mes éloges ou payé mon silence.

PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-THOMAS-DU-LOUVRE, 24.

—

1845



INTRODUCTION

(QU'IL EST ESSENTIEL DE LIRE.)

Le corps médical de Paris, si toutefois il y a corps, forme incontestablement l'élite du personnel médical de la France.

Des deux villes du royaume qui jouissent, avec la capitale, du privilége d'une Faculté, l'une se maintient dans une position scientifique qui, malgré les efforts de la métropole dont elle semble n'être qu'une succursale, pourrait bien, de long-temps encore, ne pas dépasser les limites d'une honnête considération ; l'autre se plaît aujourd'hui (*nunc*) à vivre de souvenirs, et se contente des derniers reflets de la gloire qui rayonnait autrefois (*olim*) autour du buste sacré d'Hippocrate. Quant à ce qu'on nomme la province, faute d'un autre mot, elle peut avoir sans doute des droits à se prévaloir de posséder ce que nous comptons parmi nous d'hommes les plus purs, les plus sincèrement dévoués aux exigences de la profession; mais, à part quelques rares exceptions, ses praticiens se borneront toujours à prendre l'art tel qu'il s'élabore dans les centres d'enseignement, et fe-

ront bien de n'ambitionner d'autre gloire que de rendre en zèle et finalement en services effectifs, ce qu'ils reçoivent en lumières.

Mais, par un effet de cette loi des compensations, au cachet de laquelle tout ici-bas ne paraît que trop évidemment frappé, si Paris est le lieu qui, toutes choses égales d'ailleurs, renferme le plus de médecins instruits, d'hommes dévoués aux progrès de la science, il est aussi le rendez-vous des charlatans de toute espèce, des ignorans de tous degrés, des hommes pour qui l'art de guérir n'est que le prétexte, l'exploitation des malades le véritable but. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que tout cela se heurte et se confond : deux diplômes, ne différant que de quelques mots, forment l'étiquette de cette multitude de sacs (qu'on nous pardonne cette locution) qui renferment tant de choses si diverses.

La confusion est à ce point que nous, qui vivons même depuis long-temps sur les lieux, avons quelque peine à distinguer les uns des autres. Nous connaissons bien ceux qui forment les deux extrémités de cette immense chaîne, ou, pour être mieux compris, ceux qui occupent le haut et le bas de cette longue échelle ; mais les anneaux ou les échelons intermédiaires nous échappent souvent ; et encore, comment connaissons-nous ceux qui se trouvent forcément en évidence? par leur position, c'est à dire par le fait accompli. Mais les moyens, bons ou mauvais, licites ou non, qui ont préparé cette position, nous restent généralement inconnus.

Cependant, dans un moment où tout se personnifie, où les hommes veulent passer avant les choses, où les noms

propres rappellent en médecine de si diveses doctrines, tant de systèmes opposés, il n'est pas un de nous qui n'éprouve à chaque instant le besoin d'avoir des renseignemens sur la position scientifique, et sur quelque chose de plus même, quand faire se peut, non seulement de ceux de nos confrères qui, par leurs travaux ou autrement, sont sortis de la route moyenne, mais encore du plus modeste praticien. Où prendre ces renseignemens? Dans les annuaires, les almanachs? Mais qu'y trouve-t-on, entre les premières pages consacrées à quelques renseignemens administratifs qui se reproduisent régulièrement chaque année, et les dernières ouvertes au premier venu pour des annonces qui se paient à la ligne? Rien autre chose que le titre et l'adresse de chaque médecin (1).

Or, on conviendra aisément que le titre est un bien faible indice; car si nous voulions voir les choses sans prévention, nous trouverions autant, pour le moins, de charlatans décorés du diplôme de docteur, que porteurs du modeste titre d'officier de santé; et si parmi les premiers il y a des hommes d'une capacité plus que douteuse, les seconds comptent dans leurs rangs, à n'en pas douter, des hommes d'un mérite incontestable. Reste l'adresse : oh! alors, vous avouerez encore que si on jugeait notre mérite par le quartier que nous habitons, on s'exposerait singulièrement à porter un faux jugement, parce que les hommes à talent suspect et à moyens détournés dressent ordinairement leurs tentes

(1) Et encore contiennent-ils à cet égard de graves erreurs, comme on peut s'en convaincre en parcourant celui de 1845 qui vient de paraître, et qui, pour sortir des bureaux de l'école, n'en est pas pour cela plus exact.

dans les lieux où l'étalage du luxe leur fait entrevoir un riche butin, laissant les quartiers populeux à la garde du praticien vulgaire, pour qui faire le bien est souvent un désir aussi impérieux que faire fortune.

L'insuffisance du titre et de l'adresse étant bien reconnue, où faut-il donc aller puiser les renseignemens dont nous venons de constater la nécessité journalière? Serait-ce dans les biographies qui nous assaillent de toute part? Non, sans doute; car de deux choses l'une : ou elles ne contiennent que la vie des médecins à l'égard desquels l'opinion publique est complètement fixée; ou bien quand, à côté de noms justement honorés, elles en contiennent de peu connus ou de mal famés, les articles qu'elles leur consacrent sont rarement l'expression de la vérité, par le trafic honteux que font de leur plume quelques gens de lettres, dont la vie se passe à louanger les charlatans qui les paient et à décrier l'honnête homme qui leur refuse l'impôt.

Ouvrez en effet, si vous en avez le courage, quelques unes de ces biographies contemporaines, dégoûtantes mosaïques littéraires qui, sous le prétexte de préparer des matériaux à l'histoire, forment la plus honteuse des spéculations auxquelles le génie industriel de notre époque ait pu se livrer, et vous ne pourrez jamais en lire une page entière. Quelqu'habitués que vous puissiez être à voir partout la raison et le bon sens sacrifiés à de vils intérêts, le rouge vous montera à la figure en lisant tout ce qu'on y dit de flatteur de certains médecins dont la déconsidération est devenue proverbiale parmi nous; les outrages qu'on y déverse sur quelques praticiens dont

nous sommes habitués à honorer les talens et à respecter le caractère ; les frais de style enfin qu'on fait pour transformer en célébrités des hommes honorables sans doute, mais de la plus complète nullité comme médecins, et qui n'ont consenti à sortir de l'obscurité que pour échapper au ridicule dont on les a menacés.

Le moyen de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et de rétablir les choses dans leur état naturel, nous a semblé être la publication d'un ouvrage dans lequel chacun de nous se présentât à peu près tel qu'il est, c'est à dire entouré des titres, des ouvrages, des faits de pratique capables de donner une explication de la position qu'il occupe parmi nous, et pour cela exposés avec bonne foi, analysés avec conscience, et jugés sans contrainte et sans prévention. Telle est la tâche que ce livre est destiné à remplir. Nous avons prévu d'avance la plupart des objections qu'on a faites, et qu'on ne manquera pas sans doute de faire encore contre la réalisation d'une semblable tâche.

Ces objections, indépendamment du droit que certaines personnes, intéressées au silence, nous ont ridiculement contesté de nous ériger en juge de la corporation, se réduisent à peu près à dire : 1° Qu'il est inutile de s'expliquer sur le compte des hommes qui sont à la tête du mouvement médical, parce qu'ils sont généralement connus, et ont fait leurs preuves par des moyens que chacun de nous a pu apprécier à sa manière ; 2° qu'il est pour le moins superflu de mettre en scène les praticiens qui vivent dans une position moyenne, parce que la science n'a rien à gagner à l'exposé de

leurs titres et de leurs travaux; 3° qu'il est dangereux de fixer l'attention sur les charlatans, parce qu'ils sont la honte du corps, et que tout ce qu'on peut dire d'eux tourne à notre déconsidération générale.

A la première de ces objections, nous répondrons d'abord, qu'outre les préventions suscitées par des raisons étrangères à la science, il est faux qu'on se soit toujours donné la peine de se former une opinion de nos sommités médicales sur leurs travaux, parce qu'un grand nombre de ces travaux échappent à beaucoup, et que ce qui échappe aurait souvent suffi pour faire apprécier différemment ce qui est connu. Nous dirons ensuite que ce qui est vrai pour nous, qui sommes sur les lieux, ne l'est pas, tant s'en faut, pour les médecins qui exercent loin de Paris, que la nécessité force à attacher plus d'importance aux choses qu'aux hommes, et dont par cela même nous déclarons avoir plus particulièrement les intérêts en vue en écrivant.

Quant aux praticiens de la classe moyenne, ne sont-ils pas en définitive les membres les plus utiles de la corporation, ceux sur qui tombent les charges les plus pénibles de la carrière? Pourquoi dès lors les priver de ce qui leur appartient de droit dans le partage des actes dont nous avons à nous glorifier. Restent donc les charlatans de forme et de couleur si diverses, depuis ceux qui salissent nos murs de leurs offres, jusqu'à ceux qui se pourvoient par la réclame : eh bien! nous croyons que nous devons les poursuivre de notre réprobation tant que les lois, trop long-temps sourdes à nos sollicitations, n'offriront pas au peuple un égide contre leurs

manœuvres ; en agir autrement, serait se rendre leurs complices ; ne pas les flétrir, serait leur laisser croire qu'ils trouvent des dupes même parmi nous.

Nous ne dissimulons pas, toutefois, l'espèce d'excuse que les charlatans trouvent à se jeter en dehors des voies ordinaires dans l'insuffisance de ces mêmes lois que nous invoquons contre eux, qui, laissant la carrière dépourvue de garanties, en font tourner les avantages au profit du premier venu : par exemple, des fabricans de bottines, qui se disent *orthopédistes* et se font payer comme tels ; des bijoutiers, qui s'intitulent *dentistes* et rivalisent par le luxe de leurs cabinets avec nos premiers praticiens ; des somnambules, qui annoncent sans façon dans les journaux des *guérisons merveilleuses*, et défient la Faculté ; d'un épicier, qui vend de la graine de moutarde comme un *remède infaillible* contre toutes les maladies ; d'un frère ignorantin, qui distribue sur la voie publique des prospectus indiquant des *recettes* au moyen desquelles il opère des *cures presque miraculeuses*, etc., etc. ; la partie du corps médical qui reste pure peut regretter que de semblables excuses puissent être invoquées, mais ne peut les admettre.

Cet ouvrage, comme on doit le pressentir par ce qui précède, n'a donc rien, absolument rien de commun avec toutes les biographies qui ont paru jusqu'à ce jour, et où, moyennant argent, chacun a pu faire enregistrer la bonne opinion qu'il a et qu'il voudrait qu'on eût de lui. Ce n'est ni un livre de scandale, ni une œuvre de flagornerie ; c'est une statistique raisonnée du corps

médical de Paris (principalement envisagé sous le rapport scientifique), écrite avec la plus complète indépendance, et rédigée sur des données que nous ont mis à même de recueillir vingt-cinq années d'une expérience continuelle des hommes et des choses de notre époque. Aussi servira-t-il de guide aux médecins de Paris dans leurs rapports entre eux, en même temps qu'il éclairera les praticiens de la province, et même, au besoin, les gens du monde, sur les réputations usurpées, ou qu'il signalera un grand nombre d'hommes instruits qui, bien que n'ayant pas ou ayant peu écrit, ont mené des travaux pratiques à bonne fin ou donné des preuves de dévoûment à la chose publique, et méritent par cela même d'être connus.

Comme les personnes qui envoyent des mémoires à l'Académie, particulièrement les praticiens de province, peuvent rencontrer dans les commissions auxquelles sont envoyés leurs travaux des membres de l'assemblée qui ne sont pas médecins, tels que MM. les pharmaciens et MM. les vétérinaires, nous avons pensé qu'il était utile qu'ils eussent une idée, quelque sommaire qu'elle fût, de la position scientifique de ces Messieurs. Pour cela nous avons fait figurer tous les membres qui prennent part aux travaux de l'assemblée.

Sans doute il ne nous a pas été possible, dans le court espace de six à sept cents pages, de donner aux articles de ceux que leurs talens ou d'autres circonstances ont placés à notre tête, l'étendue que nous aurions voulu leur consacrer, pour mettre tout le monde à même de contrôler le jugement que nous portons sur eux.

Nous avions à choisir entre ces deux manières : ou de ne nous occuper que de nos sommités, et alors d'entrer dans tous les détails de leur carrière scientifique; ou de présenter tout notre corps médical dans le même cadre, et alors de ne donner de chacun d'eux qu'une esquisse, mais une esquisse assez fortement arrêtée pour ne laisser aucun doute sur l'opinion que nous nous en sommes faite, et que chacun peut s'en faire. Nous avons choisi cette dernière manière pour des raisons que nous avons déjà exposées plus haut.

D'ailleurs, l'étendue accordée à chaque article est loin d'être la mesure de la considération, ou pour mieux dire de l'importance que nous accordons à la personne qui en est le sujet : il est des choses que l'on peut dire en quelques mots, et des hommes que l'on peut peindre d'un trait, tandis qu'il est d'autres choses qui ne peuvent être comprises que par des développemens, et d'autres hommes qu'on ne fait connaître que par des détails. Il est même des personnes qui ont beaucoup fait, et pour lesquelles cependant nous nous sommes borné à une simple énumération de leurs travaux ou de leurs titres : si cet exposé suffit pour les caractériser, pourquoi faire des frais inutiles?

Il y a malheureusement quelquefois eu nécessité pour nous d'être sobre de détails; car si la plupart des médecins, même parmi les mieux placés, se sont empressés de nous transmettre les renseignemens dont nous avions besoin sur eux; quelques uns, se renfermant dans un superbe dédain, ou ne comprenant pas nos intentions, et craignant d'être encore une fois dupes

des piéges tendus à leur bonne foi, et peut-être aussi un peu à leur vanité, ont été sourds à l'appel que nous avons fait à leur obligeance. Nous remercions bien sincèrement les premiers et nous respectons les scrupules des seconds. Mais comme tout cela n'était, en définitive, pour nous qu'une affaire de temps et de recherches, nous sommes presque toujours parvenu à nous procurer les élémens d'un jugement caractéristique, et, dans ce jugement, nous n'avons pas plus cherché à plaire qu'à déplaire, ne voulant qu'être juste.

On nous demandera peut-être aussi pourquoi nous nous sommes caché sous le manteau d'un nom supposé. La raison en est facile à deviner; pour peu, en effet, qu'on veuille réfléchir, on reconnaîtra que ce moyen était le seul d'échapper aux obsessions de cette foule de gens pour lesquels toute occasion de publicité est une bonne fortune, et qui trouvent toujours ou quelques raisons spécieuses à objecter à tout ce qu'on peut dire d'eux, ou des avocats prêts à les défendre et des amis disposés à les recommander. Il est, d'ailleurs, des choses dont on veut bien supporter toute la responsabilité, éloge ou blâme, mais qu'on n'aime pas à dire face à face. Le point essentiel pour la vérité, c'est qu'elle arrive toujours à son adresse.

Quant à la prévention défavorable qu'on pourrait concevoir de la position dans laquelle nous nous sommes placé en acceptant de quelques personnes une souscription à cet ouvrage, elle doit se dissiper devant le souvenir de la précaution que nous avons eue de déclarer formellement que par-là nous n'entendions prendre

aucun engagement. Nous prions les personnes qui nous ont honoré de leur adhésion, de lire et les prospectus dans lesquels nous avons annoncé la publication de l'ouvrage, et le bulletin de souscription; elles verront que tout y est facultatif. Nous avons demandé à tous, indistinctement, des notes et non des articles, et nous nous sommes formellement réservé l'appréciation de tout ce que nous avons reçu. Bien nous en a pris d'agir ainsi, car nous avons été assailli de prospectus, de réclames, d'éloges ampoulés, de promesses de travaux surprenans. Quelques uns, craignant avec raison un retour sur le passé, nous ont prié de n'avoir égard, en parlant d'eux, qu'à la position acquise, comme si la moralité des moyens n'était rien dans l'appréciation d'un fait.

Nous avons réduit toutes ces prétentions à leur juste valeur, et n'avons tenu aucun compte de tous les renseignemens plus qu'épigrammatiques que l'*amour de la vérité* a porté quelques personnes à nous transmettre : notre correspondance, sous ce double rapport, ne serait pas assurément la partie la moins curieuse, et les amateurs de scandale trouveraient leur compte à sa publication. Ils seront privés de cette satisfaction. Nous déclarons, d'ailleurs, n'avoir eu en vue que le médecin, et jamais l'homme privé, et n'avoir été guidé en aucune occasion par une intention malveillante.

Nous n'aurons peut-être, en définitive, contenté personne; car tel est l'esprit humain, on nous l'a dit, mais nous le savions, que les plus petites égratignures faites à l'amour-propre sont prises pour d'énormes atrocités, et que les éloges les plus outrés sont acceptés

comme chose due. En tout cela deux choses nous consolent : quant à notre but définitif, c'est d'avoir acquis par nous-même la certitude que, dans les médecins de Paris, l'*honnête homme* est la règle, l'*autre* l'exception ; quant à nos moyens, c'est de pouvoir dire que si nous nous sommes attiré la haine des charlatans, nous n'avons pas mérité leur mépris.

Enfin, voulant donner une preuve de notre bonne foi, nous ferons paraître le 1er mars, pour être adressé à toutes les personnes qui auront l'ouvrage, un supplément dans lequel nous rectifierons les erreurs ou les omissions que nous aurions pu commettre, et discuterons les objections qui pourront nous être adressées.

Sans vouloir faire aucune concurrence aux annuaires, aux almanachs, nous avons cependant cru devoir, surtout dans l'intérêt des médecins de province, auxquels ces annuaires n'arrivent pas, faire précéder notre revue de quelques renseignemens statistiques sur le personnel de l'Académie des sciences, de la Faculté, de l'Académie royale de médecine, des hôpitaux, etc., ainsi que sur les sociétés médicales de Paris, les journaux qui s'y publient, les maisons de santé, etc., etc.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des Sciences (l'une de 5 académies), divisée en deux parties : *sciences mathématiques et sciences physiques*, est composée de soixante-cinq membres partagés en onze sections composées chacune de six membres, excepté celle de géographie et navigation qui n'en a que trois, et ayant chacune leur secrétaire général, qui sont : M. Arago pour les *sciences mathématiques*, et M. Flourens pour les *sciences physiques*. Sept sections appartien-

nent à ces dernières, qui ont seules des rapports plus ou moins directs avec la médecine. Ces six (6) sections sont les suivantes :

— PHYSIQUE ET CHIMIE. MM. Thénard, Chevreuil, Dumas, Régnault, Pelouse, Balard. — MINÉRALOGIE. MM. Brongniard père, Dufrénois, Cordier, Beudant, Berthier, de Beaumont. — BOTANIQUE. MM. Mirbel, A. St-Hilaire, Ad. de Jussieu, Brongniard fils, Richard, Gaudichaud. — ÉCONOMIE RURALE, ART VÉTÉRINAIRE. MM. de Gasparin, de Silvestre, Rayer, Dutrochet, Payen, Boussingault. — ANATOMIE, ZOOLOGIE. MM. Duméril, Savigny, de Blainville, Is. St-Hilaire, Milne Edwards, Valencienne. — MÉDECINE ET CHIRURGIE. MM. Magendie, Serres, Roux, Breschet, Andral, Velpeau.

L'Académie des sciences morales et politiques compte parmi ses membres deux médecins, qui sont MM. Villermé et Lélut ; l'Académie française un, qui est M. Flourens ; celle des inscriptions et belles-lettres également un, qui est M. Littré.

L'Académie des Sciences tient ses séances tous les lundis à trois heures, reçoit toutes les communications qui lui sont adressées par l'entremise du chef de ses bureaux, et nomme des commissaires pour en faire l'examen et le sujet de rapports. Elle distribue tous les ans en séance solennelle, un prix de *Physiologie expérimentale*, un prix de *Chirurgie*, un prix au meilleur mémoire sur les *Moyens de rendre moins dangereux un art industriel insalubre*, et prend sur la fondation Monthyon, à laquelle appartient ce dernier prix, plusieurs sommes pour être données à titre d'encouragement aux personnes qui ont publié des travaux jugés capables de hâter les progrès de la médecine.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

La Faculté de Médecine de Paris se compose de vingt-six professeurs et de vingt-quatre agrégés chargés de les suppléer et de concourir avec eux aux examens. Le doyen en est le chef ; nommé pour cinq ans par le ministre de l'instruction publique, il est assisté dans ses fonctions par deux assesseurs désignés par les professeurs eux-mêmes. M. Orfila est le doyen actuel ; MM. Adelon et Andral sont les assesseurs. Tous les ans la Faculté,

indépendamment de ses prix dits de l'*Ecole pratique*, et du prix *Corvisart*, en donne un à l'auteur du meilleur mémoire *Sur les maladies qui ont prédominé à Paris dans le cours de l'année précédente.* Ce prix a été fondé par Monthyon. Les professeurs sont par ordre de nomination et par chaire :

MM. Duméril, *pathologie médicale;* —Marjolin, *pathologie chirurgicale;* — Orfila, *chimie médicale;* —Fouquier, *clinique médicale;* — Roux, *clinique chirurgicale;* — Cruveilhier, *anatomie pathologique;* — Adelon, *médecine légale;* — Chomel, *clinique médicale;* — Andral, *pathologie générale et thérapeutique;* — Moreau, *accouchemens;* — Cloquet, *clinique chirurgicale;* — Richard, *histoire naturelle médicale;* — Bérard aîné, *physiologie;* — Bouillaud, *clinique médicale;* — Rostan, *id.;* — Gerdy, *pathologie chirurgicale;* — P. Dubois, *clinique d'accouchemens;* — Velpeau, *clinique chirurgicale;* — Breschet, *anatomie;* — Royer-Collard, *hygiène;* — Dumas, *pharmacie et chimie organique;* — Trousseau, *thérapeutique et matière médicale;* — Piorry, *pathologie médicale;* — Blandin, *opérations et appareils;* — Bérard jeune, *clinique chirurgicale;* — Gavarret, *physique médicale.*

Les agrégés sont divisés en trois sections : *médecine*, *chirurgie*, *sciences accessoires.* Ceux qui sont en exercice (novembre 1844) sont : MM. Barth, Beau, Béclard, Béhier, Burguière, Caseaux, Denonvilliers, Duméril fils, Favre, Fleury, Gerdy jeune, Giraldès, Gosselin, Grisolle, Maissiat, Marchal, Martins, Mialhe, Monneret, Nélaton, Nonat, Sestier, Tardieu, Voillemier. A la Faculté est joint un hôpital clinique qui a pour *chirurgien* M. Cloquet, et pour *accoucheur* M. P. Dubois.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

(*Rue de Poitiers*, 8).

L'Académie royale de Médecine est composée de membres titulaires, correspondans, associés libres et associés étrangers. Les membres titulaires, aujourd'hui au nombre de cent quarante, seront réduits à cent ; jusque là une seule nomination a lieu sur trois extinctions. Instituée spécialement pour répondre aux demandes

du gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique, elle s'occupe également à son choix de tout ce qui intéresse la science, reçoit les communications qui lui sont adressées directement ou sous le couvert du ministre de l'intérieur, accorde des tours de lecture aux étrangers qui en ont fait la demande écrite, fait des rapports écrits si les communications sont verbales ou manuscrites, et des rapports simplement verbaux si elles sont imprimées, et envoie du vaccin aux personnes qui en demandent.

Chaque année l'Académie donne: 1° un prix dont elle fait elle-même les fonds, sur un sujet désigné deux années d'avance; 2° un prix dit de *Portal*, dont elle désigne de même le sujet; 3° un prix dit de *Civrieux*, du nom de Mme Civrieux, qui en a fait les fonds et désigné le sujet, qui est un point quelconque des maladies nerveuses; 4° tous les trois ans le prix *Itard*, donné au meilleur ouvrage publié sur un point quelconque de la science dans l'intervalle qui vient de s'écouler; 5° le prix d'*Argenteuil*, du nom de son fondateur, à l'auteur qui, dans le cours des six années précédentes, a fait faire le plus de progrès au traitement des retrécissemens de l'urètre. Elle le donnera cette année pour la première fois; on dit même qu'elle pourrait bien ne pas le donner.

Le président et le secrétaire de l'Académie sont nommés chaque année. Le secrétaire perpétuel est M. Pariset. Elle tient ses séances tous les mardis à 3 heures. Les membres titulaires, qui ont seuls voix délibérative, sont divisés en 11 sections, qui sont :

1° Anatomie et physiologie. — MM. Bourdon, Bouvier, Castel, Duméril, Gasc, Heller, Magendie, Ollivier d'Angers, Pariset, Piorry, Poiseuille, Ribes, Serres, Ségalas, Virey.

2° Pathologie médicale. — MM. Abraham, Alard, Andral père, Andral fils, Bouillaud, Bricheteau, Collineau, Dubois (Frédéric), Falret, Ferrus, Guérin, Hamel, Honoré, Jadelot, Jadioux, Jourdan, Kergaradec, Maccartan, Mélier, Roche, Rostan.

3° Pathologie chirurgicale. — MM. Baffos, Barbier, Bégin, Bérard jeune, Blandin, Bougon, Cloquet, Dubois (Paul), Duval, Espiaud, Gerdy, Jobert, Jourda, Lacournère, Marjolin, Oudet, Réveillé-Parise, Velpeau.

Hopital du Midi (vénériens, hommes). — *Médecin*, M. Puche ; — *Chirurgiens*, MM. Ricord, Vidal de Cassis.

Hopital de Lourcine (vénériens, femmes). — *Médecin*, M. Bazin ; — *Chirurgiens*, MM. Malgaigne, Huguier.

Maison d'Accouchemens. — *Médecins*, MM. Moreau, Gérardin ; — *Chirurgiens*, MM. Paul Dubois, Danyau, adj. ; — *Sage-femme en chef*, madame Charrier ;—*Pharmacien*, Haineque.

Maison R. de santé (anciennement dite maison Dubois), destinée à recevoir des malades payans. *Médecins*, MM. Duméril, Hervez de Chégoin ; — *Chirurgien*, M. Monod ; — *Pharmacien*, M. Fermond.

Hôpital Saint-Merry (14 lits). — *Médecins* (nommés directement par l'administration, c'est à dire sans concours) MM. Huron, Syrdey.

Hospice des Enfans trouvés et des Orphelins. — *Médecin*, M. Baron ; — *Chirurgiens*, MM. Thévenot de St-Blaise, Auvity (Ambroise).

Salpêtrière (vieillesse, femmes). — Service *des aliénées*, MM. Falret, Mitivie, Lelut ; — *Adjoints*, MM. Trélat, Baillarger. — Service des infirmes, *Médecins* MM. Prus, Nonat ; — *Chirurgien*, M. Bouvier ; — *Pharmacien*, M. Grancher.

Bicêtre (vieillesse, hommes). — Service *des aliénés*, MM. Voisin, Leuret ; — *Adjoints*, MM. Moreau, Delasiauve ; — Service des *infirmes*, MM. Rochoux, Horteloup ; — *Chirurgien*, M. Nélaton ; — *Pharmacien*, M. Potier.

Incurables (hommes). — *Médecin-chirurgien*. M. Duplay.

Incurables (femmes). — *Médecin-chirurgien*, M. J.-B. Lafon.

Hospice des ménages. — *Médecin-chirurgien*, M. Labric.

Hospice La Rochefoucault. — *Médecin*, M. Baffos.

Hospice des Quinze-Vingts (aveugles). — *Médecin*, M. Andrieu ; — *Chirurgien*, M. Lacroze.

Sainte-Périne (hospice payant). — *Médecin*, M. Canuet père.

Établissement sous la dépendance du Ministre de l'Intérieur, qui nomme directement les médecins.

Maison R. de Charenton (pour les aliénés payans). — *Médecins* (nommés directement par le Ministre de l'Intérieur), MM. Foville, chef; M. Calmeil, adjoint. — *Chirurgiens*, M. Deguise, chef; M. Ramont, adjoint.

Institution des Sourds-Muets. — *Médecins*, M. Ménière, chef; M. Rousset, adjoint. — *Dentiste*, M. Réguard fils.

Institution des Jeunes Aveugles. — *Médecin*, M. Alibert; — *Chirurgien*, M. Mirambeau; — *Dentiste*, M. Delmond.

Asile de la Providence. — *Médecin*, M. Gibert.

Infirmerie Marie-Thérèse, fondée par Mme de Châteaubriand.—*Médecins*, M. Cayol, chef; MM. Charpentier et Bossu, adjoints. — *Chirurgien*, M. Hervey de Chégoin. — *Dentiste*, M. Boulu.

MAISON DU ROI.

(Service de santé.)

Premier médecin, M. Fouquier; — *Premier chirurgien*, M. Pasquier père; — *Chirurgien ordinaire*, M. Pasquier fils; — *Médecins consultans*, MM. Andral, Chomel, Delaroche, Duméril, Ferrus, Guersant, Husson, Keraudren, Lehelloco, Orfila, Rayer, Renauldin; — *Chirurgiens consultans*, MM. Blandin, Breschet, Cloquet, Guillon, Hervez de Chégoin, Jobert, Laugier, Marjolin, Moreau, Roux, Velpeau; — Par quartier, MM. Marc, Ribes fils, Horteloup, Béhier; — *Chirurgien-dentiste*, M. Oudet; — *Chirurgien-dentiste honoraire*, M. Bousquet; — *Chirurgien-dentiste consultant*, M. Buchey; — *Chirurgien-dentiste par quartier*, M. Désirabode; — *Médecin-chirurgien des Tuileries*, M. Marchand; — *Médecin-chirurgien des écuries*, M. Texier; — *Médecins et chirurgiens de l'infirmerie royale*, M. Paris, chef; MM. Godinot et Broussenard, adjoints.

MÉDECINS, CHIMISTES ET PHARMACIENS

ASSERMENTÉS PRÈS LA COUR ROYALE.

MM. Orfila, Nacquart, Levraud, Adelon, Bichebois, Bois de Loury, Cayol, Guibert, Ollivier (d'Angers), Renauldin, Rey, Baron, Roux, Cottereau, Milhnouard, Chevalier, Guibourt; — *Première instance*, M. Berthet.

COLLÉGES ROYAUX.

Louis-le-Grand, MM. Husson père, chef, Husson fils et Michon, adjoints; — Henri-Quatre, MM. Levrault, Dubois, Magendie, Jacquemin; — Saint-Louis, MM. Maigne, Andral, Guersand, Harraque, Moulin; — Charlemagne, MM. Levraud, Thierry; — Bourbon, MM. Lemoine, Mérat; — Stanislas, M. Ratier; — Collége britannique, M. Higgins.

CONSEIL DE SALUBRITÉ.

Titulaires, MM. Chevalier, Gauthier de Claubry, Baude, Huzard, Juge, Emery, Labarraque, Pariset, Petit de Maurienne, Bussy; — *Adjoints*, MM. Boutron, Cadet-Gassicourt, Devergie, Guérard, Ollivier (d'Angers), Payen.

SERVICE MÉDICAL DES PRISONS DE PARIS.

Dépôt de la Préfecture de police, MM. Vignardonne, Dupuis, Barras; — *Dépôt des condamnés de la Roquette*, MM. Lelut, Bouneau, Barthez; — *Conciergerie*, MM. Bonet, Filhos; — *Saint-Lazare*, MM. De la Morlière, Collineau, Boys de Loury, Adet de Roseville; — *Sainte-Pélagie*, MM. Brun, Guersand fils, Gaubert; — *Prison de la Dette*, MM. Petit, Lalanne; — *Force*, MM. Jacquemin, Marx, Bisson; — *Madelonnettes*, MM. Huet-Desprez, Richard, Quénot; — *Maison des Jeunes Détenus*, MM. Paris, Gasnault, Robertet.

SOCIÉTÉS MÉDICALES DE PARIS.

Société de médecine, séante à l'Hôtel-de-Ville, les 3e et 4e

vendredis de chaque mois, fondée en 1796; publie ses actes d'abord dans le Journal Général de médecine, chirurgie et pharmacie, et maintenant dans la Revue médicale.

SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION, fondée par Bichat, Alibert, Larrey, etc., séante à la Faculté; elle a publié 9 volumes de mémoires dont le dernier a paru en 1826.

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE-PRATIQUE, séante à l'Hôtel-de-Ville; elle publie chaque année le résultat de ses travaux.

SOCIÉTÉ MÉDICO-PRATIQUE, séante à l'Hôtel-de-Ville; elle donne ses procès-verbaux dans la Gazette des Hôpitaux.

SOCIÉTÉ ANATOMIQUE, fondée en 1803, dans le sein de l'école, par Dupuytren; elle cessa au bout de cinq années de se réunir, et a été réouverte par M. Cruveilhier en 1826; elle publie un bulletin spécial.

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE DE PARIS, séante à l'Hôtel-de-Ville; elle publie ses travaux dans la Gazette des Hôpitaux.

SOCIÉTÉ MÉDICALE D'OBSERVATION, séante à la Faculté tous les samedis, à sept heures du soir.

SOCIÉTÉ MÉDICALE DU TEMPLE, séante rue de Vendôme, 5; elle a pris sa source dans le besoin que les médecins du quartier dont elle porte le nom sentirent de s'entendre à l'occasion du choléra; elle a continué depuis et publie ses actes dans la Gazette des Hôpitaux.

SOCIÉTÉ MÉDICALE DU 9e ARRONDISSEMENT, séante le 3e jeudi de chaque mois, dans une des salles de la mairie.

SOCIÉTÉ PHRÉNOLOGIQUE, séante rue de Seine-Saint-Germain, 37; elle publie un journal qui a été momentanément suspendu.

SOCIÉTÉ DE PHARMACIE, séante à l'école de pharmacie, rue de l'Arbalète; elle publie ses actes dans le Journal Général de pharmacie, chimie.

SOCIÉTÉ MÉDICALE ANGLO-PARISIENNE, établie en 1837. Les lectures et discussions s'y font en anglais.

JOURNAUX DE MÉDECINE DE PARIS

(ET SCIENCES ACCESSOIRES.)

Revue Médicale, paraiss. chaque mois par cahier de 10 feuil. in-8° (M. Cayol, principal rédact.); 27 fr. pour Paris, et 33 pour les départem. Rue Servandoni, 17.

Archives générales de Médecine, paraiss. tous les mois par cahier de 8 feuil. in-8° (M. Raige-Delorme, princip. rédact.); 20 fr. par an pour Paris, et 25 pour les départem. Chez Labé, libraire, place de l'Ecole de Médecine, 4.

Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale, 1 cahier de 15 feuil. in-8° tous les trois mois (M. Leuret, principal rédact.); 18 fr. pour Paris, et 21 pour les départem. Chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17.

Gazette des Hôpitaux, paraissant tous les mardis, jeudis, samedis, en une demi-feuil. grand in-4° (M. Fabre, principal rédact.); 36 fr. pour Paris, et 40 pour les départemens. Rue Dauphine, 24.

Gazette médicale de Paris, paraiss. tous les samedis en 1 fort cahier in-4° (M. J. Guérin, principal rédact.); 40 fr. Rue Neuve-Racine, 14.

Bulletin général de Thérapeutique, paraiss. deux fois par mois (M. Miquel, principal rédact.); 18 fr. Rue Sainte-Anne, 25.

Bulletin de l'Académie R. de Médecine, paraiss. tous les quinze jours par cahier de 3 feuil. (MM. Pariset, Bousquet et Dubois d'Amiens, principaux rédact.); 15 fr. pour toute la France. Chez J.-B. Baillière.

Mémoires de l'Académie R. de Médecine, formant 4 cahiers de 20 feuil. in-4° par an; 20 fr. Chez J.-B. Baillière.

Journal des Connaissances médicales pratiques, paraiss. par mois en 1 cahier in-8° (M. Baude, princip. rédact.); 6 fr., et 8 pour les départem. Rue Neuve-St-Denis, 5.

Journal des Connaissances médico-chirurgicales, paraiss. tous

les mois par cahier de 3 feuil. in-8°, et 2 atlas de chacun 6 planch. par an (MM. Lebaudy et Gouraud, princip. rédact.); 10 fr. pour Paris, et 12 pour les départem. Rue Neuve-Racine, 3.

Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques, 1 numéro in-8° par mois (M. Lucas Championnière, principal rédact.); 10 fr. pour Paris et les départem. Rue d'Anjou-Dauphine, 6.

L'Expérience, paraiss. tous les jeudis par cahier de 16 pages in-4° (M. Henroz, principal rédact.); 25 fr. Chez Coussin, libraire, rue Jacob, 25.

L'Examinateur médical, paraiss. les 1er et 15, par cahier de 16 pages grand in-4° (MM. Dechambre et Auguste Mercier, principaux rédact.); 13 fr. pour Paris, et 14 pour les départem. Rue Neuve-St-Augustin, 8.

Revue des Spécialités médicales et chirurgicales, paraiss. tous les mois par cahier in-8° (M. V. Duval, principal rédact.); 12 fr. pour Paris, et 14 pour les départem. Chez J.-B. Baillière.

Le Guide du Médecin praticien, paraiss. par livrais. chaque mois (M. Valleix, rédact. princip.); 6 mois ou 6 livrais. formant 1 vol.; 10 fr. Chez Lenormant, rue de Seine, 6.

Le Répertoire du Progrès médical, paraiss. tous les mois par cahier in-8° (MM. Quénot et Wahu, princip. rédact.); 5 fr. pour Paris, et 6 pour les départem. Rue du Petit-Lion-St-Sulpice, 9, et Bellechasse, 36.

Annales de la Chirurgie française et étrangère, paraiss. chaque mois par numéro de 8 feuil. in-8° (MM. Bégin, Marchal, Vidal de Cassis, princip. rédact.); 20 fr. pour Paris, et 24 pour les départem. Chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17.

Nouveau Journal de Médecine et de chirurgie, paraiss. tous les mois : l'un pour la chirurgie (M. Malgaigne, princip. rédact.), l'autre pour la médecine (M. Beau, princip. rédact.); ensemble 10 fr. par an, ou 6 séparément. Chez Dupont, cour des Fermes.

Bulletin de Thérapeutique et de Toxicologie, paraiss. par cahier

chaque mois (M. Rognetta, princip. rédact.); 20 fr. pour Paris, et 24 pour les départem. Rue des Petits-Augustins, 15 bis.

Annales d'Obstétrique, etc., paraiss. chaque mois par cahier (MM. Andrieux de Brioude, et Lubanski, princip. rédact.). Est provisoirement suspendu.

Annales médico-psychologiques, paraiss. tous les deux mois par livrais. de 10 feuil. in-8° (MM. Baillarger, Cerise et Longet, principaux rédact.); 20 fr. pour Paris, et 23 pour les départem.

Annales de la Société homœopathique, 1 cahier par mois (MM. Simon Léon et Croserio, principaux rédacteurs); 20 fr. pour Paris, et 23 pour les départem.

Clinique des hôpitaux des Enfans, paraiss. le 15 de chaque mois (M. Vanier du Havre, principal rédact.). Rue J.-J. Rousseau, 1.

Encyclographie médicale, paraissant tous les mois par cahier (M. Lartigue, princip. rédact.); 20 fr. pour Paris et les départemens. Quai Voltaire, 3 bis.

L'Abeille Médicale, paraissant tous les mois par cahier in-4° (M. Comet, princip. rédact.); 4 fr. par an. Rue de la Vrillière, 10.

Journal de Chimie médicale, de Pharmacie, etc., 1 cahier par mois; 12 fr. 50 pour Paris, et 15 pour les départem. Chez Labé, place de l'Ecole de Médecine, 4.

Annales des Sciences naturelles, formant chaque année 2 vol. de botanique et 2 de zoologie, avec planches au besoin (MM. Mil. Edwards, Brongniart et Decaisne, princip. rédact.); 38 fr. pour Paris, et 40 pour les départem.

Annales de Chimie et de Physique, paraiss. tous les mois par cahiers formant 3 vol., avec planches (MM. Gay-Lussac, Arago, Chevreul, Dumas, etc., principaux rédact.); 30 fr. pour Paris, 40 pour les départemens.

Archives de médecine comparée, paraiss. tous les 3 mois par cahier de 8 feuil. grand in-4°, avec planches (M. Rayer, princip.

rédact.); 25 fr. Chez Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17.

Annuaire de Thérapeutique, *Matière médicale*, *etc.*, publié tous les ans par M. Bouchardat, en 1 vol. grand in-32. Chez Germ. Baillière, rue de l'Ecole de Médecine, 17.

Annuaire de Chimie, devant paraître en janvier 1845, et ainsi de suite chaque année, en 1 vol. in-8° (MM. Millon, Reisset et Hœfer, princip. rédact.). Chez J.-B. Baillière.

Bulletin bibliographique des Sciences médicales, paraiss. tous les trois mois, à dater d'octobre 1843, en 1 cahier in-8°. Chez J.-B. Baillière.

PRINCIPALES MAISONS DE SANTÉ DE PARIS ET DE LA BANLIEUE.

Maisons de santé pour les aliénés. Les malades n'y sont admis que d'office ou sur la demande formelle des parens, ou, à défaut, des amis des malades, et sur un certificat attestant l'aliénation, et délivré par un médecin étranger à la maison. Les sexes doivent y être séparés. Les propriétaires de ces maisons ne peuvent refuser aux parens et même aux amis des malades, de les voir; les parens peuvent se faire représenter par des médecins ou toute autre personne. L'état des malades doit être certifié tous les huit jours.

Les principales sont : *A Ivry*, celle de M. Mitivié, auquel se sont adjoints MM. Baillarger et Moreau; maison fondée par Esquirol, et ayant une succursale rue de Buffon, 9; voyez pages 182, 66, 490. — *A Vanves*, celle de MM. Falret et Voisin; voyez pages 284 et 630. — *A Montmartre*, celle de M. Blanche; voyez page 111. — *A Paris*, rue St-Dominique-St-Germain, 222, celle de M. Leuret (qui n'en est que le médecin); voyez page 426. — Rue de Charonne, 163, celle de M. Belhomme, fondée par son père; voyez page 92. — Rue du Faubourg St-Antoine, celle de MM. Pressat père et fils; voyez page 535. — *A Neuilly*, avenue de Madrid, celle de M. Pinel neveu, naguère à Chaillot; voyez page 525. — *A Paris*, rue Neuve-Ste-Geneviève, 21, celle de

M. Brière de Boismont, qui reçoit les malades depuis douze jusqu'à huit cents francs ; voyez page 150. — Rue de Picpus, 79, celle de madame veuve Reboul-Richebracques, sous la direction de M. Calmeil ; voyez page 165, etc., etc.

Maisons de santé orthopédiques. *A Neuilly*, au château de la Muette, celle de M. J. Guérin ; voyez page 346.—*A Chaillot*, rue Saint-Pierre, 14, celle de M. Bouvier ; voyez page 137. — *A la Porte Maillot*, bois de Boulogne, celle de M. V. Duval ; voyez page 273. — *A Chaillot*, rue des Batailles, 21, celle de M. Tavernier.—*A Sablonville*, rue de Seine, 6, celle de MM. Godier et Chailly ; voyez pages 335 et 177.

Maisons de santé pour toutes maladies. *A Chaillot*, rue des Batailles, celle de M. Puzin ; voyez page 535.— *A Belleville*, rue des Prés-St-Gervais, 22, celle de M. Bellemain. — *Aux Champs-Élysées*, avenue Fortunée, quartier Beaujon, celle de M. Ach. Hoffmann (homœopathe) ; voyez page 363. — *Aux Thermes*, celle de M. Baldou (sudropathe) ; voyez page 67. — *A Paris*, rue de la Victoire, 48, l'établissement des Néotermes reçoit les malades et les convalescens. On y trouve un des plus beaux établissemens de bains qu'il soit possible de rencontrer. Les malades s'y font soigner et opérer par des médecins ou chirurgiens à leur choix, etc., etc.

Ajoutons à tous ces renseignemens que, sur les 1550 médecins environ qui exercent à Paris, dont 1400 docteurs en médecine et 150 officiers de santé, on en compte 300 de décorés, dont 50 au moins pour des raisons fort honorables assurément, mais étrangères à la médecine, comme services dans la garde nationale, hauts emplois, etc., etc. Sur ces 300, on trouve 257 simples chevaliers, 40 officiers, et seulement 3 commandeurs, qui sont MM. Keraudren, Orfila et Pasquier père. Dans le nombre total des décorés on trouve 5 officiers de santé.

ERRATA.

Page 144, ligne 13, *au lieu de* : qui est encore loin de la, *mettez* : qui a la.
— 166, — 21, *après* : du Roi, *mettez* : profes. administ. au Jardin des Plantes.
[— 185, — 6, *après* : Chaussier, *mettez* : (*Franç.*).
— 352, — 25, *après* : de médecine, *mettez* : pratique.
— 387, — 5, *au lieu de* : Lubanski, *mettez* : Wolawski.
— 470, — 29, *au lieu de* : modification, *mettez* : médication.
— 490, — 29, *au lieu de* : Bellager, *mettez* : Baillarger.
— 500, — 9, *au lieu de* : comparative, *mettez* : compatible.
— 502, — 30, *au lieu de* : au dessus, *mettez* : bien au dessous.
— 542, — 16, *au lieu de* : dynamtérie, *mettez* : dynamétrie.
— 558, — 20, *au lieu de* : en 1825, *mettez* : en 1835.
— 566, — 30, *au lieu de* : que contient, *mettez* : que contiennent.
— 599, — 19, *au lieu de* : qui font, *mettez* : qui sont.
— 602, — 31, *après* chirurgiens, *ajoutez* : militaires.
— 605, — 33, *au lieu de* : Hellé, *mettez* : Hallé.
— 620, — 9, *au lieu de* : chirurgicales, *mettez* : chirurgicale.

LES

MÉDECINS DE PARIS

JUGÉS PAR LEURS ŒUVRES,

OU

STATISTIQUE MORALE ET SCIENTIFIQUE

DES MÉDECINS DE PARIS.

(PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.)

A

ABRAHAM (dont le véritable nom est *Leczinski*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); reçu docteur à Paris, en 1802; demeure rue de Ponthieu, 16; — n'exerce plus; n'a rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance, si ce n'est sa thèse sur les *Anévrismes du cœur*, et n'a jamais pris de part active aux travaux de l'Académie, dont il a fait partie depuis sa fondation.

ADELON (*Nicolas-Philibert*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ, et l'un des deux assesseurs au doyen (nommé le 11 mars 1826); MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique et de police médicale); membre honoraire du conseil de salubrité; président des jurys médicaux des départemens; né à Dijon, en 1780; reçu docteur à Paris en 1809. (Rue du Four Saint-Germain, 47, de 10 heur. à midi.)

Plus connu comme professeur que comme praticien, M. Ade-

lon forme à la Faculté la transition naturelle de l'ancienne à la nouvelle école. Élève de prédilection de feu le professeur Chaussier, dont il était le concitoyen, il se voua de bonne heure à l'étude de la physiologie et marqua son début dans cette partie si importante de la science par la thèse volumineuse et d'ailleurs fort remarquable, qu'il soutint, sous la présidence de son illustre maître, sur les *Fonctions de la peau*. A l'exactitude toute minutieuse avec laquelle est décrit tout ce qui, dans cette thèse, tient aux questions anatomiques, à la parfaite orthodoxie des aperçus physiologiques, et surtout au ton dogmatique qui en domine l'ensemble, il était aisé de prévoir que M. Adelon se destinait à l'enseignement. Les premiers cours qu'il fit, sans avoir un grand éclat, dénotèrent cependant qu'il avait une aptitude marquée pour cette carrière.

A la fondation de ce qu'on appelle aujourd'hui le grand Dictionnaire des sciences médicales, M. Adelon fut choisi pour être un des débutans laborieux, chargés de rédiger les articles que contresignaient les notabilités de l'époque sur le nom desquelles l'habile éditeur de ce recueil scientifique avait établi les bases de sa spéculation. Adjoint à Chaussier, comme M. Thillaye l'avait été à Hallé, et M. Bricheteau à Pinel, il rédigea les principaux articles essentiellement physiologiques de ce Dictionnaire. Ces articles, légèrement développés et classés suivant un ordre méthodique, forment le fond même des quatre énormes volumes dont se compose son traité de la *Physiologie de l'Homme*, le seul ouvrage qu'il ait publié, le seul, par conséquent, sur lequel devra fonder son opinion quiconque se permettra de l'apprécier comme Médecin et comme Professeur.

Ce traité, dont le premier volume parut en 1823, et le quatrième l'année suivante, et qui a eu les honneurs d'une deuxième édition en 1831, fut diversement accueilli. Les jeunes médecins, habitués à trouver dans les élémens de physiologie de M. le baron Richerand, à peu près le seul ouvrage classique dans l'espèce qu'ils aient eu entre les mains, des formes nettement arrêtées, c'est à dire des questions toujours résolues quand même, furent

étonnés de rencontrer dans M. Adelon, moins un professeur qui enseigne en développant sa doctrine, qu'un critique qui détruit en proposant des doutes. Les hommes faits, au contraire, choqués depuis long-temps des assertions évidemment trop tranchées qui avaient cours alors dans la science en matière physiologique, applaudirent à une œuvre à la production de laquelle avait, à leur avis, présidé un scepticisme qui, au lieu d'enchaîner l'opinion, semblait laisser à la pensée toute sa force, à l'esprit toute sa liberté.

La première de ces deux opinions prévalut malheureusement et devint à peu près unanime quand on songea que M. Adelon, devenu professeur à l'École, donnait de toute nécessité son ouvrage, sinon comme un traité purement élémentaire, du moins comme une œuvre consacrée au développement d'une doctrine. Tout le monde se crut alors en droit de reconnaître qu'un auteur qui s'occupe plus d'analyser et de discuter des opinions que d'établir des principes, songe bien moins à instruire qu'à briller. A ce jugement, M. Adelon peut opposer ces deux assertions : d'abord que, n'étant pas professeur à l'École, quand il a publié son ouvrage, il n'était pas tenu de faire un traité de physiologie pour les élèves ; ensuite que, n'occupant pas la chaire de physiologie, il laissait à celui qui l'occupait le soin de rédiger un cours sur cette partie de la science.

Cette explication admise, on ne peut encore méconnaître qu'en composant son ouvrage de presque tous articles faits pour un Dictionnaire, M. Adelon n'a pas pu distribuer convenablement sa matière et donner à chaque partie la véritable étendue réclamée par son importance ; et, bien que tout y semble assez évidemment frappé au coin du vitalisme de Bichat, on ne trouve cependant dans tout cela ni nerf, ni forte couleur : c'est bien incontestablement l'œuvre d'un travailleur patient, d'un observateur exact, mais rarement le produit d'un esprit généralisateur et original. Le style ne rachète même pas ces défauts, car, sans être lourd, il est souvent chargé de périphrases qui en rendent quelquefois le véritable sens difficile à saisir. Bref, la

physiologie de M. Adelon peut passer pour un excellent recueil d'opinions, pour un bon *compendium* physiologique; mais elle ne passera jamais pour une production qui ait exercé une influence marquée sur les progrès de la physiologie et finalement sur les destinées de la science.

Si, après nous être permis de juger M. Adelon sur l'œuvre qui a fondé sa réputation, nous nous permettons de le suivre dans la chaire qu'il occupe à l'École, nous trouvons qu'en laissant absorber la médecine légale par la toxicologie, de ce moment réduite à une pure question de chimie, il a commis une faute, et a privé la partie de la science, dont l'enseignement et les progrès lui sont confiés, des ressources que son esprit ferme et ses connaissances étendues lui eussent nécessairement fournies. Aussi, qu'est-il arrivé? C'est qu'une fois éclipsé dans le point qui devait être pour lui une spécialité, il s'est vu contraint, dans son cours de médecine légale, de s'en tenir aux élémens de cette science, à peu près tels qu'ils étaient avant son entrée à l'École, et qu'à l'Académie il ne s'occupe guère que de l'une des attributions dévolues à la section à laquelle il appartient: la police médicale.

Mais, il faut le dire, parce que c'est une vérité trop évidente pour être sérieusement contestée, personne n'examine avec plus de soins et d'indépendance, disons le mot, de dignité, que M. Adelon, toutes les questions qui tiennent à la partie réglémentaire ou légale de l'art. La part qu'il a prise aux discussions qu'a fait naître, il y a sept ou huit ans, au sein de l'Académie, le nouveau projet de loi sur l'exercice de la médecine; l'opposition courageuse qu'il a faite à ceux qui croyaient pouvoir sans danger laisser aux médecins le soin d'ordonner et de vendre eux-mêmes les médicamens; la guerre acharnée qu'il déclare en toute occurrence aux vendeurs de remèdes secrets; les efforts, enfin, qu'il n'a cessé de faire pour détruire le monstrueux et scandaleux abus des brevets d'invention en matière médicale, en sont des preuves complètement irrécusables. Aussi jouit-il du rare privilége d'être écouté avec attention de ses collègues

et de les diriger dans la plupart de leurs décisions importantes.

Maintenant, ce que nous pouvons aussi déclarer, c'est que, quand son titre de professeur de médecine légale met M. Adelon dans le cas d'être consulté sur quelques pièces judiciaires fournies par des médecins, il s'acquitte toujours de cette tâche délicate de manière à mettre sa conscience d'accord avec les convenances. L'esprit du maître perce bien un peu dans ses rapports, mais le tout est couvert d'un vernis de politesse qui contente tous les intéressés, même ceux au préjudice desquels il croit devoir se prononcer.

ADE-MARGRAS, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1833, ayant habité quelques années la commune de Charonne; actuellement rue Meslay, 60.

ADENOT (*Gaspard-Abel*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Paris où il a été reçu en 1841. (Rue Saint-Lazare, 144.)

ADET DE ROSEVILLE (le chevalier *Ernest*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin-adjoint de la prison Saint-Lazare, et médecin du bureau de bienfaisance du 9e arrondissement; né en 1808, à Fontainebleau; reçu docteur à Paris, en 1834. (Rue de Paradis-Poissonnière, 2, de midi à 1 heure.)

M. Adet de Roseville se livre d'une manière particulière, sinon spéciale, à la pratique des accouchemens. Ayant débuté dans cette partie importante de l'art par une bonne thèse inaugurale sur les *Présentations dérivées de celles du sommet*, il a fait plusieurs cours particuliers d'accouchement, de maladies des femmes et des enfans, et a publié en 1837, en collaboration de M. Ma. Mercier, un ouvrage ayant pour titre : *Traité complet des manœuvres de tous les Accouchemens* (in-18, avec 13 planches). M. Adet de Roseville a reçu deux médailles pour les services qu'il a rendus pendant le choléra.

ADORNE DE TSCHARNER (*Augustin*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien médecin principal aux armées; secrétaire-

trésorier de la Société médicale d'Émulation; médecin du 5e dispensaire; né à Strasbourg en 1784, de parens italiens; reçu docteur à Strasbourg en 1805. (Rue du Four-Saint-Germain, 27, de midi à 1 heure.)

Voici les états de service de M. Adorne : Commissionné chirurgien militaire de 3e classe, à l'hôpital d'instruction de Strasbourg, en 1798; promu au grade de chirurgien-major à l'armée d'Italie, en 1806; chirurgien-major des vélites à cheval de la garde du roi Murat, en 1808; passé au même grade dans le régiment d'artillerie à cheval de Metz, en 1816, et aux chasseurs à cheval de la Charente-Inférieure, en 1820; chirurgien principal des hôpitaux de la 11e division militaire, en 1823; chevalier de la Légion-d'Honneur, en 1825; admis à la retraite, en 1836.

Dans le cours de cette carrière qui embrasse presqu'un espace de 40 ans, M. Adorne n'est pas resté étranger à la science. Il a profité de son séjour dans l'île d'Ischia pour en faire la *topographie* et donner une *analyse de ses eaux minérales* (Naples 1809); — Il a publié six *mémoires sur différens sujets* dans les fascicules de l'institut de Naples de 1809 à 1812; — il a rédigé une *instruction sur le typhus des armées et sur un nouveau mode de traitement* (Kœnigsberg 1813), et fait des *réflexions sur le service de santé des armées et des régimens* (1816); — enfin, depuis qu'il est rentré dans la carrière civile, il a présenté à l'Académie un *mémoire sur la préparation et les effets thérapeutiques des pilules ferrugineuses propres à combattre les affections chlorotiques* (novembre 1838), et découvert un nouvel acide organique dont l'application a eu d'heureux résultats.

ALARD (*Marie-Joseph-Louis-Jean-François*) O. ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie médicale); médecin en chef de la maison de la Légion-d'Honneur de Saint-Denis et de ses succursales; né à Toulouse en 1779; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue Hautefeuille, 19, mardi et samedi jusqu'à midi.)

M. Alard est un praticien distingué, qui a donné autrefois à la

science des preuves de zèle et de savoir, mais qui se repose depuis long-temps sur sa réputation et jouit en paix des beaux avantages qu'elle lui a procurés. Assez assidu aux séances de l'Académie, il y parle cependant très-rarement. Voici les ouvrages qu'il a publiés, et qui attestent un excellent esprit :

— *Essai sur la maladie glandulaire des Barbades*; traduit de l'anglais.

— *Essai sur le catarrhe de l'oreille*, in-8°, 1807.

— *Histoire de l'éléphantiasis des Arabes*, in-8°, 1809 ; une suite a paru en 1811.

— *Du siége et de la nature des maladies, ou nouvelles considérations touchant la véritable action du système absorbant dans les phénomènes de l'économie animale*; 2 vol. in-8°, 1821.

— *De l'inflammation des vaisseaux absorbans, lymphatiques, dermoïdes et sous-cutanés; maladie désignée par les auteurs sous les différens noms d'éléphantiasis des Arabes, d'œdème dur, de hernie charnue, de maladie glandulaire de Barbade*; 2ᵉ édition, 1 vol. in-8°, 1824, avec quatre planches en taille-douce, représentant les diverses formes sous lesquelles se présente cette affection.

M. Alard a encore fait insérer plusieurs notices dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, et a fourni de bons articles à la Bibliothèque Médicale, quand elle était dirigée par Royer-Collard, père de M. Hippolyte du même nom.

ALLIBERT (*Pierre-Casimir*) ※, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'institution des jeunes aveugles; reçu docteur à Paris, en 1828. (Rue de Sèvres, 23, de midi à 4 heur.)

Cet honorable confrère n'a rien de commun avec feu le professeur Alibert, puisque leur nom, comme on le voit, s'écrit différemment. Il a fait partie, en 1831, de la commission médicale envoyée en Pologne pour observer le choléra, et, à son retour, il a été non seulement décoré, mais encore nommé médecin de l'institution des jeunes aveugles; place qui ne se donne point au concours, puisqu'elle est dans la dépendance du ministre de l'intérieur et non pas de l'administration des hôpitaux. M. Allibert

se porte dans les almanachs ou annuaires médicaux, comme s'occupant des maladies des yeux. Nous ne connaissons de lui aucun ouvrage qui ait trait à cette spécialité : sa thèse inaugurale a pour sujet *la gangrène occasionnée par l'oblitération des vaisseaux.* Comme membre de la commission de Pologne, il a pris part à la rédaction du rapport que cette commission a fait à son retour.

ALLIÉ (*Antoine-Adolphe*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris, en 1837. (Rue du Petit-Pont, 25, de 3 heur. à 4.)

ALQUIÉ O. ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin en chef de l'hopital militaire du Gros-Caillou, occupant actuellement au Val-de-Grâce la place de Broussais; reçu docteur à Paris, en 1816; — a fait et fait journellement d'excellens cours pour les élèves de l'hôpital confié à ses soins; a écrit plusieurs mémoires, mais n'a publié, que nous sachions, aucun ouvrage de longue haleine. (Au Val-de-Grâce, de midi à 2 heur.)

AMARD (*Louis-Victor-Frédéric*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris, en 1802; demeur. rue Monthabor; — n'exerce plus, mais a publié en 1821 un ouvrage en 2 vol. intitulé : *Association intellectuelle appliquée à l'étude de la médecine, suivie d'une clinique générale interprétative des phénomènes des maladies des femmes en couche*; ouvrage qui nous semble n'avoir qu'une bien faible portée scientifique.

AMEUILLE (*François-Léon*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement; né en 1814, à Chateauroux (Indre); reçu docteur à Paris en 1838. (Rue Montmartre, 39, de midi à 3 heur.)

Ancien élève des hôpitaux de Paris, M. Ameuille a choisi pour objet de sa thèse inaugurale ce sujet important de pratique médicale : *Des maladies éruptives des femmes en couche.* Il joint au titre de médecin du bureau de bienfaisance celui de médecin du diaconat de l'église réformée de Paris. Son zèle pour la propagation de la vaccine lui a déjà valu plusieurs médailles d'argent.

Il annonce devoir publier très-prochainement un traité des maladies vénériennes.

AMUSSAT (*J. Zuléma*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de médecine opératoire); ancien professeur particulier d'anatomie et de chirurgie; né en 1795, à Saint-Maixens (Deux-Sèvres); reçu docteur en chirurgie à Paris, en 1826. (Quai Malaquais, 17, de 2 heur. à 3.)

Une des premières obligations que le raisonnement, d'accord en cela avec l'expérience, impose à tout médecin qui veut devenir un chirurgien habile, c'est de se former et de vivre pour ainsi dire dans les hôpitaux, parce que nulle autre part il n'apprend mieux à manier le bistouri et, chose importante, à s'armer contre la vue du sang et le cri de la douleur. J. Louis Petit s'est cependant affranchi de cette obligation et n'en est pas moins devenu une des gloires de la chirurgie française. M. Amussat, sans avoir sans doute la prétention de s'être déjà placé à la hauteur de l'illustre membre de l'ancienne Académie royale de chirurgie, a cru pouvoir aussi se soustraire à la règle commune, et quelque téméraire qu'ait pu paraître cette prétention, il a réussi, puisque non seulement il occupe aujourd'hui un rang des plus honorables parmi les notabilités scientifiques de notre époque, mais (ce qui certes n'est pas moins important) puisqu'il jouit d'une réputation incontestée d'habile opérateur.

Quelles qualités ont pu tenir lieu pour M. Amussat de cette expérience incessante, de cet exercice journalier, dont le peuple fait malheureusement les frais pour le chirurgien d'hôpital ? A notre avis, de profondes connaissances anatomiques, beaucoup de jugement et de sang-froid, et la conscience de son propre mérite. Ce sont les premières de ces qualités qui l'ont conduit à la découverte des sondes droites, et c'est la dernière, peut-être, qui lui a fait supposer que, sans cette découverte, la lithotritie n'eût jamais été qu'un vain songe, et, partant, qu'il était le véritable inventeur de cette opération. Il n'est pas étonnant qu'avec une semblable opinion, M. Amussat ait semblé vouloir se livrer tout

d'abord exclusivement au traitement des maladies des voies urinaires, et certes l'éclat des discussions qu'ont soulevées au sein même de l'Académie, en 1823 ou 1824, ses *Tables synoptiques de la lithotripsie et de la cystotomie hypogastrique*, était bien fait pour le personnifier avec la méthode du broiement, si MM. Civiale et Leroy d'Étioles n'avaient eu le soin d'absorber pour eux seuls cette personnification, et de refuser obstinément l'admission d'un troisième au partage de la priorité.

Obligé de se contenter de la part, d'ailleurs fort belle, que lui avait faite en cette affaire l'opinion publique, sur la foi même de l'Institut qui avait reconnu que, par ses sondes droites, il n'avait que rendu facile l'introduction des instrumens propres à attaquer la pierre dans la vessie, M. Amussat eut le bon esprit de porter ses vues sur d'autres points de haute chirurgie. La science y a évidemment gagné, car jamais tout ce qu'il eût pu faire pour les maladies des voies urinaires, la lithotritie une fois admise, n'eût valu ses belles *recherches sur la torsion des artères*, qui, bien que connue de temps immémorial, a aujourd'hui véritablement passé en principe dans la chirurgie humaine; ses curieuses *expériences sur l'introduction de l'air dans les veines*, qui ont signalé aux opérateurs un dangereux écueil que peu d'entre eux avaient soupçonné; enfin ses *anus artificiels dans la région lombaire*, qui constituent une méthode, dont le mérite, pour certains cas, est trop évident pour être contesté.

M. Amussat n'a malheureusement pas toujours aussi bien réussi dans quelques autres tentatives qu'il a faites pour s'ouvrir de nouvelles voies en chirurgie-pratique. Ses opérations, à notre avis trop répétées, de *strabisme*, mais surtout ses essais de *ténotomie linguale* comme moyen de guérir le *bégaiement*, en sont pour nous une preuve. Les médecins qui prennent encore la physiologie pour guide, comme l'avait toujours fait jusque là M. Amussat, se sont demandé tout de suite comment, avec le savoir que tout le monde se plaît à lui reconnaître et la perspicacité dont il est doué, il a pu se faire si long-temps illusion sur le mérite de cette dernière opération. S'il ne lui suffisait pas qu'elle

ne fût pas rationnelle, c'est-à-dire qu'elle fût en contradiction manifeste avec tout ce que nous savons sur la nature spéciale ou l'étiologie du bégaiement, fallait-il encore multiplier les essais à l'infini et forcer par là ses adversaires à lui reprocher en pleine Académie d'avoir, en cette occasion, mis les intérêts de la science et de l'humanité en seconde ligne? Non, mieux il eût fait, il nous semble, de reconnaître sans délai, comme d'autres, l'erreur, et de pousser même l'abnégation personnelle jusqu'à faire de cette erreur le sujet d'une de ces belles conférences auxquelles il convie fréquemment les médecins de tous rangs et de tous pays. Quel tort, en vérité, ce petit échec d'amour-propre pouvait-il faire à un homme que recommandent les importans travaux dont voici la simple énumération chronologique?

— En 1822: *Note sur la possibilité de sonder l'urètre de l'homme avec une sonde tout à fait droite*, développée l'année suivante.

— 1823: *Mémoire sur les rétrécissemens de l'urètre et sur les injections forcées*, lu à l'Académie royale de médecine; ce travail a paru depuis, en 1832, sous le titre de: *Leçons de M. Amussat sur les rétentions d'urine*, et publiées sous ses yeux par M. A. Petit (de l'île de Ré).

— 1824 : *Recherches sur l'appareil biliaire* ; dans ce travail, M. Amussat a démontré l'existence d'une valvule en spirale dont est garni le col de la vésiculaire biliaire et qui explique pourquoi la bile remonte contre son propre poids dans cette vésicule. C'est après cette communication qu'il a été nommé membre de l'Académie, quoiqu'il ne fût pas encore docteur.

—1825: *Recherches sur le système nerveux*, lues à l'Académie le 30 juin et tendantes à prouver que les nerfs ne sont pas canalisés.

— 1826 : *Anatomie des hernies.* — Thèse *sur l'Etude de l'anatomie.*

— 1829 : *Torsion des artères;* méthode chirurgicale pour laquelle l'Institut lui a décerné un prix de 6,000 fr.

— 1832 : *Tables synoptiques de la lithotripsie et de la cystotomie hypogastrique.* — *Tableau des concrétions urinaires de l'espèce*

humaine, classées sous le double rapport de leur volume et de leur forme.

— 1835 : *Suture des intestins.* — *Nouvelles recherches expérimentales sur les hémorrhagies traumatiques*, insérées dans les fascicules de l'Académie. — *Observation sur un anus artificiel pratiqué avec succès par un procédé nouveau à la région anale d'un enfant né sans rectum.* — *Observation sur une opération de vagin artificiel pratiqué avec succès par un procédé nouveau.* Ces deux observations ont été insérées daus la *Gazette Médicale.*

— 1836 : *Du spasme de l'urètre*, mémoire lu à l'Institut et inséré dans la *Gazette Médicale.*

— 1839 : *Recherches sur l'introduction accidentelle de l'air dans les veines.* Ce travail a obtenu de l'Institut un prix de 4,000 fr. et est devenu le sujet d'une des plus intéressantes discussions qui aient été agitées au sein de l'Académie de médecine. — *Relation de la maladie de Broussais.* — *Mémoire sur la possibilité d'établir un anus artificiel dans la région lombaire sans pénétrer dans le péritoine*, lu à l'Académie. — *Notice sur la rétroversion de la matrice dans l'état de grossesse*, insérée dans le journal de chirurgie de M. Malgaigne.

— 1840 : *Mémoire sur l'Anatomie pathologique des tumeurs fibreuses de l'utérus et sur la possibilité de les extirper lorsqu'elles sont encore contenues dans les parois de cet organe.* — *Strabisme.*

— 1841 : *Bégaiement.* — 2e *Mémoire sur l'anus artificiel.*

— 1842 : *Quelques considérations nouvelles sur le mécanisme du cours de la bile.* — *Considérations sur la disposition des tumeurs sanguines, et sur les épanchemens de sang qui se forment après la blessure des vaisseaux, etc., etc...* Avec tout cela, M. Amussat n'a pas la croix de la Légion-d'Honneur : si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de ne la recevoir que sur la demande qu'en ferait officiellement pour lui l'Académie.

ANDRAL père, ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale) ; ex-médecin en chef de l'armée d'Italie et médecin du roi Murat ; reçu à Valence en 1790 ; de-

meur. rue Saint-Lazare, 104; — a publié quelques *Recherches sur l'ictère*, ne prend, comme M. Abraham, aucune part active aux travaux de l'Académie, dont il fait également partie depuis sa fondation.

ANDRAL fils (*Gabriel*) O. ✻, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de pathologie et de thérapeutique générales); nommé le 3 janvier 1828, et l'un des deux assesseurs au doyen; MEMBRE DE L'INSTITUT et DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); médecin de l'hôpital de la Charité, et consultant du roi; né à Paris en 1797; reçu docteur en 1821. (Rue des Petits-Augustins, 5, de 11 heur. à 1.)

De tous les médecins de notre époque, il en est peu, et peut-être même il n'en est point qui puissent se flatter d'avoir fait une carrière en même temps plus rapide et plus belle sous tous les rapports que M. Andral. Reçu docteur en médecine en 1821, après des études dans le cours desquelles, si on excepte quelques prix remportés à l'école-pratique, il ne s'était guère montré qu'élève assidu, il se présenta en 1823 au premier concours de l'agrégation, sans jamais avoir appartenu aux hôpitaux, s'y distingua par les connaissances aussi étendues qu'exactes dont il fit preuve, et fut nommé. Promu en 1828 au professorat, il remplaça dans la chaire d'hygiène Bertin, qu'il fit aisément oublier; passa en 1830 à celle de pathologie interne, cédant le cours d'hygiène à Desgenettes, qui venait d'être réintégré à l'école; fut désigné presqu'unanimement par ses collègues, en 1839, pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générales, sans contredit la plus importante de toutes, et finalement eut les honneurs de l'Institut en 1842, jouissant d'une immense réputation et de tous les avantages que sait en tirer un homme éminemment positif.

Les services rendus à la science par M. Andral, ou pour parler plus explicitement, le mérite de M. Andral est-il le seul élément de tant de succès? il nous paraît difficile de répondre à cette question par un seul mot: en disant oui, on provoque des explications

de la part de ses compétiteurs ou mieux de ses collègues et rivaux en gloire, qui s'empressent de faire remarquer qu'il est arrivé à l'Ecole sans concours, et qui soutiennent que son alliance à la famille de M. Royer-Collard, le chef de la doctrine, dont il est le gendre, n'a pas peu contribué à sa marche rapide ; en disant non, on irrite les hommes à esprit sage, qui, désillusionnés par les insuccès de la médecine physiologique, tournaient leurs regards attristés vers l'hôpital de la Charité où le culte d'Hippocrate comptait encore quelques prêtres fidèles à ses doctrines, et applaudirent avec transport aux efforts d'un homme tout entier occupé à chercher dans l'anatomie pathologique les moyens de renverser la théorie de l'irritation.

C'est par l'anatomie pathologique, en effet, qu'a débuté M. Andral. Doué d'un esprit froid, mais pénétrant, et incapable de se passionner pour autre chose que pour l'évidence, il apporta dans l'étude de cette science, dont l'ensemble venait d'être si largement esquissé par Bayle et Laennec, et la patience nécessaire à l'examen des faits et la perspicacité indispensable à qui veut remonter du désordre matériel de l'organe au trouble de la fonction à l'exécution de laquelle il concourt. Aussi, le *Précis élémentaire* qu'il publia en 1829 sur cette science (3 vol. in-8°), reçut-il l'accueil le plus favorable, et fut-il pour un grand nombre de praticiens, non seulement le signal d'une ère nouvelle, mais encore un pas immense de fait vers ce qu'on ne craignit pas, dans un moment d'enthousiasme, de nommer la médecine positive.

A cet important travail, auquel M. Andral avait d'ailleurs préludé par divers mémoires frappés tous au coin de la même précision, parmi lesquels on avait surtout remarqué celui qu'il avait lu à l'Académie, avant son admission, sur l'*Anatomie pathologique du tube digestif*, succéda sa *Clinique de l'hôpital de la Charité* (5 vol. in-8°), dont le premier volume parut en 1829, les autres successivement, et qui a eu les honneurs de cinq éditions (la dernière a été imprimée en 1840). Description des symptômes des maladies observées, admirable de netteté; application rigoureusement logique de tous les moyens de diagnostic que possède la

science ; efforts constans pour faire concorder le résultat de l'autopsie cadavérique avec les phénomènes morbides observés au lit des malades : tout porte évidemment dans cet ouvrage le cachet d'un homme supérieur.

Malheureusement, publié dans la seule intention, dit l'auteur dans sa préface, avec ce ton de modestie qui convient au vrai talent « de jeter quelque jour sur le diagnostic et le traitement d'un certain nombre de maladies observées dans le service de M. Lerminier », il laissa percer un autre but, celui de répondre victorieusement aux reproches que les détracteurs de l'anatomie pathologique adressaient à ses partisans de négliger l'homme malade pour l'homme mort, et de ne juger une maladie que par son expression finale, sans tenir compte des innombrables modifications par lesquelles passe l'économie avant que les organes portent des traces bien manifestes de leur altération. Ce but fut manqué.

A mesure, en effet, que M. Andral, s'avançant dans la pratique, multipliait ses recherches et voulait remonter plus directement de l'effet à la cause, sa foi dans les ressources qu'offre l'anatomie pathologique s'ébranlait. Aussi fut-il bientôt obligé de reconnaître que ses adversaires étaient dans le vrai, quand ils soutenaient que les lésions appréciables à nos moyens actuels d'investigation sont loin d'être toute la maladie, que par delà ces lésions il y a des conditions morbides encore inconstatées qui les précèdent et qui, dans une multitude de cas, tiennent tellement les désordres fonctionnels sous leur dépendance, que ceux-ci manqueront, bien que la lésion anatomique appréciable existe, si ces conditions primitives n'existent pas ; et, au contraire, ils éclateront en l'absence de cette lésion, si les conditions primitives existent.

Cette pensée, qui surgit déjà dès le 1er volume de sa clinique, se manifeste de toute part dans le 5me, consacré aux maladies de l'encéphale. Elle est devenue aujourd'hui tellement dominante dans l'esprit de M. Andral, qu'on le surprend à son hôpital, à l'École, en ville, nous ne dirons pas à l'Académie, puisqu'on

ne l'y voit plus, pas même pour les discussions solennelles auxquelles tout professeur de l'École devrait, il nous semble, à l'exemple de MM. Roux, Velpeau, Blandin, etc., se croire obligé de prendre part ; qu'on le surprend, disons-nous, doutant de la certitude même de la science et manifestant ses doutes en termes qui trahissent un découragement.

Si l'exemple de Broussais, employant les ressources immenses de son génie à ramener toutes les maladies à un seul phénomène primordial, l'inflammation, et succombant à la peine, est là pour montrer le danger des systèmes en médecine, que celui de M. Andral reste aussi pour montrer la nécessité dans laquelle on est souvent de se créer une théorie qui, si elle n'est pas la vérité, sert au moins de guide dans le dédale immense de la pathologie. Puisse donc M. Andral ne pas regarder ce qui a été fait comme les limites du possible : le résultat des belles recherches qu'il a entreprises avec MM. Gavarret et Delafond sur les *modifications de proportion de quelques principes du sang*, pour éclairer la question si controversée des maladies des liquides, et qu'il a lues à l'Institut pour marquer sa candidature ; l'accueil fait à son rapport de 1837 (14 mars) à l'Académie, sur le *traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs*, doivent lui prouver qu'il y a encore des services à rendre à la science, et qu'elle se croit toujours le droit de voir en lui un de ses plus dignes interprètes. Si pourtant M. Andral persistait dans son découragement, alors qu'il renonce franchement aux postes éminens et après tout très lucratifs qu'il occupe, et il évitera de donner à penser à ceux auxquels sa réputation porte ombrage, qu'il ne croit à la science que par les avantages matériels qu'elle procure...

En parlant des ouvrages de M. Andral, nous avons omis de mentionner celui qui a paru en 1836 sous le titre de *Cours de pathologie interne de M. Andral, publié par Amédée Latour* (3 vol. in 8°), parce qu'on prétend que M. Andral l'a désavoué. Nous ne savons pas au juste sur quoi porte le désaveu, mais nous sommes disposé à voir là dessous une affaire de librairie, le nom de M. Latour étant pour nous une garantie de la fidélité

avec laquelle les opinions du professeur ont dû être recueillies et reproduites. Le premier volume de cet ouvrage contient les *Maladies du tube digestif, de l'appareil circulatoire et respiratoire;* le deuxième est consacré aux *Maladies des appareils des sécrétions;* dans la troisième sont décrites les *Maladies des centres nerveux, des appareils des sens et des organes génitaux.*

ANDREVETTAN (*Claude-François*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1802, de père et de mère Français, à La Roche (en Savoie); reçu docteur à Paris, en 1830. (Rue Basse du Rempart, 44, de midi à 2 heur.)

Cet honorable confrère, en présentant à la Faculté, pour sujet de sa thèse inaugurale, une *Dissertation médico-philosophique sur la continence*, trahissait son goût pour la littérature. Il a en effet su dérober à l'exercice de son art le temps nécessaire à la rédaction d'un recueil de vers destinés à rehausser cet art dans l'opinion publique. Ce recueil, récemment publié (1842) sous le titre de : *Code moral du Médecin* (poème en six chants, 1 vol. in-8°), sans être une œuvre irréprochable sous le rapport poétique, contient des pensées qui dénotent un homme sérieusement pénétré de la dignité de sa profession.

ANDRIEUX (*Emile*) ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'hospice des Quinze-Vingts, consacré, comme on le sait, aux aveugles (300 ou quinze-vingts); né à Rouen en 1795; reçu docteur à Paris, en 1820. (Rue Joubert, 35, de 1 heure à 4.)

M. Emile Andrieux s'est beaucoup occupé de l'application de l'électricité et du galvanisme, comme moyens thérapeutiques. Cette question a été pour lui le sujet de quelques mémoires insérés dans les journaux, ou lus à diverses sociétés. Depuis sa nomination à l'hospice des Quinze-Vingts, place que, soit dit en passant, il a eue sans concours, il fait annuellement des conférences pratiques sur les maladies des yeux, dont il dit avoir facilité l'étude par un œil artificiel, qu'il désigne par l'expression assez bizarre d'*ophtalmo-monstre*.

ANDRIEUX (*de Brioude*) ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE;

rédacteur en chef et fondateur des *Annales d'Obstétrique, de Maladies des femmes et des enfans*; reçu docteur à Paris, en 1839 (rue Notre-Dame-de-Lorette, 19); — vient de quitter Paris; cette circonstance fait suspendre ou peut-être même cesser la publication du journal qu'il avait fondé, et dans lequel il avait déjà inséré plusieurs bons mémoires.

ANDRY (*Amédée-Victor*), DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris, en 1824. (Rue Paradis-Poissonnière, 12, de 11 heur. à 1.)

ANDRY (*Félix*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-chef de clinique, et lauréat de la Faculté; né à Paris, en 1808; reçu docteur également à Paris en 1835. (Rue d'Enfer, 27, de 10 heur. à midi.)

Si nous sommes bien informé, M. Félix Andry descend par une branche collatérale du médecin du même nom qui a publié, dans le milieu du siècle dernier, un Mémoire sur la rage, et un Traité d'orthopédie. Élève distingué de l'École de Paris, où il a remporté, en 1838, le prix Corvisart, il a débuté dans la littérature médicale par plusieurs écrits, soit publiés séparément, soit insérés dans la *Gazette des Hôpitaux* ou la *Revue médicale*, et dont les principaux sont les suivans :

— *Influence des progrès de la Civilisation sur la vie de l'homme* (thèse inaugurale fort bien écrite).

— *Essai sur la Médication vomitive* (*Revue médicale*, numéro d'avril et d'août 1839).

— *Epître à M. Requin sur le rhumatisme articulaire aigu* (broch. in-8°, 1838). Cette épître est une lance rompue en faveur des opinions du professeur Bouillaud, dont M. Requin s'est, comme nous le savons, déclaré l'adversaire dans l'espèce.

— *Coup d'œil sur les eaux principales des Pyrénées* (broch. in-8°, 1839). Ce n'est que le prélude d'un ouvrage plus complet que M. Andry se propose de publier sur les eaux minérales en général, sur lesquelles il a eu occasion de recueillir d'importans matériaux dans le cours de plusieurs voyages entrepris à ce sujet tant en France qu'à l'étranger.

— *Manuel de Diagnostic des maladies du cœur, précédé de*

Recherches cliniques pour servir à l'étude de ces affections (1 vol. in-12, 1843). Cet ouvrage a été écrit dans la louable intention de dissiper l'incrédulité que conservent encore quelques médecins relativement à la possibilité d'établir un diagnostic rigoureux des affections du cœur. Les documens en ont été puisés sous les yeux même de M. Bouillaud, dont M. Andry s'honore avec raison d'avoir été l'élève et le chef de service : ce qui est une précieuse garantie d'exactitude et de précision.

ANFOSSI, Docteur en médecine; reçu à l'Université de Turin, en 1818; autorisé à exercer en France, en 1833. (Rue Saint-Lazare, 35, de 9 heur. à 11.)

ANIZAN, Officier de santé; reçu en 1839. (Rue des Gravilliers, 48.)

ANTRAIGUES (*Eugène*), Docteur en médecine; reçu à Paris, en 1828. (Rue Saint-Marc, 9, de 1 heur. à 3.)

ARCET (*Félix d'*) ✠, Docteur en médecine; reçu à Paris, en 1842. (A l'hôtel des Monnaies.)

M. Félix d'Arcet est le fils de (J.-R.-J.) d'Arcet, l'illustre membre de l'Institut, auquel les sciences économiques sont redevables d'une foule de découvertes importantes, toutes frappées au coin d'une véritable utilité pratique, et dont nous avons malheureusement à déplorer la perte. Ancien élève interne des hôpitaux, ce jeune médecin a fait, il y a sept ou huit ans, conséquemment avant d'être reçu, partie d'une commission scientifique chargée d'explorer l'Égypte sous la direction de M. Pariset. C'est à la suite de cette mission qu'il a été décoré. Il vient de concourir, mais sans succès, pour l'agrégation.

ARCHIGÉNÈS (*Sarantis*), d'Épibatés (en Thrace), Docteur en médecine, et membre correspondant de l'Académie royale de Médecine; reçu docteur à Paris, en 1842; demeur. à l'ambassade ottomane; — a traduit, du français en grec, quel-

ques ouvrages sur l'hygiène et la pathologie; n'est venu à Paris que pour y faire ses études médicales, et est peut-être même déjà de retour dans sa patrie.

ARNAL aîné (*Jean-Louis*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Tarrasson, en 1806; reçu à Paris en 1834. (Rue Bourdaloue Laffitte, 3, de 2 heur. à 4.)

Étant élève-interne des hôpitaux, en 1830, M. Arnal a eu l'honneur d'être désigné, en cette qualité, par le conseil général pour faire le service chirurgical des blessés de juillet, transportés de Paris à la maison de convalescence de Saint-Cloud. Il y passa cinq mois prodiguant ses soins avec un zèle que Dupuytren n'à pu se dispenser de signaler à l'autorité, dans un rapport particulier. Médecin des salles d'Asile et de l'association de Notre-Dame-de-Lorette, pour les pauvres honteux du 2[e] arrondissement, M. Arnal a débuté dans la littérature médicale par un grand nombre d'articles insérés dans le journal hebdomadaire, dont il a été le rédacteur principal. Il est auteur d'une série de mémoires sur *les plaies d'armes à feu*; sur *la physiologie et la pathologie de la membrane pituitaire*; sur *l'extirpation de l'artragale, les fractures de la rotule, l'ablation des premiers métatarsiens, les orteils étant conservés*; sur *la rhynoplastie* et *l'autoplastie*; sur *l'emploi de l'extrait aqueux de seigle ergoté dans quelques cas d'affections chroniques de l'utérus*; enfin, il a adressé à l'Académie plusieurs mémoires qui sont devenus le sujet de rapports favorables.

Parmi ces mémoires, nous avons remarqué celui qu'il a présenté à l'Académie sous son nom et sous celui de M. Martin, habile orthopédiste, sur l'*amputation sus-malléolaire*. Ce mémoire, publié en 1842 (in-4°), a été écrit, d'une part, pour démontrer les avantages de cette amputation sur celle faite au lieu d'élection (à la jarretière, comme disaient les anciens), d'autre part, pour faire ressortir l'heureuse confection d'une jambe artificielle inventée par M. Martin. Les avantages que M. Arnal trouve à cette amputation, sont d'être d'une exécution plus prompte et moins

douloureuse ; de guérir plus vite, d'être moins souvent suivie d'abcès consécutifs ; de produire une moindre difformité. Ces raisons, habilement développées par M. Velpeau (séance du 12 octobre 1841), ont obtenu l'adhésion de l'Académie malgré l'opposition de M. Larrey, qui est resté partisan de l'amputation faite au dessous du genou.

ARNAUD (*Amédée*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; chirurgien de bataillon de la 10ᵉ légion ; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue du Regard, 30, de midi à 1 heur.)

ARNAUD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1830. (Rue du Temple, 29.)

ARVERS (*Louis-Alexandre*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé libre de la Faculté ; ancien interne des hôpitaux de Paris ; professeur d'histoire naturelle au collége Louis-le-Grand ; né en 1789 à Rouen ; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue Monsieur-le-Prince, 33, de 1 heur. à 2.)

ASTRUC, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu à Paris en 1837. (Rue de l'Ancienne-Comédie, 18.)

AUBER (*Théophile-Edouard*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu en 1831. (Rue de la Ferme-des-Mathurins, 7.)

Dans la plupart des Annuaires, M. Auber Théophile-Edouard est désigné comme n'exerçant pas. Les deux ouvrages qui ont signalé son entrée dans la littérature médicale, sont intitulés : *Coup d'œil sur la médecine envisagée sous le point de vue philosophique* (1835), et *Traité de philosophie médicale, ou Exposition des vérités générales et fondamentales de la médecine* (1839). Depuis, M. Auber a publié un in-12, ayant pour titre : *Hygiène des femmes nerveuses*, ce qui veut presque dire *des jolies femmes*.

M. Auber, en se plaçant par cet ouvrage sous le patronage des femmes, a malheureusement oublié une chose, c'est que la

première condition pour être goûté de celles qui lisent, les seules dont évidemment, sous le point de vue pratique, on doive convoiter la confiance, c'est de leur parler le langage de la bonne compagnie et de ne pas affecter à leur égard des manières qui ne sont ni l'aisance ni la réserve. Croit-il, par exemple, avoir péché par excès de galanterie en commençant son livre par cette phrase qui sent évidemment plus le jockey-club que le boudoir: *La vie des femmes nerveuses est une véritable course au clocher?* Il paraîtrait que oui, puisqu'il s'empresse d'ajouter un peu plus loin : « *Si on était tenté de me reprocher un peu trop de courtoisie, je répondrais que c'est pour moi comme un péché d'habitude.* »

Mais en admettant qu'il y ait une classe de femmes assez humbles pour trouver bon qu'on compare leur existence à la course d'un cheval, nous doutons qu'il y en ait beaucoup d'assez perspicaces pour comprendre cette phrase : « D'ailleurs, c'est moins que galanterie de conserver pour les personnes du sexe un ton d'urbanité à une époque bâtarde et brutale où, dans leur sublime admiration pour les bêtes, des gens qui ne le sont pas se sont avisés de retrouver des appas de chatte et des séductions de lionne chez de douces femmes qui pourraient bien conserver ces surnoms trop long-temps... »

Nous concluons de tout cela que M. Auber pourrait bien avoir manqué son but, et qu'il ferait bien d'appliquer ses excellentes intentions à des sujets de la nature de ceux par lesquels il avait heureusement débuté, et dans lesquels il est plus aisé que dans ce dernier de sacrifier les formes du langage à la force et surtout à la justesse de la pensée.

AUBERGE (*Pierre-Joseph-François*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris; né à Perpignan en 1805; reçu docteur à Strasbourg en 1828. (Rue de la Paix, 4, de midi à 2 heur.)

Fils d'un ancien chirurgien-major, M. Auberge a débuté dans la médecine militaire à l'hôpital d'instruction de Lille, sous l'honorable M. Vaidy, dont il a eu l'honneur d'être le chef de cli-

nique. Nommé chirurgien sous-aide en 1828, il passa aide-major en 1830, chirurgien-major en 1836, fut promu au grade de chirurgien-major des sapeurs-pompiers de la ville de Paris en 1841, et la même année à celui de chirurgien-major de 1re classe.

La thèse inaugurale que M. Auberge soutint en 1828 à Strasbourg sur la *dyssenterie*, se ressent un peu de la tendance par trop généralisatrice, qu'on nous pardonne le mot, qu'avait imprimée à la médecine militaire de l'époque l'illustre médecin en chef du Val-de-Grâce, alors à l'apogée de sa gloire, Broussais, qui ne voyait dans la dyssenterie qu'une inflammation pure et simple de la muqueuse intestinale, sans caractère spécifique. Mais cette thèse n'en contient pas moins plusieurs faits importans, relatés avec soin, et de bons préceptes d'hygiène publique applicables aux soldats. M. Auberge a publié dans le *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, tome XL, et sur la recommandation du conseil de santé, un *Mémoire sur une fracture de l'os hyoïde*. Mais ce qui doit lui attirer l'estime de ses collègues et frères d'armes, c'est le courage qu'il a eu de publier, sous le titre de *Considérations générales sur le service de santé de l'intérieur des corps de troupes*, un mémoire dans lequel il réclame énergiquement contre un vice des règlemens militaires qui, ne fixant pas d'une manière précise l'étendue de l'autorité des officiers de santé, atténuent leur influence en les tenant sous la dépendance des officiers supérieurs, et finalement les empêche de faire tout le bien qu'on est en droit d'attendre de leur zèle et de leur instruction.

AUBERT-ROCHE (*Louis*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin-major au service de Méhémet-Ali, à l'hôpital de Lesbekia, au Caire, puis médecin en chef de l'hôpital de Ras-el-Tin à Alexandrie; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8, de midi à 1 heur.)

M. Aubert (Louis), qui a ajouté à son nom celui de l'honorable M. Roche (Louis-Charles), son beau-père, a passé les cinq premières années de sa carrière médicale en Orient, et a profité

du séjour qu'il y a fait pour étudier la peste et diverses questions qui peuvent intéresser en général l'hygiène, la médecine, le commerce, et en particulier la politique nationale. Se trouvant en 1834 et 1835 au Caire, au début, et, à Alexandrie, dans le cours de l'épidémie de peste qui ravagea ces contrées à cette époque, il a pu faire de ce terrible fléau une étude approfondie, tant par les ouvertures de corps qu'il a pratiquées malgré la défense de l'autorité, que par l'observation, sur les malades mêmes, des phénomènes aussi variés qu'extraordinaires qui signalent son début, sa marche, et sa terminaison si souvent funeste.

M. Aubert n'a pas borné son voyage à l'Egypte; il a poussé ses investigations médicales jusqu'au détroit de Suez, sur la Mer rouge, les côtes de l'Arabie, et l'Abyssinie. Il a aussi visité Smyrne et Constantinople. De retour en France, dans le cours de 1839, il s'est empressé de publier son opinion sur la peste, dans un ouvrage intitulé : *De la Peste ou typhus d'Orient, documens et observations recueillies pendant les années* 1833 *à* 1838 *en Egypte, en Arabie, etc., suivis d'un essai sur la hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (1 vol. in-8°, 1840). Cette opinion se résume en ces mots : 1° La peste est une maladie sporadique, endémique et épidémique, due à des causes locales et atmosphériques, que l'hygiène publique et particulière peut seule anéantir; elle n'est nullement contagieuse par contact : c'est un empoisonnement miasmatique qui porte une atteinte profonde sur le système nerveux ganglionnaire. 2° Il est bien certain que si la contagion, qui fait la base des quarantaines et des lois sanitaires, avait quelque fondement, ces quarantaines et ces lois ne sauraient empêcher la propagation de la peste, puisqu'elles sont à la merci de chacun, et à chaque instant ouvertement violées.

Depuis la publication de son ouvrage, M. Aubert s'occupe avec un infatigable courage et un zèle éclairé, dignes assurément d'un succès plus prompt, de provoquer la réforme de nos lois sanitaires qui font perdre à la France tous les avantages de sa position géographique relativement à l'Orient; avantages dont l'Au-

triche et l'Angleterre ont su habilement profiter par de sages modifications dans leurs quarantaines. Les faits qu'il invoque sont irréfutables ; les voici : Tout bâtiment arrivé sain dans nos ports y est resté sain; tout bâtiment qui a eu des attaques au port d'arrivée en a eu antécédemment en mer ; les marchandises n'ont jamais communiqué la peste dans les lazarets ; si un foyer de peste existe à bord, la maladie ne s'est jamais déclarée passé 8 jours après le départ. Il en tire cette très logique conclusion que tout bâtiment arrivé sain peut être admis en libre pratique 9 jours après son départ.

M. Aubert n'a rien négligé de ce qui pouvait assurer le triomphe de son opinion : Mémoires à l'Institut et à l'Académie, pétitions à la Chambre des députés, observations aux ministres compétens ; aussi ne peut-il que réussir. Nous l'accompagnons partout de nos vœux, parce que la cause qu'il plaide est celle de la raison aux prises avec les plus grossiers préjugés... Indépendamment de tout ce que M. Aubert à écrit sur la grande question de la peste, il a encore soumis à l'Académie, qui l'a renvoyé au ministre des affaires étrangères, un *projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, et il a publié dans les Annales d'hygiène, sur l'*acclimatement des Européens dans les pays chauds*, un essai qui décèle, comme tout ce qui lui est propre, un observateur exact, un écrivain qui, avant tout, veut paraître ce qu'il est : un homme consciencieux.

AUBLIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Thibautodé, 12, de midi à 2 heur.)

AUBRUN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue Coquillière, 27, de 2 heur. à 4.)

AUDIAT (*François-Ascagne*), Docteur en médecine, né à Bourbon-l'Archambault (Allier); reçu à Paris en 1832. (Rue Bleue, 34, de midi à 1 heur.) — Bonne thèse inaugurale sur les fièvres en général et spécialement sur la fièvre intermittente.

AUDIBERT (*H.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue Michel-le-Comte, 18, de 11 heur. à midi.)

AUDIBERT, de Vins (*Joseph Antoine*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien interne des hôpitaux civils, maritimes et militaires du port de Toulon; né en 1805 à Vins (Var); reçu docteur à Montpellier en 1831. (Rue du Temple, 57, mardi et vendredi, de midi à 2 heur.)

M. Audibert (de Vins) paraît se livrer spécialement à l'étude et à la pratique des accouchemens. On lui doit un forceps indicateur portant avec lui le manuel de l'accouchement anormal, et un appareil propre à régler les femmes mécaniquement. Il a adressé plusieurs mémoires et diverses observations chirurgicales à l'Académie royale de Médecine, donné une histoire des grandes ventouses, et publié un Traité de mnémothecnie ou l'Art d'aider la mémoire, appliqué à toutes les sciences. (Deux éditions.)

AUDIBRAN, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu à Paris en 1806. (Rue de Valois-Palais-Royal, 2.)

M. Audibran est non seulement un des plus anciens, mais encore un des dentistes les plus connus de Paris; son art lui doit d'importans faits de pratique. Il a publié, en 1808, un mémoire intitulé : *Essai sur l'art du dentiste* (in-8°); la même année, une petite brochure sous le titre de *Réfutation sur les dents minérales*; enfin, en 1821, un *Traité historique et pratique sur les dents artificielles incorruptibles* (1 vol. in-8°), ouvrage bien écrit et dans lequel se trouve déjà examinée à fond la question des dents minérales, leur historique, leur fabrication et leur emploi. M. Audibran y prouve, par des citations textuelles et très explicites, que c'est à Fauchard, regardé avec raison comme le père de la chirurgie dentaire, que revient la première idée de fabriquer des pièces de denture avec des substances minérales. Il vient d'adresser au ministre compétent une lettre dans laquelle est développée la nécessité de ne permettre l'exercice de la chirurgie dentaire qu'aux personnes pourvues d'un titre régulier.

AUDINET, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1816. (Rue des Deux-Ecus, 33.)

AUDIGANNE (*Eugène-Mathur.-Ferdin.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, né en 1816 à Ancenis (Loire-Inférieure); reçu docteur à Paris en 1838. (Rue de Choiseul, 1, de 11 heur. à midi.)

M. Audiganne, ayant eu à décrire pour sujet de sa thèse inaugurale la *fièvre typhoïde*, a fait de cette maladie l'objet de recherches particulières, desquelles il a cru pouvoir conclure qu'elle a pour cause essentielle ou pour point de départ une altération du sang, et que les lésions intestinales ne sont que secondaires. Il combat donc l'opinion assez généralement accréditée, qui consiste à la regarder comme une entéro-mésentérite folliculeuse. A l'appui de ses idées, il cite une observation fort concluante recueillie à la Charité dans le service du professeur Bouillaud, sur un malade qui avait tous les symptômes réunis de la fièvre typhoïde, et à la mort duquel on ne trouva aucune espèce d'altération intestinale. M. Audiganne a encore publié dans les numéros des 10 avril et 1er mai de la *Gazette médicale* de 1841, sur la *fièvre typhoïde chez les enfans*, un mémoire reposant sur dix-sept observations recueillies par lui; il a fait dans le semestre d'été de la même année, à l'école pratique, un cours complet sur les maladies du cœur.

AUDOUARD (*Mathieu-Franç.-Maxen*), O. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, ancien médecin principal d'armée; officier de la Légion-d'honneur et décoré des ordres de Charles III et de Saint-Ferdinand d'Espagne; né à Castres (Tarn) en 1776; reçu docteur à Montpellier en 1800. (Rue Cadet, 6.)

M. Audouard s'occupe peu de médecine pratique; mais il n'en est pas moins un homme de mérite qui a rendu des services à la science par le zèle qu'il a déployé en diverses circonstances pour rechercher la cause et combattre les effets de plusieurs maladies épidémiques. Envoyé en Espagne en 1821 par le ministre de la guerre pour observer la fièvre jaune, il fut un des quatre méde-

cins auxquels la loi du 3 avril 1823 accorda une pension annuelle de deux mille francs à titre de récompense nationale, et en l'honneur desquels il a été frappé une médaille d'or pour leur dévouement à l'occasion de l'épidémie de Barcelone.

L'opinion de M. Audouard sur la contagion de la fièvre jaune est trop connue pour qu'il soit utile de la reproduire ici. Elle est d'ailleurs longuement dévéloppée 1° dans sa *Relation historique et médicale de la fièvre jaune de Barcelone*, qui parut avant celle de MM. Pariset, Bally et François, et dans laquelle il démontre que la matière des vomissemens noirs ne joue aucun rôle dans cette maladie, n'étant que le résultat d'une hémorragie qui a lieu dans la muqueuse gastro-intestinale; 2° dans l'ouvrage qu'il publia en 1823 *sur la fièvre jaune qui régna au port du Passage en* 1823, à l'occasion de la mission qu'il reçut du ministre de la guerre de prendre les mesures nécessaires contre l'invasion de cette maladie dans l'armée française. Il a aussi fait imprimer un recueil de mémoires sur *la fièvre jaune considérée comme tirant son origine de l'infection des bâtimens négriers*. Envoyé également par le ministre de la guerre en 1834 en Algérie à l'occasion du choléra, il rendit compte de sa mission dans un mémoire imprimé en 1836 sous le titre de : *Histoire du choléra-morbus qui a régné dans les armées françaises au nord de l'Afrique en* 1834 *et* 1835.

Indépendamment de ces diverses productions, qui portent le cachet d'un observateur exact et qui dénotent un homme sincèrement dévoué à son devoir, on a de lui un *Traité sur l'empyème* (1 vol. in-8, 1808) ; un *Mémoire sur l'emploi du quinquina contre la goutte et le rhumatisme* (1808), et la même année, une *Dissertation sur les virus*, insérée dans les *Annales de la société de médecine pratique de Montpellier;* des *Recherches sur la contagion des fièvres intermittentes* (1 vol. in-8, Paris, 1818) ; un *Mémoire sur les congestions sanguines de la rate,* qu'il désigne comme point de départ des fièvres intermittentes (1823). M. Audouard a encore lu en 1842 à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur la périodicité des fièvres intermittentes*. —Enfin nous venons de lire de lui dans la *Revue médicale* de février (1844) un travail dans lequel il cher-

che à démontrer que plusieurs maladies contagieuses tirent leur origine de l'infection, et que l'infection est d'autant plus propre à engendrer la contagion qu'elle est par sa nature plus en rapport avec la constitution même des individus. Cette opinion, comme on le voit, tend à mettre d'accord les faits sur lesquels les contagionistes basent leurs opinions avec les raisonnemens de leurs adversaires.

AUGOUARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Place Royale, 22, au Marais, de 11 heur. à 1.)

AULAGNIER (*Adolphe*) ✠, Docteur en médecine, médecin ordinaire de l'hôpital du Gros-Caillou ; reçu docteur à Strasbourg en 1827. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 94.)

M. Aulagnier est fils du membre de l'Académie R. de médecine, du même nom, mort il y a quelques années, et auteur d'un *Dictionnaire des alimens et des boissons* (1 vol. in-8°, 1839). Avant d'être attaché au Gros-Caillou, M. Aulagnier (*Adolphe*) était médecin en chef de l'hôpital militaire et thermal de Barèges-les-Bains, puis médecin de l'hôpital militaire de Saint-Denis. Nous ignorons s'il a écrit, mais nous ne connaissons rien de lui.

AUSSANDON (*Amédée*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Notre-Dame-de-Lorette, 42, de midi à 4 heur.)

AUSSANDON (*Joseph*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Passage Violet, 1, de midi à 1 heur.)

AUSSANDON (*Charles-Auguste*), Officier de santé-dentiste, reçu à Paris en 1828. (Rue Beaujolais, 5, Palais-Royal, au Perron.)

Ces trois MM. Aussandon sont, si nous ne nous trompons, fils du docteur Aussandon, chevalier de la Légion-d'honneur et praticien connu, mort il y a deux ou trois ans. Des deux derniers, l'un, Joseph, s'est beaucoup occupé des *Maladies de l'utérus*, pour lesquelles il avait établi, dans le quartier de l'École,

un dispensaire de la nature de celui que M. Sichel y a fondé pour les maladies des yeux ; l'autre (*Charles-Auguste*) s'occupe exclusivement de chirurgie dentaire, et passe, même parmi ses confrères, pour un opérateur habile et un praticien consciencieux.

AUVITY (*Léon*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; ancien aide-major des dragons de l'Impératrice ; aujourd'hui chirurgien de l'hôpital des Enfans-Trouvés, et chirurgien-major de la garde municipale de Paris ; reçu docteur à Paris en 1815. (Quai Voltaire, 21 *bis*, de 10 heur. à midi.)

AUVITY (*Pierre*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin des enfans de la famille d'Orléans ; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue de la Ferme, 20, de midi à 2 heur.)

Des trois fils de Jean-Pierre Auvity, premier chirurgien du roi de Rome, et l'un des médecins de notre époque qui se sont occupés avec le plus de succès des maladies propres à l'enfance, tous trois médecins, il ne reste que les deux qui précèdent et qui sont l'aîné et le plus jeune ; le second (Antoine) étant mort en 1841. Ces messieurs n'ont rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance.

AUZIAS-TURENNE, DOCTEUR EN MÉDECINE ; reçu à Paris en 1842. (Rue des Maçons-Sorbonne, 3, de 6 heur. à 7 du soir.)

AUZOUX (*Louis*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; professeur particulier d'Anatomie ; né à Saint-Aubin-d'Écroville, département de l'Eure, en 1796 ou 1797 ; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue des Saints-Pères, 13, de midi à 1 heur.)

M. Auzoux est principalement connu par les efforts qu'il ne cesse de faire depuis une vingtaine d'années, pour faciliter les études anatomiques. C'est dans cette intention qu'il fabrique, au moyen d'une espèce de pâte-carton qui se durcit par la dessication, des pièces artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur, et qui, pouvant se

monter et se démonter à volonté, permettent d'étudier les organes non seulement dans leur propre conformation, mais encore dans leurs rapports réciproques. Leur assemblage méthodique forme des modèles de diverses grandeurs, dont la base est un squelette naturel, et auxquels rien ne manque tant en viscères splanchniques, qu'en muscles, en nerfs, en vaisseaux, même en membranes et en aponévroses.

Cette anatomie artificielle, dont on trouve des traces dans des temps assez reculés, dont nous avons nous-même vu de très beaux essais, il y a bientôt 30 ans, entre les mains de M. le docteur Londe, qui les tenait de feu M. Ameline, professeur d'anatomie à l'école secondaire de Caen, et dans les cours du professeur Broc, peut-elle pour l'étude suppléer au cadavre même? Oui, dirons-nous, pour celui qui ne voudrait être qu'anatomiste; mais non, dirons-nous aussi, pour celui qui se destine à la médecine-pratique, particulièrement à la chirurgie, parce qu'en disséquant on apprend à connaître la texture intime, la densité des tissus, dont les pièces de carton ne peuvent donner aucune idée, et surtout parce qu'on s'habitue à manier l'instrument tranchant, qu'on se familiarise avec le sang et même avec l'aspect de la mort. M. Auzoux est assez juste pour reconnaître cette vérité, et la proclamer hautement dans le cours d'anatomie qu'il a long-temps fait, et qui a été imprimé en 1839 sous le titre modeste de : *Leçons élémentaires d'anatomie et de Physiologie ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie, etc., à l'aide de l'anatomie clastique.*

Mais la question une fois résolue comme nous venons de le faire, il est impossible de méconnaître les précieuses ressources qu'offrent ces pièces pour celui qui veut, comme on le dit en style d'amphithéâtre, repasser l'anatomie ou le Manuel des grandes opérations chirurgicales. Notre opinion est telle à cet égard que nous ne trouverions pas étonnant que tout chirurgien, exerçant loin des centres d'instruction, fût tenu d'avoir un sujet complet en sa possession. L'Académie des sciences a tellement été convaincue de l'importance des travaux de M. Auzoux, qu'elle

l'en a récompensé par un de ses prix annuels, dont la croix de la Légion-d'Honneur a été la conséquence. L'Académie royale de médecine l'a aussi honoré de plusieurs rapports des plus flatteurs, en regrettant que les prix élevés auxquels il est obligé de tenir ses produits ne les rendissent accessibles qu'à trop peu de personnes. M. Auzoux a établi ses ateliers de fabrication dans le village qui l'a vu naître et où il entretient un grand nombre d'ouvriers, particulièrement des enfans dont il est devenu le bienfaiteur. Aussi la reconnaissance de ses concitoyens va, dit-on, jusqu'à vouloir lui déférer l'honneur de les représenter à la chambre élective. Qu'il y regarde à deux fois : les honneurs de la députation sont devenus un écueil auquel ont succombé plusieurs médecins que la nature particulière de leurs études avait dû familiariser plus que lui avec les connaissances qu'exigent les luttes de la tribune.

AYME, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824; médecin du Bureau de bienfaisance du 4e arrondissement. (Rue du Bouloy, 4, de midi à 1 heur.)

B

BACHOUÉ (*de Lostalot*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Place Royale, 13.)

M. Bachoué (dit de Lostatot, nous ne savons pourquoi) est un médecin qui, reconnaissant que les annonces simples perdent de jour en jour de leur prix et seront bientôt un moyen usé pour qui n'aura pas le talent de leur donner un nouvel éclat, cherche à en rehausser la valeur par des mots sonores et surtout d'apparence scientifique. Sa méthode, il l'appelle *électro-physico-chimique*, et il la donne comme infaillible, précisément dans les mêmes cas pour lesquels ses collègues Belliol, Bénech, Charles-Albert et Giraudeau, donnent les leurs comme le *nec plus ultrà* de la science, les véritables bornes d'Hercule de la thérapeutique. Nous avons vaine-

ment cherché dans les annonces et les affiches destinées à célébrer les merveilles de la méthode de M. Bachoué, en quoi elle pouvait précisément consister; ce que nous y avons lu de plus clair est cette phrase : « rien n'existe que ce qui est étendu, et rien de ce qui n'est pas étendu ne peut déranger ce qui est étendu. Or, nos organes sont étendus, donc tout ce qui les dérange est étendu. » Jugez du reste. D'ailleurs nous devons dire pour être juste que ces affiches portent en exergue ces mots : *Guéri sans rien payer d'avance.* Quelle preuve plus convaincante un médecin peut-il donner de l'étendue de son savoir et de la pureté de sa conscience?

BADAROUS (*Joseph-Camille*), Docteur en médecine; né en 1807, à Saint-Germain-du-Teil (Lozère); reçu docteur à Paris en 1830. (Rue Castiglione, 8.)

M. Badarous, sans faire des accouchemens l'objet d'une spécialité exclusive, avait cependant dirigé de ce côté ses premières études médicales. C'est ce que prouvent le choix du sujet de sa thèse inaugurale (*dystocie essentielle*, accouchemens difficiles), les fonctions de prosecteur qu'il a remplies sous M. Hatin (Jules) et les cours d'accouchemens qu'il a lui-même faits. Praticien éclairé et plein de zèle, il est en même temps un des collaborateurs de l'*Encyclopédie des connaissances utiles* pour les questions médicales.

BAFFOS ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie chirurgicale); chirurgien de l'hôpital de Larochefoucault; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue de l'Odéon, 24.)

M. Baffos a été dans son temps un des élèves distingués de l'école de Paris, et a occupé un rang des plus honorables parmi les chirurgiens de son époque. Il a publié plusieurs mémoires dans divers recueils, notamment dans les bulletins de l'ancienne société des professeurs de la Faculté. Depuis plusieurs années on le voit rarement à l'Académie, dont il fait partie depuis sa fondation.

BAJET (*J.*), Docteur en médecine; reçu à Paris en 1839. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 14, de midi à 1 heur.)

BAILLARGER (*Jules*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'une des sections des aliénés de la Salpêtrière; l'un des rédacteurs et fondateurs des *Annales médico-psycologiques;* secrétaire général de la société médicale du 12e arrondissement; copropriétaire et directeur de la maison de santé fondée à Ivry par Esquirol pour le traitement des aliénés; né aux environs de Tours en 1809; reçu docteur à Paris en 1837. (A la Salpêtrière, de 11 heur. à midi.)

De tous les jeunes médecins qui font des maladies mentales et nerveuses l'objet principal de leurs études, il en est peu qui soient plus capables que M. Baillarger de répandre les doctrines du digne et savant Esquirol, et, finalement, qui se présentent avec plus de titres pour être admis au partage de sa succession scientifique. Ancien élève interne de la maison royale de Charenton, dans le service même d'Esquirol, il a marqué son début dans la spécialité par une bonne dissertation inaugurale ayant pour titre: *du Siége de quelques hémorrhagies méningées.* Depuis il a publié un grand nombre de mémoires qui, tous, attestent un esprit observateur et capable de déduire des faits les conséquences les plus rationnelles qui puissent en rejaillir. Parmi ces mémoires on remarque surtout les suivans :

— *De la Structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau* (avec deux planches); inséré dans le tome VIII des *Mémoires de l'Acad. roy. de médecine*, en 1840.

— *Lettre sur la mortalité et la folie dans le système pénitentiaire* (Gazette méd. 1840).

— *De l'Influence de l'état intermédiaire à la veille et au sommeil sur la production et la marche des hallucinations*; lu à l'Académie en 1840, et publié en résumé dans le *Bulletin.*

— *De la Stupidité chez les aliénés* (Annales médico-psycologiques, numéros de janvier et mars 1843).

— *Du Mode de formation des centres nerveux* (même recueil, novembre 1843).

— *De la Folie à la suite des fièvres intermittentes* (id.).

M. Baillarger vient encore de lire (avril 1844) à l'Académie

royale de médecine le résumé d'importantes *recherches statistiques sur l'hérédité de la folie*, exprimées par 38 tableaux, et desquelles il résulterait que la folie se transmet plus souvent du père aux garçons et de la mère aux filles. Il fait depuis quatre années, tant à l'école pratique qu'à l'hospice de la Salpêtrière, un cours théorique et clinique sur les maladies mentales, et c'est au concours qu'il a été nommé médecin de la division des aliénés des hôpitaux de Paris.

BALDOU, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1838; dirige, barrière du Roule (aux Thernes), une maison de santé *hydro-sudopathique*, c'est à dire une maison de santé dans laquelle les malades sont traités par l'eau froide employée comme moyen sudorifique... Voyez (article Roche) ce que l'Académie pense de cette prétendue méthode thérapeutique. Invitée récemment encore par M. Baldou lui-même à en constater les effets, elle a passé purement, simplement à l'ordre du jour. (Sept. 1844.)

BALANCIE, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1819; Inspecteur-adjoint des eaux de Barèges. (Rue Monthabor, 24, de 1 heur. à 2.) — Thèse *Sur les passions considérées comme causes de maladies et comme agents thérapeutiques.* — A publié des articles dans la *Revue Médicale* et un mémoire sur la *Rage.*

BALLY (*Victor*), O. ✻, Membre de l'Académie R. de médecine, (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale;) ancien médecin de l'hôpital de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu; né à Beaurepaire (Isère); reçu docteur à Montpellier en 1797. (Quand il est à Paris, rue Jacob, 50.)

M. Bally semble avoir renoncé depuis quelque temps à l'exercice de la médecine, puisqu'il habite plus souvent la province que Paris, mais il a laissé parmi nous d'honorables souvenirs. Élève de l'école de Montpellier, il y avait acquis une solide instruction et avait conservé dans tout le cours de sa carrière médicale le goût des citations aphoristiques; homme grave et consciencieux,

il apportait dans l'exercice de sa profession un ton calme et digne qui le faisait respecter de ses malades et honorer de ses confrères; médecin prudent sans être sceptique, il cherchait de nouveaux moyens thérapeutiques dans l'expérimentation clinique, sans jamais perdre de vue les principes de la science. Il a présidé plusieurs fois l'Académie et s'est acquitté de cette tâche difficile avec un zèle et une fermeté peu ordinaires.

M. Bally est, comme nous le savons, un des médecins qui ont été envoyés en Espagne en 1821 pour y étudier la fièvre jaune. C'est à ce titre qu'il a publié en 1823, avec MM. François et Pariset, ses collègues, l'*Histoire médicale* de l'affreuse épidémie qui a ravagé Barcelone et ses environs. Quelques personnes lui ont reproché de ne pas avoir mis à soutenir à l'Académie la contagion de la fièvre jaune, quand l'occasion s'en est présentée, la même force qu'il avait mise à la démontrer dans l'ouvrage auquel il a pris part. D'autres, au contraire, et nous sommes de ce nombre, n'ont vu dans cette réserve que le désir qu'il pouvait avoir de ne pas céder irrésistiblement à des idées préconçues et de se laisser éclairer par les faits. M. Bally a encore publié en 1833 une brochure in-8° ayant pour titre : *Études sur la choladrée lymphatique et sur la fièvre jaune,* dont une suite a paru en 1835 sous le titre de *deuxième fascilule*. Il a aussi fait insérer dans différens recueils, entre autres dans la *Revue encyclopédique* et la *Revue médicale*, des mémoires sur les *forces vitales*, la *saignée*, le *scorbut*, etc.

BALOCHE, Officier de santé-dentiste; reçu en 1837. (Boulevard des Italiens. 2.)

BARADUC, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1842. (Boulevard Beaumarchais, 15. de midi à 2 heur.)

BARBETTE (aîné), Docteur en médecine; reçu à Paris en 1815. (Rue de Poitiers Saint-Germain, 10, de 10 heur. à midi.)

BARBETTE (jeune), Docteur en médecine; reçu à Paris

en 1826; médecin du Bureau de Bienfaisance du 11e arrondissement. (Rue Pavée St-André-des-Arts, 15, de midi à 1 heur.)

Ces deux MM. Barbette sont originaires de Chably, département de l'Yonne, et se livrent tous deux à la pratique des accouchemens. L'aîné a été long-temps prosecteur de M. Capuron et faisait du cours de ce professeur d'excellentes répétitions : peu de professeurs étaient plus initiés que lui à la manœuvre des accouchemens; il est à regretter qu'il n'ait pas continué à s'occuper de l'enseignement de cette branche de l'art, il y aurait eu infailliblement du succès.

BARBIER (le BARON *Jacq.-Athanase*), O. ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); ex-chirurgien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce; né à Brunoy en 1767; reçu docteur à Paris en 1804. (Rue de Beaune, 1.)

M. Barbier est un des débris de cette belle chirurgie militaire qui rendit tant de services dans les guerres de la révolution et dans celles de l'empire. Parti de Paris en 1792 avec le grade d'aide-major, il fut bientôt nommé chirurgien de première classe, puis professeur d'anatomie et de chirurgie à l'hôpital militaire de Paris, dont il fut chirurgien en chef adjoint de 1796 à 1814, époque à laquelle il fut promu au grade de chirurgien en chef et de premier professeur, qu'il occupa jusqu'en 1841.

Dans le cours de cette longue carrière, M. Barbier n'a pas partagé, il est vrai, toutes les peines et les fatigues de la plupart de ses frères d'armes, puisqu'il est constamment resté à Paris; mais il y a fait des cours auxquels son exactitude et sa bienveillance toute paternelle attiraient un grand nombre d'élèves, parmi lesquels ont figuré dans leur temps MM. Marjolin, Roux, Cloquet, Lisfranc, Bégin, Soudan, etc. S'il a peu écrit, il a pratiqué toutes les grandes opérations de haute chirurgie, a perfectionné un grand nombre de procédés opératoires, proposé et exécuté de nouvelles méthodes, et inventé divers instrumens. C'est ainsi

qu'il a, un des premiers, fixé l'attention des chirurgiens sur les avantages des amputations à lambeaux, qui permettent aux malades de s'appuyer sur une partie charnue et non sur une cicatrice, comme dans l'amputation circulaire; c'est ainsi qu'il a plusieurs fois appliqué avec succès le trépan, qu'il a pratiqué l'enlèvement du sternum, fait la ligature de l'artère sous-clavière, et de plusieurs autres troncs artériels.

M. Barbier a aussi cultivé la botanique avec succès. On sait que, cédant au goût prononcé qu'il avait pour cette science, il fit disposer à ses frais un magnifique jardin attenant à son hôpital et dans lequel il fit long-temps des cours. On dit qu'il termine dans ce moment un grand ouvrage dans lequel la médecine et la chirurgie se réunissent à la botanique, et dont il aurait puisé les élémens dans les beaux herbiers qu'il possède. Attendons pour juger.

BARDOULAT ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement, et capitaine dans la 1re légion de la garde nationale; reçu docteur à Paris en 1830. (Rue Saint-Honoré, 319, de 9 heur. à 11.)

BARET (*Cézaire*), DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris en 1836. (Rue Rumfort, 7, de 10 heur. à midi.)

BAROILHET fils, DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris en 1834; médecin du bureau de bienfaisance du 12me arrondissement. (Rue Mouffetard, 102, de 11 heur. midi.)

BARON père (*Jacques-François*) ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); médecin de l'hospice des Enfans-Trouvés et consultant des jeunes aveugles; ex-médecin des enfans de France; né à Paris en 1782; reçu docteur également à Paris en 1808. (Rue de l'Université, 34, de 1 heur. à 2.)

M. Baron, comme on le sait, est un de nos praticiens qui s'oc-

cupent avec le plus de succès des maladies propres à l'enfance; et, ce qu'il faut dire, c'est que la considération dont il jouit à cet égard, il se l'est acquise par une série d'actes attestant l'homme non seulement sincèrement dévoué à sa profession, mais capable d'en approfondir et d'en surmonter les difficultés. Voici les principales phases de sa carrière scientifique.

Ayant commencé, jeune encore, l'étude de la médecine, il remporta en 1805, c'est à dire à 23 ans, le prix d'anatomie et de physiologie, et celui de chirurgie de l'école pratique; puis la même année les prix impériaux sur les mêmes branches des sciences médicales. Elève des hôpitaux civils de Paris, il fut chargé pendant son internat du cours d'anatomie et de la direction des dissections sous Dupuytren. Il obtint aussi par concours les places d'aide d'anatomie, de prosecteur de la Faculté, et de chef de clinique interne à l'hôpital de la Charité.

Reçu docteur en 1808, M. Baron fut chargé, pendant deux ans, du service de médecine de l'hôpital des enfans malades et de l'hospice Necker. Il fut aussi chargé en 1814 d'un service de chirurgie à la Salpêtrière, alors transformée en hôpital militaire. Il fut ensuite nommé successivement : médecin du dispensaire de la société philanthropique; en 1819, médecin des enfans de France; en 1821, médecin en chef de l'hospice des Enfans-Trouvés, et membre de l'Académie royale de Médecine dans les premiers temps de sa création; plus tard, médecin consultant de l'institution des Jeunes-Aveugles.

M. Baron est l'un des membres fondateurs de la Société anatomique, à laquelle il a présenté plusieurs travaux, entre autres un *Mémoire sur les lésions du cerveau les plus communes dans l'enfance.* Il a lu à la Société des professeurs un *Mémoire sur la gangrène de la bouche* et un autre sur un *Cas d'anancéphalie;* tous deux insérés dans les bulletins de cette Société. Il a présenté à l'Académie plusieurs observations fort curieuses sur des *Vices de conformation et des Arrêts de développement de divers organes.* Il a aussi fait insérer quelques articles dans l'ancien journal de médecine de Corvisart.

La position de M. Baron à l'hospice des Enfans-Trouvés l'a mis à même de communiquer à un grand nombre de jeunes médecins des faits intéressans et des idées qui ont servi de base à plusieurs travaux spéciaux sur les maladies propres au jeune âge. c'est ainsi que les notes qu'il a fournies au Traité de M. le docteur Berton donnent un grand prix à cet ouvrage. Enfin, appelé en consultation, il se montre toujours bon confrère et fait bientôt oublier ce que quelques personnes croyent trouver de brusque ou pour mieux dire de sévère dans son abord.

BARON fils (*N.-C.*), Docteur en médecine; médecin du bureau central et chef de clinique de la Faculté à l'hôpital de la Charité: né à Paris en 1812; reçu docteur également à Paris en 1841. (Rue de l'Université, 34, de 1 heur. à 2.)

Elève, comme son père, des hôpitaux de Paris, M. Baron fils a débuté sous d'heureux hospices. Il a en effet obtenu en 1838 la médaille d'or des internes. Reçu docteur en 1840, il a été nommé en 1841 chef de clinique de la Faculté pour l'hôpital de la Charité, et en 1842, par concours, médecin du bureau central. Honoré en 1832 (à peine âgé de 20 ans), d'une médaille d'or par le conseil général des hospices pour avoir rempli gratuitement les fonctions d'interne pendant le choléra, il a obtenu en 1843 une médaille de 600 fr. (prix Portal), à l'Académie, et la même année une médaille de 100 fr. (prix Monthyon), à la Faculté. Ses travaux sont les suivans :

Recherches sur la matière tuberculeuse (Arch. gén. de méd.) — *De la Coagulation du sang dans l'artère pulmonaire* (Id.) — *Observation de diathèse squirrheuse* (Id.) — *Des Hydatides du poumon et de l'apoplexie pulmonaire* (Mém. de l'Acad. de méd.) — *De la matière noire pulmonaire* (Id.) — *de l'Ictère épidémique qui a régné à Paris en* 1841, 42 *et* 43 (prix Monthyon).—*Observation de gangrène et chûte spontanée du col de l'utérus* (Bullet. de l'Acad.)—*Observ. de tumeurs fibreuses de l'ovaire* (Id.)—*Observ. de rupture du cœur consécutive à son ramollissement* (Bullet, de la Société anat.) — *Deux observ. d'anévrismes poplités*

(Id.) — Plusieurs cas de *Maladies des reins* (Id.)—*Observ. d'anévrismes de l'aorte abdominale*, *de Fractures du crâne, de Ramollissement du cerveau*; *Description d'une luxation congéniale du fémur* (Id.)—On trouve dans l'ouvrage de M. Rayer sur les maladies des reins quelques uns des résultats des recherches faites par M. Baron fils sur l'urine des enfans dans diverses maladies.

BAROUX, Docteur en médecine; reçu à Paris, en 1837. (Rue Beauregard, 8, de midi à 1 heur.)

BARRAS (*D.*) ✱, Docteur en médecine; médecin de la Conciergerie; reçu docteur à Paris en 1800. (Rue Saint-Lazare, 37, de 3 heur. à 5.)

Une chose bien plus importante qu'on ne le croit généralement, et de laquelle pourtant dépend plus d'un succès, c'est de savoir saisir l'à-propos : M. Barras l'a bien reconnu. Un système célèbre, après avoir long-temps enthousiasmé les esprits, s'écroulait de toutes parts; les maladies de l'appareil digestif étaient le pivot de ce système qui ne leur reconnaissait qu'une seule et même nature : *l'inflammation*. M. Barras hasarda alors dans un journal de médecine la publication d'un fait dans lequel il jouait tout à la fois le rôle d'observateur et d'observé, c'est à dire de médecin et de malade, pour prouver que toutes les maladies de l'estomac n'étaient point inflammatoires, et que l'*élément nerveux* entrait pour beaucoup dans ces affections. Cet article, lancé au public comme un ballon d'essai, se transforma bientôt en une brochure qui, grâce à la réaction des esprits contre la doctrine de Broussais fut très bien accueillie. A cette brochure succéda un ouvrage que l'addition successive d'histoires de gastralgies et d'entéralgies fit bientôt passer d'un volume à deux.

Bref, ce que Broussais appelait *gastrite*, *entérite*, M. Barras l'appelle *gastralgie, entéralgie*, et cette heureuse substitution de syllabes finales a suffi pour lui édifier une sorte de réputation scientifique, et, ce qui certes est plus avantageux, pour lui atti-

rer de nombreuses consultations. Son idée-mère est donc celle-ci : la plupart des maladies du tube digestif, rapportées par Broussais à l'inflammation, sont de toute autre nature ; ce sont des maladies nerveuses et non inflammatoires, et les prétendues *phlegmasies chroniques*, même les *lésions organiques* de Broussais, ne sont que des *gastralgies*, des *entéralgies*, qui réclament un traitement entièrement opposé à celui connu sous le nom de traitement antiphlogistique. Il n'y a, comme on le voit, là dedans rien de bien nouveau ; c'est le résumé de la guerre de vingt ans faite aux doctrines de Broussais ; M. Barras en a tiré un beau parti. Il vient encore de publier une brochure intitulée : *Précis analytique sur le cancer de l'estomac et sur ses rapports avec la gastrite chronique et les gastralgies.*

Les médecins qui se trouvent en consultation avec cet honorable confrère, doivent donc s'attendre à le voir se gendarmer contre la mémoire de Broussais, dont il prétend avoir été sur le point d'être la victime. Malheureusement, si sa propre existence est une protestation flagrante contre les doctrines de l'illustre chef de l'école du Val-de-Grâce, sa santé personnelle ne dépose pas non plus beaucoup en faveur de ses propres moyens thérapeutiques. Aussi, à son teint jaune et à son air soucieux, plus d'un malade, en recevant ses avis, a dû dire : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

BARRÈRE, Officier de santé ; reçu en 1837. (Rue Saint-Martin, 195.)

BARROIS, Docteur en médecine ; reçu en 1836 à Montpellier. (Rue du Marché-Saint-Honoré, 22.)

BARTH (*Jean-Bapt.-Philip.*), Docteur en médecine ; agrégé en exercice à la Faculté ; médecin du bureau central, et ex-chef de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu ; membre de la société médicale d'observation et de la société anatomique ; né à Sarreguemines (Moselle) ; reçu docteur à Paris en 1837. (Place de l'École de Médecine, 1, de 11 heur. à 1.)

M. Barth est ce qu'en termes de l'école on appelle un homme de concours. Toutes les places qu'il a occupées, soit comme élève, soit comme médecin, il les a effectivement obtenues par cette périlleuse, mais honorable voie. Nommé interne dans les hôpitaux en 1831, il a remporté au concours de 1835 la médaille d'or. Attaché en qualité de chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu, en novembre 1837, dans le service de M. Chomel (sous la présidence duquel il avait soutenu quelques mois avant sa thèse inaugurale), il a concouru avec succès en 1839 pour l'agrégation, et en 1840 pour le bureau central. Les thèses qu'il a soutenues pour le doctorat et pour l'agrégation ont pour sujet, la première, *les rétrécissemens spontanés de l'aorte;* la seconde, l'existence des *hémorrhagies essentielles.*

M. Barth a publié plusieurs travaux importans, parmi lesquels on remarque particulièrement un mémoire de haute pratique médicale intitulé : *De quelques cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire; valeur séméiotique de ce phénomène et conséquences pratiques qui en découlent pour l'opération de la trachéotomie* (*Archiv. général. de médecine*, cah. de juillet 1838); puis le suivant: *Ulcérations des voies aériennes* (même journal, cah. de juin 1839). Mais le plus remarquable de tous est celui qu'il a publié, en collaboration de M. Henry Roger, sous le titre de *Traité pratique de l'auscultation, ou Exposé méthodique des diverses applications de ce mode d'examen à l'état physiologique et morbide de l'économie* (1 fort vol. in-18, 1841). Cet ouvrage, dont la seconde édition est sous presse, a été conçu dans le but de réunir les préceptes de Laennec sur l'auscultation, au résultat des recherches des observateurs de tous les pays sur le même sujet, et de constituer ainsi, avec ces élémens épars, un ensemble qui fût l'expression complète de la science sur cette découverte, la plus précieuse conquête, sans contredit, qu'ait faite la médecine à notre époque. Ce but a été complètement atteint.

BARTHÉLEMY ✻, Membre de l'Académie R. de Mé-

DECINE, VÉTÉRINAIRE (section de médecine vétérinaire); ancien professeur de l'école d'Alfort.

M. Barthélemy a publié sur son art plusieurs écrits remarquables; il a eu bien de la peine à reconnaître ce déplorable fait, si malheureusement acquis à la science, de la transmissibilité de la morve du cheval à l'homme; mais, en homme consciencieux, il a cédé à l'évidence. Il a présidé l'Académie avec une dignité dont nous avons, pour notre compte personnel, conservé le souvenir.

BARTHÉLEMY (*Théodore*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Saumur (Maine-et-Loire), en 1800; reçu à Paris en 1820. (Rue des Petits-Augustins, 13, de 2 heur. à 4.)

Ancien chirurgien aide-major à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce, puis chirurgien en chef de l'hôpital des vénériens de Picpus, M. Barthélemy occupe aujourd'hui le grade d'aide-major dans la garde municipale (gendarmerie de Paris). Il a proposé un procédé pour l'amputation du pénis, un *spéculum ani* d'une construction ingénieuse et d'un emploi facile, enfin une manière de pratiquer l'incision sous-cutanée des tumeurs synoviales, qui réunit les avantages que les chirurgiens reconnaissent aux divers moyens généralement usités.

BARTHEZ (*Ant.-Charl.-Ernest*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chef de clinique à l'Hôtel-Dieu; médecin-adjoint des prisons; né à Narbonne (Aude); reçu docteur à Paris en 1839. (Rue St-Honoré, 333, de midi à 2 heur.)

M. Barthez est le petit neveu de l'illustre P. J. Barthez, et montre qu'il tient à porter honorablement un nom qui a jeté tant d'éclat à une époque bien rapprochée de nous sur l'école de Montpellier. Ancien élève interne des hôpitaux, non seulement il s'y est distingué dans le cours de ses études, puisqu'il y a remporté plusieurs prix, mais il y a recueilli un grand nombre d'importantes observations, dont il a fait la base de plusieurs écrits qui l'ont placé de bonne heure au nombre des jeunes praticiens auxquels on peut sans crainte prédire un brillant avenir.

Parmi ces travaux nous avons surtout remarqué sa thèse inaugurale destinée à développer une opinion qui peut paraître paradoxale au premier abord, mais que, pour notre compte personnel, nous croyons fondée pour un grand nombre de cas, savoir : les *Avantages de la marche et des exercices du corps dans les cas de tumeurs blanches, caries, nécroses des membres inférieurs chez les scrofuleux* ; il appuie cette opinion sur neuf observations recueillies à l'hôpital St-Louis dans le service de M. Lugol ; puis divers mémoires sur les affections propres à l'enfance, par exemple sur la *Pneumonie*, sur les *Hémorrhagies de la grande cavité de l'arachnoïde* (Gaz. médic.), sur *les angines et les gangrènes du pharynx*. (Arch. génér.) Ces Mémoires ont été le prélude du bel ouvrage qu'il vient de publier (1843), en collaboration de M. le docteur Rillet, sous le titre de : *Traité clinique et pratique des maladies des enfans* (3 forts vol. in-8°), et qui est sans contredit le travail à la fois le plus complet et le plus riche de faits bien observés qu'ont ait publié jusqu'à ce jour.

M. Barthez a eu l'honneur d'être désigné en 1839, avec MM. Guéneau de Mussy et Landouzy, pour aller observer et arrêter l'épidémie de *suette miliaire* qui a régné en mai et juin 1839 dans plusieurs communes de l'arrondissement de Coulommiers (Seine-et-Marne). Le rapport à la rédaction duquel il a pris part à cette occasion, montre qu'il était, ainsi que ses deux honorables collègues, tout à fait à la hauteur de la mission qui leur était confiée. Il remplit actuellement les fonctions de chef de clinique de M. Chomel.

BASSEREAU (du Cher), Docteur en médecine ; reçu à Paris en 1840 ; ancien interne des hôpitaux. (Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 3, de midi à 1 heur.) — A donné pour sa thèse inaugurale un travail neuf et très important sur la *névralgie intercostale*.

BATAILLE, Docteur en médecine ; reçu à Paris en 1825. (Rue de Sèvres, 129.)

BAUCHE, DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris en 1832; médecin-adjoint du 2me dispensaire de la Société Philanthropique. (Rue Saint-Honoré, 256, de midi à 1 heur.)

BAUDELOCQUE (*Auguste-César*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'accouchemens); agrégé de la Faculté et médecin de l'hôpital des Enfans; né en 1795; reçu docteur à Paris en 1822; rue des Saints-Pères, 48, de 4 heur. à 6).

Des deux médecins du même nom qui se disputent l'héritage obstétrical du professeur Baudelocque, d'illustre mémoire, mort il y a trente et quelques années chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité et l'accoucheur le plus en vogue de son époque, celui-ci ne lui est en aucune manière parent. Mais il en a trouvé une compensation dans l'alliance de sa famille avec celle de M. Deneu, lui-même l'un de nos plus habiles praticiens dans l'espèce, accoucheur de la duchesse de Berry (qui occupa de 1822 à 1830 la chaire de clinique des accouchemens à la Faculté), et qui vit aujourd'hui retiré dans le département de la Somme. Il a publié les ouvrages suivans :

— *Traité de la péritonite puerpérale;* 1 vol. in-8°.

— *Traité des hémorrhagies utérines;* 1 vol. in-8°.

— *Des causes et du traitement des scrofules;* 1 vol. in-8°.

— *Des convulsions puerpérales;* in-8°.

Ces divers travaux, sans contenir rien d'absolument nouveau, sont des exposés précis et sagement résumés de nos connaissances sur les matières auxquelles ils sont consacrés. Comme nous venons de le dire, M. Baudelocque (Auguste) est membre de l'Académie; il assiste assez souvent à ses séances, mais il est à regretter qu'il y prenne rarement la parole : ses connaissances spéciales, toutes pratiques, pourraient être fort utiles.

BAUDELOCQUE (*Louis-Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris en 1823; professeur particulier d'accouchemens. (Rue Ménars, 3, de 4 heur. à 5.)

M. Baudelocque (*Louis-Auguste*) est véritablement le neveu du célèbre professeur de ce nom. Exclusivement adonné à la partie pratique des accouchemens, il s'est surtout occupé à en simplifier et à en perfectionner le manuel opératoire. On lui doit l'invention d'un forceps brise-tête ou *céphalotribe*, pour lequel l'Académie des Sciences lui a décerné un de ses prix en 1833. Il a encore publié en 1824 une notice intitulée : *Nouveau moyen pour délivrer les femmes contrefaites, substitué à l'opération césarienne ;* et il a lu à l'Institut un mémoire sur la *compression de l'aorte ventrale comme* moyen d'arrêter les hémorrhagies utérines.

Sans examiner ici la question de priorité relativement à ce dernier moyen, que quelques personnes attribuent au docteur Tréhant, il est certain que c'est M. Baudelocque neveu qui en a popularisé l'emploi. Il vient d'adresser à tous les médecins de Paris, malheureusement un peu trop sous forme d'adresse, une petite brochure de vingt et quelques pages, sur les avantages qu'il y aurait à substituer, dans l'*opération césarienne*, la *section du vagin* à celle de l'*utérus*. Cette opinion, qui d'ailleurs a été émise et développée en 1820 par le professeur Rietgen de Giessen en Allemagne, et qui n'est que celle que M. Baudelocque avait déjà fait connaître en 1823, ne compte pas encore assez de faits en sa faveur pour être érigée en principe. Si elle l'est jamais, M. Baudelocque en aura le mérite.

BAUDENS, O. ✠, Docteur en médecine ; chirurgien en chef et premier professeur de l'hôpital du Val-de-Grâce ; chirurgien principal de première classe des armées et chirurgien du duc de Nemours ; né en 1804 à Aire (Pas-de-Calais) ; reçu docteur à Paris en 1827. (Au Val-de-Grâce.)

On se plaint sans cesse de l'état déplorable dans lequel les facilités de la concurrence ont jeté notre profession ; on gémit sur le sort de tant de jeunes médecins instruits et sous tous les rapports méritans, que la crainte, hélas ! bien fondée, de languir à Paris, oblige à aller vivre péniblement dans quelque campagne obscure ; et cependant la carrière n'est pas tellement ingrate que

quelques uns ne surgissent tout d'un coup de la foule et n'arrivent comme d'un seul bond aux honneurs et à la fortune. Voyez plutôt M. Baudens qui, de simple aide-major qu'il était à la première campagne d'Afrique, occupe aujourd'hui le poste élevé de premier professeur et de chirurgien en chef du plus important hôpital militaire de France.

Que s'est-il donc passé dans ces dix ou douze ans qui ont séparé le point de départ de M. Baudens du but qu'il a si largement atteint? Ce qui s'est passé, s'écrie un de ses biographes, « il a eu l'honneur de rouvrir l'école d'Avicennes fermée par la barbarie, et d'enseigner le premier aux Arabes un art qu'ils avaient négligé depuis des siècles ; » il s'est surpassé en gloire et est devenu l'objet « de l'admiration et même de l'adoration des soldats ;» il a écrit des livres qui prouvent qu'il n'est pas seulement « un chirurgien distingué, un opérateur habile ; mais encore un écrivain gracieux et élégant, un historien érudit, un philosophe profond, etc., etc. »

Tout cela, dans le langage ordinaire, se réduit à dire que M. Baudens a fait, comme chirurgien de l'armée d'Afrique, des cours à l'hôpital militaire de la rue Babazou, à Alger ; que dans les expéditions auxquelles son devoir l'a appelé à prendre part, il a été fidèle aux nobles exemples de bravoure et de dévoûment donnés par ses prédécesseurs, les chirurgiens de l'empire. Quant à ses écrits, ils se résument à peu près en deux volumes, dont le premier est une *clinique des plaies d'armes à feu*, publiée en 1836, qui ne contient en principe rien, absolument rien de nouveau ; et le second un *traité du strabisme et du bégaiement*, imprimé comme chose de circonstance dans un moment (1841) où ces deux maladies étaient devenues le point de mire de tous les chirurgiens jaloux de se faire un nom ; mais qui ne renferme, à notre avis, que des opinions exagérées pour le *strabisme* et complètement erronées pour le *bégaiement*.

Si, à ces deux livres on ajoute quelques mémoires : par exemple une *relation* d'ailleurs bien écrite *des campagnes de Constantine et de Tagdempt* ; quelques réflexions assez judicieuses insé-

rées dans la *Gazette des Hôpitaux* sur le *traitement des fractures et de l'hydrocèle;* enfin une brochure sur les *rétrécissemens du canal de l'urètre,* on aura, en somme totale, le résumé du bagage scientifique de M. Baudens. Il faut donc que quelque circonstance particulière ait mis en relief ses titres et ait fait valoir ses droits à l'avancement. Quelques personnes ont cru trouver cette circonstance dans le bonheur qu'il eut de se rencontrer sur un bâtiment de l'Etat au moment où un prince du sang s'est fracturé le bras, et de lui appliquer l'appareil décrit dans le traité des maladies chirurgicales de Boyer. Et c'est probablement ce qu'a voulu dire son panégyriste par cette phrase : « Il n'a d'obligation qu'aux personnes de haut rang qui lui ont rendu justice. »

Que M. Baudens résiste à la tentation des flagorneries que sa bonne étoile attire sur lui ; qu'il cesse de voir « de la calomnie, de l'envie et de la haine » dans chaque conseil qu'on lui donne, et de traduire en « attaques déloyales » l'appel que bien des gens font à sa modestie, et, avec l'intelligence certainement plus qu'ordinaire que tout le monde lui reconnaît, il pourra remplir une fort honorable carrière, même sous le seul point de vue scientifique.

Si enfin, enhardi par les succès qu'il a déjà obtenus, il lui plaisait de solliciter les suffrages de l'Académie, nous l'engageons à s'y présenter avec quelque chose de moins irrationnel, qu'il nous pardonne le mot, que sa *fracture de la mâchoire inférieure guérie par des lacs passés avec une aiguille immédiatement autour du corps de cet os.* Cette cure, tant prônée par le *Journal des Débats*, a pu paraître ingénieuse aux gens du monde ; mais, bien qu'à la rue de Poitiers on ne soit pas d'un rigorisme effréné, on veut cependant qu'une guérison ne soit jamais achetée par des moyens compliqués et douloureux quand l'art en possède de plus simples et d'aussi efficaces.

BAUDEQUIN, Officier de santé-dentiste, reçu à Paris en 1837. (Rue Saint-Honoré, 293.)

BAUDIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de Bréda, 2, de 11 heur. à 1.)

BAUDOIN, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu à Paris en 1837. (Rue Dauphine, 25.)

BAUDRIMONT (*Alexan.-Edouard*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé de la Faculté ; fondateur et directeur d'un enseignement préparatoire aux études médicales, autorisé par le ministre de l'instruction publique; né à Compiègne en 1806 ; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue des Mathurins-Saint-Jacques, 10.)

M. Baudrimont a étudié et même exercé la pharmacie dans les hôpitaux avant d'être médecin, et c'est probablement dans l'étude de cette science, sur laquelle il a d'abord été obligé de concentrer son attention, qu'il a puisé le goût de la chimie et de la physique, dont il a su faire à la médecine des applications qui ont déjà eu de très notables succès. Reçu docteur en 1831, il se fixa d'abord à Valenciennes, et s'y trouvait à l'époque du choléra. Ayant cru remarquer que le sang des cholériques péchait par excès de plasticité, il leur administra du bi-carbonate de soude, et obtint des résultats dont il fit la base d'un mémoire sur lequel il est à regretter que l'Académie, consultée, n'ait pas jugé convenable de faire un rapport. De retour à Paris, il fut nommé préparateur de chimie au collége de France, et fit paraître son *Introduction à l'étude de la chimie* (1 vol. in-8°, 1834).

Cet ouvrage, qui décèle un esprit trop occupé peut-être de se frayer des voies nouvelles, contenait sur la théorie moléculaire ou la constitution atomique des corps, des idées trop évidemment contraires à celles qu'on enseignait au collége de France, pour qu'il pût rester long-temps dans cet établissement : aussi fût-il obligé de se retirer. Cette retraite fut pour lui une chose heureuse ; elle lui fit recouvrer la liberté nécessaire pour continuer ses Recherches sur *l'élasticité et la ténacité des métaux*, sur *l'électricité dynamique comparée à l'électricité statique*, sur *la loi de la chaleur développée par le frottement*, sur la *propriété pyro-*

électrique de certaines substances cristallines, etc. En 1838, un concours ayant été ouvert à la Faculté de médecine pour la chaire de pharmacie, devenue vacante par la mort de M. Deyeux, et transformée en chaire de chimie organique, il crut devoir se présenter. Nous avons assisté à ce cours, que la célébrité de l'un des compétiteurs (M. Dumas) a rendu mémorable, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que M. Baudrimont, à part le ton parfois acerbe de son argumentation, que ne justifiait même pas la certitude qu'il pouvait avoir que ce concours n'était qu'une formalité, a plus d'une fois étonné l'auditoire par l'élévation de ses vues et la netteté de sa parole. Sa thèse avait pour sujet cette question : *Quel est l'état actuel de la chimie organique, et quels secours a-t-elle reçus des recherches microscopiques?*

M. Baudrimont se présenta une seconde fois, en 1839, au concours ouvert pour la chaire de thérapeutique et de matière médicale, et y occupa dignement sa place, bien que les questions, du ressort essentiel de la médecine pratique, lui parussent moins familières que celles qui forment le domaine des sciences dites accessoires ; il avait à traiter pour thèse : *La dose des médicamens, considérée relativement à leur mode et à leur intensité d'action*. Enfin, il vient de concourir une troisième fois (1844) pour la chaire de physique obtenue par M. Gavarret, et certes il n'est point resté au dessous de la réputation qu'il s'était acquise dans les deux concours précédens, surtout dans le premier.

En 1840, M. Baudrimont a publié un *Traité élémentaire de minéralogie et de géologie* (1 vol. in-8°, avec fig.), qui contient, sur l'origine, l'état actuel et l'avenir probable de l'homme, des vues fort spirituelles, mais, à notre avis, fort contestables. Il a donné, en 1841, un *Précis sur le sucre et sa fabrication*. Il a aussi fourni plusieurs articles au Dictionnaire de physique et de chimie, ainsi qu'au Dictionnaire de l'industrie agricole et manufacturière ; il publie dans ce moment un *Traité de chimie générale et expérimentale* (2 vol.), et il se propose, dit-on, de réhabiliter l'*alchimie*. Nous l'engageons à ne pas céder si facilement au désir qui sem-

ble le dominer, de sortir des limites du connu; il pourrait compromettre, en s'occupant de *sciences occultes*, la réputation que d'heureux essais lui ont acquise dans les *sciences exactes*.

BAUGRAN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue de Tracy, 8, de 11 heur. à midi.)

BAYARD, Docteur en médecine, inspecteur-adjoint de la vérification des décès de la ville de Paris; médecin du bureau de bienfaisance du 4e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1836. (Rue des Bons-Enfans, 28, de 11 heur. à 1.)

Nous connaissons de M. Bayard, indépendamment du *Manuel de médecine légale* qu'il vient de publier (1 vol. gr. in-18), et d'une *Étude médico-légale sur le sperme* examiné au microscope, un mémoire sur la *topographie médicale du 4e arrondissement*, inséré dans le tome 28 (1842) des Annales d'hygiène publique. Il serait à désirer que chaque médecin en fît autant pour le quartier dans lequel il se propose d'établir son domicile. Ce vœu, manifesté depuis long-temps par le docteur Lachaise dans son essai sur la *Topographie médicale de Paris* (1 vol. in-8°, 1822), fournirait, par son exécution, les moyens de résoudre une foule de questions qui intéressent à un haut degré la médecine pratique, et sur laquelle peut-être on ne porte pas une attention suffisante.

BAYLE (*Ant.-Laur.-Jessé*) ✠, Docteur en médecine, agrégé et ancien bibliothécaire-adjoint de la Faculté; ex-médecin de la maison de Charenton; médecin des Dispensaires; officier de l'ordre du Sauveur; né à Vernet (Basses-Alpes) en 1799; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue Madame, 28 *bis*, de 9 heur. à 11.)

M. Bayle est le neveu de feu H.-L. Bayle, médecin de la Charité et de l'empereur, et que ses travaux en anatomie pathologique, principalement sur la phthisie pulmonaire, ont placé parmi les médecins qui ont illustré les premières années de notre siècle; il est aussi l'arrière-neveu de l'illustre auteur du Dictionnaire historique. Nommé sous la restauration à la place de biblio-

thécaire-adjoint de la Faculté, n'ayant encore donné que de belles espérances, qu'il ne tarda toutefois pas à réaliser, il crut devoir se démettre de cette place en 1834, et laissa, en se retirant, des regrets aux personnes qui fréquentaient la bibliothèque de l'école, et qui se plaisaient à reconnaître son obligeance et ses connaissances bibliographiques.

M. Bayle a publié les ouvrages suivans, qui tous ont été favorablement accueillis :

— *Nouvelle doctrine des maladies mentales*; broch. in-8°, 1825.

— *Traité des maladies du cerveau et de ses enveloppes* (première partie, maladies mentales); in-8°, 1826; ouvrage couronné par l'Institut.

— *Bibliothèque de thérapeutique*, ou *Recueil de mémoires originaux, anciens et modernes, sur le traitement des maladies et l'emploi des médicamens*; 4 vol. in-8°, de 1828 à 1837.

— *Traité élémentaire d'anatomie*; 1 vol. grand in-18. Cet ouvrage, qui a eu cinq éditions, dont la première a paru en 1825, sous le titre de *Manuel d'anatomie descriptive*, et la dernière en 1842, a été et est encore de la plus grande utilité aux élèves, pour lesquels il sera long-temps un guide sûr et fidèle.

M. Bayle a encore fait insérer plusieurs mémoires dans la Bibliothèque médicale, dont il a été, pendant près de vingt ans, un des principaux rédacteurs. Il a pris une grande part à la traduction du traité de médecine pratique de Jos. Frank, publié en 5 vol. de 1838 à 1842. Il a revu, terminé, commenté et publié en 1834, un ouvrage posthume de son oncle, intitulé : *Traité des maladies cancéreuses*, et il est le rédacteur en chef d'une grande publication qui, sous le titre d'*Encyclopédie des sciences médicales*, renferme un traité de chacune des branches de l'art de guérir et une collection choisie des meilleurs auteurs classiques, dont il a déjà paru 38 volumes. M. Bayle a été porté sur une des dernières listes de présentation à l'Académie; toute personne impartiale reconnaîtra que le nombre et l'importance de ses travaux lui méritaient cet honneur.

BAZIGNAN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue d'Anjou-Dauphine, 10, de 4 heur. du soir à 6.)

BAZIN (*Antoine-Pierre-Ernest*), Docteur en médecine; ex-médecin du bureau central, actuellement médecin de l'hôpital de Loursine; né à Saint-Brice (Seine-et Oise); reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Meslay, 25, de 11 heur. à 2.)

M. Bazin est un praticien zélé qui n'a pas quitté les hôpitaux de Paris depuis 1825. Il y a fait sept années d'internat, a remporté la médaille d'or en 1832, et a été reçu le premier au concours ouvert en 1836, au bureau central, pour six places de médecins. Il a été rédacteur en chef du journal qui a paru, il y a quelques années, sous ce titre : l'*Institut médical.*

M. Bazin a publié un grand nombre de mémoires; les principaux sont sa thèse inaugurale, dissertation fort remarquable ayant pour sujet *les lésions du poumon*, *considérées dans les affections dites fièvres essentielles.* Il cherche, dans cette thèse, à établir, par des faits et des raisonnemens habilement déduits, que la lésion si commune du poumon dans les *fièvres typhoïdes* n'est point une inflammation, mais une simple congestion sanguine à plusieurs degrés; — Un mémoire sur l'*emploi du tartre stibié à hautes doses dans la pneumonie et le rhumatisme aigu*, etc., etc.; — Un *parallèle de la suette épidémique et du choléra-morbus;* — Sa thèse sur *la contagion et l'infection*, soutenue pour le concours de l'agrégation en 1835.

BAZIRE, Officier de santé-dentiste, reçu en 1827. (Rue Richelieu, 46.)

BEAU, Docteur en médecine; ex-médecin du bureau central, actuellement à la Salpêtrière; directeur et fondateur avec M. Malgaigne, en 1843, du *Journal de médecine et de chirurgie;* reçu à Paris en 1836. (Rue du Cherche-Midi, 42, de midi à 1 heur.)

BEAUDE (*J.-P*) ✱, Docteur en Médecine; Membre du conseil de salubrité de la ville de Paris et médecin de l'Opéra;

inspecteur des eaux minérales de Paris ; reçu docteur à Paris en 1824 ; (Rue Chabanais, 8, jusqu'à midi, et le soir de 5 à 6.)

Nous avons vainement cherché dans les catalogues de la librairie médicale et dans les divers recueils scientifiques, les titres hygiéniques qui ont porté M. Beaude au conseil de salubrité. Nous n'avons trouvé de lui que l'*Observation d'un cas de polyphagie*, publié en 1826, mais qui n'a absolument rien de commun avec la santé des habitans de la capitale. Quant à l'inspection des eaux minérales de Paris, dont M. Beaude est chargé *in partibus*, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'elle constitue une place complètement illusoire par une raison bien simple, c'est qu'il n'y a point de sources minérales à Paris, et que, s'il s'agit des dépôts d'eaux minérales, leur inspection rentre nécessairement dans les attributions du conseil de salubrité ; ce qui rend complètement inutiles des inspecteurs spéciaux, *non bis in idem*.

Les personnes qui connaissent intimement M. Beaude, le regardent d'ailleurs comme un homme d'esprit, et en donnent pour preuve une dissertation très piquante publiée par lui dans *l'Europe littéraire*, sur la *Zoologie ante-diluvienne*. Nous pensons qu'elles eussent mieux fait de citer à l'appui de cette opinion plusieurs articles que contiennent de lui le *Dictionnaire de la Conversation*, et quelques autres publications destinées à mettre les sciences à la portée des gens du monde, ou mieux encore la bonne direction qu'il donne pour sa part au *Journal des Connaissances médicales pratiques*, dont il est un des fondateurs, et auquel il a fourni plusieurs notices qui ne manquent pas d'intérêt.

BEAUVOISIN (*Stanislas-Gustave*), Docteur en médecine ; né au Havre en 1812; reçu docteur à Paris en 1837 ; thèse inaugurale : *de la délivrance artificielle*. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 16, mardi, jeudi, de midi à 2 heur.)

M. Beauvoisin paraît vouloir s'occuper spécialement du traitement des affections cancéreuses, pour la destruction desquelles il substitue les caustiques au bistouri. Les premiers résultats de

ses recherches à cet égard . sont consignés dans un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Traitement du cancer, des tumeurs et des ulcères, sans instrument tranchant* (1 vol. in-8°, 1844) ; ouvrage qu'il a dédié à l'Institut, sans toutefois prouver que ce corps savant ait agréé cette dédicace.

N'ayant point à nous occuper ici des débats fâcheux que les prétentions de M. Beauvoisin, à l'importation en France du *Caustique de Vienne* lui ont suscités de la part de M. Canquoin, qui exploite la même spécialité que lui, nous dirons seulement que les opinions consignées dans le livre de M. Beauvoisin se résument en ceci ; 1° que *le cancer n'est pas dans la majorité des cas une maladie primitivement générale* ; 2° que *dans l'état actuel de la science, l'instrument tranchant ne doit plus être employé contre cette maladie.* Or, nous sommes forcé de déclarer que la première de ces deux assertions est aujourd'hui, plus que jamais, regardée comme une erreur, et que la seconde perd tout son mérite par sa propre exagération.

BEAUX, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823. (Rue et île St-Louis, 36.)

BÉCLARD (*J.*), DOCTEUR EN MÉDECINE et agrégé à la Faculté ; reçu docteur à Paris en 1842. (Rue des Beaux-Arts, 5.)

Ex-interne à la maison royale de Charenton, M. Béclard est le fils de l'illustre anatomiste dont le nom a jeté, quelques années seulement par malheur, tant d'éclat sur l'école de Paris. Ce jeune médecin vient d'arriver à l'agrégation (section d'anatomie) par un concours dans lequel il a révélé toutes les qualités désirables dans un professeur.

BECQUEREL *(Louis-Alfred)*, DOCTEUR EN MÉDECINE ; lauréat de la Faculté et des Hôpitaux ; né à Paris en 1814 ; reçu également à Paris en 1840. (Rue de Rivoli, 22, de 10 heur. 1/2 à midi.)

M. Becquerel Alfred est le fils d'Antoine-César Becquerel, membre de l'Institut, que ses travaux en physique et en chimie

ont placé au nombre des illustrations scientifiques les plus remarquables de notre époque. Jaloux de se montrer digne du nom honorable qu'il porte, ce jeune médecin s'est distingué dans le cours de ses études en remportant la médaille d'or, tant dans les hôpitaux qu'à la Faculté, et a publié depuis sa réception les ouvrages suivans :

— *Sémiotique des urines, ou Traité des signes fournis par les urines dans les maladies* (1 vol. in-8° 1841). Cet ouvrage a remporté en 1842, à l'Institut, un des prix Monthyon.

— *Traité du bégaiement et des moyens de le guérir ;* forte brochure in-8° (1844). Ce travail a été publié pour faire connaître la méthode découverte par M. Jourdan. Quelques personnes ont reproché à M. Becquerel, d'avoir soutenu cette méthode au détriment de celle de M. Colombat de l'Isère, dont elle ne nous semble effectivement être qu'une modification, et dont M. Becquerel avait personnellement tiré pour lui-même de bons avantages quelques années auparavant.

— *De l'empirisme en médecine ;* thèse de concours pour l'agrégation en 1844. M. Becquerel n'a pas été nommé à ce concours ; mais il y a laissé d'honorables souvenirs.

M. Becquerel a encore publié, soit dans les *Archives générales* et dans la *Gazette médicale*, soit isolément, plusieurs mémoires sur les maladies propres aux enfans, entre autres une bonne thèse inaugurale sur les *Affections tuberculeuses ou le carreau*, et, un ou deux ans avant (1838), des *Recherches cliniques sur la méningite des enfans.*

BEDU, Officier de santé, reçu à Paris en 1827. (Rue Lenoir, 18.)

BÉGIN (*L.-J.*), O. ✻, membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie chirurgicale) ; chirurgien-inspecteur et membre du conseil de santé des armées ; professeur honoraire à la Faculté de médecine de Strasbourg ; ancien chirurgien en chef de l'Hôpital du Val-de-Grâce ; né en 1794 ou 1795,

aux environs de Metz; reçu docteur à Strasbourg en 1823. (Rue Furstemberg, 8 ter, de 11 heur. à midi.)

M. Bégin a reçu de la chirurgie militaire, comme on le voit par l'exposé de ses titres, à peu près tout ce qu'elle peut offrir en places et en dignités; mais aussi, ce que personne ne peut contester, c'est qu'il a fait tout ce qu'il était utile de faire pour se rendre digne de tous ces avantages.

Entré au service militaire en qualité de sous-aide en 1812, il a fait, attaché à la garde impériale, les campagnes de Moscow en 1812, d'Allemagne en 1813, de France en 1814 et 1815. Replacé, après la guerre, dans les hôpitaux militaires d'instruction, qu'il n'a pas quittés, il est devenu successivement : chirurgien-major et professeur de médecine opératoire au Val-de-Grâce; chirurgien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg; professeur de clinique chirurgicale et de médecine opératoire à la Faculté de la même ville; chirurgien principal d'armée; président des jurys médicaux; chirurgien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce; enfin il occupe aujourd'hui au conseil de santé des armées la place d'inspecteur qu'occupait si dignement l'illustre Larrey. Voici maintenant les importans travaux qui lui ont servi de marche-pied pour parvenir à ce poste élevé; travaux auxquels il avait préludé par plusieurs prix remportés dans les hôpitaux militaires, et par une collaboration active à plusieurs journaux de médecine, particulièrement au *Journal universel* et au *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales* dont il a été long-temps un des plus fermes soutiens :

En 1820, *Traduction nouvelle*, avec annotations, du *Traité des maladies des yeux de Scarpa* (en collaboration de Fournier-Pescaye, son beau-père, écrivain distingué, qui a fourni de beaux articles au grand *Dictionn. des Sc. méd.*); 2 vol. in-8°.

— 1821, *Principes généraux de physiologie pathologique*; 1 vol. in-8°; la seconde édition a paru en 1828 sous le titre de *Traité de physiologie pathologique*, en 2 vol. in-8°.

— 1822, nouvelle édition du *Traité de médecine opératoire de*

Sabatier, en collaboration de Sanson aîné, et sous les yeux de Dupuytren; 4 vol. in-8°.

— 1823, *Application de la doctrine physiologique à la chirurgie;* 1 vol. in-8°. Imbu des principes alors enseignés avec tant d'éclat au Val-de-Grâce, M. Bégin s'efforça dans ce livre à démontrer l'utilité des antiphlogistiques et des saignées capillaires dans un grand nombre d'affections aiguës ou chroniques, considérées jusque là comme produites par la débilité générale et locale et combattues par les stimulans.

— 1824, *Nouveaux élémens de pathologie chirurgicale*, dont une 2e édition a paru en 1838, en 3 vol. Cet ouvrage a été traduit en Italien, en Allemand, et en Arabe pour devenir la base de l'instruction de l'école d'Abouzabel, en Egypte.

— 1825, *Traité de thérapeutique;* 2 vol. in-8°; ouvrage dans lequel il a voulu établir la physiologie rationnelle de la thérapeutique, comme auparavant il avait cherché à exposer celle de la pathologie. — *Mémoire sur la gymnastique médicale et sur les Déviations du rachis*; Broch. in-18.

1826, *Additions au traité de la taille*, par Deschamps; 1 vol. in-8°.

1830, *Mémoire sur l'ouverture des collections purulentes et autres, développées dans l'abdomen*; in-8°,

—1833, *Analyse des rapports adressés au Conseil de santé des armées sur le choléra-morbus, observé dans les hôpitaux militaires et les régimens;* in-8°. — *Mémoire sur l'œsophagotomie;* in-8°, avec fig. Ce Mémoire a reçu une mention honorable de l'Institut en 1834; il contient pour l'extraction, par l'incision de l'œsophage, des corps étrangers qui y restent engagés, des règles assez simples et assez faciles à suivre pour que cette opération puisse être désormais rangée parmi les procédés usuels de la chirurgie, et n'offre pas plus de dangers ou de difficultés que la ligature des gros troncs artériels.

— 1841, *Eloge de Broussais*, prononcé le 21 août, lors de l'inauguration de sa statue au Val-de-Grâce.

— 1842, *Mémoire sur l'hémorrhagie à la suite de l'opération*

de la taille au périnée. Ce travail, qui fait partie du dixième volume des Mémoires de l'Académie royale de médecine, a pour but de démontrer les inconvéniens attachés à la plupart des moyens hémostatiques usités, et de leur substituer un procédé d'irrigation continue.

Indépendamment de ces travaux, M. Bégin a fourni un très grand nombre d'articles de critique et de polémique médicales et chirurgicales, d'observations et d'analyses d'ouvrages au *Journal universel*, au *Journal hebdomadaire*, aux *Annales de la chirurgie nationale française et étrangère*, aux *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, au *Dictionnaire des Sciences médicales*, et à son *abrégé*, dont il a rédigé toute la partie relative aux maladies et aux opérations chirurgicales ; à celui de *médecine et de chirurgie pratiques*. Il a eu l'honneur d'être désigné par Dupuytren pour terminer avec Sanson l'aîné le mémoire que cet illustre chirurgien laissait inachevé sur une *manière nouvelle de pratiquer l'opération de la taille.*

M. Bégin occupe dignement sa place à l'Académie ; dans les différens services qui lui ont été confiés dans les hôpitaux militaires, il a toujours su se concilier l'amitié des élèves, la reconnaissance des malades et l'estime de ses collègues. C'est M. Baudens qui l'a remplacé dans le poste élevé de chirurgien en chef et premier professeur au Val-de-Grâce ; poste qu'il n'a d'ailleurs occupé que quelques années, et pour lequel il avait quitté en 1840 la chaire de médecine opératoire et de clinique chirurgicale de Strasbourg.

BÉHIER, Docteur en médecine, agrégé à la Faculté ; médecin du roi, par quartier ; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue de la Victoire, 21, de 1 heur. à 2.) — Fait en ce moment imprimer, en collaboration du docteur Hardy, un *Traité de pathologie interne* qui aura 3 volumes ; le premier seul a paru.

BELHOMME (*Jacques-Etienne*), Docteur en médecine ; professeur des maladies mentales à l'Athénée royal ; pré-

sident honoraire de la Société médicale d'émulation; né en 1800 à Paris; reçu docteur également à Paris en 1824. (Rue de Charonne, Faub.-St-Antoine, 163.)

M. Belhomme s'occupe spécialement de maladiès mentales, dont il a fait et fait encore l'objet principal de ses études. Ancien élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière (sous Esquirol), il dirige depuis une quinzaine d'années l'établissement fondé dès 1768, rue de Charonne, par son père, sous les auspices même de Pinel, et dont, par de sages dispositions parfaitement appropriées aux besoins de l'époque, il a su faire une des principales maisons de santé de la capitale. M. Belhomme a publié les écrits suivans :

Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal, pour servir d'explication aux phénomènes de l'aliénation mentale; 1829.—*Considérations sur l'influence des événemens politiques, sur le développement de la folie*, insérées dans les bulletins de la Société médico-pratique; 1831.—*Rapport analytique du mémoire de M. Brachet, sur la nature et le siége de l'hystérie*; 1832. —*Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement*; 1833.—*Suite des recherches sur la localisation de la folie*. Ce mémoire est le développement du premier; il traite des folies sympathiques et d'un nouveau genre de folie que l'auteur appelle stupidité et qui lui semble résulter de l'œdème du cerveau ; 1836.—*Troisième mémoire sur la localisation des fonctions cérébrales et de la folie*; 1839.—*Mémoire sur le tournis considéré chez les animaux et chez l'homme*; 1839. — *Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie*; Esculape, 1839. — *Réplique à M. Bonnet de Bordeaux, sur la monomanie homicide*; bulletin de la société médico-pratique, 1841. — *Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux*; Gazette des Hôpitaux, 1840. — *Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence*; lu à l'Académie en 1842, et inséré dans ses Bulletins.

M. Belhomme annonce, comme devant paraître prochainement, un quatrième mémoire sur la *Localisation de la folie*, et

un résumé des leçons qu'il fait depuis quelques années à l'Athénée sur les fonctions du système nerveux et les maladies mentales. Mais celui de ses écrits qui, à nos yeux, mérite le plus de fixer l'attention des personnes qui s'intéressent au sort des malheureux aliénés, est sa thèse inaugurale intitulée : *Essai sur l'idiotie*, dans laquelle il exprime en termes on ne peut plus explicites, l'idée « qu'il est possible d'améliorer la malheureuse position des idiots, et qu'une sorte d'éducation peut leur être donnée. » Cette idée, habilement développée par MM. Voisin et Séguin, élève d'Itard, est devenue depuis peu le sujet des plus honorables tentatives dont puisse se glorifier l'esprit humain, sans néanmoins que le nom de M. Belhomme soit cité une seule fois dans les écrits qu'elle a fait naître : ce qui est pour le moins une injustice.

BELL (*Jean-Henri*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; bibliothécaire-adjoint de la Faculté ; médecin du Bureau de bienfaisance du onzième arrondissement ; né à Sarrelouis en 1808 ; reçu docteur à Paris en 1834 (place de l'Odéon, 4, de 10 heur. à 11), — a soutenu une excellente thèse inaugurale sur les *Maladies de la protubérance annulaire*, sur les *hernies*, etc., et fait un cours d'histoire de la médecine, qui atteste de bonnes études bibliographiques.

BELLEMAIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1804. (A Paris, rue de Lancry, 6, et dans sa maison de santé à Belleville, rue des Prés, 22.)

BELLETY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue Saint-Denis, 232, de 10 heur. à midi.)

BELLIOL (*Jean-Alexis*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; ex-chevalier de l'éperon-d'or ; né à Marseille en 1799 ; reçu docteur à Paris en 1825. (Rue des Bons-Enfans, 32.)

M. Belliol est une des célébrités médicales contemporaines dont les noms couvrent depuis une quinzaine d'années les murs

de la capitale et les colonnes des petites affiches. N'ayant pas eu le talent de se créer un genre nouveau, il exploite, avec une légère variante, la carrière si dignement ouverte par M. Giraudeau, dit de Saint-Gervais. Le mémoire destiné à célébrer les merveilles de sa *nouvelle méthode végétale pour la guérison des dartres et des maladies secrètes*, n'est, comme toutes les productions de cette nature, qu'un amas incohérent d'idées triviales et d'observations rédigées *ad hoc*. Qu'on en juge par cette phrase que nous en extrayons littéralement :

« On donne le nom de maladies à tous les dérangemens auxquels notre corps est sujet. Elles se divisent en deux classes : l'une comprend celles qui, semblables aux volcans et aux irruptions souterraines, menacent tout à coup par un embrasement aussi violent que subit ; l'autre celles qui, minant sourdement à la manière d'un feu mal éteint, ne laissent apercevoir leurs dégâts que lorsqu'il n'est plus possible d'y remédier. » Ce que semble surtout redouter M. Belliol, c'est que le public ne le confonde avec *ces charlatans à vues bornées et à courte imagination*, qui traitent toutes les maladies avec un seul remède. Aussi a-t-il bien soin de s'écrier, dans son admiration pour ce qu'il veut bien appeler sa méthode : « Ma méthode sait opposer à tous les maux les moyens les plus divers : ai-je besoin de dépurer le sang? je conseille l'emploi d'une préparation dépurative. Veut-on tonifier? on a recours aux toniques. S'agit-il de diminuer la sensibilité du système nerveux? on s'adresse aux antispasmodiques. Ce qu'il faut surtout apprécier, c'est que dans un siècle qui a vu reculer les bornes de l'esprit humain, on ne doit plus attacher aucune importance à ce vieux proverbe : *Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur.* »

Après avoir lu de semblables niaiseries, croirait-on que M. Belliol a trouvé, rue de l'Ecole-de-Médecine, un libraire assez courageux pour se transformer en éditeur de son ouvrage, et mettre son nom sur un prospectus dans lequel lui, M. Belliol, est appelé *le véritable médecin français*, l'homme qui sait *réunir à un style à la fois nerveux et facile des pensées qui portent l'em-*

preinte de la plus saine philosophie... Heureux auteur! intelligent libraire! il faut en vérité que la France soit bien ingrate si elle ne vote pas une statue pour l'un et une couronne civique pour l'autre; à moins toutefois qu'en regardant les choses de plus près, et en analysant un peu le prétendu livre, le public n'y reconnaisse le prologue d'une petite comédie que l'on voudrait bien entendu jouer à ses dépens... Nous ne parlons pas, comme on le voit, des déboires que le ruban rouge de M. Belliol vient de lui attirer; nous connaissons les égards auxquels a droit le malheur. La vanité d'ailleurs est le plus petit des torts de ces messieurs.

BELMAS (*Denis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820; ex-agrégé à l'école de Strasbourg. (Rue Ribouté, 1, de 3 heur. à 5.)

Elève de l'école anatomique de Beclard, M. Belmas a eu un début qui donna une bonne opinion de son avenir chirurgical. Ayant épousé la petite-fille de M. Souberbielle, il a publié avec les matériaux rassemblés par cet habile lithotomiste, un *Traité de la Cystotomie sus-pubienne* (1 vol. in-8° 1827). Depuis, nous n'avons rien rencontré de lui, si ce n'est quelques articles de journaux, parmi lesquels on remarque une série de *recherches historiques sur la fabrication des Bandages herniaires*, entreprises avec M. Jalade-Lafont fils, et insérées dans les numéros de 1839 et 40, de la *Revue des spécialités* de V. Duval.

BÉNECH (*Louis-Victor*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817. (Rue du Bouloy, 10.)

Nous pourrions renvoyer pour M. Bénech à l'article Belliol, si M. Bénech n'avait pas jugé convenable de se distinguer de ses dignes émules et honorables collègues du *puff* couronné, en appelant l'insulte en aide aux moyens généralement usités par ces messieurs. L'espèce de livre-affiche dans lequel il expose sa prétendue méthode curative, et qu'il distribue par poignées en ville, à la campagne, sous les portes-cochères et bien ailleurs est un libelle diffamatoire dans lequel aucun médecin instruit

ou honnête n'est épargné. Se posant plaisamment en adversaire de Broussais, il a basé ce qu'il veut bien appeler sa méthode curative, sur la substitution des côtelettes de mouton aux sangsues, et du vin de Bordeaux à l'eau de gomme. C'est pour cela sans doute qu'il s'intitule *le restaurateur de la médecine!!*

Rien n'est plus singulier, dit-on, que de voir M. Bénech prêchant de sa parole et de son exemple la doctrine des tonifians. On affirme qu'il imite assez bien un savant et joue au besoin l'inspiré à ravir. Il paraît surtout que deux choses l'occupent quand il est appelé auprès d'un malade : la première, c'est de traiter de sot et d'ignorant le médecin consulté avant lui ; la seconde, c'est d'établir par l'inspection des lieux la position pécuniaire des personnes auxquelles il a affaire, et de stipuler immédiatement les conditions rénumératoires de ses soins.

Ces conditions paraissent avoir été jusqu'à présent assez bien stipulées, puisque M. Bénech a gagné, en moins de dix ans une assez belle fortune pour être non seulement électeur, mais encore éligible sur les bords de la Garonne. Il a même porté ses prétentions jusqu'à se mettre sur les rangs pour la députation. Le titre sur lequel il appuyait sa candidature est l'immense quantité de vins de Cahors qu'il fait consommer à ses malades. *Risum teneatis!* Il est vrai que le succès des gasconnades de M. Bénech prouve une chose, c'est qu'il est bien convaincu qu'ici-bas, par malheur, les sots sont en majorité.

BENET DE PERRAUD (*Joseph-Fr.-R.-Alex.*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; ex-médecin du ci-devant roi de Lahore, et chirurgien en chef de ses armées ; né en 1810, à Caudiez (Pyrénées-Orientales) ; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue des Filles-du-Calvaire, 27, de midi à 2 heur.)

M. Benet de Perraud a passé dans de lointains voyages les premières années de sa carrière médicale. Ayant assez longtemps habité le royaume de Lahore, comme l'indiquent les titres qui précèdent, il a profité de son séjour dans cette partie encore peu connue de l'Inde pour étudier attentivement l'in-

fluence de son climat sur les mœurs, les lois, les maladies de ses habitans, et s'est empressé à son retour de publier le résultat des observations qu'il avait été à même de faire à cet égard. C'est ainsi qu'il a lu, en mars 1841, à la section des sciences morales et politiques de l'Institut, un fort curieux mémoire (aujourd'hui imprimé) sur l'*origine des mœurs et de la puissance des Sicks ;* et qu'il a fait imprimer sur *les causes, le diagnostic et le traitement de l'éléphantiasis des Grecs* (lèpre tuberculeuse d'Alibert), des remarques pleines d'intérêt. Membre de la société de géographie asiatique et ethnologique de Paris, et de la société médicale du temple, il leur a communiqué plusieurs faits importans observés dans ses voyages.

BÉNIQUÉ (*Pierre-Jules*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; né à Paris en 1809 ; reçu docteur également à Paris en 1835. (Rue Laffitte, 22, de 4 heur. à 6.)

M. Béniqué est un ancien élève de l'École polythecnique, d'où il est sorti en 1829. Il a lu à l'Académie des Sciences plusieurs mémoires sur les *rétrécissemens de l'urètre* et sur la *lithotritie*, et a publié en 1838 un volume (in-8°, avec 8 planch.), intitulé : *De la rétention d'urine et d'une nouvelle méthode pour introduire les bougies et les sondes dans l'urètre ; comment on peut prévenir les rétrécissemens de l'urètre.*

La manière que propose M. Béniqué pour l'introduction des bougies est la suivante. Il passe jusqu'à l'obstacle une sonde métallique formant un simple tube dont l'extrémité (ou bec) est fermée par un mandrin qui en bouche soigneusement l'ouverture. Dès que l'obstacle oppose une résistance que ne peut vaincre une pression modérée, il arrête la sonde, retire le mandrin et le remplace par un faisceau de bougies parallèles dont le nombre sera d'autant plus grand et le diamètre plus petit que le rétrécissement sera plus prononcé. Quand l'extrémité du faisceau se trouve en contact avec l'obstacle, il soumet successivement toutes les bougies à une tentative d'introduction, jusqu'à ce qu'une pénètre. Par cette méthode, une bougie est présentée sur tous

les points de la surface qui arrêtait la sonde ; et, maintenues dans leur longueur, elles ne peuvent se recourber. M. Béniqué rapporte plusieurs observations dans lesquelles ce procédé réussit alors que tous les autres avaient échoué.

BENOIT, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1836. (Rue du Dragon, 35.)

BÉRARD (aîné ou *Pierre-Honoré*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de physiologie), nommé en 1831 ; chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine ; président des jurys médicaux des départemens ; né à Lichtemberg (Bas-Rhin), en 1797 ; reçu docteur à Paris en 1826. (Naguère à Charenton-Saint-Maurice, actuellement rue de l'École-de-Médecine.)

BÉRARD (jeune ou *Auguste*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique chirurgicale, à l'hôpital de La Pitié, en remplacement de Sanson), nommé en 1842 ; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale) ; né à Varrins, près Saumur, en 1802 ; reçu docteur à Paris en 1829. (Rue Bergère, 17, de 11 heur. à 1.)

Les deux professeurs Bérard offrent un exemple assez remarquable de deux frères qui se sont en même temps distingués dans la même carrière. Chacun d'eux, il est vrai, a choisi dans cette carrière le point le plus conforme à ses goûts, ou pour mieux dire à son aptitude intellectuelle, et chacun d'eux a eu raison ; le résultat le prouve.

L'aîné, homme tant soit peu abstrait, a porté ses vues sur la physiologie, qu'il professe depuis bientôt douze ans en homme complètement indépendant, et même avec un laisser-aller qui ferait assez supposer qu'une chaire à l'école était pour lui bien plutôt un but définitif qu'un moyen. Il a peu écrit, car indépendamment de l'édition qu'il a donnée en 1833 de la physiologie de Richerand (3 vol. in-8°), on n'a de lui que les articles qu'il a fournis au Dictionnaire de Médecine et quelques notices dans les bulletins de

la Société Anatomique, et dans la *Gazette Médicale* qui contient de lui une relation sagement écrite de la maladie et de la mort de l'illustre Cuvier. — Les élèves trouvent en lui un juge aussi bienveillant qu'éclairé.

M. Bérard jeune (Auguste), plus positif que son frère, s'est livré spécialement à la chirurgie et fait ponctuellement tout ce qu'il est utile de faire pour occuper une des premières places dans cette partie de la science, dont les avenues commencent à être passablement encombrées. Le concours qui lui a ouvert les portes de l'école est sans contredit un des plus brillans auxquels nous ayons assisté. Sa position y était d'autant plus embarrassante, que, désigné d'avance comme le candidat sur lequel, à mérite égal, se porterait naturellement le choix du jury, le moindre échec pouvait le compromettre et la plus légère hésitation donner prise à quelques récriminations de la part de ses nombreux compétiteurs; il s'est tiré avec bonheur et habileté de cette position difficile, et sa nomination a reçu l'assentiment général.

M. Bérard jeune n'a encore publié aucun ouvrage de longue haleine. Nous sommes, pour notre compte personnel, bien loin de lui en faire un reproche, car il nous semble que les jeunes chirurgiens se hâtent trop en général d'écrire des traités complets; aussi la plupart de ces ouvrages, dépouillés de la partie critique et réduits aux seuls principes, offrent-ils une teinte commune, qui les rend peu propres à faire ressortir le mérite de leurs auteurs, et infiniment moins utiles qu'ils ne le seraient si tous les points qu'ils traitent avaient été suffisamment étudiés. Mais si M. Bérard jeune n'a encore écrit aucun traité général, il a publié un grand nombre de mémoires qui tous attestent un esprit méthodique, un jugement sévère et une grande facilité d'exposition. Les voici à peu près dans l'ordre de leur publication :

— *De la luxation spontanée de l'occipital sur l'atlas et de l'atlas sur l'axis;* dissertation inaugurale qui présente la première description dogmatique que nous ayons en France sur cette maladie.

— *De corporibus extraneis in viâ aereâ admissis;* dissertation pour le concours de l'agrégation.

— *Des causes qui s'opposent à la consolidation des fractures, et des moyens de l'obtenir ;* — *des divers engorgemens des testicules ;* — *texture et développement des poumons.*

— *Sur l'appareil inamovible employé dans le traitement des fractures* (dans les archives générales de médecine), 1833 et 1834 ;—la même année, un mémoire lu à l'Institut *sur la direction des conduits nourriciers.*

— *Du diagnostic dans les maladies chirurgicales, ses sources, ses incertitudes, ses erreurs*, 1836.

— *De l'emploi des irrigations continues d'eau froide comme antiphlogistique dans le traitement de certaines affections chirurgicales.* Enfin la thèse du concours par lequel il vient d'arriver à l'école, et qui à pour titre : *Diagnostic différentiel des tumeurs du sein.*

M. Bérard a encore écrit un grand nombre d'articles dans la nouvelle édition du *Dictionnaire de Médecine*, dit des professeurs ; entre autres la partie chirurgicale des mots *calcanéum, cataracte, clavicule, coude, cuisse, épaule, exostose, face, fracture, hanche, amputations*, etc... ; il publie aussi sous le titre de : *Compendium de chirurgie pratique*, et en collaboration du docteur Denonvilliers, un recueil périodique de mémoires dont la réunion doit former un *traité complet des maladies chirurgicales*, en seize ou vingt forts volumes.

Tous les confrères qui ont eu des rapports avec M. Bérard jeune, aussi bien que les élèves employés dans son service, se louent de son ton et de ses manières, et l'Académie reconnaît par expérience qu'en se l'adjoignant, elle a fait une bonne, disons même une excellente acquisition.

BÉRARD, Docteur en médecine ; médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement ; reçu à Paris en 1835. (Rue Royale Saint-Antoine, 16, de 2 heur. à 3.)

BERGERAULT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue Lavoisier, 17.)

BERGONIER (*Aug.-Léon-Phili.*), Docteur en médecine,

reçu à Paris en 1835; né en 1806 dans le département de l'Aveyron. (Rue de Provence, 69, de 11 heur. à 1.)

Vers la fin de 1831, lorsque le choléra éclata en Angleterre, M. Bergonier, alors élève de troisième année, partit pour Londres dans l'intention d'étudier l'horrible fléau et de venir plus tard, le cas échéant, offrir le fruit de ses recherches à ses compatriotes. Atteint malheureusement, lui-même, il ne put réaliser ses projets et resta près de deux ans en Angleterre, mettant toutefois son séjour à profit pour faire une étude particulière des maladies de poitrine si fréquentes dans ce pays. De retour à Paris en 1833, il présenta à la Faculté, pour sujet de sa thèse inaugurale, des *considérations sur la formation des tubercules pulmonaires.*

Sans faire des maladies de poitrine le sujet d'une spécialité absolue, M. Bergonier a cependant retiré d'une eau épispastique, qu'il emploie comme dérivative, des succès assez prononcés pour continuer à faire de ces maladies l'objet d'une étude particulière. Il a aussi publié, sous le titre de *Guide Maternel,* un traité dans lequel les femmes puiseront de bons conseils, tant sur les soins que réclame leur santé dans le cours de la grossesse, que sur les moyens d'élever convenablement leurs enfans et de prévenir leurs maladies.

BERGUES, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue de Rambuteau, 23, de 11 heur. à 1.)

BÉRIGNY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue Louis-le-Grand, 17, de 1 heur. à 3.)

BERJAUD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue de l'Arbre-Sec, 52, de midi à 2 heur.)

BERNA (*Didier-Jules*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-chirurgien aide-major et lauréat du Val-de-Grâce, de 1833 à 1835; né à Sédan; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue Saint-Lazare, 10, de midi à 4 heur.)

Le nom de M. Berna s'est depuis une dizaine d'années complètement identifié avec le mot *magnétisme*, non pas, comme le disent les gens qui trouvent à rire de tout, parce que ce nom est le cachet auquel peuvent être marqués les actes de la plupart des magnétiseurs, mais parce qu'il rappelle les travaux les plus sérieux qui aient été faits sur la question. Ces travaux consistent : 1° en une thèse inaugurale intitulée : *Expériences et considérations à l'appui du magnétisme animal ;* 2° en leçons publiques faites en 1837 à l'école pratique sur le même sujet, et en expériences faites la même année devant la commission instituée par l'Académie ; 3° en un in-8° ayant pour titre : *Examen et réfutation du rapport fait à l'Académie par M. Dubois, d'Amiens, sur le magnétisme.*

Quelque sérieux que soient ces travaux, ils n'ont, il faut le dire, ni donné une couleur bien nouvelle à la question, ni augmenté de beaucoup le nombre des croyans. Il en sera peut-être autrement quand M. Berna aura publié l'ouvrage dont il annonce la prochaine apparition sous le titre de : *Des propriétés accidentelles et de l'exaltation du système nerveux ;* et « dans lequel les phénomènes magnétiques et somnambuliques occuperont une large part, réduits toutefois à des faits scientifiques sévèrement observés et à des inductions physiologiques propres enfin à fixer les incertitudes, tant sur la réalité et l'utilité de ces phénomènes que sur les applications mensongères ou erronées auxquelles trop souvent ils donnent lieu. »

BERNADET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Bourdaloue, 5, de 1 heur. à 2.)

BERNARD (*Paul*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue de l'Observance, 6.)

Voilà ce qui suit le nom de M. Bernard, dans le dernier Almanach des médecins de Paris : « maladies des yeux ; — de la méthode ectrotique ou abortive dans les ophtalmies ; — de l'opération de la cataracte par la méthode sous-conjonctivale ; » mais

nous savons que M. Bérard a publié en 1840 une brochure bien raisonnée sur *la vaccine* et la nécessité des *revaccinations*.

BERNARDIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Faub. du Temple, 74, de midi à 1 heur.)

BERTET-DUPINEY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Laffitte, 40, de midi à 1 heur.)

BERTHAUX, Officier de santé, reçu en 1839. (Quai de l'Hôtel-de-Ville, 32.)

BERTHELOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825; médecin du bureau de bienfaisance du 6e arrondissement. (Rue des Ecrivains, 32, de 1 heur. à 2.)

BERTHET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1805. (Rue de l'Echiquier, 25, de midi à 2 heur.)

BERTHIER, Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du 7e arrondissement et chirurgien de bataillon dans la 7e légion; reçu à Paris en 1821. (Rue Rambuteau, 17, de midi à 1 heur.)

BERTHIER (de l'Yonne), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue de la Victoire, 20, de 1 heur. à 3.)

BERTIN, reçu à Londres en 1807, autorisé en 1842 à exercer en France. (Rue d'Alger, 14.)

BERTON (*Emile-Adolp.-Joseph*) ✠, Docteur en médecine; ex-chirurgien aide-major dans la garde municipale ou gendarmerie de Paris, et maintenant chirurgien-major attaché à l'armée; né en 1801, à Dinant (ancien département de la Sambre-et-Meuse); reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Hauteville, 52, de 11 heur. à midi.)

M. Ém.-Adolphe-Jos. Berton est le fils du général Berton

dont le nom se rattache aux événemens les plus mémorables de la restauration et en rappelle les jours les plus sombres. Ancien élève de l'école de Saint-Cyr, il abandonna, à la mort si tragique de son père, l'état des armes, où il prévoyait que tout avancement lui était désormais interdit, et embrassa la carrière de la médecine comme une de celles où tout homme intelligent et laborieux peut réussir en dépit des obstacles. Reçu docteur en 1827, après avoir choisi pour sujet de thèse une question de médecine-pratique, jusque là assez mal résolue (la *pneumonie partielle ou lobulaire*), il fit imprimer en 1829 une *monographie de la dégénérescence tuberculeuse*, qui lui mérita une médaille de la Société médicale d'émulation.

Encouragé par cet heureux début, M. Berton se livra d'une manière toute particulière à l'étude des maladies propres à l'enfance, qu'il avait été à même d'observer plus que toutes autres dans le cours de ses études, et fit paraître, en 1832, ses *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1 vol. in-8°), et, en 1837, son *Traité des maladies des enfans* (1 vol. in-8°, avec des notes de M. Baron). Ces deux ouvrages, fruit d'une scrupuleuse observation, ont reçu de la presse médicale le plus favorable accueil; aussi le second, sans contredit le plus important, est-il à sa deuxième édition. Le gouvernement né de la révolution de juillet, ne pouvant, sans injustice, se dispenser de reporter sur le fils l'intérêt que devait lui inspirer la mémoire du père, nomma M. Berton aide-major de la garde municipale, d'où il est passé à la gendarmerie de la Seine, etc. Ce n'est, toutefois, qu'après avoir publié son Traité des maladies des enfans qu'il a été décoré.

BERTON (*Delphin*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830; médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement; chirurgien du 3e dispensaire; aide-major dans la 8e légion. (Rue Saint-Louis, 79, de 11 heur. à midi.)

BERTOT, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 6e arrondissement; reçu à Paris en 1821. (Boulevard du Temple, 40, de 1 heur. à 3.)

BERTRAND (*François-Jean*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE : ex-médecin-adjoint de la prison des Madelonettes, et médecin-expert près les tribunaux ; né à Paris en 1795 ; reçu également à Paris en 1819. (Rue Lepelletier, 29, de 10 heur. à 11.)

M. Bertrand a débuté dans la carrière médicale, comme un grand nombre de médecins de son âge, par la chirurgie militaire. Nommé sous-aide à l'hôpital militaire de Belle-Isle-en-Mer en 1811, il passa en 1812 au 13e régiment de chasseurs à cheval et fit avec ce régiment la campagne de 1813 à la grande armée, et celle de 1814 à l'armée du nord. Il fit en 1815 celle de Waterloo, attaché au quartier général de la 3e division de cavalerie du 2e corps, et fut fait prisonnier. Rentré en France, il fut licencié et se livra de nouveau à l'étude de la médecine, qu'il exerce depuis 25 ans à Paris avec distinction. Il a reçu la médaille du choléra et a été décoré en 1839.

BERTRAND (*Jean-B.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue Saint-Martin, 285, de 11 heur. à midi.)

BERTRAND, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838, médecin du bureau de bienfaisance du 7e arrondissement. (Rue Saint-Jacques-la-Boucherie, 7, de 11 heur. à 1.)

BERTRAND, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1831. (Rue Mouffetard.)

BESSIÈRE (*E.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue des Champs-Elysées, 5, de 10 heur. à midi.)

BESSIÈRES (*Alexand.-Ferd.-Lucien*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830. (Rue Richer, 31.)

BESSIÈRES (*Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Sainte-Anne, 34.)

Ces deux MM. Bessières sont frères et neveux du professeur de philosophie Laromiguière. Le premier (Alexandre) a été

chirurgien des hôpitaux militaires, est directeur du journal *l'Expérience* et auteur d'un opuscule sur la *phthisie pulmonaire*. Il a rempli avec distinction en 1835 la mission qui lui fut confiée par M. Orfila, comme doyen, et M. Duchâtel, ministre du commerce, d'aller à Marseille donner ses soins aux cholériques ; le second (Auguste) est actuellement sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Institut.

Nous ignorons lequel de ces deux messieurs (si c'est l'un d'eux) est l'auteur des deux ouvrages qui ont paru sous le même nom que le leur ; l'un en 1835, sous le titre de : *Introduction à l'étude de la philosophie et de la phrénologie* ; l'autre en 1838, sous celui de : *Nouvelles considérations sur les affections nerveuses de l'organe de la vue, confondues par les auteurs sous le nom générique d'amaurose.*

BÉSUCHET (*Jean-Claude*) ✠, OFFICIER DE SANTÉ, et ancien chirurgien militaire (décoré des Cent-Jours) ; né aux environs de Paris en 1790 ou 1792 ; reçu officier de santé à Paris en 1828. (Rue Grange-Batelière.)

M. Bésuchet est encore un des hommes que l'exemple des Giraudeau et des Charles-Albert a séduits, c'est à dire qui trouvent qu'on a tort de chercher le succès par la science quand la publicité offre un moyen tout aussi légal, mais infiniment plus commode pour quiconque a le courage de s'y engager.

Etant entré fort jeune dans la chirurgie militaire, M. Bésuchet abandonna cette carrière en 1815, porteur d'états de service fort honorables. De 1815 à 1820, il continua à s'occuper de médecine, soit comme élève, soit comme amateur, et non comme médecin puisqu'il n'avait aucun titre légal, et publia en 1819 deux petits in-12, intitulés l'un : *Médecine domestique à l'usage des campagnes*, l'autre : l'*Anti-charlatan, ou Traitement raisonné de la syphilis* ; puis il renonça complètement à la médecine pour prendre la direction d'une entreprise commerciale.

Rentré en 1828 dans la carrière médicale, par le simple titre d'officier de santé, qu'il prit sur la fin de cette année, M. Bésu-

chet trouve aujourd'hui plus commode de faire la consultation que de courir la visite; mais comme les malades n'affluent pas généralement sans motif dans le cabinet d'un médecin, fût-il decoré, il fit d'une maladie, dont le nom venait de passer dans le langage populaire (la *gastrite*), le sujet d'une brochure qui eut, bien entendu, une 2e, une 3e, voire même une 4e édition, en mit l'annonce pour ainsi dire en permanence dans les journaux, se laissa appeler du titre de docteur, permit aux entrepreneurs de Biographies de le classer parmi les célébrités médicales du jour, et finalement est arrivé au point que n'est pas sûr d'atteindre le médecin qui a consacré une partie de sa vie à publier de bons livres, ou à subir les chances si incertaines des concours universitaires.

Nous prévoyons toutes les objections que M. Bésuchet ne manquera pas de faire aux conséquences qu'on tirera de ce que nous venons de dire, et surtout les efforts qu'il déploiera pour établir soit l'énorme différence qui existe entre les *annonces* et les *affiches*, soit la parfaite synonymie des mots *docte* et *docteur*; mais toutes ces subtilités de langage n'empêcheront pas les gens clairvoyans de reconnaître que son *Traité de la gastrite* n'a rien de scientifique, et qu'en l'annonçant dans les journaux, il a bien moins pour but d'éclairer le public que de l'attirer à ses consultations.

BEUNAICHE DE LA CORBIÈRE (*J.-B.*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; gérant du journal de la Société phrénologique; né à Ballon (Sarthe), en 1801; reçu docteur à Paris en 1826. (Rue Tronchet, 28, de 11 heur. à 2.)

Homme de progrès et conséquemment homme d'avenir, M. La Corbière a le bon esprit de ne confier qu'à son zèle et à son amour pour la science le soin de sa réputation médicale. Sa thèse inaugurale sur l'emploi *des émissions sanguines dans les phlegmasies*, frappée au cachet de la doctrine physiologique, dénotait un esprit capable de s'enthousiasmer pour les grandes choses. Il a publié ce qui suit : — *Éloge funèbre de R.-F. Judel, docteur en médecine, ex-membre du conseil des Anciens;* Le Mans, 1828. — *Statuts et règlemens de la Société de perfectionnement et de pré-*

voyance entre les médecins de Paris; Paris, 1830; — *Des émissions sanguines dans les phlegmasies, et de la nécessité d'insister sur leur emploi dans les phlegmasies aiguës.* Ce mémoire, qui n'est en quelque sorte que le développement de sa thèse inaugurale, a été inséré dans les cahiers de mars et avril 1832, des Annales de la médecine physiologique; — *Notice biographico-phrénologique sur J.-A. Bigonnet,* dans le journal de la Société phrénologique, mars 1834; — *Réponses aux objections faites à la phrénologie,* broch. 1836. — *Discours prononcé dans le Congrès scientifique de France réuni à Strasbourg,* 5 octobre 1842.

M. La Corbière a encore fait insérer dans divers journaux de médecine plusieurs articles de philosophie médicale, entre autres dans la Gazette des hôpitaux du 9 août 1836, celui intitulé : *Réforme médicale.* Les lecteurs habituels de ce journal y ont vu tout récemment de lui plusieurs lettres critiques très finement écrites. Mais son travail le plus substantiel et qui l'a surtout fait connaître comme praticien, est l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de : *Traité du froid, de son action et de son emploi, intus et extrà, en hygiène, en médecine et en chirurgie;* 1 fort vol. in-8°, 1839. La mort de Chervin lui a inspiré, dans la Gazette des hôpitaux du 29 août 1843, une lettre qui dénote des sentimens élevés et décèle un noble caractère. Le discours qu'il vient de prononcer (8 janv. 1844) pour la clôture de la Société phrénologique, prouve aussi qu'il parle des opinions de Gall en homme qui s'est donné la peine de les approfondir.

BÉZARD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1805. (Rue de Thorigny, 14, de 8 heur. à 9.)

BIALÉ (aîné), OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1815. (Rue Mouffetard, 112.)

BIALÉ (jeune), OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1832. (Rue Mouffetard, 146.)

BICHEBOIS, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin-expert

près la Cour royale, et du Bureau de bienfaisance du 10e arrondissement. (Rue de Seine-St-Germain, 54, de 1 heur. à 2.)

BILLARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue de Pontoise, 14 *bis*, de 10 heur. à 11.)

BINTOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue St-Pierre-Montmartre, 12, de 8 heur. à 10.)

BISSON (*Louis-Eugène*), Docteur en médecine; médecin-adjoint de prison de la Force et du ministère des finances; chirurgien du premier dispensaire de la Société philanthropique; médecin de la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans; né à Rouen en 1801; reçu à Paris en 1828. (Rue Richer, 32, de midi à 2 heur.)

M. Bisson a débuté dans la carrière des sciences en remportant en 1819 un prix d'histoire naturelle dans sa ville natale; il a obtenu la médaille du choléra et a publié, en 1832, un *Mémoire sur l'emploi de l'agaric blanc contre les sueurs dans la phthisie pulmonaire;* plus (dans les Archives générales) deux *Observations d'accouchemens dans lesquels les enfans présentaient les bras.*

BIXIO, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Quai Malaquais, 19, de midi à 2 heur.)

BLACHE (*Jean-Gast.-Marie*) ✠, Docteur en médecine; médecin de l'hôpital Cochin et du comte de Paris; né en 1799, à Senlis (Seine-et-Oise); reçu docteur à Paris en 1824. (Rue Gaillon, 14, de 1 heur. à 3.)

Gendre de l'honorable M. Guersant et ancien élève interne des hôpitaux, M. Blache semble avoir spécialement dirigé ses vues du côté des maladies des enfans. On lui doit une fort bonne dissertation sur la *coqueluche*, qui a remporté le prix proposé par la Société de médecine de Lyon en 1822; il a fait insérer plusieurs mémoires dans divers journaux, particulièrement dans les *Archives*, et a fourni un grand nombre d'articles à la deuxième

édition du *Dictionnaire de médecine* qui se publie sous le titre de *Répertoire général des sciences médicales*. Il a aussi fait à l'Académie plusieurs lectures qui ont été favorablement accueillies. Les confrères qui ont l'occasion de se rencontrer avec lui chez des malades, se louent de ses manières honnêtes et de sa modestie, et lui reconnaissent une grande facilité de diagnostic.

BLANC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Hauteville, 12, de midi à 2 heur.)

BLANCHARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Quai Bourbon, 53, de 11 heur. à midi.)

BLANCHE, (*Esprit*) ✠, Docteur en médecine; propriétaire et directeur de la maison des aliénées de Montmartre; ex-médecin de l'Hospice des incurables-hommes; né à Rouen en 1796; reçu docteur à Paris en 1819. (A Montmartre, tous les jours de 10 heur. à 5.)

Fils d'un ancien médecin de la maison des aliénés du département de la Seine-Inférieure, et frère de l'un des praticiens les plus distingués de la ville de Rouen, M. Blanche s'est livré, dès son entrée dans la carrière, au traitement des maladies mentales. L'établissement qu'il a fondé en 1820 à Montmartre et qu'il dirige depuis avec un succès incontestable, est, sans contredit, l'un des plus connus de Paris. Il diffère des autres établissemens du même genre en ce sens surtout, que les malades, loin d'être livrés à eux-mêmes et de trouver dans l'isolement forcé auquel les condamne leur état, des motifs de tristesse qui les portent sans cesse au désespoir, y mènent une vie de famille au milieu de laquelle les convalescens puisent la résignation nécessaire pour supporter l'éloignement de leurs proches et de leurs amis, et qui conserve aux incurables l'instinct des habitudes sociales, dont la perte est le plus grand malheur qui puisse frapper notre espèce.

Exclusivement occupé de la partie pratique des maladies au traitement desquelles il s'est voué, M. Blanche paraît s'être peu soucié d'écrire. Il a cependant été le premier à protester contre les doctrines irrationnelles et dangereuses que le docteur Leuret a récemment cherché à faire prévaloir dans le traitement de la folie ; et le résultat de la lutte qu'il a soutenue à cet égard a été tout à son avantage, puisque l'Académie royale de Médecine, établie juge dans ce débat important, n'a point hésité à déclarer, par l'organe des deux hommes les plus compétens, MM. Esquirol et Pariset, que le système d'intimidation préconisé par M. Leuret n'était pas une idée nouvelle, et que *prendre une telle idée pour base d'une doctrine générale serait un malheur pour les médecins et les malades ;* aussi se prononça-t-elle formellement *en faveur des vues thérapeutiques de M.* Blanche.

Les deux mémoires que M. Blanche a publiés à cette occasion ont pour titre ; le premier, de 1839 : *Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la folie ;* le deuxième, de 1840 : *De l'état actuel du traitement de la folie en France.* Dans l'un, qui est la réfutation de la lecture faite en 1838 par M. Leuret à l'Académie, il écrase son adversaire par ce dilemme irréfutable : « De deux choses l'une, ou vous ne conseillez l'intimidation et les pénibles moyens qu'elle entraîne, que comme une ressource accessoire à laquelle la nécessité force quelquefois d'avoir recours; ou vous la proposez comme moyen fondamental, comme base du traitement de la folie. Dans le premier cas, vous ne faites que répéter ce qu'on trouve dans tous les ouvrages écrits sur la folie ; dans le second, vous niez que le traitement de cette maladie doive avant tout être moral ; vous arrachez alors un des plus beaux fleurons de la couronne scientifique de Pinel, vous avancez en un mot une opinion que repoussent la raison et l'esprit philanthropique de notre époque, et que ne sanctionnent ni votre expérience, ni celle de vos confrères. » Dans le deuxième mémoire, qui est une réponse au livre de M. Leuret intitulé : *Du Traitement moral de la folie,* M. Blanche prouve que M. Leuret a plutôt fait faire à l'étude des maladies mentales un pas rétro-

grade qu'un progrès; et l'opinion publique nous semble avoir pleinement confirmé ce jugement.

BLANCHET (*Alexandre-Louis-Paul*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à St-Lô (Manche), en 1817; reçu docteur à Paris en 1841. (Rue du Caire, 29, de midi à 2 heur.)

Ancien élève des hôpitaux de Paris et de l'école pratique, M. Blanchet a choisi pour sujet de sa thèse inaugurale cette importante question: *de l'Influence de l'âge dans les applications et les résultats de la lithotritie;* question tant débattue entre les partisans et les antagonistes de cette opération, et pour la solution de laquelle il fournit plusieurs faits et plusieurs argumens nouveaux. Depuis il a publié plusieurs mémoires qui ne peuvent que donner bonne opinion de son avenir médical; ce sont les suivans:

— *De l'huile essentielle de cubèbe et de son emploi thérapeutique* (1841). — *Observations sur les hypertrophies du cœur et les anévrismes de l'aorte.* — *Des dermonécrasies de la région sacrée* (rédigé d'après les leçons faites à l'hôpital de la Pitié par M. le professeur Piorry, 1842). — *Des maladies de l'oreille externe* (1844); maladies dont M. Blanchet semble vouloir faire l'objet d'une étude spéciale.

BLANDET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (A l'Hôpital Saint-Antoine.)

BLANDIN (*Ph. Frédé.*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (Chaire de médecine opératoire), nommé le 7 avril 1841; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); chirurgien de l'Hôtel-Dieu et chirurgien consultant du roi; né en 1796 ou 18, dans le département de la Nièvre; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue Royale Saint-Honoré, les lundi, mercredi et vendredi, de 11 heures à 2.)

M. Blandin est sans contredit un de nos professeurs qui ont abordé le plus franchement la voie qui conduit aux véritables

succès, celle des concours, et qui l'ont le plus dignement parcourue. On peut en juger par l'énumération tant des luttes auxquelles il a pris part dès son entrée dans la carrière, que des palmes qu'il y a remportées, et qui justifieraient à elles seules, aux yeux de tous, la belle position qu'il occupe aujourd'hui comme professeur et comme praticien.

Élève des hôpitaux, M. Blandin a concouru : 1° en 1819, 20 et 21, à l'école pratique, et a remporté trois prix et trois accessits ; 2° en 1821, pour une place d'aide d'anatomie, et a été nommé ; 3° en 1824, pour une place de professeur qu'il a obtenue ; 4° en 1825, pour une place de chirurgien au bureau central, qu'il a également obtenue, pour passer, en 1828, comme adjoint de M. Marjolin, à l'hôpital Beaujon ; 5° en 1827, pour l'agrégation (section de chirurgie), et a été nommé le second ; 6° en 1831, pour la chaire de pathologie externe, qu'il a vivement disputée à MM. Cloquet, Bérard aîné, Velpeau, Sason aîné, et qui a été adjugée à M. Cloquet ; 7° en 1836, pour la place de chef des travaux anatomiques de la Faculté, qu'il a remportée ; 8° enfin, en 1840, pour la chaire de médecine opératoire, qu'il a obtenue sur de dignes compétiteurs.

Dans cet espace de temps, durant lequel M. Blandin s'est livré avec ardeur à l'enseignement particulier de l'anatomie, de la pathologie et de la médecine opératoire, il a publié les ouvrages suivans, où l'on trouve autant de clarté dans les vues que de précision dans les détails et de justice dans l'appréciation des travaux d'autrui.

— En 1826, *Traité d'anatomie topographique, considérée dans ses rapports avec la chirurgie et la médecine opératoire* (1 vol. in-8° avec un atlas) ; une deuxième édition en a paru en 1834. Cet important ouvrage n'a été imprimé qu'un an après celui de M. Velpeau sur le même sujet ; mais cela ne détruit en rien les droits que réclame M. Blandin à l'introduction dans les études, de l'anatomie des régions, puisque depuis plusieurs années il en avait fait *seul* l'objet d'un cours spécial qui, par cela surtout, attirait beaucoup d'élèves.

— En 1831, *Edition de l'Anatomie générale de Bichat*, à la-

quelle est ajouté un volume environ de notes, qui mettent l'ouvrage de notre immortel physiologiste à la hauteur à laquelle la science anatomique est parvenue dans ces derniers temps. On y remarque surtout de très judicieuses réflexions sur la distinction à établir entre les *lois* et les *propriétés* vitales, que Bichat a souvent à tort confondues.

— En 1836, *Anatomie du système dentaire, considérée dans l'homme et dans les animaux*, (in-8°, avec une planche); cet ouvrage, qui est une thèse de concours, renferme des recherches du plus haut intérêt tant sur la nature primordiale des dents, que sur leur développement et les diverses phases de leur éruption. — *De l'Autoplastie ou Restauration des parties du corps qui ont été détruites* (très forte broch. in-8°).

— 1838, *Nouveaux Elémens d'Anatomie descriptive;* 2 vol. in-8°. Ouvrage contenant plusieurs importantes découvertes propres à l'auteur.

— 1840, *Des Accidens qui peuvent survenir pendant les Opérations chirurgicales*. (Thèse de concours pour la chaire de médecine opératoire.)

M. Blandin a fourni au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, un grand nombre d'articles parmi lesquels on remarque surtout ceux qui sont consacrés aux mots *acéphalie, ablation, amputation, arrachement, bec-de-lièvre, bronchotomie, castration, épistaxis, hydrocèle*, etc.; il a aussi concouru à la rédaction de plusieurs journaux de médecine, par exemple des *Archives*, qui contiennent de lui un travail fort remarquable sur la structure de la langue de l'homme; de la *Bibliothèque Médicale*, à laquelle il a fourni des Mémoires d'un haut intérêt sur l'aponévrose superficielle du périnée, sur l'amputation partielle du pied, sur l'action de la saignée; enfin du *Journal hebdomadaire*, qui lui doit une foule d'articles ou de Mémoires sur des sujets très variés de chirurgie et d'anatomie.

Enfin, M. Blandin se tient à l'Académie, dont il suit régulièrement les travaux, parfaitement à la hauteur de la position qu'il s'est acquise dans l'enseignement et dans la pratique. Peut-être

ne retrouve-t-on dans ses argumentations ni ce ton si spirituellement caustique et cet éclat d'érudition que quelques personnes admirent dans M. Velpeau, ni cette parole arrêtée et profondément logique qui a placé, aux yeux de bien des gens, M. Gerdy dans une position exceptionnelle; mais tout ce qu'il y dit dénote, par le fond, des connaissances aussi étendues que sagement élaborées, et, par la forme, le désir de persuader sans artifice de langage et sans choquer ouvertement les opinions opposées à celles dont il se déclare le défenseur. Cette urbanité a bien aussi contribué pour quelque chose à le rendre un des opérateurs les plus occupés de la capitale : puisse-t-il ne jamais l'oublier!

BLATIN (*Henri*), DOCTEUR EN MÉDECINE et membre de plusieurs sociétés savantes; né en 1808 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme); reçu docteur à Paris en 1839. (Rue Guénégaud, 11, de 1 heure à 3.)

M. Blatin a soutenu sa thèse inaugurale sur *les enveloppes du fœtus et des eaux de l'amnios*, ou *Considérations pratiques sur la rupture prématurée des membranes*, etc. Il annonçait, par le choix même de ce sujet, qu'il voulait plus particulièrement diriger ses vues vers la pratique des accouchemens et les maladies des femmes. C'est effectivement ce qu'il a fait, car, dès 1842, il a publié, de concert avec M. Nivet, *un Traité des Maladies qui, chez les femmes, déterminent des flueurs blanches, des leucorrhées ou tout autre écoulement utéro-vaginal* (1 vol. in-8°); ouvrage que la presse médicale a en général très favorablement accueilli, et qu'on peut regarder comme la monographie la plus complète que nous ayons sur la matière. (Voyez *Gazette des Hôpitaux*, n° 54 de 1842). Il avait, antérieurement, donné un essai très judicieux sur le *Traitement médical et chirurgical des scrofules* (in-8°, 1840); publié une brochure sur la formation et le mode d'accroissement des dents (1840); et recueilli les *Leçons orales de Broussais sur la phrénologie*.

Indépendamment de ces productions, qui forment déjà de très bons titres scientifiques, M. Blatin s'est occupé de perfectionner

et très souvent d'inventer des appareils et des instrumens chirurgicaux. On remarque surtout, 1° un *rigocéphale* ou appareil destiné à la réfrigération de la tête dans les affections aiguës ou chroniques de l'encéphale. C'est une espèce de casque entre les doubles parois duquel on peut faire circuler en vingt-quatre heures 4 à 500 litres d'eau sans cesse renouvelée; — 2° *des appareils pour les irrigations continues de la tête, du vagin et d'autres organes;* — 3° *un scarificateur*, produisant à volonté des incisions qui peuvent avoir plusieurs centimètres de longueur, quoiqu'ayant aussi peu de profondeur qu'on le désire; — 4° *une biberette* pour faire boire un malade dans la position horizontale et sans se déranger; — 5° *des brosses à frictionner la peau;* elles sont composées de petits cylindres de drap ou de feutre roulés et implantés à la manière des pinceaux de crin.

Mais ce que nous avons surtout remarqué de très ingénieux et de vraiment utile pour les médecins qui s'occupent de maladies des femmes ou d'accouchemens, c'est *un marche-pied explorateur.* Cet appareil, destiné à placer d'une manière commode et décente les femmes qu'on veut soumettre à l'exploration au moyen du spéculum, du toucher ou de la palpation abdominale, représente, étant fermé, un marche-pied de bibliothèque dont il peut, à la rigueur, faire l'office, et se place sous une table ou dans un coin de l'appartement, n'occupant pas plus de place qu'un grand tabouret. Développé, il présente une sorte de lit sur lequel la malade s'étend à son aise, les jambes bien soutenues, la tête appuyée sur un chevet, et le bassin placé à une hauteur convenable pour toute espèce d'exploration.

BLAZY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Boulevart Saint-Denis, 24, de 1 heure à 4.)

BLEYNIE, Docteur en médecine; médecin honoraire de la maison royale de Charenton; reçu à Paris en 1819. (Rue de Bercy, au Marais, 15.)

BLONDEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en

1829. (Rue Bourbon-Villeneuve, 9, de 10 heures à 11.)

BLOT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue Montigny, 5, de 3 heur. à 4.)

BODSON ✻, DOCTEUR MÉDECIN, reçu à Paris en 1805. (Rue Neuve-Breda, 23, de midi à 2 heur.)

BOILEAU, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 50, de midi à 1 heur.)

BOINET (*Alph-Alexand.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1808 au Coudray-Macouard (Maine-et-Loire); reçu docteur à Paris en 1838. (Rue des Vieux-Augustins, 10, de midi à 2 heur.)

Ancien élève-interne et lauréat des hôpitaux de Paris, M. Boinet a pris la voie qui conduit toujours à de légitimes succès : celle de la science. Il a concouru deux fois pour l'agrégation, une fois pour le bureau central, et a fait à l'école pratique plusieurs cours d'anatomie et de chirurgie. On trouve de lui dans la plupart des journaux de médecine des observations, des analyses d'ouvrages et des Mémoires. Parmi ces derniers on remarque surtout les suivans :

Du mécanisme de l'abaissement de la hanche dans la coxalgie et autres affections des membres inférieurs. — De la cure radicale des varices par la compression. — Des inconvéniens du cathétérisme forcé dans les rétrécissemens de l'urètre. — Du traitement du psoriasis (lèpre vulgaire), par le proto-iodure de mercure. — De l'ophtalmie blennorrhagique et de son traitement. — Des signes immédiats de la contusion du cerveau dans les plaies de tête. — De l'Hôtel-Dieu de Paris; sa démolition pour cause d'insalubrité. — Des constitutions érysipélateuses de l'Hôtel-Dieu de Paris, ou de l'érysipèle d'hôpital considéré sous le point de vue chirurgical. — Réflexions sur la difficulté du diagnostic des tumeurs qui se développent dans le ventre, avec l'Histoire remarquable d'une prétendue grossesse guérie spontanément. — De la cure radicale des hernies. — Du strabisme et de son traitement.

— *De l'inamovibilité dans le traitement des différentes affections chirurgicales.*

BOIREAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue de l'Est, 33, de midi à 2 heur.)

BOIS-DUVAL ❋, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue de la Vieille-Estrapade, 15, de 8 heur. à 10.)

BOISSERIE-LASSERVE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1814. (Rue du Faubourg-St-Honoré, 14, de midi à 2 heur.)

BOMMY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue des Vieux-Augustins, 23, de 2 heur. à 4.)

BONAMY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue de Bussy, 12, de 11 heur. à 1.) — A publié avec M. le docteur Beau, un atlas d'anatomie.

BONET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue de l'Oratoire, faubourg du Roule, 27, de 10 heur. à midi.)

BONIFACE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Baillet; 3, de 1 heur. à 2.)

BONIS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825. (Rue du Four-St-Germain, 68, de 1 heur. à 2.)

BONNAFONT (*Jean-Pierre*) ❋, Docteur en médecine; correspondant de l'Académie R. de médecine et membre de plusieurs sociétés savantes; chirurgien-major au 2e régiment d'infanterie légère; né à Plaisance, (département du Gers), en 1805; reçu docteur à Montpellier en 1834. (Rue du Monthabor, 39, de 11 heur. à 3.)

M. Bonnafont est un des chirurgiens distingués de notre jeune armée. Entré en 1827 au service militaire, comme simple soldat

dans la garde royale, il dut à son éducation soignée son admission dans la chirurgie militaire. Désigné en 1830 pour faire partie de l'expédition d'Alger, en qualité de chirurgien sous-aide, il est resté douze ans sur cette terre devenue partie intégrante du territoire français, y a gagné tous ses grades, a assisté à 22 combats, et a donné en toute circonstance des preuves de zèle et de dévoûment. Ses chefs se sont fait plus d'une fois un devoir de lui en témoigner officiellement leur satisfaction.

Si cet honorable confrère s'était borné à soigner les malades confiés à ses soins, il eût, certes, déjà rempli une fort belle carrière; mais il a fait plus, il n'a laissé échapper aucune occasion d'enrichir la science des faits curieux qui ont nécessairement dû se présenter à son observation, et a surtout su profiter de son long séjour en Afrique pour en étudier l'influence climatérique. C'est ainsi que, dès 1832, il a adressé au conseil de santé, qui l'a fait insérer dans les annales de la médecine militaire, un mémoire fort remarquable sur la *dégénérescence des reins;* — qu'en 1833 il a proposé un *nouveau procédé opératoire pour la ligature de l'artère mammaire interne;* — qu'en 1834 il est venu à Montpellier soutenir une bonne *thèse sur les plaies d'armes à feu observées en Afrique;* — qu'en 1835 il a fait insérer dans le journal hebdomadaire une *notice sur le choléra d'Alger;* — qu'en 1836 il a adressé à l'Académie, qui l'a fait insérer dans ses bulletins, une *dissertation sur l'influence du climat d'Afrique sur la phthisie pulmonaire*, et au conseil de santé des *observations sur les travaux de dessèchement pratiqués dans la plaine de la Mitidjah;* — enfin qu'en 1837 il a envoyé à la Gazette médicale un *mémoire* fort détaillé *sur le degré de salubrité du climat d'Alger*.

En dehors des travaux plus particulièrement applicables à la chirurgie militaire, M. Bonnafont a encore publié plusieurs mémoires parmi lesquels on remarque surtout les suivans : *observations d'anaplastie et nouveau procédé pour les fistules du conduit de sténon* (annales de la chirurgie franç. et étrang. 1841) ; — *nouveau procédé contre l'imperforation congéniale du conduit auditif*

externe (même journal 1843);—*deux guérisons de surdité ancienne obtenues par la perforation du tympan*, lues à l'Académie de médecine, et insérées dans ses bulletins pour 1843. M. Bonnafont a encore lu à l'Institut, séance du 15 avril (1844), un mémoire sur *plusieurs points d'anatomie pathologique de la trompe d'Eustache* et sur la surdité qui peut en résulter, et desquels il conclut que la membrane qui tapisse la trompe d'Eustache n'est pas de même nature que celle qui recouvre les parois de la caisse, et que cette différence doit en entraîner une dans la nature des affections qui y établissent leur siége.

BONNASSIES, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1819. (Rue St-Antoine, 51, de 1 heur. à 2.)

BONNET (de Coutances), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821; lauréat de l'Académie royale de médecine. (Rue Montmartre, 15, de 3 heur. à 5.)

BONNET-MALHERBE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838; médecin du ministère du commerce, et inspecteur des eaux de Bagnères-de-Bigorre. (Rue Godot-de-Mauroy, 5.)

BONVALLET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue de Grenelle-St-Honoré, 29, de 11 heur. à midi.)

BORDES (*Mar.-P.-Gab.-Vict.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien chirurgien militaire; ex-chirurgien-major dans la garde nationale; né à Paris en 1786; reçu docteur également à Paris en 1825. (Rue des Tournelles, place de la Bastille, 3, de 10 heur. à midi.)

M. le docteur Bordes a été chirurgien aux chasseurs à cheval de la garde impériale, puis chirurgien-major de la garde nationale, et a rempli long-temps les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance du dixième et du huitième arrondissement. Sa thèse inaugurale a pour sujet les *Perforations spontanées;* il a

écrit plusieurs articles dans le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, a été un des premiers à préconiser l'emploi de la potasse caustique pour l'ongle rentré dans les chairs et pour le débridement des panaris, et a été le répétiteur de feu le docteur Nauche, chez lequel il a fait, il y a une vingtaine d'années, des cours d'accouchemens.

BOSSION (*Jacques-Léger*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance et des salles d'asile du 5e arrondissement; chirurgien-aide-major du 4e escadron de la garde nationale à cheval; né à l'Isle-Adam (près Paris) en 1805; reçu docteur à Paris en 1830. (Rue Paradis-Poissonnière, 23, de midi à 2 heur.) — A marqué son début dans la pratique par une bonne thèse sur les *retrécissemens du canal de l'urètre*, et, depuis, a pratiqué avec succès plusieurs opérations de lithotritie, dont l'une sur un enfant (garçon) de 33 mois, qu'il a présenté à l'Académie de médecine après guérison parfaite.

BOSSU (*Antoine*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin-adjoint de l'infirmerie Marie-Thérèse; né à Monceaux (Nièvre); reçu à Paris en 1834. (Rue de Seine-Saint-Germain, 31, de 1 heur. à 3.)

M. Bossu a exercé quelques années la médecine dans le département de la Nièvre, et n'est venu qu'en 1838 exercer à Paris sous le patronage de l'honorable M. Hervez de Chégoin, dans la famille duquel il est entré. Il a publié en 1842 un ouvrage essentiellement pratique intitulé : *Nouveau compendium médical* à l'usage des médecins-praticiens. Il en annonce un autre qui, sous le titre de *Cours de médecine*, aura pour but d'initier, progressivement et avec méthode, les gens du monde à la connaissance des diverses branches de la science, sans toutefois faire un traité de médecine populaire. Si M. Bossu parvient à éviter les écueils qui environnent une pareille tâche, il aura résolu une importante question.

BOUCHARDAT (*A.*) DOCTEUR EN MÉDECINE, PHARMACIEN; agrégé à la Faculté; pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu; reçu docteur à Paris en 1832. (A l'Hôtel-Dieu de 8 heur. à midi.)

M. Bouchardat ne tient à la médecine que par son titre de docteur, et se livre exclusivement à la pratique de la pharmacie, comme l'indiquent le poste honorable qu'il occupe à l'Hôtel-Dieu, et le titre de ses ouvrages, qui ne s'écartent pas de la spécialité ou du moins de la carrière qu'il a adoptée. Nous l'avons vu en 1838 disputer avec courage et talent à M. Dumas la chaire de pharmacie et de chimie organique devenue vacante par la mort de Deyeux. Il a publié :

— *Cours de chimie élémentaire, avec ses principales applications à la médecine et aux arts ;* 1 fort vol. in-8° avec fig., 1835. — *Elémens de matière médicale et de pharmacie ;* 1 vol. in-8°, 1839. — *Nouveau formulaire magistral,* avec les poids nouveaux et anciens en regard ; 1 vol. in-8° 1840. — *Annuaire de thérapeutique, de matière médicale et de pharmacie,* suivi d'une monographie du *Diabétès sucré ;* br. in-8°, 1841.

M. Bouchardat a encore publié, avec M. Aimé, professeur de mathématiques, un *Manuel complet du baccalauréat ès-sciences physiques et mathématiques,* rédigé d'après le programme de l'Université ; 1 vol. in-18 avec fig., 1838 ; puis, seul, un *Cours des sciences physiques* en 3 vol. grand in-18, comprenant la *physique,* la *chimie* et l'*histoire naturelle,* qui se vendent séparément. Nous avons aussi de lui plusieurs bonnes notices dans les annales d'hygiène publique.

BOUCHERON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815. (Rue de Latour-d'Auvergne, 10.) — Connu par l'annonce d'une pommade *philocome,* dont les propriétés sont malheureusement très problématiques. — N'habite pas constamment Paris.

BOUCHON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835 ; médecin-adjoint de la Bibliothèque royale. (Rue de Choiseul, 5, de 2 heur. à 4.) — Bonne thèse sur l'emploi de l'opium dans le traitement des maladies vénériennes.

BOUDARD ✻, Docteur en médecine ; ancien chirurgien

militaire (en 1813 et 1814); médecin du bureau de bienfaisance du douzième arrondissement; né à Clamecy (Nièvre) en 1793; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue St-André-des-Arcs, 30, de 11 heur. à midi.)

Cet honorable concitoyen de MM. Dupin a fait partie de la commission envoyée en 1831, sur la désignation de l'Académie, pour étudier le choléra en Pologne, et a pris part en cette qualité à la rédaction du rapport que cette commission a fait imprimer à son retour. Se trouvant dans sa ville natale au moment où le choléra y a fait irruption, il a soigné les malades avec un zèle qui lui a fait décerner une médaille d'or par le conseil municipal.

BOUDET (*J.-P.*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, PHARMACIEN (section de pharmacie); non médecin. — A publié en 1815 plusieurs mémoires in-4° sur le *Phosphore;* — est un des rédacteurs du Journal de pharmacie, auquel il a donné, entre autres notices, celle sur l'*Art de la verrerie*, dont il a paru un extrait in-4° en 1825. Il parle rarement à l'Académie, dont il suit pourtant assez assidûment les séances.

BOUDET (*Charl.-Ernest*), DOCTEUR EN MÉDECINE; lauréat et ancien chef de clinique de la Faculté; ex-secrétaire de la Société médicale d'observation; reçu docteur à Paris en 1843. (Rue du Four-St-Germ., 88, de 1 heur. à 2.). — A publié :

En 1837, un mémoire sur l'*Hémorrhagie des méninges* (Journal des connaissances médico-chirurgicales); — en 1842, l'*Histoire d'une épidémie de croup observée à l'hôpital des Enfans*. C'est pour ce travail que M. Boudet a obtenu en 1841 le prix Monthyon de la Faculté; il a été inséré dans les Archives en 1842 et imprimé séparément; — même année, *Remarques sur la salive* (Journal de chimie); — en 1843, des *Recherches sur la gangrène du poumon et sur la gangrène spontanée chez l'enfant* (Archives); — 1844, *Observations de maladies cérébrales et d'un cas de typhus sporadique* (Journal des connaissances médico-chirurgicales, avril, mai et juillet). La thèse inaugurale de M. Boudet a

pour sujet des recherches sur la guérison naturelle ou spontanée de la phthisie pulmonaire.

BOUÉ, Officier de santé, reçu en 1821. (Rue du Marché-St-Honoré, 1.)

BOUILLAUD (*J.*) ✠, Professeur a la Faculté (chaire de clinique médicale à l'hôpital de la Charité), nommé le 26 août 1831; Membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie médicale); député de la Charente-Inférieure; né à Angoulême en 1797; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue St-Dominique-St-Germ., 26, de 11 heur. à 1.)

Si parmi les jeunes professeurs de l'école actuelle, il en est un qui a donné dans son début de grandes espérances, c'est bien assurément M. Bouillaud. Instruction première excellente, dignité dans le maintien, parole facile, sagacité comparative portée à un haut degré, tendance habituelle à la généralisation, indépendance de caractère, enfin, sont des qualités que personne ne peut lui contester, et qui, en le plaçant de bonne heure sur le premier plan, l'y eussent toujours maintenu, si la trop grande conscience qu'il a de son incontestable mérite n'eût fait courir à sa réputation scientifique des chances dont il ne s'est malheureusement pas toujours tiré avec bonheur.

Né à Angoulême en 1796, M. Bouillaud fut reçu docteur en 1823, comme nous venons de le dire, après avoir fait quatre années d'internat dans les hôpitaux de Paris. C'est dans ce vaste foyer de lumières qu'il puisa le goût de l'observation et qu'il fit le premier essai de ses forces. Ses deux premiers ouvrages: *Traité clinique et physiologique de l'encéphalite*, et *Traité clinique et expérimental des fièvres prétendues essentielles*, qui parurent chacun en un volume, le premier en 1825, le second en 1826, donnèrent de suite une haute opinion, tant de son aptitude à l'analyse des faits que de son goût pour les lois générales, et vinrent prêter aux doctrines de l'irritation un appui que commençaient à leur refuser les premiers disciples de Broussais, que l'expérience désillusionnait.

Une fois entré dans cette voie, M. Bouillaud n'avait que deux partis à prendre : se borner à développer et à répandre la doctrine du maître, en exposant habilement tout ce qui pouvait déposer en sa faveur, ou bien en exagérer les conséquences, surtout les conséquences pratiques, et chercher à faire jaillir de cette exagération même quelque chose qui eût toutes les apparences d'une découverte. Le premier parti, tout honorable qu'il pouvait paraître, n'offrait pas un aliment assez substantiel à l'esprit ardent de M. Bouillaud ; aussi adopta-t-il le second, et de cette détermination nous sont venus le principe de la *jugulation* des maladies et la méthode des saignées *coup sur coup*.

Tant que M. Bouillaud professa en dehors de la Faculté, il se borna à démontrer au lit du malade, et avec le calme d'un homme qui n'a d'autre but que la recherche du mieux, les avantages de sa doctrine ou de sa méthode, comme on voudra. Mais tout changea quand il fut à l'Ecole, où il obtint en 1831 la chaire de clinique médicale, après un concours qui lui fit le plus grand honneur. Au ton calme du professeur qui se borne à enseigner ce qu'il croit vrai, succéda la parole acerbe du maître qui veut forcément imposer sa croyance. C'est en vain que les personnes les mieux disposées à reconnaître son mérite, lui firent observer que les émissions sanguines abondantes ou fréquentes, appliquées même exclusivement aux maladies aiguës, avaient été jugées trop défavorablement, après les tristes expériences qu'en avaient faites Botal, Guy-Patin et tout récemment encore Bosquillon, pour être érigées en méthode fondamentale de traitement : il se contenta de répondre qu'entre saigner *beaucoup* ou *souvent* et saigner *coup sur coup*, il y avait une différence immense.

Quand enfin, pressé dans ses derniers retranchemens, on pria M. Bouillaud de déterminer rigoureusement sa méthode, il la formula en termes si compliqués, ou d'une manière si abstraite, qu'on crut voir qu'il se ménageait le droit de dire qu'on ne l'avait pas encore assez étudié, et finalement de se poser en homme incompris. Les choses en sont arrivées à ce point aujourd'hui qu'il se fâche et s'emporte à la moindre apparence d'opposition ; l'expres-

sion même d'un doute provoque en lui un véritable accès de colère; et comme dans la presse, à l'Ecole, à l'Académie, jusqu'à sa clinique il rencontre des adversaires, il s'ensuit qu'il vit dans un état continuel de mécontentement et d'excitation, et qu'il ne trouve de consolation contre ce qu'il appelle tant d'aveuglement et d'injustice, que dans la certitude qu'il se donne à lui-même que la formule des saignées coup sur coup triomphera de ses adversaires, et que *la postérité l'attend!*

Ce n'est pas tout; il se trouve malheureusement encore des personnes assez irrévérencieuses pour soutenir que la découverte sur laquelle M. Bouillaud compte aussi un peu pour gagner cette postérité *qui l'attend*, la coïncidence de l'inflammation des membranes du cœur avec le rhumatisme articulaire, ne constitue ni un fait aussi fréquent qu'il le suppose, ni une véritable découverte, puisque Broussais avait déjà dit : « Le cœur s'enflamme par sa membrane interne, c'est la cardite la plus ordinaire... l'irritation ou l'inflammation qui a débuté par l'appareil locomoteur, produit souvent cette cardite, en se fixant dans l'intérieur du cœur. » Ce fait n'avait pas échappé non plus à M. Chomel. Reste donc à M. Bouillaud la méthode des saignées *coup sur coup*, dont les médecins physiologistes, dans la véritable acception de ce mot, seront long-temps peut-être à apprécier *la portée philosophique*, et dont les praticiens redouteront toujours les conséquences thérapeutiques.

Tout cela est malheureux, quoi qu'on en puisse dire, car M. Bouillaud possède une belle intelligence; seulement cette intelligence est détournée de ses voies naturelles. Comme praticien, il en est peu en effet qui puisse se flatter d'établir le diagnostic d'une maladie avec autant de précision que lui; comme écrivain, sa *Dissertation sur les généralités de la médecine clinique*, imprimée en 1831; son *Traité pratique, théorique et statistique du choléra-morbus;* les deux ouvrages que nous avons déjà cités, et surtout les deux volumes qu'il a publiés en 1835 sur les *maladies du cœur*; enfin ses discours sur la *phrénologie*, dont il est un des plus fermes soutiens, et son *Traité clinique du rhumatisme arti-*

culaire, imprimé en 1840, sont des œuvres aussi remarquables par l'exactitude des descriptions que par la pureté du style et la nouveauté des pensées.

Avec toutes ses qualités, M. Bouillaud devrait donc aspirer à d'autres succès qu'à ceux qu'il ambitionne, et obtenir des résultats différens de ceux après lesquels il semble courir. Vouloir réformer la thérapeutique et la réduire à une seule donnée, alors que la cause première des maladies échappe à chaque instant, est une entreprise impossible, pour lui comme pour tout autre. Faisons des vœux pour qu'il n'apporte pas dans les fonctions de député, auxquelles vient de l'appeler le suffrage de ses concitoyens, les opinions arrêtées qu'il professe en médecine ; car des moyens absolus sont encore plus dangereux en matière de gouvernement qu'en matière médicale. Nous désirerions aussi qu'il profitât de sa présence à la chambre pour demander obstinément la présentation tant désirée et si impatiemment attendue de la loi sur la nouvelle organisation du corps médical.

BOUILLET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue de Thorigny, 6, de 11 heur. à midi.)

BOULEY (jeune), Membre de l'Académie R. de médecine, vétérinaire (section de médecine-vétérinaire).

M. Bouley est certainement, comme son honorable confrère M. Barthélemy, un des hommes dont peut s'enorgueillir l'Académie. Il ne laisse jamais échapper l'occasion qui se présente fréquemment pour un homme aussi instruit que lui, d'y prendre la parole, et tout ce qu'il dit est accueilli avec une attention qui doit lui montrer le cas qu'on fait de son instruction et de son caractère.

BOULEY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Quai d'Orléans, 32) ; — fils ou neveu du précédent et ancien élève-interne des hôpitaux.

BOULLARD ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue Massillon, 2, de 7 heur. à 9.)

BOULLAY (*Pierre-François-Guillaume*) O. ✻, Membre de l'Académie R. de médecine, pharmacien, (section de pharmacie); non médecin; docteur de la Faculté des sciences; né à Caen en 1777. (Rue du Helder, 5.)

M. Boullay a fondé et dirigé pendant long-temps, rue des Fossés-Montmartre, 17, une des pharmacies les plus connues et les plus achalandées de Paris. L'un des fondateurs du Journal de pharmacie, à la rédaction duquel il a coopéré pendant plus de trente ans, il a publié sur la chimie et la pharmacie un grand nombre de mémoires, parmi lesquels on cite surtout ceux qui ont rapport à la découverte qu'il a faite de la *picrotoxine*, principe actif et vénéneux de la coque du levant, et des *éthers phosphorique et arsénique*. On lui doit aussi une *dissertation sur les éthers en général*, in-8°, 1815; un *mémoire sur l'ulmine et l'acide azulmique*, in-8°, 1830; un autre *mémoire sur le volume des atomes*, in-8°, 1833; et une *notice sur la méthode de déplacement*, in-8°, 1835. M. Boullay occupe dignement sa place à l'Académie, aux travaux de laquelle il prend souvent part, et il jouit dans son quartier d'une estime et d'une considération qui l'ont porté aux fonctions honorables d'adjoint au maire de son arrondissement. M. Boullay a toujours été l'adversaire déclaré des pharmaciens vendeurs de remèdes secrets.

BOULU ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823; médecin du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement; né à Lury (Nièvre), en 1799. (Rue Neuve-des-Mathurins, 106, de 10 heur. à 1.)

M. Boulu est un ancien élève des hôpitaux de Paris, et a choisi pour le sujet de sa thèse inaugurale cette question, qui dénotait un goût marqué pour l'art, dans ce qu'il a d'essentiellement pratique : *Des diverses tumeurs qui peuvent se développer dans l'espace inguinal*. Assidu aux séances de l'Académie, les premières années de sa fondation, il y a lu plusieurs mémoires sur

lesquels ont été faits des rapports favorables. Parmi ces mémoires on peut surtout citer les suivans :

— *Des perforations spontanées des intestins*, avec l'observation d'un cas très curieux de cette maladie qui enleva en douze jours un étudiant en droit ; observation publiée quelque temps après par M. Louis avec plusieurs autres qu'il avait recueillies. — *Sur la saignée :* les idées émises dans ce mémoire sont les mêmes que celles que professe aujourd'hui M. Bouillaud. — *Sur la petite vérole* et la vaccine : M. Boulu y donne un des premiers le conseil de vacciner deux fois. C'est M. Gimelle qui a fait à l'Académie le rapport sur ce mémoire. — *Sur les accidens causés par la présence des corps étrangers dans l'œsophage.*

En 1832, l'administration ayant été obligée de créer des hôpitaux temporaires pour recevoir les malades affectés du choléra, M. Boulu obtint un service important à l'hospice des orphelins (aujourd'hui Hôtel-Dieu annexe). Il a reçu à cette occasion la médaille du choléra, et n'a été décoré qu'en 1839. Il est tout à la fois bon praticien et bon confrère.

BOULU, Officier de santé-dentiste, reçu à Paris en 1824. (Rue Thiroux, 12.)

On trouve dans les annonces de l'Almanach des médecins de 1842, un article très louangeur fourni par M. Boulu sur les pièces de prothèse dentaire qui se confectionnent dans son cabinet. Cet article se termine par cette phrase : « Les ouvrages de M. Boulu se font remarquer non seulement par *leur fini*, mais aussi par *leur harmonie* avec les parties auxquelles ils s'adaptent, à tel point que chaque malade est *surpris agréablement* de retrouver, *sans aucune douleur dans un nez artificiel*, la réparation, *autant complète que possible*, des ravages d'une maladie qu'on cherche toujours à dissimuler. »

BOUNEAU ✱, Docteur en médecine ; médecin de l'hôpital des enfans et médecin-adjoint des prisons de Paris ; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue de Lancry, 12, de 11 heur. à 1.)

BOURDIN (*Charles-Etienne*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin d'une maison d'aliénés, et médecin de l'association des artistes dramatiques; né à Presmes (Haute-Saône) en 1815; reçu à Paris en 1838. (Rue Coquenard, 23, de 10 heur. à mid.)

M. Bourdin est attaché à la rédaction de la Revue médicale et des Annales médico-psycologiques, dans lesquelles on trouve de lui plusieurs articles qui dénotent un homme versé dans l'étude des maladies nerveuses; — il a publié en 1841 un *Traité de la catalepsie*, 1 vol. in-8°; et tout récemment (1844), un *Premier mémoire sur le traitement des affections cancéreuses* (des indications et des contre-indications de l'opération dans ces maladies); broch. in-8° de 43 pages.

BOURDON (*Isidore*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et physiologie); ex-médecin-inspecteur des eaux minéral. de Bagnols; né à Irun, département de l'Orne, en 1797; reçu docteur à Paris en 1823. (A Auteuil, Grande-Rue, 9.)

M. Isidore Bourdon est un de ces esprits indépendans qui éprouvent quelque peine à se plier aux exigences de la pratique, et qui trouvent en eux-mêmes une compensation des avantages que procure ordinairement une bonne, c'est à dire une lucrative clientèle. Se résignant à vivre de sa plume, il a débuté dans la littérature médicale par deux excellens mémoires de haute physiologie : l'un sur le *vomissement*; l'autre sur *l'influence de la pesanteur*. Plus tard il a publié :

En 1829, *Physiologie médicale* (2 vol. in-8°);

En 1830, *Physiologie comparée* (1 vol. in-8°);

La même année, *Lettres à Camille sur la physiologie;*

En 1834, *Guide aux eaux minérales de France et d'Allemagne* (1 vol. in-12). Ce dernier ouvrage, qui n'est au fond qu'un bon résumé des traités écrits sur le même sujet, le fit nommer médecin-inspecteur des eaux de Bagnoles (Orne); mais il ne conserva pas long-temps ce poste, ne se sentant pas le courage de jouer le rôle parfois très peu scientifique que le bien du ser-

vice et l'intérêt des auberges du lieu imposent à la plupart des médecins chargés de la direction de nos établissemens thermaux, et de la santé des malades qui les fréquentent.

M. Bourdon a encore publié une *Analyse de la doctrine de Gall comparée à celle de Lavater;* de bons articles dans le supplément hebdomadaire du *Constitutionnel*, sur les *hôpitaux* et plusieurs autres établissemens publics de Paris; des *morceaux d'histoire naturelle* fort spirituels dans le Musée des Familles, et tout récemment des notices de biographique médicale très élégamment écrites, etc. Il est du très petit nombre des membres de l'Académie qui ne sont pas décorés et qui trouvent qu'on peut très bien vivre sans cela.

BOURGEOIS ✱, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815; ancien chirurgien militaire. (Rue du Faubourg Montmartre, 13, de midi à 2 heur.)

BOURGEOIS, Officier de santé-herniaire, reçu à Paris en 1838. (Rue des Vieux-Augustins, 40.)

BOURGEOISE (*Ferd.-Théo.-Mich.*), Docteur en médecine; né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche) en 1785; reçu docteur à Paris en 1814. (Rue Saint-Anne, 17, de midi à 2 heur.)

M. Bourgeoise s'est fait connaître en publiant, il y a vingt ou vingt-cinq ans, sous le modeste titre de *Vade-mecum du jeune médecin*, un petit livre qui, sans avoir aucune portée scientifique, n'en est pas moins une production utile : c'est, comme on le prévoit, un résumé des connaissances et des préceptes que le débutant doit toujours avoir présens à l'esprit. Il a aussi publié plusieurs faits de pratique qui ne sont pas sans intérêt : par exemple une observation de *croup* et une d'*ictère;* on lui doit plusieurs expériences concluantes en faveur de la propriété vermifuge ou anthelmintique de l'écorce de racine de grenadier, que d'autres praticiens avaient toutefois préconisée avant lui.

BOURGERY (*Marc-Jean*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; né à Orléans en 1797 ; reçu à Paris en 1827. (Rue Madame, 24.)

Personne n'a jamais mis sérieusement en doute le secours que peut offrir le dessin pour l'étude de l'anatomie ; mais on avait cru pouvoir jusqu'à notre époque se contenter pour cela de simples figures, qui rappelassent au trait l'ensemble des formes et le rapport des organes. M. Jules Cloquet est un des premiers qui aient cherché à prouver qu'on pouvait aller au delà, c'est à dire donner par le dessin une idée exacte tout à la fois de la disposition des parties et de leur conformation intime, et il était réservé à M. Bourgery non seulement de donner à cette question la solution la plus satisfaisante, mais de nous étonner par la perfection des moyens employés à cet égard.

Rien en effet n'est plus beau que les planches qui forment les ouvrages d'anatomie auxquels se rattache principalement son nom, et qui ont paru, le premier, de 1831 à 1844, sous le titre de : *Traité complet de l'anatomie de l'homme comprenant la médecine opératoire ;* publié en 70 livraisons composées chacune de 8 feuilles de texte et 8 planches in-folio, lithographiées d'après nature par M. H. Jacob ; le second, sous celui de : *Anatomie élémentaire*, 20 planches représentant chacune un sujet dans son entier à la proportion de demi-nature, avec un texte explicatif à part, in-8°.

Indépendamment de ces deux ouvrages, bien capables assurément de faire à un médecin une réputation d'anatomiste consommé, M. Bourgery a publié en 1829 un *Traité de petite chirurgie* (1 vol. in-8°) ; il a présenté à l'Académie des sciences, de 1836 à 1843, plusieurs mémoires sur la *structure intime des poumons, de la rate, du cœur, du tissu osseux, de la glande thyroïde*, etc., sur la *respiration*, avec des planches d'anatomie microscopique ; enfin il vient (1844) de faire paraître un *exposé de l'anatomie et de la physiologie du système nerveux.* Ce sont ces travaux qui lui ont valu d'être décoré en 1838, et d'être placé en 1843 sur la liste de présentation des candidats pour le fauteuil vacant à l'Académie des sciences, par la mort de M. Larrey.

M. Bourgery s'est encore servi de ses connaissances en chimie organique pour donner aux bois encore sur pied une couleur différente de celle qui leur est propre : les essais qu'il a tentés à ce sujet ont déjà fourni de beaux résultats et donnent de grandes espérances.

BOURIAT, Membre de l'Académie R. de médecine, pharmacien (section de pharmacie) ; non médecin. — Nous ne connaissons rien de lui.

BOURJOT SAINT-HILAIRE, Docteur en médecine ; professeur d'histoire naturelle (zoologie élémentaire) au collége Bourbon, et professeur d'anatomie comparée ; né à Paris en 1801 ; reçu docteur à Paris en 1830. (Rue Geoffroy-Lasnier, 28, lundi, mercredi et vendredi.)

M. Bourjot Saint-Hilaire, que nous pensons lié à la famille des Geoffroy Saint-Hilaire, est désigné dans le dernier des Annuaires médicaux de Paris sous le simple titre d'*oculiste*. Les personnes qui ne le connaîtraient pas pourraient en concevoir une opinion peu favorable de l'étendue de ses connaissances médicales. Mais elles reviendront aisément de cette opinion quand elles sauront que M. Bourjot Saint-Hilaire ne s'est occupé d'ophtalmologie qu'après avoir été pendant deux années (1833 et 1834) chef de clinique du service consacré à l'Hôtel-Dieu à cette spécialité. C'est après avoir rempli ces honorables fonctions qu'il a fondé chez lui un dispensaire gratuit pour les ouvriers pauvres affectés des maladies des yeux ; à part cela, il s'occupe plus de science et d'éducation que de médecine pratique : nous avons vu de lui plusieurs bons articles d'histoire naturelle et de physiologie dans l'*Encyclopédie pittoresque* et dans divers recueils scientifiques ; il a adressé en 1833 à l'Académie R. des sciences d'intéressantes *considérations sur le nerf facial*.

BOURSE (jeune), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Boulevart de l'Hôpital, 22, de 10 heur. à midi.)

BOUSQUET (*J.-B.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, et secrétaire de son Conseil d'administration ; membre du Conseil médical de l'Académie R. de Musique ; reçu docteur à Montpellier en 1815. (Rue de Poitiers, 8, à l'Académie même, ou rue de Lille, 77, de 1 heure à 3.)

Quelque disposé qu'on puisse être à accepter les faits accomplis et à respecter les positions prises, on ne peut cependant s'empêcher de demander comment M. Bousquet est parvenu à être membre de l'Académie, où il est classé dans la section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale, et pourquoi il y occupe les fonctions largement rétribuées de secrétaire du Conseil d'administration. Nous nous rappelons fort bien qu'à la fondation de l'Académie, il fut nommé chef des bureaux ; mais ce ce poste le rendait complètement étranger aux travaux scientifiques de l'Assemblée. C'est donc dans le zèle qu'il a mis à l'accomplissement des devoirs inhérens à cet emploi et appuyé de sa collaboration à la *Revue Médicale*, écho des doctrines de Montpellier, qu'il faut, à défaut absolu d'ouvrages imprimés, chercher les raisons qui le firent passer en 1824 de la salle des bureaux dans l'enceinte sacrée.

Comme, par le temps qui court, la fin justifie tout, nous voulons bien nous contenter d'expliquer l'avènement de M. Bousquet au poste le plus avantageux de l'Académie, par le fait lui-même ; mais malheureusement, ce qu'on ne peut nier, c'est que depuis qu'il y est, il n'a rien ou presque rien écrit, car il est assez juste sans doute pour ne pas considérer comme œuvres sérieuses le *Traité de la vaccine* qu'il a publié en 1834, sur la demande du gouvernement, et sa *Notice sur le Cow-pox découvert en* 1837 *à Passy*, notice dont le graveur et le coloriste ont tout le mérite. Ensuite on le voit rarement prendre part aux discussions, si ce n'est pour justifier le Conseil d'administration des reproches d'imprévoyance, de mauvais vouloir et de partialité qu'il s'attire souvent ; enfin, au petit nombre de rapports qu'il fait, on croit reconnaître qu'il n'est pas étranger à la répartition des travaux entre tous les membres.

Du moins M. Bousquet se rend-il indispensable par sa participation au choix des matériaux qui composent le bulletin mensuel ou le volume annuel des Mémoires de l'Académie? Cela se peut; mais alors il nous permettra de lui faire observer que si on en juge par le succès de ces deux publications, elles font infiniment plus d'honneur à son zèle qu'à son jugement. Quant aux rapports de M. Bousquet avec ses confrères au sujet des vaccinations, dont il est chargé, nous n'avons point à nous en plaindre personnellement; mais quelques médecins qui ont encore la simplicité de croire que les hommes sont faits pour les emplois, et non pas les emplois pour les hommes, trouvent qu'il prend, dans la distribution du vaccin aux confrères non académiciens qui viennent en chercher, un air tant soit peu trop aristocratique. Avec tout cela, nous fit observer un des amis de M. Bousquet, auquel nous faisions part de ces réflexions, vous ne pouvez méconnaître qu'il ne soit un homme d'esprit. Non, sans doute, répondit un interlocuteur qui vise à être piquant, et n'en voulons d'autres preuves que le talent avec lequel il a prouvé, dans l'éloge historique qu'il a récemment fait de Double, qu'un médecin pouvait obtenir de beaux succès dans le monde sans avoir de grands titres scientifiques.

BOUSSENARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840; médecin-adjoint ou en second de l'Infirmerie royale. (Faubourg du Roule, 21.)

BOUTIN DE BEAUREGARD (*Marie-Gabriel*) ✱, Docteur en médecine, chirurgien-major de la troisième légion de la garde nationale; né à Rennes en 1793; reçu à Paris en 1822. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 5, de 9 heur. à 11.)

M. Boutin de Beauregard est un praticien honnête, un homme consciencieux, qui a mieux aimé se livrer tout entier à la pratique de son art que chercher à se faire un nom dans la littérature médicale. La thèse qu'il avait soutenue sur l'*Empyème*, pour sa réception, prouve cependant qu'il eût pu trouver des succès dans cette dernière carrière s'il eût voulu s'y hasarder comme

tant d'autres. Plusieurs sociétés de bienfaisance compte M. Boutin de Beauregard parmi leurs membres les plus dévoués et les plus actifs; délégué, à l'époque du choléra, par le Conseil central de salubrité, près le troisième arrondissement, il y déploya un courage et une bonté dont les habitans de ces quartiers ont gardé un reconnaissant souvenir. Ce fut à cette occasion qu'il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur; l'administration des hôpitaux le présenta deux fois comme candidat pour des places vacantes dans son ressort.

BOUTOL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue Beauregard.)

BOUTRON-CHARLARD (*A.-F.*), Membre de l'Académie R. de Médecine, pharmacien (section de pharmacie); non médecin. (Boul. Bonne-Nouvelle.)

— *Recherches sur l'existence du principe âcre dans l'ambryon du ricin* (avec M. Henri); broch. in-8°, 1824. — *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues*, 1829. — *Expériences sur les amandes amères et sur l'huile volatile qu'elles fournissent* (avec M. Robiquet). 1830. — Plusieurs autres mémoires sur la chimie et la pharmacie. On prétend qu'il possède une belle collection d'autographes.

BOUVIER ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section d'anatomie et de physiologie); agrégé libre de la Faculté; médecin de la Salpêtrière; propriétaire-directeur d'un établissement orthopédique à Chaillot; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue Saint-Pierre, 14, à Chaillot.)

Disciple de Béclard et l'un des anciens aides d'anatomie les plus distingués de l'école de Paris, M. Bouvier n'était encore connu que comme habile anatomiste et se destinait sans doute à l'enseignement, lorsque l'orthopédie, depuis long-temps négligée en France, devint tout à coup, pour quelques spéculateurs habiles, un assez bon moyen de fortune. Obligé, par des raisons de

santé, d'abandonner les concours pour prendre une voie plus courte, et convaincu de tous les avantages qu'aurait sur les fabricans d'appareils de redressemens, un homme qui entrerait en lice, précédé d'une réputation scientifique, il acheta en 1824 ou 1825, un établissement orthopédique des plus en vogue et des plus prospères de l'époque.

Cet établissement était précisément celui dans lequel avaient été importés d'Allemagne, quelques années avant, par des personnes complètement étrangères à la médecine, les lits mécaniques proposés par un coutelier de Vurtbourg pour combattre les courbures de la colonne vertébrale. Il était donc tout naturel que M. Bouvier se déclarât le partisan le plus prononcé de la méthode de l'extension, dont ces lits sont encore aujourd'hui les principaux moyens. Aussi ne négligea-t-il aucune occasion de repousser les attaques dont ces lits devinrent l'objet. C'est ainsi que lorsque le docteur Lachaise publia en 1827 son *Précis physiologique sur les courbures de l'épine*, dans lequel il démontrait clairement 1° que l'extension était irrationnelle puisqu'elle ne ressortait pas de l'appréciation des véritables causes des courbures du rachis, et qu'elle n'était pas exempte de dangers; 2° que l'action combinée des puissances musculaires lui était généralement préférable, M. Bouvier traita (voyez les *Archives*), d'utopiste, presque de visionnaire, le confrère assez mal avisé pour prouver que le pivot sur lequel roulait toute l'affaire des orthopédistes était vermoulu; mais il n'en profita pas moins des avis qu'on lui donnait, puisqu'il enleva à l'extension ce qu'elle avait de trop ostensiblement irrationnel, et qu'il ajouta à ses moyens de redressement un magnifique gymnase, dont ses prédécesseurs avaient cru pouvoir se passer.

Quelle est aujourd'hui l'opinion de M. Bouvier sur la méthode de l'extension? C'est ce à quoi il nous est impossible de répondre, car si dans l'article *vertèbre* qu'il a fourni au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, il reconnaît toujours que « l'extension est, sans aucun doute, le moyen curatif par excellence des déviations du rachis; » on y voit aussi la force de la

vérité lui arracher cet aveu : « les courbures de la colonne vertébrale ne se redressent jamais complètement. » N'est-ce pas un peu le cri de la montagne qui accouche d'une souris !

Mais si on juge M. Bouvier en dehors de l'orthopédie, considérée comme affaire de maison de santé, on ne peut se dissimuler qu'il ne soit homme d'un véritable mérite : il en a donné pour preuves, 1° sa collaboration à la belle édition que Béclard a donnée de l'*Anatomie de Bichat ;* 2° ses succès dans ses concours à l'École, pour la place d'aide d'anatomie qu'il a obtenue, et pour celle de prosecteur qu'il a vivement disputée à M. Blandin ; 3° son travail sur l'*Etiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, couronné par l'Institut, mais dans lequel il n'est pas question, bien entendu, des lits mécaniques ; 4° son *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot*, inséré parmi ceux de l'Académie R. de Médecine, tome VII ; 5° plusieurs autres mémoires et de bons articles de journaux et de dictionnaires.

M. Bouvier est aussi un des membres les plus assidus de l'Académie ; il lui soumet fréquemment des pièces fort remarquables d'anatomie pathologique recueillies dans son service de la Salpêtrière, où il est entré non pas comme orthopédiste, mais par la voie du bureau central, c'est à dire par le concours. On lui doit aussi cette justice de reconnaître qu'il semble chercher à faire oublier sa position de spécialiste, et que sans la crainte d'être débordé par M. Guérin, son seul adversaire véritablement redoutable pour le traitement des bossus, il se contenterait de faire de l'orthopédie une affaire d'intérieur et en parlerait le moins possible dans le monde scientifique. On lui pardonne la sortie qu'il a faite, il y a trois ou quatre ans, à l'Académie, contre le *Traité des airs, des eaux, et des lieux* d'Hippocrate, qu'il a sans façon prétendu n'être qu'un amas incohérent d'idées triviales : cet admirable livre est un de ceux dont on ne trouve la clé ni dans l'étude de l'anatomie, ni dans la combinaison des appareils orthopédiques. M. Bouvier peut ne pas le comprendre et n'être pas moins un chirurgien fort distingué.

BOYER (*F.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806. (Rue Saint-Thomas-du-Louvre, 22.)

BOYER (*Philippe*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé libre de la Faculté; chirurgien de l'hôpital Saint-Louis; baron par droit héréditaire; né à Paris en 1801 ou 1802, puis reçu docteur en médecine en 1825. (Rue de Grenelle-Saint-Germain, 9, de 10 heur. à midi.)

On est assez généralement disposé à croire que l'aptitude à l'étude des sciences se transmet rarement du père au fils; c'est une erreur si on en juge par le grand nombre de médecins de notre époque, qui, comme MM. Paul Dubois, Royer-Collard, Laugier, Guersant, Larrey et plusieurs autres, continuent dignement des noms chers à divers titres aux sciences médicales. M. Philippe Boyer, fils du célèbre chirurgien de l'empereur et de la Charité, ne dépose certainement pas non plus en faveur de la croyance populaire. Nous ne prétendons pas dire pour cela qu'il ait atteint, qu'il atteindra même jamais son illustre père : il est des hommes qu'on peut se contenter de suivre. L'auteur du *Traité des maladies chirurgicales* en était un.

M. Philippe Boyer a obtenu au concours son titre d'agrégé de l'école et sa place de chirurgien à l'hôpital Saint-Louis; il a publié en 1836 un *Traité pratique de la syphilis* (1 vol. in-8°), qui résume assez bien l'état où en étaient nos connaissances sur les affections vénériennes à cette époque; mais ce qui l'a surtout fait connaître comme praticien, ce sont les essais qu'il a tentés pour traiter par la compression les ulcères des jambes. Le résultat de ces essais a été consigné en 1831 dans une brochure sagement écrite, ayant pour titre : *Rapport sur un mode de traitement des ulcères des jambes, sans assujettir les malades ni au repos ni au régime.* Cette méthode a été adoptée par beaucoup de praticiens et compte déjà de nombreux succès. M. Boyer a aussi concouru plusieurs fois pour une chaire à l'Ecole, et quoique son genre d'esprit ne se prête pas aisément aux subtilités de l'argumentation, il s'est honorablement tiré de toutes les

épreuves. Quand il assiste comme agrégé aux examens, il rappelle les manières bienveillantes de son père.

BOYER (*Lucien-A.-H.*), Docteur en médecine; né en 1808, à Turin en Piémont (ancien département du Pô), de parens français; reçu docteur à Paris en 1836. (Quai Malaquais, 17, de 2 heur. à 3.)

Ancien interne des hôpitaux et ex-chef de clinique de la Faculté, M. Boyer (Lucien) est le beau-frère de M. Amussat, et doit à cette circonstance non pas le rang honorable qu'il occupe parmi les jeunes praticiens, parce qu'il l'eût sans doute atteint sans cela, mais l'immense avantage d'y être promptement parvenu. M. Boyer a déjà publié plusieurs travaux importans, parmi lesquels on remarque surtout ses *Recherches sur l'opération du strabisme* (1 vol. in-8°, 1844, avec planches). Cet ouvrage résume fort bien l'opinion et la pratique de M. Amussat sur ce sujet, mais il a eu à notre avis le grand défaut d'être publié à une époque trop rapprochée des faits au développement desquels il est consacré, pour qu'on ait pu savoir si les succès qui s'y trouvent enregistrés se sont maintenus. Or, il est aujourd'hui incontestable qu'un très grand nombre de guérisons n'ont été que momentanées; ce qu'on eût prévu si on eût tenu un compte plus rigoureux des causes du strabisme, qui résident très souvent en un fonctionnement anormal, non pas des agens mécaniques de la vision, mais des centres nerveux chargés de leur donner l'impulsion. M. Boyer vient encore de publier dans le cahier de février de la Revue médicale, un excellent Mémoire sur les *polypes fibreux de l'utérus* et sur un nouveau moyen d'en faire la ligature. Il concourt dans ce moment pour le bureau central.

BOYS DE LOURY ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831; chirurgien de la prison de Saint-Lazare. (Rue Saint-Honoré, 338, de 11 heur. à 1.)

BOYVEAU-LAFFECTEUR, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue d'Enfer, 19, de midi à 1 heur.)

BRACONNOT, Officier de santé-dentiste, reçu en 1825; né à Commercy. (Place des Victoires, 10.) — M. Braconnot est sans contredit un des dentistes les plus connus de Paris. On le dit à la hauteur de sa réputation.

BRAILLY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Montmartre, 63, de 1 heur. à 3.)

BRAIVE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue Saint-Joseph, 8, de 2 heur. à 3.)

BRASSEUR (jeune), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Impasse Doyenné, 8, de midi à 2 heur.)

BRÉARD, Docteur en médecine; né dans le département de la Seine-Inférieure en 1803; reçu à Paris en 1832. (Rue Quincampoix, 32, mardi, jeudi et samedi, de midi à 2 heur.)

M. Bréard a fait ses études classiques à Rouen, où il a remporté le premier prix de botanique. Terminant ses études médicales à Paris, au moment où le choléra y régnait, il s'y est noblement conduit et a mérité la médaille délivrée à cette occasion. La thèse qu'il a soutenue la même année, pour sa réception, a pour titre : *Programme d'un essai sur l'unité et l'activité propres de l'organisme humain vivant, dans la santé et dans la maladie.* Cette thèse, écrite avec goût et conçue avec art, a pour but de fournir une nouvelle force aux argumens des spiritualistes qui soutiennent que la vie n'a pas sa cause dans cet arrangement de la matière qu'on nomme *organisation*, et qui en donnent pour principales preuves ces trois faits, savoir : que la vie préexiste dans le germe animal, sans aucune forme, sans aucune partie solide; qu'elle cesse tout à coup sans aucun changement appréciable dans les conditions matérielles de l'organisme, tandis qu'elle persiste quelquefois, même fort long-temps, malgré les désorganisations les plus graves. Nous sommes loin de partager complètement les idées au développement desquelles est con-

sacrée cette thèse, mais nous l'avons lue avec plaisir d'un bout à l'autre et nous la recommandons aux personnes qui cherchent à pénétrer le mystère des causes premières.

BRÉON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1816. (Boulevart Saint-Denis, 26, de 2 heur. à 3.)

BRESCHET (*Gilbert*) O. ✻, Professeur a la Faculté (chaire d'anatomie), nommé le 22 juillet 1836; Membre de l'Institut et de l'Académie R. de Médecine (section d'anatomie pathologique); chirurgien de l'Hôtel-Dieu et consultant du roi; né en 1784; reçu docteur à Paris en 1812. (Rue de Seine-Saint-Germain, 10, de 11 heur. à 1.)

Si les adversaires du concours en matière d'élection pour les chaires de l'école, avaient besoin de preuves en faveur de leur opinion, ils en trouveraient une des plus saillantes dans la carrière scientifique de M. Breschet. Parmi les chirurgiens de notre époque qui se sont placés au premier rang, il en est peu qui le surpassent en véritable savoir et surtout en érudition; cependant il a plusieurs fois affronté sans succès les chances du concours pour arriver à l'école, et, quand il y est parvenu, sa nomination a non seulement soulevé des réclamations, mais encore occasionné quelques troubles.

Pourquoi cela? parce que, nous saisissons cette occasion de le dire, l'aptitude aux concours ne réside pas d'une manière toute exclusive dans le savoir. Cette aptitude se compose d'abord d'une haute opinion de soi et d'une grande confiance en ses moyens, d'une habitude de parler en public, d'une mémoire fidèle, d'une certaine manière enfin d'envisager les hommes et les choses, qui vous donne la faculté de saisir promptement le côté par où faiblissent les premiers et l'endroit par où pèchent les secondes; les connaissances positives ne viennent souvent qu'après : elles sont nécessaires, il est vrai, mais seules elles ne peuvent suffire; quant au génie, il est certainement plus nuisible qu'utile en pareille matière. Aussi Broussais et Laënnec

n'eussent jamais été professeurs à l'école, s'ils avaient été obligés de passer par la périlleuse épreuve du concours. Il est vrai aussi qu'ils étaient trop pénétrés de leur supériorité pour en courir les chances. M. Breschet, quoique dans une position moins tranchée et, disons le mot, moins élevée, aurait dû suivre leur exemple et parvenir à l'école en concourant dans son temps avec ses condisciples, mais y renoncer quand il s'agissait de concourir avec ses propres élèves, occupant surtout depuis plusieurs années le titre le plus honorable que puisse ambitionner un médecin, celui de membre de l'Institut.

Mais n'oublions pas que c'est moins le procès du concours, qu'une espèce de biographie morale et scientifique de M. Breschet que nous sommes obligés de faire ici. Or, M. Breschet, qui est encore loin de la soixantaine, puisqu'il n'est que de 1784, a été de bonne heure un de ces élèves studieux qui ont passé par tous les postes secondaires, en dehors desquels l'instruction n'est souvent qu'un jeu de l'esprit. D'abord externe, puis interne dans les hôpitaux de Paris et prosecteur à la Faculté, il a été reçu docteur en 1812. Sa thèse, dont le sujet a été *l'hydropisie active*, a eu cela de remarquable qu'elle repose sur cette idée, qui fut donnée depuis comme une découverte de la médecine physiologique, savoir que certains épanchemens séreux résultent non d'un relâchement, mais de l'exaltation des propriétés vitales de la membrane qui les produit, et, partant, que les saignées et les délayans sont plus appropriés à leur traitement que les moyens opposés.

En 1818, M. Breschet fut nommé médecin du bureau central, et l'année suivante chef des travaux anatomiques de la Faculté. On voit encore dans les cabinets de l'école les belles préparations qu'il fit à l'occasion du concours qui lui valut cette place. En 1820, l'administration des hôpitaux lui confia la direction du service chirurgical de l'hospice des Enfans-Trouvés, et, en 1822, l'appela à l'Hôtel-Dieu avec le titre de chirurgien ordinaire. Ce ne fut qu'en 1836 qu'il parvint à l'école, étant depuis plusieurs années membre de l'Institut; M. Breschet est, de tous nos pro-

fesseurs, un de ceux qui ont su le mieux partager leur temps entre les exigences de l'enseignement et la culture des points les plus élevés de la science. Nous ne ferons pas ici la nomenclature de ses nombreux travaux, nous nous bornerons à citer les principaux, qui sont :

1° En anatomie, la belle traduction qu'il a donnée en 1823, avec M. Jourdan, du *Manuel d'anatomie* de Meckel; ses *recherches anatomiques et physiologiques sur le système nerveux*, publiées in-folio en 1828; ses *études de l'œuf dans l'espèce humaine et dans quelques autres espèces;* enfin ses *recherches sur la structure de la peau et l'organisation de l'ouïe*, publiées en 1835 et 1836; et puis l'*histoire anatomique d'un organe de nature vasculaire découvert dans les cétacés*, imprimée en 1836, avec fig.

2° En physiologie, ses *recherches expérimentales sur l'exhalation pulmonaire et sur l'influence du nerf pneumogastrique dans la digestion*, ouvrages publiés avec M. Milne Edwards; ses *recherches historiques et expérimentales sur la formation du cal;* c'est un de ses premiers travaux; il a été imprimé en 1819; son *anatomie microscopique des nerfs*, qui eut pour résultat de démontrer qu'ils ne sont parcourus par aucun canal; mémoire fait avec M. Raspail et inséré dans le tome IV du *Répertoire d'anatomie et de physiologie*, qui contient aussi de lui une dissertation fort curieuse sur la matière colorante du placenta de quelques animaux.

3° En pathologie, un *Traité des maladies des artères et des veines*, traduit de Jos. Hodgson, mais qu'il a enrichi de notes qui donnent à l'ouvrage une nouvelle valeur; enfin plusieurs mémoires sur les *hernies*, les *anévrismes* et divers cas de clinique et de médecine opératoire.

M. Breschet, après tout, ne se prévaut de tant de titres que tout juste ce qu'il faut pour montrer qu'il est parfaitement à la hauteur de la position qu'il s'est acquise. Mais il n'en est pas moins pour cela un protecteur zélé pour ceux qu'il prend sous son patronage, et un confrère serviable. Il avait pour Dupuytren

une grande affection et une vénération profonde : le rôle secondaire qu'il a quelquefois consenti à remplir auprès de cet autocrate de la chirurgie française, ne fait pas moins honneur à son cœur qu'à son jugement. Enfin l'Académie a en lui un de ces membres qui, sans être excessivement assidus, ne lui font pourtant jamais défaut quand on agite quelques questions plus faciles à être sûrement résolues par des faits ou de sages raisonnemens, que par des tours d'esprit ou des efforts d'imagination.

BRESSAND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Thévenot, 8.)

Ancien interne de l'Hôpital des Enfans, M. Bressand a choisi pour sujet de sa thèse inaugurale la *pneumonie des enfans*, maladie qu'il avait eu occasion d'étudier dans ce que son diagnostic a souvent d'obscur et son traitement de difficile. Ayant payé sa dette, comme la plupart de ses confrères, à l'époque du choléra, il a non seulement reçu la médaille frappée à cette occasion, mais encore été regardé digne de la croix de la Légion-d'Honneur par les habitans de son quartier, qui en ont formellement fait la demande pour lui. Praticien éclairé, il a communiqué aux journaux de médecine plusieurs observations pleines d'intérêt, recueillies soit dans les hôpitaux, soit dans sa propre clientèle. Médecin profondément pénétré de la dignité de son art, il n'échappe aucune des occasions de faire le bien, qui sont si communes dans le quartier qu'il habite.

BREWSTER, Officier de santé-dentiste, reçu en 1836. (Rue de la Paix, 11.)

D'origine anglaise ou américaine, M. Brewster a su se faire une sorte de spécialité du plombage des dents. Le public parisien, toujours disposé à trouver quelque chose d'extraordinaire dans ce que lui offre un étranger, croit qu'il se sert pour boucher les cavités des dents cariées d'un or supérieur à celui dont se servent les autres dentistes, et, par conséquent, préparé pour lui seul. C'est une erreur. M. Brewster a publié dans le numéro du 14 novembre de la Gazette des Hôpitaux de 1840, un cas de

développement anormal de la portion antérieure du maxillaire supérieur. Nous ne croyons pas du tout à l'efficacité des moyens qu'il propose pour corriger ce vice de conformation. Les personnes qui se rendent un compte exact tant de la manière dont sont unies entre elles les pièces osseuses qui forment la mâchoire inférieure, que de celle dont sont implantées les dents, sont assurément de notre avis.

BRICHETEAU (*Isidore*) ✵, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); médecin de l'hôpital Necker; né en 1789; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Beaux-Arts, 5, de midi à 2 heur.)

La partie élevée du corps médical, qu'on nous pardonne cette locution, renferme, hélas! bien des ambitions de tous genres et des vanités de toute espèce; mais elle contient aussi un certain nombre de praticiens modestes pour lesquels la science est le but, la médecine l'unique moyen, et qui sourient de pitié en voyant tout ce que le désir de la célébrité et de la fortune suggère autour d'eux en savoir-faire et en petits moyens.

M. Bricheteau est un de ces hommes modestes et consciencieux. Formé de bonne heure à l'étude de la partie essentiellement pratique de l'art par les conseils et l'exemple de Pinel, sous lequel il eut le bonheur de débuter dans la carrière, il fut reçu docteur en médecine en 1815, alors âgé de vingt-cinq ans, après avoir été successivement interne à la Salpêtrière, à l'Hôpital des Enfans et à l'Hôtel-Dieu. Associé, dès 1816, aux travaux de son illustre maître, il publia avec lui ou sous son patronage, comme on voudra, un grand nombre d'articles dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales. Ces articles, parmi lesquels on remarque surtout ceux qui sont consacrés aux mots : *hémorrhagie, indication, inflammation, médecine hippocratique, névrose, observation, ouverture cadavérique, pleurésie, pneumonie, tubercule*, etc.; ces articles, disons-nous, portent tous l'empreinte de l'esprit philosophique et cependant plein de méthode qui caractérise tous les écrits de Pinel, dont il avait heureusement

essayé de prendre la manière sententieuse et aphoristique.

Lorsque ce dictionnaire fut sur le point d'être terminé, M. Bricheteau fut un des collaborateurs sur lesquels le fondateur de cette lucrative spéculation basa l'espoir de la continuer sous le titre de *Journal complémentaire*. C'est même dans ce recueil qu'il a déposé ses travaux les plus originaux, c'est à dire ceux qui lui appartiennent en propre, tels qu'un mémoire sur la *formation des kistes apoplectiques*, de curieuses recherches sur l'*action réciproque du cœur et du cerveau*, ainsi que sur la *Coïncidence des altérations organiques, viscérales avec les hémorrhagies*, et une dissertation fort étendue sur l'*hépatisation pulmonaire*. Les archives générales de médecine ont aussi de lui plusieurs mémoires importans sur les résultats de *la Compression dans l'ascite*, sur les *fièvres pernicieuses*, sur l'*emploi de l'émétique dans les phlegmasies pulmonaires*; enfin un grand nombre d'articles bibliographiques qui, en décélant le critique éclairé, laissent néanmoins apercevoir l'homme bon et l'écrivain tolérant.

M. Bricheteau est resté fort long-temps sans être attaché aux hôpitaux. Ce n'est qu'en 1830 qu'on répara cette injustice envers lui : il ne s'en plaignit jamais, mais il eut le bon esprit de prouver, par la publication d'un volume de *Mémoires cliniques*, rédigés dans le service qui lui fut confié à Necker, que tous les torts étaient du côté de l'administration des hôpitaux, et qu'en se privant des lumières d'un praticien aussi éclairé et surtout aussi prudent que lui, elle avait agi contre l'intérêt des malheureux au salut desquels elle est chargée de pourvoir. Ce n'est aussi qu'en 1835 qu'il reçut la croix, et très probablement il serait encore à l'attendre si l'Académie, dont il faisait partie depuis 1822, n'eût éprouvé quelqu'embarras à l'en voir privé et ne l'eût formellement demandée pour lui.

M. Bricheteau a encore publié un *Traité analytique sur le croup en* 1826, un développement de sa thèse inaugurale sur l'*Hydrocéphale aiguë des enfans en* 1828, et une édition du *Traité d'hygiène de tourtelle* qu'il a enrichi de notes et de supplémens propres à donner à cet ouvrage une nouvelle valeur.

M. Bricheteau a cela de remarquable dans ses écrits, que le respect qu'il porte à la mémoire de Pinel et l'admiration qu'il a nécessairement dû concevoir pour les doctrines de cet illustre nosographe, ne l'ont jamais ébloui au point de méconnaître les services que Broussais et ses sectaires ont rendus à la science. Partout il a cédé à l'évidence des faits, partout il s'est laissé guider par l'expérience et lui a sacrifié ses idées préconçues. Quant au rôle qu'il joue à l'Académie, il serait fort à désirer que tous ses collègues le prissent pour modèle. Alors on n'aurait point à déplorer les scènes tumultueuses et les luttes acharnées dont ces messieurs semblent, depuis quelque temps, prendre à tâche de nous donner le spectacle, et on ne verrait pas la considération publique, dont nous avons tant besoin, s'éloigner tous les jours de plus en plus de nous, souvent par la faute de ceux mêmes qui semblent ne s'en être rendus les dépositaires que pour la faire tourner à leur avantage.

Qu'on ne pense pas cependant que M. Bricheteau soit un de ces hommes qui ne doivent le calme de leur conduite qu'à leur indifférence pour les choses de ce monde ; peu de médecins, au contraire, poussent aussi loin que lui le sentiment de leur dignité. Les hommes indépendans et justes se rappelleront long-temps avec quelle indignation il a stigmatisé en pleine Académie et dans les journaux politiques la faiblesse, qu'on nous pardonne la douceur du mot, du conseil d'administration qui, en 1824, raya le nom vénéré du duc de Larochefoucauld-Liancourt de la liste des personnes qui avaient bien mérité de l'humanité en aidant à la propagation de la vaccine.

Enfin nous devons dire, pour être juste, que M. Bricheteau n'a jamais poussé l'abnégation personnelle jusqu'à ne pas songer un peu à ses intérêts matériels. Long-temps attaché, on dit même intéressé à l'établissement orthopédique de M. Divernois, il a défendu cet établissement contre les attaques des maisons rivales. Convaincu qu'on n'est jamais mieux servi que par soi, il s'est même chargé de faire à l'Académie plusieurs rapports sur les moyens de cet habile orthopédiste. On lui attribue aussi une brochure

qui parut en 1826 sous le titre de : *La vérité sur les progrès récens de l'orthopédie,* et dans laquelle les partisans des lits mécaniques proposés à cette époque pour le traitement des difformités de la taille, sont assez rudement traités. Celui qui écrit ces lignes, quoique opposé, comme lui, aux lits mécaniques, a eu sa part des attaques de M. Bricheteau; mais il songe bien moins aujourd'hui, comme on le voit, à en tirer vengeance qu'à rendre hommage à la vérité.

BRIÈRE DE BOISMONT (*A.*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; propriétaire-directeur d'un établissement destiné aux aliénés; né à Rouen; reçu docteur à Paris en 1825. (A son établissement rue Neuve-Ste-Geneviève, 21, de 11 heur. à 5.)

Ancien élève et lauréat de l'école pratique, membre de l'une des commissions médicales envoyées en 1831 en Pologne, pour étudier le choléra, M. Brière s'occupe aujourd'hui exclusivement des maladies mentales. La maison qu'il a ouverte pour le traitement de ces maladies, est spécialement destinée aux personnes appartenant aux classes moyennes de la société, puisque le prix ordinaire de la pension varie de huit à douze cents francs par an. Il est impossible qu'elles soient non seulement mieux, mais même aussi bien soignées ailleurs pour de semblables prix.

Si M. Brière n'est que depuis quatre ou cinq ans propriétaire de cet établissement, il ne s'était pas moins occupé depuis longtemps des diverses affections de l'intelligence, et de celles que renferme le cadre immense des maladies nerveuses. Il a en effet publié en 1827, dans la Revue médicale, des *Considérations médico-légales sur la monomanie homicide*; — en 1829, dans les Archives gén. de méd., un *Mémoire sur les congestions épileptiformes chez les aliénés;* — en 1830, un ouvrage sur *la Pellagre, ses lésions anatomiques et la folie pellagreuse,* observée au grand hôpital de Milan ; plus un mémoire sur l'*Interdiction des aliénés* et de nouvelles vues *Sur les établissemens qui leur sont destinés;* — en 1839, dans les Annales d'hygiène, une dissertation sur l'*Influence de la civilisation sur la folie*, dans laquelle il démontre

péremptoirement que le nombre des personnes atteintes de cette cruelle maladie doit nécessairement augmenter à mesure que notre civilisation s'avance dans la voie si peu naturelle qu'elle s'est ouverte, contrairement à l'opinion de quelques optimistes qui trouvent qu'un état social qui leur procure honneur et fortune est un état parfait.

Enfin il a lu récemment à l'Académie un mémoire essentiellement pratique sur *le Délire aigu qu'on observe dans les établissemens d'aliénés*. Ce mémoire est inséré dans le n° du 19 août de l'année 1842 de la Gazette médicale.

Ces divers écrits doivent être pour les confrères de M. Brière une garantie des soins médicaux qu'il donne aux malades qu'ils peuvent lui confier. Il a d'ailleurs publié plusieurs autres ouvrages qui attestent un excellent esprit et des connaissances générales aussi méthodiquement acquises que sagement élaborées. Ces ouvrages sont : *Elémens de botanique*, *histoire des plantes considérées sous le rapport de leurs propriétés médicales et de leurs usages*, 1825, in-12; — *Traité élémentaire d'anatomie descriptive*, qui a eu deux éditions; — *Examen des diverses opinions émises sur la fièvre jaune*, dans la nouvelle Bibliot. méd. en 1828; — *Recherches anatomico-pathologiques sur quelques maladies du foie*; — Réponse à cette question : *Faire connaître ce qu'on sait de positif sur la localisation des facultés cérébrales?* ouvrage couronné en 1827 par la Société de médecine de Bordeaux; — *Histoire physiologique et pathologique de la menstruation*; couronnée par l'Académie royale de médecine en 1840; — Enfin, *Leçons orales de clinique chirurgicale de Dupuytren*, publiées avec M. Marx.

BRIOIS (*J.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Place du Louvre, 20, de midi à 2 heur.)

BRIQUET, Docteur en médecine; médecin à l'hôpital Cochin; agrégé libre de la Faculté; reçu à Paris en 1824. (Boul. Montmartre, 10, de midi à 2 heur.)

M. Briquet est un des anciens élèves des hôpitaux de Paris qui se sont distingués dans le cours de leurs études. Il s'est particulièrement fait connaître dans ces derniers temps par une lecture qu'il a faite à l'Académie royale de médecine sur la propriété qu'il a cru découvrir au sulfate de quinine, administré à forte dose, de guérir, comme par enchantement, le rhumatisme articulaire aigu. Plusieurs faits recueillis par divers praticiens sont malheureusement venus prouver qu'il s'était fait à cet égard la plus complète illusion, d'abord, parce que ce médicament n'avait pas contre le rhumatisme articulaire aigu une action beaucoup plus marquée que l'émétique tout préconisé par les uns, que le colchique regardé comme infaillible par les autres; ensuite, parce que son emploi est souvent suivi de graves accidens cérébraux fort inquiétans.

M. Briquet avait aussi proposé, il y a douze ou quinze ans, l'emploi des frictions mercurielles comme moyen abortif des pustules varioliques. Il faut que l'expérience n'ait pas été très favorable à ce moyen, puisqu'il n'en est plus question aujourd'hui. Il n'en est pas moins pour cela un bon praticien, un excellent confrère.

BROC (*Pierre-Paul*), DOCTEUR EN MÉDECINE et professeur particulier d'anatomie et de physiologie; né en 1782 à Mézin (Lot-et-Garonne); reçu docteur à Paris en 1818. (Rue de Rivoli, passage Delorme, 12.)

Voyez un peu comment se gouvernent les affaires de ce bas monde. Voilà un homme que tous ceux qui suivent le mouvement de la science, regardent comme un des plus capables d'enseigner l'anatomie, parce que peu la comprennent mieux que lui, tant comme question d'histoire naturelle que comme moyen médical; voilà un homme qui ne s'est jamais présenté aux concours ouverts sur cette science, sans exciter parmi les auditeurs un enthousiasme qui s'est trahi plus d'une fois par d'énergiques protestations en sa faveur; et cependant dans ces écoles qui font de l'anatomie la base de toutes connaissances médicales, pas une place ne lui est donnée : les premières, on les lui arrache parce

qu'elles produisent de beaux émolumens, les autres ; on les lui refuse parce que toute comparaison tournerait à son avantage. Après cela, dites donc que la vérité règne toujours.

Il y a plus de trente ans que M. Broc est connu comme professeur d'anatomie. Sa manière d'enseigner cette science diffère de celles qui sont généralement usitées, en ce qu'il en fait bien plutôt une chose de sentiment qu'une affaire de mémoire. Chaque objet est étudié par lui à la fois dans sa forme et dans ses rapports, dans son but et dans ses moyens. Pour faciliter cette étude il invoque non seulement l'art du dessinateur, mais il a un des premiers fait usage de pièces artificielles qui, s'adaptant les unes aux autres avec la plus exacte précision, et grossies quand leur exiguité naturelle les rend difficilement saisissables, donnent de chaque organe une idée, qui, arrivant à l'esprit par la voie du raisonnement, s'y gravent en traits ineffaçables. Nous avons vu plusieurs de ces pièces, entre autres un sujet complet, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'elles sont supérieures à tout ce qu'on a fait depuis en ce genre.

M. Broc n'a malheureusement apporté dans l'enseignement de l'anatomie que du savoir ; et que peut le savoir seul ? Aussi, fatigué d'une lutte inutile, quitta-t-il la France pendant une dizaine d'années, dont il passa la plus grande partie dans la république de Colombie. Forcé de revenir en France, il ne s'est définitivement fixé à Paris qu'en 1832 ou 1833. Depuis cette époque il a repris ses cours d'anatomie qui ont eu le même éclat, et s'est distingué, mais sans succès, dans plusieurs concours ; entre autres dans ceux qui se sont ouverts à Paris en 1836 pour la chaire d'anatomie ; et à Strasbourg en 1838, pour celle de physiologie. A cette occasion les élèves de la Faculté de Strasbourg lui ont fait frapper une médaille d'or portant cette honorable inscription : « Que cet hommage lui rappelle sans cesse et son triomphe et nos regrets. » Les élèves de Paris lui avaient décerné le même honneur en 1834 pour son cours d'anatomie. Ces témoignages publics sont honorables sans doute, mais n'en laissent pas moins celui qui en est l'objet obligé de chercher des moyens d'exis-

tence dans l'art des embaumemens dans lequel il excelle. M. Broc a publié les ouvrages suivans :

— *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomique et philosophique ;* 1 vol. in-8°, avec planches (1836). Dans cet ouvrage, M. Broc trace les caractères physiques, intellectuels et moraux de l'homme ; recherche l'origine des races et les causes susceptibles d'altérer leurs traits distinctifs, et termine par l'influence que peuvent exercer sur l'état sauvage le gouvernement, la religion, l'éducation.

— *Introduction à l'étude de l'anatomie, ou l'homme considéré en grand sous le rapport des appareils et des fonctions ;* 1 vol. in-8° avec un atlas in-4° (1837). Ce travail donne une idée générale des grandes dispositions de l'organisation de l'homme sous le rapport des agens et des phénomènes, c'est à dire des causes et des effets. Il peut être lu avec avantage par le grand monde.

— *Traité complet d'anatomie descriptive et raisonnée ;* 2 vol. in-8°; le premier volume est consacré à l'exposition en grand des organes ainsi qu'aux considérations générales relatives aux divers tissus; le deuxième comprend la description des organes étudiés jusque dans leurs derniers détails. Ce traité est assurément un des plus élémentaires et des plus complets qui existent sur l'anatomie descriptive.

BROCHIN (*Robert-Hippolyte*), Docteur en médecine; remplissant les fonclions de chef de clinique pour le service spécial des difformités à l'Hôpital des Enfans; né en 1808, à Carcassonne; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue Saint-André-des-Arts, 60, de 10 heur. à midi.)

M. Brochin a commencé ses études médicales à Montpellier et se trouvait à Marseille en qualité d'élève interne des hôpitaux lorsque le choléra y fit irruption en 1835. Nommé médecin de l'un des bureaux de secours de cette dernière ville, il se distingua et reçut en récompense de son zèle, d'abord une médaille de la part du Conseil municipal de Marseille, ensuite une seconde médaille donnée par le roi sur la proposition du ministre du commerce,

puis une indemnité de frais d'examen accordée sur la proposition du ministre de l'Instruction publique. S'étant rendu à Paris pour achever ses études, il s'est empressé de se faire recevoir docteur et se livre, depuis, à la littérature médicale. Les journaux à la rédaction desquels il prend ou a pris part sont :

La *Gazette médicale*, à laquelle il est attaché depuis 1837, et où l'on trouve de lui, entre autres (en 1837, n° 44), une dissertation sur la perpétuité de la médecine et sur l'identité de ses principes fondamentaux depuis son établissement jusqu'à nos jours ; — (en 1838, nos 38 et 41) des réflexions sur la question des revaccinations ; — (en 1839, n° 43), une appréciation détaillée de la question relative à la distinction des nerfs en moteurs et en sensitifs ; — (1840, n° 45), un examen de quelques uns des points de la doctrine toxicologique de M. Orfila, à propos de la relation de ses expériences publiques sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux et le tartre stibié ; — plus un grand nombre d'articles bibliographiques.

L'*Esculape*, auquel il a fourni divers articles (sous le titre *Bulletin*), ayant trait aux maladies régnantes, aux travaux de l'Académie, aux cliniques des hôpitaux ; — puis une appréciation impartiale des Mémoires pour servir à l'histoire générale des difformités du système osseux par M. J. Guérin ; — un examen de la nouvelle méthode de traitement du strabisme par la myotomie oculaire à l'époque des premières tentatives faites en France (1840, n° 22) ; un exposé de la doctrine des constitutions médicales et des épidémies à l'occasion du travail de M. Fuster sur les maladies de la France dans leurs rapports avec les saisons (1841, nos 4 et 45).

L'*Examinateur médical*, dans lequel il a été chargé de faire l'analyse des ouvrages de MM. Béquerel, Vigné, Piorry, Duchêne-Duparc, Beaumés... — Indépendamment de ces écrits, M. Brochin a fourni plusieurs Mémoires et divers articles à la *Revue Synthétique*, à la *Revue Médicale* et à la *Gazette des Hôpitaux*. Il a rédigé sur la demande du doyen de la Faculté de Montpellier un rapport sur le choléra de Marseille, document qui a servi au

une grande affection et une vénération profonde : le rôle secondaire qu'il a quelquefois consenti à remplir auprès de cet autocrate de la chirurgie française, ne fait pas moins honneur à son cœur qu'à son jugement. Enfin l'Académie a en lui un de ces membres qui, sans être excessivement assidus, ne lui font pourtant jamais défaut quand on agite quelques questions plus faciles à être sûrement résolues par des faits ou de sages raisonnemens, que par des tours d'esprit ou des efforts d'imagination.

BRESSAND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Thévenot, 8.)

Ancien interne de l'Hôpital des Enfans, M. Bressand a choisi pour sujet de sa thèse inaugurale la *pneumonie des enfans*, maladie qu'il avait eu occasion d'étudier dans ce que son diagnostic a souvent d'obscur et son traitement de difficile. Ayant payé sa dette, comme la plupart de ses confrères, à l'époque du choléra, il a non seulement reçu la médaille frappée à cette occasion, mais encore été regardé digne de la croix de la Légion-d'Honneur par les habitans de son quartier, qui en ont formellement fait la demande pour lui. Praticien éclairé, il a communiqué aux journaux de médecine plusieurs observations pleines d'intérêt, recueillies soit dans les hôpitaux, soit dans sa propre clientèle. Médecin profondément pénétré de la dignité de son art, il n'échappe aucune des occasions de faire le bien, qui sont si communes dans le quartier qu'il habite.

BREWSTER, Officier de santé-dentiste, reçu en 1836. (Rue de la Paix, 11.)

D'origine anglaise ou américaine, M. Brewster a su se faire une sorte de spécialité du plombage des dents. Le public parisien, toujours disposé à trouver quelque chose d'extraordinaire dans ce que lui offre un étranger, croit qu'il se sert pour boucher les cavités des dents cariées d'un or supérieur à celui dont se servent les autres dentistes, et, par conséquent, préparé pour lui seul. C'est une erreur. M. Brewster a publié dans le numéro du 14 novembre de la Gazette des Hôpitaux de 1840, un cas de

développement anormal de la portion antérieure du maxillaire supérieur. Nous ne croyons pas du tout à l'efficacité des moyens qu'il propose pour corriger ce vice de conformation. Les personnes qui se rendent un compte exact tant de la manière dont sont unies entre elles les pièces osseuses qui forment la mâchoire inférieure, que de celle dont sont implantées les dents, sont assurément de notre avis.

BRICHETEAU (*Isidore*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); médecin de l'hôpital Necker; né en 1789; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Beaux-Arts, 5, de midi à 2 heur.)

La partie élevée du corps médical, qu'on nous pardonne cette locution, renferme, hélas! bien des ambitions de tous genres et des vanités de toute espèce; mais elle contient aussi un certain nombre de praticiens modestes pour lesquels la science est le but, la médecine l'unique moyen, et qui sourient de pitié en voyant tout ce que le désir de la célébrité et de la fortune suggère autour d'eux en savoir-faire et en petits moyens.

M. Bricheteau est un de ces hommes modestes et consciencieux. Formé de bonne heure à l'étude de la partie essentiellement pratique de l'art par les conseils et l'exemple de Pinel, sous lequel il eut le bonheur de débuter dans la carrière, il fut reçu docteur en médecine en 1815, alors âgé de vingt-cinq ans, après avoir été successivement interne à la Salpêtrière, à l'Hôpital des Enfans et à l'Hôtel-Dieu. Associé, dès 1816, aux travaux de son illustre maître, il publia avec lui ou sous son patronage, comme on voudra, un grand nombre d'articles dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales. Ces articles, parmi lesquels on remarque surtout ceux qui sont consacrés aux mots : *hémorrhagie*, *indication*, *inflammation*, *médecine hippocratique*, *névrose*, *observation*, *ouverture cadavérique*, *pleurésie*, *pneumonie*, *tubercule*, etc.; ces articles, disons-nous, portent tous l'empreinte de l'esprit philosophique et cependant plein de méthode qui caractérise tous les écrits de Pinel, dont il avait heureusement

une grande affection et une vénération profonde : le rôle secondaire qu'il a quelquefois consenti à remplir auprès de cet autocrate de la chirurgie française, ne fait pas moins honneur à son cœur qu'à son jugement. Enfin l'Académie a en lui un de ces membres qui, sans être excessivement assidus, ne lui font pourtant jamais défaut quand on agite quelques questions plus faciles à être sûrement résolues par des faits ou de sages raisonnemens, que par des tours d'esprit ou des efforts d'imagination.

BRESSAND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Thévenot, 8.)

Ancien interne de l'Hôpital des Enfans, M. Bressand a choisi pour sujet de sa thèse inaugurale la *pneumonie des enfans*, maladie qu'il avait eu occasion d'étudier dans ce que son diagnostic a souvent d'obscur et son traitement de difficile. Ayant payé sa dette, comme la plupart de ses confrères, à l'époque du choléra, il a non seulement reçu la médaille frappée à cette occasion, mais encore été regardé digne de la croix de la Légion-d'Honneur par les habitans de son quartier, qui en ont formellement fait la demande pour lui. Praticien éclairé, il a communiqué aux journaux de médecine plusieurs observations pleines d'intérêt, recueillies soit dans les hôpitaux, soit dans sa propre clientèle. Médecin profondément pénétré de la dignité de son art, il n'échappe aucune des occasions de faire le bien, qui sont si communes dans le quartier qu'il habite.

BREWSTER, Officier de santé-dentiste, reçu en 1836. (Rue de la Paix, 11.)

D'origine anglaise ou américaine, M. Brewster a su se faire une sorte de spécialité du plombage des dents. Le public parisien, toujours disposé à trouver quelque chose d'extraordinaire dans ce que lui offre un étranger, croit qu'il se sert pour boucher les cavités des dents cariées d'un or supérieur à celui dont se servent les autres dentistes, et, par conséquent, préparé pour lui seul. C'est une erreur. M. Brewster a publié dans le numéro du 14 novembre de la Gazette des Hôpitaux de 1840, un cas de

développement anormal de la portion antérieure du maxillaire supérieur. Nous ne croyons pas du tout à l'efficacité des moyens qu'il propose pour corriger ce vice de conformation. Les personnes qui se rendent un compte exact tant de la manière dont sont unies entre elles les pièces osseuses qui forment la mâchoire inférieure, que de celle dont sont implantées les dents, sont assurément de notre avis.

BRICHETEAU (*Isidore*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); médecin de l'hôpital Necker; né en 1789; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Beaux-Arts, 5, de midi à 2 heur.)

La partie élevée du corps médical, qu'on nous pardonne cette locution, renferme, hélas! bien des ambitions de tous genres et des vanités de toute espèce; mais elle contient aussi un certain nombre de praticiens modestes pour lesquels la science est le but, la médecine l'unique moyen, et qui sourient de pitié en voyant tout ce que le désir de la célébrité et de la fortune suggère autour d'eux en savoir-faire et en petits moyens.

M. Bricheteau est un de ces hommes modestes et consciencieux. Formé de bonne heure à l'étude de la partie essentiellement pratique de l'art par les conseils et l'exemple de Pinel, sous lequel il eut le bonheur de débuter dans la carrière, il fut reçu docteur en médecine en 1815, alors âgé de vingt-cinq ans, après avoir été successivement interne à la Salpêtrière, à l'Hôpital des Enfans et à l'Hôtel-Dieu. Associé, dès 1816, aux travaux de son illustre maître, il publia avec lui ou sous son patronage, comme on voudra, un grand nombre d'articles dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales. Ces articles, parmi lesquels on remarque surtout ceux qui sont consacrés aux mots : *hémorrhagie*, *indication*, *inflammation*, *médecine hippocratique*, *névrose*, *observation*, *ouverture cadavérique*, *pleurésie*, *pneumonie*, *tubercule*, etc.; ces articles, disons-nous, portent tous l'empreinte de l'esprit philosophique et cependant plein de méthode qui caractérise tous les écrits de Pinel, dont il avait heureusement

10 heur. à midi.); — a publié un mémoire, 1° sur l'*hydrophobie rabique*, dont il croit pouvoir obtenir la guérison par les bains de vapeur; 2° sur le *choléra*, qu'il suppose occasionné par des insectes ailés dont se trouverait imprégnée l'atmosphère, qu'il reconnaît ne pas être contagieux, et qu'il croit pouvoir guérir également par le moyen de la transpiration.

BUJEON (*Alfred-Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841; né à Grenoble en 1818. (Rue Poissonnière, 15, de midi à 2 heur.)

Ce jeune médecin, reçu depuis peu comme on le voit, a déjà su mettre à profit ses premières années de pratique pour publier sous le titre de : *Lettres à une jeune mère sur l'hygiène de la grossesse, sur l'éducation physique et les maladies du jeune âge* (1 vol. in-12, 1841), un ouvrage qui atteste des connaissances acquises aux bonnes sources, et qui peut être d'une véritable utilité pour les jeunes femmes auxquelles il s'adresse principalement. M. Bujeon annonce aussi, comme devant paraître bientôt, des *études sur l'alimentation des classes ouvrières en France et en Angleterre*. Ce sujet soulève des questions d'une si haute importance, qu'il y a déjà du mérite seulement à les aborder.

BURAT, Officier de santé-herniaire, reçu en 1833. (Rue Mandar, 12.)

BURDIN, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de physique et chimie médicales). (Rue Neuve-Saint-Roch, 34, de 11 heur. à midi.)

M. Burdin prend peu de part aux travaux de l'Académie. Son nom y est surtout connu par le prix qu'il a tenu plusieurs années à sa disposition pour être remis au magnétiseur assez habile pour faire lire un de ses sujets à travers les corps opaques; prix qu'il a récemment retiré, n'ayant été remporté par personne. Il a publié en 1796 ou 1798 un *essai sur la gangrène humide des hôpitaux* (avec M. Moreau, probablement Moreau de la Sarthe); puis, plus tard, un *cours d'études médicales*, qui n'est autre

qu'une exposition sommaire de la structure de l'homme comparée avec celle des animaux, et une histoire abrégée de ses maladies. M. Burdin a été plusieurs années secrétaire des consultations de l'ancienne société de médecine de Paris. Ce titre est certainement pour quelque chose dans son entrée à l'Académie, qui s'est formée, comme on sait, en partie des membres de cette société.

BURET (*Jacques*), Docteur en médecine; né à Langannerie, près Falaise (Calvados), en 1795; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue d'Enghien, faubourg Poissonnière, 35 bis.)

M. Buret est un de ces hommes tout à la fois studieux et prudens qui, après avoir eu le courage de faire de solides études à Paris, ont eu le bon esprit de reconnaître qu'il vaut souvent mieux être le premier dans une ville de deuxième ordre, que le second dans la capitale. Aussi après avoir été interne dans les hopitaux, remporté en 1820 un prix à l'école-pratique, concouru en 1821 avec MM. Dugès, Gerdy, Velpeau, Bouvier, Blandin, Amussat et Leroy-d'Étioles, pour une place d'aide d'anatomie et de prosecteur à la Faculté de Paris, se retira-t-il à Caen, où il avait commencé ses études médicales, et où il ne tarda pas à se placer au dessus de ses anciens condisciples et au niveau même de ses maîtres. Cependant l'espoir de se fixer convenablement à Paris, l'y ramena en 1827, à l'occasion du concours pour la nomination des professeurs agrégés près la Faculté. Il échoua; mais cet échec fut une victoire pour lui, puisque les élèves, pour protester contre l'injustice qu'ils reconnurent lui avoir été faite, lui offrirent une médaille d'or portant pour légende : *Le mérite vengé, au docteur Buret les étudians en médecine de Paris; concours de* 1827.

Après ce concours, dont le résultat dut lui donner une singulière opinion de la conscience de certains hommes, M. Buret retourna à Caen, où il exerça avec la plus grande distinction, particulièrement la chirurgie, jusqu'en 1842. Ayant acquis dans ces quinze années les moyens de vivre complètement indépendant, il vint définitivement se fixer à Paris, emportant avec lui les regrets et l'estime de ses concitoyens.

M. Buret a publié en 1827 un *mémoire sur le cancer de la verge*; en 1828 un autre mémoire sur le *broiement de la pierre chez la femme à l'aide* d'un instrument spécial, et une dissertation fort remarquable sur les *métastases de la blennorrhagie*; enfin en 1832 un travail sur le *choléra*. Ce travail fut surtout composé pour répondre à l'appel que firent les autorités de Caen aux lumières et à la philanthropie des médecins de leur ville. M. Buret eût le courage de s'élever contre les vues étroites de la plupart de ses collègues, qui pensaient que, dans une maladie dont la marche semblait se soustraire à toutes les prévisions de la science, il était imprudent de chercher à pénétrer ses causes, et il soutint cette opinion, que partageaient alors tous les praticiens judicieux, que le traitement du choléra devait être subordonné à l'idée d'un empoisonnement miasmatique sous l'influence duquel le sang altéré cessait de stimuler convenablement les organes.

BURGUIÈRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue de Grétry, 3, de midi à 2 heur.)

BUSSY (*Alexandre*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, PHARMACIEN (Section de physique et de chimie médicales); directeur de l'école de pharmacie en remplacement de M. Bouillon-la-Grange, que la science vient de perdre; agrégé libre à la Faculté; né à Marseille en 1794; reçu docteur à Paris en 1832. (A l'école de pharmacie, rue de l'Arbalète, 13.)

On doit à M. Bussy, qu'on regarde généralement comme un de nos plus habiles chimistes, plusieurs travaux importans; entre autres la découverte des moyens de liquéfier l'acide sulfureux, le chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes. — Il a fait avec M. Lecanu de belles expériences sur la *distillation des corps gras*; elles sont consignées dans les mémoires de l'Académie des sciences pour 1829 et 1830. — En 1833, l'Académie des sciences a couronné son mémoire sur l'*action des alcalis sur les corps gras à haute température* (Broch. in-8°, 1834).

Le travail qui a le plus fait connaître M. Bussy est son *Traité*

des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, *et d'en constater le degré de pureté*, publié avec M. Boutron-Charlard (un vol. in-8°, 1829). Il a aussi donné avec M. Maiseau une traduction des *manipulations chimiques* de Faraday; publié des *recherches sur la racine de saponaire d'Egypte*, et fourni plusieurs notices aux Annales de physique et de chimie. Il prend souvent la parole à l'Académie quand on agite des questions dont la solution appartient à la chimie, et il y a fait plusieurs rapports sagement élaborés sur les eaux minérales, les remèdes secrets, etc.

BULTURA, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue de Seine-St-Germain, 49, de midi à 1 heur.)

C

CABANELLAS (*Jean-Franç.-Gust.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1826; médecin du roi par quartier avant 1830; né à Marseille en 1803. (Rue Richelieu, 97, de midi à 2 heur.)

CABARRUS ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1827. (Rue de Milan, 16, de 10 heur. à 1.)

CADET-GASSICOURT ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1817 (Rue Saint-Honoré, 108); — est fils de Cadet-Gassicourt, pharmacien de l'empereur et l'un des pharmaciens les plus distingués du commencement de ce siècle; a occupé quelques fonctions administratives fort honorables, mais n'a rien fait pour la science qui soit arrivé à notre connaissance.

CAFFE (*Paul-Louis-Balthazar*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ancien chef de clinique à l'Hôtel-Dieu; né à Chambéry

en 1803; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue de la Ferme, 45, les lundi, mercredi et vendredi, de midi à 2 heur.)

Homme intelligent, actif, consciencieux, et par cela même sincèrement dévoué aux idées de progrès, M. Caffe s'est fait connaître, dès le début de sa carrière médicale, par d'excellentes conférences sur les maladies des yeux, qu'il avait eu spécialement occasion d'étudier comme chef de clinique du professeur Sanson, qui, le premier, avait eu l'heureuse idée de consacrer, d'abord à l'Hôtel-Dieu, ensuite à la Pitié, un service spécial à ces maladies. Il a été un des rédacteurs du *Journal hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Il est l'auteur des articles *clinique chirurgicale*, *ophtalmologie*, etc., du *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* et un des collaborateurs au *nouveau tableau de Paris*, qui contient de lui (tome VII) un article dans lequel il soulève franchement des questions d'hygiène publique de l'ordre le plus élevé. M. Caffe a donné l'article *hôpitaux* dans *Paris révolutionnaire*, et diverses notices dans le *Dictionnaire de médecine usuelle et domestique*. Il a aussi rédigé la partie médicale et physiologique de l'*Encyclopédie catholique*. Il est aujourd'hui rédacteur en chef du *Journal des Connaissances médicales pratiques et de pharmacologie*, excellent Recueil qui compte déjà onze années d'existence.

Les connaissances en ophtalmologie qu'avait acquises M. Caffe, dans ses fonctions de chef de service, lui valurent, en 1838, l'honneur de recevoir officiellement la mission d'aller étudier sur les lieux l'ophtalmie grave qui sévissait depuis plusieurs années dans les armées belges, hollandaises et prussiennes. Le rapport qu'il fit à cette occasion lui mérita tout à la fois les éloges de l'Administration et de l'Académie royale de Médecine, qui fut chargée de l'examiner et d'en rendre compte. Partisan aussi sincère qu'éclairé des réformes que nous sollicitons tous si vivement pour l'honneur et le bien-être de notre profession, M. Caffe a récemment publié sur les honteux abus qu'entretient notre position actuelle, une lettre qui abonde en traits d'esprit et dénote un caractère trop ferme pour se soumet-

tre jamais à aucun de ces moyens extra-scientifiques qu'on s'habitue trop aisément à croire les élémens de tout succès. Nous faisons des vœux pour que sa voix trouve de l'écho dans le cœur des hommes qui sont à la tête de l'enseignement, et qui sont coupables de tant différer à abolir l'impôt que le charlatanisme prélève audacieusement sur toutes les classes de la société.

CAILLARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1809; ancien médecin de l'Hôtel-Dieu ; actuellement à l'Hôtel-Dieu annexe. (Rue de la Bucherie, 33, de 10 heur. à midi.)

CALMEIL (*Juste-Louis*) ✻, Docteur en médecine, médecin-adjoint de la maison des aliénés de Charenton; né en 1798 à Poitiers ; reçu docteur à Paris en 1824. (A Charenton, à la maison royale, et à Paris, boulevart Beaumarchais, 15.)

Si la réputation ou pour mieux dire la popularité d'un médecin était toujours proportionnée à l'importance de ses travaux et aux preuves de dévoûment qu'il a données à la science, M. Calmeil serait sans contredit un des plus connus de tous ceux qui se livrent à l'étude et au traitement des maladies mentales. Formé à l'école d'Esquirol, dans le beau temps de ce maître habile, c'est à dire dans le moment où il avait fait de la Salpêtrière un centre auquel aboutissait tout ce qui, dans la science, se rapportait aux maladies nerveuses, il débuta par une excellente thèse sur les rapports de causes et d'effets qu'ont entre elles l'*épilepsie et la folie*. Cette thèse fixa l'attention sur la fréquence, jusqu'alors peu remarquée, des graves désordres que les accès épileptiques et même les simples vertiges exercent à la longue sur les facultés intellectuelles et effectives.

De la Salpêtrière, où il s'était concilié l'affection toute paternelle d'Esquirol, M. Calmeil passa en qualité de premier interne à la maison royale de Charenton, dont Royer-Collard était alors médecin en chef et dont il a successivement été inspecteur pour le service médical, puis médecin-adjoint. Ce qui le frappa surtout, à mesure qu'il avança dans l'étude des maladies nerveuses, c'est

la difficulté qu'on éprouve à rattacher les dérangemens fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux. Sentant de quel avantage il serait pour la science que cette lacune fût comblée, il entreprit dès-lors un examen complet de tous les cadavres d'aliénés qui succombèrent dans les divisions de Charenton, et si ces recherches consciencieuses ne permirent pas d'assigner d'une manière rigoureuse à chaque nuance de délire une lésion matérielle déterminée, elles démontrèrent au moins, à n'en pouvoir douter, une corrélation presque constante entre la manifestation de certains troubles fonctionnels et celle de certains désordres sensibles au doigt et à l'œil.

Le fait le plus saillant qui rejaillit de ces recherches, c'est que la paralysie partielle qui accompagne si souvent la folie, ou, pour parler plus correctement, la démence, et qui se trahit surtout par un embarras de la prononciation, était dans l'immense majorité, sinon dans la totalité absolue des cas, déterminée par une phlegmasie chronique bien appréciable de la superficie de la masse ancéphalique. C'est le fait qui est devenu la base du travail qu'il publia en 1826 (1 vol. in-8°), sous ce titre : *De la Paralysie considérée chez les aliénés*. Broussais, bien compétent en pareille matière, porta sur cet ouvrage le jugement le plus favorable et s'exprima ainsi à l'égard de M. Calmeil, dans son Traité de l'Irritation et de la folie : « Sagacité, patience infatigable, sont les qualités de cet observateur, qui paraît fait pour fixer cette partie de l'anatomie pathologique. »

M. Calmeil resta à la hauteur de ce jugement dans tous les travaux qu'il entreprit depuis, et qui se résument en une série de Mémoires de près d'un volume sur la *Physiologie*, *l'Anatomie et le ramollissement de la moëlle épinière*, insérés dans le Journal des Progrès, publié sous la direction de MM. Buchez et Jallat; plusieurs articles sur différens sujets relatifs à l'*innervation*, insérés dans les Archives générales de médecine ; plusieurs *Observations de vers développés dans le cerveau*, insérées dans le Journal hebdomadaire de médecine ; tous les articles sur l'*Anatomie*, la *Physiologie* et la *Pathologie du système nerveux* de la 2e édi-

tion du Dictionnaire ou répertoire général des Sciences médicales en 30 vol.; articles dont la réunion formerait un travail très complet et fort étendu sur la matière.

Nous savons que M. Calmeil n'est que médecin adjoint de la maison royale de Charenton, au bien-être matériel et moral de laquelle son esprit droit, son caractère bienveillant et ses connaissances ont puissamment contribué depuis plus de vingt ans. On a dû être bien étonné qu'à la mort d'Esquirol il n'ait pas été appelé à le remplacer comme médecin en chef. S'il a fait une faute en ne suivant pas les conseils que lui donnait son illustre maître de solliciter la survivance de sa place, il en a fait une autre bien plus grande, à notre avis, en permettant, sans protester par sa retraite, qu'elle fût donnée à un autre qui, bien qu'homme de mérite, n'avait pas plus de titres que lui et qu'aucun antécédent spécial ne rendait digne de la préférence. Il est des sacrifices devant lesquels l'homme de science ne doit jamais fléchir. C'est ce que n'a pas suffisamment compris M. Calmeil; il en subit aujourd'hui les tristes conséquences par le peu d'accord qu'on dit exister entre son chef et lui, et qui, en définitive, peut tourner au détriment du service qui leur est confié.

CAMPAIGNAC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829; ancien chef de clinique. (Rue Jacob, 39, de 3 à 4 heur.)

CAMUS (*Marie-Jos.-Napolé.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue du Coq-Saint-Honoré, 11, de midi à 2 heur.) — Ancien professeur particulier d'anatomie, M. Camus a concouru deux fois pour l'agrégation sans que le résultat couronne ses efforts: la première fois en 1835, ayant eu à traiter pour sujet de thèse les *abcès métastatiques*, et la seconde fois en 1839, ayant eu toujours pour sujet de thèse l'exposé et l'appréciation des *moyens hémostatiques*.

CANQUOIN, Docteur en médecine, reçu en 1823; — connu par ses applications de pâtes caustiq. dans les affect. cancér., a quitté Paris pour se fixer dans une ville de la Bourgogne.

CANUET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825. (Rue Miroménil, 12, de 1 heur. à 2.) — M. Canuet est le fils de l'ancien membre de l'Académie R. de médecine (section d'hygiène), et médecin de Sainte-Périne.

CAPURON (*Joseph*) ✻, Membre de l'Académie R. de médecine, (section d'accouchemens); agrégé libre de la Faculté; né à La Roque de Saint-Servien, département du Gers, en 1767; reçu docteur en médecine à Paris en 1801. (Rue Saint-André-des-Arcs, 58.)

Si M. Capuron est le doyen des accoucheurs de Paris, il en est en même temps, sans aucun doute, un des plus érudits. Ancien oratorien, il a puisé dans les études nécessaires à l'homme qui se voue aux *ordres* le goût de la littérature latine et l'habitude des citations aphoristiques. Ses écrits, qui ont un peu vieilli, ont été entre les mains de tous les médecins qui, aujourd'hui, approchent de la cinquantaine, et qui, pour la plupart, ont suivi ses cours, les plus fréquentés de l'époque. Le plus important de ces écrits est son *Traité complet de l'art des accouchemens*, comprenant en autant de volumes séparés : 1° Un *Cours théorique et pratique de l'accouchement;* 2° les *Maladies des femmes;* 3° les *Maladies des enfans;* 4° la *Médecine légale relative aux accouchemens*. Il avait publié en 1818 un volume d'élémens de chirurgie sous le titre de : *Methodica chirurgiæ instituta.*

Malgré son grand âge, M. Capuron est loin de rester étranger au mouvement de la science. Il n'est pas de mois qu'il ne fasse à l'Académie quelques rapports, un peu longs peut-être, mais dans lesquels percent toujours une sage érudition et un grand fonds de bienveillance pour les auteurs dont il est chargé d'analyser les travaux. On le voit fréquemment suivre, comme un simple élève, les cliniques de nos hôpitaux, particulièrement celle de M. Bouillaud, pour lequel il professe une estime qui va jusqu'à l'admiration, dont il ne prononce jamais le nom qu'entouré des épithètes les plus flatteuses, et dont il se montre toujours prêt à soutenir les doctrines médicales. Avec tout cela, comment M. Capuron

a-t-il laissé échapper de ses mains le sceptre des accouchemens? Les personnes qui ont la prétention de tout expliquer, vont partout disant que le négligé, pour ne pas dire plus, de sa toilette a dû nécessairement l'éloigner du grand monde, auprès duquel les formes sont un moyen de succès. Nous ne savons trop jusqu'à quel point est fondée cette futile assertion ; mais ce que personne n'ignore, c'est que sa manière de vivre forme avec sa fortune un contraste choquant et que ne justifient pas les besoins de sa famille, puisqu'il est célibataire et qu'il le sera probablement toujours.

CARDIELHAC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue de Provence, 7 ter, de midi à 2 heur.)

CARPENTIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue Saint-Denis, 118, de 11 heur. à 1.)

CARRIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818; médecin du bureau de bienfaisance du 2e arrondissement; médecin des théâtres du Vaudeville et des Variétés. (Rue Neuve-Saint-Roch, 5, de 2 heur. à 3.)

CARRIÈRE, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1832. (Rue Neuve-Saint-Georges, 16, de 3 heur. à 5.)

CARRON DU VILLARDS (*Charles-Joseph*), Docteur en médecine; ex-chirurgien-oculiste du roi de Sardaigne; né en Piémont en 1800; reçu à Turin en 1820; autorisé à exercer en France en 1832. (Lorsqu'il est à Paris, rue Jacob, 30, et rue de l'Observance, 6.)

Elève de Scarpa, M. Carron du Villards est un de nos oculistes qui ont fait le plus d'efforts pour dégager l'étude des maladies des yeux des difficultés néologiques dont on semblait l'avoir à dessein encombrée, et pour la rattacher aux principes généraux de la science. Ses travaux dans cette spécialité sont :

Lettres sur l'instrument destiné à agrandir ou à rectifier l'incision de la cornée dans l'opération de la cataracte; br. in-8°, 1834. — *Guide pratique pour l'exploration de l'œil et de ses annexes*; broch. in-12, 1835. — *Recherches pratiques sur les causes qui font échouer l'opération de la cataracte*; in-8°, avec fig., 1838. — *Guide pratique pour l'étude et le traitement des maladies des yeux*; 2 vol. in-8°, 1838.

Il avait fondé pour les maladies des yeux un dispensaire spécial qui n'a malheureusement pas eu assez de durée, et créé un *Répertoire annuel de clinique médico-chirurgicale*, qui va de 1832 à 1837, mais dont le succès matériel n'a pas été ce que son importance avait fait espérer.

CARTEAUX ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue de la Bourse, 2, de 8 à 9 heur. et de 2 à 3 heur.)

CASAUBON, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1832. (Rue de Vaugirard, 36, de midi à 2 heur.)

CASTEL (*Louis*) ✻, Membre de l'Académie royale de médecine, section d'anatomie et de physiologie; né dans le département du Lot; reçu docteur en médecine à Paris en 1803. (Rue du 29 Juillet, 10.)

Qui rencontrerait M. Castel dans les rues de Paris, à sa marche lente et compassée, à son air chagrin et soucieux, serait fort embarrassé de savoir qui il peut être; mais qui l'entend à l'Académie demander compte à nos modernes célébrités de la hardiesse de leurs doctrines et du mépris que quelques uns de ces messieurs affectent pour les auteurs anciens, reconnaît bien vite en lui un homme profondément érudit, un médecin bien pénétré de la dignité de sa profession et des difficultés qu'elle offre à ceux qui la prennent réellement au sérieux.

Quelle que soit en effet la question de philosophie médicale qui se trouve soulevée à l'Académie, on est presque sûr de voir M. Castel demander la parole, et démontrer, par des citations qui ont toujours le mérite de l'exactitude, que sa solution est

donnée ou préparée par les travaux de nos devanciers. Sa manière sententieuse et parfois trop magistrale d'argumenter, excite souvent le rire de l'assemblée, mais au fond personne ne lui conteste une véritable instruction, et, en admirant la justesse de ses saillies, on regrette qu'il ne soit plus au niveau de la science. C'est à M. Bouillaud qu'en veut surtout M. Castel, qui s'attache à lui comme l'ombre à un corps. Aussi, chaque fois que l'honorable professeur demande la parole, on est sûr que M. Castel se fait inscrire pour parler. C'est en vain que M. Bouillaud a cru pouvoir réduire son adversaire au silence en s'écriant triomphalement : « Il n'y a rien de commun entre vous et moi, M. Castel ; nous représentons, vous le passé, moi l'avenir ; » M. Castel a accepté la distinction et continue à démontrer que la raison n'est pas toujours dans le camp opposé au sien.

Cet érudit académicien, qui a presqu'entièrement cessé de faire de la médecine pratique, n'a écrit que les deux ouvrages suivans, qui sont, à nos yeux, deux bons modèles de critique médicale : *Analyse de la monographie de Pinel*, broch. in-8°, 1799 ; *Réfutation de la Doctrine médicale de M. le docteur Broussais*, 1 vol. in-8°, 1824. Mais il a publié plusieurs notices sur *l'Aliénation mentale* ; sur le *typhus* ; sur *l'Action du cerveau* ; sur *la Méthode d'expectation appliquée au catarrhe et aux maladies aiguës de la poitrine* ; sur *la contagion dans les affections fébriles, etc.* Une partie de ces notices se trouvent insérées dans le recueil périodique de la Société de médecine, et dans le journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales.

CATTOIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue Cassette, 20, de 11 heur. à midi.)

CAVENTOU (*J.-B.*) O. ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de physique et chimie médicales), PROFESSEUR de toxicologie à l'école de pharmacie ; non reçu médecin ; né à Saint-Omer en 1795. (Rue Gaillon, 22.)

M. Caventou est le pharmacien de notre époque au nom duquel

se rattache la découverte la plus importante dont se soit enrichie la thérapeutique de nos jours : celle du sulfate de quinine; et ce qu'il y a d'honorable pour lui, ainsi que pour feu J. Pelletier, qui a partagé avec lui le mérite de cette découverte, c'est de l'avoir rendue publique et de s'être contenté du prix de 10,000 fr. que leur décerna l'Institut, tandis qu'en prenant un brevet d'invention, ils en auraient obtenu des bénéfices qui se seraient infailliblement élevés à plusieurs millions.

M. Caventou est un des membres les plus zélés de l'Académie, dont il est aujourd'hui vice-président, et qu'il présidera suivant l'usage, l'année prochaine : il y fait fréquemment des rapports qu'on écoute avec attention. Les antagonistes de M. Orfila croient pourtant pouvoir lui reprocher d'avoir cherché, dans son rapport sur les moyens de découvrir l'arsenic dans les cas de suspicion d'empoisonnement, à atténuer le mérite de l'opposition que MM. Flandin et Dangers ont faite en cette circonstance au doyen. On lui doit un *Traité élémentaire de Pharmacie théorique* (1 vol. in-8°, 1819); — Un *Manuel du Pharmacien;* — Une *Nouvelle Nomenclature chimique, d'après la classification de M. Thénard;* 1 vol. in-8°, 2e édit., 1824; — des mémoires sur diverses analyses chimiques; — un grand nombre de notices dans les Annales de chimie, dans le Journal de Pharmacie, dans le Bulletin de la Société médicale d'émulation.

CAYOL (*Jean-Bruno*) ✵, EX-PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique interne); ancien principal rédacteur de la *Bibliothèque médicale;* directeur actuel de la *Revue*; né à Marseille en 1787 ; reçu docteur à Paris en 1810. (Rue du Dragon, 10.)

Nous sommes loin et bien loin assurément de partager les opinions politiques sous l'influence desquelles l'École de Paris fut *restaurée* en 1822, au préjudice des hommes qui furent ses fondateurs et qui devinrent sa gloire. Nous avons même, pour notre compte personnel, plus d'une fois protesté contre cette injuste et ridicule restauration ; mais nous n'avons jamais poussé l'injustice jusqu'à prétendre que parmi ceux qui se partagèrent les faveurs du pouvoir d'alors, il n'y en eût pas d'un véritable mérite.

M. Cayol fut sans contredit un de ces derniers, et ce qui le prouverait au besoin, c'est qu'il fut celui sur lequel les opposans lancèrent plus particulièrement leurs foudres. Voici quelques mots sur sa carrière médicale. Ayant commencé l'étude de la médecine à Marseille, M. Cayol vint à Paris fort jeune et devint élève interne des hôpitaux par concours. Nommé médecin en chef par *intèrim* de l'hospice de Larochefoucault et de l'hôpital Necker en 1812, à peine âgé de 25 ans, il en remplit les fonctions jusqu'en 1817, et passa au bureau central des hôpitaux en 1818, lors de son organisation.

Ami et collaborateur de Bayle, de Laennec, de Nysten, de Savary, M. Cayol prit, dès son entrée dans la carrière, une part active aux travaux d'anatomie pathologique dont l'école de Paris est devenue le centre depuis la grande impulsion donnée par Bichat. On peut en juger d'abord par sa thèse inaugurale sur la *phthisie trachéale*, travail entièrement neuf lorsqu'il a paru, et qui a servi de base à tout ce qui a été écrit depuis sur ce sujet, puis par les nombreuses observations qu'il a fournies à plusieurs ouvrages marquans de l'époque, notamment à l'ouvrage de Bayle sur la phthisie pulmonaire, au Dictionnaire des Sciences médicales qui a de lui les mots *cancer, bubonocèle, fluxion de poitrine*; à l'immortel Traité de l'*auscultation médiate;* enfin, par plusieurs mémoires qu'il a publiés, par exemple, en 1811, dans le Bulletin de la Société de la Faculté, sur les *vers vésiculaires développés dans divers organes;* en 1812, sur les *hernies compliquées d'invagination et d'étranglement;* en 1813, sur le *catarrhe et la pleurésie chronique*, dans la Bibliothèque médicale, etc.

M. Cayol a été rédacteur principal, avec feu le professeur Royer-Collard, de l'ancienne *Bibliothèque médicale*, de 1809 jusqu'en 1816, et depuis de la *Revue médicale*, dont il est encore un des rédacteurs-propriétaires. Nommé en 1822, *par ordonnance royale*, professeur de la Faculté à la chaire de clinique médicale à la Charité, il en remplit les fonctions jusqu'en 1830, où la révolution de juillet vint faire justice des prétentions et des idées rétrogrades des hommes dont il s'était déclaré le partisan et dont

il avait eu, suivant nous, la faiblesse de seconder les vues ultràmontaines. Mais ce qui doit l'honorer aux yeux de tous, c'est que lorsque, trois ans plus tard, la chaire même qu'il avait occupée fut mise au concours par la mort de l'ex-doyen Leroux qui avait été réintégré, il se présenta à ce concours, donnant ainsi tout à la fois une preuve de courage et un exemple de respect pour la chose *souverainement* jugée.

Nous avons, dans ce moment même, sous les yeux l'exposé imprimé que M. Cayol fit de ses titres (ce qu'on appelle la 1re épreuve), et nous n'y trouvons que l'expression de sentimens qui ne respirent ni de la haine pour les vainqueurs, ni du dédain pour le nouvel ordre de choses établi. Voulant même fournir à ses juges le moyen d'être apprécié dans l'*hippocratisme* pur qui fait la base de toutes ses croyances médicales, il a fait imprimer sous le titre de *Clinique médicale* (1 vol. in-8°, avec un *Traité des maladies cancéreuses*), un travail composé d'une suite d'observations pratiques, de discussions de préceptes qui touchent aux points fondamentaux de l'art. Il ne fut pas élu : c'est un mal que doivent vivement sentir en général toutes les personnes qui comprennent le prix d'une action courageuse, et en particulier les médecins qui reconnaissent qu'en admettant à l'Ecole des professeurs érudits, on ouvre de nouveau à la jeunesse les livres anciens qui leur étaient fermés par les dernières théories.

CAZALIS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Méhul, 6, de 2 heur. à 4.) — M. Cazalis a été un élève distingué des hôpitaux de Paris ; membre de la Société anatomique ; il a publié tout récemment (1843) un *Manuel de physiologie*, et a rempli les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance dans le 7e arrondissement.

CAZEAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835; ancien chef de clinique d'accouchement à la Faculté ; nommé agrégé au dernier concours (1844), pour la section d'accouchemens. (Rue des Saints-Pères, 1 ter, de midi à 2 heur.)

CAZENAVE père ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1805; ancien médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement; chirurgien-major de la 8e légion. (Rue Sainte-Anastase, 8, de 11 heur. à midi.)

CAZENAVE fils (*Alphée*), Docteur en médecine, agrégé en exercice à la Faculté; médecin de l'hôpital St-Louis; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Richer, 2 bis.)

Ancien interne de l'hôpital St-Louis et élève de Biett, M. Cazenave s'occupe aujourd'hui, et il faut le dire, avec succès, des maladies de la peau, dont il s'est fait une spécialité. L'ouvrage par lequel il s'est fait connaître dans cette carrière et qu'il a publié avec le docteur Schedel, a pour titre : *Abrégé pratique des maladies de la peau, d'après les auteurs les plus estimés, et surtout d'après les documens puisés dans les leçons de M. le docteur Biett*; 1 fort vol. in-8°, dont la première édition a paru en 1828, la deuxième en 1833, et la troisième en 1838. Cette dernière est ornée de figures coloriées et suivie d'un recueil des principales formules employées par M. Biett à l'hôpital Saint-Louis, et dont un grand nombre ont été introduites par lui dans la thérapeutique des maladies de la peau. Dépouillé de tous les détails inutiles, et présentant les faits d'une manière succincte, mais exacte et d'après l'ordre le plus généralement suivi, cet ouvrage est un véritable service rendu aux praticiens éloignés de la capitale, qui ont besoin de connaître les nuances si nombreuses et si variées des maladies de la peau et d'approfondir le traitement qui est approprié à chacune d'elles.

M. Cazenave a encore publié un *appendice thérapeutique* qui est venu combler la lacune que laissait dans le *Codex* l'absence de toute indication relative aux doses et aux applications thérapeutiques dont il contient les formules. Il vient aussi de paraître de lui un *Traité des syphilides ou maladies vénériennes de la peau, précédé de considérations sur la syphilis, son origine, sa nature*, etc.; 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 12 planches dessinées, gravées et coloriées avec soin; il est un des collabora-

teurs de la seconde édition du *Dictionnaire de Médecine*, ou *Répertoire général des Sciences médicales*. On s'accorde généralement à louer M. Cazenave pour l'obligeance qu'il met avec ses confrères dans les rapports qu'il peut avoir avec eux, soit pour les malades de son service à l'hôpital Saint-Louis, soit pour la clientèle du dehors.

CERISE (*Laur.-Alex.-Philib.*), Docteur en médecine de l'Université de Turin, où il a été reçu le 9 mars 1828; autorisé à exercer en France en 1834; né à Aost (Piémont), en 1807. (Rue des Champs-Elysées, 6.)

M. Cerise a fait, comme on le voit, ses études médicales en Italie, et il est probable que s'il eût continué à habiter ce pays, il eût été contraint d'exercer son goût pour la littérature médicale sur des questions de pure pratique, de la nature, par exemple, de celle dont il avait fait choix pour sa thèse inaugurale (*De la variole et de ses indications thérapeutiques*). Mais, affranchi parmi nous des entraves que le despotisme met au développement de la pensée, il a pu se livrer à son aise au penchant qui semble l'attirer vers les études philosophiques; ce à quoi la science et lui n'ont eu assurément jusqu'ici qu'à gagner. C'est ainsi qu'après avoir été quelque temps rédacteur de l'Européen, journal de morale et de philosophie, et un des rédacteurs-fondateurs des Annales médico-psycologiques, il a publié les ouvrages suivans:

Exposé et examen critique du système phrénologique, considéré dans ses principes, dans sa méthode et dans ses conséquences; 1 vol. in-8°, 1836.

— *Des fonctions et des maladies nerveuses considérées dans leurs rapports avec l'éducation sociale et privée, morale et physique*; ouvrage couronné par l'Académie Royale de médecine, à l'occasion du prix Civrieux; 1 vol. in-8°, 1842.

— *Essai sur les principes et les limites de la science des rapports du physique et du moral*; in-8°, 1843.

— M. Cerise a encore donné, en 1843, une nouvelle édition

des *rapports du physique et du moral* de Cabanis, avec une introduction et une notice biographique; et tout récemment (1844) une édition des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* de Bichat, avec notes et introduction. Avant ces différentes productions, il avait publié sous ce titre modeste : *Le Médecin des Salles d'asile*, ou *manuel d'hygiène et d'éducation physique des enfans* (1 vol. in-8°, 1836), un livre qui contient des préceptes sages et exprimés en termes qui doivent les rendre profitables pour tous.

CHAALES DES ÉTANGS, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1837. (Rue de Tournon, 25, de midi à 2 heur.) —A fait quelques articles bien écrits dans plusieurs Revues littéraires, et annonce une traduction de Celse.

CHAILLOU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1803. (Rue Notre-Dame-de-Lorette, 48, de midi à 2 heur.)

CHAILLY (*C.-M.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1803. (Quai Napoléon, 23, de 8 heur. à 10.)

CHAILLY (*Jean-Nicolas*) ✠, Docteur en médecine, ancien médecin aux armées; né à Versailles en 1774; reçu docteur à Paris en l'an XI ou 1803. (Rue des Capucines, 13 bis, de 3 à 5 heur., et à Sablonville, rue de Seine, 6, à l'établissement orthopédique qu'il dirige avec le docteur Godier.)

Homme érudit, M. Chailly avait choisi pour sujet de sa thèse inaugurale la solution de cette question : *Le fluide galvanique est-il la cause du mouvement musculaire?* question dont l'école expérimentale italienne de l'époque a tiré le plus heureux parti. Depuis il a donné une traduction 1° du *Traité des eaux, des airs et des lieux* d'Hippocrate, accompagnée du texte grec, de variantes, de notes critiques et d'une table synoptique (1 vol. in-12, 1817); 2° de ses *aphorismes* (1836). Nous donnerons, à l'occasion

de M. Godier, une idée de la méthode de traitement employée dans l'établissement que ces deux MM. dirigent à Sablonville.

CHAILLY-HONORÉ (*Nicolas-Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-chef de la clinique d'accouchemens de la Faculté de médecine; professeur particulier d'accouchemens; né en 1805 à Paris; reçu docteur également à Paris en 1838. (Rue St-Honoré, 290, à 11 heur. et à 6.)

M. Chailly, qui ajoute souvent à son nom celui de M. Honoré son beau-père, Membre de l'Académie R. de médecine, s'occupe particulièrement d'accouchemens. Il a débuté dans cette carrière par une très bonne thèse sur l'*avortement et les moyens de l'arrêter*. Depuis il a publié sous le titre de : *Traité pratique de l'art des accouchemens* (1 vol. in-8° de 780 pages, avec 216 planches intercalées dans le texte), un ouvrage que le Conseil Royal de l'Instruction publique a adopté, et qui mérite assurément cette honorable distinction.

CHAMBERET (*J.-Bapt.-Jos.-Anne-César*) TYRBAS (de), O. ✱, ancien médecin principal aux armées; ex-médecin en chef et professeur à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce; né à Limoges en 1779; reçu docteur à Paris en 1808. (Rue de l'Est, 27.)

M. Chamberet est un homme instruit, moins connu cependant par ses écrits, qui sont peu nombreux, que par la part active qu'il a prise aux guerres des dernières années de l'empire, et par les immenses services qu'il a rendus dans les divers postes auxquels l'a appelé son titre de médecin militaire. Entré au service en 1809, en qualité de médecin-adjoint, il fut successivement chargé de la direction des hôpitaux de Vérone, de Vicence, de Conégliano, de Trévise et d'Udine.

De retour en France, après le désastre de Moscou, M. Chamberet fut mis à la tête d'un des hôpitaux militaires qui s'organisèrent en 1813 à Paris; fut nommé en 1815 professeur d'hygiène et de physiologie à l'hôpital militaire d'instruction de Lille; fit

partie d'une commission envoyée en 1831, pour étudier le choléra en Pologne; enfin succéda en 1839 à M. Gasc (appelé, à la mort de Broussais, au Conseil de santé) dans les honorables fonctions de médecin en chef à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce; fonctions qu'il n'a occupées que quatre années environ, puisqu'il a été mis prématurément en retraite l'année dernière. M. Chamberet a publié plusieurs articles dans le grand *Dictionnaire des Sciences médicales* et dans l'*Encyclopédie méthodique*. On lui doit une grande partie de la *Flore médicale* commencée par Chaumeton, et, à son retour de Pologne, il a publié, en collaboration de M. Trachez, une *relation du choléra-morbus épidémique*, qu'il avait été chargé d'aller étudier.

CHANCEREL, DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1802 à Courville (Eure-et-Loir); reçu à Paris en 1826. (Rue Montholon, 20, de midi à 2 heur., le dimanche excepté.) — Actuellement homœopathe; a publié pour thèse inaugurale une dissertation bien composée et bien écrite sur l'*influence morbifique des agens hygiéniques sur l'organisme humain.*

CHAPELON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue Lepelletier, 9.)

CHAPONIER, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1819. (Rue Hauteville, 57.)

CHAPPUIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue Rambuteau, 50, de 11 heur. à 1.)

CHAPUSOT, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1832. (Rue Neuve-Saint-Merry, 18.)

CHARDEL (*Frédéric*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale); reçu docteur à Paris en 1799. (Rue Cassette, 26, de 8 heur. à 10.)

Cet honorable académicien, qui est entré à l'Académie comme associé, et n'est devenu titulaire que par l'ordonnance de réorganisation de 1835, est, si nous ne nous trompons, le frère du conseiller à la cour de cassation du même nom, qui fut membre de la chambre des députés et directeur des postes en 1830. Il prend depuis long-temps fort peu de part aux travaux de l'Académie, et n'a publié que deux ouvrages assez peu connus, qui ont pour titre, l'un : *Monographie des dégénérations squirrheuses de l'estomac* (1 vol. in-8°, 1808) ; l'autre : *Essai de psycologie physiologique*, ou *explication des relations de l'âme avec le corps* (1 vol. in-8°, 1831, 2ᵉ édition en 1838).

CHARDON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue du Marché-St-Honoré, 11, de 11 heur. à 1.)

CHARDON (DE RÉTHEL), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue Richer, 32, ou rue Montorgueil, maison Charles-Albert.) Voyez un peu plus loin l'article CHAUMONOT.

CHARLET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814. (Rue aux Ours, de midi à 3 heur.)

CHARPENTIER (*Augustin*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin de l'Infirmerie Marie-Thérèse, rue d'Enfer, 86 ; reçu à Paris en 1818. (Rue Saint-André-des-Arcs, 59, de 11 heur. à 1.) — A publié en 1838, si l'on en juge par l'initiale de son prénom, une *Monographie des sangsues médicinales et officinales* (broch. in-8°). Mais nous ignorons si c'est à lui ou à l'un des deux suivans qu'il faut attribuer un volume qui a paru en 1837 sur l'*hydrocéphale aiguë*, ou *ményngo-céphalite des enfans*.

CHARPENTIER fils, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1829. (Quai Bourbon, 17, de 1 heur. à 3.)

CHARPENTIER, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1829. (Faub. St-Martin, 187.)

CHARRIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830. (Rue Neuve-St-Georges, 7, de 2 heur. à 4.)

CHARRUAU ✻, Docteur en médecine; ancien médecin de la marine royale; reçu à Paris en 1834. (Rue Godot-Mauroy, 18, de 1 heur. à 3.)

CHARTROULE, Officier de santé, reçu en 1842. (Rue de Rambuteau, 13.)

CHASSAIGNAC (*E.*), Docteur en médecine, agrégé en exercice et prosecteur à la Faculté; chirurgien du bureau-central; vice-président de la Société anatomique; né à Nantes en 1805; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue Cassette, 8, de 11 heur. à midi, et le soir de 4 heur. à 6.)

M. Chassaignac est un des jeunes chirurgiens qui forment le bataillon serré au milieu duquel doit se recruter l'école de Paris. Professant depuis plusieurs années l'anatomie, la chirurgie et la médecine opératoire avec un incontestable talent, surtout avec une méthode et une précision qui annoncent des études solides et des connaissances puisées aux meilleures sources, non seulement il a brillé dans tous les concours au moyen desquels il a obtenu les places qu'il occupe, mais encore il a déjà fait plusieurs fois l'essai de ses forces pour entrer à l'Ecole comme professeur. Si ses efforts n'ont pas encore été couronnés de succès, il a du moins laissé des souvenirs qui l'aideront bientôt à atteindre le but. Voici quels sont ses principaux travaux :

— *De la structure du col du fémur, étudiée spécialement sous le point de vue de l'anatomie pathologique;* dissertation suivie de quelques observations sur les plaies de la tête, de la poitrine, du ventre, etc., in-8°, 1835.

— *Œuvres chirurgicales complètes d'Astley Cooper*, traduites de l'anglais et annotées (avec M. Richelot). Cet ouvrage se compose de quatre traités qui ont paru séparément, le premier en 1835, et le dernier en 1837. Un très fort vol. in-8°.

— *Traité de l'anatomie des nerfs de Swan*, traduit égale-

ment de l'anglais avec d'importantes additions qui font de ce livre (1 vol. in-4°, orné de 25 magnifiques planches gravées à Londres) un ouvrage indispensable à toutes les personnes qui voudront faire une étude approfondie du système nerveux.

M. Chassaignac a en outre publié de très bons mémoires sur la *Distribution des nerfs dans le système musculaire;* sur les *ruptures de l'utérus* (ce dernier mémoire a été couronné par la Société médicale d'émulation); sur le *tissu fibreux* en général et sur le *système nerveux ganglionnaire* (thèse de concours pour la chaire d'anatomie). Enfin, on a de lui deux fortes brochures imprimées en 1826, l'une sur la *texture et le développement des organes de la circulation sanguine;* l'autre sur la *circulation veineuse;* plus une très bonne thèse sur l'*appréciation des appareils orthopédiques,* soutenue en 1841 pour le concours de la chaire de médecine opératoire, et le compte rendu des travaux de la Société d'anatomie. M. Chassaignac a été aussi un des collaborateurs que s'est adjoints M. Cruveilhier pour la rédaction de son *Traité d'anatomie;* il s'est récemment porté candidat pour une place vacante à l'Académie, où son entrée nous semble marquée de droit.

CHASSAIGNE, Officier de santé, reçu en 1839. (Rue des Canettes, 9.)

CHASSINAT, Docteur en médecine; médecin attaché au ministère de l'intérieur; recu docteur à Paris en 1835. (Rue Castellane, 9, de 10 heur. à midi.)

M. Chassinat est lauréat du prix Monthyon à la Faculté; il a publié plusieurs recherches statistiques dont les documens ont été puisés dans les archives du ministère de l'intérieur. Il a fourni, dit-on, un grand nombre des faits sur lesquels a été élaborée la nouvelle loi sur l'emprisonnement cellulaire.

CHATAING (*Auguste*), Docteur en médecine; reçu à Paris en 1830. (Rue Castiglione, 12, de midi à 3 heur.)

CHATEL, Officier de santé, reçu à Paris en 1838. (Rue Lenoir-Saint-Honoré, 1.)

CHATIN, Docteur en médecine, pharmacien; reçu docteur à Paris en 1842. (Rue de Chartres-du-Roule, 3, de 9 heur. à 11.)

CHATRON (*Jos.-Ant.*), Docteur en médecine, reçu à Turin en 1836, et autorisé à exercer en France en 1838. (Rue Caumartin, 11.)

CHAUMONOT (dit CHARLES-ALBERT), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Voir son adresse sur tous les murs de la capitale et de la banlieue.)

La police de Paris a dans ses attributions la grande et la petite voirie; elle est chargée de débarrasser les rues de tout ce qui gène la circulation et offusque les regards, et cependant une foule d'industriels peuvent, sans qu'elle songe à l'empêcher, nous poursuivre de leurs annonces graveleuses, faire distribuer sur la voie publique des prospectus qu'un homme honnête ne touche pas sans rougir, tapisser les murailles de mots qu'on ne prononce pas dans le monde, dévoiler un mal en proposant son remède, attirer la curiosité des enfans vers des choses qu'ils apprendront, hélas! toujours trop tôt. Vraiment, à voir le nombre toujours croissant de ces industriels, la position qu'ils prennent et la nature des offres qu'ils font au public, ne dirait-on pas que nous vivons daus une léproserie immonde, au milieu d'une population sans pudeur et cariée jusqu'à la moelle des os?

C'est une question que nous posons sans détour à M. Chaumonot, le seul rival que M. Giraudeau dit de Saint-Gervais ait rencontré de véritablement digne de lui. Ceux qui suivent de près le mouvement industriel de notre époque, ne savent en effet quel est de ces deux personnages celui qui mérite le prix de la lutte engagée entre eux pour le scandaleux étalage de leurs annonces; car ce que l'un fait en souillant nos murs par ses affiches, l'autre l'exécute en encombrant les journaux par ses réclames. Quelques personnes trouvent ce dernier moyen plus décent: tout cela dépend de la classe sur laquelle chacun de ces deux mes-

sieurs a la prétention d'agir; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les *Bols d'arménie* du premier, valent le *Sirop dépuratif* du second, et *vice versâ*.

Si nous n'éprouvions quelqu'embarras, pour ne pas dire plus, à entrer dans le détail des moyens employés par ces industriels pour attirer chez eux la gente crédule, nous raconterions comment M. Chaumonot, fasciné par les succès de M. Giraudeau, a fait le premier pas dans la carrière où il s'est jeté, et rapporterions les bases mêmes du traité qui le lie au négociant qui a fait les frais du cabinet exploité *en banque* rue Montorgueil. Mais il y a des choses qui, toutes curieuses qu'elles sont, doivent rester ignorées du public, qui, dans tout cela, ne joue pas le plus beau rôle assurément. Remarquons toutefois, en passant, que M. Chaumonot est très susceptible en fait de probité médicale, car on lit dans l'*Hygie* du 25 juillet 1838, une lettre qu'a arrachée à sa modestie *la crainte d'être accusé de mauvaise foi, d'ignorance et de jonglerie;* ce sont ses propres expressions, et dans laquelle il s'exprime ainsi : « Je viens, sans peur et sans reproche (vous l'entendez, lecteur, sans peur et sans reproche), développer les moyens sur lesquels je m'appuie pour repousser toute imputation plus ou moins directe de *charlatanisme*. Les notes que j'ai eues à tous mes examens pour ma réception de docteur en médecine, sont les meilleures qu'on puisse avoir, comme j'en ai les preuves en main ; en 1820, j'ai obtenu une médaille d'or dans un concours à l'école de pharmacie ; la même année je fus nommé, également au concours, pharmacien des hôpitaux, etc. »

Hé, Monsieur ! c'est précisément parce que vous étiez porteur de titres honorables, et en définitif un homme intelligent, que vous auriez dû rester dans la route ordinaire et éviter ce que vous appelez vous-même *la position insolite* où vous a placé la multiplicité des vos annonces. Cette route ordinaire, que suivent modestement, dans le quartier même où vous avez jugé convenable d'établir vos bureaux, tant de praticiens honorables que l'on croit flétrir en les appelant *médecins de quartier*, ne conduit certainement pas à vingt-cinq ou trente mille francs de

rentes en quelques années; mais elle conduit à quelque chose qui pourrait bien vous manquer dans votre opulente retraite, la conviction de n'avoir jamais abaissé un art aussi noble que l'art de guérir au niveau d'un métier, et la satisfaction d'avoir fait le bien, avant tout, pour le plaisir de le faire.

CHAUSSIER, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1827. (Rue Neuve-des-Mathurins, 62.) — Fils du célèbre Chaussier, il n'a rien fait de scientifique, et rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance : le *Traité des contre-poisons* qui a été publié en 1819, aussi bien qu'un *mémoire sur la goutte*, imprimé il y a quelques années, sont de son frère aîné (Hector), auquel on doit plusieurs pièces de théâtre et quelques romans.

CHENEAU (*Philip.-Nicolas*) ✠, Docteur en médecine; médecin des épidémies pour l'arrondissement de Sceaux; né à Paris en 1796; reçu docteur également à Paris en 1819. (Place Vendôme, 22, de 11 heur. à midi.)

M. Cheneau a fait de la phthisie pulmonaire l'objet d'une étude particulière; des faits qu'il a recueillis et de l'interprétation qu'il leur a donnée, il croit pouvoir conclure que la formation des tubercules dans le tissu pulmonaire est le résultat de causes qui agissent primitivement sur le système nerveux; et il base surtout son opinion sur ces deux circonstances, au milieu desquelles se développe principalement la phthisie, savoir qu'elle se déclare d'une manière presque exclusive dans le moment de la vie où le système nerveux est soumis aux plus rudes épreuves (de 15 ans à 40 ans), et que sa fréquence est en raison directe des progrès de la civilisation.

Cette opinion, développée dans deux mémoires présentés à l'Institut, l'un en 1837, l'autre en 1842, et dans un cours fait à l'école pratique, est loin, comme on le pense bien, d'avoir obtenu l'assentiment général. Quant au traitement qu'en fait découler M. Cheneau, il ne l'a point encore fait connaître; pressé par quelques uns de ses collègues de la Société de médecine

pratique, aux travaux de laquelle il prend une part active, il est resté à cet égard dans des termes trop peu précis pour être formulés; et c'est pourtant là le point essentiel. Le nom de M. Cheneau se rattache aussi à la fondation d'une maison de santé qui occupe, à Auteuil, une des plus agréables positions des environs de Paris.

CHENU (*Jean-Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-chirurgien aux sapeurs-pompiers de la ville de Paris, maintenant aide-major de la gendarmerie de la Seine; né à Metz en 1808; reçu docteur à Strasbourg en 1833. (Rue Saint-Fiacre, 9.)

M. Chenu est entré en 1829 dans la chirurgie militaire en qualité d'élève à l'hôpital d'instruction de Metz. Nommé, au retour de la première expédition d'Afrique, prosecteur au même hôpital, il enrichit son cabinet d'un grand nombre de pièces d'anatomie et surtout d'anatomie comparée. Ayant été attaché en 1834 à un régiment de cavalerie, il a su mettre à profit les loisirs que laisse trop souvent au chirurgien militaire la vie de garnison, pour satisfaire le goût qu'il avait pour les sciences naturelles.

C'est ainsi qu'il a pu, sans cesser de s'occuper de médecine, ce que prouve le Mémoire qu'il rédigea sur le *Choléra*, lorsqu'il fit irruption sur les départemens du midi de la France, faire de sérieuses études en entomologie et en conchyliologie, et rassembler les matériaux de l'ouvrage qu'il a publié sur les eaux minérales. Ayant été appelé, pendant son séjour à Carcassonne, à donner des soins à M. Gabriel Delessert, alors préfet de l'Aude, il dut à la reconnaissance de son puissant client d'être nommé à Paris, qui était le but de ses désirs. La bienveillance de son protecteur l'y suivit, et aujourd'hui il est chargé de la direction de la plus riche collection de coquilles qui soit connue dans le monde, et qui appartient à M. Benjamin Delessert, frère aîné du premier, puis de l'inspection des sources minérales ferrugineuses de Passy qui sont la propriété de MM. Delessert. Ces travaux imprimés sont:

Rapport sur le choléra-morbus, adressé à M. le colonel de

L'Étang, commandant le, etc. ; Perpignan (broch. in-8°, 1835).

Essai pratique sur l'action thérapeutique des eaux minérales (3 vol. in-8°, Paris, de 1840 à 1844).

Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy (1 vol. in-18, 1re édition en 1840, et la 2e en 1844; cette dernière avec des notes de M. Isid. Bourdon).

Recueil de coquilles décrites par Lamarck et non figurées par les auteurs (1 vol. grand in-folio avec 4 planches gravées et coloriées). Pour cet ouvrage, le docteur Chenu a été le collaborateur de M. Benjamin Delessert.

Souvenirs d'un voyage dans l'Inde, exécuté de 1834 à 1839 (1 vol. in-8° jésus, avec 35 planches gravées et coloriées). C'est sur les notes du journal de M. Adolphe Delessert, qui a fait ce voyage, que cet ouvrage a été rédigé par M. Chenu.

Illustrations conchyliologiques, ou *descriptions et figures de toutes les coquilles connues vivantes et fossiles* (grand in-folio avec planches gravées et coloriées, 1843). Cet immense travail, composé déjà de 500 planches, ne sera terminé que dans trois ans. Il en paraît une ou deux livraisons par mois.

CHÉREAU (*Antoine*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, PHARMACIEN (section de pharmacie); non reçu médecin. (Rue Saint-Martin, 171.) — A publié un *répertoire du pharmacien*, 1812, in-4°. ; une *nomenclature pharmaceutique*, 1825, in-8°; des notices dans le Journal et le Bulletin de la pharmacie, et dans le Journal de chimie médicale.

CHÉREAU (*Achille*), DOCTEUR EN MÉDECINE, né à Bar-sur-Seine; reçu docteur à Paris en 1841. (Rue Saint-Lazare, 144, de 10 heur. à midi.)

M. Chéreau est, si nous ne nous trompons, fils du précédent. Auteur d'une bonne thèse sur l'*anasarque consécutive à la scarlatine*, il publie dans ce moment une série de mémoires fort intéressans sur les *maladies des ovaires*, dont l'état pathologique est loin d'avoir été suffisamment étudié. Le premier de ces mémoires contient : 1° des considérations anatomiques et physiolo-

giques; 2° l'agénésie ou l'absence et les vices de conformation des ovaires; 3° leur inflammation aiguë ou l'*ovarite* franche. Le second mémoire doit paraître prochainement; M. Chéreau se propose d'y traiter particulièrement des kystes ovariques.

CHÉREAU, Officier de santé, reçu en 1810. (Rue d'Astorg, 36.)

CHEREST (*Jules-Omer*), Docteur en médecine; secrétaire de la Société médicale d'émulation; médecin du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement; reçu docteur à Paris en 1841. (Rue Richepanse, 5, de midi à deux heur.)

M. Cherest a choisi pour sujet spécial de sa thèse inaugurale, c'est à dire pour question indépendante de celles qu'imposent les règlemens universitaires, un point important de l'histoire pathologique de la femme : les *Engorgemens inflammatoires de la fosse iliaque après l'accouchement*. Ce choix dénotait une prédilection marquée de sa part pour l'étude des maladies propres au sexe; en effet, peu de temps après sa réception, ce jeune médecin s'est efforcé, dans un cours de physiologie et de pathologie commencé à l'École-pratique, de démontrer qu'on avait tort, dans l'étude des maladies de la femme, de s'en tenir aux organes génitaux, au lieu de rechercher les particularités qu'entraîne dans toutes ses maladies sa constitution propre ou spéciale. Nous souhaitons qu'il réalise la promesse qu'il a faite de continuer le développement de ses vues à cet égard : la science doit y gagner, car elle nous semble arriérée sur ce point.

M. Cherest avait présenté à l'Académie des Sciences (séance du 10 août 1840), avant sa réception, un mémoire d'anatomie transcendante, riche de faits et d'érudition, intitulé : *Des Fibres élémentaires animales* (composé en collaboration de M. le docteur Bouvaist). Il a mis à contribution, pour cet important travail, tout ce que la chimie organique et les recherches microscopiques ont fourni de plus positif à cet égard dans ces derniers temps.

CHERMSIDE (*Sir Robert*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'ambassade d'Angleterre à Paris, et membre associé du collége royal de médecine de Londres; né en 1789, à Porta-Ferry en Irlande; reçu docteur à l'Université d'Edimbourg en 1817, et autorisé à exercer en France en 1832. (Rue Taitbout, 1 *bis*, boulevard des Italiens, de 9 heur. à 10 et demie.)

Si les fonctions de médecin de l'ambassade anglaise à Paris, que remplit M. Chermside, n'étaient pas une preuve irrécusable de la considération dont il doit jouir dans sa patrie, les distinctions honorifiques dont il y était revêtu ne laisseraient aucun doute à cet égard. Il est en effet chevalier de l'Ordre hanovrien des Guelfs, de l'Aigle rouge de Prusse, et de Saint-Jean de Jérusalem, médecin consultant de la duchesse de Kent, membre de plusieurs colléges de chirurgie de la Grande-Bretagne, etc. Le choix du sujet de sa thèse inaugurale : *De usu aquæ frigidæ in febribus*, annonce un praticien éloigné des médications stimulantes dont ses compatriotes font un si grand usage, et son affiliation à la Société de médecine-pratique, montre le désir qu'il a de vivre avec nous en bonne confraternité, et de prendre une part active au mouvement que nous imprimons à la science.

CHESNEAU, DOCTEUR EN MÉDECINE, médecin du bureau de bienfaisance et chirurgien des écoles primaires du 9ᵉ arrondissement; reçu à Paris en 1838. (Rue du Pont-Louis-Philippe, 13, de midi à 2 heur.)

CHEVALLIER (*J.-B.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, PHARMACIEN (section d'hygiène publiq. de méd. lég. et police médic.); non reçu médecin; PROFESSEUR-adj. à l'École de pharmacie; membre du Conseil de salubrité; né à Langres en 1793. (Quai Saint-Michel, 25.)

Ancien élève en pharmacie des hôpitaux de Paris et disciple de Vauquelin, M. Chevallier est aujourd'hui classé parmi les chimistes distingués de Paris. Si son nom ne se rattache à aucune grande découverte, il a le mérite, très grand à nos yeux, d'avoir su faire de très heureuses applications de la chimie, qu'il a surtout

envisagée sous le côté pratique et dans les moyens qu'elle offre de résoudre un grand nombre de questions d'économie sociale du plus haut intérêt.

Le travail qui a fondé la réputation de M. Chevallier est son *Traité des réactifs chimiques, leurs préparations; leurs emplois spéciaux et leurs applications* (2 vol. in-8° avec fig.); qu'il a publié avec M. Payen et qui a eu les honneurs de plusieurs éditions. On a encore de lui, en collaboration de MM. Richard et Guillemain, un *Dictionnaire des drogues simples et composées* (5 vol. in-8° avec fig., de 1827 à 1829); — l'*Art de préparer les chlorures désinfectans* (1 vol. in-8°, 1829); — les *Fastes de la pharmacie française* (1 vol. in-8°, 1830); — un *Manuel du pharmacien* (2 forts vol. in-8°, publiés avec M. Idt, et ayant deux éditions, 1831); — l'*Art de doser les médicamens tant anciens que nouveaux* (1 fort vol. in-8°, publié avec MM. Bricheteau et Cottereau); — une *Table des matières et des auteurs de la 1re série du Journal de Chimie médicale* (1 vol. in-8°, 1836, publié avec Julia Fontenelle); — un *Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie* (in-8°, 1837); — un *Mémoire* (avec M. Henry) *sur le lait; sa composition, ses altérations* (broch. in-8°, 1839).

M. Chevallier a publié plusieurs autres mémoires, soit dans les Annales d'hygiène publique, dont il est un des rédacteurs, soit dans le Journal général de Pharmacie; il a obtenu plusieurs récompenses pour les perfectionnemens qu'il a apportés avec M. Langlumé à l'art de la lithographie. La Société des Sciences physiques lui a décerné une médaille d'or pour divers travaux sur l'hygiène publique, dont il a été chargé par le gouvernement de diriger l'exécution. Il est un des membres les plus actifs de l'Académie; il est malheureusement à regretter que lorsqu'il y prend la parole, il s'exprime sur un ton dont la sécheresse n'est qu'apparente sans doute, mais qui pourrait faire supposer à bien des personnes qu'il est toujours disposé à mal accueillir ses contradicteurs.

CHEVET (*Emile*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1804

à Douarnenez (Finistère); reçu docteur en médecine à Paris en 1826. (Rue St-André-des-Arcs, 60. — A soutenu sa thèse sur *La fièvre jaune qui a régné au Sénégal en* 1830, et à l'occasion de laquelle il a été décoré; — Fait depuis plusieurs années de bons cours particuliers d'anatomie et de pathologie.

CHEVILLOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Quai Conti, 11, hôtel des Monnaies.)

CHEVREY ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1816; — a fait la campagne de Moscou en qualité de chirurgien et a long-temps habité la commune de Sèvres. (Cité Trévise, de 11 heur. à 1.)

CHOMEL (*A.-Fr.*) O. ✻, Professeur a la Faculté (chaire de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu), nommé le 13 janvier 1827; Membre de l'Académie R. de Médecine (section d'anatomie pathologique); médecin du roi et de madame la duchesse d'Orléans; né en 1788; reçu docteur à Paris en 1813. (Quai Voltaire, 3 bis, de 11 heur. à 1.)

M. Chomel est encore parmi les médecins de notre époque, qui ont su s'ériger en célébrités, un de ceux qui sont arrivés promptement au but. Elève de l'hôpital de la Charité, dont il était encore médecin il y a quelques années, il apprit de Corvisart à rechercher tout à la fois les honneurs de la science et les avantages de l'art, et de Laennec, à ne dédaigner aucun des moyens licites qui assurent le succès. Aussi arriva-t-il à l'école avant la quarantaine, puisque, né en 1788, il fut coiffé de la toge professorale en 1827, et sut-il se débarrasser des ennuis du concours, puisqu'il fut nommé par ordonnance royale, sous la sage administration de l'abbé Frayssinous.

Mais est-ce donc à dire pour cela que M. Chomel soit au dessous de la place qu'il occupe à l'école, comme professeur, ou de la réputation dont il jouit dans le monde comme praticien? Non pas assurément. Comme professeur, en effet, il a le mérite d'avoir un des premiers et bien jeune encore, fait à la Cha-

rité autre chose que ce que s'imaginaient alors les professeurs de clinique, qui croyaient remplir toutes les obligations de leur charge en faisant aux élèves quelques conférences au lit des malades : il a fait une véritable clinique. Interrogeant les malades dans les plus grands détails, il explorait avec soin et par tous les moyens possibles l'état de leurs organes, appelait graduellement l'attention sur les phénomènes les plus intéressans, et n'établissait son diagnostic que lorsque les élèves étaient déjà pour ainsi dire forcés de tirer d'eux-mêmes des conclusions semblables. Cette manière, à laquelle les vieux praticiens ont été obligés de se soumettre et que les jeunes ont tout de suite adoptée, est la seule qui soit aujourd'hui suivie et qui promet à la génération actuelle une pépinière de sages praticiens.

M. Chomel a malheureusement eu le grand tort de s'imaginer qu'il est aussi facile de décrire une maladie dans un livre que d'en développer les phénomènes au lit même du malade, et, partant, de croire que le clinicien devait être le meilleur nosographe et l'homme le plus capable d'écrire des livres didactiques. Cette erreur l'a conduit à publier plusieurs ouvrages qui lui ont infiniment plus servi dans le monde, qu'ils n'ont accru sa réputation scientifique. Lisez ces ouvrages, et toute la physionomie de M. Chomel change ; cette sécurité, cette précision dont il fait preuve à son hôpital l'abandonnent en partie. Dès qu'il raisonne, il tombe dans une discordance d'idées et un vague d'expressions qui frappent l'esprit le moins attentif. On reconnaît tout de suite que ses vues ne sont pas arrêtées, que ses théories ne sont qu'imparfaitement établies dans son esprit. Il craint à chaque pas de généraliser ; ce sont des doutes, des hésitations continuelles et tous les inconvéniens d'une fausse position. Si, dominé cependant par l'esprit de controverse allumé depuis un quart de siècle en médecine, il tâche de soutenir par sa plume quelques doctrines qu'il affectionne et dont il n'a pu s'affranchir, ses raisons sont incapables de relever ces doctrines du discrédit dont Broussais les a frappées sans toutefois leur substituer rien de meilleur.

Mais, nous le répétons, si comme praticien M. Chomel n'est

pas au niveau de l'auteur du traité de l'*auscultation médiate*, dont il occupe la chaire à la Faculté (*non licet omnibus adire corinthum*), il n'en est pas moins un des plus solides de notre époque. Son coup d'œil en diagnostic est sûr, sa confiance dans les médicamens n'a rien d'exagéré, et, tout en reconnaissant la nécessité de varier à chaque instant la nature, la forme et les doses des agens thérapeutiques, il se conforme au précepte de Franck, qui accorde la préférence à ceux dont l'usage a constaté l'efficacité, et n'admet le besoin de l'expérimentation que pour les maladies chroniques qui sont au dessus des ressources de l'art, ou regardées comme telles. Se trouve-t-il en consultation avec quelques confrères, il développe avec convenance et clarté les motifs qui le portent à penser et à agir de telle ou telle manière et à pronostiquer dans un sens plutôt que dans un autre. Nous disons avec convenance, car pour un homme qui a plus de cinquante mille livres de rentes, et auquel il reste peu à désirer, la chose est assurément à noter et de bon exemple.

Cette sorte d'abnégation de toute opinion préconçue, de toute idée théorique nettement formulée, a dû nécessairement faire placer M. Chomel parmi les médecins stationnaires ou résistans. C'est en vain qu'il soutient depuis vingt ans, et aujourd'hui même (Gazette des hôpitaux du 23 novembre 1843), que le *mouvement* n'est pas toujours du *progrès*, l'opinion de ses confrères persiste à le maintenir dans la classe des hommes *faits*, et desquels la science n'a plus rien à attendre. Il ne fait pas de grands efforts, il est vrai, pour détruire cette opinion, car nous l'avons vu tout récemment à l'Académie un des plus acharnés à mettre fin à la fameuse discussion qu'avait soulevée la question médico-légale de l'arsenic, et chercher à étouffer la parole de M. Gerdy qui s'efforçait d'empêcher l'assemblée d'être injuste.

Quant aux ouvrages qu'a publiés M. Chomel, ils ne sont pas très nombreux. Le premier est sa thèse qu'il soutint en 1813 sur le *rhumatisme*, et dans lequel il manifesta pour la doctrine physiologique un éloignement qui l'aida puissamment à faire son chemin. Il publia ensuite ses *Élémens de pathologie générale* (1 vol. in-8°),

dont la première édition parut en 1817 et la deuxième en 1824; puis un traité sur les *fièvres et les maladies pestilentielles*; enfin plusieurs articles dans le Dictionnaire de médecine publié par le libraire Béchet. Les leçons de clinique médicale qu'il fait à l'Hôtel-Dieu ont été recueillies et publiées de 1834 à 1840 en 3 vol. par MM. Genest, Requin et Sestier. Le 1er vol. traite de *la fièvre typhoïde*; le 2e des *Rhumatismes* et de la *Goutte*, le 3e de la *Pneumonie*. Ses élémens de pathologie et son histoire des *fièvres essentielles* ont eu du retentissement par la réfutation dont Broussais les honora. — M. Chomel se montre rarement à l'Académie.

CHOQUET, O. ✻, Docteur en médecine; chirurgien principal aux armées et membre du comité de visite des militaires infirmes; reçu à Paris en 1808. (Rue St-Dominique-St-Germain, 23, de 3 heur. à 4.) — N'a rien écrit qui nous soit connu.

CHOTOMSKI, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Guy-Labrosse-St-Victor, 10, mardi, jeudi, samedi de 1 heur. à 3.)

CISSET (*Philib.-Louis*), Docteur en médecine; né à Autun (Saône-et-Loire) en 1798; reçu docteur à Paris en 1827; — a fait une bonne thèse inaugurale sur *les Hémorrhagies utérines*, et publié dans la Gazette des hôpitaux plusieurs articles sur la pathologie externe et les accouchemens.

CIVIALE ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de médecine opératoire); chirurgien de l'hôpital Necker, pour la *lithotritie;* né à Aurillac en 1794; reçu docteur à Paris en 1820. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 23, de midi à 3 heur.)

M. Civiale est-il le véritable inventeur de la lithotritie, ou bien n'est-il que l'un des médecins qui ont apporté leur tribut au perfectionnement de cette admirable découverte? Telle est la question que se posent bien des gens, même parmi les médecins, en entendant prononcer le nom de M. Civiale. Quoiqu'on en puisse dire, nous répondrons oui, M. Civiale est sinon

le véritable inventeur de la lithotritie, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, du moins le premier médecin en France qui a deviné qu'il y avait un moyen d'affranchir l'humanité de l'affligeant tribut de l'opération de la taille, et, partant, celui qui a fait faire le premier pas à la lithotritie. Voici la véritable filière que suivirent ses travaux à ce sujet. Nous en parlons avec une parfaite connaissance de cause et un complet désintéressement.

Sur la fin de 1817, M. Civiale, alors âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, était très modestement externe libre dans le rang des voies urinaires du service de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu. Sur quelques mots prononcés au cours que faisait alors M. Marjolin, rue St-Jean-Latran, il entrevit la possibilité d'attaquer la pierre dans la vessie par le canal de l'urètre. Mais deux manières se présentaient à lui : la faire fondre ou bien la briser. Il s'arrêta d'abord à la première, et ses essais, quoique complètement infructueux, eurent cependant assez de retentissement pour que tous les élèves qui faisaient alors le service à l'Hôtel-Dieu, en eussent connaissance. M. Amussat doit se le rappeler, car il était lui-même un de ces élèves, et il est presqu'impossible qu'il n'ait pas entendu les plaisanteries auxquelles les illusions de Civiale le mettaient en butte de la part de ses condisciples. M. Civiale pourrait invoquer à cet égard le témoignage de MM. Aliés, Dubreuil, Pichard et Lachaise, avec lesquels il partageait alors volontairement le service du rang des voies urinaires.

Cette idée une fois ébruitée, il ne serait pas étonnant que d'autres, profitant des premiers mécomptes de M. Civiale, eussent passé de la première à la seconde, et n'eussent ouvert la voie à l'emploi du brise-pierre, dont personne encore ne conteste à M. Civiale d'avoir le premier fait usage sur le vivant. Aussi l'Institut, sans méconnaître la part que d'autres praticiens ont pu prendre au perfectionnement de l'opération en elle-même, l'a-t-il toujours désignée sous le nom d'*opération-civiale*. C'est ce qu'attestent suffisamment et le rapport de Chaussier et Percy, du 22 mars 1824, et les deux prix décernés à M. Civiale, l'un de 6,000 fr. en 1826, et l'autre de 10,000 fr. en 1827. Ainsi

donc, priorité quant à l'idée d'affranchir l'humanité de l'opération de la taille; priorité quant à l'application de la lithotritie sur le vivant. Voilà ce qui est incontestable.

Aucune opération, disons même aucune découverte en médecine, n'a suscité autant de réclamations et fomenté autant de querelles : la mine a paru bonne à être exploitée dès le début, car *grande est la crainte du bistouri*, nous disait naïvement Civiale, il y a bientôt vingt-cinq ans. Mais il faut reconnaître que si dans le cours de ces débats il n'a guère été plus modéré que ses adversaires, il a toujours conservé sur eux l'avantage d'un ton plus sérieux. Qu'il ait écrit lui-même ses ouvrages, ou se soit aidé d'un collaborateur, comme le lui reproche son plus redoutable antagoniste, M. Leroy d'Etiolles, il n'en est pas moins vrai qu'il a mis les rieurs de son côté, quand, invité à vider la question de priorité, la dague au poing ou par l'entremise d'arbitres, il a répondu que les choses de ce monde se jugeaient d'abord ici-bas avant d'être portées au tribunal de Dieu, et qu'une question de science ne pouvait être arbitrée comme s'il s'agissait d'un marché à terme ou d'une affaire de mur-mitoyen.

M. Civiale est spécialiste dans toute l'acception du mot, et ne craint pas de le dire; il le prouve même, car il n'a jamais rien fait, rien écrit qui soit étranger à la lithotritie. Depuis dix ans qu'il appartient à l'Académie, nous ne l'avons entendu parler que cinq ou six fois, mais toujours de son opération favorite. Cette circonstance doit nécessairement nuire, comme on le pense bien, à son entrée à l'Institut qu'il semble convoiter depuis longtemps, car l'Institut a été créé tout à la fois pour récompenser les services rendus aux sciences, et pour donner des juges à ceux qui ont la prétention d'en accroître le domaine. Or, les spécialistes n'offrent pas généralement, sous ce dernier rapport, toutes les garanties désirables. Personne ne pourrait raisonnablement soutenir le contraire.... Quoi qu'il en soit, M. Civiale a publié les ouvrages suivans, qui tous, nous le répétons, se rapportent aux maladies des organes génito-urinaires.

En 1823, *Nouvelles considérations sur les rétentions d'urine, suivies d'un traité sur les calculs urinaires et la possibilité d'en opérer la destruction sans l'opération de la taille;* forte broch. in-8°. Il n'y est pas encore question de la lithotritie.

— 1826, *De la lithotritie ou broiement de la pierre dans la vessie;* 1 vol. in-8°, orné de 5 planches représentant divers instrumens. Cet ouvrage a été dédié et présenté au roi.

— De 1827 à 1823, quatre lettres sur le même sujet, dont trois à M. Vincent Kern, et une à Dupuytren.

— 1836, *Parallèle des diverses méthodes de traitement employées pour guérir les calculeux;* 1 vol. in-8°.

— 1837, *Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires;* 3 vol. dont le dernier a paru en 1842.

— 1838, *Traité de l'affection calculeuse, ou recherches sur la formation, les caractères physiq. et chimiq., les causes, les signes et les effets pathologiq. de la pierre et de la gravelle;* 1 vol. in-8°.

— 1840, *Traitement médical et préservatif de la pierre et de la gravelle, avec un mémoire sur les calculs de cystine;* 1 vol. in-8°. L'efficacité des eaux alcalines y est fortement combattue.

CLAIRAIN-DESLAURIERS, Docteur en Médecine; médecin du bureau de bienfaisance de la Société protestante de prévoyance; ex-pharmacien interne de l'Hôpital des Enfans; né à Versailles en 1795; reçu docteur à Paris en 1825. (Quai de la Mégisserie, 8, de midi à 2 heur.) — Thèse *sur la coqueluche;* — médaille du choléra.

CLAIRAT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829, vient (1844) d'être nommé chirurgien aide-major dans la 3e légion. (Rue Montmartre, 137, de midi à 2 heur.)

CLARENS, Officier de santé, reçu en 1829. (Rue Coquenard, 21.)

CLÉMENCEAU, Docteur en Médecine, reçu à Paris en

1826; agent du 4e dispensaire de la Société philanthropique. (Rue des Noyers, 37, de midi à 1 heur.)

CLÉMENT, Docteur en médecine, médecin de l'hôpital de la Pitié; reçu à Paris en 1818. (Quai de la Tournelle, 31, de midi à 1 heur.) — A long-temps été le suppléant de Portal pour le cours d'anatomie humaine du Jardin-des-Plantes; — a publié des *Tables synoptiques d'anatomie*, quelques *Mémoires de physiologie*, et une *Dissertation sur la cataracte*.

CLÉMENT, Officier de santé, reçu en 1836. (Rue de Bondy, 92.)

CLOQUET (*Jules-Germ.*) ✠, Professeur a la Faculté (chaire de clinique chirurgicale à l'hôpital de la Faculté), nommé en 1831; ex-chirurgien à l'hospice St-Louis; Membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie chirurgicale); chirurgien consultant du roi; né à Paris en 1790; reçu docteur également à Paris en 1817. (Rue Grange-Batelière, 2, de 11 heur. à 1.)

Les médecins qui ont fréquenté l'Ecole de Paris de 1810 à 1820 ont connu deux personnes du nom de Cloquet; c'étaient les deux frères. L'un, Hippolyte (l'aîné), après avoir été dix ans le professeur particulier d'anatomie le plus distingué de l'époque, l'espoir de la Faculté, dans cette branche si importante de nos connaissances, est mort il y a quelques années dans un état de dépérissement intellectuel dont il est aussi difficile de se rendre compte que pénible de se retracer le souvenir. L'autre est M. Jules dont nous venons d'exposer les titres et auquel les succès vraiment remarquables qu'eut son frère dans l'enseignement de l'anatomie, tant humaine que comparée, ouvrirent la carrière en plaçant de bonne heure leur nom au nombre de ceux dont devait avoir un jour à se glorifier l'Ecole de Paris.

C'est en effet par les connaissances anatomiques et par l'heureuse application qu'il sut en faire, que brille surtout M. Cloquet.

S'étant familiarisé de bonne heure, avec les difficultés de cette science dans le poste modeste de *modeleur* des cabinets de l'école, qu'il occupa avant d'être *prosecteur*, il montra un des premiers aux élèves le parti avantageux qu'on pouvait tirer du dessin dans l'étude de tout ce qui est matériel dans l'art. Aussi, pour parvenir à faire pénétrer plus profondément ses démonstrations dans l'esprit de ses auditeurs, use-t-il d'un moyen aussi sûr qu'ingénieux, sur lequel il a fortement insisté dans sa thèse lors du concours qui lui ouvrit les portes de l'Ecole : c'est de reproduire sur un tableau, par un dessin linéaire et avec la plus grande exactitude possible, les objets dont il parle.

Cette manière d'enseigner donna à ses cours quelque chose d'insolite qui plaça si bien M. Cloquet comme professeur que personne ne fut étonné de le voir disputer, en 1819, à M. Breschet, beaucoup plus anciennement connu qne lui, la place importante de chef des travaux anatomiques qu'avait si dignement occupée Béclard. Il échoua, mais noblement, et prit, en 1824, une éclatante revanche dans le concours de l'agrégation, dont il fit pour ainsi dire les honneurs. Dès ce moment M. Cloquet ne douta pas un seul instant qu'il dût arriver à l'Ecole; la Faculté encouragea ses croyances à cet égard en lui confiant en 1827 le cours de clinique chirurgicale qu'il professe aujourd'hui comme titulaire, et qu'une indisposition du célèbre Dubois avait quelque temps suspendu. Le résultat du concours qui l'investit en 1831 de cette chaire, ne fut contesté de personne et fut unanimement regardé comme un acte de justice. Avant d'arriver à l'Ecole M. Cloquet a publié les travaux suivans :

En 1817, pour sa thèse inaugurale, *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen*, avec 4 planches; sujet qu'il développa en 1819 comme thèse de concours pour la place de chef des travaux anatomiques. — En 1820, *Mémoire sur l'influence des efforts sur les organes renfermés dans la poitrine, et les hernies du poumon.* — *Mémoire sur les fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure*; in-8° avec une planche. — *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes*, in-8° avec fig. — En 1821,

Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpens, in-4° avec fig., suivi du rapport de MM. Cuvier et Duméril. — En 1824, pour sujet de sa thèse de concours pour l'agrégation, *An in curandâ oculi suffusione lentis cristallinæ extractio hujus depressione præstantior.* — De 1824 à 1831, son *Anatomie de l'homme ou description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain*, publiée en 52 livraisons formant 3 vol. grand in-folio, contenant 300 planches et 775 pages de texte. — Enfin, en 1831, 1 vol in-4° sur la *Pathologie chirurgicale; plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science.*

M. Cloquet a aussi inventé plusieurs instrumens destinés à simplifier quelques opérations, par exemple : des ciseaux pour l'incision du prépuce dans sa partie inférieure ;— un appareil pour l'emploi de la sonde à double courant dans les affections calculeuses de la vessie ; — des ciseaux à crochet pour faciliter l'ouverture du canal intestinal dans les autopsies cadavériques ; — un siphon aspirateur gradué ; — des ciseaux-pinces pour l'excision des polypes du rectum et des hémorroïdes ; — des pinces à fourche pour la ligature des vaisseaux ; enfin des pessaires qu'il nomme élythroïdes, qui ont suivant nous l'inconvénient d'être d'un trop gros volume et de tenir écartées l'une de l'autre les parois du vagin. M. Cloquet a de plus enrichi les cabinets de la Faculté d'un grand nombre de pièces modelées en cire, et en a fait exécuter plusieurs en plâtre colorié pour le musée Dupuytren.

Depuis son entrée à l'Ecole, M. Cloquet n'a presque plus rien produit ; car il nous permettra de ne pas regarder comme des travaux bien sérieux le *Discours d'inauguration du nouvel hôpital clinique de la Faculté*, qu'il prononça en 1834 ; la *Vie du général Lafayette*, qu'il publia la même année ; enfin l'*Eloge historique de Richerand*, qu'il lut en 1840 à l'occasion de l'ouverture des cours de la Faculté. Les leçons cliniques qu'il fait pour l'Ecole, à l'hospice dit de perfectionnement, sont des sortes de conférences dans le cours desquelles les malades et la science sont traités, les premiers avec beaucoup de douceur, mais la seconde avec un peu de laisser-al-

ler. On remarque aussi avec regret que s'il ne prend part aux travaux de l'Académie que pour avoir occasion de dire de bons mots et de faire des phrases spirituelles, il ne néglige cependant aucune occasion de donner de la publicité à ses succès. On le dit d'ailleurs aussi bon confrère qu'il est habile opérateur. Bref, si nous étions obligé de résumer notre opinion sur son compte, nous dirions tout simplement : M. Cloquet est un homme d'esprit qui s'est hâté de travailler pour avoir le temps de jouir.

COGNY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue St-Honoré, 383, de 3 heur. à 5.)

COHEN père, Officier de santé-dentiste, reçu en 1824. (Place du Palais-Royal, 243.)

COHEN fils, Officier de santé-dentiste, reçu en 1839. (Place du Palais-Royal, 243.)

COINTET, Officier de santé, reçu en 1827. (Rue Saint-Jacques, 297.)

COLLIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Rue de Provence, 21, de 4 heur. à 5.)

COLLINEAU (J.-C.), Membre de l'Académie R. de médecine, (section de pathologie médicale), médecin de la prison de Saint-Lazare; vérificateur des décès du sixième arrondissement; reçu docteur en médecine à Paris en 1808. (Rue Sainte-Apolline, 8, de 1 heure et demie à 2).

M. Collineau est un des honorables praticiens que l'Académie, dans les premières années de sa création, s'est adjoints plutôt à cause des succès de leur pratique que pour les ouvrages qu'ils avaient produits. On ne connaissait en effet de lui à cette époque qu'une dissertation d'ailleurs habilement écrite et couronnée en 1823 par la Société de médecine de Paris sur cette question : *Peut-on mettre en doute l'existence des fièvres essentielles*; mais

ce qu'il faut dire, à la louange de M. Collineau, c'est que s'il s'est montré jaloux du titre d'académicien, il n'a jamais cherché à s'affranchir des obligations que ce titre impose. Nommé rapporteur de la commission des remèdes secrets, il s'est toujours acquitté de cette tâche, aussi pénible que délicate, avec un grand zèle et une incontestable impartialité. Les personnes qui adressent à l'illustre compagnie des mémoires sur lesquels il est chargé de donner son opinion, trouvent en lui un juge qui sait toujours être juste sans cesser d'être bienveillant.

M. Collineau a encore publié, entre autres choses, un excellent Mémoire sur l'*absorption par les vaisseaux sanguins et lymphatiques*, broch. in-8°, 1833. Parmi les lectures qu'il a faites à l'Académie, nous avons surtout remarqué le développement sage et lumineux de son opinion sur la *valeur de la méthode numérique appliquée à l'appréciation des doctrines médicales*. Enfin il vient de faire imprimer sous le titre d'*Analyse de l'entendement humain, d'après l'ordre dans lequel se manifestent, se développent et s'opèrent les mouvemens sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux*, un ouvrage qui, bien qu'appartenant plus à la psycologie qu'à la physiologie proprement dite, n'en sera pas moins lu avec fruit par tous les médecins. Ceux qui n'en adoptent pas tous les principes, seront du moins forcés d'y reconnaître une grande élévation de vues unie à une grande liberté d'opinion, et sauront gré à l'auteur non seulement des efforts qu'il fait pour mettre d'accord les métaphysiciens et les physiologistes, mais encore de la chaleur avec laquelle il proteste contre l'abandon que les médecins ont fait depuis quelque temps des études philosophiques.

COLLOMB (*J.-B.*), Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du sixième arrondissement; reçu docteur à Paris en 1827. (Boulevart Saint-Martin, 59, de 2 heur. à 3.)

COLOMBAT (de l'Isère), (*Marc*) ✠, Docteur en médecine; fondateur d'un institut orthophonique; né à Vienne,

département de l'Isère, en 1797; reçu docteur en médecine à Paris en 1828. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 20, de 11 heur. à midi et de 4 à 5.)

C'est à l'étude physiologico-pathologique des organes de la voix, mais surtout à celle du bégaiement, que se rattache principalement en médecine le nom de M. Colombat. Il est parti dans cette étude de cette idée bien simple, que puisque les bègues, dans certaines circonstances, parlent avec une extrême netteté, comme par exemple lorsqu'ils chantent, il est complètement illusoire d'aller chercher la cause de ce qu'on peut appeler leur infirmité, dans une conformation vicieuse quelconque des organes vocaux. Sa méthode de traitement consiste particulièrement à ne les faire parler que sous l'influence d'un rhythme cadencé, véritable intonation musicale qui, continuée pendant un certain temps, rétablit l'harmonie qui manquait chez eux entre l'agent nerveux instigateur de la parole et les organes chargés de lui obéir.

Ce moyen avait déjà, il est vrai, été préconisé par quelques auteurs, même assez récemment, comme le prouve une intéressante brochure publiée, il y a dix-huit ou vingt ans, par notre excellent confrère le docteur Voisin qui en fit, avec succès, l'essai sur lui-même. Mais personne n'en avait développé les avantages par des raisonnemens plus clairs et plus logiques et, ce qui est plus important en pareille matière, par des faits plus nombreux et plus concluans que M. Colombat. Aussi les deux corporations scientifiques les plus haut placées dans l'opinion publique, l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine, ont-elles donné la plus éclatante approbation à ses travaux et à l'empressement qu'il a mis à en faire connaître les résultats; la première en lui décernant en 1833 un prix de cinq mille francs, la seconde en votant à l'unanimité un rapport dans lequel il est dit que « la méthode de M. Colombat est tellement avantageuse qu'elle amène les résultats les plus prompts et les plus nets qu'on ait obtenus jusqu'à présent. » L'ouvrage dans lequel est développé cette méthode de traitement est intitulé : *Nouveau Traité du bégaiement*

ou *Recherches théoriques et pratiques sur les causes, les variétés et le traitement de tous les vices de la parole.* La troisième édition a paru en 1840 en 2 vol. in-8°. On ne peut reprocher qu'une chose à M. Colombat, c'est de ne pas avoir protesté contre la ténotomie linguale dès le moment où elle a été pratiquée parmi nous. Il eût par là montré toute la confiance qu'il avait dans la certitude de sa méthode, il eût peut-être arrêté les coupeurs de langues dans leurs douloureux essais.

Bien que M. Colombat se soit principalement occupé de toutes les questions, tant physiologiques que médicales et hygiéniques, qui se rattachent à l'appareil vocal, il n'en a cependant pas fait l'objet exclusif de ses études. Il a publié, en effet, sur différens sujets, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout un *Dictionnaire historique et iconographique de toutes les opérations, et des instrumens, bandages et appareils de la chirurgie ancienne et moderne,* formant 2 gros vol. qui ont été publiés par livraisons, de 1836 à 1837 ; un *Traité médico-chirurgical des maladies des femmes et de l'hygiène spécial de leur sexe, appliqué à toutes les époques de leur vie ;* 2 vol. in-8°, 1838 ; la deuxième édition va bientôt paraître en 3 vol.; plus un Mémoire sur l'*hystérotomie* ou l'*amputation du col de la matrice dans les affections cancéreuses suivant un procédé nouveau,* publié en 1828, ainsi qu'un autre Mémoire sur la *compression et la ligature des vaisseaux.* Il est encore auteur de plusieurs morceaux de littérature. Persécuté par la restauration pour son attachement à la cause du peuple, M. Colombat refusa après les événemens de juillet la croix de la Légion-d'Honneur, que les élèves en médecine avaient sollicitée en sa faveur pour le zèle qu'il avait déployé à secourir les blessés des deux camps ; ce ne fut que cinq années plus tard qu'il la reçut, après avoir traité gratuitement de leur bégaiement plus de deux cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs militaires.

COMET (*Ch.-J.-Bapt.*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, né à Paris en 1796; reçu d'abord officier de santé à Paris en 1818,

puis docteur en médecine à Strasbourg en 1825. (Rue de Chaillot, 44 bis, de 3 heur. à 5.)

M. Comet est surtout connu par la publication de l'*Hygie*, journal de critique médicale qu'il fonda en 1823, et qui fit aux hommes assez maladroits pour venir occuper à l'école de Paris les chaires qu'avaient illustrées les Chaussier, les Desgenette, les Dubois, une guerre aussi spirituelle qu'acharnée; mais une guerre dont les suites le forcèrent à se réfugier quelques années à Bruxelles. De retour à Paris en 1830, après la défaite des jésuites, à la chute desquels il avait courageusement contribué dans sa modeste sphère, il reconnut bien vîte que quand un homme se dévoue pour le triomphe d'un principe, ceux qui ont le plus profité de la victoire sont souvent les premiers à lui faire un reproche des moyens qu'il avait employés pour la défense commune, et trouvent ainsi une manière commode de s'abstenir de toute reconnaissance.

Désillusionné alors comme bien d'autres, il se retira à Belleville, où il fonda une maison de santé, qu'il dirigea jusqu'en 1834, époque à laquelle il revint à Paris pour faire connaître ses idées sur les maladies connues sous les noms de *viscéralgies* et sur la *méthode curative externe* qu'il leur oppose. Cette méthode consiste tout simplement à faire arriver une substance médicamenteuse donnée aussi près que possible de l'organe malade, en vaporisant par le calorique le liquide qui la recèle. Ce fut aussi à cette époque qu'il ressuscita l'*Hygie*. En faisant revivre son spirituel journal, il se trouva malheureusement pour son succès dans une position moins favorable qu'à son début, parce que, faisant lui-même de la publicité, il vit les industriels lui reprocher d'user des moyens qu'il avait blâmés en eux, et qu'il s'attira l'animosité du corps des apothicaires de Paris, qui, pour se venger des attaques que leur avait souvent attirées de sa part l'esprit mercantile de bon nombre d'entre eux, lui intentèrent un procès pour la vente de la substance médicamenteuse dont se trouve imprégnée la flanelle employée à l'application de sa méthode curative. Il se tira habilement de ce pas, mit, suivant son

usage, les rieurs de son côté et fit regretter à ses adversaires l'imprudence de leur attaque.

Paraissant un instant fatigué de cette vie incessante de lutte, qui est le lot obligé du journalisme, M. Comet abandonna le culte d'*Hygie* pour celui d'*Esculape*, comme il le dirait lui-même dans un moment de bonne humeur, c'est à dire renonça à son journal pour se livrer tout entier à la propagation de sa méthode thérapeutique; mais il paraîtrait que ce découragement n'a été que passager puisqu'il vient de rentrer dans la vie publique par la création d'un journal qui, sous le titre d'*Abeille Médicale*, offre le tableau complet du mouvement de la science, par l'exposé de tout ce qu'elle produit d'important.

En somme totale, si M. Comet est un des hommes les plus spirituellement caustiques de son époque, il n'en eût pas moins pour cela été un praticien distingué, s'il eût voulu se livrer exclusivement à la médecine pratique. Les différens mémoires qu'il a publiés sur les maladies des enfans, particulièrement sur la *coqueluche*, la *variole* et la *vaccine*; ses réflexions pratiques sur le *choléra*, les tableaux qu'il donnait souvent dans son journal des *maladies régnantes*, en sont des preuves irrécusables. Son caractère, d'ailleurs, vaut infiniment mieux qu'on ne le croit; plus d'un confrère a reçu de lui des services qui sont restés oubliés. En veut-on une preuve? C'est lui qui, mettant à profit l'amitié dont l'honorait Percy d'illustre mémoire, rédigea en grande partie le fameux rapport que ce savant lut à l'Institut sur les premiers essais de la lithotritie que fit M. Civiale; rapport mérité assurément, mais qui n'en fut pas moins pour ce dernier la base de sa réputation et de sa fortune.

COMPÉRAT (*Alfred*), Docteur en médecine; ancien chef de clinique ophtalmique; médecin du sixième dispensaire de la société philant.; né en 1811 à Sens (Yonne); reçu docteur à Paris en 1836. (Rue St-Honoré, 40, de midi à 2 heur.)

M. Compérat semble avoir dirigé toutes ses études médicales vers l'ophtalmologie : c'est du moins ce que donnent à penser

les fonctions qu'il a remplies comme chef de clinique dans un service spécialement consacré aux maladies des yeux, le choix de la cataracte pour sujet de sa thèse inaugurale, le cours de clinique oculistique qu'il a fait à l'école pratique, enfin les écrits suivans qui attestent un examen approfondi de tout ce qui se rapporte théoriquement, ou sous le point de vue pratique, à cet important sujet :

— *Mémoire sur l'emploi des poudres ou collyres secs dans le traitement des maladies des yeux.* — *Réflexions pratiques sur les diverses méthodes d'appliquer les collyres,* — *et description d'un nouvel instrument pour insuffler des médicamens dans les yeux, la gorge, les oreilles, le vagin, et d'un nouvel ophtalmostat pour faciliter l'opération de la cataracte, du strabisme, etc.* — *Observations d'amaurose cérébrale, congestive, précédée et compliquée d'épilepsie, suivie de la guérison complète et simultanée de ces deux maladies.*

M. Compérat a aussi écrit des réflexions pratiques sur les *polypes fongueux du rectum chez les enfans;* il annonce un *traité pratique de la cataracte, de l'amaurose et de la pupille artificielle,* précédé d'un essai historique sur la médecine oculaire chez les anciens.

CONSTANT-DUBOS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Faubourg Poissonnière, 74, de midi à 3 heur.)

CONTAMINE, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1819. (Rue Saint-Honoré, 382.)

CONTÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Rue des Vieilles-Audriettes, au Marais, 4, de 11 à 1 heur.)

CONTÉ DE LÉVIGNAC, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1839. (Rue Saint-Honoré, 345, de midi à 2 heur.)

COQUERET (*Arsène-Georges*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-chirurgien aux hôpitaux militaires de Bayonne, de Metz, du

Val-de-Grâce, et en dernier lieu aux Invalides; médecin du bureau de bienfaisance et membre de la commission médicale près le conseil de recensement du 2e arrondissement; médecin du Théâtre-Français et des postes du Palais-Royal, et des Tuileries pour les cas de médecine légale; né à Chaource (Aube) en 1819; reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Richelieu, 15, de 1 à 2 heur.)

CORBEL-LAGNEAU (*Simon-Julien*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin honoraire adjoint des succursales de la maison de la Légion-d'Honneur; né en 1813 à Châlons-sur-Saône; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue Neuve-des-Mathurins, 8, de midi à 3 heur.) — A choisi pour sujet de sa thèse inaugurale l'*Histoire hygiénique et médicale des bains*, dont il a fait le sujet d'un Traité complet qui est sous presse.

CORBON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue de Ménars, 8, de 1 à 3 heur.)

CORBY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue Grange-Batelière, 7, de 2 à 4 heur.)

CORDEL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue Grange-Batelière, 11.)

CORDIER, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'Asile du 4e arrondissement; reçu à Paris en 1819. (Place Saint-Germain-l'Auxerrois, 24, de midi à 2 heur.)

CORNAC O. ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); médecin en chef des Invalides; reçu docteur à Paris en 1809. (A l'Hôtel des Invalides.)

M. Cornac était le neveu du baron Portal. Il dut peut-être à cette circonstance, entre autres choses, d'avoir été placé sur la première liste des membres titulaires de l'Académie, car aucun titre scientifique écrit ne semble justifier cette distinction. A part cela, nous devons reconnaître que M. Cornac est un des mem-

bres de l'illustre compagnie qui en prend le plus le titre au sérieux ; sa tenue et son langage sont toujours dignes ; on le voit toujours voter pour les réformes utiles. Il attache, par malheur, souvent plus d'importance à la lettre qu'à l'esprit du règlement. Nous ne connaissons d'ailleurs, nous le répétons, aucun ouvrage de lui.

COSSÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1843. (Rue Montmartre, 66, de midi à 2 heur.)

COSSON-LIBERT, Officier de santé, reçu en 1820. (Impasse d'Argenteuil, 7.)

COSTA (*Laurent-François-Raphaël*), Docteur en médecine ; ancien médecin en chef du grand Lazaret des Pyrénées-Orientales ; né en 1797, à Saint-Laurent-de-Cerdans (Pyrénées-Orientales) ; reçu docteur à Paris en 1820. (Rue Sainte-Appoline, 2, de midi à 2 heur.)

M Costa offre l'exemple, unique sans doute dans les fastes de notre art, d'un homme qui exerce la médecine comme le dix-septième en ligne directe de sa famille. Et certes, quelque honorablement placés qu'aient été ses ancêtres, il ne peut avoir dégénéré, car les écrits qu'il a publiés en médecine sont de nature à donner, pour la forme, une haute idée de l'indépendance de son caractère, et pour le fond, une opinion des plus favorables de ses connaissances médicales. Ces écrits sont : d'abord sa thèse inaugurale sur *la non existence des fièvres essentielles ;* sujet qu'il était dangereux d'aborder à la Faculté au moment même où Broussais sapait dans leur base toutes les théories médicales professées à l'Ecole ; ensuite, un *Traité sur la non-contagion de la fièvre jaune et sur les dangers des systèmes sanitaires ;* question que M. Costa résolvait déjà en 1825 comme on la résout aujourd'hui. Cet honorable confrère a aussi publié, dans divers journaux de médecine, plusieurs mémoires, entre autres des *Réflexions sur le typhus qui a ravagé plusieurs parties de la France en 1823.*

COSTALLAT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832; ancien élève des hôpitaux civils; — vient de quitter Paris, où l'avaient fait connaître quelques recherches sur les moyens de dilater les voies naturelles accidentellement rétrécies, et un Mémoire présenté à l'Académie sur la nécessité de fonder à Alger un hôpital pour les phthisiques; — est retiré à Bagnères-de-Bigorre où il est né en 1801.

COSTER (*Jacques*), Docteur en médecine, reçu à Turin en 1821, et autorisé à exercer en France en 1824; né en 1800, à Annecy (Savoie). (Rue Ventadour, 11, de midi à 2 heur.)

Quoique reçu dans une Faculté étrangère, où il avait commencé ses études médicales à une époque où ce pays faisait partie de l'empire français, M. Coster appartient de droit à la Faculté de Paris par les bonnes études qu'il y a faites pendant quatre ou cinq ans, bien que déjà pourvu du titre de docteur. A l'occasion des dissensions politiques qui agitèrent l'Italie en 1821, il vint à Genève, où il suivit d'abord la clinique du docteur Coindet, qui introduisit à cette époque l'iode dans la thérapeutique. M. Coster, indépendamment d'une très bonne thèse sur une question encore fort obscure de haute physiologie, *les fonctions du cervelet*, et de plusieurs mémoires sur divers sujets, a publié les travaux suivans :

De l'emploi de l'iode dans le goître et les scrofules, et de son administration au moyen des courans voltaïques (1822). — *Parallèle des doctrines médicales françaises et italiennes* (1823). — *Manuel des opérations chirurgicales*, contenant les principaux procédés opératoires de M. Lisfranc, avec deux tableaux synoptiques des accouchemens (3 éditions successives, la dernière en 1829). — *Du chlore et de son administration comme moyen prophylactique des maladies vénériennes, du virus rabique, du venin des animaux* (1825); des essais répétés par feu Cullerier neveu, ont mis hors de doute l'efficacité de ce moyen, que le charlatanisme a discrédité en s'en emparant. — *Dictionnaire de santé, ou Vocabulaire de médecine pratique d'après les doctrines modernes;*

2 vol. in-8°, 1827. — *Manuel de médecine pratique, avec deux tableaux synoptiques des poisons et des contre-poisons* (1828). — *De la nature du choléra-morbus, de ses causes et de son traitement* (1832). — Dans ce mémoire, l'auteur cherche à démontrer la triple analogie du choléra avec la fièvre intermittente pernicieuse de forme dite *algide*, sous le rapport des causes, des symptômes, des désordres organiques. — *De l'emploi du gaz oxigène dans l'asphyxie cholérique.* — De 1836 à 1840, *Recherches expérimentales sur la production et la prophylaxie des affections tuberculeuses.*

COSTIN (*Paul*), Docteur en médecine; administrateur et secrétaire du bureau de bienfaisance de la commune de Montmartre, et membre du comité local d'instruction primaire; né en 1800 à Avranches (Manche); reçu à Paris le 1er mai 1826. (A Montmartre, rue des Acacias, 36, de 2 heur. à 4.)

M. Costin a fait ses premières études médicales à Caen; reçu docteur, il se fixa à Montmartre, où il se fit en assez peu de temps une fort belle clientèle. Forcé, par une maladie grave à laquelle le zèle qu'il déploya dans le cours du choléra n'a pas été étranger, de se retirer à Montmorency, il céda bientôt aux vœux des habitans de Montmartre, où il est venu de nouveau se fixer et où il jouit de la réputation bien méritée d'un homme consciencieux, d'un praticien prudent et d'un bon confrère. M. Costin est chirurgien de la garde nationale de Montmartre; ses soins y sont acquis aux pauvres aussi bien qu'aux riches. Sa thèse, qui a pour sujet le *cancer du sein*, est une excellente dissertation dénotant un esprit qui eût abordé sans peine les plus hautes questions de médecine pratique et qui se fût exercé avec succès sur un plus grand théâtre.

COTTEREAU (*P.-L.*) ✠, Docteur en médecine; agrégé (libre) de la Faculté; professeur particulier de matière médicale et de thérapeutique; reçu docteur à Paris en 1825. (Rue Saint-Honoré, 108, de 11 heur. à midi.)

M. Cottereau est depuis long-temps connu par les cours très suivis qu'il fait sur la matière médicale, la thérapeutique et la pharmacologie. Ses principaux travaux sont, indépendamment de ceux qu'il a fait insérer dans l'Encyclopédie des sciences médicales et dans plusieurs autres recueils :

Mémoire sur l'emploi du chlore gazeux dans le traitement de la phthisie pulmonaire, 1 vol in-8° (Paris, 1830). — *Formulaire général, ou guide pratique du médecin, du chirurgien et du pharmacien*, 1 vol. grand in-32 (1840), contenant un mémorial thérapeutique médico-chirurgical; une classification méthodique des agens thérapeutiques, d'après leur mode d'action; l'art de formuler, avec un choix de formules empruntées à la pratique des médecins et chirurgiens français et étrangers, avec les poids métriques en regard des anciens. — *Traité élémentaire de pharmacologie*, contenant la description sommaire des substances médicamenteuses simples, la préparation des médicamens officinaux et magistraux français et étrangers, l'appréciation des propriétés physiologiques des médicamens, leurs modes d'administration, et l'art de formuler, etc., 1 fort vol. in-8° (1839).

Voici ce que dit de ce dernier ouvrage le professeur Trousseau, dans le journal des Connaissances médico-chirurgicales. « Le Traité élémentaire de pharmacologie de M. Cottereau est l'exposé des leçons faites par ce médecin, soit dans ses cours particuliers depuis longues années, soit à la Faculté de médecine de Paris, en remplacement de M. le professeur Deyeux, depuis 1830 jusqu'en 1836. Il est divisé, suivant le mode adopté par le plus grand nombre des pharmacologues de notre époque, en trois livres consacrés : le premier, à la *pharmacomathie* ou matière médicale ; le deuxième à la *pharmacotechnie*, ou art de préparer les médicamens; le troisième à la *pharmacodynamie*, ou appréciation des propriétés des unes et des autres. L'ouvrage de M. Cottereau est le seul complet que possède la science; la clarté de la méthode le rend précieux, surtout à ceux qui commencent l'étude de la pharmacologie, et il serait à souhaiter que

tous les médecins et les pharmaciens le connussent bien ; ils pourraient se dispenser d'une multitude de livres qui encombrent leur bibliothèque ou qui surchargent inutilement leur mémoire. »

COUDRET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830. (Rue Caumartin, 3, de midi à 1 heure.)

COURCELLAS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue de Sorbonne, 10.)

COUSIN ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1803. (Rue Martel, 15, de 3 à 5 heur.)

COUTURIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1824. (Rue de la Paix, 7, de 11 à 3 heur.)

CRÉMA, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1836. (Rue de Chaillot, 56.)

CROSERIO, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Turin en 1808. (Rue Bleue, 32.) — Auteur d'une brochure intitulée : *Des Avantages promis à la Société par l'Homœopathie,* et de quelques autres mémoires sur le même sujet.

CROUZET (*Jean-Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin des écoles mutuelles du 4e arrondissement ; né à Lodève (Hérault) en 1812 ; reçu docteur à Paris en 1842. (Rue Saint-Honoré, 22, de 11 heur. à midi et demi.) — A soutenu une bonne thèse sur les *aponévroses de l'abdomen*, le *traitement des plaies des intestins, la manière de reconnaître si les huiles volatiles sont falsifiées par les huiles fixes ou par l'alcool,* et sur *la surdité.* Nous regrettons seulement qu'à l'égard de cette dernière question il ne se soit pas éclairé des travaux de M. Deleau. Il fait, en collaboration de M. Chailly-Honoré, un cours d'accouchemens, ce qui annonce qu'il veut se livrer à cette spécialité.

CRUVEILHIER (*Jean*) O. ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaîre d'anatomie pathologique), nommé le 21 mai 1825; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); médecin de l'hôpital de la Charité, et antérieurement de la Salpêtrière; né à Limoges en 1790 ou 1792; reçu docteur à Paris en 1816. (Rue des Pyramides, 3, les lundi, mercredi, vendredi, de midi à 2 heur.)

Des vingt-six professeurs titulaires dont se compose actuellement l'école de Paris, M. Cruveilhier est le seul qui ait eu l'honneur d'être appelé à elle de province. Se trouvait-il comme anatomiste dans une position tellement exceptionnelle, qu'il fût le seul homme en France capable d'occuper la chaire que la mort de Béclard laissait vacante et où les travaux de Bichat avaient trouvé un si digne continuateur? Non, disons-le sans détour. Ancien élève de Dupuytren, M. Cruveilhier exerçait la médecine à Limoges son pays natal, entouré, comme homme, de l'estime publique, et, comme médecin, de la considération que commande nécessairement un heureux début; et rien de plus. Il n'avait en effet produit que son *essai sur l'anatomie pathologique*, publié en 1816, et le premier cahier d'un *traité de médecine pratique*, imprimé en 1822; ouvrages importans sans doute, mais qui n'avaient en définitive rien de bien capital.

Mais c'était en 1825; M. Frayssinous était alors grand maître de l'Université, c'est dire, non pas que le concours était aboli, puisqu'il l'était depuis long-temps, mais que le choix de nos professeurs, comme de tous les membres du corps enseignant, était dicté bien moins par le talent que par des raisons d'une toute autre nature. C'est une de ces raisons qui fit préférer M. Cruveilhier à plusieurs compétiteurs qui avaient fait leurs preuves sous les yeux de l'école, à laquelle plusieurs d'entre eux tenaient même déjà à différens titres, mais qu'on pouvait avec raison supposer manquer de la foi nécessaire pour adopter sans restrictions les opinions ultrà-montaines dont on se flattait alors de pouvoir nous imposer le joug. Et pourtant ce choix fut heureux, car il tomba sur un homme, honnête avant tout, qui, non-

seulement eut le bon esprit de reconnaître qu'il avait quelque chose à faire oublier, mais encore qui, différant en cela de la plupart des protégés du pouvoir d'alors, regarda la faveur dont il venait d'être l'objet, bien moins comme une récompense que comme l'obligation d'une immense tâche à remplir.

M. Cruveilhier fut en effet à peine installé dans sa chaire qu'il se remit à l'étude de l'anatomie comme s'il ne l'eût jamais apprise. Entouré des jeunes gens les plus capables et les plus studieux, il s'ensevelit pour ainsi dire dans les amphithéâtres, ne vécut qu'avec les cadavres, reconstitua l'ancienne société d'anatomie (janvier 1826) à laquelle il appela, sans distinction ni d'âge, ni de titres, tous les hommes qui, dans les hôpitaux ou à l'école pratique, s'étaient fait remarquer par leur goût pour les dissections; et tel a été le fruit de ses courageux efforts que son cours n'a pas tardé à être un des plus suivis de l'école, un de ceux surtout qui furent les plus profitables aux élèves, parce qu'ils trouvaient dans le maître autant le condisciple qui cherche à s'instruire que le professeur qui veut enseigner. Ce cours, imprimé seulement de 1834 à 1838 en 4 volumes in-8°, forme sans contredit un des meilleurs traités d'anatomie descriptive que nous possédions aujourd'hui; s'il n'a pas l'élévation des vues de Bichat, il a du moins toute la minutieuse précision de l'anatomie de Boyer, sans en avoir la sécheresse. Il est d'ailleurs enrichi de toutes les découvertes qu'a vues éclore le quart de siècle qui vient de s'écouler.

Mais, quelqu'absorbé que parût être M. Cruveilhier par l'étude de l'anatomie normale, ses succès ne l'éblouirent pourtant pas à un tel point qu'il se fit illusion sur la difficulté qu'il pouvait y avoir alors à se créer un nom dans cette branche de l'enseignement. Aussi ne tarda-t-il pas à tourner ses vues vers l'anatomie pathologique, qui avait été son point de départ. Profitant de son séjour à l'hospice de la Salpêtrière, dont il était devenu l'un des médecins par la même influence qui lui avait ouvert les portes de l'école, il mit à contribution les immenses matériaux qui s'offraient journellement à lui pour jeter les fondemens du mo-

nument qu'il a élevé à la science sous le titre d'*Anatomie pathologique du corps humain*, ou *Descriptions, avec figures lithographiées et coloriées, des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (publié de 1829 à 1840, en 41 livraisons, formant 2 forts volumes grand in-folio, avec 233 planch.) ; ouvrage auquel rien ne peut être comparé dans ce genre, et qui le désignait de droit pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par les libéralités de Dupuytren, et où il fut installé le 3 août 1835, laissant celle d'anatomie, qui échut l'année suivante par concours à M. Breschet.

Qu'on ne croye pas toutefois que par ce que nous venons de dire de l'ouvrage de M. Cruveilhier, et qui n'est que l'expression de l'opinion générale, nous prétendions que les faits curieux que renferme cet immense et magnifique recueil, aient jusqu'ici servi à résoudre, quant au développement des maladies, un grand nombre de questions. M. Cruveilhier n'a rien demandé aux altérations organiques, aux lésions matérielles du secret et des mystères de la vie. Trouvant dans ses croyances religieuses, pour l'explication des causes premières, des ressources dont se voient privés les observateurs élevés dans les opinions d'une autre école, il s'est borné à constater dans les principaux organes une série des conditions physiques au milieu desquelles s'effectue le passage de la vie à la mort, et il a fait à cet égard plus que qui que ce soit, depuis Bonet et Morgagni.

Il faut encore lui rendre cette justice que, loin de trouver dans sa foi des raisons de douter des moyens de l'art, et de s'abandonner en thérapeutique à un irrésistible fatalisme, il met, à expérimenter les divers agens thérapeutiques qui ont cours dans la science, un zèle et une patience qu'on chercherait quelquefois en vain dans la pratique d'un homme qui croit au règne exclusif de la matière. Quelques personnes croient pouvoir lui reprocher de jeter parfois du découragement dans l'esprit des malades en appelant leur attention sur l'expectative d'une autre vie. Nous pensons que si sa conscience, comme il n'est pas permis d'en douter, lui en fait un devoir, il aurait tort de s'en abstenir.

Concluons de tout cela, que M. Cruveilhier, actuellement médecin à la Charité, est un des professeurs les plus laborieux et les plus utiles de l'école, un des hommes les plus intimement pénétrés de l'importance et de la dignité de la profession. Il a plusieurs fois provoqué à l'Académie des discussions du plus haut intérêt, témoins celles qu'a fait naître, il y a deux ou trois ans, son rapport sur l'*étiologie du pied-bot*; et plus récemment, son mémoire sur les *tumeurs fibreuses du sein*, qui a soulevé toute la colère des chirurgiens, dont il a repoussé les attaques avec un courage digne d'une meilleure cause.

Indépendamment des 2 volumes de son essai, de son grand ouvrage sur l'anatomie pathologique, et de son traité d'anatomie, M Cruvelhicr a fait imprimer un *discours sur les devoirs et la moralité du médecin*, prononcé dans la séance publique de la Faculté en 1837, et une *vie de Dupuytren*, pour la mémoire duquel il professe un respect filial et une profonde admiration. Il publie dans ce moment une *Anatomie du système nerveux de l'homme*, représentée par des planches de grandeur naturelle.

CULLERIER (*Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien des hôpitaux, médecin-adjoint de l'Imprimerie Royale; né à Paris en 1805; reçu docteur également à Paris en 1832. (Rue de l'Odéon, 32, de midi à 3 heures.)

M. Cullerier (Auguste) est le fils de M. Cullerier (neveu) dont nous avons à déplorer la mort récente, neveu effectivement de Cullerier l'ancien chirurgien en chef de l'hospice des vénériens, qui avait, pour tout ce qui tient aux maladies syphilitiques, une réputation populaire il y a déjà près d'un demi-siècle. Ancien élève interne des hôpitaux, M. Cullerier est arrivé par concours au bureau central; on a de lui, indépendamment de sa Thèse inaugurale, qui contient de judicieux préceptes sur les affections dont son père et son grand oncle se sont occupés avec tant de succès, plusieurs bons articles dans le *Dictionnaire des Études médicales pratiques*.

CUVEILHIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue Clément, 10, de 10 heur. à midi.)

CZERNIKOWSKI (*Léon*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de la Bourbe, 14, de midi à 2 heur.)

D

DALIBON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de l'Échiquier, 14, de midi à 2 heur.)

DAMOURETTE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1840. (Rue Montmartre, 147.)

DANGLA, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, 6, de 1 à 2 heur.)

DANIEL DE SAINT-ANTHOINE (*Hippolyte*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Versailles en 1806; reçu docteur à Paris en 1832. (Place Vendôme ou rue Saint-Florentin.)

M. Daniel de Saint-Anthoine (et non Saint-Antoine comme on l'a écrit dans quelques annuaires) n'exerce plus la médecine. C'est une perte, car il avait débuté favorablement: témoins, 1° le cours d'anatomie générale qu'il a fait plusieurs années; 2° le concours auquel il a pris part, en 1829, devant l'Académie royale de médecine, pour le prix légué par Moreau de la Sarthe; 3° les épreuves qu'il a soutenues pour l'agrégation à la Faculté; épreuves parmi lesquelles on remarqua surtout une bonne thèse sur cette question qui a déjà soulevé tant de débats et qui a été si diversement résolue: *Quels sont les rapports existant entre le Typhus et les affections typhoïdes?* 4° le discours qu'il a prononcé sur la tombe de Désormeaux, professeur d'accouchemens, au nom des élèves de la Faculté.

M. Daniel de Saint-Anthoine a encore publié, en 1834, un opuscule (in-8°) intitulé : *De la Cataracte, est-il possible de la guérir sans opération chirurgicale?* avec cette épigraphe : *promissiones itaque horum pharmacorum magnæ sunt verum effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus*, qui fait aisément pressentir que sa réponse est négative. Il a aussi traduit de l'anglais les *Leçons de Samuel Cooper sur les maladies des yeux*, qu'il a fait insérer dans le cahier de septembre 1834 de la Revue médicale, et dans les numéros 25 et 26 du tome IX de la Gazette des Hôpitaux. En 1835, il a été envoyé par le gouvernement dans les départemens méridionaux pour soigner les cholériques. C'est à la suite de cette mission qu'il a été décoré. On annonce, comme devant prochainement paraître de lui, un *Résumé de l'Histoire de la médecine en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

DANYAU (*Alexis-Constant*), ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'accouchemens) ; né à Aubigny (Vendée) en 1767 ; reçu docteur à Paris en l'an XI. (Rue des Saints-Pères, 5.) — A été pendant plus de quarante ans un des accoucheurs les plus en vogue de Paris ; — n'exerce plus.

DANYAU (*Antoine-Constant*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE ; agrégé à la Faculté ; chirurgien et professeur-adjoint à l'hospice de la Maternité ; membre de la Société de médecine du département ; né à Paris en 1803 ; reçu docteur également à Paris en 1829. (Rue des Saints-Pères, 5, de 11 heur. à 1.)

Fils du précédent et gendre de M. le professeur Roux, M. Danyau est un ancien élève interne des hôpitaux où il a rempli, de 1830 à 1834, les fonctions de chef de clinique de la Faculté. Il a concouru, dès 1832, pour l'agrégation (section de chirurgie), ayant eu à traiter, pour thèse de concours, *Des abcès à la marge de l'anus.* S'étant présenté en 1834 pour le bureau central, il a été nommé, et en a rempli les fonctions de 1834 à 1839, pour passer comme chirurgien à l'hospice de Bicêtre, et peu de temps

après à celui de la Maternité, où il est maintenant, et où l'appelait, sinon la spécialité, du moins la tendance de ses études. Indépendamment de sa thèse, qui contient sur une forme assez rare de la *métrite* (*métrite gangréneuse*), des faits très curieux et habilement interprétés, M. Danyau a publié divers mémoires dans les Archives générales de médecine et dans le Journal de chirurgie. Dans ce dernier, il est spécialement chargé de tout ce qui est relatif à la science des accouchemens.

DAUBIAN (*Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1838. (Rue Coquenard, 46, de midi à 2 heur.)

DAUMAIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1817. (Rue Jacob, 8, de 2 heur. à 5.)

DARRIAUT, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1822. (Rue Quinquampoix, 56.)

DAVAINE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue Grange-Batelière, 6, de midi à 2 heur.)

DAVET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Pavie en 1820, autorisé à exercer en France en 1825. — Médecin homœopathe. — (Rue Neuve-des-Mathurins, 1, de 3 heur. à 5.)

DAVID (*Alexis*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830. (Rue Poissonnière, 19, de midi à 2 heur.)

DAYNAC, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825. (Rue du Bac, 91, de midi à 2 heur.)

DEBEAUVAIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Grénétat, 23, de 9 heur. à 10.)

DE BLAINVILLE-DUCROTAY (*Henri-Marie*) ✠, MEMBRE DE L'INSTITUT (section d'anatomie et de zoologie); professeur d'anatomie comparée au muséum d'histoire naturelle, et

associé libre de l'Académie royale de Médecine; né en 1778, à Arques, près de Dieppe; reçu docteur à Paris en 1808. (Rue Cuvier, 23.)

M. de Blainville est, ainsi qu'il ne doit être permis à aucun de nous de l'ignorer, une des illustrations scientifiques de l'époque dont nous pouvons nous enorgueillir. Si, exclusivement livré à l'étude des sciences naturelles proprement dites, dans l'enseignement desquelles il occupe un des premiers rangs, il n'exerce pas la médecine, il n'en appartient pas moins au corps médical, qui peut revendiquer ses travaux comme des œuvres où brillent au plus haut degré l'esprit de généralisation et l'induction phylosophique. Ceux de ces travaux qui sont les plus connus sont les suivans dans l'ordre de leur publication :

En 1808, *Des Effets de la section des nerfs de la huitième paire dans les animaux vertébrés* (in-4°); thèse inaugurale.

— 1812, *Dissertation sur la place que la famille des Ernithoringues et des Echidnés doit occuper dans les séries naturelles.* (in-4°).

— 1822, premier volume d'un ouvrage intitulé : *De l'organisation des animaux* ou *Principes d'anatomie comparée* (in-8°).

— 1825, *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie* (2 vol., dont 1 de 109 planches gravées).

— 1827, *Mémoire sur les Hélemnites, considérées zoologiquement et géologiquement* (in-4°).

— 1833, *Cours de physiologie générale et comparée, professé à la Faculté des sciences,* publié par M. Hollard et revu par l'auteur (3 vol. in-8°). — *Manuel d'actinologie et de zoophytologie* (1 vol. in-8°, et 1 vol. de 100 planches).

M. de Blainville a en outre donné, en 1814, une traduction du *Traité des vers intestinaux* de Bremser, dans les notes de laquelle il a proposé sa nouvelle classification basée sur l'ensemble de leur organisation, sans avoir égard au lieu qu'ils habitent et à l'établissement de plusieurs genres entièrement nouveaux. Enfin, depuis 1808, il a donné un très grand nombre de mémoires, d'articles et de notices à plusieurs recueils scientifiques. On lui a reproché d'avoir conçu pour Geoffroy Saint-Hilaire une aversion qui s'est

quelquefois trahie en attaques passionnées au sein même de l'Académie des Sciences. Depuis la mort de Georges Cuvier, il y avait cependant place pour deux.

DE BOUIS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue de Vendôme, 15, de 11 heur. à midi.) — M. De Bouis s'occupe particulièrement des sciences naturelles et de leur application à la médecine. Assidu à suivre les séances de l'Institut et de l'Académie, il a rendu compte de leurs travaux dans plusieurs recueils scientifiques, qui contiennent aussi de lui plusieurs mémoires originaux et un grand nombre de notices fort remarquables.

DE BOOS, Officier de santé, reçu en 1834. (Rue Cimetière-St-Nicolas, 12.)

DEBOUT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 38, les lundi, mercredi et vendredi, de 2 heur. à 3.) — A fait *un Atlas de planches représentant les divers temps de l'accouchement et le manuel opératoire qui leur est applicable.* — Il a aussi publié quelques travaux sur les *maladies de la voix*, et avait annoncé, il y a deux ou trois ans, une *Biographie de nos célébrités médicales*, mais qui n'a pas eu de suite.

DE COMEAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Faubourg St-Denis, 47, de midi à 1 heur.)

DECUVE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue du Petit-Carreau, 2.)

DEFERNEX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Notre-Dame-Nazareth, 9, de 3 heures à 5.)

DEFERT, Docteur en Médecine, reçu à Paris en 1812. (Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 9, de 11 heur. à midi.)

DEGROS, Officier de santé, reçu en 1834. (Rue St-Martin, 10.)

DEHAUT, Officier de santé, reçu en 1840. (Faubourg St-Denis, 208.)

DÉJARDIN, Officier de santé-dentiste, reçu en 1832. (Quai de Gèvres, 16.)

DE GUISE, ✠, Docteur en médecine, chirurgien en chef de la maison royale de Charenton, et de l'état-major de la garde nationale de Paris; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue de Provence, 56, de 3 à 4 heur.)

M. De Guise est depuis long-temps connu comme un praticien distingué. Il a consigné dans plusieurs journaux le fruit de son expérience, et nous l'avons entendu, il y a trois ou quatre ans, lire à l'Académie une observation fort remarquable de ligature de l'iliaque externe qu'il a pratiquée avec succès. On s'étonne qu'un homme aussi intelligent que lui puisse contester au médecin en chef de la maison de Charenton, spécialement consacrée aux aliénés, le droit de faire l'ouverture de tous les malades qui succombent dans l'établissement. Puisque la maison est créée pour des aliénés, le service médical ne doit-il pas l'emporter?

DE JUSSIEU (*Adrien*) ✠, Membre de l'Institut et professeur de botanique au muséum d'histoire naturelle; né à Paris en 1795; reçu docteur en 1824. (Rue Cuvier, 37.)

M. Adrien de Jussieu est le fils de l'ancien professeur de botanique de la Faculté, comme lui membre de l'Institut et professeur au Jardin-des-Plantes. De même que M. Brongniart, il n'exerce pas la médecine. Voici ses principaux travaux : *De euphorbiacearum generibus medicisque earumdem viribus tentamen*, etc. (in-8°, 1824). — *Plantes usuelles des Brésiliens*, avec M. Geoffroy St-Hilaire (1824 et années suiv.) — *Flora Bresiliæ meridionalis;* id. (1825 et années suiv.).— Des articles dans le

Dictionnaire classique d'histoire naturelle, dans les mémoires du muséum d'histoire naturelle. — Il a présenté plusieurs mémoires à l'Académie des sciences, entre autres un très étendu, en 1833, sur le *Groupe naturel des méliacées*.

DE LABARRE père (*E.-Fr.*) ✱, Docteur en médecine; dentiste de l'Hôpital des Enfans et des Orphelins; professeur des maladies de la bouche à l'administration générale des hôpitaux; né à Lizieux (Calvados) en 1784; reçu docteur à Paris en 1806. (Rue de la Paix, 10.)

M. de Labarre a passé long-temps et passe encore aujourd'hui, malgré la retraite à laquelle il semble s'être voué, pour un des dentistes les plus instruits et en même temps les plus consciencieux de Paris. Elève de son père, ancien dentiste de la ville de Rouen, il a publié sur sa spécialité des ouvrages qui sont entre les mains de tous les dentistes, et qui dénotent non seulement une étude approfondie de toutes les branches de son art, mais encore des connaissances générales dont il a su faire à cet art la plus heureuse application, et qu'il eût bien fait peut-être de n'appliquer à rien autre chose; ce à quoi la science et lui eussent infailliblement gagné. Ces ouvrages sont : 1° *Recueil d'observations sur les dents humaines*, publié en 1815. 2° *Traité de la seconde dentition*; 1 vol in-8° avec planches, 1819.—3° *Traité de la partie mécanique de l'art du chirurgien-dentiste*, 2 vol. in-8° avec planches, 1820. — 4° *Méthode naturelle de diriger la seconde dentition*; 1 vol. in-8°, 1826.

DE LABARRE fils (*Adolphe*), Officier de santé-dentiste; né à Paris en 1819; reçu en 1839. (Rue de la Paix, 10.)

M. de Labarre (Adolphe) avait commencé ses études médicales pour prendre le titre de docteur; mais désirant venir le plus promptement possible en aide à son père, il s'est fait recevoir officier de santé. Depuis il exerce la chirurgie dentaire avec son père dont il a été jugé digne d'être le successeur à l'Hospice des Orphelins. Quoique jeune encore dans la carrière, il a déjà pu-

rassembler les élémens d'un mémoire qu'il a récemment soumis à l'Académie sur le redressement des dents. Malheureusement les bandelettes de caoutchouc qu'il propose à cet effet ne constituent pas un moyen nouveau, puisqu'on le trouve indiqué dans un traité spécial d'*Orthopédie dentaire*, publié il y a trois ou quatre ans par M. Schange.

DE LA BERGE, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1819. (Rue de Cléry, 86, de 4 heur. à 5.)

DE LA CHANTERIE, Docteur en médecine-oculiste, reçu à Strasbourg en 1816. (Rue de la Monnaie, 7.) — Est surtout connu par les énormes affiches qui ont long-temps couvert les murs de la capitale, et que faisait remarquer un grand œil traversé d'un pieu.

DELACLOCHE, Officier de santé, reçu en 1817. (Rue de l'Arbre-Sec, 52.)

DELACROIX (*Jean-François*), Docteur en médecine; ancien élève interne des hôpitaux; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue Chauchat, 3, de 10 heur. à 1.)

Voici la note qui nous a été adressée par M. Delacroix : médecin de feu le prince de Condé, du duc de Bourbon et de madame la princesse Louise de Condé au Temple; lauréat de la Faculté; donateur du chapeau de Napoléon aux Invalides. — *De la connaissance du tempérament; traité sur les hémorroïdes; mémoires sur la vaccine; exhumation du corps du duc d'Enghien à Vincennes.* — M. Delacroix est modeste, car il aurait pu ajouter à ses distinctions honorifiques, que la croix qu'il porte est celle de l'Eperon d'or; et à ses titres scientifiques, qu'il est propriétaire de la fameuse pharmacie Colbert, connue par son sirop concentré de salsepareille, qui a fait long-temps dans les petites affiches une redoutable concurrence au sirop dépuratif de M. Giraudeau et aux bols d'Arménie de M. Charles-Albert.

DELAFOLIE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Faubourg Poissonnière, 5, de midi à 2 heur.)

DELAMARRE (*René-Vinc.-Edouard*), Docteur en médecine; membre honoraire de l'Université de Londres et correspondant de celle d'Edimbourg; né à Louviers (Eure) en 1815; reçu docteur à Paris en 1838. (Rue St-Florentin, 14, de 10 heur. à midi.) — M. Delamarre a débuté par une bonne dissertation inaugurale sur un point important et souvent controversé de diagnostic médical, *l'emphysème vésiculaire du poumon;* depuis il a donné pour l'Encyclopédie des Sciences médicales, publiée par le docteur Bayle, une traduction commentée et annotée du Traité de pathologie chirurgicale de Samuel Cooper.

DELAMORLIÈRE (*Charl.-Jacq.-Lucien*), Docteur en médecine; médecin de la prison de St-Lazare (2e section); ex-médecin adjoint du conseil de salubrité, et membre de la commission centrale; né à Amiens; reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Bergère, 19.)

DELAMOTTE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Monsieur-le-Prince, 18, de midi à 2 heur.)

DELANGLARD (*Marie-Edouard*) ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue Neuve-du-Luxembourg, 1, de 2 heur. à 4.) — Dissertation inaugurale sur la *Méthode perturbatrice.*

DELAROCHE ✠, Docteur en médecine; médecin consultant du roi; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue St-Honoré, 285, de midi à 2 heur.) — N'a rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance.

DELAROQUE ✠, Docteur en médecine; médecin de l'hôpital Necker; reçu docteur à Paris en 1810. (Rue Saint-Lazare, 29, de midi à 2 heur.)

Partisan éclairé de la doctrine hippocratique, M. Delaroque a

publié plusieurs écrits qui attestent un observateur scrupuleux et dégagé de toute idée préconçue. Ces écrits sont : un recueil d'observations cliniques imprimé en 1831, sous ce titre, *de quelques maladies abdominales qui simulent, provoquent ou entretiennent des maladies de poitrine* (1 vol. in-8°); — *Physiologie pathologique du choléra-morbus* (en collaboration de M. Laugier); inséré dans les Archives de 1832; — *Traité des hémorroïdes*. Mais le travail qui a le plus mis en évidence le nom de M. Delaroque est celui qu'il a publié en 1839, sur la *fièvre typhoïde, les diverses formes qu'elle peut présenter et le traitement qui lui est applicable*. Ce mémoire a été couronné par la Société médicale de Toulouse et a été le sujet d'une discussion solennelle de l'Académie royale de Médecine; il est l'exposé du traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs. On peut ne pas partager les opinions au développement desquelles il est consacré; mais ce que personne ne peut méconnaître, c'est qu'il est une œuvre de profonde conviction et propre assurément à ébranler les croyances des praticiens qui ne verraient dans la fièvre typhoïde qu'une inflammation franche de la muqueuse intestinale.

DELARUE (d'*Hermance*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839; médecin de la Société helvétique de bienfaisance. (Rue Sainte-Anne, 19, de 2 heur. à 3.)

DELASALZÈDE, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1839. (Place et rue de l'Oratoire du Louvre, 6, de 2 heur. à 4.) — A changé de logement ou quitté Paris.

DELASIAUVE (*Louis-Jean-François*), Docteur en médecine; médecin-adjoint de la section des aliénés de Bicêtre; né en 1804, à Garennes (Eure); reçu docteur à Paris en 1830. (Rue du Bac, 84, de 1 heure à 2.)

M. Delasiauve a exercé huit ans la médecine en province. Fixé à Paris depuis quelques années seulement, il s'y est de suite acquis un rang honorable en prenant une part active à la rédac-

tion de la Revue Médicale et de l'Expérience. Indépendamment d'un grand nombre d'analyses d'ouvrages et de notices insérées dans ces journaux, il a publié divers Mémoires originaux, entre autres :

Descente tardive du testicule gauche, prise pour une hernie étranglée et opérée; Revue Médicale, mars 1840. — *Empoisonnement par les substances alimentaires altérées spontanément* (*idem*, novembre 1840).—*Consultation médico-légale sur une aliénation mentale occasionnée par les vapeurs mercurielles* (Expérience, décembre 1840). — *Mémoire sur divers cas de furoncles, d'antrax, pustules malignes* (*idem*, janvier 1841). — *Mémoire sur divers cas de rétention d'urine*, (*idem*, mars 1841). — *Mémoire sur divers cas de fractures* (*idem*, juin et juillet).—*Expérience sur les conjonctives avec la solution concentrée de nitrate d'argent* (note lue à l'Académie et insérée dans la Revue Médicale en février 1844). — *Mémoire sur l'extase* (Recueil de l'Eure, 1842). — *Considérations sur les tempéramens, à propos d'un travail du docteur Foucault sur le même sujet* (Revue des spécialités (mai 1842). — *Considérations théoriques sur la folie*, (lues à l'Académie en 1843). — *Mémoire sur l'angine œdémateuse* (envoyé au concours ouvert à ce sujet par l'Académie et mentionné honorablement). — *Examen de diverses critiques de la phrénologie* (lu à la Société de médecine et devant être prochainement publié). — *Essai de classification des maladies mentales* (sous presse).

M. Delasiauve a aussi fait à l'école pratique un cours de matière médicale qu'une grave maladie l'a forcé de suspendre, et c'est au concours (à l'unanimité) qu'il a été nommé à la place de médecin-adjoint des aliénés, qu'il occupe depuis peu à Bicêtre.

DELAUNAY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Rue Michel-le-Comte, 28, de 11 heur. à 5.)

DELAUNAY (*J.-J.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue Sainte-Anne, 50, de 1 heure à 2.)

DELCROIX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Neuve-Saint-Roch, 1, de midi à 1 heure.)

DELEAU jeune (*Nicolas*) ✠, Docteur en médecine; bi-lauréat de l'Institut; né à Vezelise (Meurthe) en 1797; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue de Seine, 6, de 8 heur. à 10.)

M. Deleau est un des spécialistes de notre époque qui font le moins de bruit, et qui, sans toutefois méconnaître les avantages généralement attachés à l'exercice d'un seul point de notre art, savent néanmoins se contenter de la part que leur ont légitimement dévolue des titres scientifiques acquis par de sérieux et utiles travaux.

Ayant débuté fort jeune par la chirurgie militaire, M. Deleau revint à Paris, après le licenciement de l'armée, s'y fit recevoir docteur, et se retira dans le département de la Meurthe, où il exerça quelque temps, pour venir s'établir dans celui de la Meuse, qu'il habita jusqu'en 1825. C'est là qu'ayant eu occasion de reconnaître tout ce qu'a d'affligeant le sort des malheureux sourds-muets, il entrevit qu'il y avait à faire pour eux quelque chose de plus que de suppléer à leur imperfection par des moyens artificiels. Le résultat des premiers essais qu'il fit pour leur rendre l'ouïe, ayant été heureux, il s'empressa d'en donner connaissance à l'Institut. Cette illustre compagnie accorda son entière approbation à ses moyens de traitement, sur le rapport détaillé qu'en fit une commission spéciale et l'engagea à persévérer dans ses recherches. — Encouragé par ces premiers succès, M. Deleau revint se fixer à Paris, et continuant à communiquer à l'Institut le résultat de ses travaux et ses succès, il en reçut, en 1826 et 1832, le prix Monthyon de 6,000 francs, et en 1836 une mention honorable.

Les ouvrages de M. Deleau, qui ont trait à sa spécialité, et qui ont, à vrai dire, ouvert une voie toute nouvelle au traitement des maladies de l'organe de l'ouïe, sont les suivans: *Mémoire sur la perforation de la membrane du tympan, avec des observations sur les sourds-muets;* Paris, 1822. C'est à l'occasion de ce

mémoire qu'a été fait, par l'organe de MM. Pelletan et Percy, le premier rapport de l'Institut sur les travaux de M. Deleau. — *L'ouïe et la parole rendues à Honoré Trézel, sourd-muet de naissance*; Paris, 1825. — *Tableau des guérisons de surdité opérées par le cathétérisme de la trompe d'Eustache*; Paris, [illegible]. — *Mémoire destiné à démontrer l'utilité de l'emploi de l'air atmosphérique dans le traitement de diverses espèces de surdité*; Paris, 1828. L'Académie des Sciences s'est exprimée dès 1828, en ces termes, sur ce moyen capital, par l'organe de MM. Savart et Magendie : « en résumé, il nous paraît que M. Deleau a rendu un véritable service à l'art de guérir par l'invention ingénieuse des injections d'air, considérées surtout sous le point de vue de leur emploi dans le diagnostic et le prognostic des affections de l'oreille moyenne ; nous pensons en conséquence que son travail mérite l'approbation de l'Académie. » — *Rapport adressé au conseil général des hôpitaux de Paris, sur trois orphelins sourds-muets qui ont recouvré l'ouïe*; inséré dans le bulletin des sciences de juillet 1829. — *Exposé d'une dactylogie alphabétique et syllabique pour commencer l'instruction des sourds-muets*; Cambray, 1830. — *Introduction à des recherches pratiques sur les maladies de l'oreille qui occasionnent la surdité, et sur le développement de l'ouïe et de la parole chez les sourds-muets*; Paris, 1834. — *Des effets pathologiques de quelques lésions de l'oreille moyenne sur les muscles de l'expression faciale, sur l'organe de la vue et l'encéphale*; Paris, 1838. — *Nouvelles recherches physiologiques sur les élémens de la parole qui composent la langue française*. — *Traité pratique sur les maladies de l'oreille moyenne, et sur le développement de l'ouïe et de la parole chez les sourds-muets*; Paris, 1838.

Indépendamment de ces travaux spéciaux, M. Deleau a publié en 1820 un *aperçu sur l'abus du vomissement provoqué dans les maladies* (commercy); en 1832, une *dissertation sur le danger des opinions exclusives dans le traitement du choléra-morbus* (Paris); en 1828, un *mémoire lu à l'Académie des Sciences sur les tics douloureux de la face, dont les guérisons ont été obtenues*

par la pulpe de racines de belladone. Il a donné gratuitement ses soins à un grand nombre de personnes qui en ont retiré les plus heureux résultats, et les confrères qui ont été personnellement obligés d'avoir recours à lui, en ont reçu l'accueil le plus cordial. MM. A..., M... et R... n'en ont certainement pas perdu le souvenir. Enfin, on a dû être bien surpris qu'à la mort de M. Itard, il n'ait pas été nommé à la place de médecin en chef de l'Institution des Sourds-Muets; place à laquelle la spécialité aussi bien que l'importance de ses travaux lui donnaient des droits incontestables, et dont s'est trouvé gratifié M. Ménière.

DELEAU (*M.-C.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1819. (Rue St-Lazare, 64, de 9 heur. à 10.)

DE LENS (*Adrien-Jacques*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de thérap. et d'Hist. natur.); ancien Inspecteur général de l'Université; professeur agrégé à la Faculté, né à Paris en 1786; reçu docteur à Paris en 1811. (Rue des Vieux-Augustins, 27.)

M. de Lens est certainement un praticien distingué, un de ceux surtout qui ont pris le plus la médecine au sérieux, c'est à dire qui l'ont plutôt considérée comme art que comme science, puisque tous ses travaux se rapportent à la thérapeutique. Il a eu malheureusement deux grands torts, le premier de profiter, pour parvenir au poste éminent d'inspecteur général de l'Université, d'un moment où le mérite scientifique était la moindre des qualités que recherchait le pouvoir antérieur à 1830, dans ceux sur lesquels il jugeait convenable de faire tomber ses faveurs; le second, de se poser en victime après la défaite de son parti, et de se ranger parmi les boudeurs, au lieu d'aller philosophiquement chercher dans les modestes, mais honorables travaux qui avaient arraché son nom de la foule, une compensation à la perte du brillant équipage auquel l'avait quelque temps assujetti la fortune.

Ces travaux sont les suivans : en 1811, des *Considérations générales sur les applications de la chimie aux diverses branches de la médecine*, qui ont fait le sujet de sa thèse inaugurale. — En 1819, une édition de la traduction par Bosquillon, des *Elémens de médecine pratique de Cullen*, 3 vol. in-8°; — de 1829 à 1834 (avec M. Mérat), un *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale*, 6 vol. in-8°. — Il a en outre été le principal rédacteur et directeur de la *Bibliothèque Médicale*, depuis le tome 42 jusqu'au 78; il a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des Sciences médicales*, au *Journal général de médecine*, aux *Archives philosophiques, politiques et littéraires;* enfin on prétend qu'il possède un magnifique herbier, riche surtout en plantes indigènes. Quant à sa tenue à l'Académie, elle est toujours digne, et les charlatans ont trouvé de tout temps en lui un adversaire inflexible.

DELESTRE, Officier de santé-dentiste, reçu à Paris en 1830; dentiste de plusieurs établissemens de bienfaisance. — Fait des cours de chirurgie dentaire et possède une belle collection de pièces d'anatomie pathologique spéciale. (Quai de Conti, 5.)

DELIGNY, Officier de santé-dentiste, reçu en 1827. (Boulevart St-Denis, 4.)

DELMAS (*Polydore*), Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1824. (Rue Sainte-Anne, 14, de midi à 2 heur.)

DELMOND (*Michel-Augustin*), Officier de santé-dentiste, reçu, en 1818; chirurgien-dentiste des colléges royaux de Louis-le-Grand, Henri IV et Saint-Louis, de ceux de Stanislas et de Sully, de l'Institution royale des Jeunes-Aveugles, des écoles municipales gratuites des 11e et 12e arrondissemens, etc.; né à Paris en 1796. (Rue de Bussy, 17.)

Ancien élève des hôpitaux militaires du Gros-Caillou et du Val-de-Grâce, M. Delmond est un de nos chirurgiens-dentistes

qui savent allier le talent à la modestie. Il occupe, comme on le voit par l'énumération de ses titres, des places qui déposent éminemment en faveur de ses connaissances. Il a donné son nom à une opération de chirurgie-dentaire fort ingénieuse, qui a pour but l'arrachement du cordon dentaire dans les cas de douleurs provenant de l'irritation de son nerf.

M. Delmond a décrit cette opération, avec tous ses détails, dans une brochure qu'il a publiée à cet effet en 1824, sous le titre de : *Mémoire sur un nouveau procédé pour détruire le cordon dentaire des six dents antérieures, et éviter leur extraction ; précédé de quelques réflexions critiques sur l'opinion de M. Lemaire, qui soutient que les dents sont des corps inorganiques, et nullement soumis à l'empire de la vie animale.* Il a encore publié en 1836 une brochure intitulée : *Quelques considérations sur l'art du dentiste*, et divers articles bien écrits et sagement raisonnés. En 1836, la mort de M. Leloutre ayant laissé vacante la place de dentiste de la maison de la Légion-d'Honneur, M. Delmond demanda qu'elle fût mise au concours. Sa proposition ne fut point agréée, mais il n'en fut pas moins un des trois candidats que la Faculté désigna au choix du maréchal-commandant.

DELONDRE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1809. (Rue St-Merry, 32, de 10 heur. à midi.)

DELPECH (*Blaise-Marg.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1816 ; né en 1787 dans le département de Tarn-et-Garonne. (Rue du Bac, 100, de 1 heur. à 2.) — Nous ignorons si M. Delpech est parent du célèbre professeur du même nom, mort si cruellement à Montpellier, il y a dix ans environ.

DELTHIL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Meslay, 67, de midi à 1 heur.)

DEMARY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue de Rumfort, 20, de 11 heur. à 1 heur.)

DENIS ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major à l'hôpital du Gros-Caillou; reçu docteur à Paris en 1821. (Rue de Verneuil, 19, de 10 heur. à midi.)

DENONVILLIERS (*Charles-Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé à la Faculté et chef des travaux anatomiques; chirurgien du bureau central; membre de la Société de chirurgie et de celle d'anatomie; né en 1808; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue de l'Ecole-de-Médecine, 7.)

Comme on doit le pressentir par son titre d'agrégé, M. Denonvilliers a le professorat à l'Ecole pour but et conséquemment la voie des concours pour moyens. Les succès qu'il a obtenus dans cette voie depuis près de quinze ans qu'il y est entré, doivent donner de son avenir chirurgical l'augure le plus favorable. — Nommé interne en 1830, il a remporté en 1833, au concours des hôpitaux, la médaille d'argent; — a obtenu en 1834 la place d'aide d'anatomie; — a été nommé prosecteur en 1837, après quatre concours, pour chacun desquels il a eu une mention honorable; — est parvenu à l'agrégation en 1839, ayant la deuxième place, et au bureau central en 1840, nommé le premier; — enfin a été nommé chef des travaux anatomiques en 1841.

Depuis 1833 M. Denonvilliers a fait, presque sans interruption, des cours d'anatomie, soit descriptive, soit chirurgicale, et de médecine opératoire. Plusieurs fois, et pendant plusieurs mois, il a été chargé de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu en remplacement de M. le professeur Roux. Comme aide, puis comme chef des travaux anatomiques, il a fait un très grand nombre de préparations sur les parties les plus délicates de l'anatomie, comme les nerfs, les aponévroses, les vaisseaux sanguins et lymphatiques de l'orbite et du col. Parmi ces préparations, déposées dans le cabinet de la Faculté, où elles servent journellement à l'instruction des élèves, on remarque surtout une pièce sur laquelle sont préparés tous les nerfs de la tête.

M. Denonvilliers a publié plusieurs mémoires d'anatomie et de pathologie dans les bulletins de la Société anatomique et fourni

plusieurs articles au Dictionnaire des études médicales pratiques, tels que *abcès, aponévroses, brulûres, coxalgie*, etc., etc. Sa thèse de concours pour l'agrégation avait pour sujet les *Cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne*. M. Denonvilliers a donné une description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposées au musée Dupuytren (1 vol. in-8° avec atlas); ouvrage qui contient des détails d'anatomie pathologique tout-à-fait neufs. Il publie, avec M. le professeur Bérard jeune, le *Compendium de chirurgie pratique*, recueil qui, comme nous l'avons dit à l'occasion de M. Bérard, n'aura pas moins de seize à vingt volumes, dont quatre ont paru contenant la petite chirurgie et toutes les maladies chirurgicales générales.

DEPAUL, Docteur en médecine; chef de clinique de la Faculté et professeur particulier d'accouchemens; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue de Bussy, 12, de midi à 2 heur.) — Vient de concourir, mais sans succès, pour l'agrégation (section d'accouchemens).

DEPENNE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue du Four-St-Honoré, 47, de midi à 2 heur.)

DEROSNE (aîné et *Ch.*), tous deux Membres de l'Académie R. de médecine, pharmaciens, (le premier dans la section de pharmacie, le second dans celle de physique et chimie médicales). — Leurs travaux nous sont inconnus.

DEROUET-BOISSIÈRE (*Henri*), Docteur en médecine; né à Niort en 1807; reçu docteur à Paris en 1830. (Place de l'Ecole, 3, de 1 heur. à 4.) — Bonne thèse inaugurale sur les *Essences et saveurs gustatives*.

DE SAINT-JEAN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue Mandar, 12, de 11 heur. à 1.)

siblement ce que les confrères n'avouaient qu'à eux-mêmes, c'est que la partie mécanique de la chirurgie dentaire, formant le côté le plus lucratif de la spécialité, exigeait une étude proportionnée à son importance et à ses produits. La belle collection de pièces de prothèse qu'il tient depuis long-temps exposées aux regards des habitués du Palais-Royal, est une preuve irrécusable de son habileté en ce genre.

Si M. Desirabode s'est livré d'une manière particulière à la partie mécanique de son art, il n'en a cependant pas négligé les autres parties; l'ouvrage qu'il vient de faire imprimer avec ses fils sous le titre de : *Nouveaux Élémens complets de la Science et de l'Art du Dentiste* (2 vol. grand in-8°, 1843), prouve qu'il l'a envisagé dans toutes ses faces, qu'il en a compris toute la portée. Cet ouvrage, que tous les journaux de médecine, sans exception, ont signalé comme le plus complet et le plus scientifique qui ait été publié sur la matière, le seul qui ait été désigné pour les écoles secondaires de médecine et de pharmacie par décision du ministre de l'instruction publique, qui enfin est arrivé en un an à sa deuxième édition, doit réconcilier M. Desirabode avec ses confrères dont ses succès avaient excité l'envie, car il est conçu dans un esprit et écrit dans un style tout-à-fait propres à relever la profession dans l'opinion publique. Il a encore tout récemment adressé à l'Institut (janvier 1844) un mémoire sur l'*Orthopédie dentaire*, dans lequel il indique les limites au delà desquelles il est dangereux de pousser les tentatives qu'on peut faire pour redresser les dents déviées; limites que les jeunes praticiens se montrent depuis quelque temps trop disposés à franchir. Il a d'autant plus de mérite en cela, qu'il a, un des premiers, ouvert la voie à ce genre d'opérations, et qu'il met aujourd'hui autant de zèle à prévenir l'abus qu'on peut en faire, qu'il en a mis en d'autres temps à en préconiser l'usage.

DESIRABODE fils (*Édouard*), Docteur en médecine, reçu docteur à Paris en 1838. (Au Palais-Royal, galerie de Valois, 154.)

M. Édouard Désirabode, fils aîné du précédent, sans avoir fait des études plus spéciales dans une partie de la science que dans toute autre, semble cependant vouloir se vouer plus particulièrement à la carrière si heureusement parcourue par son père. Sa thèse inaugurale, qui a pour sujet *la sortie des dents de sagesse*, contient plusieurs faits de pratique exposés avec méthode et interprétés avec discernement. Ces faits ont été rapportés dans l'ouvrage de son père, à la rédaction duquel il a coopéré ainsi que son frère Alphonse, auquel sont dues la plupart des recherches bibliographiques qui donnent un grand prix à cet ouvrage.

DESJARDINS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue de la Fontaine-Molière, 33, de 3 heur. à 5.)

DESLANDES (*Léopold*) ✻, Docteur en médecine; chirurgien aide-major dans la 8e légion; inspecteur de la vérification des décès, des 7, 8 et 9e arrondissemens; secrétaire général de la Société médicale du 8e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1817. (Boulevart Beaumarchais, 79, de midi à 1 heur.)

M. Deslandes, sans faire de l'hygiène et de la médecine légale l'objet spécial de ses études, les a néanmoins plus particulièrement dirigées de ce côté, comme le prouvent ces travaux : *Réflexions sur quelques phénomènes propres à faire distinguer le suicide de l'homicide dans le cas de pendaison* (broch. in-8°, 1824); — *Considérations sur l'empoisonnement par la solution d'indigo dans l'acide sulfurique* (broch. in-8°,); — *Mémoire sur les désorganisations qui succèdent à l'inflammation sanguine dans les divers tissus* (broch. in-8°, 1825); — *Mémoire sur les boutons de la variole* (broch. in-8°, 1825); — *Manuel d'hygiène publique et privée* (1 vol. in-18, 1827); — *De l'Onanisme et des autres abus vénériens considérés dans leurs rapports avec la santé* (1 vol. in-8°, 1825); etc., etc.

M. Deslandes a aussi écrit dans le Dictionnaire de médecine et chirurgie pratiques, auquel il a fourni les mots émanation, lumière, masturbation, poussière, régime, garou, grenadier, gou-

dron, musc, oxigène, purgatifs, etc. Il a publié divers mémoires et un grand nombre d'articles dans la Revue et la Bibliothèque médicales, dans le Journal des Progrès, dans ceux de Thérapeutique et des Connaissances médicales. Il jouit, dans son quartier, d'une considération qui l'a fait nommer, en 1831, membre et secrétaire de la commission centrale de salubrité de son arrondissement, inspecteur de ses bureaux de secours et membre de son comité d'instruction primaire, membre du jury d'examen pour le concours aux bourses municipales à l'Ecole royale des Arts et Métiers de Châlons, etc. Ces fonctions ont exigé de lui un grand nombre de rapports et d'instructions diverses sur des questions administratives. C'est en 1837 qu'il a été décoré.

DESMAISONS, Docteur en médecine, reçu à Turin en 1824 et autorisé à exercer en France en 1829. (Rue de Beaune, 4, de 11 heur. à 1.)

DESMARES, Docteur en médecine-oculiste; né à Evreux en 1810; reçu à Paris en 1839. (Rue de la Monnaie, 19.)

M. Desmares s'occupe spécialement des maladies des yeux. Il a eu le bon esprit de prendre avant tout le titre de docteur en médecine, et s'est mis, par là, dans la nécessité de faire des études qui lui permettront de voir dans la carrière d'oculiste autre chose que ce qu'y voient les empiriques, pour lesquels tout se réduit à appliquer quelques colyres ou à pratiquer quelques opérations. Il a déjà publié, sur la manière d'employer le *nitrate d'argent dans les ophtalmies* et la *belladone dans les perforations de la cornée*, deux mémoires qui montrent le désir qu'il a d'apprécier à leur juste valeur ces deux médicamens, dont quelques chirurgiens ont peut-être exagéré les avantages, et que les oculistes de métier emploient sans discernement. En donnant gratuitement ses soins aux ouvriers et aux indigens, il se crée tout à la fois le moyen de faire une bonne œuvre et d'accroître son expérience. Il annonce, comme devant paraître bientôt, un *Traité d'ophtalmologie* (1 vol. grand in-8° avec planches). Les

articles que contient de lui la Gazette des Hôpitaux, donnent d'avance une bonne opinion de cet ouvrage et en assurent le succès.

DESPAULX-ADER (*Pierre-Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue de la Madeleine, 42, de 1 heur. à 3.) — Ancien élève des hôpitaux de Paris, M. Despaulx-Ader a donné pour thèse inaugurale un travail assez complet sur les *Caractères de la maladie à l'état aigu*, et un autre non moins important sur la *Torsion des artères*, d'après le procédé de M. Amussat, dont il se déclare grand partisan.

DESPORTES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale); reçu docteur à Paris en 1808. (Rue Saint-Florentin, 5, de 4 heur. à 5.)

Nous ne connaissons rien qu'ait écrit M. Desportes; mais ce que nous savons, c'est qu'il est un des membres les plus assidus de l'Académie; qu'il s'y rend utile par l'exactitude, le zèle et même le talent qu'il déploie dans les rapports qui lui sont confiés, et qu'il fait partie des hommes fermes et indépendans qu'on voit toujours prêts à s'opposer aux empiètemens de nature diverse auxquels quelques membres de l'assemblée ne paraissent que trop enclins.

DESPRÉS, DOCTEUR EN MÉDECINE, prosecteur à la Faculté et professeur particulier d'anatomie; reçu docteur à Paris en 1840. (Place de l'Estrapade, 28.) — A publié un mémoire sur la *Division congéniale des lèvres, de la voûte et du voile du palais* (1842); — A sous presse un *Vade-mecum de l'anatomiste*, orné de 200 fig. intercal. dans le texte.

DESRIVIÈRES (*Louis-Simon*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du Vaudeville; né en 1808 à Montmorillon (Vienne); reçu docteur à Paris en 1836. (Rue Gaillon, 16, de 3 heur. à 5.)

M. Desrivières s'est fait avantageusement connaître par plusieurs productions qui attestent de bonnes études classiques. Il est un des traducteurs du *Traité de médecine-pratique de Joseph Frank*, publié en 1840 par M. Bayle l'ancien bibliothécaire de la

Faculté, et le collaborateur de l'abbé Grégoire Kabaragy (Garabed) pour sa *Traduction d'Elisée Vartabed.* Il est auteur, pour son compte personnel, d'un volume de *Considérations philosophiques,* publiées en 1836 sous le nom de : *Fille du vieillard,* et qui n'est pas complètement étranger à la science médicale. Comme membre de la Société médicale du Temple, M. Desrivières a fait à cette société plusieurs rapports sur des questions de médecine-pratique soumises à son examen. Il annonce devoir faire imprimer bientôt divers mémoires sur la médecine et la philosophie.

DESRUELLES (*H.-M.-J.*) ✵, ancien chirurgien principal aux armées; professeur d'anatomie et des maladies vénériennes à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce; né à Lille (Nord) en 1791; reçu docteur en médecine à Paris en 1814. (Rue de Louvois, 10, de 2 heur. à 4.)

Homme modeste autant qu'il est instruit et consciencieux, M. Desruelles est depuis long-temps un des chirurgiens dont peut avec raison s'honorer la médecine militaire. Disciple de Broussais, il a publié sous l'inspiration des doctrines de cet illustre chef, plusieurs ouvrages qui, s'ils se ressentent un peu des tendances parfois trop généralisatrices de la médecine physiologique, dénotent du moins un observateur exact, un praticien affranchi de tout préjugé thérapeutique, et par cela même capable d'examiner une question donnée sous son véritable point de vue philosophique. Les premiers de ces ouvrages sont un *Traité théorique et pratique du croup*, imprimé en 1824, qui a eu les honneurs d'une 2e édition, in-8°; et un *Traité de la coqueluche, d'après les principes de la doctrine physiologique*; 1 vol. in-8° 1827.

Mais la question médicale dont s'est le plus occupé M. Desruelles, est celle qui a trait aux maladies syphilitiques, qu'il cherche depuis long-temps à arracher de l'ornière où les a plongées le plus aveugle empirisme, et dont il espère ramener le traitement aux conditions d'une thérapeutique générale, c'est à dire dégagée de toute idée de *modification spéciale.* Séduisante dans

la théorie, l'opinion de M. Desruelles a-t-elle eu dans la pratique tout le succès qu'elle promettait? L'expérience a malheureusement, à notre étonnement personnel, répondu dans bien des cas par la négative. Au surplus, c'est dans ces écrits mêmes de M. Desruelles qu'il faut aller chercher les raisons sur lesquelles se fonde cette opinion. Ces écrits, qui portent tous le cachet d'une conviction profonde, sont : *Mémoire sur le traitement sans mercure contre les maladies vénériennes, primitives et secondaires, et contre les affections mercurielles*; in-8°, 1827. — *Traité pratique des maladies vénériennes*; 1 vol in-8°, 1836.—*Lettres écrites du Val-de-Grâce sur les maladies vénériennes et sur le traitement qui leur convient, d'après l'observation et l'expérimentation pratique.* La première de ces lettres a paru en 1840; d'autres la suivent de près; elles sont à leur seconde édition. M. Desruelles en outre a publié, en 1820, un *Mémoire sur le carreau*; en 1829, une *Notice sur les déchirures de l'urètre*; et en 1838, une *Dissertation sur l'entérite chronique.*

DEVAILLY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue St-Denis, 374, de 11 heur. à midi.)

DEVAL (*Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE; s'occupant spécialement des maladies des yeux; né en 1806 à Constantinople; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue Neuve-des-Mathurins, 17, de 3 heur. à 4.)

Nous venons de dire que M. Deval s'occupe spécialement des maladies des yeux. Le titre sur lequel il appuie cette prétention est la publication qu'il vient de faire d'un très bon ouvrage ayant pour titre : *Chirurgie oculaire* ou *Traité des opérations chirurgicales qui se pratiquent sur l'œil et ses annexes, avec un exposé succinct des différentes altérations qui les réclament*; ouvrage contenant la pratique opératoire de F. Jaeger et de A. Rosas, professeurs d'ophtalmologie à Vienne, d'après des documens recueillis par l'auteur aux cliniques de ces professeurs, accompagné de planches représentant un grand nombre d'instrumens et

les principaux procédés opératoires (1 fort vol. in-8°, 1844)... Voici la conclusion de l'analyse que fait de cet ouvrage, dans son numéro du 6 juillet, la Gazette des Hôpitaux, dont nous partageons en tous points l'opinion : « L'ouvrage de M. Deval sera consulté avec fruit par les praticiens, car l'auteur ne se borne pas seulement à décrire ; il examine, il apprécie et il fait toujours preuve d'un esprit judicieux et éclairé. »

DEVERGIE (*Marie-Guill.-Alphonse*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE ; agrégé libre de la Faculté ; médecin à l'hôpital St-Louis ; né à Paris en 1798 ; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue Richer, 14, de 11 heur. à 2.)

Des deux fils de M. Devergie, ancien employé de l'administration de l'Hôtel-Dieu, tous deux médecins, dont l'aîné, ancien chirurgien du Gros-Caillou, avait fait des maladies syphilitiques une spécialité qu'il exploitait avec succès, et dont l'autre s'occupe particulièrement de médecine légale, ce dernier est aujourd'hui le seul du nom. Ancien élève des hôpitaux de Paris, où il a même été chef de clinique en 1821, M. Devergie a gagné le titre d'agrégé de la Faculté et la place de médecin du bureau central par des concours qui ont révélé en lui des connaissances précises, une grande facilité d'exposition et le sentiment marqué de ses forces ; qualités dont ses travaux en médecine légale portent le cachet irrécusable.

Ces travaux sont nombreux, mais le plus important de tous et dans lequel se trouve nécessairement fondus la plupart des mémoires antérieurement publiés et les expertises judiciaires qu'il avait été appelé à faire, est son *Traité théorique et pratique de médecine légale*, dont la première édition a paru en 1835 en 2 vol. in-8°, et la deuxième en 1840 en 3 vol. Cet ouvrage est sans contredit un des plus complets et en même temps un des plus élémentaires que nous possédions sur cette partie si épineuse de la science. Il ne pêcherait à nos yeux qu'en ce sens que son auteur prend parfois un ton trop affirmatif et ne laisse pas assez à ses lecteurs le choix des conséquences qu'ils peuvent déduire des

faits soumis à leur appréciation ; conséquences qui doivent malheureusement varier à chaque instant suivant la diversité des circonstances au milieu desquelles se présentent les faits.

M. Devergie est l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie moderne ; il a fourni plusieurs articles très remarquables au Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, et aux Annales d'hygiène et de médecine légale. Il a aussi lu plusieurs mémoires fort intéressans à l'Académie, où il a disputé, il y a deux ou trois ans, à M. Royer-Collard une place dans la section d'hygiène, et où il entrera infailliblement bientôt. On lui reproche généralement de prendre avec les médecins désignés en même temps que lui pour donner leur avis sur quelques points de médecine légale, un ton trop marqué de supériorité, et d'oublier parfois que, quand la justice appelle un médecin à déposer devant elle, elle a pour but de s'éclairer de ses lumières, et non pas de lui fournir l'occasion de briller aux dépens de ses confrères.

DEVILLE (*J.-Jos.-L.-Aug.*) ✠, Docteur en Médecine ; inspecteur-adjoint de la vérification des décès ; médecin du bureau de bienfaisance du neuvième arrondissement ; né en 1797 à Arles ; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue Geoffroy-Lasnier, 30.) — A fait une bonne thèse sur le *Choléra-Morbus asiatique*, et quelques autres travaux que nous n'avons pu connaître.

DEVILLEMUR (*Jos.-Armand*), Docteur en médecine-dentiste, reçu à Paris en 1836. (Rue du Faubourg-Montmartre, 4.) — A soutenu sa thèse sur la *Staphiloraphie*, et publié en 1838 un mémoire sur l'*Altération des dents*, qui nous est inconnu.

DEVILLIERS (*Pierre-Alex.-Gaspard*), Membre de l'Académie R. de médecine (section d'accouchemens), vérificateur des décès dans le douzième arrondissement ; né en 1782 à Avallon (Yonne) ; reçu docteur à Paris en 1807. (Rue d'Enfer, 61, de 8 heur. à 10.)

M. Devilliers offre l'exemple, malheureusement bien rare au-

jourd'hui, d'un membre de l'Académie royale de médecine qui ne croit pas déroger, au contraire, en exerçant les modestes fonctions de médecin du bureau de bienfaisance. Homme éclairé et excellent confrère, il a publié plusieurs articles dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales, et dans l'ancien journal qui a paru sous le nom de Transactions médicales.

DEVILLIERS (*Charles*), Docteur en Médecine ; ex-chirurgien aide-major de cavalerie, et lauréat des hôpitaux militaires ; chirurgien du quatrième dispensaire de la Société philanthropique et secrétaire de la Société de médecine ; né à Paris en 1812, et reçu docteur également à Paris en 1838. (Boulev. Poissonnière, 12, de 11 heur. à 1.)

Fils du précédent, M. Devilliers s'occupe principalement d'accouchemens, comme devait le donner à penser le choix de sa thèse inaugurale, qui a pour sujet l'*Hystérotomie après la mort de la femme enceinte, considérée sous le point de vue médico-légal.* Les travaux qu'il a publiés sur cette spécialité, sur laquelle il a déjà fait plusieurs cours, sont les suivans :

Nouvelles recherches sur la membrane hymen et les caroncules hyménales; broch. in-8° avec 4 planches. — *Observations et recherches sur les maladies particulières à la membrane caduque.* — *Maladies de l'œuf humain.* — *Observation sur un accouchement laborieux et un nouveau mode d'application du forceps.* — *De la valeur de l'auscultation dans la détermination des présentations et positions du fœtus pendant la grossesse*, mémoire fait en collaboration de M. Chailly (Honoré). — Plusieurs articles de critique, de traduction anglaise, italienne, espagnole, dans la Revue médicale, les Annales des maladies de la peau et de la syphilis, etc., etc.

DEWULF-PONTONNIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839 ; inspecteur-adjoint de la vérification des décès; médecin du bureau de bienfaisance du douzième arrondissement et du quatrième dispensaire. (Rue St-Victor, 16, de midi à 1 h.)

DESAUCHE, Docteur en médecine; médecin du ministère de la justice et des cultes; reçu docteur à Montpellier en 1833. (Rue St-Honoré, 353, de 1 heur. à 3.)

DEZEIMERIS, Docteur en médecine, bibliothécaire en chef de la Faculté; député et membre du conseil général de la Gironde; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue Jacob, 21, de 8 heur. à 10.)

M. Dezeimeris est certainement un des médecins les plus érudits de notre époque. Ses connaissances bibliographiques se sont révélées à l'occasion du concours ouvert en 1830, devant l'Académie R. de médecine, en exécution du testament de Moreau de la Sarthe, sur l'*histoire de l'anatomie pathologique depuis 30 ans*; concours dont il a partagé le prix. Depuis il a publié sous le titre de *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (4 vol. in-8° en 7 parties de 400 pages chacune), un *précis de l'histoire générale technologique et littéraire de la médecine, suivi de la bibliographie médicale du XIVe siècle et d'un répertoire bibliographique par ordre de matières*, M. Dezeimeris a encore publié une traduction des *aphorismes d'Hippocrate*, classés systématiquement et précédés d'une introduction historique (1 vol. in-32, 1835); plus une brochure intitulée: *Remarques sur l'histoire des méthodes d'opérer l'anévrisme*; réponse aux critiques de M. Lisfranc, qu'on lui reproche d'avoir livrée à la publicité le jour même que cet habile chirurgien soutenait à l'école sa thèse de concours pour la chaire de clinique chirurgicale. C'est à M. Dezeimeris qu'est due toute la partie historique et bibliographique du Dictionnaire de Médecine publié sous le titre de *Répertoire général*, au succès duquel il a par là puissamment contribué. Il a été long-temps un des rédacteurs des Archives générales de médecine et le directeur de l'Expérience, qui contient de lui un grand nombre d'articles fort remarquables. Il a déjà prouvé qu'il pouvait se rendre utile à la chambre des députés, où il représente dignement le département de la Gironde qui l'a vu naître.

DHÉRAN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 25, de midi et demi à 2 heur.)

DHÉRÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue de la Barillerie, 8, de 1 heur. à 2.)

D'HUC (*J.-J.-Ph.-Eug.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824; ayant habité successivement Paris, Sèvres, Montmorency, Sablonville; maintenant aux Batignolles. (Rue des Moulins, maison Henry.)

Malgré le désir que nous avons d'éviter tout ce qui peut ressembler à du scandale, nous avons déjà malheureusement été obligé, pour ne rien cacher de nos misères et implorer pour notre corporation la pitié du pouvoir, de signaler quelques positions insolites qui n'existeraient pas si les lois qui régissent l'exercice de la médecine avaient été plus soucieuses de la santé publique et plus convaincues du besoin qu'a notre art de considération. Mais tout ce que nous avons vu et verrons encore, n'est rien à côté de ce fait que nous sommes dans la pénible nécessité d'enregistrer à l'occasion du nom de M. d'Huc.

Il existait depuis long-temps aux Batignolles, un équarrisseur ou abatteur de chevaux, qui passait aux yeux du peuple pour un des plus habiles guérisseurs de France. Son cabinet, qu'il transportait souvent chez un marchand de vins du voisinage, était journellement rempli de gens qui venaient se faire *remettre* des membres *non démis*, ou se faire frotter quelques parties douloureuses; avec une pommade miraculeuse, qui n'était, bien entendu, que de la graisse de cheval. La police lui ayant cherché querelle, il trouva dans quelque médecin famélique un éditeur responsable; si bien qu'il put impunément tirailler et frotter bras et jambes, et qu'il gagna en assez peu de temps une fortune qui lui permit de se retirer, il y a deux ou trois ans, dans quelque villa. Mais, en spéculateur habile, il vendit son cabinet, et avec lui le droit d'exploiter son nom; et à qui? à un équarrisseur

comme lui? à un saltimbanque, un empirique de foire? Point du tout; à un homme porteur de l'honorable titre de docteur, à M. D'Huc. Nous avions tant de peine à croire ce fait, unique heureusement dans les fastes de l'art, que nous avons pris à son égard les plus scrupuleuses informations, et nous pouvons en garantir l'exactitude. La rue qu'habitait l'esculape en retraite est fraîchement tapissée d'enseignes portant son nom et indiquant, dans l'intérêt de son successeur, le temple où il donnait ses oracles, et où son portrait est encore exposé comme l'image d'un dieu tutélaire.

Avant d'acheter le cabinet du rebouteur Henry, M. D'Huc avait fondé à Sablonville une maison de santé pour les enfans, qui n'a eu que quelques années d'existence, et indépendamment de quelques autres mémoires, publié les ouvrages suivans :

Guide pratique du médecin des enfans, 1 vol. in-18, 1834; *le Médecin des femmes*, 1 vol. in-18, 1836; *l'Hygiène de l'enfance*, 1 vol. in-18, 1839. Ces trois ouvrages ne signifient pas grand' chose, il est vrai, mais ils indiquaient une envie de réussir par des moyens convenables, et devaient suffire, il nous semble, pour détourner M. D'Huc de la voie où il s'est malheureusement engagé, et où il ne trouvera jamais rien qui puisse le compenser des violences qu'il a dû faire à sa conscience et de l'opinion que doivent avoir de lui ses confrères.

DIDIER (*Maxi.-Jos.*), OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1829; né à Origny (Aisne) en 1804. (Ci-devant place du Palais-Royal, actuellement rue Richelieu, 28.) — A peine connu il y a une dizaine d'années, et cependant aujourd'hui un des dentistes les plus répandus de Paris, M. Didier prouve, par ses succès, qu'il est peu d'obstacles que l'homme intelligent et courageux ne puisse vaincre. Comme il n'a rien écrit, et que son nom ne se rattache encore à aucun procédé opératoire, nous nous bornons à reconnaître que les pièces de prothèse dentaire qui sortent de ses ateliers ne le cèdent en rien à tout ce qu'on peut rencontrer de mieux conditionné en ce genre.

DIOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Rue des Grands-Augustins, 21, de midi à 2 heur.)

DOBIGNY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue de Sèvres, 19, de 11 heur. à 1.)

DONDAINE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832; médecin du bureau de bienfaisance du sixième arrondissement. (Rue St-Martin, 67, de 11 heur. à 1.)

DONNÉ (*Alphonse*) ✠, Docteur en médecine; ex-chef de clinique à la Charité, et sous-bibliothécaire de la Faculté; professeur de microscopie; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue de Condé, 15, de midi à 2 heur.)

En soutenant sa thèse sur des *Recherches physiologiques et chimico-microscopiques sur les globules du sang, du pus, du mucùs, et des humeurs de l'œil*, M. Donné annonçait un goût marqué pour l'application de la physique et de la chimie à l'étude de la physiologie et de la thérapeutique, et on ne saurait sans injustice méconnaître qu'il ait tiré de ce goût un excellent parti dans tous les mémoires qu'il a publiés et qui ont pour titre :

Histoire physiologique et pathologique de la salive; broch. in-8°, 1836. — *Nouvelles expériences sur les animalcules spermatiques;* in-8°, 1837. — *Recherches microscopiques sur la nature des mucus;* in-8°, 1837. — *Du lait et en particulier de celui des nourrices;* in-8°, 1837. — *Tableau des différens dépôts de matières salines et de substances organisées qui se font dans les urines, présentant les caractères propres à les distinguer entre eux et à reconnaître leur nature;* un tableau sur grand-raisin, avec figures gravées, 1838. — Enfin, *Conseils aux mères sur la manière d'élever les enfans nouveau-nés, ou de l'éducation physique des enfans du premier âge;* 1 vol. grand in-8°, 1842. — *Rapport sur le Daguerréotype*, par Melloni, traduit de l'italien, avec des notes, etc., broch. in-8°, 1840.

M. Donné est chargé depuis plusieurs années de rendre compte,

dans le Journal des Débats, des travaux de l'Académie des Sciences, et, au besoin, de ceux de l'Académie de Médecine, quand ils touchent à des questions d'une utilité publique très marquée. Il s'acquitte de cette tâche avec un zèle et une régularité dont peu de feuilletonistes avaient jusqu'à lui donné l'exemple. On prétend qu'un peu homme de parti, il profite quelquefois de l'espèce d'influence que sa collaboration aux *Débats* lui donne dans ce journal, pour rehausser, quand même, les œuvres de ses amis ou des amis de ses amis, et pour présenter sous le jour le moins favorable, toujours quand même, les travaux de ceux qui n'ont pas l'honneur de vivre dans la sphère où il a eu le talent de se placer. A part cela, tout le monde sait qu'il s'empresse de mettre l'habitude qu'il a des recherches microscopiques et les connaissances étendues qu'elle lui a fait acquérir, à la disposition de toutes les personnes qui font, à cet égard, appel à son obligeance. Il a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur quelque temps après avoir analysé, pesé, on dit même dégusté le lait de la nourrice du comte de Paris; mais il eut certainement pu l'être sans cela; la simple énumération que nous venons de faire de ses travaux le prouve : honni soit donc qui mal y pense!

DONNELLAN (*John-Cullen*), DOCTEUR EN MÉDECINE; d'origine irlandaise; reçu à Paris en 1831; bachelier ès-lettres et bachelier en médecine de l'Université de la Trinité de Dublin. (Rue Neuve-du-Luxembourg, 11, de 10 heur. à midi.) — A soutenu sa thèse inaugurale sur la *brûlure*.

DOP, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1829. (Rue de l'Arbre-Sec, 46, de midi à 2 heur.)

DORNIER (*Aimé-Marie*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1785 ou 1786 dans le département de l'Ain; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue Vendôme, 13, de midi à 3 heur.)

Avant de venir se fixer à Paris, M. Dornier a exercé huit années environ, de 1804 à 1812, la médecine dans le département

de l'Ain, où il a contribué de tous ses efforts à la propagation de la vaccine. Etant venu habiter Paris en 1812, il accepta les fonctions de médecin du bureau de charité du septième arrondissement, qu'il occupa vingt ans, et fut chargé, de 1813 à 1814, d'un service de chirurgie à l'hôpital Saint-Louis, alors encombré de militaires blessés. Il paya, comme tous ses confrères du septième arrondissement, sa dette de zèle et de dévoùment pendant la durée du choléra, qui fit de si grands ravages dans ce quartier, et à la suite duquel il eut la douleur de perdre un fils médecin.

Dans le cours de sa carrière médicale, M. Dornier a publié plusieurs écrits. Les principaux sont une *Notice sur la vie et les actions d'Hippocrate*, et une *Traduction de ses aphorismes*, formant les deux premières livraisons d'une traduction qu'il annonce depuis long-temps des œuvres d'Hippocrate et de Celse. Nous l'engageons à ne s'exposer à ternir la considération qui s'attache nécessairement à de semblables travaux, par des annonces ou des affiches qui, toutes licites qu'elles puissent être, jettent toujours un vernis défavorable sur la carrière de celui qui y a recours. Le serment d'Hippocrate, qu'il a nécessairement dû lire, n'autorise pas, que nous sachions, de semblables moyens.

DOROSKO, Docteur en médecine, reçu à Wilna en 1822, et autorisé à exercer en France en 1835. (Rue de Choiseul, 17.) — A publié un volume sur l'*Homœopathie* (1839).

DOUMERC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830. (Rue Montholon, 18, de 11 heur. à 1.)

DOWLING, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue de Provence, 40, de 10 heur. à midi.)

DRACHE-D'EPCHY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Faubourg-Saint-Martin, 39, de 1 heur. 2.)

DREYFUS (*Benoît*), Docteur en médecine, ancien mé-

decin de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg et membre de l'Académie impériale de cette ville ; né en 1800 à Strasbourg, et reçu docteur également à Strasbourg en 1826. (Rue Notre-Dame-de Nazareth, 20, de 10 heur. à midi.)

Avant de se fixer à Paris, M. Dreyfus a fait plusieurs voyages en Russie, en Allemagne et en Italie, et a mis à profit tous les faits de médecine-pratique qui se sont offerts à son observation. Il a soutenu sa thèse inaugurale sur une question de thérapeutique encore controversée, l'*Emploi du sous-carbonate de fer dans les névralgies faciales*, et a publié un mémoire sur le *Massage*, dont il cherche à faire ressortir les avantages, et une notice contre le *Système homœopatique*. Il prend souvent la parole à la Société médicale du Temple, à laquelle il communique les faits importans qui se rencontrent dans sa pratique.

DROGARD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814, (Rue de Louvois, 5, de 8 heur. à 10.)

DRONSARD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue de l'Université, 46, de 10 heur. à 11,)

DROUOT (*Théophile*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832; né à Bordeaux en 1803. (Rue Saint-Honoré, 363, de 11 heur. à 2.) — A publié des *Recherches sur le cristallin et ses annexes* (Bordeaux, 1837); un écrit sur les *Cataractes, leurs causes, leurs symptômes, leur complication et leur traitement* (Paris, 1840); un mémoire sur les *Maladies de l'œil*, confondues sous le nom d'*Ambliopie, amaurose, paralysie*, etc., et sur les erreurs des oculistes, sur la cataracte l'amaurose (Paris, 1843).

DUBOIS (*Paul*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique d'accouchemens), nommé le 31 mai 1834; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); chirurgien-professeur à la maison d'accouchemens, dite la Maternité; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue Monsieur-le-Prince, 12, de 10 heur. à 1.)

M. Paul Dubois est le fils d'Antoine Dubois (le baron), que ses connaissances positives, l'indépendante originalité de son caractère et plusieurs hauts faits d'une pratique étendue, avaient placé au nombre des professeurs qui ont illustré l'école de Paris pendant les trente premières années de sa fondation. Nommé de bonne heure à la survivance de son père chirurgien en chef de la Maternité, il s'est livré de suite à l'art des accouchemens et a montré dans le concours par lequel il est arrivé à l'école en 1834, qu'il était digne de la faveur qui lui avait ouvert la voie de cette spécialité.

Plus occupé de l'enseignement qui lui est confié que de la pratique du dehors, M. Dubois a su donner à cet enseignement un attrait jusqu'alors inconnu. Il s'est surtout attaché à dégager l'art des accouchemens de toutes les superfluités théoriques dont on semblait l'avoir encombré à dessein, et l'a réduit à l'étude pure et simple d'un phénomène naturel, d'une fonction physiologique dont l'exécution n'a besoin, dans la plupart des cas, que d'être attentivement surveillée, et pour laquelle la nature se suffisait à elle-même bien plus souvent qu'on le croit et qu'on l'enseigne. Aussi ses leçons sont-elles citées comme des modèles de simplicité et de gracieuse précision qui laissent à regretter que le *Traité complet* qu'il annonce depuis plusieurs années sur la science qui en fait le sujet, se fasse si long-temps attendre.

M. P. Dubois a peu écrit. Nous ne connaissons en effet de lui, indépendamment de quelques rapports qu'il a faits à l'Académie, qu'un mémoire qu'il y a lu sur les *Causes en vertu desquelles l'accouchement se fait de préférence par la tête ;* plus, un autre mémoire inséré en 1832 dans les t. 27 et 28 des Archiv. générales de médecine sur l'*Application de l'auscultation à la pratique des accouchemens*, et plusieurs articles de la nouvelle édition du Dictionnaire ou Répertoire des Sciences médicales, tels que les mots *céphalœmatome*, *opération césarienne*, et *accouchement* qu'il a refait sur celui qu'avait fourni à la première édition feu le professeur Désormeaux.

DUBOIS (*Frédéric*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique), et actuellement son secrétaire annuel; agrégé de la Faculté; né à Amiens; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 22, de midi à 1 heure.)

M. Frédéric Dubois, à peine connu il y a une dizaine d'années, époque à laquelle il publia un *Traité de pathologie générale*, en 2 vol. in-8°, est aujourd'hui un des membres les plus actifs de l'Académie, un de ceux surtout que les discussions importantes trouvent toujours prêts à la lutte, et qui savent toujours unir l'indépendance nécessaire au triomphe de leurs opinions, au respect qu'on doit à celles d'autrui. Plus d'un de ses collègues pourraient prendre de lui des leçons de réserve et de dignité professionnelles.

Depuis la publication du traité dont nous venons d'indiquer le titre, M. F. Dubois a fait imprimer plusieurs ouvrages qui sont dans l'ordre de leur apparition : 1° *Histoire philosophique de l'hypochondrie et de l'hystérie*, 1 vol. in-8°, 1837, ouvrage plus théorique que pratique, mais qui laisse percer des vues élevées.— 2° *Traité des études médicales*, ou *de la manière d'étudier et d'enseigner la médecine;* 1 fort vol. in-8°, 1840. Ce n'est pas là un de ces Manuels dont le mérite consiste à donner quelques renseignemens sur les règlemens académiques et à indiquer des titres de cours ou d'ouvrages; mais une œuvre philosophique qui offre le résumé véritablement encyclopédique de toutes les sciences d'observations, classées suivant leur enchaînement naturel. Cet ouvrage a seulement, à notre avis, le défaut d'être écrit d'un style trop prétentieux, ce qui sacrifie souvent le fond à la forme. — 3° *Histoire académique du magnétisme animal, accompagnée de notes et de remarques critiques sur toutes les observations et expériences faites jusqu'à ce jour*, 1841, 1 vol. in-8°, publié avec M. C. Burdin. Cet ouvrage est la critique la plus spirituelle et pourtant la plus impartiale qu'on ait faite des vicissitudes et finalement des déboires au milieu desquels s'est traîné le magnétisme depuis Mesmer jusqu'à nous. — 4° *Prélecons de*

pathologie expérimentale (*première partie*) ; *observations et expériences sur l'hypérémie capillaire*; 1 vol. in-8°, 1841, avec 3 planches.

M. Dubois avait aussi publié dans son début une *topographie médicale de Saint-Pétersbourg*. Il fait souvent à l'Académie des lectures et des rapports qui fixent son attention, moins, il est vrai, par la profondeur de la pensée que par la forme expressive qu'il s'attache à donner à tout ce qui sort de sa plume. Le compte-rendu qu'il fait de chaque séance en sa qualité de secrétaire annuel, exprime assez fidèlement l'opinion de chaque membre, et par cela même excite assez peu de réclamations, et quand il en surgit, il répond toujours de manière à prouver qu'il les avait prévues et qu'il est prêt au besoin à y faire droit.

M. Dubois a concouru plusieurs fois pour l'Ecole, entre autres en 1839, pour la chaire de pathologie interne : on s'accorde généralement à dire que ses épreuves ont été plus brillantes que solides, c'est à dire que tout dénote en lui bien plutôt l'homme érudit que le praticien.

DUBOIS (*J.-F.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Faubourg-Saint-Antoine, 135, de 10 heur. à 11.)

DUBOIS (*A.-H.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819; chirurgien-major de la 9e légion. (Rue Saint-Paul, 21, de midi à 2 heur.)

DUBOIS (*A.-B.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Rue Saint-Victor, 71, de 9 heur. à 10.)

DUBOIS (d'Avranches), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825. (Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55, de 10 heur. à 1.)

DUBOUCHET (*De Romans*), Officier de santé, s'occupant spécialement des maladies des voies urinaires ; reçu officier de santé à Paris en 1840. (Ci-devant rue Chabanais, actuellement rue Taitbout, 14.)

Malgré toutes les recherches que nous avons pu faire, il nous a été impossible de découvrir en vertu de quel titre légal M. Dubouchet (de Romans) exerçait la médecine à Paris depuis 1820 jusqu'en 1840, époque à laquelle il a pris le titre modeste d'*officier de santé*. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'aucune des croix que porte M. Dubouchet n'est celle de la Légion-d'Honneur, et que son *Traité sur les rétentions d'urine*, bien qu'à sa septième ou huitième édition, n'a guère plus d'importence scientifique, à notre avis, que les œuvres de M. Giraudeau de Saint-Gervais, pour lequel M. Dubouchet (de Romans) professe, dit-on, une profonde admiration.

Ce traité, dans son grand comme dans son petit format, aussi bien que son mémoire sur les *flueurs blanches*, ne nous semble être en effet autre chose qu'un de ces livres qu'on fait, comme on le dit, avec des ciseaux et qu'on donne comme une adresse. M. Dubouchet ne se fait sans doute point d'illusion à cet égard. C'est aussi par erreur que l'auteur d'une statistique des gens de lettres, publiée en 1836, et qui qualifie à tort M. Dubouchet du titre de *docteur*, le désigne comme le premier en France qui propagea la méthode de la cautérisation pour les rétrécissemens de l'urètre. Cette méthode, c'est Ducamp, comme tout le monde le sait, qui la tira de l'oubli et la réhabilita par des succès qui eurent du retentissement ; ceux qui après lui contribuèrent le plus à la propager, sont MM. Lallemand de Montpellier, Ségalas et Pasquier fils.

DUCHOLET, Officier de santé, reçu en 1835. (Rue de la Verrerie, 2.)

DUBREUIL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826 ; ancien élève des hôpitaux de Paris, dans le service même de Dupuytren. (Rue d'Argenteuil, 11, de 2 heur. à 3.)

DUBURGUET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830. (Rue du Pont-Louis-Philippe, 1.)

DUCHAMBON (*Félix*), Docteur en médecine; né à Pont-de-Veyle (Ain), en 1797; reçu docteur à Paris en 1822. (Provisoirement rue des Filles-Saint-Thomas, 20.)

M. Duchambon a passé une grande partie de sa carrière médicale (16 années) à parcourir les Antilles et divers points de l'Amérique méridionale. Ayant eu de fréquentes occasions d'y observer la fièvre jaune, il refuse à cette maladie tout caractère contagieux et la considère comme « le résultat d'une congestion sanguine sur le poumon et le cerveau, déterminée par les brusques variations de l'atmosphère aux époques de l'hivernage (du 15 juillet au 15 octobre), » opinion qu'il a habilement développée dans les journaux de la Pointe-á-Pître.

M. Duchambon a rapporté de ses voyages plusieurs poisons, entre autres le *curare*, dont les Indiens imprègnent leurs flèches pour faire la chasse ou la guerre, et le suc du *mancenillier*. Il a fourni à l'Académie, dans un premier voyage qu'il fit en France en 1837, du suc et de la résine de ces deux plantes. Il serait à désirer qu'il rendît publiques les curieuses observations qu'il a été à même de recueillir dans le cours de ses longs voyages; il avait pris, il nous semble, l'engagement de le faire en partant en 1827 sous les auspices de l'Académie, et sa thèse inaugurale, sur le *principe vital*, prouve que la tâche n'est point au dessus de ses forces.

DUCHESNE (*Edouard-Adolphe*) ✠, Docteur en médecine; lauréat de l'Académie de médecine; chirurgien aide-major, depuis 1830, du premier bataillon de la onzième légion, et médecin du bureau de charité du onzième arrondissement, né à Paris en 1804; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue d'Assas, 1, de 11 heur. à midi.)

Sans avoir jamais perdu de vue le but principal de ses études médicales, que sa thèse inaugurale sur la *colique de plomb* dénote avoir été excellentes, M. Duchesne (E.-A.) s'est occupé d'histoire naturelle et surtout de botanique. En 1829, l'Académie ayant été invitée à mettre au concours cette question : *De l'emploi du maïs chez l'homme, chez les femmes qui allaitent et chez*

les enfants en bas âge, il obtint le prix. Tous ceux qui ont lu le mémoire qu'il a publié à ce sujet, sous le titre de *Traité complet du maïs ou blé de Turquie*, 1 vol. in-8°, avec planches, 1833, le regardent comme la monographie la plus complète de cette plante que le Parisien ne connaît guère, mais qui couvre une partie des extrémités opposées de la France.

M. Duchesne a aussi publié en 1836, le *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe* (1 fort vol. in-8°, imprimé sur 2 colonnes et avec planches), où il est parvenu à réunir, sous la forme la plus commode, tous les renseignemens utiles qu'on ne trouvait qu'avec une grande perte de temps dans les nombreux traités de botanique. Aussi peut-on considérer son ouvrage comme indispensable aux médecins, aux pharmaciens, aux agriculteurs, aux horticulteurs, et en général à toutes les personnes qui habitent la campagne. L'éditeur de cette importante publication a eu l'heureuse idée de la faire accompagner d'un atlas publié sous la direction de M. Duchesne, contenant 128 planches lithographiées avec le plus grand soin et représentant des plantes choisies dans chaque famille parmi les plus curieuses. M. Duchesne a rendu de grands services dans son quartier pendant le choléra, et a reçu la médaille frappée à cette occasion.

DUCHESNE (*Guillaume*), Docteur en médecine ; né à Boulogne-sur-Mer ; reçu à Paris en 1830. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 42.)

M. Duchesne (Guillaume) a passé les douze premières années de sa carrière médicale à pratiquer la médecine dans sa ville natale. Médecin des bureaux de charité de Boulogne, il y faisait partie de la commission sanitaire : il a été chargé en cette qualité du service des marins pendant l'épidémie du choléra, et s'est acquitté de ces honorables fonctions avec un zèle qui fait augurer favorablement de la carrière qu'il se propose de parcourir à Paris, où il est fixé depuis peu.

DUCHESNE-DUPARC (*Louis-Victor*), Docteur en

MÉDECINE ; ancien interne de Saint-Louis ; né à Monluis-la-Marche (Orne), en 1805 ; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue de Louvois-Richelieu, 10, de 1 heure à 3.)

Nous avons déjà dit que si la direction d'un service dans un hôpital était une circonstance favorable pour celui qui veut faire une étude approfondie des maladies admises dans cet hôpital, cette circonstance n'était cependant pas une condition indispensable et absolue de succès. La réputation que s'est acquise en quelques années M. Duchesne-Duparc, dans les maladies de la peau, offre une nouvelle preuve à l'appui de cette opinion.

Disciple d'Alibert dont le nom, quoi qu'on en puisse dire, occupera long-temps un des premiers rangs dans l'histoire de la dermatologie, ce jeune et honorable confrère a su en effet mettre à profit le temps qu'il a passé sous ce maître habile, pour se pénétrer de sa manière à la fois large et analytique d'étudier les maladies de la peau, et il en fait aujourd'hui la plus heureuse application à la pratique particulière. Les ouvrages dans lesquels il a exposé ses vues et donné le résultat de son expérience à cet égard, sont les suivans : *Nouveau manuel des maladies de la peau ;* 1 vol. in-8°, dont la première édition a paru en 1838, et la deuxième en 1840. — *Traité complet des gourmes chez les enfans ;* 1 vol. in-8°, 1842 ; une deuxième édition est sous presse. — *Tableau synoptique des maladies de la peau ;* 1843.

M. Duchesne-Duparc ne s'en est pas tenu là ; il a ouvert récemment (mars 1844), rue du Paon-Saint-André, près de l'Ecole de Médecine, à la portée des élèves, un cours de clinique sur les maladies de la peau. Les leçons s'y font le jeudi et les consultations, qui y sont gratuites bien entendu, s'y donnent les mardi et samedi. Nous regrettons de ne pouvoir qu'indiquer les travaux qu'il a déjà publiés sur la spécialité à laquelle il semble vouloir définitivement se vouer ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce qu'il a écrit sur les *gourmes* est venu combler une lacune que laissait dans la science l'absence de tout traité sur cette matière, et a signalé un écueil auquel venaient à chaque instant succomber les jeunes praticiens qui ne savaient à quoi s'en

tenir sur la nature de ces efflorescences de la peau si communes et quelquefois si rebelles.

DUCLOS ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1820. (Rue Sainte-Avoye, 35, de 1 heure à 2.)

DUCOS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Passage Violet, 36, de midi à 2 heur.)

DUCROS DE MARSEILLE (*Fortuné-Cristophe*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Marseille en 1808; reçu docteur à Montpellier en 1834. (Rue de Richelieu, 29, de 2 heur. à 5.)

Nous savons qu'il n'est pas de médication si extraordinaire, disons même si bizarre, qui ne puisse à la rigueur compter quelques succès. Mais s'il fallait faire de chacun de ces succès isolés le sujet d'une théorie, la base d'un principe, il n'y aurait plus de science, et l'art ne serait qu'un chaos, qu'un assemblage de faits contradictoires que l'expérience viendrait, à chaque instant, tour à tour démentir : l'exception, en un mot, deviendrait la règle.

C'est ce que n'a pas compris, ou peut-être n'a pas voulu comprendre M. Ducros. Ayant reconnu que l'arrière-gorge jouissait d'une sensibilité qui, dans quelques circonstances, la rendait le siége de certains phénomènes nerveux assez remarquables, il s'est cru autorisé à en conclure que l'*arrière-bouche est le vestibule de l'animalité*, *le sensorium commune* et, formulant sa pensée par cette phrase : « Métaphysique et matérialité marchent de » front dans la gorge, de telle sorte que les sensations physiques » se marient dans le lit nuptial des sensations morales ; » il ne voit rien de mieux à faire dans la plupart des maladies ; surtout de celles qui affectent les voies respiratoires, que d'en étouffer le germe dans la source même en cautérisant profondément le fond du gosier au moyen d'un pinceau imbibé d'un agent caustique, qu'on dit être de l'ammoniaque.

Aux yeux de toute personne dépourvue de prévention, cette médication ne se réduit à rien autre chose qu'à une révulsion

d'autant plus active, et peut-être, par cela même, d'autant plus dangereuse, qu'elle agit sur des tissus plus sensibles et qu'elle frappe plus vivement l'imagination : c'est la chute sur la tête qui guérit d'une épilepsie, ou, si l'on veut, le coup de poing dans le dos qui enlève le hoquet, etc., etc. Il paraît qu'à Marseille cette médication n'aurait pas eu un grand succès, puisque M. Ducros se croit obligé de déclarer que « Marseille ricane de la science comme un imbécile ricane des choses les plus sacrées; » mais il a été plus heureux à Paris puisqu'il a trouvé des appréciateurs, non à l'Institut ni à l'Académie de médecine, qui n'ont point encore jugé à propos de s'occuper de ses travaux, mais dans les rangs les plus élevés de la Société, comme on a pu le voir dans tous les journaux, aux bulletins de la cour.

Si de l'exposé succinct que nous venons de faire des vues médicales de M. Ducros, et qui suffit pour les faire apprécier, nous passons à la forme de l'ouvrage qui en contient le développement : *Mémoire sur le traitement de la phthisie non héréditaire et de diverses affections nerveuses, par la pharyngo-pyrotechnie* (1 vol. in-8°, Marseille, 1840), nous ne pouvons nous dispenser, quelque reconnaissant que nous puissions être de l'obligeance qu'il a eue de nous remettre cet ouvrage et de souscrire au nôtre, de déclarer qu'il n'y a rien en médecine d'aussi bizarrement écrit. M. Ducros parle-t-il de lui, il s'exprime en ces termes : « Nous ne sommes que l'écran propre à concentrer les rayons calorifères du soleil du jour (pag. 6). » Parle-t-il, au contraire, de ceux qu'il croit pouvoir s'arroger le droit de le juger, il s'écrie : « Encouragez les hommes qui ont le babil de marchands de calicots comme vous ; s'il fallait attendre de nobles élans de ceux qui ont pris le langage des cabotins parisiens, on se tromperait (pag. 144). »

Ce langage, qui ne diffère pas sensiblement, comme on voit, de celui de M. Bénech, nous a détourné de l'idée que nous avions de lire les autres écrits de M. Ducros. Le principal est intitulé : *Nouveaux élémens de philosophie médicale*, publié en 1837, et où il déclare « n'avoir soulevé qu'une partie du voile qui couvre les instincts de brutalité des peuples du midi (Marseillais). »

Il a aussi écrit sur le *choléra*, sur l'*homœopathie;* a fait des expériences tendant à prouver la *propriété électrique des alcalis végétaux*, et soumis à l'Institut plusieurs mémoires encore inédits. M. Ducros vient de recevoir la croix de la Légion-d'Honneur.

DUCROS (*Luc*), Docteur en médecine, membre de la Société royale académique de Savoie, etc.; né à Sixt (Sardaigne) en 1803; reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Sainte-Anne, 73, de midi à 2 heur.)

Nous ignorons si M. Ducros (Luc) est parent du précédent; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il y a entre la manière d'écrire de ces deux honorables homonymes une grande différence, et elle nous semble être tout à l'avantage de ce dernier. Autant, en effet, le premier nous paraît prétentieux, autant le second est simple et précis. L'ouvrage sur lequel nous jugeons M. Luc Ducros est un *Guide pratique pour l'étude et le traitement des maladies syphilitiques* (1 vol. in-12, 1843), dans lequel il s'est attaché à présenter les divers accidens de la contagion vénérienne en un tableau succinct, mais fidèle et méthodique, qui apprend à les reconnaître dans leur symptomologie, à les apprécier dans leurs causes prochaines ou éloignées, et à les combattre dans toutes les formes qu'ils peuvent revêtir.

M. Ducros a encore fait insérer dans plusieurs journaux ou recueils scientifiques, particulièrement dans le Journal d'Ophtalmologie du docteur Cumer de Bruxelles, divers articles et observations qui méritent d'être lus.

DUFOUR (*François-Étienne*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825; né à Villefranche (Aveyron) en 1799. (Rue Coquenard, 46, de 2 heur. à 3.) — Ancien élève interne des hôpitaux de Paris, M. Dufour est médecin du bureau de bienfaisance du 2e arrondissement, et médecin-légiste attaché au commissariat des quartiers du Faubourg-Montmartre et de la Chaussée-d'Antin. Il s'honore avec raison d'avoir été non seulement le disciple, mais l'ami d'Alibert; sa thèse inaugurale est

une très bonne dissertation sur l'*Exercice considéré sous le rapport hygiénique et thérapeutique*, qui fait regretter qu'il ne se soit pas occupé de littérature médicale.

DUFRENOIS (*Quentin-Pier.-Marie*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818; né à Marle (Aisne) en 1788. (Rue Saint-André-des-Arcs, 39, de midi à 1 heur.) — Depuis son entrée dans la carrière, où il a débuté par une bonne thèse sur la *chlorose*, M. Dufrenois s'occupe d'accouchemens et de maladies des femmes et des enfans sur lesquelles il a fait de bons cours. Médecin du bureau de bienfaisance du onzième arrondissement et de plusieurs sociétés philanthropiques, il dirige une maison de santé à la barrière Montparnasse, 36 bis.

DUFRESSE DE CHASSAIGNE (*Jean-Eug.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834; né à Jouquebrune, dans le département de la Charente. (Rue Marsollier, 5, de 11 heur. à 1.)

M. Dufresse a déjà fait plusieurs fois l'essai de ses forces pour entrer aux hôpitaux et à l'école. Les deux thèses qu'il a soutenues pour l'agrégation, l'une en 1839, sur *la compression dans le traitement des maladies chirurgicales*; l'autre en 1844, sur *les plaies de la région axillaire*, doivent lui prouver qu'il ne doit pas se décourager. Avant de se présenter pour l'agrégation, il avait rédigé un grand nombre d'articles de la *clinique de M. Velpeau*, insérés dans le journal hebdomadaire de 1834 à 1837, et concouru en 1837 pour la place de chef des travaux anatomiques. Il a aussi publié en 1841 une brochure sur le *strabisme et le bégaiement*. Sa thèse inaugurale a eu pour sujet une question de haute pratique chirurgicale : le *traitement des fistules vésico-vaginales*.

DUHAMEL (*Louis-Médard-Ant.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien chirurgien militaire, de 1813 à 1814; chirurgien aide-major du 5e escadron de la garde nationale à cheval; né en 1796, à Landevoisin (Somme); reçu docteur à Paris en 1824. (Rue du Marché-St-Honoré, 38, de midi à 2 heur.)

Praticien aussi modeste qu'éclairé, M. Duhamel a rempli à diverses reprises les fonctions de secrétaire des sociétés de médecine pratique et médico-pratique, auxquelles il a lu plusieurs mémoires, et dont il suit depuis long-temps les travaux avec assiduité. Il a publié en 1839 un volume de *Considérations pratiques sur les maladies scrofuleuses et leur traitement par les préparations d'or*, dont il fait toutefois honneur au docteur Legrand qui, le premier, a préconisé ces préparations. Ce travail, sans être un traité dogmatique de l'affection scrofuleuse, en retrace cependant les principaux caractères, et contient une série d'observations rédigées avec netteté et avec une évidente bonne foi qui doit engager les praticiens à expérimenter l'agent thérapeutique dont elles sont destinées à faire ressortir l'action.

DUHOMME, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue St-Jacques, 42, de midi à 1 heur.)

DUJARDIN-BEAUMETZ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue St-Benoît, 5, de midi à 1 heur.)

DULUC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Faubourg Saint-Antoine, 219, de 2 heur. à 4.)

DULYS DE FERQUE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817. (Rue Saint-Roch-Poissonnière, 8, de 10 heur. à midi.)

DUMAS (*J.-B.*) O. ✱, Professeur a la Faculté (chaire de pharmacie et de chimie organique), nommé le 9 avril 1838; Membre de l'Institut et de l'Académie R. de Médecine; Doyen et professeur de chimie a la Faculté des Sciences; professeur et fondateur de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures; reçu docteur en médecine à Paris en 1832. (Rue Cuvier, 55, de 11 heur. à midi.)

Tout ce que nous croyons pouvoir dire de M. Dumas, c'est qu'il serait assurément le premier chimiste de son époque, si

Berzélius n'existait pas. Il est peu de points de la philosophie chimique qu'il n'ait approfondis. On lui doit un *Traité de chimie appliquée aux arts*, en 6 volumes de 700 pages environ et ayant chacun un atlas de planches in-4°, gravées en taille-douce. Les éloquentes leçons qu'il a faites au collége de France ont été recueillies et publiées en un volume par M. Bineau, et on vient de publier la troisième édition de son savant *Essai de statistique chimique des êtres organisés*. Le concours qui lui a ouvert les portes de l'école de médecine, où il occupe la chaire que la mort de Deyeux avait laissée vacante, est un des plus brillans auxquels il nous ait été donné d'assister, et a laissé de profonds souvenirs dans l'esprit de tous ceux qui aiment à retrouver l'élévation de la pensée jointe à la facilité de la parole, aux grâces de l'élocution.

DUMAS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue Madame, 4, de midi à 2 heur.)

DUMÉRIL (*André-M.-Constant*) O. ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de pathologie interne), nommé le 6 mars 1801; MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et de physiologie); médecin de la maison royale de santé et consultant du roi, né à Amiens en 1774; reçu docteur à Paris en 1808. (Rue Paradis-Poissonnière, 37, de 10 heur. à midi, et rue Cuvier, 7.)

M. Duméril est un de ces hommes qu'il suffit de nommer pour indiquer une carrière brillamment remplie. Unique débris, qu'il nous pardonne le mot, de cette brillante réunion de professeurs qui plaça l'école de Paris si haut dans l'opinion publique, il semble être là pour protester contre tous les genres d'envahissemens dont elle a été l'objet depuis sa fondation, et pour prouver qu'elle avait su s'approprier des gloires de toute nature sans déroger au principe fondamental de son institution.

Comme le nom de M. Duméril figure d'une manière complètement obligatoire dans toutes les biographies contemporaines,

nous nous abstiendrons d'entrer dans les détails de sa carrière scientifique. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il est un des hommes de l'époque qui ont franchi avec le plus de bonheur l'écueil sur le bord duquel se placent les professeurs qui veulent enseigner deux sciences essentiellement distinctes et indépendantes l'une de l'autre. On l'a quelquefois accusé d'être stationnaire, et l'activité vraiment effrayante de M. Piorry, son nouveau collègue à la chaire de pathologie interne, donne aujourd'hui une apparence de fondement à cette accusation. Mais ceux qui ont suivi M. Duméril dans sa pratique particulière et surtout dans son service de la maison royale de santé, dite maison Dubois, reconnaissent que son hésitation n'est que de la prudence et que, bien qu'un peu éclectique parfois, il n'en agit pas moins d'après des principes parfaitement arrêtés.

M. Duméril occupe à l'Académie des sciences une position honorable, non seulement comme médecin, mais encore comme naturaliste : en tout, sous ce double rapport, il se montre supérieur. —Il a soutenu au début de leur carrière, plusieurs médecins qui sont aujourd'hui très convenablement placés, et qui ne se sont pas assurément montrés prodigues de reconnaissance envers lui. Voici, dans l'ordre même de leur publication, ses principaux ouvrages :

Zoologie analytique ; 1806, 1 vol. in-8°. — *Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine ;* 1813, 1 vol. in-4°. — *Considérations générales sur la classe des insectes ;* 1823, 1 vol. in-8° avec 60 planches. — *Traité élémentaire d'histoire naturelle ;* 1830, quatrième édition, 2 vol. in-8° avec figures. — *L'Histoire naturelle des poissons et celle des reptiles* dans la Bibliothèque populaire. — *Erpétologie générale* ou *Histoire naturelle complète des reptiles ;* 1835-1839 ; tome 1 à 5, in-8° avec planches, et publiée avec M. Bibron. — *Leçons d'anatomie comparée de G. Cuvier, recueillies,* in-8°, 1836, deuxième édition. M. Duméril a encore fait insérer plusieurs mémoires de zoologie et d'anatomie dans le Magasin Encyclopédique, dans l'Encyclopédie méthodique, dans le Bulletin de la Faculté de Mé-

decine. Les articles d'*entomologie* du Dictionnaire des Sciences naturelles sont de lui, etc.

DUMÉRIL fils, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842; agrégé à la Faculté pour les sciences accessoires (concours de 1844); aide naturaliste préparateur du cours de physiologie comparée au Jardin-des-Plantes. (Rue Cuvier, 7.)

DUMON ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris. (Rue Guénégaud, 15.)—M. Dumon est le gendre de M. Pariset avec lequel il a fait un voyage scientifique en Egypte. C'est à la suite de ce voyage qu'il a été décoré. Chargé de la rédaction des feuilletons scientifiques du *National*, il suit assidûment les séances de l'Institut et donne à ses compte-rendus une forme tout à la fois arrêtée et claire qui les rend d'une lecture agréable et instructive.

DUPARCQUE (*Fréderic*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien élève interne des hôpitaux de Paris; médecin du bureau de bienfaisance du septième arrondissement; né à Amiens en 1788; reçu docteur à Paris en 1813. (Rue de Paradis, 4 bis, au Marais, de 1 heure à 2.)

M. Duparcque est un de ces hommes laborieux comme on en rencontre heureusement plus qu'on ne le croit dans les quartiers industriels de Paris, qui se livrent tout à la fois avec zèle et succès à la pratique et à la littérature médicales. Ayant presque toujours habité le septième arrondissement, où il remplit depuis plus de vingt-cinq ans les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance, il y a donné des preuves de patriotisme et de dévoûment en mainte occasion, particulièrement à l'époque de la révolution de juillet et dans l'épidémie du choléra. Ses principaux travaux scientifiques, sont les suivans, dont plusieurs ont rapport à l'art des accouchemens :

Traité théorique et pratique sur les altérations organiques simples et cancéreuses de la matrice, (couronné en 1831 par l'Académie de Bordeaux); première édition en 1832 et la deuxième en 1840. — *Histoire complète des ruptures de l'utérus, du vagin et*

du périné (couronné en 1836 par la Société médicale d'émulation)... Ces 2 volumes ne forment qu'un ouvrage et peuvent néanmoins se séparer. — *Recherches sur les époques de la grossesse auxquelles se manifestent les pertes utérines, dans les cas d'implantation du placenta sur l'orifice utérin* (1825). — *Mémoire et observation sur une espèce particulière d'endurcissement du fœtus* (1828). — *Expérience sur un nouveau moyen de hâter et de provoquer le décollement et l'expulsion du placenta* (1829). — *Mémoire sur l'affection particulière des pieds et des mains qui a régné épidémiquement à Paris en* 1828 (1829). — *Théorie des hémorrhagies produites par les piqûres des sangsues et des moyens de les arrêter* (1830). — *Considérations pratiques sur le seigle ergoté* (1838). — *Réfutation de la doctrine d'inévitabilité et d'incurabilité absolue du cancer* (1838). — *Mémoire sur la péritonite essentielle aigüe chez les jeunes filles* (1842). — *Mémoire sur les calculs salivaires.* — *De la rétention d'urine chez le fœtus par suite de l'imperforation des conduits excréteurs* (1842). — *Nouvelles observations sur les affections intermittentes à courtes périodes* (1843). — *Observations sur le diagnostic et le traitement des concrétions biliaires* (1844).

Outre ces mémoires, qui dénotent un praticien consommé, M. Duparcque a publié un grand nombre d'observations, de notes sur différens points pathologiques et thérapeutiques de médecine et de chirurgie. Elles sont disséminées dans plusieurs journaux, par exemple dans la *Bibliothèque médicale*, le *Journal général de médecine*, la *Revue médicale*, la *Gazette médicale de Paris*, et dans les *Annales d'obstétrique*, dont il a été un des fondateurs, mais qui a cessé de paraître.

DUPLAY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833, médecin de l'hospice des Incurables (hommes). (Faubourg Saint-Martin, 150, de 11 heur. à 1.)

DUPRÉ-LATOUR, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830. (Rue Godot-de-Mauroy, 1, de 11 heur. à 1.)

DUPUIS (*Alexandre-Isidore*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major en retraite, et actuellement médecin de la préfecture de police, des prisons, et des brigades de la douane de Paris; né à Clermont (Oise) en 1793; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue de Seine-St-Germain, 87, de 4 heur. à 5.)

On a déjà pu voir, par quelques unes des notices qui précèdent, le grand cas que nous faisons des services rendus tout à la fois à la patrie et à la science par nos chirurgiens militaires. Aussi ne manquons-nous aucune occasion de payer à leur zèle et à leur dévoûment le tribut d'éloges qui leur est bien légitimement dû. M. Alexandre Dupuis mérite à cet égard de fixer notre attention. Voici ce que nous savons de sa carrière médicale :

Ancien interne des hôpitaux civils de Paris, et commissionné en 1809 comme chirurgien sous-aide, il fut successivement envoyé en Allemagne, en Espagne et en Portugal, où il fut mis à l'ordre du jour pour avoir pansé les blessés sur le champ de bataille, et où il fut lui-même blessé ; il assista également aux siéges d'Astorga et Ciudad-Rodrigo, et fit le service dans les hôpitaux de Sarragosse, de Pampelune, de Salamanque et de Valladolid. Nommé en 1813 aide-major au 52e régiment de ligne, qu'il alla rejoindre à l'armée d'Italie, il fut licencié en 1814, après le siége de Gènes, avec son régiment, pour être bientôt rappelé à Paris, où il reçut, de la main même du roi de Prusse, une lettre de remercîmens pour les soins qu'il donna aux Prussiens à l'hôpital de Montaigu, où il avait été envoyé par le ministre de la guerre. Arrivèrent les événemens de mars 1815; électrisé comme tant d'autres par l'étoile renaissante de l'empire, M. Dupuis fit partie du bataillon sacré, fut nommé aide-major des grenadiers-tirailleurs de la garde impériale, et assista en cette qualité à la trop mémorable bataille de Waterloo. Il rentra alors forcément dans la vie civile et se fit recevoir docteur. La thèse qu'il soutint à cette occasion sur *le catarrhe utéro-vaginal* contient des vues pratiques dont quelques spécialistes ont fait leur profit.

La révolution de 1830 trouva M. Dupuis à la tête d'une belle clientèle ; mais n'en occupant pas moins depuis 12 ans les mo-

destes fonctions de médecin du bureau de charité. Il fut alors nommé chirurgien-major de l'artillerie de la garde nationale de Paris, puis aide-major dans la garde municipale, où il resta dix ans pour passer chirurgien-major du 2ᵉ régiment d'infanterie légère en garnison à Paris, poste dont il se démit volontairement quoiqu'à regret, en demandant sa retraite.

M. Dupuis n'a été décoré qu'en 1832, quoiqu'il eût été porté pour l'être dans les Cent-Jours. Après avoir payé sa dette de dévoûment à l'époque du choléra, tant dans son quartier que dans l'infirmerie régimentaire de la garde municipale, il fut chargé du service de santé des réfugiés politiques. Dans ces fonctions délicates, il écouta avant tout la voix de l'humanité et saisit avec empressement toutes les occasions qui se sont offertes à lui d'adoucir le sort de ces malheureux proscrits, qui lui en ont plus d'une fois témoigné leur profonde reconnaissance.

DUPUY, Membre de l'Académie R. de Médecine, vétérinaire (section de médecine vétérinaire), ancien directeur de l'école vétérinaire de Toulouse, et ex-professeur à celle d'Alfort. (Rue de l'Ouest, 9.) — A été dans son temps un des vétérinaires les plus distingués; a fait un grand nombre de recherches en anatomie pathologique, et sur les *épizooties*. Par tout ce qu'il dit à l'Académie, où il prend souvent la parole, on voit qu'il a su beaucoup, mais on reconnaît aussi qu'il s'est laissé déborder par la science.

DURAND (*F.-A.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Rue du Faubourg Poissonnière, 54, de midi à 2 heur.)

DURAND-FARDEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue de la Jussienne, 21, de midi à 2 heur.)

DURINGE (*Louis*), Docteur en médecine, reçu à Gottingue et autorisé en 1829 à exercer en France. (Rue d'Antin,

10, de midi à 1 heur.) — A publié une *Monographie de la goutte* et une du *rhumatisme*; une *Dissertation sur l'homœopathie*, et une *Exposition de la doctrine médicale allemande.*

DURMERIN, Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du cinquième arrondissement et du deuxième dispensaire; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue des Bourdonnais, 11, de 11 heur. à 1.)

DUROCHER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Place Baudoyer, 7, de 11 heur. à 1.)

DURST, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue de la Fidélité, 24, de midi à 2 heur.)

DUSOL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue Montorgueil, 46, de 2 heur. à 3.)

DUSSAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue Paradis-Poissonnière, 2, de 8 heur. à 10.)

DUVAL (*Jacq.-Réné*), Membre de l'Académie R. de médecine, dentiste (section de pathologie chirurgicale); membre de l'ancien collége et de l'Académie R. de chirurgie; né à Argentan en 1758 ou 1759; reçu par le collége de chirurgie en 1786. (Place Royale, au Marais, 5.)

Les personnes qui suivent habituellement les séances de l'Académie ont dû remarquer, au milieu du groupe qui occupait autrefois le banc placé au dessous de la tribune, un petit homme à tête fine et spirituelle ornée d'une perruque blonde, de grands sourcils, d'yeux scintillans, et toujours prêt à bondir sur son siége. Cet homme est M. Duval, le beau-père de M. Marjolin, probablement le doyen des médecins de Paris, mais assurément le vieillard le plus aimable, le plus dispos et le plus érudit qu'il se puisse rencontrer dans tout le royaume de France et de Navarre.

M. Duval n'a jamais été un de ces dentistes, comme il y en a

aujourd'hui dans les grandes villes, qui, faisant consister tout leur art dans l'extraction d'une dent ou la confection d'une pièce artificielle, le réduisent aux mesquines proportions d'un coup de main habilement donné ou d'une simple opération de bijouterie; il a considéré cet art comme une partie intégrante de la médecine, et l'a exercé comme tel; aussi, aucun dentiste contemporain n'oserait-il mettre en doute sa supériorité. Il a publié un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on remarque surtout les suivans : *Recherches sur l'art du dentiste chez les anciens*, lues à l'Académie de chirurgie en 1791. — *Des accidens de l'extraction des dents*, 1802. — *Le dentiste de la jeunesse*, 1805, et 2ᵉ édition en 1817. — *Observations sur les affections douloureuses de la face*, 1814. — *Mémoire sur les fistules dentaires*, 1814. — *De l'arrangement des secondes dents*, 1820. — *Observations sur la sensibilité des substances dures des dents*, 1833. — *Notice historico-médicale sur les Normands*, 1835. — Enfin *Remarques sur la contexture de l'ivoire*, insérées parmi les mémoires de l'Académie R. de médecine.

DUVAL (*Vincent*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin des hôpitaux, au bureau central, pour les difformités; propriétaire de l'Institut orthopédique de la Porte-Maillot, au bois de Boulogne; né en 1796 à Saint-Maclou, près Pont-Audemer; reçu docteur à Paris en 1820. (Rue de Valois-Palais-Royal, 2, de midi à 3 heures, ou à son établissement, de 4 heur. à 6.)

Si les qualités du cœur et un grand service rendu à l'humanité étaient des raisons infaillibles de succès, M. V. Duval serait un mortel bien heureux, car peu d'hommes peuvent se flatter d'être meilleurs, et il a attaché son nom à une opération qui est assurément une de celles dont peut à bon droit s'honorer la chirurgie de notre époque.

Livré, dès son entrée dans la carrière, à l'étude de l'orthopédie, vers laquelle le porta naturellement un goût marqué pour le côté positif de la science, il débuta dans cette spécialité sous les auspices de son beau-père, M. Jalade-Lafond. Le moment de

ce début était celui où les lits mécaniques, appliqués comme moyen extenseur au traitement des difformités de la taille, venaient de faire irruption parmi nous. M. Duval seconda son beau-père dans les tentatives que fit ce dernier, dans l'établissement qu'il avait alors à Chaillot, pour substituer à l'extension permanente une extension intermittente ou *oscillatoire*. Mais, quelque ingénieusement combinés que fussent les moyens employés pour obtenir cette extension, ils ne purent faire que, si elle était moins douloureuse que l'extension permanente, elle n'eût pas l'inconvénient d'assouplir tróp directement les substances ligamenteuses intervertébrales et ne tendît ainsi à ne redresser la colonne qu'au détriment de sa solidité.

Le peu de succès qu'eut cette méthode fut un bonheur pour M. Duval puisqu'il appela son attention sur un autre point non moins important de la spécialité, le traitement du *pied-bot*. Jusque là Scarpa avait bien reconnu que dans la plupart des cas de cette difformité, le pied était maintenu en dehors de sa direction normale bien moins par une déformation des os qui le composent que par un défaut de longueur des muscles qui répondent au côté vers lequel il est attiré ; et Delpech, adoptant les idées de Scarpa, avait bien, à l'exemple de Thilénius, de Michaëlis et de Sartorius, proposé et même pratiqué la section du tendon d'Achille ; mais les démonstrations de l'anatomiste italien étaient restées stériles, et les essais du chirurgien de Montpellier n'avaient pas été assez heureux pour engager les praticiens français à les renouveler.

M. Duval, se pénétrant mieux encore que Scarpa et Delpech, de tout ce qu'avaient de rationnel les vues théoriques du premier et les tentatives pratiques du second, eut la hardiesse de pratiquer de nouveau la section du tendon d'Achille. Ses premières opérations, qui datent de 1835, c'est à dire de près de dix ans, eurent un tel succès qu'elles ouvrirent une ère nouvelle à la thérapeutique des difformités ; aussi l'Académie des Sciences se fit-elle un devoir, en lui accordant un de ses prix annuels, de le désigner comme ayant bien mérité de la science et de l'humanité, et les méde-

cins s'empressèrent-ils de lui adresser, de tous les points de la France et même de l'étranger, des malades qui presque tous obtinrent de lui une complète guérison.

Différant en cela de la plupart des innovateurs, qui ont à peine découvert un moyen qu'ils s'empressent de s'en attirer le produit exclusif par la voie de la publicité, M. Duval ne publia qu'en 1839 le résultat de son expérience à cet égard. Aussi son *Traité du pied-bot* est-il le travail le plus complet qui existe sur la matière. La seconde édition qui en a paru en 1843, contient le résultat de plus de 1000 opérations de *pieds-bots*, de 150 d'*ankyloses du genou* et de 60 de *torticolis*. — M. Duval avait publié en 1833 avec son beau-père, indépendamment du développement de leurs moyens à extension oscillatoire, un mémoire intitulé : *Aperçu des principales difformités du corps humain*, in-8°. L'établissement orthopédique qu'il dirige est certainement un de ceux qui comptent le plus de succès; en le recommandant à nos confrères nous ne faisons point un acte de banale politesse, mais nous cédons à la conviction que nous avons personnellement acquise, que nulle part les malades ne peuvent en même temps recevoir des soins médicaux plus éclairés et être traités avec plus de bienveillance. Depuis 1840, M. Duval publie, sous le titre de : *Revue des spécialités*, un journal mensuel destiné à faire connaître toutes les découvertes dont s'enrichissent les spécialités, tant médicales que chirurgicales.

DUVAL (*Louis*), Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1810; médecin honoraire des dispensaires. (Rue de l'Arcade, 36, de 11 heur. à 1.)

DUVAL-CAPITAINE, Officier de santé, reçu en 1818. (Rue de Cléry, 31.)

DUVIVIER (*P.-H.-N.*), O. ✻, chirurgien militaire de 1re classe depuis 1803; ancien professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie à l'école de perfectionnement du Val-de-Grâce; ex-chirurgien en chef de l'ex-maison civile et militaire du roi;

chevalier de l'ordre du mérite civil de Prusse ; né à Beauvais en 1773 ; reçu docteur en médecine à Paris en 1802. (Rue du Port-Mahon, 8, de 8 heur. à 10.)

Les postes importans qu'a long-temps occupés M. Duvivier, tant dans le service actif des armées que dans les hôpitaux militaires, et surtout le zèle qu'il a déployé, pendant douze années consécutives, pour l'instruction des élèves de l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce, ont rendu son nom un des plus connus de ceux dont s'honore la médecine militaire. M. Duvivier ne s'est pas borné à professer, il a publié ses opinions médicales dans plusieurs ouvrages dont voici l'énumération et l'analyse sommaire :

De la Médecine considérée comme science et comme art, 1 vol. in-8°, 1826. Cet ouvrage est divisé en deux parties : dans la 1re, M. Duvivier donne, sous forme de prolégomènes, un aperçu de la plupart des sciences et démontre, par quelques unes de leurs plus saillantes applications, qu'il est indispensable que le médecin militaire en connaisse les principes fondamentaux ; puis il établit que le solidisme et l'humorisme exclusifs ne sont pas admissibles. Dans la 2e partie, prenant pour sujet d'argumentation la *Fièvre miliaire*, il soutient qu'il serait pernicieux de croire que toutes les maladies des muqueuses symptomatiques des maladies cutanées fussent constamment des phlegmasies, et conclut que les phlegmasies franchement aiguës ont pour siége primitif l'élément nerveux. — *Traité philosophique des maladies épidémiques, considérées sous le rapport des phénomènes morbides produits par le seigle ergoté, les blés charbonnés, niellés, infestés par les charençons*, etc. Le titre seul de cet ouvrage fait pressentir que l'auteur regarde les alimens détériorés comme la première cause des épidémies et leur assainissement comme une des premières conditions de la santé publique. — *Elémens de médecine pratique* ; 1re livraison, 1842. Cette première partie est consacrée au développement de considérations générales qui tendent à faire voir combien il est difficile de remonter aux causes des maladies en partant des phénomènes morbides. — *Statistique du Val-de-*

Grâce, *de* 1800 *à* 1825, offrant un nombre de 177,000 malades.

Dans ce dernier travail, précédé d'une dissertation philosophique sur la statistique médicale, M. Duvivier a fait l'historique des malades entrés dans son service depuis 1813 jusqu'en 1824, comparé aux autres services, et en tire cette sage conclusion que pour qu'une statistique soit probante, il faut que l'on tienne compte de tous les élémens morbides, que les chiffres portent sur des faits identiques et nombreux, sur des malades placés dans des circonstances identiques et dont on a tenu compte. — *Recueil d'observations physiologico-pathologiques, prises tant dans les ambulances que dans les hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et de la maison civile et militaire du roi...* Tous ces écrits dénotent un esprit droit, un homme animé d'un grand zèle pour les progrès de la science.

E

EDWARDS (*Henri-Milne*), MEMBRE DE L'INSTITUT (section d'anatomie et de zoologie), et professeur d'histoire naturelle au collége Henri IV; reçu docteur à Paris en 1823; né à Bruges (Belgique) en 1800. (Rue Neuve-St-Etienne, 19.)

M. Milne Edwards est le frère cadet de Willam-Frédéric Edwards, médecin comme lui et mort il y a quelques années membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Ainsi que son frère il n'exerce pas la médecine et s'occupe d'histoire naturelle. Voilà ce que nous connaissons de lui :

Recherches anatomiques sur les crustacés, couronnées par l'Académie des Sciences en 1828. — *Manuel de matière médicale;* 1 vol in-18. — *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux*, ou *choix de formules*, *etc.*, 4e édition, avec les formules exprimées en mesures décimales (avec M. Vavasseur); 1 vol. in-32, 1840. — *Cahier d'histoire naturelle*, etc. (avec M. Achil. Comte); 1834. — *Elémens de zoologie;* 4 parties in-8°, de 1834 à 1835. — Divers

mémoires sur l'*anatomie*, la *physiologie* et la *zoologie*. Il est un des collaborateurs au Dictionnaire classique d'Histoire naturelle, et il a rédigé les *crustacés* dans les suites à Buffon. Ces travaux sont loin d'être sans mérite, assurément, mais n'ont pas, aux yeux de bien des personnes, l'importance et l'originalité que G. Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, M. de Blainville, nous ont habitués à rencontrer dans les œuvres des membres de la section de zoologie de l'Institut.

EGUISIER (*Maurice*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ancien secrétaire annuel de la société de médecine pratique; né en 1813 à Objat (Corrèze); reçu docteur à Paris en 1837. (Rue de Provence, 56, de midi à 1 heur.)

M. Eguisier, s'occupant spécialement des maladies des femmes, a débuté dans cette partie de la science par une bonne thèse sur les *maladies de la matrice*, qui contient plusieurs faits bien observés et des idées générales qui attestent une juste appréciation de la nature particulière du système utérin. Depuis (1842) il a publié un travail important intitulé : *Du diagnostic de la grossesse par l'examen de l'urine*, d'après lequel ont été entreprises toutes les recherches qui ont été faites sur ce sujet, tant en Angleterre qu'en Allemagne et en Italie. Il est aussi l'inventeur d'un appareil irrigateur fort ingénieusement combiné pour le traitement des maladies de la matrice et de celles qui réclament l'emploi d'irrigations, de lavemens, d'injections, de douches ascendantes, etc. Les divers journaux de médecine lui sont redevables d'articles et de mémoires sur les *maladies de l'utérus*, et plusieurs sociétés de médecine le comptent au nombre de leurs membres les plus zélés.

ÉMERY (*Edouard-Félix-Et.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique); médecin de l'hospice St-Louis; professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts; membre du conseil de salubrité et chargé du service médical des filles publiques près la préfecture de police; né à

Lemps (Isère) en 1788; reçu docteur à Paris en 1810. (Rue Thiroux, 9, de 11 heur. à 1.)

Si l'homme ne recevait de l'art qu'il professe que des avantages proportionnés aux services qu'il lui a rendus, M. Emery devrait avoir beaucoup fait pour la médecine, car les places qu'il occupe forment en somme totale un fort beau lot et feraient évidemment la fortune de plusieurs. Cependant nous cherchons en vain son nom dans les catalogues de la librairie, et ne connaissons de lui que les trois ou quatre rapports qu'il a faits à l'Académie sur la *vaccine*, un mémoire sur la *fièvre jaune*, et quelques notices insérées dans divers journaux, ou dans les bulletins de la Société médicale d'émulation.

M. Émery aurait-il des titres qui nous seraient inconnus? il faut bien le croire, car il n'y a pas d'effet sans cause; mais ce que nous savons, comme tout le monde, c'est que les trois places qu'il occupe, il les a obtenues sans concours, et que celle de professeur d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts, il a refusé de la disputer par cette honorable voie à M. Gerdy qui, par un excellent ouvrage sur la matière, s'était acquis des droits incontestables dans l'espèce, et en faveur duquel les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts protestèrent énergiquement. Nous ne voulons pas pousser plus loin cet examen des droits que peut avoir M. Emery aux places qu'il occupe, désirant éviter tout ce qui de notre part pourrait ressembler au désir de faire de l'animosité. Aussi nous bornons-nous à dire deux mots de sa position à l'Académie et à son hôpital.

Or, à l'Académie nous l'avons rarement vu prendre la parole pour aborder le côté vraiment scientifique d'une discussion; quand il parle, c'est presque toujours pour lancer quelque véhémente apostrophe contre les hommes de progrès, surtout M. Gerdy, dont il semble se croire obligé, nous ne savons en vérité pourquoi, de se déclarer en toute occasion l'adversaire. Quant à sa conduite, comme médecin à St-Louis, où il dirige un des services consacrés aux maladies de la peau, il ne s'y fait remarquer que par l'abus qu'il fait, à notre avis, de la pommade

de goudron dont il croit, à tort, avoir doté la thérapeutique (voyez l'article de M. Girou de Buzareingues), et par une sévérité parfois exagérée envers les employés de ce service. Nous avons aussi par devant nous un fait qui tendrait à prouver que M. Emery entend mal les avantages d'une bonne confraternité; mais comme ce fait nous est personnel, nous nous abstenons de le rapporter, et acceptons l'excuse qu'en trouvent ses amis dans son caractère que couvrent quelquefois les sombres nuages de l'hypochondrie... Nous allions omettre de dire que M. Emery était le concitoyen et le médecin de la famille de M. Casimir Perrier.

ESCOFFIER (*Alphon.-Nap.-Sylvère*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du sixième arrondissement; reçu à Paris en 1835; né dans le département de Vaucluse. (Rue de Bretagne, 4, de midi à 2 heur.) — Nous ne connaissons de M. Escoffier que sa thèse inaugurale sur le *croup*, qui offre un exposé précis et lumineux de tout ce que nous savons aujourd'hui sur cette maladie.

ESPERON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835. (Rue Godot-Mauroy, 17, de midi à 2 heur.)

ESPIAUD ❋, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); reçu docteur à Paris en 1806. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 50, de midi à 2 heur.) — M. Espiaud fait partie de l'Académie depuis sa fondation et s'est toujours montré un des plus assidus à suivre ses séances, quoiqu'il y prenne rarement la parole. On le regarde généralement comme un praticien aussi éclairé que prudent, et qui n'a pris que les bonnes manières de la classe élevée de la société au milieu de laquelle il exerce. Nous ne connaissons aucun écrit de lui.

ESTEVENET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842; ancien interne et prosecteur des hôpitaux. (Rue Saint-Jacques, 42.)

EVRAT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824; aide-major dans la 10ᵉ légion de la garde nationale. (Rue de Verneuil, 5.) — M. Evrat est le neveu de feu le docteur Evrat, un des accoucheurs les plus en vogue du demi-siècle qui s'achève, et beau-père de M. Moreau. Il vient de quitter Paris pour aller prendre la direction de la maison des aliénés de St-Robert, près Grenoble. Il emporte les vœux de ses amis qui lui reconnaissaient un noble caractère.

F

FABAR ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1803. (Rue Albouy, 8, de 11 heur. à midi.)

FABRE (*Antoine-François-Hippolyte*), DOCTEUR EN MÉDECINE; propriétaire et principal rédacteur de la *Gazette des Hôpitaux*; lauréat de l'Institut; né à Marseille en 1797; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue Dauphine, 24, de midi à 2 heur.)

La carrière scientifique de M. Fabre est une protestation contre ce préjugé (né de l'envie, sachons le bien) qui semble faire un devoir au médecin de ne jamais sortir des attributions de son art, car il résume à lui seul trois hommes qui se sont isolément distingués : le médecin, le journaliste et le poète. Médecin, il a écrit des ouvrages qu'ont honorés de leur approbation des hommes dont personne ne peut, sans injustice, récuser le jugement; journaliste, il a élevé et soutenu de sa plume une tribune où les vrais principes de l'art, l'indépendance et la dignité de la profession ont toujours trouvé un défenseur aussi courageux qu'éclairé; poète, il a stigmatisé le charlatanisme sous quelque masque qu'il se présentât, dénoncé les abus, chanté la gloire et le dévoûment à l'humanité. Voici les principales phases de cette carrière si bien remplie,

M. Fabre commença ses études médicales à Marseille, sous la direction de son père, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, praticien distingué, dont la mort récente vient d'exciter d'unanimes regrets parmi ses concitoyens. Reçu docteur à Paris en 1824, il retourna à Marseille, fut nommé secrétaire général de la Société académique de médecine, et rédigea le compte-rendu de ses travaux pour les années 1823, 1824 et 1825. Mais, impatient de s'exercer sur un plus grand théâtre, il revint à Paris, fournit un grand nombre d'articles aux journaux de médecine les plus répandus de l'époque; devint, en 1827, rédacteur en chef de la *Clinique des Hôpitaux*, puis la quitta pour fonder, en 1828, la *Gazette des Hôpitaux* ou *Lancette française*, consacrée, comme on sait, à faire connaître les faits importans qui se présentent dans les hôpitaux et la pratique des chefs de service; journal qu'il dirige encore aujourd'hui et qui, depuis seize ans, n'a pas un seul instant dévié de la ligne de justice, d'indépendance et de bienveillante confraternité qu'il s'était tracée.

Ne pouvant, dans cette publication toute scientifique, donner cours à l'indignation qu'il éprouva des tracasseries auxquelles sa courageuse opposition le mit en butte, M. Fabre publia, sous le pseudonyme de *Phocéen*, et sous le titre de *Némésis médicale*, une série de satires dont les pensées élevées et les vers mordans ont dû plus d'une fois troubler le sommeil de ses adversaires. Leur haine le poursuivit au point de le faire exclure de la distribution des médailles qui furent données aux médecins qui s'étaient distingués à l'occasion du choléra pour lequel il avait fait autant, pour ne pas dire plus, que bien d'autres. Mais l'Institut se chargea de le venger de cette injuste exclusion en lui décernant, en 1833, une médaille d'or de la valeur de 1,000 fr. pour l'ouvrage qu'il avait publié l'année précédente sous le titre de : *Choléra-Morbus de Paris; Guide des praticiens dans la connaissance et le traitement de cette maladie*, et en lui décernant, en 1836, un prix de 3,000 fr. pour un autre travail de haute pratique médicale qu'il lui soumit sur la *Méningite tuberculeuse des enfans* (ce travail, fait en collaboration de M. Constant, est encore inédit).

Depuis, M. Fabre, sans se relâcher en rien de la direction éclairée qu'il donne à la *Gazette des Hôpitaux*, qui semble être son œuvre de prédilection, a attaché son nom à deux grandes publications qui sont le *Dictionnaire des Dictionnaires de médecine* et la *Bibliothèque du médecin praticien*. La première offre un résumé en huit volumes de tout ce que la science a d'indispensable et d'essentiellement utile à connaître, et que nous ne saurions trop recommander à ceux qui n'ont pas une nombreuse bibliothèque ou qui n'ont pas le temps de lire; la deuxième présentera une série de monographies qui seront l'exposé général et précis des connaissances tant anciennes que modernes, acquises soit à l'étranger, soit en France, sur les questions spéciales auxquelles chacune d'elles sera consacrée. Des douze volumes dont se composera ce dernier ouvrage, les trois premiers ont paru et répondent en tous points à la haute opinion que le nom de M. Fabre et le choix qu'il a su faire de ses collaborateurs, donnaient de l'entreprise. Terminons cet article par un fait qui dépose trop en faveur de M. Fabre pour être passé sous silence, c'est qu'il avait été désigné par Dupuytren pour rédiger ses œuvres chirurgicales. Il annonce comme devant prochainement paraître, un *Poëme sur l'art de guérir* et une *Biographie des médecins contemporains* qui ne peut être, comme tout ce qui est sorti de sa plume ou qui a été écrit sous sa direction, qu'une œuvre de conviction, de justice et d'indépendance.

FABRÈGE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Honoré, 12, de 10 heur. à midi.)

FAIVRE (*Philippe*), Docteur en médecine; secrétaire de la Société médicale d'émulation et de la Société phrénologique; né en 1814 à Vesoul (Haute-Saône); reçu docteur à Paris en 1840. (Rue d'Hanôvre, 6, de 11 heur. à 4.)

Qui voudrait une preuve de ce que peut l'homme quand il a

pour lui l'organisation et la volonté, la trouverait dans la vie de M. Faivre. Arrivé à Paris à dix-neuf ans (1833) sans instruction, sans appui, il put se faire recevoir bachelier ès-lettres à vingt-un, commença immédiatement l'étude de la médecine, et recevait à vingt-six ans (1840) le titre de docteur après avoir obtenu les notes les plus satisfaisantes dans tous ses examens. Sa thèse inaugurale a eu pour sujet les *Maladies syphilitiques*, et pour but la défense des doctrines que professe M. Ricord sur ces maladies. Cette thèse a eu du retentissement, surtout par les propositions aussi hardies que variées qu'elle renferme, même en dehors du sujet principal.

Un homme qui avait su se pourvoir seul et se créer, sans autre soutien que sa volonté, une position honorable, ne pouvait être qu'un homme de cœur, qu'un homme indépendant. C'est ce qu'est effectivement M. le docteur Faivre. Tout le temps qu'il a fréquenté l'Ecole, il a dû à l'énergie de son caractère d'avoir dirigé la plupart des mouvemens qui ont éclaté parmi les élèves, et on lui rend cette justice qu'il a toujours usé de l'ascendant qu'il avait sur ses condisciples pour les maintenir dans l'ordre et les rappeler au respect qu'on doit à la loi. C'est lui qui, à la tête de 2000 élèves, est allé demander au ministre de la justice que la tête de Barbès ne rougît pas l'échafaud; et c'est lui qui, après les déplorables événemens du 12 mai, a soulevé les énergiques protestations qui ont protégé contre l'appareil des armes les malheureux blessés transportés à l'Hôtel-Dieu. Ces faits sont trop honorables pour ne pas être rappelés. Comme secrétaire de la Société médicale d'émulation, M. Faivre est chargé d'en rédiger les compte-rendus. Il s'acquitte de cette tâche avec une exactitude et une intelligence que les lecteurs habituels de la Gazette des Hôpitaux sont d'ailleurs souvent à même d'apprécier.

FALINSKI, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Barrière de la Glacière, 50, Maison de santé.)

FALRET ✠, Membre de l'Académie R. de Médecine

(section de pathologie médicale); médecin de l'une des sections des aliénés de l'hospice de la Salpêtrière; directeur et propriétaire, avec le docteur Voisin, d'un établissement d'aliénés à Vanves près Paris; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue du Bac, 104, les mardi et vendredi, de 1 heur. à 3.)

M. Falret, ainsi que M. Calmeil dont nous avons déjà esquissé la carrière scientifique, et que M. Foville dont nous parlerons bientôt (quoique antérieur de quelques années à ces messieurs), est un des hommes qui se sont formés à l'étude des maladies mentales à l'école toute pratique qu'Esquirol avait fondée pour ces maladies à la Salpêtrière. Elève particulier d'Esquirol, il avait pu se pénétrer intimement des sages principes de cet habile maître et fit de bonne heure l'essai de ses forces dans les concours alors ouverts à la Salpêtrière sur diverses affections cérébrales, et où il fut plusieurs fois couronné.

Décidé à s'occuper exclusivement de ces affections, M. Falret, indépendamment de plusieurs articles spéciaux insérés dans les journaux de l'époque (1820 et 1821), publia, dès 1822, un *Traité de l'hypochondrie et du suicide* (1 vol. in-8°), qui prouva qu'il était à la hauteur de cette prétention. Cet ouvrage, rempli de faits pratiques observés avec soin et interprétés avec une sagacité peu commune, a eu pour but surtout de démontrer que l'hypochondrie devait être plus souvent rapportée que ne le faisaient Esquirol et la plupart de ceux qui s'étaient avant lui occupés des maladies nerveuses, à une affection propre de l'encéphale. Cette opinion, corroborée alors de la parole imposante de Georget, est aujourd'hui généralement adoptée. M. Falret doit publier incessamment une seconde édition de cet ouvrage, augmentée de la statistique des suicides dans le département de la Seine, depuis 1794 jusqu'en 1827, travail pour lequel il a été couronné en 1828 et 29 par l'Académie des Sciences.

M. Falret a publié depuis un mémoire sur la législation relative aux aliénés (1837), qui a été pris en considération par la commission chargée d'élaborer la nouvelle loi sur les aliénés; — deux brochures intitulées : l'une, *De l'aliénation mentale*, 1838; et l'au-

tre, *Du délire*, 1839 ; — le discours qu'il a prononcé le 14 décembre 1840 sur la tombe d'Esquirol.

Mais une chose qui n'a pas moins fait connaître le nom de M. Falret dans la spécialité des maladies mentales, que les écrits que nous venons de citer, c'est l'établissement qu'il a fondé à Vanves, près Paris, dès 1822, avec M. le docteur Voisin. Nul doute que si l'étendue et la magnificence des jardins, l'éloignement du mouvement et du bruit de la cité sont la première condition de toute maison de santé consacrée aux aliénés, ce que nous n'avons point à examiner ici, cet établissement ne doive occuper le premier rang parmi tous ceux qui existent. — M. Falret est un des membres les plus assidus à suivre les séances de l'Académie. On regrette qu'il y prenne rarement la parole, même quand on agite des questions qui rentrent dans la sphère de ses études habituelles, et pour la solution desquelles ses connaissances pratiques seraient de la plus grande utilité.

FAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Montholon, 14, de 9 heur. à 11.)

FAUCONNEAU-DUFRESNE (*Victor-Albans*), Docteur en médecine ; médecin des épidémies pour l'arrondissement de St-Denis; né à Châteauroux en 1798 ; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue Godot-Mauroy, 28, de 1 heur. à 2.) — M. Fauconneau-Dufresne a publié sur l'*Affection calculeuse du foie* un mémoire que nous croyons être sa thèse inaugurale. Il annonce, comme étant sous presse, un *Traité complet des maladies du foie*; mais ses amis désespèrent de le voir paraître, car il y a près de dix ans qu'il est annoncé.

FAUVEL (*Sulpice-Antoine*), Docteur en médecine ; ex-interne de première classe ; lauréat des hôpitaux et de l'école pratique ; chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu et secrétaire de la Société médicale d'observation ; né à Paris en 1813 ; reçu docteur également à Paris en 1840. (Rue Royale au Marais, 11 bis, de 11 heur. à 1.)

L'énumération des titres qui précèdent ne permet pas de douter que M. Fauvel ait fait de fortes études, et l'excellent travail qu'il a produit à la Faculté sur la *Bronchite capillaire, purulente et pseudomembraneuse*, pour thèse inaugurale, prouve l'heureux fruit qu'il a su de suite en tirer. M. Fauvel vient de concourir pour l'agrégation (1844). La thèse qu'il a soutenue à cette occasion a pour sujet l'*Influence de la connaissance des causes sur le traitement des maladies*, et pour but de démontrer, ce qui n'est malheureusement que trop vrai, que si cette connaissance des causes d'une maladie est importante à acquérir, elle ne donne pourtant pas toujours la mesure de ce qu'on doit attendre du traitement.

FAUVERGE ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1808. (Rue de la Michodière, 20, de midi à 1 heur.)

FAVRE (de), Officier de santé, reçu en 1822. (Rue Ménilmontant, 57.)

FAVREUX, Officier de santé, recu en 1841. (Vieille-rue du Temple, 36.)

FAVROT, Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du quatrième arrondissement et membre du conseil de révision de la 4e légion; reçu docteur à Paris en 1810. (Rue de la Monnaie, 19, de 2 heur. à 4.)

FAVROT (*Alexis*), Docteur en médecine, est fils du précédent; médecin comme lui du bureau de bienfaisance du même arrondissement; né à Paris en 1819; reçu docteur également à Paris en 1844. (Rue de la Monnaie, 19.)—A choisi pour sujet de sa thèse le *diagnostic différentiel de la catalepsie, l'extase et l'hystérie;* sujet auquel il se propose de donner un développement proportionné à son importance. Les faits qu'il a dû recueillir dans les hôpitaux, dont il est élève, lui rendront cette tâche plus facile.

FÉBURIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue de l'Abbaye, 6, de 11 heur. à 1.)

FERRAND DE MISSOL (*Amédée*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1805 à Saint-Gervais (Gard); reçu docteur à Paris en 1828. (Rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 2, de 3 heur. à 4.)

Nous ne connaissons de M. Ferrand de Missol que sa thèse inaugurale qui traite d'une question de pratique de la plus haute importance pour ceux qui se livrent à l'étude des maladies des femmes, et particulièrement à l'art obstétrical : *Le renversement de l'utérus*. M. le professeur Velpeau dit, à la page 960 du tome 2 de son Traité des accouchemens : « pour l'inversion utérine en général, voyez une très bonne thèse soutenue, le 1er décembre 1828, à la Faculté de Paris, par M. Ferrand de Missol. » Cette approbation doit être pour M. Ferrand un flatteur encouragement.

FERRUS (*Guill.-Marie-André*) O. ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); inspecteur général des établissemens d'aliénés; médecin consultant du Roi et honoraire des hôpitaux; né en 1784 près de Briançon (Hautes-Alpes); reçu docteur à Paris en 1804. (Rue des Beaux-Arts, 5, de 11 à 1 heur.)

Des médecins qui s'occupent encore aujourd'hui, d'une manière spéciale, des maladies mentales, M. Ferrus est le seul qui se soit, comme Esquirol, formé à leur étude sous les yeux même de Pinel, et un des premiers qui, pénétré des vues élevées de cet excellent homme dans le traitement de ces maladies, ait cherché à les populariser. Ayant d'abord servi comme chirurgien militaire dans la garde impériale, de 1804 à 1814, il fit, en qualité de chirurgien-major aux chasseurs à cheval, les dernières campagnes de l'empire, s'y distingua et fut décoré des mains même de l'empereur. Puis, rentré dans la carrière civile, il fut adjoint à Pinel dans son service de la Salpêtrière, après avoir

été déjà présenté trois fois, par le conseil général des hospices, à la tête de ses listes de présentation.

Nommé en 1826 médecin en chef de la division des aliénés de Bicêtre, il introduisit dans leur régime les réformes les plus salutaires, les soumit au travail corporel, surtout à celui de l'agriculture, et obtint, dans ce but, du conseil général des hospices, la création de la ferme Sainte-Anne. On ne tarda pas à constater les immenses résultats de cette création, qu'on regarde aujourd'hui comme une des plus heureuses innovations qui aient été tentées en faveur des malheureux aliénés. Quelques années après sa nomination à Bicêtre, il reçut mission de se rendre en Angleterre pour étudier les divers établissemens consacrés aux malades dont le sort lui était confié. Ses observations, pleines d'intérêt et d'à-propos, ont été consignées dans un travail publié en 1834 sous ce titre : *Des Aliénés; considérations sur l'état des maisons qui leur sont destinées; sur le régime hygiénique et moral*, etc., etc. (1 vol. in-8° avec planch., 1834.)

Depuis 1830, M. Ferrus a été nommé médecin consultant du Roi et membre du conseil supérieur de santé. Chargé en 1835 des fonctions d'inspecteur général des établissemens d'aliénés, il a visité, depuis cette époque, la presque totalité des maisons de ce genre répandues sur la surface de la France, signalé les abus qui règnent dans les unes, les imperfections qu'on remarque dans quelques autres, et éclairé le gouvernement sur la situation généralement fâcheuse des malheureux qu'elles renferment. C'est ce qu'attestent les différens rapports faits dans les deux chambres législatives à l'occasion de la loi sur les aliénés, loi qu'il a eu le mérite de provoquer, et qui lui doit plusieurs de ses dispositions les plus importantes.

Si M. Ferrus a fait des maladies mentales l'objet principal de ses recherches, il a cependant prouvé, par plusieurs écrits, qu'il eût pu aborder avec succès d'autres sujets. C'est ainsi qu'il a pris une part active à la publication du Dictionnaire de médecine en 21 volumes, auquel il a fourni, par exemple, les mots *asthme*, *cancer*, *cystite*, *épidémie*, *foie*, *goutte*, *ictère*, *néphrite*, *rhuma-*

tisme, etc. La rédaction de ces articles est correcte et pleine de clarté. Il a aussi écrit la vie de Corvisart, son maître, et celle d'Esparron, son condisciple.

En sa qualité de membre du conseil supérieur de santé, M. Ferrus a toujours combattu le système bizarre et onéreux des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires, et a puissamment contribué à faire entrer le gouvernement dans la nouvelle voie qu'il suit aujourd'hui à cet égard. Il est assidu à suivre les travaux de l'Académie, dont il a été nommé membre dès sa création, et dont il est, cette année même, président (1844) ; et il ne laisse jamais échapper les occasions qui se présentent d'éclairer l'assemblée sur divers points de l'histoire théorique ou pratique des maladies mentales. On lui doit plusieurs lectures importantes : par exemple, celles d'un *Mémoire sur les blessures du cœur*, d'un *Rapport sur les eaux minérales de France*, et d'un autre *Rapport sur l'état sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Nous l'engageons à user de son titre d'inspecteur général des établissemens d'aliénés pour exiger, sans restrictions, des propriétaires des maisons de santé en ce genre, les réformes et les améliorations qui sont imposées par la loi nouvelle, et dont plusieurs de ces maisons ont un si grand besoin.

FEUILLADE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1807. (Place Royale 16, et rue du Foin-Saint-Jacques, 16.)

FEYTAUD, Officier de santé, reçu en 1813. (Rue de la Coutellerie, 10.)

FIARD (*Thomas-Marie-Louis*), Docteur en Médecine; associé libre de la Société de pharmacie; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement; chirurgien aide-major du 2e bataillon de la 3e légion de la garde nationale; né à Montluel (département de l'Ain) en 1797; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue Hauteville, 28, de 8 heur. à 9.)

M. Fiard est un de nos honorables et dignes confrères qui se sont occupés avec le plus de zèle et le plus de succès de l'importante question de la vaccine. Ses travaux à ce sujet, tous empreints d'un esprit scrupuleusement observateur, ont été couronnés, en 1833, par l'Académie royale de médecine qui lui a décerné une médaille d'or, après rapport officiel fait au ministre; et en 1838, par l'Académie royale des Sciences qui, dans sa séance solennelle, lui a décerné également une médaille d'or de 500 fr., en fondant un prix de 10,000 fr. pour la solution définitive des questions soulevées par ces travaux. Voici le résumé de tout ce que M. Fiard a fait et écrit sur la vaccine :

En 1831, il a lu à l'Académie royale de médecine trois mémoires ayant pour titre : le premier, *Recherches expérimentales et physiologiques sur la dégénérescence de la vaccine*, *l'altération du fluide vaccin ; action temporaire de la vaccine ; expériences sur les revaccinations;* le second, *Recherches sur le cowpox et la fausse picotte des vaches ;* le troisième, *Nécessité de renouveler le vaccin des comités.* — En 1833, il a lu à la même société (30 septembre) des *Recherches sur l'origine du virus vaccin; expériences avec la matière des eaux aux jambes du cheval et avec le virus de la variole inoculé aux vaches;* —En 1835 (12 décemb.), *Recherches sur les moyens de recueillir et de conserver le fluide vaccinal ; expériences et instrument nouveau* (tube pneumatique); — 20 juin 1835, *Recherches statistiques sur les naissances, sur les décès causés par la petite vérole, et sur les vaccinations gratuites dans Paris depuis dix-huit ans ;* — En 1836, *Recherches nouvelles sur le cowpox et démonstration expérimentale sur la dégénération du virus vaccin; vaccinations comparatives entre l'ancien et le nouveau virus* (avec dessins et une lettre du docteur Gaimard, attestant l'efficacité des tubes pneumatiques pour la conservation et le transport lointain du fluide vaccinal). Déjà, avant ces travaux, M. Fiard avait fait à la Société de pharmacie de Paris, en juillet 1819, un travail sur le *caméléon minéral* et la formation de l'*acide manganésique.*

M. Fiard a encore lu à l'Académie royale de médecine un

Mémoire sur les choléras sporadiques. Ce mémoire, rempli de faits curieux, a été renvoyé à une commission spéciale. Il a publié en 1834 un *Mémoire sur l'action toxique de l'urtica-urens*; — en 1838, il a adressé à l'Académie une *Lettre sur l'action temporaire de la vaccine et la nécessité de la revaccination*; elle a été insérée dans le Journal l'Expérience. Enfin, il a fait la même année, en collaboration de M. Donné, des *Recherches microscopiques sur le fluide vaccin*, qui ont été adressées à l'Académie et insérées dans le même Journal l'Expérience. Tous les travaux de M. Fiard ont été publiés, soit dans la Gazette médicale, soit dans le Journal de pharmacie ou la Gazette des Hôpitaux, et y ont obtenu un véritable succès.

FIÉVÉE-DE-JEUMONT (*Fulgence*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin de l'état-major général de la garde nationale de Paris et de la légation des Pays-Bas; médecin de l'Académie royale de Musique et de plusieurs autres théâtres royaux; né à Givry, dans le Hainault (Belgique), en 1794; reçu à la Faculté de Leyde en 1816; autorisé à exercer en France en 1820. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 44, de 1 heur. à 2.)

Si M. Fiévée a lu avec attention quelques unes de ces notices biographiques que l'esprit spéculateur de notre époque a fait éclore, il a dû gémir plus d'une fois du zèle exagéré des ouvriers employés à l'exploitation de ce nouveau genre d'industrie, et reconnaître qu'en effet mieux vaut souvent un ennemi discret qu'un imprudent ami. Dans un de ces recueils assassins (moralement parlant), il est représenté comme l'une des *individualités contemporaines les plus saillantes*, comme un des hommes *qui occupent la plus haute position dans le monde savant*, comme un médecin dont la clientèle se compose *de tout ce que Paris renferme de grand et de distingué*, et qui ne peut être *apprécié* que par un homme de cœur, *jugé* que par un homme de science, et *admiré* que par un homme de pensée!

Comment la personne qui a écrit de semblables choses n'a-t-elle pas reconnu qu'en faisant un portrait aussi flatteur d'un mé-

decin qui, tout méritant qu'il puisse être, n'est en définitive ni professeur à l'École; ni membre de l'Académie, elle le compromettait en pure perte dans l'opinion de ses confrères, choqués à juste titre d'un éloge qui semble n'avoir d'autre but que de les effacer tous? Nous croyons donc nous rapprocher plus de la vérité, et par cela même plaire davantage à M. Fiévée, en reconnaissant en lui un praticien actif, sincèrement dévoué aux exigences de sa profession; un homme d'esprit qui, bien convaincu que, par le temps qui court, l'homme trop modeste est aisément pris au mot, ne néglige rien de ce qui est licite pour avoir le plus de cliens possible et tirer d'eux tous les bénéfices qu'il a légitimement le droit d'en attendre; enfin, un philanthrope assez éclairé pour accepter sans hésiter le titre de médecin du bureau de bienfaisance de son arrondissement, si on le lui offrait comme une condition *sine quâ non* des avantages que lui procure l'autorisation qu'il a reçue d'exercer en France.

M. Fiévée a publié en 1822, un traité de *pharmacologie magistrale*, qui explique le goût prononcé qu'il a pour les prescriptions composées, qu'il formule d'ailleurs avec une admirable facilité; puis, plus tard, quelques *Considérations sur la rage*, et divers bons articles de philosophie médicale dans la Gazette de santé. On lui reproche de prendre parfois, envers nos jeunes confrères qui se trouvent en consultation avec lui, un ton un peu trop professoral; mais c'est là une affaire de pure forme qui n'empêche pas M. Fiévée d'être, en principe, un homme intelligent, même un médecin instruit, et, en résultat, un de nos praticiens les plus répandus.

FILHOL, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1817. (Rue de Rohan, 23, de 11 heur. à 1.)—*Mémoire descriptif sur l'utilité d'un nouvel instrument de chirurgie nossirophéline* (textuel) ou *appareil Filhol.*

FILHOS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Saint-Honoré, 333, de 2 heur. à 4.)—Dans une statistique

en 1838 un ouvrage intitulé : l'*Homœopathie mise à la portée de tout le monde, ou examen théorique et pratique d'une prétendue doctrine médicale ;* et cette année même (1844), un volume sur l'*infection purulente.* Il a aussi attaché son nom à une bonne publication connue sous le nom de *Compendium de médecine pratique*, pour laquelle il a M. Monneret pour collaborateur.

FLEURY ✵, OFFICIER DE SANTÉ. (Rue Porte-Foin, 12.)

FLORENCE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821 ; médecin du Théâtre-Français. (Rue Richelieu, 8, de 4 heur. à 6.)

FLOURENS (*Marie-J.-Pierre*), O. ✵, MEMBRE DE L'INSTITUT, dont il est secrétaire perpétuel, et de l'Académie Française ; professeur d'abord d'anatomie humaine, puis de physiologie comparée au Jardin-des-Plantes ; député de l'Hérault en 1839 ; né à Maureilhan, près Béziers, en 1794 ; reçu docteur à Montpellier en 1813. (Au Jardin-des-Plantes.)

M. Flourens n'appartient au corps médical que par son titre de docteur ; aussi allons-nous nous borner à indiquer les ouvrages qu'il a publiés, sans même chercher à savoir si ces ouvrages portent véritablement le cachet d'un esprit supérieur, ou sont seulement le produit d'une intelligence active, plus remarquable par la forme que par le fond. Ces ouvrages sont :

En 1819, des articles dans la Revue Encyclopédique et le Dictionnaire d'Histoire naturelle ; — 1822, 1823 et 1824, plusieurs parties de son grand travail sur *les fonctions du système nerveux*, qui furent successivement couronnées par l'Institut, sur les rapports qu'en fit Cuvier ; — 1825, dans les tomes 8 et 9 des mémoires de l'Académie des Sciences, des *expériences sur l'oreille des oiseaux et des mammifères ;* — 1828, lues à l'Académie des Sciences, des *observations sur quelques maladies des oiseaux ;* — 1829, des *expériences touchant l'action de la moelle épinière sur la circulation ;* — 1830 et 1831, des *observations sur l'apo-*

plexie du cervelet et sur les lésions du cerveau, puis des *expériences sur le mécanisme de la respiration des poissons;* — 1833, des *observations sur l'action de l'émétique sur les animaux ruminans*, et dans le Journal des Savans plusieurs articles, entre autres une *notice sur le voyageur Payssonnel*, qui reconnut le premier que le corail, regardé tour à tour comme une pierre et comme une plante, n'était au fond qu'une production animale.

Nommé, en 1833, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Flourens a successivement lu en cette qualité, dans les séances publiques, l'éloge historique de G. Cuvier, son illustre prédécesseur, de Laurent de Jussieu, de Desfontaines, de Chaptal, de Labillardière et de Frédéric Cuvier. Le cours qu'il a fait au Muséum d'histoire naturelle sur *la génération, l'ovologie et l'embryologie*, a été imprimé en 1836 en 1 vol. in-4°, avec fig.; en 1839, il a donné un *résumé des observations de Fréd. Cuvier, sur l'instinct et l'intelligence des animaux;* et en 1841, une *analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique;* 1 vol. grand in-18. Enfin il a publié en dernier lieu le résultat de ses recherches sur le développement des os, dont il croit, comme Duhamel, les molécules constitutives fournies par le périoste. C'est en 1840 qu'il a succédé à Michaud à l'Académie française. Il vient de faire tout récemment imprimer une analyse raisonnée des travaux de Buffon, pour faire le parallèle de Georges Cuvier.

FOCILLON (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin adjoint aux Invalides; né en 1797 à Salmaise (Côte-d'Or); reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, 2, de 11 heur. à midi.) — A fait une bonne thèse, essentiellement pratique, sur les accidens qui peuvent résulter de l'emploi des sondes dans les rétrécissemens de l'urètre.

FOISSAC (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Albert (Lot) en 1801; reçu docteur à Paris en 1825. (Place de la Madeleine, 1, de 1 heur. à 3.)

imprimée en 1835, nous trouvons indiqués sous ce nom les écrits suivans, dont aucun ne nous est connu : *Indications pratiques et physiologiques tirées de l'observation.* — *Traitement de la colique de plomb.* — *Rapports de formes des plaies avec celles des instrumens qui les ont produites.*

FISCHER, Officier de santé, reçu à Paris en 1842. (Rue des Tournelles, 52.)

FIZEAU ✻, Ex-professeur a la Faculté, reçu docteur à Paris en 1803. (Rue du Cherche-Midi, 17, de 11 heur. à 2.) — Cet honorable maître, qui devait à quelques cours particuliers de médecine, d'ailleurs assez suivis, d'avoir été choisi pour un des instrumens de la prétendue restauration qu'a subie l'École en 1822, n'a publié qu'un *Mémoire sur les fièvres intermittentes* (simples), et quelques autres sur les *fièvres intermittentes ataxiques et adynamiques.*

FLANDIN (*Charles des* Aubues), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832; né en 1803 à Lormes (Nièvre). (Rue de Lille, 54, de midi à 1 heure).

Ancien interne des hôpitaux, M. Flandin a publié, indépendamment d'une bonne thèse sur le *choléra-morbus*, et d'un ouvrage intitulé : *Etudes et souvenirs d'un voyage en Italie, en Suisse*, plusieurs mémoires sur l'*arsenic*, le *cuivre*, le *plomb*, avec une instruction pour servir de guide aux experts dans les cas d'empoisonnemens; sur l'*antimoine* et les complications que la présence de ce corps peut apporter dans les cas d'empoisonnemens avec l'arsenic. Ces mémoires, rédigés en collaboration de M. Danger, soumis successivement à l'Académie royale de Médecine et à l'Institut, sont devenus, à la première de ces deux compagnies, à laquelle ils ont été présentés en opposition des vues de M. Orfila sur les moyens de découvrir l'arsenic dans les cadavres des individus supposés empoisonnés par l'arsenic, sont devenus, disons-nous, le sujet d'une discussion qui a fourni à M. Gerdy l'occasion de déployer tout ce qu'il a de verve et de logique. S'ils n'avaient eu

que ce résultat, ils seraient peut-être déjà oubliés, mais ils en ont eu un plus important, celui de modifier des principes trop absolus et d'éclairer d'un nouveau jour les diverses questions médico-légales que fait naître l'arsenic.

FLANDIN (*J.-L.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 11, de 8 heur. à 9.)

FLEURY (*Léon-Jos.-Désiré*), DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé à la Faculté (concours de 1844); membre de la Société anatomique; rédacteur-fondateur du *Journal de médecine*; né à Saint-Pétersbourg de parens français; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue Saint-Honoré, 68, de 11 heur. à midi.)

Ancien interne des hôpitaux, M. Fleury débute à peine dans la carrière, et cependant a déjà produit des travaux dont s'honorerait un praticien consommé. Ces travaux sont les suivans : *Mémoire et observations sur les affections cutanées décrites par Willan sous les noms de psoriasis et de lepra vulgaris* (Arch., décembre 1836). — *Mémoire sur la suture intestinale* (*idem*, mars 1837). — *De l'hydrosudopathie* ou *système thérapeutique*, etc., (*idem*, octobre 1837). — *Observation de grossesse tubaire* (*idem*, janvier 1838). — *De l'emploi des mèches dans le traitement de la constipation idiopathique* (*idem*, mars 1838). — *Mémoire sur un cas de torticolis permanent*, etc., lu à l'Académie en mars 1838 (*idem*, mars 1838). — *Observations et réflexions sur l'opération de l'empyème* (*idem*, juillet 1838). — *Observation sur une tumeur anévrismale du pied* (*idem*, mai 1839). — *Des tumeurs enkystées du cou, désignées sous le nom de struma aquosa* (*idem*, juillet et août 1839). *Réflexions pour servir au diagnostic des névralgies viscérales* (Journal de Médecine, avril 1843). — *Des causes, de la nature et du traitement de l'angine laryngée œdémateuse*, lu à l'Académie (Journal de Médecine, janvier 1844). — *Quelle place doit occuper dans les cadres nosologiques l'altération décrite sous les noms d'apoplexie capillaire* (Journal de Médecine, avril 1844).

Indépendamment de tous ces mémoires, M. Fleury a publié

en 1838 un ouvrage intitulé : l'*Homœopathie mise à la portée de tout le monde, ou examen théorique et pratique d'une prétendue doctrine médicale;* et cette année même (1844), un volume sur l'*infection purulente.* Il a aussi attaché son nom à une bonne publication connue sous le nom de *Compendium de médecine pratique*, pour laquelle il a M. Monneret pour collaborateur.

FLEURY ✻, OFFICIER DE SANTÉ. (Rue Porte-Foin, 12.)

FLORENCE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821; médecin du Théâtre-Français. (Rue Richelieu, 8, de 4 heur. à 6.)

FLOURENS (*Marie-J.-Pierre*), O. ✻, MEMBRE DE L'INSTITUT, dont il est secrétaire perpétuel, et de l'Académie Française; professeur d'abord d'anatomie humaine, puis de physiologie comparée au Jardin-des-Plantes; député de l'Hérault en 1839; né à Maureilhan, près Béziers, en 1794; reçu docteur à Montpellier en 1813. (Au Jardin-des-Plantes.)

M. Flourens n'appartient au corps médical que par son titre de docteur; aussi allons-nous nous borner à indiquer les ouvrages qu'il a publiés, sans même chercher à savoir si ces ouvrages portent véritablement le cachet d'un esprit supérieur, ou sont seulement le produit d'une intelligence active, plus remarquable par la forme que par le fond. Ces ouvrages sont :

En 1819, des articles dans la Revue Encyclopédique et le Dictionnaire d'Histoire naturelle; — 1822, 1823 et 1824, plusieurs parties de son grand travail sur *les fonctions du système nerveux*, qui furent successivement couronnées par l'Institut, sur les rapports qu'en fit Cuvier; — 1825, dans les tomes 8 et 9 des mémoires de l'Académie des Sciences, des *expériences sur l'oreille des oiseaux et des mammifères;* — 1828, lues à l'Académie des Sciences, des *observations sur quelques maladies des oiseaux;* — 1829, des *expériences touchant l'action de la moelle épinière sur la circulation;* — 1830 et 1831, des *observations sur l'apo-*

plexie du cervelet et sur les lésions du cerveau, puis des *expériences sur le mécanisme de la respiration des poissons*; — 1833, des *observations sur l'action de l'émétique sur les animaux ruminans*, et dans le Journal des Savans plusieurs articles, entre autres une *notice sur le voyageur Payssonnel*, qui reconnut le premier que le corail, regardé tour à tour comme une pierre et comme une plante, n'était au fond qu'une production animale.

Nommé, en 1833, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Flourens a successivement lu en cette qualité, dans les séances publiques, l'éloge historique de G. Cuvier, son illustre prédécesseur, de Laurent de Jussieu, de Desfontaines, de Chaptal, de Labillardière et de Frédéric Cuvier. Le cours qu'il a fait au Muséum d'histoire naturelle sur *la génération, l'ovologie et l'embryologie*, a été imprimé en 1836 en 1 vol. in-4°, avec fig.; en 1839, il a donné un *résumé des observations de Fréd. Cuvier, sur l'instinct et l'intelligence des animaux*; et en 1841, une *analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique*; 1 vol. grand in-18. Enfin il a publié en dernier lieu le résultat de ses recherches sur le développement des os, dont il croit, comme Duhamel, les molécules constitutives fournies par le périoste. C'est en 1840 qu'il a succédé à Michaud à l'Académie française. Il vient de faire tout récemment imprimer une analyse raisonnée des travaux de Buffon, pour faire le parallèle de Georges Cuvier.

FOCILLON (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-médecin adjoint aux Invalides; né en 1797 à Salmaise (Côte-d'Or); reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, 2, de 11 heur. à midi.) — A fait une bonne thèse, essentiellement pratique, sur les accidens qui peuvent résulter de l'emploi des sondes dans les rétrécissemens de l'urètre.

FOISSAC (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Albert (Lot) en 1801; reçu docteur à Paris en 1825. (Place de la Madeleine, 1, de 1 heur. à 3.)

M. Foissac est surtout connu dans le monde médical par l'appui qu'il a prêté à la foi magnétique, dont il a été long-temps un des plus zélés défenseurs et un des plus dignes interprètes. Les personnes qui ne partagent pas ses opinions à ce sujet, se plaisent à reconnaître en lui une élévation d'esprit qui le rendait incapable de rien dire qui ne fût l'effet d'une profonde conviction. L'analyse qu'il a faite (et publiée) du rapport et des discussions qu'a suscités le magnétisme de la part de l'Académie R. de médecine, est logiquement conçue et écrite avec convenance.

M. Foissac avait montré, en choisissant *l'influence des climats sur l'homme* (1 vol. in-8°, 1837), pour sujet de son premier écrit d'une véritable importance, qu'il dirigeait particulièrement ses vues vers l'hygiène et la médecine philosophique. Aussi a-t-il saisi avec empressement l'occasion qui s'est présentée, il y a quelques années, de concourir pour la chaire d'hygiène, que la mort de Desgenettes laissa vacante à l'Ecole et qu'occupe aujourd'hui M. Royer-Collard. Les personnes qui ont assisté à ce concours se rappellent parfaitement qu'il s'y est distingué, et la thèse qu'il a soutenue à cette occasion sur la *gymnastique des anciens comparée à celle des modernes*, convaincra tout le monde qu'il est à la fois homme de science et homme d'esprit. M. Foissac a aussi publié une notice sur les propriétés médicales des eaux de Loëche. Il jouit dans son arrondissement, comme citoyen, d'une considération qui lui a valu récemment l'honneur d'être porté sur une liste de candidats pour la députation.

FORESTIER, père, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique, de médecine légale et de police médicale). (Faubourg du Roule, 94.) — N'exerce plus et n'a jamais pris de part active aux travaux de l'Académie; n'a rien écrit que nous sachions.

FORESTIER, fils, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1826. (Aux Thernes, rue Nemours, 15, de 8 heur. à 10.)

FORGET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840;

ancien élève interne des hôpitaux, secrétaire de la Société médicale d'émulation; membre de la Société anatomique. (Rue Montmartre, 154, les lundi, mercredi et vendredi, de midi à 2 heur.) — Est attaché à la rédaction de plusieurs journaux de médecine.

FOSSATI (*Jean-Ant.-Laurent*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1807, et autorisé à exercer en France en 1829; professeur de phrénologie; médecin du théâtre royal Italien; né à Novarre (Lombardie) en 1786; fixé en France depuis 1820. Rue du Houssaye, 2, les jeudi et dimanche, de 8 heur. à 10.)

Comme on le voit, M. Fossati est d'origine italienne, mais il vit parmi nous depuis plus de vingt ans, et répond dignement à l'hospitalité que l'état politique de sa malheureuse patrie l'a déterminé, sinon forcé, à réclamer de la France. Elève et ami de Rasori, il nous a un des premiers fait connaître les opinions médicales de ce réformateur de la médecine italienne, dont l'émétique administré comme contre-stimulant dans les maladies inflammatoires, et l'emploi de la digitale, de l'aconit, de la gomme-gutte, etc., à fortes doses et dans certains cas déterminés, expriment sommairement les vues thérapeutiques.

Devenu, dès son arrivée à Paris, l'un des disciples les plus fervens de Gall, M. Fossati est parmi nous un de ceux qui ont le plus contribué à répandre sa doctrine; il chercha même, dans plusieurs cours très suivis, à faire une application directe à l'éducation, à la législation de cette doctrine, dont il a montré qu'il avait su approfondir toute la portée : 1° par plusieurs articles fournis à l'Encyclopédie moderne de Courtin, au Dictionnaire de la Conversation, et surtout au Journal de la Société phrénologique, à la fondation de laquelle il a puissamment contribué et qu'il a eu l'honneur de présider plusieurs années; 2° par les écrits suivans : — *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger; application de ce principe à la physiologie intellectuelle* (Paris, 1827, in-8° de 32 pages). — *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les*

arts (Paris, 1828, broch. in-8°). — *De la mission du philosophe au* XIX*e* *siècle, et du caractère qui lui est nécessaire*, avec le discours prononcé en 1828, aux funérailles de Gall (Paris, 1833, broch. in-8° de 52 pages). Ces trois écrits sont des discours qui ont été prononcés par M. Fossati, dans diverses occasions solennelles. — *Nouveau manuel de phrénologie par Georges Combes, traduit de l'anglais, avec notes et additions* (Paris, 1 vol. in-8°, 1835).

En dehors de la phrénologie, M. Fossati a aussi publié plusieurs écrits, entre autres le mot *contagion* du Dictionnaire de la Conversation; un mémoire sur l'*épilepsie* dans les opuscules scientifiques de Bologne (en langue italienne), etc. Ses travaux littéraires et scientifiques ne l'empêchent pas de s'occuper de médecine pratique. Sa réputation à cet égard est des plus honorables. Aussi tous les artistes du Théâtre-Italien, dont il est le médecin, ont-ils en son savoir une entière confiance. Ce qui corrobore aussi cette confiance, c'est qu'il conserve pour sa patrie un attachement dont il a donné des preuves par des actes qui le font estimer de tous les hommes de cœur.

FOUCART père (*Baptiste*) ✠, Docteur en médecine; médecin du Bureau de bienfaisance du 11e arrondissement; né à Ligny-Saint-Flochet (Pas-de-Calais) en 1768; reçu docteur à Paris en 1804. (Rue Crébillon, 2, de midi à 2 heur.)

Chirurgien-major au 1er régiment de dragons en l'an VII de la république, et nommé en 1808 au même grade, dans les dragons de la garde impériale; décoré de la Légion-d'honneur en 1807, à la bataille de Friedland, et nommé chevalier de l'ordre de la réunion en 1814; mis en retraite en 1816, après vingt-deux ans d'honorables services.

FOUCART fils (*Alfred-Marie*), Docteur en médecine; médecin, comme son père, du Bureau de bienfaisance du 11e arrondissement; né à Paris en 1817; reçu à Paris en 1842. (Rue Crébillon, 2, de midi à 2 heur.)

...cart est un jeune médecin plein de zèle, auquel on peut

présager sans crainte un bel avenir. Il a soutenu sa thèse inaugurale sur une question de médecine pratique de la plus haute importance, et qui semble se lier de plus en plus à la constitution météorologique de Paris, où elle fait chaque année de grands ravages, la *bronchite capillaire*. M. Foucart s'est signalé dans le cours de ses études en présentant à la Faculté, pour le prix Corvisart, un excellent mémoire sur l'*emploi des vésicans*. Ce mémoire a eu les honneurs de la médaille d'or; il est à regretter qu'il ne soit pas imprimé. Il a publié, depuis, plusieurs mémoires et divers articles dans la *Gazette* des hôpitaux et autres journaux de médecine.

FOUCAUD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue de Condé, 10, de midi à 2 heur.)

FOUQUIER (*Pierre-Éloi*) O. ❋, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique interne à la Charité), nommé le 8 mars 1820; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); PREMIER MÉDECIN DU ROI; né à Maissemy (Aisne) en 1776; reçu docteur à Paris en 1802. (Rue du Bac, 34, de 10 heur. à 11 et demie.)

« Un esprit juste, un savoir modeste, une remarquable exactitude à remplir les devoirs de sa profession, enfin la dignité personnelle et un sentiment parfait des convenances, conduisent, les circonstances aidant, quelques médecins à la grande fortune. M. Fouquier en est un exemple. »

Dans cette phrase à la fois si correcte et si précise, par laquelle les auteurs de la Biographie des Hommes du jour, dont nous partageons à cet égard toute l'opinion, ont voulu caractériser M. Fouquier et le peindre d'un seul trait, nous retrouvons bien l'homme honnête et de bonne compagnie, le médecin exact et pénétré de la dignité de sa profession ; mais nous y cherchons en vain le praticien. Essayons de suppléer à cette lacune; car aujourd'hui que, par les exigences de sa haute position, M. Fouquier est forcé de se restreindre à la clientèle de consultation, il est important que chacun de nous puisse apprécier ses opinions

médicales, ses vues thérapeutiques, et connaître les titres scientifiques qui l'ont porté au poste élevé qu'il occupe, et où tout le corps médical, disons-le avant tout, a été content et flatté de le voir parvenir.

M. Fouquier, âgé aujourd'hui de soixante-huit ans, a débuté, comme un grand nombre de médecins de son époque, par être chirurgien militaire. Rentré, après quelques années de service, dans la vie civile, il soutint à la Faculté de Paris, pour obtenir le titre de docteur, une thèse plus originale que substantielle, sur les *avantages d'une constitution débile*, et publia, quelques années plus tard, une *traduction de l'Exposé de la doctrine de Brown*. Certes, ceux qui auraient fait l'horoscope de M. Fouquier dans ce moment et auraient eu la prétention de le juger par son début, auraient bien pu ne pas présager son brillant avenir; car les deux écrits que nous venons de mentionner, quoique peu importans au fond, respiraient cependant, dans la forme, même dans leur choix, quelque chose d'indépendant et de tant soit peu frondeur, qui pouvait bien faire soupçonner un homme d'esprit, mais qui était peu propre à ouvrir à leur auteur le chemin d'une grande fortune. Nommé heureusement médecin suppléant à la Charité, il se forma bien vite au ton sévère, pour ne pas dire compassé, que Corvisart avait imposé au service médical de cet hôpital, et signala sa rentrée dans la route classique par l'ouverture d'un cours public de pathologie médicale.

Ce cours, frappé au coin de la plus incontestable orthodoxie, eut un grand succès parmi les élèves, d'abord parce qu'il était le seul qui se fît alors régulièrement, ensuite parce que le professeur savait se rendre accessible à toutes les intelligences. M. Fouquier perdit malheureusement dans cet enseignement élémentaire toute habitude de philosophie, toute idée de généralisation, et c'en était fait de sa carrière, s'il n'eût pas eu le bon esprit de tourner ses vues vers l'expérimentation clinique; et bien que, dans les recherches de ce genre, les premières qualités sont d'avoir de bons yeux, du sang-froid et un jugement sain, il n'est pas moins vrai qu'il obtint un succès marqué dans toutes celles

qu'il entreprit. C'est ainsi que les mémoires qu'il publia successivement dans les bulletins de la Faculté sur les bons effets de la noix vomique et de la strychnine dans la paralysie, sur la vertu de l'acétate de plomb pour arrêter les sueurs des phthisiques, sur l'action de la jusquiame, du laurier-cerise, de la laitue vireuse, et de plusieurs autres substances narcotiques, enfin sur la valeur comparative des divers succédanés du quinquina, eussent valu à tout médecin, même dépourvu de titres, la réputation de bon observateur et de praticien judicieux. On a encore de lui une nouvelle *Traduction de la médecine de Celse* (en huit livres), qu'il a faite en 1824 avec M. le docteur Ratier.

L'École de Paris, ayant vainement cherché à s'opposer à l'émigration de ses élèves, qui laissaient ses bancs déserts pour se presser aux cours du chef de la doctrine physiologique, crut ne pas pouvoir protester plus ouvertement contre cette désertion qu'en admettant dans son sein des hommes affranchis de toute idée préconçue, des esprits positifs, des professeurs enfin nourris d'hippocratisme pur. Aussi donna-t-elle en 1820 une chaire de clinique à M. Fouquier, qui la quitta quelque temps pour celle de pathologie interne, et qui la reprit en 1830 pour ne plus la quitter. Dans le cours de ces vingt-quatre années de professorat, personne ne peut se flatter d'avoir été plus exact que M. Fouquier. Cette ponctualité et la plus complète abnégation de tout autre soin que de faire de la médecine pratique, ont peut-être été pour quelque chose dans le choix qui a été fait de M. Fouquier pour succéder à Marc dans le poste élevé de premier médecin du Roi. Nous ferons d'ailleurs remarquer que M. Fouquier était déjà l'un des médecins consultans de Charles X, et qu'il fut attaché en cette qualité au Roi actuel, lorsque sa maison médicale fut instituée. Il n'avait donc qu'un pas à faire. On prétend que le voyage qu'il fit à Blaye pour constater la grossesse de la duchesse de Berry, et la réserve vraiment pleine de dignité avec laquelle il s'acquitta pour sa part de cette mission délicate, lui rendirent ce pas facile à franchir. En somme totale, M. Fouquier est un homme éclairé, dont l'esprit tout médical a suivi tous les progrès

en 1838 un ouvrage intitulé : l'*Homœopathie mise à la portée de tout le monde, ou examen théorique et pratique d'une prétendue doctrine médicale;* et cette année même (1844), un volume sur l'*infection purulente.* Il a aussi attaché son nom à une bonne publication connue sous le nom de *Compendium de médecine pratique*, pour laquelle il a M. Monneret pour collaborateur.

FLEURY ✻, OFFICIER DE SANTÉ. (Rue Porte-Foin, 12.)

FLORENCE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821; médecin du Théâtre-Français. (Rue Richelieu, 8, de 4 heur. à 6.)

FLOURENS (*Marie-J.-Pierre*), O. ✻, MEMBRE DE L'INSTITUT, dont il est secrétaire perpétuel, et de l'Académie Française; professeur d'abord d'anatomie humaine, puis de physiologie comparée au Jardin-des-Plantes; député de l'Hérault en 1839; né à Maureilhan, près Béziers, en 1794; reçu docteur à Montpellier en 1813. (Au Jardin-des-Plantes.)

M. Flourens n'appartient au corps médical que par son titre de docteur; aussi allons-nous nous borner à indiquer les ouvrages qu'il a publiés, sans même chercher à savoir si ces ouvrages portent véritablement le cachet d'un esprit supérieur, ou sont seulement le produit d'une intelligence active, plus remarquable par la forme que par le fond. Ces ouvrages sont :

En 1819, des articles dans la Revue Encyclopédique et le Dictionnaire d'Histoire naturelle; — 1822, 1823 et 1824, plusieurs parties de son grand travail sur *les fonctions du système nerveux*, qui furent successivement couronnées par l'Institut, sur les rapports qu'en fit Cuvier; — 1825, dans les tomes 8 et 9 des mémoires de l'Académie des Sciences, des *expériences sur l'oreille des oiseaux et des mammifères;* — 1828, lues à l'Académie des Sciences, des *observations sur quelques maladies des oiseaux;* — 1829, des *expériences touchant l'action de la moelle épinière sur la circulation;* — 1830 et 1831, des *observations sur l'apo-*

plexie du cervelet et sur les lésions du cerveau, puis des *expériences sur le mécanisme de la respiration des poissons*; — 1833, des *observations sur l'action de l'émétique sur les animaux ruminans*, et dans le Journal des Savans plusieurs articles, entre autres une *notice sur le voyageur Payssonnel*, qui reconnut le premier que le corail, regardé tour à tour comme une pierre et comme une plante, n'était au fond qu'une production animale.

Nommé, en 1833, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Flourens a successivement lu en cette qualité, dans les séances publiques, l'éloge historique de G. Cuvier, son illustre prédécesseur, de Laurent de Jussieu, de Desfontaines, de Chaptal, de Labillardière et de Frédéric Cuvier. Le cours qu'il a fait au Muséum d'histoire naturelle sur *la génération, l'ovologie et l'embryologie*, a été imprimé en 1836 en 1 vol. in-4°, avec fig.; en 1839, il a donné un *résumé des observations de Fréd. Cuvier, sur l'instinct et l'intelligence des animaux*; et en 1841, une *analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique*; 1 vol. grand in-18. Enfin il a publié en dernier lieu le résultat de ses recherches sur le développement des os, dont il croit, comme Duhamel, les molécules constitutives fournies par le périoste. C'est en 1840 qu'il a succédé à Michaud à l'Académie française. Il vient de faire tout récemment imprimer une analyse raisonnée des travaux de Buffon, pour faire le parallèle de Georges Cuvier.

FOCILLON (*Pierre*), Docteur en médecine; ex-médecin adjoint aux Invalides; né en 1797 à Salmaise (Côte-d'Or); reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel, 2, de 11 heur. à midi.) — A fait une bonne thèse, essentiellement pratique, sur les accidens qui peuvent résulter de l'emploi des sondes dans les rétrécissemens de l'urètre.

FOISSAC (*Pierre*), Docteur en médecine; né à Albert (Lot) en 1801; reçu docteur à Paris en 1825. (Place de la Madeleine, 1, de 1 heur. à 3.)

de mérite. Elève, comme lui, d'Esquirol, (M. Foville a en effet marqué son passage dans la spécialité des maladies cérébrales et nerveuses par des travaux qui attestent un observateur scrupuleux, pénétré des difficultés qu'offre l'étude des maladies mentales, et capable de les surmonter.

Ces travaux sont : *Mémoire sur les fonctions spécialement dévolues aux deux substances du cerveau*, fait avec M. le docteur Delaye, actuellement médecin de la maison départementale d'aliénés de Toulouse, et couronné, en 1821, aux concours ouverts par Esquirol à la Salpêtrière. — *Sur les fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale*, en commun avec le docteur Pinel-Grandchamp (1832). — *Sur le choléra*, en commun avec le docteur Parchappe (Rouen, 1832). — *De la déformation du crâne produite par certaines coiffures* (Rouen, 1833). M. Foville a lu, il y a quelques années, à l'Académie, une suite à ce mémoire. — Les articles *Aliénation mentale, Encéphale*, *Épilepsie*, *Hystérie, Manie, Monomanie, Névroses* du Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques. — *Traité complet de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal.* Cet ouvrage aura 3 vol. avec un atlas de planches ; le premier a paru l'année dernière (1843).

M. Foville a occupé plusieurs années la place de médecin en chef de la maison départementale des aliénés de la Seine-Inférieure, à Rouen, qu'il a cédée à M. Parchappe. Forcé, par des raisons de santé, de faire un long voyage, il l'a fait en compagnie d'un des fils du roi. Cette circonstance pourrait bien ne pas être étrangère à sa nomination à la place de médecin de la maison de Charenton qui est, comme on sait, dans la dépendance du ministère de l'intérieur ; mais à laquelle ses travaux lui donnaient des droits aussi marqués que ceux de qui que ce soit parmi les médecins qui s'occupent des maladies mentales en dehors de cet établissement.

FOY (*François*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE ; pharmacien en chef de l'hôpital Saint-Louis, et antérieurement de celui du

Midi ; né à Fontaine-sous-Montaiguillon (Seine-et-Marne) en 1793 ; reçu docteur à Paris en 1830 (à l'hôpital Saint-Louis.)

Nous avons déjà vu qu'il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui des pharmaciens qui se font recevoir docteurs en médecine. Quelques uns n'ont, dans cette détermination, qu'un but, c'est de pouvoir cumuler les bénéfices des deux professions, et surtout d'exploiter avantageusement et sans contrôle le secours qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Mais il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, heureusement, qui ne joignent à leur titre celui de médecin que comme un complément naturel : hommage rendu à une science dont ils reconnaissent que l'objet des études auxquelles ils se sont jusqu'alors livrés, n'est qu'une des nombreuses diversions.

M. Foy est un de ces derniers. Reçu maître en pharmacie depuis 1817, il s'est fait recevoir docteur en médecine en 1830, et le premier usage qu'il a fait de ce nouveau titre, fut d'offrir ses service au comité polonais, qui l'envoya à Varsovie observer le choléra et soigner les malheureux que ce fléau disputait au fer de l'ennemi. Les membres des différentes commissions médicales envoyées en Pologne dans le même but que lui, reconnaissent tous qu'il s'est honorablement acquitté de sa mission. On se rappelle surtout les courageuses expériences qu'il fit sur lui-même pour démontrer que le choléra n'était pas contagieux, et rassurer par là le moral de la population effrayée. M. Foy a fait très long-temps d'excellens cours de matière médicale et de pharmacologie, et a publié les ouvrages suivans :

Cours de pharmacologie (2 vol. in-8°, 1830). — *Manuel théorique et pratique du pharmacien* (1 vol. in-8°, 1838). — *Nouveau formulaire des praticiens*, 3e édit., augmentée (1 vol. in-18, 1840); — *Traité de matière médicale et de thérapeutique appliquée à chaque maladie en particulier* (2 vol. in-8°, 1843); ouvrage qui offre un résumé précis et une judicieuse appréciation de toutes nos richesses thérapeutiques. — Il a aussi publié une *Histoire médicale du choléra en Pologne*, pour laquelle l'Académie des Sciences lui a décerné une médaille; et dans ce moment même il vient

de faire imprimer un *Manuel d'hygiène* (1 vol. in-18), qui est un résumé concis de cette science.

FRANCE père, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1806. (Rue Montholon, 5, l'hiver, de 8 à 10 heur., et l'été de 7 à 10 heur.)

FRANCE fils, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Actuellement en Afrique.)

FRANÇOIS (*Ferdinand*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue de la Ferme-des-Mathurins, 45, mardi, jeudi, samedi, de 3 heur. à 5.)

FREMAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829 ex-pharmacien à l'hôtel des Invalides. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 115, cité Saint-Charles, de 5 heur. à 6.)

FRÉMINEAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836; médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement. (Rue Saint-Louis au Marais, 69, de 1 heur. à 3.)

FRÈRE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838; médecin du bureau de bienfaisance du 7e arrondissement. (Rue de Berry, au Marais, 12.)

FRESNES, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue Hautefeuille, 23.)

FURNARI (*Salvator*) ✠, Docteur en médecine; s'occupant spécialement des maladies des yeux; reçu à Palerme en 1830, et autorisé à exercer en France en 1834; né à Novare (Sicile). (Naguère rue Chanoinesse, 8; actuellement rue de la Chaussée-d'Antin, 48, de 1 à 2 heur.)

M. Furnari, comme nous venons de le dire, s'occupe aujourd'hui spécialement des maladies des yeux; mais ce que nous devons aussi dire, parce que cela nous semble être tout à son

avantage, c'est qu'il ne s'est fait spécialiste qu'après avoir, plusieurs années, exercé l'art dans toutes ses branches, et donné sur plusieurs points des preuves de connaissances solidement acquises. C'est ainsi qu'il a publié successivement :

Nouvelles recherches sur la rage (Archiv. général., 1834). Ce mémoire a eu pour but de faire connaître en France les travaux des professeurs Cappello, Tofoli et Rossi, desquels il résulte que la rage communiquée perd sa propriété contagieuse sur le troisième animal. — *De l'action emménagogue d'une nouvelle préparation thérapeutique, le cyanure d'or et d'ammoniaque* (Bulletin thérapeut., 1835, et Journ. des connaiss. méd. prat., 1836 et 1837). — *De l'emploi du marrube blanc contre le rhumatisme et la goutte* (Journ. des connaiss. méd. prat., 1836). — *Travaux sur les maladies des artisans et l'hygiène des professions.* Ces travaux, faits avec M. Chevalier et publiés dans le Dictionnaire de médecine usuelle (1837), sont la continuation de l'immortel ouvrage de Ramazzini et de ses commentateurs. — *De l'abus de l'emploi des enfans dans les manufactures* (l'Esculape, numéro du 21 mai 1839).

Quant aux travaux de M. Furnari en ophtalmologie, les voici :

Essai sur une nouvelle méthode d'opérer la cataracte (1 vol. in-8°, avec deux planches, 1839). — *De la prétendue influence des climats sur la production de la cataracte*, ou *de l'innocuité de la réverbération directe de la lumière naturelle sur l'appareil du cristallin.* — *Sur un nouvel ophtalmostat destiné à écarter les paupières et à fixer le globe de l'œil* (Esculape, 28 février et 7 mars 1841). — *Traité pratique des maladies des yeux*, suivi de *Conseils hygiéniques et thérapeutiques sur les maladies des yeux, qui affectent particulièrement les hommes d'État, les gens de lettres, et tous ceux qui se livrent à des travaux de cabinet et de bureau* (1 vol. in-8° avec quatre planches, 1842). — *Essai sur les causes, la nature et le traitement des ophtalmies en Afrique*, ou *de l'ophtalmologie considérée dans ses rapports avec les différentes races* (présenté aux ministres de la guerre et de l'instruction publique). Ce travail est le résultat d'une mission spéciale

dont M. Furnari a été chargé, en 1841, dans nos possessions d'Afrique, et c'est pour cette mission qu'il a été décoré. Il a été quelque temps rédacteur en chef de l'Esculape, qui n'existe plus; il est chirurgien de l'institut ou dispensaire ophtalmique de Paris, établi depuis long-temps rue Chanoinesse.

FUSTER (*Joseph-Jean-Nicolas*), DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé à la Faculté (concours de 1829); médecin du 5e dispensaire; né à Perpignan en 1801; reçu docteur à Montpellier en 1826. (Rue de Sèvres, 7, de 11 à 3 heur.)

M. Fuster est depuis long-temps connu dans la presse médicale par les excellens articles qu'il fournit, depuis près de quinze ans, à la *Gazette médicale.* Mais le travail auquel se rattache particulièrement son nom, est une *Histoire des maladies de la France, dans leurs rapports avec les saisons.* Cet ouvrage, fruit des plus consciencieuses recherches, a reçu l'accueil le plus favorable de l'Institut, qui l'a honoré en 1839 d'un prix de 3,000 fr. (Il est imprimé en un fort vol. in-8°). Continuant à exploiter le même sujet, M. Fuster a commencé cette année même (1844) à communiquer à l'Institut une série de mémoires propres à résoudre la question si importante, et pourtant jusqu'ici si légèrement traitée, des *changemens que le climat de la France a éprouvés.* Ces recherches, sagement interprétées, seront d'un grand secours pour l'établissement de nos constitutions médicales, dont l'étude est de jour en jour plus négligée, au grand regret des hommes qui savent les avantages qu'avaient su retirer de cette étude plusieurs observateurs du siècle dernier.

G

GACHET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue du Val-de-Grâce, 13, de midi à 2 heur.)

GAIDE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829. (Rue de Vendôme, 11 *bis*, de 1 à 2 heur.)

GAILLARD ✵, Docteur en médecine; médecin de la 1re succursale de la maison royale de Saint-Denis; reçu docteur à Paris en 1811. (Rue des Francs-Bourgeois, 14, au Marais, de 11 heur. à midi.)

GALET, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1829. (Rue Saint-Victor, 14, de midi à 1 heur.)

GALTIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829; professeur particulier de pharmacologie, de matière médicale, de thérapeutique et de toxicologie. (Rue de l'Ecole-de-médecine, 18, de 11 heur. à midi.) — A publié un *Traité de pharmacologie, de l'Art de formuler, de Matière médicale*, et *de Toxicologie*, 1 vol. in-8°, 1836.—Plus, un *Traité de Matière médicale*, et des *Indications thérapeutiques des médicamens*, 2 vol. in-8°, 1839.

GAMA (*J.-P.*) O. ✵, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1814; ancien chirurgien-major au Val-de-Grâce. — M. Gama est un des chirurgiens militaires les plus connus. Il vit retiré à Vaugirard, rue d'Orléans, 3. Nous avons de lui plusieurs travaux sur la chirurgie militaire; entre autres un très bon *Traité des plaies de la tête et de l'encéphalite*, qui a eu deux éditions, dont la dernière a paru en 1836.

GANEAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue des Cordiers, 13, de midi à 1 heur.)

GARDET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Labruyère-Saint-Georges, 24, de 3 à 5 heur.)

GARIEL fils, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue de la Michodière, 10, de 11 à 1 heur.)

GARNIER, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1820;

chirurgien aide-major dans la 1re légion. (Boulevart Courcelles, 9, les lundi, mercredi, vendredi, de 1 à 2 heur.)

GARNIER, (*L. Anselme*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821. (Cité Bergère). — A fait une des meilleures thèses que nous ayons sur la *menstruation*, et a publié dans l'Hygie de 1840 une observation qui prouve qu'il ne faut pas désespérer de rappeler à la vie des asphyxiés qui auraient séjourné une demi-heure, même une heure dans l'eau.

GASC (*J.-Ch.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et physiologie); médecin inspecteur, et membre du conseil de santé des armées; ancien médecin en chef du Gros-Caillou; reçu docteur à Paris en 1802. (Rue Saint-Georges, 3, de 11 heur. à midi.)

M. Gasc occupe, comme on le voit, le poste le plus élevé de la médecine militaire, celui d'inspecteur du service de santé. La considération dont il jouit dans le monde et à l'Académie montrerait qu'il est à la hauteur de cette distinction, si ses travaux n'en étaient pas une preuve irréfutable. Ces travaux sont :

Dissertation sur la maladie des femmes, à la suite des couches, connue sous le nom de fièvre puerpérale, in-8°, 1807. — *Recueil de mémoires et d'observations sur divers points de doctrine de l'art et de la science des accouchemens*, in-8°, 1810. — *Du typhus contagieux* (traduit de l'allemand de Hildebrand), 1811. — *Matériaux pour servir à une doctrine générale sur les épidémies* (traduit aussi de l'allemand). — Des articles dans les Annales chimiques de Montpellier, dans le Journal général de Médecine, dans la Bibliothèque médicale, dans la Revue médicale, dans les mémoires de la Société de médecine de Paris.

GASNAULT (*Fulgence*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin adjoint de la maison des jeunes détenus; chirurgien aide-major dans la 11e légion, et médecin du Bureau de bienfaisance du XIe arrondissement; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue de l'Ancienne-Comédie, 13, de 1 à 2 heur.)

M. Gasnault est un ancien chirurgien militaire sous l'empire, et a aussi servi en cette qualité, depuis 1816 jusqu'en 1823, dans les hôpitaux d'instruction de Metz, du Val-de-Grâce et de la garde. Nous lui devons une très bonne dissertation sur le *croup*, qui a été le sujet de sa thèse inaugurale. Il jouit dans son quartier de la réputation de praticien éclairé, et de l'estime de ses confrères.

GAUBERT (*Paul-Mar.-Léon*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du ministère de l'intérieur et des prisons de la Seine (Sainte-Pélagie); né à Ermenonville en 1805; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue Jacob, 18, de 11 heur. à midi.)

Avant d'occuper les deux places qu'il occupe au ministère de l'intérieur et aux prisons du département de la Seine, M. Gaubert a rempli, dans le 12e arrondissement, les fonctions purement honorifiques d'administrateur, d'inspecteur des écoles et de médecin du bureau de bienfaisance. Praticien laborieux et éclairé, il a su dérober aux exigences de la pratique le temps nécessaire pour fournir un grand nombre d'articles de bibliographie médicale aux Annales de la médecine physiologique. Il a aussi publié plusieurs mémoires sur l'*Application thérapeutique des eaux thermales sulfureuses*, dont il avait eu occasion de constater les effets sur les *Maladies de la peau* qui ont fait le sujet de sa thèse inaugurale; sur l'*alimentation*, etc. Il annonce, comme étant sous presse, une *Hygiène de la digestion*.

GAUDET (*M.-A.-M.*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825; inspecteur des bains de mer de Dieppe. (Rue Neuve-du-Luxembourg, 32, de 11 heur. à 1.) — A fait une bonne thèse inaugurale sur l'*Endurcissement du cerveau;* des *Recherches sur l'usage et les effets des bains de mer*, et a fourn divers articles à la Gazette médicale.

GAUDINOT (*Gaston*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Faubourg du Roule, 21, de 11 heur. à 1.)

GAUDRIOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Rue des-Vieux-Augustins, 40, de midi à 2 heur.)

GAULTIER DE CLAUBRY (*Charles-Em.-Simon*) ※, Membre de l'Académie R. de médecine (Section d'anatomie pathologique); né à Paris en 1785; reçu docteur également à Paris en 1814. (Rue Taranne, 10, de 4 heur. à 5.)

M. Gaultier de Claubry (Ch.-Em.-Sim.), qu'il ne faut pas confondre avec son frère, de cinq ou six ans plus jeune que lui, non médecin, mais professeur de chimie à l'Ecole polytechnique et membre du conseil de salubrité, est un ancien chirurgien-major de la garde impériale, renommé dans son temps pour le zèle qu'il apportait à l'accomplissement des charges de son emploi et la sévérité de ses principes en matière religieuse. Ayant quitté la carrière militaire au licenciement de l'armée, il se fit immédiatement recevoir docteur, prit une part active à la publication de plusieurs journaux de médecine, et fut successivement : agrégé en exercice près la Faculté, de 1823 à 1828; chargé, en 1828 et 29, de la clinique médicale à l'Hôtel-Dieu; médecin de l'hôpital temporaire de Saint-Sulpice, en 1832, pour le traitement des cholériques, et secrétaire de la commission de salubrité du 10e arrondissement; toutes fonctions plus honorables que lucratives, mais dans l'exécution desquelles il n'en déploya pas moins une intelligence peu commune et une exactitude vraiment exemplaire.

M. Gaultier de Claubry n'a publié aucun traité complet, mais a fait imprimer, dans nos divers recueils et sur presque toutes les principales branches de la science, un très grand nombre de mémoires, tous empreints d'un esprit scrupuleusement observateur. Parmi ces mémoires, on remarque surtout, en médecine pratique, celui que l'Académie couronna, en 1837, sous le titre de *Recherches sur les analogies et les différences qui existent entre le typhus et la fièvre typhoïde, dans l'état actuel de la science*, et qu'elle a fait imprimer dans le tome VII de ses mémoires; puis plusieurs articles sur l'appréciation physiologique des symptômes des *fièvres essentielles*, sur les *maladies nerveuses*, le *choléra*, la *variole*, in-

sérés dans le Journal Général. — En anatomie pathologique, plusieurs observations relatives à des *Maladies du système nerveux cérébro-spinal*, et une *Etude anatomico-pathologique sur un cas de ramollissement aigu de tous les tissus à la suite d'un typhus*, dans les Archives générales de médecine. — En toxicologie, l'*Histoire d'un empoisonnement de cent quatre-vingts personnes par la belladone*, dans le Journal Général. — Enfin, en chirurgie, *De la préférence à accorder, dans quelque cas, à l'amputation des membres sur leur conservation reconnue possible*, dans le Journal Général. — *Mémoire sur les divers cas qui nécessitent l'amputation du bras dans l'articulation scapulo-humérale.—Du pansement le plus convenable pour les plaies de poitrine*, dans le Journal de Corvisart. — *Recherches sur l'anévrisme variqueux et sur la ligature de la carotide primitive*, dans le Journal Général, etc., etc.

GAUTHIER (de Septmoncel), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1817. (Rue des Blancs-Manteaux, 24, de midi à 1 heur.)

GAUTHIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835. (Rue du Gros-Chenet, 6.) Nous ne savons auquel de ces deux messieurs Gauthier, s'ils sont de l'un d'eux, doivent être attribués un *Manuel des plantes médicinales*, un *Traité des alimens*, et un vol. publié en 1840 sur le *Magnétisme, ses avantages, ses dangers*.

GAVARRET, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de physique médicale), nommé en 1843 en remplacement de M. Pelletan.—Tout ce que nous savons de M. Gavarret, c'est qu'il est élève de l'Ecole d'application d'artillerie de Metz, et qu'avant d'arriver à l'école, il n'était guère connu du monde médical que par sa participation aux recherches faites sur le sang par M. Andral, et par un volume publié en 1840 sous ce titre : *Principes généraux de statistique médicale, ou développement des règles qui doivent présider à son emploi*. Le concours par lequel il est arrivé à l'é-

cole a fait honneur à ses connaissances en physique, mais a laissé regretter à bien des personnes que dans les concours pour les chaires des sciences accessoires, les juges aient trop en vue ces sciences en elles-mêmes, et pas assez leur application à la médecine.

GAVRELLE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Saint-Honoré, 368, de 8 heur. à 10.)

GÉNARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue Mondovi, 3.)

GENDRIN (*Augustin-Nicolas*) ✠, Docteur en médecine; médecin de l'hôpital de la Pitié, et antérieurement de celui de Cochin (après avoir eu un service intérimaire en 1832 à l'Hôtel-Dieu); né en 1796 à Chateaudun (Eure-et-Loir); reçu docteur à Paris en 1821. (Rue de Grammont, 14, de midi à 2 heur.)

Peu de médecins, en dehors de l'Ecole et de l'Académie, ont fait pour la science autant que M. Gendrin. On peut en juger par ce qui suit : Reçu docteur en 1821; il a remporté en 1823 un prix proposé par la Société de médecine de Paris, *sur la nature des fièvres*, et en 1824 un autre prix proposé par la Société médicale d'émulation, sur *l'inflammation;* puis il a obtenu de l'Académie des sciences, en 1826, un prix de 1,500 fr. pour le développement de cette dernière question; en 1832, un de 1,000 fr. pour une *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris;* et en 1837, un de 1,500 fr. pour un *Mémoire sur les fièvres continues.* Nommé en 1831, au concours, médecin des hôpitaux, il a concouru la même année pour une chaire de médecine clinique et a obtenu plusieurs voix; a d'abord été chargé d'un service intérimaire à l'Hôtel-Dieu; a passé en 1832 à l'hospice Cochin qu'il a quitté en 1836 pour venir à la Pitié, où il est resté depuis, et n'a pas cessé de faire des cours de médecine clinique; enfin, a concouru une seconde fois en 1840, pour une chaire de médecine à l'Ecole. Dans le cours de sa carrière, M. Gendrin a successivement publié les ouvrages suivans :

Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres;

2 vol. in-8°, 1823; c'est le développement du mémoire couronné par la Société de médecine. — *Histoire anatomique des inflammations*; 2 vol. in-8°, 1826; cet ouvrage contient une grande partie du mémoire soumis à la Société médicale d'émulation ; il a été traduit en allemand. — *Documens sur le choléra-morbus épidémique*, transmis par lettres à un médecin de province; 1 vol. in-8°, 1832. — *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris*, rédigée spécialement sur les observations cliniques de l'auteur à l'Hôtel-Dieu; 1 vol. in-8°, 25 juillet 1832. — *Recherches pathologiques et pratiques sur les maladies de l'encéphale et de la moële épinière ;* traduites de l'anglais d'Abercrombie et augmentées de notes ; 1 vol. in-8°, 1832. — *Traité philosophique de médecine pratique.* Cet ouvrage aura 4 vol. : le premier a paru en 1838, le deuxième en 1839, le troisième en 1843. — *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères ;* 2 vol. in-8°, 1843 et 1844.

Indépendamment de ces ouvrages, M. Gendrin a fait insérer un grand nombre de mémoires, d'observations, de notices dans divers journaux, particulièrement dans le Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie, qu'il a rédigé de janvier 1827 à juin 1830; et dans les Transactions médicales, dont il a été le rédacteur, de juillet 1830 à septembre 1832; puis il a publié séparément les mémoires suivans : *Considérations sur le traitement de la blenhorrhagie ;* in-4°, 1821. — *Recherches physiologiques sur la motilité ;* broch. in-8°, 1822. — *Observations sur l'emploi du quinquina dans les fièvres ;* lues au Cercle médical et insérées dans ses Annales, 1822. — *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moële épinière ;* broch. in-8°, 1823. — *Eloge de Pinel et de Bertin ;* broch. in-8°, 1827. — *Consultation médico-légale sur les faits relatifs à un accouchement terminé par la mutilation de l'enfant ;* broch. in-8°, 1829. — *Mémoire médico-légal sur la mort violente du duc de Bourbon, prince de Condé*, broch. in-8°, 1831. — *Considérations générales sur l'enseignement de la médecine au lit des malades ;* dissertation écrite pour le concours de la Faculté en 1831. — *Exposé d'un nouveau traitement curatif*

et préservatif de la colique de plomb; broch. in-8°, 1832. Ce traitement consiste dans l'emploi de l'acide sulfurique.

Et cependant, avec tant de titres scientifiques, dans toute l'acceptation du mot, M. Gendrin est loin d'être un des praticiens les plus répandus de Paris; il n'a pas eu une seule voix, il le reconnaît lui-même, au concours de 1840, pour la chaire de pathologie médicale; et s'il se présentait à l'Académie, il serait presque sûr d'échouer. Comment expliquer tout cela? Que M. Gendrin n'ait pas dans le monde tout le succès auquel lui donnent droit ses importans travaux, cela peut s'expliquer par la répugnance qu'il peut avoir à employer aucun des petits moyens qui réussissent à tant d'autres; mais pour ce qui est du reste, il faut qu'il n'ait pas toute la sympathie de ses confrères. Nous avons assisté au concours de 1840, et nous avons reconnu que son savoir et sa facilité d'exposition, il les employait en effet bien plus à abaisser ses compétiteurs, qu'à chercher à s'élever lui-même. Ensuite, les rigueurs qu'à la suite de ce concours il a exercées, pour des raisons toutes matérielles, contre M. Amédée Latour, duquel il venait d'obtenir, pour un écart de plume, une réparation que la loi nous défend de qualifier, ne sont pas de nature à lui gagner cette sympathie qui semble lui faire défaut. Qu'il ne prenne pas en mauvaise part ces réflexions; elles nous sont dictées par le désir bien sincère que nous aurions de convaincre un homme aussi instruit que lui, que le talent doit tourner tout à la fois au profit de l'art et à la considération réciproque de ceux qui l'exercent.

GENEST, Docteur en médecine; ancien chef de clinique à l'Hôtel-Dieu; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Thévenot, 17 bis, de midi à 1 heur.) — Nous savons que M. Genest a écrit dans divers recueils scientifiques, mais nous n'avons pu avoir le détail de ses travaux.

GENOUVILLE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue du Cherche-Midi, 5, de 10 heur. à midi.)

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (*Isidore*) ✻, Mem-

BRE DE L'INSTITUT (Section d'anatomie et de zoologie); professeur au Muséum d'histoire naturelle; reçu docteur en médecine à Paris en 1829. (Rue d'Orléans Saint-Marcel, 3.)

M. Isidore Geoffroy St-Hilaire est fils du célèbre Geoffroy St-Hilaire, le digne émule de Georges Cuvier, qui fut long-temps un des ornemens de l'Institut, une des gloires de la France. De même que MM. Brongniart et de Jussieu, il n'exerce pas; aussi nous bornons-nous à exposer ses principaux travaux qui sont : *Considérations générales sur les mammifères* (in-18, 1826). — *Etudes zoologiques* (grand in-8°, 1832 à 1836). — *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation de l'homme et des animaux* (3 vol., de 1832 à 1836). — Il est de plus auteur de l'histoire naturelle des mammifères, des reptiles, des oiseaux, de la zoologie générale et de l'anatomie philosophique, dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle;* de la partie zoologique du *Voyage aux Indes-Orientales,* par Bélanger; de la partie zoologique de l'*Ouvrage sur la Morée;* de notices de zoologie depuis 1814, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle.*

GEORGE-BUCHEL (*J.-L.-Constant*), OFFICIER DE SANTÉ-VENTOUSEUR, reçu à Paris en 1838. (Rue Royale Saint-Honoré, 12.) — M. George avait fait toutes les études nécessaires pour prendre le titre de docteur; mais, pressé par les circonstances, il a été obligé de se borner à celui d'officier de santé. Il a reçu trois ans les leçons de Buchel pour l'application des ventouses, a perfectionné la méthode allemande que celui-ci avait introduite dans les hôpitaux, et en retire journellement les plus grands avantages, sur la recommandation de nos praticiens les plus répandus.

GÉRARDIN (*N.-V.-Auguste*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (Section d'hygiène publique); agrégé à la Faculté; médecin de l'hospice de la Maternité; né à Nancy en 1790; reçu docteur à Paris en 1814. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 53, de midi à 1 heure.)

M. Gérardin a occupé plusieurs années les fonctions de secrétaire annuel de l'Académie et s'y est fait remarquer par la précision de ses comptes-rendus, et le ton gravement accentué de sa parole. Il a publié plusieurs mémoires sur la *Fièvre jaune*, qu'il considère comme contagieuse, contrairement à l'opinion de Chervin, avec lequel il a plusieurs fois échangé, en pleine séance, des paroles un peu acrimonieuses. — Il a publié, en collaboration de M. Gaymard, une *Histoire du choléra-morbus qui a régné en Russie, en Prusse et en Autriche pendant les années* 1831 *et* 1832. Cet ouvrage lui a valu une médaille de l'Académie des Sciences. — Il fait souvent à l'Académie de médecine de bons rapports, et il a communiqué à l'Institut des considérations physiologiques et médicales sur les nègres, etc.

GÉRARDIN (*Charl-Jos.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841 ; né à Paris en 1815. (Rue des Quatre-Vents, 13, de 10 heur. à midi.)—Une bonne thèse sur les *Palpitations nerveuses*.

GÉRARDIN (*Jos.-Sébast.*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; ex-chirurgien de la 12ᵉ légion ; reçu docteur à Paris en 1812. (Rue du Pot-de-Fer, 20, de 10 heur. à midi.) — C'est à tort qu'on a indiqué M. Gérardin (Jos.-Sébast.) comme membre de l'Académie. Le seul médecin de ce nom qui appartienne à cette compagnie, est M. Gérardin (Auguste).

GÉRARDIN (*Romain*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823 ; médecin du bureau de bienfaisance du 10ᵉ arrondissement. (Place du Palais-Bourbon, 101, de 11 heur. à midi.)

GERDY (*P.-N.*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de pathologie chirurgicale), nommé le 31 août 1833 ; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale) ; chirurgien de l'hôpital de la Charité ; membre du Jury médical de Paris ; né à Loches (Aube), en 1797 ; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue Jacob, 3, de 11 heur. à 1.)

Ceux qui ne connaîtraient M. Gerdy que par ce qu'ont dit de lui, il y a sept ans au plus, les auteurs de la *Biographie des hommes du jour*, seraient bien éloignés assurément d'avoir une opinion exacte tant de la position qu'il s'est faite à l'Académie, que de la réputation dont il jouit aujourd'hui dans le monde. Ils sauraient bien en effet que, déjà prosecteur à la Faculté en 1820, puis chirurgien de St-Louis en 1828, il obtint à trente-six ans, sur de redoutables antagonistes, la chaire de pathologie chirurgicale, mise au concours en 1833 à l'Ecole de Paris; mais ce qu'ils ignoreraient complètement, c'est qu'il est devenu depuis trois ou quatre ans le Démosthène de l'Académie, en un mot le seul athlète que les discussions sérieuses aient toujours trouvé prêt pour la lutte.

Et cependant M. Gerdy a-t-il vraiment de l'éloquence; est-il même orateur dans la véritable acception du mot? Nous n'osons pas répondre précisément oui; nous en demandons bien humblement pardon à ses nombreux admirateurs et à cette foule empressée à laquelle le seul désir de l'entendre a fait connaître la rue de Poitiers; mais de l'analyse que nous avons faite de plusieurs de ses discours, nous avons été forcé de conclure qu'il était avant tout diseur mordant, et homme logique. Diseur mordant, il écrase ses adversaires, dont il a bientôt trouvé le côté faible; homme logique, il expose ses idées avec suite, déduit rapidement les conséquences qui découlent de cet exposé, et laisse l'assemblée étonnée de la hardiesse de ses manières et de l'apparente profondeur de ses convictions. Ensuite, sans pousser la franchise jusqu'à dire que dans le royaume des aveugles les borgnes sont nécessairement les rois, nous ferons cependant remarquer que l'Académie, à tout prendre, n'est pas très riche en sujets éloquens : si on excepte M. Bouillaud qui s'exprime nettement, M. Double qui articulait avec gravité, M. Pariset qui parle avec esprit, et quelques autres encore qui usent assez bien de la parole, le reste n'est pas très fort en éloquence. Aussi engageons-nous fortement M. Gerdy à ne pas augurer du succès qu'il pourrait obtenir sur une autre scène, par celui qu'il obtient au milieu

de ses collègues : d'abord les matières lui seront moins familières, ensuite il pourrait bien ne pas trouver ailleurs des interrupteurs aussi maladroits que MM. tels et tels, qui, par leurs boutades intempestives, l'excitent au lieu de l'attiédir, et ajoutent ainsi pour lui un nouveau prix à la lutte.

Nous venons de dire que sur aucun autre théâtre M. Gerdy ne pourrait espérer exercer sa faconde sur des matières qui lui fussent aussi familières que celles qui sont l'objet des débats ordinaires et obligatoires de l'Académie. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait en vérité que M. Gerdy fût un homme universel. Il n'est pas une branche de la médecine, en effet, qu'il n'ait sérieusement approfondie et sur laquelle il n'ait trouvé l'occasion d'écrire. Il a publié :

En anatomie, 1823, dans sa thèse inaugurale, de fort remarquables *recherches sur la contexture de la langue et du cœur;* plus tard, en 1826, un *Traité de l'anatomie des formes, appliquée aux beaux-arts et à la chirurgie;* 1 vol. in-8°, accompagné de 3 planches au trait, plus un atlas grand in-fol.; (il y a une édition de 1830); ouvrage aussi exact qu'original, dont les artistes les plus distingués font grand cas;

En chirurgie, 1826, un *Traité des bandages*, beaucoup plus étendu, plus complet que ceux qu'on possédait jusqu'alors, et dans lequel les matières sont classées d'après un plan nouveau qui en simplifie l'étude et en facilite le souvenir; — En 1833, un traité *des polypes et de leur traitement*;

En médecine, d'ingénieux *aperçus sur la nature des fièvres essentielles*; et une *nouvelle classification des maladies*;

En hygiène, 1827, une *analyse détaillée de l'histoire de la santé et des influences dites hygiéniques qui la modifient.*

Mais ce que M. Gerdy a sans contredit écrit de plus remarquable, et qui porte le véritable cachet de son esprit, c'est sa *physiologie médicale*, dont les première et deuxième parties ont paru en 1831 et 1832. Cet ouvrage, plus critique au fond que didactique, renferme des choses essentiellement neuves qui, seules, eussent suffi pour assigner à un médecin une place fort honora-

ble parmi les physiologistes. Les considérations préliminaires qui lui servent d'introduction, sans être d'une clarté parfaite, sont remplies de vues de la plus haute portée, qui attestent un esprit trop ardent pour suivre les routes battues, et trop judicieux néanmoins pour s'aventurer en pure perte. La hardiesse de sa doctrine, c'est le mot, sur les tissus élémentaires, sur les phénomènes primordiaux de la vie, sur les espèces primitives du genre humain, doctrine complètement opposée à celle de Bichat et des autres physiologistes, a surtout fixé l'attention générale a laquelle ne pouvaient d'ailleurs échapper ses recherches sur le mécanisme des mouvemens de la voix et de la parole.

M. Gerdy a encore publié dans divers recueils scientifiques plusieurs mémoires, parmi lesquels on remarque surtout ceux qui sont relatifs à la *structure du cerveau et des os*, à la *circulation*, à la *respiration*, et à la *méthode de l'invagination*, qu'il a imaginée pour la guérison radicale des hernies; méthode malheureusement plus séduisante qu'exécutable et qu'il aurait bien dû laisser plus long-temps encore qu'il ne l'a fait, à l'état de pure théorie.

Au demeurant, M. Gerdy est aujourd'hui un des membres les plus remarquables du corps médical. Comme praticien il n'occupe peut-être pas la première place; mais, comme physiologiste, il ne le cède à aucun de ses collègues, et comme orateur il est supérieur à tous : c'est une vérité qui lui est acquise. Mais si nous osions lui donner un conseil, nous l'engagerions à exercer les solides et brillantes facultés que la nature lui a départies, plutôt à soutenir les principes qu'à combattre les hommes. On se souviendra long-temps encore de la belle part qu'il a prise, il y a trois ans environ, à la discussion qui s'était élevée, au sein de l'Académie, sur la distinction des nerfs en *sensitifs* et en *moteurs*, que déjà l'opposition systématique qu'il a faite à M. Orfila, au sujet de la question médico-légale de l'arsenic, sera complètement oubliée.

GERDY jeune (*I.- V.*), Docteur en médecine; agrégé en

exercice à la Faculté; médecin inspecteur des eaux d'Uriage, près Grenoble; correspondant de l'Académie R. de médecine; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue Jacob, 3, de 11 heur. à midi.) — Cet honorable frère du professeur a publié un mémoire sur la *résection des extrémités articulaires des os;* in-8°, 1839; — Des *recherches sur les propriétés des eaux d'Uriage*. Comme membre correspondant de l'Académie, il assiste à ses séances quand il est à Paris.

GÉRENTE, Officier de santé-dentiste, reçu en 1824; dentiste de l'Ecole polytechnique. (Rue Laffitte, 9.)

GERVAIS (de Caen), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue de la Verrerie, 36.) — Ancien élève de M. Lisfranc; s'occupe peu de médecine pratique; a donné dans plusieurs événemens politiques des preuves de courage et d'indépendance.

GÉRY, Docteur en médecine, recu à Paris en 1830; médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement. (Rue Neuve-Ménilmontant, 14, de 1 heur. à 3.)

GIBERT (*Camille-Melchior*) ✠, Docteur en médecine; agrégé libre de la Faculté; médecin de l'une des divisions de l'hôpital Saint-Louis; secrétaire général de la Société de prévoyance des médecins de Paris; né à Paris en 1797; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue du Sentier, 18, de 2 heur. à 3.)

M. Gibert (et non pas Gilbert, comme on l'a écrit dans le dernier Annuaire des médecins de Paris) a débuté favorablement dans la carrière, et y compte déjà plus d'un succès. Ancien élève interne des hôpitaux de Paris et doué d'une grande finesse de jugement, il s'est principalement occupé à rechercher et à combler les lacunes que pouvait offrir la solution de plusieurs questions applicables au traitement de quelques maladies fort communes. C'est ainsi qu'indépendamment d'un grand nombre d'articles fournis à la Revue médicale, au Dictionnaire de méde-

cine usuelle, à l'Encyclopédie des Sciences médicales, il a publié successivement les ouvrages qui suivent :

En 1825, *Mémoire sur les Fièvres ;* — en 1833, *Considérations sur l'Hippocratisme ;*—en 1836, *Manuel des Maladies vénériennes*, 1 vol in-18 ; — en 1838, *Remarques pratiques sur les ulcérations du col de la matrice, et sur l'abus du speculum dans le traitement de cette maladie*, brochure in-8° ; — en 1839, *Traité des maladies spéciales de la peau, vulgairement connues sous les noms de dartres, teigne, gale, etc.*, ouvrage qui a eu une seconde édition. — Dans le cours de ces publications, M. Gibert s'est présenté à plusieurs concours, même pour l'Ecole, et s'y est surtout distingué par une grande facilité d'argumentation.

Depuis son entrée à l'hôpital Saint-Louis, M. Gibert semble vouloir faire des maladies de la peau le sujet d'une spécialité. Ébloui malheureusement par le souvenir qu'a laissé dans cet hôpital la gloire d'Alibert, il se laisse trop aisément aller au désir de briller, et fait souvent des leçons cliniques qu'il consacre à la dermatologie, bien plutôt le sujet d'un discours académique que l'occasion d'un enseignement pratique. Si encore les discours de M. Gibert avaient le mérite de la clarté et de la précision, on pourrait croire qu'il se contente de ne prendre que le côté philosophique du sujet qu'il traite ; mais il n'en est point ainsi. Qu'on en juge par l'exorde de son discours d'ouverture de cette année même (1844), et que nous copions textuellement dans la *Gazette des hôpitaux* du 16 mai, dont ce discours forme le feuilleton : « Depuis 1840, j'ai transporté en ce lieu, consacré par la renommée de mon prédécesseur Alibert, l'enseignement spécial qu'à l'imitation de ce célèbre professeur j'avais fondé, *dès l'an* 1837, à l'Ecole pratique, en ma qualité de professeur agrégé à la Faculté de Paris... à l'hôpital Saint-Louis où, selon l'expression poétique d'un disciple d'Alibert, les arbres, témoins de l'éloquence du restaurateur de la dermatologie française, rendaient des oracles comme ceux de la forêt de Dodone... ; dans cet asile ouvert aux misères de la ville et du monde (*urbi et orbi*), etc., etc., etc. » Puisse-t-il revenir à un langage plus correct.

GIBOIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue du Rocher-d'Antin, 7, de midi à 2 heur.)

GILLET DE GRANDMONT (*Pierre-Alfred*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823; principal rédacteur et directeur du Journal des Connaissances usuelles. (Rue du Faubourg Poissonnière, 14, de 11 heur. à 1.)

M. Gillet de Grandmont a débuté par une thèse sur l'*iritis*, qui est un des premiers travaux publiés sur ce sujet et qui a souvent été citée. Ancien secrétaire général de la Société de médecine pratique, il a coopéré à la fondation de plusieurs recueils scientifiques, et est directeur-propriétaire du Journal des Connaissances usuelles, dont la collection, formant 32 volumes, a été réimprimée trois fois, et auquel il a fourni un très grand nombre de mémoires, d'articles sur la médecine, l'agriculture, l'économie publique et domestique. Il prépare dans ce moment un grand travail sur l'*action des médicamens héroïques, simples ou composés, comparés dans leur emploi sur l'homme et les animaux à l'état morbide;* suivi de l'examen des divers systèmes thérapeutiques, depuis les anciens jusqu'à nous, y compris les systèmes des homœopathes et des hydropathes.

GILLETTE, Docteur en médecine; médecin du Bureau central, secrétaire général de la Société médicale d'émulation; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain, 28, de 3 heur. à 5.)

GIMELLE (*Pierre-Louis*) O. ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section de médecine opératoire); ex-chirurgien à l'hôtel royal des Invalides; actuellement chirurgien-major à l'hôpital militaire du Gros-Caillou; né en 1790 ou 1792 à Gimelle, commune de Saint-Bonnet-Alvert (Corrèze); reçu docteur à Paris en 1818. (Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 102.)

M. Gimelle est un ancien chirurgien militaire de l'Empire, qui

a servi plusieurs années en cette qualité dans la garde impériale. Porteur des états de service les plus honorables, que nous avons le regret de ne pouvoir rapporter ici, il occupe aujourd'hui avec distinction le grade de chirurgien-major de l'hôpital du Gros-Caillou, où il était encore aide-major en 1836. Assidu aux séances de l'Académie, dont il fait partie depuis long-temps, il y prend souvent la parole, et s'acquitte avec un zèle exemplaire des rapports qui lui sont confiés. Nous ne connaissons de lui que les travaux suivans, qui dénotent des connaissances précises et un jugement solide :

— *Mémoire sur la nature et le traitement de l'Iritis.* — *Des ossifications morbides.* Ces deux mémoires ont été insérés en 1818 dans le Journal universel des Sciences médicales.

— *De l'emploi de l'iode contre le goître et les affections scrofuleuses*; publié en 1821 dans les mémoires de la Société médicale d'émulation, dont nous avons connu M. Gimelle, il y a une vingtaine d'années, un des membres les plus zélés.

— *De l'emploi de l'émétique à doses élevées et croissantes contre les épanchemens de synovie dans les articulations hydarthroses;* inséré dans les bulletins de l'Académie royale de médecine.

GINIEZ (*Alexandre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien chef de clinique et secrétaire intime de feu le professeur Delpech de Montpellier; né dans cette dernière ville en 1802; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue Voltaire, 2, de 2 heur. à 4.)

Ancien élève distingué de l'école de Montpellier, M. Giniez n'a pas eu l'intention, bien certainement, en prenant le titre de docteur dans une autre Faculté, de protester contre les doctrines de cette école. Se trouvant à Paris en 1828, il fut tenté de prendre part au concours pour l'agrégation annoncé pour 1829, et se hâta de subir ses épreuves. Sa thèse inaugurale est la description de la *taille bi-latérale* de Dupuytren, sur laquelle rien n'avait encore jusque là été publié. S'étant présenté au concours de l'agrégation, il ne réussit pas; mais cet insuccès, dû surtout à la difficulté qu'il éprouva à argumenter en latin, ne le découragea pas, puisqu'il se représenta en 1837. On s'accorda généralement

GIBOIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue du Rocher-d'Antin, 7, de midi à 2 heur.)

GILLET DE GRANDMONT (*Pierre-Alfred*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823; principal rédacteur et directeur du Journal des Connaissances usuelles. (Rue du Faubourg Poissonnière, 14, de 11 heur. à 1.)

M. Gillet de Grandmont a débuté par une thèse sur l'*iritis*, qui est un des premiers travaux publiés sur ce sujet et qui a souvent été citée. Ancien secrétaire général de la Société de médecine pratique, il a coopéré à la fondation de plusieurs recueils scientifiques, et est directeur-propriétaire du Journal des Connaissances usuelles, dont la collection, formant 32 volumes, a été réimprimée trois fois, et auquel il a fourni un très grand nombre de mémoires, d'articles sur la médecine, l'agriculture, l'économie publique et domestique. Il prépare dans ce moment un grand travail sur l'*action des médicamens héroïques, simples ou composés, comparés dans leur emploi sur l'homme et les animaux à l'état morbide;* suivi de l'examen des divers systèmes thérapeutiques, depuis les anciens jusqu'à nous, y compris les systèmes des homœopathes et des hydropathes.

GILLETTE, Docteur en médecine; médecin du Bureau central, secrétaire général de la Société médicale d'émulation; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain, 28, de 3 heur. à 5.)

GIMELLE (*Pierre-Louis*) O. ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de médecine opératoire); ex-chirurgien à l'hôtel royal des Invalides; actuellement chirurgien-major à l'hôpital militaire du Gros-Caillou; né en 1790 ou 1792 à Gimelle, commune de Saint-Bonnet-Alvert (Corrèze); reçu docteur à Paris en 1818. (Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 102.)

M. Gimelle est un ancien chirurgien militaire de l'Empire, qui

a servi plusieurs années en cette qualité dans la garde impériale. Porteur des états de service les plus honorables, que nous avons le regret de ne pouvoir rapporter ici, il occupe aujourd'hui avec distinction le grade de chirurgien-major de l'hôpital du Gros-Caillou, où il était encore aide-major en 1836. Assidu aux séances de l'Académie, dont il fait partie depuis long-temps, il y prend souvent la parole, et s'acquitte avec un zèle exemplaire des rapports qui lui sont confiés. Nous ne connaissons de lui que les travaux suivans, qui dénotent des connaissances précises et un jugement solide :

— *Mémoire sur la nature et le traitement de l'Iritis.* — *Des ossifications morbides.* Ces deux mémoires ont été insérés en 1818 dans le Journal universel des Sciences médicales.

— *De l'emploi de l'iode contre le goître et les affections scrofuleuses*; publié en 1821 dans les mémoires de la Société médicale d'émulation, dont nous avons connu M. Gimelle, il y a une vingtaine d'années, un des membres les plus zélés.

— *De l'emploi de l'émétique à doses élevées et croissantes contre les épanchemens de synovie dans les articulations hydarthroses*; inséré dans les bulletins de l'Académie royale de médecine.

GINIEZ (*Alexandre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien chef de clinique et secrétaire intime de feu le professeur Delpech de Montpellier; né dans cette dernière ville en 1802; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue Voltaire, 2, de 2 heur. à 4.)

Ancien élève distingué de l'école de Montpellier, M. Giniez n'a pas eu l'intention, bien certainement, en prenant le titre de docteur dans une autre Faculté, de protester contre les doctrines de cette école. Se trouvant à Paris en 1828, il fut tenté de prendre part au concours pour l'agrégation annoncé pour 1829, et se hâta de subir ses épreuves. Sa thèse inaugurale est la description de la *taille bi-latérale* de Dupuytren, sur laquelle rien n'avait encore jusque là été publié. S'étant présenté au concours de l'agrégation, il ne réussit pas; mais cet insuccès, dû surtout à la difficulté qu'il éprouva à argumenter en latin, ne le découragea pas, puisqu'il se représenta en 1837. On s'accorda généralement

ce nombre était de quatre-vingt-dix-neuf, il entrevit de suite l'immense avantage qu'aurait un médecin qui agirait exclusivement sur le chiffre qui fait la règle, laissant ses confrères s'arranger avec l'exception.

Partant d'un principe d'une démonstration aussi facile, et qui réduit toute la moralité de la profession à une pure question d'arithmétique, M. Giraudeau ne négligea rien, comme on le sait, pour devenir une célébrité à sa manière : affiches, libelles, annonces, placards, tout fut mis à contribution par son esprit inventif, si bien qu'en moins de quatre ou cinq ans il parvint à remplir la France de son nom et de ses drogues. Il est presque inutile de dire ici que les maladies dites *secrètes*, et qui ont cessé de l'être par le zèle qu'il a mis à en rendre le nom populaire, sont le champ dans lequel M. Giraudeau jugea convenable de dresser sa tente; personne n'a pu l'ignorer, car il n'est pas un épicier en Europe qui n'ait eu à sa disposition quelques milliers d'exemplaires de son *Manuel de santé* ou de ses *Conseils sur l'art de se guérir soi-même :* ouvrages que les progrès toujours croissans de l'industrialisme n'empêcheront pas de rester long-temps encore comme de véritables chefs-d'œuvre dans le genre, et dont les éloges de la *drogue Leroy*, des *pilules Morisson* et de la *graine de moutarde* ne sont que de pâles et insignifiantes copies.

Une fois lancé dans la carrière et affranchi de tout préjugé, M. Giraudeau a trouvé que son cabinet pouvait aussi bien lui servir pour l'exploitation de toute autre branche d'industrie que pour recevoir des malades; aussi s'est-il mis à la tête de la plupart des grandes entreprises commerciales que nous avons vues éclore et périr la même année; et telle a été son habileté à se tirer de tous les mauvais pas, qu'il est aujourd'hui, dit-on, possesseur d'une immense fortune et l'un des électeurs les plus considérés de Paris et de la banlieue. Telle est aussi, heureusement, la force de la vérité en toute chose, que M. Giraudeau commence à soupçonner que l'argent ne tient pas absolument lieu de tout ici-bas; aussi cherche-t-il depuis quelques années à conquérir ce qui lui manque, et dont il reconnaît implicitement n'avoir jamais

trouvé les élémens dans le débit de son *sirop dépuratif*, du *savon-ponce*, des *fusils Robert*, etc., etc.

Mais, qu'il ne s'y trompe pas ; on sait au juste le prix que lui ont coûté son *Traité des maladies syphilitiques* et son *Guide des maladies de la peau*, etc., etc. ; combien ont reçu de lui la plupart de ses biographes ; ce qu'il paie annuellement aux journaux assez complaisans pour insérer les éloges qu'il fait lui-même de ses ouvrages. S'il veut absolument expier sa célébrité, qu'il nous pardonne le mot, il a pour cela un moyen aussi sûr qu'il serait honorable ; c'est de prier le conseil des hôpitaux d'accepter de lui une somme suffisante pour entretenir à perpétuité une douzaine de lits consacrés aux maladies qui sont devenues la base de sa fortune et de sa popularité. Nous lui donnons ce conseil en échange de l'honneur qu'il nous a fait de souscrire à notre ouvrage. Qu'il le suive, et nous pouvons lui garantir que le nom de Giraudeau le bienfaiteur des pauvres, sera long-temps encore honoré, après qu'on aura complètement oublié celui de Giraudeau l'industriel. L'espèce humaine vaut mieux qu'il ne le croit.

GIRAULT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue Censier, 4, de 10 heur. à midi.)

GIROU DE BUZAREINGUES (*Louis-Adrien-Edouard*), Docteur en médecine ; membre de la Société d'Histoire naturelle de Paris, né à Buzareingues, département de l'Aveyron, en 1805 ; reçu à Paris en 1832. (Faubourg-Poissonnière, 32, de 2 heur. à 3.)

Homme laborieux et formé de bonne heure aux études sérieuses, M. Girou de Buzareingues s'était occupé d'histoire naturelle avant d'être reçu docteur. Dès 1826, il avait publié sur l'os hyoïde, dans les Annales des Sciences naturelles, un Mémoire dans lequel il cherche à établir cette opinion, adoptée depuis par Geoffroy Saint-Hilaire, Duméril et Dugès, savoir que chez les animaux vertébrés l'appareil hyoïdien remplace la troisième paire d'extrémités dont sont pourvus les invertébrés. Cette troisième

GIBOIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue du Rocher-d'Antin, 7, de midi à 2 heur.)

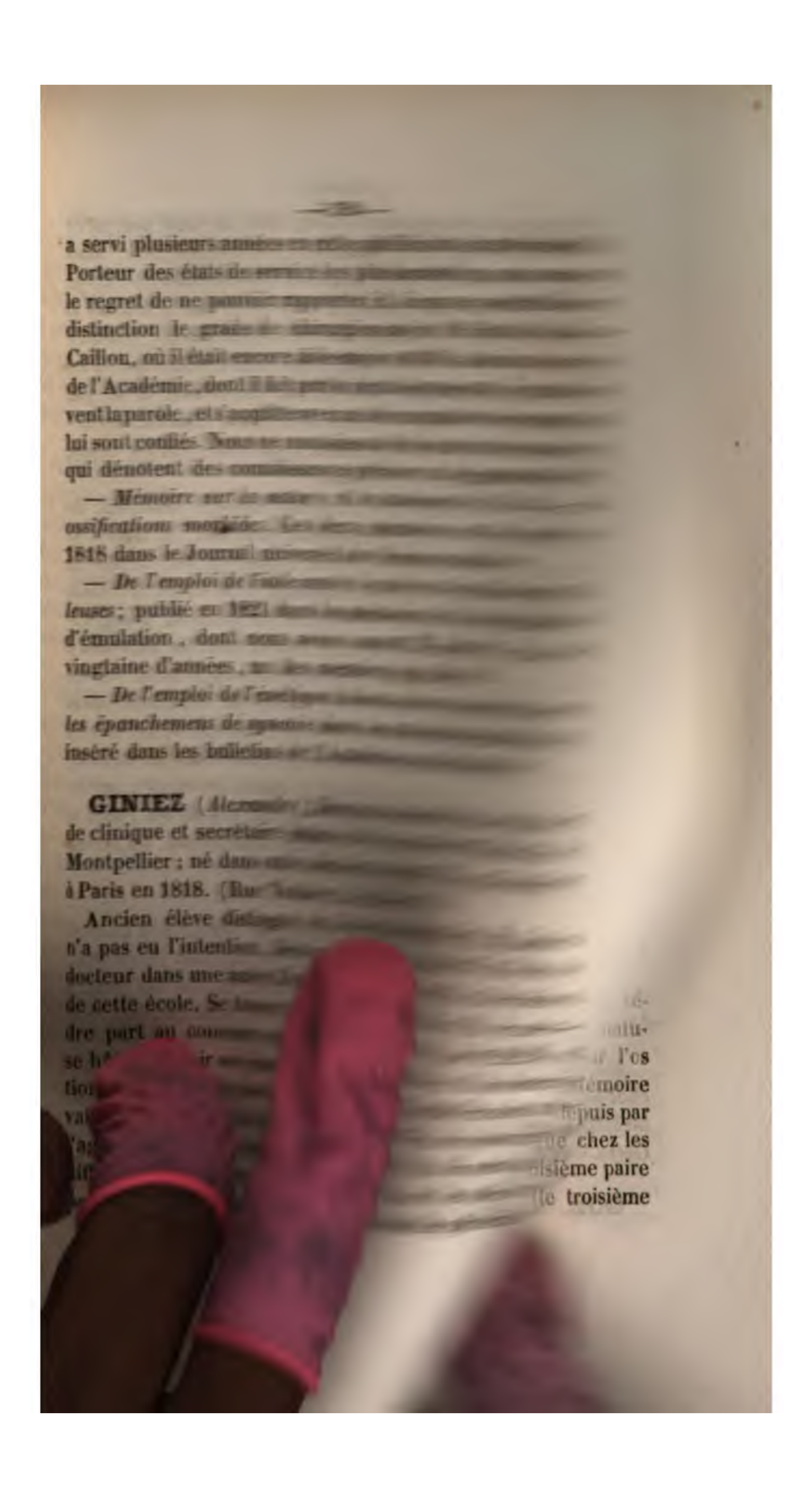
GILLET DE GRANDMONT (*Pierre-Alfred*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823; principal rédacteur et directeur du Journal des Connaissances usuelles. (Rue du Faubourg Poissonnière, 14, de 11 heur. à 1.)

M. Gillet de Grandmont a débuté par une thèse sur l'*iritis*, qui est un des premiers travaux publiés sur ce sujet et qui a souvent été citée. Ancien secrétaire général de la Société de médecine pratique, il a coopéré à la fondation de plusieurs recueils scientifiques, et est directeur-propriétaire du Journal des Connaissances usuelles, dont la collection, formant 32 volumes, a été réimprimée trois fois, et auquel il a fourni un très grand nombre de mémoires, d'articles sur la médecine, l'agriculture, l'économie publique et domestique. Il prépare dans ce moment un grand travail sur l'*action des médicamens héroïques, simples ou composés, comparés dans leur emploi sur l'homme et les animaux à l'état morbide;* suivi de l'examen des divers systèmes thérapeutiques, depuis les anciens jusqu'à nous, y compris les systèmes des homœopathes et des hydropathes.

GILLETTE, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du Bureau central, secrétaire général de la Société médicale d'émulation; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain, 28, de 3 heur. à 5.)

GIMELLE (*Pierre-Louis*) O. ✻, MEMBRE DE L'ACAD[illegible] R. DE MÉDECINE (section de médecine opératoire); ex-[illegible] gien à l'hôtel royal des Invalides; [illegible] à l'hôpital militaire du Gros-[illegible] melle, commune de [illegible] teur à Paris en 181[illegible]

M. Gimelle est [illegible]



a servi plusieurs

Porteur des états

le regret de ne

distinction le

Caillou, où il était

de l'Académie,

vent la parole, et

lui sont confiés.

qui dénotent des

— *Mémoire*

ossifications

1818 dans le Journal

— *De l'emploi de*

leuses; publié en 1821

d'émulation, dont

vingtaine d'années,

— *De l'emploi de l'*

les épanchemens de

inséré dans les

GINIEZ (*Alexandre*

de clinique et secrétaire

Montpellier; né dans

à Paris en 1818. (Rue

Ancien élève

n'a pas eu l'intention

docteur dans une

de cette école. Se

dre part au

l'os

émoire

puis par

chez les

sième paire

troisième

vons dire de ce traitement, c'est qu'il est infiniment plus rationnel que l'extension opérée par les lits mécaniques et que la section des muscles du dos, et nous avons bien des raisons pour croire aux avantages que MM. Godier et Chailly lui reconnaissent.

GŒURY-DUVIVIER (*Jean-Louis*), OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1831 ; ancien chirurgien militaire au service de la Pologne; fondateur, avec Devergie l'aîné, du dispensaire Saint-Côme pour les maladies des organes génito-urinaires. (Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 14.)

Il est fâcheux pour M. Gœury-Duvivier qu'il ait été forcé ou qu'il ait jugé convenable de se pourvoir par la voie de la publicité, car son début avait été assez heureux pour qu'il pût espérer réussir par les moyens ordinaires. Ancien libraire, il était simplement étudiant en médecine lorsque la Pologne chercha à secouer le joug; il se fit alors recevoir officier de santé pour avoir occasion de lui offrir ses services. Parti de Paris en mai 1831, pour Varsovie, il fut immédiatement nommé médecin ordonnateur de l'hôpital de la Garde, puis chirurgien du 2e corps d'armée et chirurgien-major d'état-major. Dans ces différens postes, il montra un dévoûment et un zèle que les autorités locales récompensèrent par la croix d'officier du mérite militaire, et que les membres des diverses commissions médicales françaises envoyées en Pologne se plurent à reconnaître officiellement.

De retour à Paris au moment où le choléra y éclata, M. Gœury-Duvivier mit à la disposition des autorités du 7e arrondissement, dans lequel il se fixa, les connaissances qu'il avait pu acquérir sur cette maladie, fut nommé membre et secrétaire de la commission médicale de cet arrondissement, fut même adjoint à M. Magendie pour le service des cholériques à l'Hôtel-Dieu, et adressa, tant aux autorités administratives qu'à nos deux académies, des observations qui furent favorablement accueillies et mentionnées honorablement. La croix de la Légion-d'Honneur fut même demandée pour lui par M. Breschet et le maire du 7e arrondissement. Ce fut à cette époque qu'il fonda, avec feu Devergie l'aîné,

un dispensaire pour les maladies des voies urinaires et des organes génitaux, sur lesquelles il a publié un ouvrage semi-scientifique qui l'a lancé dans la voie où nous lui avons reproché de s'être laissé aller dans le commencement de cet article.

GOGOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue des Trois-Pavillons, 4, de midi à 2 heur.)

GONDRET (*Louis-François*), Docteur en médecine; né à Auteuil, près Paris, en 1776; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue Saint-Honoré, 367, de 10 heur. à 1.)

M. Gondret est surtout connu tant par les efforts qu'il n'a cessé de faire pour répandre la méthode des révulsifs cutanés, que par l'heureuse application qu'il a faite de ces agens thérapeutiques dans certaines affections de l'œil, comme la *cataracte* et l'*amaurose*, et par la pommade ammoniacale qu'il emploie à cet effet et qui porte son nom. Les succès qu'il en a obtenus ont été assez saillans pour déterminer le conseil des hôpitaux à lui confier, dans les salles de l'Hôtel-Dieu, un service spécial pour le traitement des maladies des yeux. Il a occupé ce service pendant les années 1831, 1832 et 1833, et n'en a été privé que sur la réclamation des chirurgiens de cet hôpital qui firent valoir, à son préjudice, leurs droits exclusifs au traitement des malades admis dans les salles chirurgicales. L'administration des hôpitaux n'avait cependant agréé ses services que sur le rapport favorable qu'avaient fait de sa méthode, en 1817 l'Institut, en 1830 l'Académie de médecine. M. Gondret a surtout dans M. Lisfranc un zélé défenseur et ardent propagateur de sa méthode.

Les écrits de M. Gondret sont les suivans : *Considérations sur l'emploi du feu en médecine*, etc.; 1818-20, in-8°. — *Mémoire concernant les effets de la pression atmosphérique sur le corps humain, l'application de la ventouse*, etc.; 1819, in-8°. — *Observations sur les maladies des yeux*; broch. in-8°, 1825, réimprimée en 1826 et 1828. — *Réfutation du rapport fait à l'Académie de médecine par MM. Adelon, Pariset, Orfila, Andral, Ségalas, sur*

les expériences du docteur anglais David-Berry sur l'absorption externe ; in-8°, 1825. — *Tableau analytique des modifications que le docteur Gondret s'est efforcé d'introduire dans la physiologie, la pathologie et la thérapeutique;* in-4°, 1828. — *Tableau des forces qui régissent le corps humain;* broch. in-4°, 1828. — *Des effets de la dérivation et appendice à mes observations sur les affections cérébro-oculaires;* broch. in-8° 1832. — Une nouvelle édition et *Troisième appendice à ses observations sur les affections cérébro-sensoriales;* broch. in-8°, 1835. — *Des effets de la dérivation sur un cas de cataracte ;* broch. avec lithographies, 1836. — *Examen critique de l'ouvrage du docteur Sichel concernant l'ophtalmie, la cataracte et l'amaurose;* broch. in-8°, 1837.—*Nouvelles observations sur le traitement de la cataracte sans opération et sur les obstacles que l'administration oppose à son efficacité,* broch. in-8°, 1839. — *De la flamme à petites dimensions employée contre la douleur, la débilité, la torpeur,* etc.; broch. in-8°, 1843.

GONTIER (*Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Saint-Honoré, 364, de midi à 2 heur.)

GORY, Docteur en médecine - dentiste. (Boulevart Bonne-Nouvelle, 1.)

GOSSELIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1843; prosecteur et agrégé en exercice à la Faculté. (Rue Ste-Avoye, 9, de 4 heur. à 6.) — Brillant début, comme on le voit.

GOUEY (*A.-P.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 149, de 2 heur. à 4.)

GOUJON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue de Sèvres, 8, de midi à 1 heur.)

GOULLIN, Docteur en médecine-oculiste, reçu à Montpellier en 1811. (Rue Saint-Honoré, 353, de 11 heur. à 2.)

GOUPIL (*Auguste*) ✻, Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du 2e arrondissement; né à Paris en 1794; reçu docteur également à Paris en 1818. (Rue des Orties-Saint-Honoré, 9, de 1 heure à 2.)

Indépendamment d'une bonne thèse inaugurale sur la *Coqueluche*, M. Goupil a publié dans plusieurs journaux et dictionnaires de médecine un assez grand nombre de mémoires qui dénotent un observateur éclairé et bien pénétré de l'importance de tout ce qui tient aux détails de la pratique ordinaire. Ces mémoires ont pour sujet la *Varioloïde et les revaccinations*; — *la Phlébite*; — *le Nitrate d'argent à haute dose dans les hémorrhagies*; — *l'Acupuncture*; — *le Scorbut*; — *les Contre-stimulans*; — *la Phlegmasie alba-dolens*, 1825; — *le Choléra asiatique*, 1831; — *le Seigle ergoté*, 1827 et 1833; — *la Goutte*, 1836; — *la Grossesse*, 1836; — *la Migraine*, 1837.

GOURAUD, Docteur en médecine; agrégé en exercice à la Faculté; médecin du collége Stanislas; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de l'Université, 25, de 3 heur. à 5.) — M. Gouraud est, si nous ne nous trompons, le fils du docteur Gouraud de Tours, auquel on doit plusieurs écrits, entre autres, une *Démonstration des principales opérations de chirurgie*, publiée à Tours en 1815. Il est surtout connu par la bonne direction qu'il donne au *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, qu'il publie avec M. Lebandy.

GOURY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819; ancien élève de l'Hôtel-Dieu, où nous l'avons connu un des disciples laborieux de Dupuytren; n'exerce plus et jouit de la réputation d'amateur de peinture très éclairé. (Cité Bergère.)

GRABOWSKI (*Stanis.-Alexan.*) Docteur en médecine; chevalier de l'ordre militaire de Pologne; né à Grabowa et Imaki

(royaume de Pologne) en 1808; reçu docteur à Paris en 1838. (Rue Grange-Batelière, 30, de 2 heur. à 4.)

De tous les Polonais qui, obligés par les tourmentes politiques, d'accepter l'hospitalité de la France, ont embrassé la carrière médicale, il en est peu qui aient mieux compris leur position que M. Grabowski. Il a reconnu que le meilleur moyen de se rendre digne du généreux accueil qu'on reçoit en pays étranger, c'est d'en accepter loyalement les mœurs, les lois, et de chercher par le travail à s'y créer une position honorable. Disposé par son éducation première à l'étude de la médecine, il s'est rendu cette étude facile et fructueuse par la fréquentation des hôpitaux où il s'est familiarisé de bonne heure avec tous les détails de la pratique sous d'habiles maîtres dont il est devenu l'ami.

M. Grabowski, ayant eu occasion de reconnaître combien sont défectueux les moyens actuellement employés pour traiter cette maladie si commune et si douloureuse que constitue l'ongle rentré dans les chairs (*onyxis*), en a fait l'objet d'une étude spéciale, et a trouvé pour la guérir un moyen aussi simple que peu douloureux, qui nous paraît préférable à tous les autres. Ce moyen consiste à remédier à la convexité de l'ongle par un appareil qui relève ses bords incarnés en même temps qu'il déprime sa partie centrale ou convexe. C'est tout simplement une petite lame ou bande soit d'argent soit d'acier, demi circulaire, dont les deux extrémités sont disposées en forme de crochets ou de hameçons pour saisir les bords de l'ongle en passant entre lui et les chairs, et dont le milieu est percé d'un trou garni d'un écrou propre à recevoir une vis de pression. Cet appareil, fixé au moyen de petites bandelettes, remplit comme on le voit, dans les cas simples, heureusement les plus fréquens, l'indication la plus urgente, qui est de soustraire les chairs à la pression qu'elles éprouvent de la part de l'ongle, et permet au malade de marcher presqu'immédiatement. Expérimenté un grand nombre de fois, en présence et sur la recommandation des hommes les plus compétens, il compte déjà de nombreux succès, et mérite de fixer sérieusement l'attention des praticiens.

GRASSET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue des Martyrs, 60, de 1 heur. à 3.)

GRATIOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement. (Rue Pastourelle, 34, de 1 heur. à 2.)

GRAUGNARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841; agent de la société géologique de France (qui nous est parfaitement inconnu). (Rue du Vieux-Colombier, 26, de midi à 2 heur.)

GRÉMILLY (*Louis-Fr.-Arsène*), Docteur en médecine; né en 1796, à Hamel-Beaumont (Somme); reçu docteur à Paris en 1820. (Rue Neuve-St-Eustache, 36, de 11 heur. à 1.)

M. Grémilly a long-temps habité le 9e arrondissement, où il a rempli pendant près de dix ans les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance avec un zèle et un dévoûment dignes d'éloges. Fixé depuis une quinzaine d'années dans le populeux, mais riche quartier St-Eustache, il se livre exclusivement à la pratique et n'a sollicité aucun emploi, aucune place, dans le désir unique de conserver une complète indépendance. Il a publié plusieurs mémoires: entre autres, dans le Journal Universel des Sciences médicales de. 1822 et 1823, sur la *possibilité de guérir les affections syphilitiques sans mercure*, avec des remarques et des observations sur les dangers que ce médicament peut faire courir en déterminant par son action des symptômes maladifs conformes à ceux que l'on rencontre dans la syphilis; puis en 1832, sur le *choléra-morbus*, une brochure dans laquelle il signale comme les deux grandes causes de cette maladie, l'action épidémique et la frayeur. Il a aussi pratiqué une immense quantité de vaccinations, et dans deux distributions de médailles, faites à titre d'encouragement, il en a obtenu le plus grand nombre.

GRENET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Charlot, 45, de midi à 3 heur.)

GRENIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue St-Dominique, 173, de 1 heur. à 2.)

GREISELY ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major de la 5e légion; reçu docteur à Paris en 1820. (Boulevart Bonne-Nouvelle, 11, de 4 heur. à 5.) — N'a rien fait, rien écrit pour la science qui nous soit connu.

GRIMAUD (*Aimé*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ex-chirurgien de la 11e légion et médecin-honoraire du bureau de bienfaisance du 11e arrondissement; né à Angers en 1790; reçu docteur à Paris en 1818. (A long-temps habité la rue Christine, actuellement rue de la Chaussée-d'Antin, 62, de 10 heur. à midi.)

M. Grimaud (d'Angers), qu'il ne faut pas confondre avec M. Grimaud de Caux, est, si nous sommes bien informé, l'arrière neveu de Grimaud de Montpellier, l'illustre auteur du *Cours sur les fièvres*. Paraissant dans son début vouloir se livrer à l'enseignement, il a fait avec succès plusieurs cours de pathologie interne et a lu, soit à l'Institut, soit à l'ancienne Société de la Faculté et à l'Académie R. de médecine, qui a succédé, comme on le sait, à cette société, plusieurs intéressans mémoires parmi lesquels nous avons surtout remarqué les suivans :

— *Des phlegmasies folliculaires ou phlegmasies blanches des membranes muqueuses*, (lu à l'Institut et imprimé en 1820).

— *Anatomie pathologique des fièvres putrides et des gastro-entérites* (lu à la Société de la Faculté, en 1820).

— *Des phlegmasies rouges ou érythèmes des membranes muqueuses* (lu à l'Académie R. de médecine et imprimé en 1823).

— *Des pneumonies et de l'anatomie morbide qui les distingue* (lu également à l'Académie de médecine, en 1825).

— *Sur les propriétés médicinales du grenadier* et *de l'huile d'Euphorbia Latyris*, qu'il a le premier expérimentée et fait connaître en France (imprimé en 1825).

M. Grimaud avait fondé, il y a 18 ou 20 ans, deux journaux de médecine (le *Propagateur* et le *Censeur des sciences médicales*)

dans lesquels il a inséré plusieurs faits de pratique très impo tans, par exemple sur la *catalepsie*, *l'extase* et *l'hystérie;* sur l *tétanos* et la *rage*. Il a aussi fait imprimer un *précis sur un nouvelle doctrine médicale fondée sur l'anatomie pathologique et modifiant celle de Pinel, Broussais, Tamassini*, 1829; il a adressé à peu près à la même époque plusieurs observations à l'autorité compétente sur la nécessité de modifier l'enseignement médical, de créer un comité royal de médecine, de perfectionner le service médical des hôpitaux et hospices civils de Paris.

De 1830 à 1840 M. Grimaud s'est plus occupé de pratique que de littérature médicale; mais, depuis, il a repris courage et a publié : en 1842, un *Mémoire sur la cataracte et les moyens de la guérir sans opération chirurgicale*; en 1843, un *Exposé analytique et expérimental des divers caustiques*, et l'énoncé de plusieurs nouveaux *qu'on peut substituer à l'instrument tranchant dans la cure des cancers*, *squirres*, *scrofules*, etc.; enfin cette année même (1844), une note sur le *traitement des phthisies*, *asthmes*, *catarrhes par l'ammoniaque*, employé en frictions, en fumigations. Il annonce comme devant paraître bientôt de nouveaux élémens de pathologie médicale... Dans tout ce qu'a écrit M. Grimaud on trouve une précision et une pureté de langage qui décèlent un homme lettré : ce qui n'étonne pas quand on sait qu'ayant été fort jeune professeur de belles-lettres au lycée d'Angers, il a publié, dans le cours même de sa carrière médicale, plusieurs ouvrages de littérature élémentaire, tels qu'un *alphabet philosophique ou l'art de lire par les sons*, (1839); une *grammaire latine de Lhomond, complétée et simplifiée* (1841), qui a même été adoptée par le Conseil R. de l'instruction publique.

GRISOLLE, Docteur en médecine; ancien chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu; médecin du Bureau central des hôpitaux; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue Saint-Georges, 33, de midi à 1 heur.) — Est surtout connu par l'ouvrage qu'il a publié en 1841 sous le titre de : *Traité pratique de*

la Pneumonie aux différens âges, et dans ses rapports avec les autres maladies aiguës et chroniques (1 vol. in-8° de 750 pag.); ouvrage auquel la presse médicale a fait l'accueil le plus favorable, et que les praticiens mettent au nombre des meilleurs travaux que notre époque a vus éclore.

GROLLET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Rue Montmartre, 130, de 10 heur. à midi.)

GROSJEAN, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1825; médecin du bureau de bienfaisance du sixième arrondissement et de la Société d'encouragement sous le patronage de la Reine. (Faubourg du Temple, 12, de 2 heur. à 3.)

GUENEAU DE MUSSY ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de physique et de chimie médicales); médecin de l'Hôtel-Dieu; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue de Tournon, 12, de 10 heur. à midi.) — M. Gueneau de Mussy est un homme consciencieux, un médecin éclairé, que ses longs succès dans la pratique et le sentiment profond qu'il a de la dignité de son art ont placé depuis long-temps au nombre des hommes dont peut se glorifier le corps médical. Membre de l'Académie depuis sa fondation, il y prend souvent la parole et jouit du rare privilége d'y être écouté avec une religieuse attention, parce qu'il ne parle jamais que pour concilier des opinions extrêmes et ramener l'assemblée aux vrais principes. Il a plusieurs fois été rapporteur de la commission des remèdes secrets; ses rapports sont des modèles d'indépendance et de précision que doivent admirer les charlatans eux-mêmes, dont il a souvent déjoué les projets.

GUENEAU DE MUSSY (*Noël*), Docteur en médecine (neveu du précédent); ancien chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu; médecin du Bureau central; reçu docteur à Paris en 1829. (Rue Garancière, 13, de 11 heur. à 1.)

GUENEAU DE MUSSY, DOCTEUR EN MÉDECINE (fils du membre de l'Académie); reçu docteur à Paris en juillet 1844.

GUÉRARD (*Alphonse*) ✳, DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé à la Faculté; membre adjoint du conseil de salubrité, et médecin de l'hôpital Saint-Antoine; reçu docteur à Paris en 1827. (Carrefour de l'Odéon, 10, de 11 heur. à midi.)

M. Guérard est incontestablement un homme de savoir, mais auquel il a manqué, pour tirer de ses connaissances le parti avantageux qu'il était en droit d'en attendre, de pouvoir les présenter sous un jour qui leur donnât plus d'éclat. Elève de l'Ecole normale, il se livra tard à l'étude de la médecine; mais apportant dans cette étude le sang-froid dont il avait pris l'habitude dans la fréquentation des laboratoires de physique et de chimie, il fit de rapides progrès, si bien qu'avant d'être reçu docteur, il obtint plusieurs premiers prix à l'Ecole pratique, et que, deux années après sa réception (1829), il concourut avec succès pour l'agrégation.

Depuis cette époque M. Guérard a figuré dans quatre concours pour des chaires à l'Ecole : en 1831 pour celle de physique médicale; en 1838 pour celle d'hygiène, où il eut cinq voix sur onze; en 1839 pour celle de thérapeutique et de matière médicale; enfin en 1843 pour celle de physique médicale qu'il avait déjà disputée en 1831. Dans chacun de ces concours il montra un grand fond d'instruction. Celui dans lequel il se distingua particulièrement, comme on le voit par la faible distance qui le sépara du but, est celui qui fut ouvert pour la chaire d'hygiène. La thèse qu'il composa et soutint à cette occasion a pour titre : *Des inhumations et des exhumations considérées sous le rapport de l'hygiène*. Elle forme un véritable traité complet, tant historique que pratique, sur la matière, et atteste non seulement de profondes connaissances en physique et en chimie, mais encore une grande habileté à faire de ces connaissances une application à la médecine proprement dite.

M. Guérard a peu écrit; nous ne connaissons de lui, en dehors

des thèses qu'il a composées pour les concours auxquels il a pris part, que quelques mémoires insérés dans les Annales d'hygiène, et les articles qu'il a fournis à la 2ᵉ édition du Dictionnaire en 25 volumes. Parmi ces articles on remarque ceux consacrés aux mots *chaleur*, *climat*, *eau*, *électricité*, *froid*, *lait*, etc. Il s'est présenté à l'Académie pour la place vacante, il y a trois ou quatre ans, dans la section d'hygiène, à laquelle fut nommé M. Royer-Collard, qui avait déjà remporté sur lui, deux ans avant, la chaire d'hygiène à la Faculté.

GUÉRIN (*Jules*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (Section de pathologie médicale) ; chargé du service spécial des difformités à l'hôpital des enfans ; rédacteur en chef de la Gazette médicale ; directeur-propriétaire de l'établissement orthopédique de la Muette ; né en 1801 à Boussu (Jemmapes) ; reçu docteur à Paris en 1826. (Rue Neuve-Racine, 14, et à son établissement, à la Muette, à Passy.)

Malgré la diversité de ses travaux, M. Guérin est aujourd'hui classé parmi les orthopédistes ; et certes, s'il n'eût fallu que de belles connaissances, de l'esprit et de la ténacité pour faire parvenir cette spécialité à la hauteur des autres points de la science, M. Guérin était l'homme capable de le faire. Il a eu malheureusement un grand tort à nos yeux, qu'il nous permette de le dire, c'est de s'être trop hâté de recueillir le fruit de ses premiers travaux en ce genre, et de s'être placé, en créant de suite à grands frais un établissement somptueux, dans la nécessité de ne reculer qu'avec peine devant sa propre expérience ou les observations de ses adversaires.

Aussi qu'est-il arrivé ? c'est que dans le court espace de dix ou douze ans, qui sépare ce jour-ci de celui où M. Guérin a débuté dans la spécialité, sa carrière scientifique a été une lutte continuelle où, tour à tour vainqueur et vaincu, il est parvenu à démontrer qu'à part quelques données physiologiques acquises à la science, tout ce qui tient au traitement des difformités de la taille pourrait bien n'avoir été jusqu'ici qu'une illusion, pour ne pas

dire plus. Quel rapport y a-t-il, en effet, entre l'*extension sygmoïde*, qu'il donnait il y a quelques années comme une méthode bien supérieure à l'extension parallèle, dont il se plaisait alors à faire ressortir les inconvéniens qu'il avait d'abord méconnus, et la section des muscles du dos qu'il voudrait faire prévaloir aujourd'hui? Aucun, si ce n'est de ne ressortir ni l'une ni l'autre, à notre avis, d'une juste appréciation, soit des causes des courbures de l'épine, soit des altérations pathologiques qu'elles entraînent.

Mais n'anticipons pas sur le jugement que l'Académie de médecine va se voir bientôt forcée de porter sur les vues orthopédiques de M. Guérin, et bornons-nous à énumérer ses travaux sur les difformités du système osseux, travaux dont l'Académie des Sciences a récompensé la partie physiologique et non la partie thérapeutique d'un de ses prix annuels, comme elle l'a fait la même année pour M. Bouvier. Ces travaux se composent d'une série de mémoires sur :

1° L'*extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine*, lu à l'Académie de médecine en 1835; — 2° les *Moyens de distinguer les déviations simulées de la colonne vertébrale des déviations pathologiques*, présenté à l'Académie en 1836, et précédé de trois rapports; — 3° une *nouvelle Méthode de traitement du Torticolis ancien*, présenté à l'Institut en 1838; — 4° l'*Étiologie générale des Pieds-bots congéniaux*, lu à l'Académie en 1838; — 5° les *Variétés anatomiques du Pied-bot congénial, dans leurs rapports avec la rétraction musculaire convulsive*, présenté à l'Institut en 1839; — 6° les *Caractères généraux du Rachitisme*, lu à l'Institut en 1837; — 7° des *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des Difformités du système osseux*, exposées à l'ouverture des conférences cliniques sur les difformités, à l'hôpital des enfans; — 8° l'*Étiologie générale des Déviations latérales de l'Épine par rétraction musculaire active*, lu à l'Institut en 1839; — 9° un *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale, datant de sept mois, et réduite par une méthode particulière*; — 10° de *nouvelles Recherches sur le Torticolis ancien, et sur le traitement de cette*

1837; homœopathe. (Rue Notre-Dame-de-Lorette, 29, de midi à 2 heur.) — A fait imprimer à Lyon, en 1832, un mémoire sur le *Traitement homœopathique du choléra-morbus*, et, en 1834, un exposé de la *Doctrine homœopathique, examinée sous les rapports théorique et pratique.*

GUIARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1813. (Rue Miroménil, 33, de midi à 2 heur.)

GUIBERT (*Franc.-Théod.*), Docteur en médecine; reçu à Paris en 1821. (Rue d'Argenteuil, 34.) — N'exerce plus; — a publié en 1824 un volume de *Recherches et observations pratiques sur le Croup et la Coqueluche.* On lui doit aussi des mémoires sur l'*Emploi de la valériane dans les maladies nerveuses*; sur la *Méthode endermique appliquée au traitement des hydropisies*; sur le *choléra.*

GUIBOURT (*Nic.-J.-B.-Gast.*), Membre de l'Académie R. de médecine, pharmacien (section pharmacie), non reçu médecin; professeur et agent de comptable de l'Ecole de pharmacie; né à Paris en 1790. (Rue Feydeau, 22.) — Passe pour un de nos chimistes distingués et a publié plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque une *histoire abrégée des drogues simples* (2 vol. in-8°), qui a trois éditions, dont la dernière est de 1836; — Une *pharmacopée raisonnée*, publiée avec M. Henry (2 vol. in-8°) dont la 2ᵉ édition est de 1834; — plusieurs rapports à l'Académie sur les remèdes secrets, les eaux minérales, etc., etc.

GUIBOUT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1813. (Quai de la Tournelle, 43, de 8 heur. à 9.)

GUILBERT (*A.-M.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831; professeur à l'Ecole de pharmacie d'histoire naturelle pharmaceutique; zoologie. (Rue de Sèvres, 45.)

GUILLARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en

1829. (Rue du Sentier, 3, de 11 h. à 1.) — A publié en 1832 un mémoire sur les *rétrécissemens de l'urètre et les rétentions d'urine*.

GUILLARD D'ARCY, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1824. (Rue St-Florentin, 10, de 8 heur. à midi.) — A écrit quelque chose sur la *mélancolie*, et traduit de l'anglais quelques ouvrages de médecine.

GUILLEMAUD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819; médecin du bureau de bienfaisance et de l'asile du 1er arrondissement. (A Chaillot, Grande Rue, 93, de 10 h. à midi.)

GUILLEMOT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue de la Michodière, 12, de 2 heur. à 4.)

GUILLERY, Officier de santé, reçu en 1827. (Rue de la Ferronnerie, 8.)

GUILLET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Cassette, 13, de midi à 2 heur.)

GUILLIÉE ✻, Docteur en médecine; ancien directeur de l'institution des jeunes aveugles de Paris; né à Bordeaux en 1780; reçu docteur à Paris en 1807. (Rue Monsigny, 7.) — M. Guilliée est simplement indiqué dans l'Annuaire médical comme *occuliste n'exerçant plus;* mais on a omis de dire qu'il est l'auteur d'une drogue dite *anti-glaireuse* qui fit, il y a une vingtaine d'années, une concurrence acharnée au *purgatif Leroy* et aux *pilules Morison*, et qui, annoncée par des libelles jetés à profusion dans tous les coins de la France, lui a donné plus de fortune que n'en eussent pu gagner vingt médecins exerçant par la voie scientifique... Avant de se lancer dans le chemin de traverse, M. Guilliée avait publié quelques *recherches sur la cataracte* et sur la *goutte sereine*, 1818; — un *mémoire sur l'instruction des aveugles*, 1820; — un *recueil d'observations et de mémoires ophtalmologiques*, de 1819 à 1821.

GUILLON ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien consultant du Roi, etc., etc., né aux environs de Tours; reçu docteur à Paris en 1820. (R. Neuve-St-Augustin, 18, de midi à 2 h.)

Ancien chirurgien des hussards de la garde, M. Guillon occupe aujourd'hui une place honorable parmi nos praticiens les plus éclairés et les plus sincèrement dévoués aux exigences de la pratique. C'est lui qui, en 1830, transforma le palais de la Bourse en ambulance destinée à recevoir les blessés auxquels il prodigua des soins avec un zèle dont tous les habitans de ce quartier ont conservé le souvenir.

M. Guillon s'est occupé d'une manière particulière à perfectionner le traitement des maladies des voies urinaires. Il s'est surtout attaché à démontrer l'insuffisance contre les rétrécissemens de l'urètre, de la dilatation et de la cautérisation, et leur a substitué une nouvelle méthode de moucheture et de débridement, qui a depuis long-temps entre ses mains les plus heureux résultats. Ses vues à cet égard ont été développées, il y a bien des années, soit à la société de médecine, dont nous l'avons connu secrétaire en 1821, soit dans la Revue médicale, et dans la Gazette des Hôpitaux, où se trouvent établis ses droits à la priorité pour l'emploi rationnel de ces moyens. Il a perfectionné le brise-pierre de M. Heurteloup, en lui ajoutant : 1° une pièce centrale qui dégage les mors du détritus de la pierre et dispense de retirer plusieurs fois l'instrument dans le cours de l'opération; 2° un levier qui rend le brisement plus facile et très prompt. On trouve de lui dans le numéro d'avril 1843 du Journal des Connaiss. médico-chirurg. un nouveau procédé pour guérir la deuxième espèce d'hypospadias : c'est l'établissement d'un urètre entre la peau et les corps caverneux. Enfin nous venons de lire dans le n° de janvier (1844) du même journal, la description d'un nouveau moyen de guérir l'hydrocèle : il consiste à laisser quelque temps une bougie dans la tunique vaginale.

GUILLOT (*Natalis*), DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé libre à la Faculté; médecin du bureau central, actuellement à l'hos-

pice de la vieillesse ; reçu docteur à Paris en 1828. (Place de l'Odéon, 4, de 10 heur. à midi.)

M. Guillot a publié plusieurs écrits, mais le plus important est celui qu'il vient de faire paraître (1844) sous le titre de : *Exposition anatomique de l'organisation du centre nerveux dans les quatre classes d'animaux vertébrés* (ouvrage couronné par l'Académie R. des Sciences de Bruxelles) ; 1 vol. in-4° de 370 pages avec 18 planches contenant 224 figures. Différant en cela des recherches qui ont été faites jusqu'ici, M. Guillot s'est principalement occupé dans cet ouvrage de l'examen de la substance nerveuse grise et des masses organiques qu'elle forme. Il a cherché à faire connaître non seulement les changemens multiples de ces masses, mais encore leurs véritables rapports avec une portion intéressante du centre nerveux, qu'il nomme *lamelle intermédiaire*. Il résulte de ces rapports des modifications imprimant à l'organisation de chaque famille animale des caractères particuliers. Il y a joint des études microscopiques sur la substance nerveuse et de nombreux détails anatomiques sur l'origine des nerfs, la structure de la moëlle épinière et de sa protubérance, etc., etc.

GUINDET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Rue de la Victoire, 9 quater, de midi à 2 heur.)

GUYÉTANT (*Sébastien*) ✠, Docteur en médecine, et correspondant de l'Académie ; ex-médecin des épidémies de l'arrondissement de Lons-le-Saulnier et secrétaire de la Société d'émulation du Jura ; né à Lons-le-Saulnier en 1777 ; reçu docteur à Paris en 1801. (Rue Saint-Nicolas-d'Antin, 24, mardi et samedi, de midi à 2 heures.)

M. Guyétant est un de nos praticiens qui ont rempli dignement leur carrière. Ayant exercé long-temps à Lons-le-Saulnier, il s'y est fait connaître d'une manière honorable et y a laissé des regrets. Il a publié, en 1808, le prospectus de la Flore du Jura et le *Catalogue des plantes et fleurs visibles qui croissent*

dans les montagnes de ce département jusqu'à la Saône; — Mémoire sur l'agriculture du Jura, couronné au concours de la Société d'émulation en 1822 et mentionné honorablement par l'Académie R. des Sciences, pour le concours Monthyon, en 1835; — *Mémoire sur l'industrie du Jura*, couronné par cette même société en 1825; — Comptes-rendus des travaux de la même société, de 1822 à 1834, imprimés à Lons-le-Saulnier; — Un grand nombre de mémoires adressés ou lus à plusieurs sociétés savantes, sur la médecine, l'histoire naturelle et l'agriculture; ces travaux ont surtout rapport à la statistique du Jura.

Comme praticien, M. Guyétant a déployé le plus grand zèle pour la propagation de la vaccine: le département du Jura lui doit plus de 20,000 vaccinations. En 1807, il a obtenu la première médaille d'encouragement que le gouvernement ait accordée à ce sujet. En 1808 et 1809, il a obtenu la même distinction, et il a reçu en 1810 le premier des grands prix de vaccine, puis huit médailles de 1811 à 1831. Etant venu se fixer à Paris, il y a publié en 1836: *le Médecin de l'âge de retour et de la vieillesse*, ou *conseils aux personnes des deux sexes qui ont passé 45 ans;* 1 vol in-8°; ouvrage qui a eu les honneurs de deux éditions. — *Conseils aux femmes sur la leucorrhée;* — *Le Guide médical des curés, des dames de charité et des gardes-malades, etc.*

GUYÉTANT fils, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement; reçu à Paris en 1826. (Rue des Petites-Ecuries, 13, de 11 heures à 1.)

GUYOT (*Jules*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue Bleue, 18.)

Si on en juge par la nature des travaux qu'a jusqu'ici publiés M. Jules Guyot, on est disposé à penser qu'il dirige plutôt ses vues vers la philosophie de la science que vers la pratique de l'art. Ces ouvrages, tous frappés au coin d'une connaissance approfondie des lois qui règlent les rapports réciproques des corps entre

eux et des élémens primordiaux qui entrent dans leur composition, sont les suivans :

Discours sur la vie universelle; — Du goût et des saveurs; — Des mouvemens de l'air et des pressions de l'air en mouvement (in-8°, 1835); — *Mémoire sur la fracture du col du fémur*, avec fig., in-8°, 1834; — *Mémoire sur la staphyloraphie; — Traité de l'Incubation, ou de l'Emploi de la chaleur dans les plaies, les maladies de la peau, le rhumatisme, la péritonite puerpérale, l'œdème, le phlegmon, les tumeurs blanches;* 1 vol. in-8°, 1842.

M. Guyot a aussi fait de ses connaissances en physique une heureuse application à l'économie industrielle. C'est à lui que sont dus les nouveaux appareils d'éclairage connus sous le nom de *lampes à hydrogène liquide;* ce liquide, comme on doit le savoir, n'est autre chose qu'un mélange d'alcool et de térébenthine.

H

HAAS, Docteur en médecine, reçu à Gottingue en 1822, autorisé à exercer en France en 1830. (Rue Richer, 2, de 2 heur. à 4.) — Ce M. Haas n'est pas l'auteur du Mémorial de Médecine homœopathique, traduit, en 1834, de l'Allemand par M. Jourdan.

HADRE, Officier de santé, reçu en 1841. (Rue Saint-Thomas-d'Enfer, 5.)

HAGUETTE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue des Déchargeurs, 3, de midi à 2 heur.)

HAMARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue du Dragon, 34, de 4 heur. à 6.)

HAMEL (*A.*) ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie médicale) ; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue Poissonnière, 21, de 1 heur. à 2.) — Nous ne connaissons de M. Hamel qu'un mémoire très judicieusement écrit en 1838, sur les enfans trouvés et sur le danger de la suppression des Tours dans la ville de Paris. M. Hamel est d'ailleurs un praticien éclairé et d'une tenue toute médicale. Il parle rarement à l'Académie ; nous l'avons cependant entendu lire quelques bons rapports, particulièrement sur les remèdes secrets.

HARACQUE ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820 ; chirurgien-major de la 11e légion. (Rue de Tournon, 17, de midi à 2 heur.) — Nous ne connaissons rien de lui, si ce n'est qu'il était un des élèves particuliers du professeur Chaussier.

HARDY (*Alfred*), Docteur en médecine ; médecin du bureau central ; né à Paris en 1811 ; reçu docteur également à Paris en 1836. (Rue Cadet, 19, de midi à 2 heur.) — Ancien interne des hôpitaux et ex-chef de clinique de la Faculté à la Charité, M. Hardy vient de concourir pour l'agrégation (1844) ; s'il n'a pas réussi, il sera infailliblement plus heureux au prochain concours. Il fait paraître dans ce moment, en collaboration de M. Béhier, un *Traité élémentaire de pathologie interne*, dont la presse vient d'accueillir très favorablement le premier volume.

HATIN (*Auguste-Félix*), Docteur en médecine ; chirurgien du 3e bataillon de la 9e légion ; médecin du bureau de bienfaisance du quartier de la cité ; né à Saint-Julien-du-Sault (Yonne) en 1805 ; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue du Haut-Moulin, près le quai aux Fleurs, 10, de midi à 1 heur.)

M. Hatin est un de nos jeunes confrères qui, ayant particulièrement dirigé leurs vues vers la pratique de l'art, s'y sont fait remarquer par d'utiles travaux. Il a inventé de *nouveaux instrumens propres à faciliter la ligature des polypes du nez et de la gorge*, pour lesquels l'Institut lui a décerné un prix de 2,000 fr.

Il a publié une notice explicative sur ces instrumens, et un *Mémoire sur un nouveau procédé pour la ligature des polypes de l'utérus.* On lui doit aussi un *Nouvel appareil pour les fractures de l'avant-bras;* des *Mémoires sur les moyens d'améliorer l'état sanitaire de la classe indigente;* sur l'*Epilepsie;* sur la *Cautérisation employée comme moyen curatif du croup;* sur une *Épidémie de fièvre typhoïde observée à Paris chez de jeunes enfans;* enfin des *Recherches expérimentales faites avec beaucoup de soin sur l'hémaleucose du sang, vulgairement appelée couenne inflammatoire,* et que l'Académie des Sciences a mentionnées honorablement dans sa dernière séance annuelle (1843). Ces recherches ont surtout pour but de prouver que, contrairement à une opinion assez généralement répandue, ce qu'on appelle vulgairement la *couenne du sang* n'est pas un signe infaillible d'inflammation. Elle se rencontre suivant lui dans le sang des personnes que l'on saigne pendant le travail de la digestion, et il l'a vue se développer après un exercice gymnastique un peu soutenu.

HEAUREGARD (*Joseph*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Leyde en 1817; autorisé à exercer en France en 1821. (Rue de l'Ancienne-Comédie, 18, de 1 heur. à 2.). — Ancien élève de l'Ecole pratique, M. Heauregard est un praticien aussi éclairé que zélé. Il remplit les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance du 12e arrondissement, fait partie de la commission locale de salubrité, et a obtenu la médaille dite du choléra.

HATTUTE, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1820. (Galerie Vivienne, 13, toute la journée.) — M. Hattute est le chirurgien de l'état-major de la 1re division militaire. Il est connu par les perfectionnemens qu'il a apportés à la fabrication des dents minérales, qui lui ont valu une mention honorable à l'exposition de 1839, et par les soins qu'il apporte à la confection et à l'ajustement des pièces de prothèse qui lui sont commandées.

HEBRAY O.✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en

1829; médecin-major de la garde municipale et du bureau de charité du 2e arrondissement. (Rue de la Sourdière, 19, de 10 heur. à midi.) — Nous ne connaissons rien qu'ait écrit M. Hebray; nous savons seulement qu'il est un des hommes les plus versés dans l'appréciation des armures antiques.

HÉLIE (de Méré), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue aux Fers, 18, de 10 heur. à midi.)

HELLER, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et de physiologie), reçu docteur à Paris en 1818. (Rue Saint-Florentin, 15, de midi à 2 heur.)—Nous ne connaissons de M. Heller que quelques recherches faites il y a une vingtaine d'années sur les effets de plusieurs poisons. Il vient quelquefois à l'Académie, mais n'y parle jamais. On prétend qu'il a été, dans le temps, un chaud partisan du costume académique. C'est fort bien, mais nous pensons que M. Heller néglige un peu trop un autre moyen plus goûté aujourd'hui de se distinguer de la masse.

HENNELLE (*Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien aide-major du 4e bataillon de la 11e légion et du bureau de bienfaisance du onzième arrondissement; ancien médecin de l'octroi de Paris; né à Paris en 1794; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue du Four-S.-Germ., 47, de 10 heur. à midi.)

Ancien interne des hôpitaux, M. Hennelle a concouru à la rédaction des deux derniers volumes du Dictionnaire de médecine et de l'Encyclopédie méthodique. Il a assisté M. Orfila dans ses expériences de toxicologie. A la révolution de Juillet, il a établi rue Dauphine une ambulance où il a prodigué, avec un zèle éclairé, ses soins aux blessés des deux partis. En 1832 il a préservé du choléra un grand nombre d'employés de l'octroi par des mesures dont le directeur de l'administration s'est fait un devoir de reconnaître l'opportunité et la sagesse.

HÉNOQUE (*J.-Bapt.-Bern.*), DOCTEUR EN MÉDECINE-

DENTISTE ; dentiste de l'Ecole de commerce ; reçu docteur à Paris en 1831 ; né à Paris en 1801. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 15.) — M. Hénoque est entré dans la carrière comme il serait à désirer que le fissent tous ceux qui se livrent à une spécialité, c'est à dire par la voie des études régulières et complètes. Aussi doit-il avoir sur la plupart des autres dentistes l'immense avantage d'apporter dans le traitement des maladies de la bouche les connaissances nécessaires pour apprécier leur véritable nature et leur appliquer le traitement approprié ; ce qui manque nécessairement à un grand nombre de ceux qui n'ont étudié qu'en vue de leur spécialité.

M. Hénoque était déjà docteur en médecine lorsque le choléra éclata à Paris ; le zèle qu'il déploya à cette occasion lui attira non seulement les éloges des autorités du 5e arrondissement, mais lui valut encore l'honneur d'être envoyé dans le département de l'Oise pour combattre l'horrible fléau. Il s'acquitta de cette mission avec un courage et un succès qui lui ont mérité des habitans et de l'administration locale des témoignages d'estime et de reconnaissance, dont nous avons les preuves officielles sous les yeux. Sa conduite eut même alors assez de retentissement pour que plusieurs de nos confrères des plus haut placés, parmi lesquels nous remarquons surtout MM. Fouquier, Orfila, Marjolin, Roux, Richerand, Andral, crussent convenable de le recommander au choix du Roi pour la décoration de la Légion-d'Honneur. Les succès qu'il obtient dans la spécialité à laquelle il s'est voué, montrent qu'il tient à se maintenir à la hauteur de cette honorable recommandation.

HENRY (*F.-O.*) ❋, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE-PHARMACIEN (section de physique et de chimie médicale) ; non reçu médecin. (Rue Bellefond, 24.) — M. Henry est le fils de l'ancien chef de la pharmacie centrale, et passe avec raison pour un de nos plus habiles chimistes. On lui doit des *Recherches sur l'existence du principe âcre dans l'embryon du ricin*, qu'il a faites en 1824 avec M. Boutron-Charlard ; — un *Manuel*

d'analyse chimique, publié avec son père ; — un *Examen d'une analyse de l'eau d'Enghien*, faite par M. Longchamp ; — une *Note sur les falsifications du sulfate de quinine* ; — enfin un *Traité de pharmacie*, publié avec M. Guibourt.

HENRY (*J.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817. (Cité Bergère, 2 *bis*, faubourg Montmartre, de 9 heur. à 11.)

HENRY DE SAINT-ARNOULT ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819. (Rue Montmartre, 124, de 10 heur. à midi.)

HENRY DE SEMUR (*Louis-M.-Aug.*), Docteur en médecine ; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement ; né à Semur (Côte-d'Or) en 1805 ; reçu docteur à Paris en 1834. (Rue de l'Echiquier, 4, de 1 heur. à 3.) — A fait une bonne thèse sur l'*épilepsie*, et des cours particuliers de chimie et de matière médicale ; — a publié en 1829 un mémoire contenant de curieuses recherches sur le musc et ses falsifications ; — a reçu une médaille d'or du conseil municipal de la commune dans laquelle il avait été envoyé en reconnaissance de son dévoûment pendant le choléra.

HENRY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Cloître Saint-Merry, 8.)

HÉRICART DE THURY (le vicomte) O. ✻, Membre (libre) de l'Académie R. des Sciences, et vice-président de la Société R. d'Agriculture, etc. ; reçu docteur en médecine en 1804. (Rue de l'Université, 29.) — Quoique n'exerçant pas, M. Héricart de Thury est un des hommes dont peut s'honorer notre corporation. Les sciences lui sont redevables de travaux d'une haute importance, parmi lesquels on remarque surtout un *Traité de minéralogie synoptique*, publié en 1805 avec M. Houry ; — une *Description des Catacombes de Paris*, 1815 ; — des *Con-*

sidérations géologiques et physiques sur la cause du jaillissement des eaux des puits forés, 1829 ; — un *Mémoire sur le dessèchement des terres cultivables sujettes à être inondées*, 1831 ; — divers rapports du jury d'admission des produits de l'industrie, etc.

HÉRICART-FERRAND (le vicomte) ; — n'exerce plus. (Rue Culture-Sainte-Catherine d'Enfer, 1.)

HÉRICÉ-LEGROS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Boulevart Saint-Denis, 6, de 1 heur. à 3.)

HERMEL (*Edmond*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue du Port-Mahon, 8, de 11 heur. à 1.)

HERVEZ DE CHÉGOIN (*Nicolas-Jos.*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de médecine opératoire); chirurgien de la maison royale de santé et de l'infirmerie de Marie-Thérèse ; chirurgien consultant du roi, et honoraire du sixième dispensaire ; né à Antrains (Nièvre) en 1791 ; reçu docteur à Paris en 1816. (Rue de Seine-Saint-Germain, 48, de 1 heur. à 3.)

Ancien interne de l'hôpital de la Charité, où il a remporté deux fois la médaille d'or, M. Hervez de Chégoin est un des honorables membres de l'Académie qui unissent une grande modestie à beaucoup de savoir, et qui laissent à regretter que les obligations de leur clientèle les empêchent de suivre assidûment les travaux de l'assemblée, qui gagnerait toujours à les entendre. Sans avoir beaucoup écrit, M. Hervez de Chégoin a cependant publié plusieurs mémoires, dont les principaux sont :

Sur la *Fracture du col du fémur par enfoncement du col dans la substance spongieuse du grand trochanter ;* — sur les *Causes de la mort après l'opération de la pierre et les moyens de les prévenir ;* — sur les *Polypes de la matrice ;* — sur les *Déplacemens de cet organe et les moyens d'y remédier*, inséré dans les Mémoires de l'Académie royale de médecine ; — sur le *Bégaiement ;* —

sur les *Rétrécissemens de l'urètre ;* — sur les *Tumeurs fongueuses sanguines ;* — sur le *Cancer ;* — sur *Divers cas de maladies du cerveau ;* — sur une *Ponction de la matrice pour une rétention du sang des règles depuis dix-sept ans*. Il n'est aucun de ces écrits qui n'atteste l'homme prudent et le praticien éclairé.

HIGGINS (*Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Edimbourg en 1825, et autorisé à exercer en France en 1833 ; membre du collége royal de chirurgie de Londres; licencié aux accouchemens de Dublin ; médecin du collége britannique à Paris; correspondant du collége *of Physicans in Ireland* et de plusieurs autres sociétés tant étrangères que françaises. (Rue Godot de Mauroy, 35, de 11 heur. à midi.) — A choisi pour sujet de thèse inaugurale l'*Ictère*, et publié, indépendamment de quelques articles dans les journaux de médecine, un travail intitulé : *Observations on climate, diet and medical treatement in France and england*.

HILLAIRET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue du Pont-de-Lody, 5, de 10 heur. à midi.)

HIMELY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834, et né à Neuville (en Suisse). (Rue de l'Echelle-Saint-Honoré, 3, de 11 heur. à 1.) — A publié, sur l'*Emphysème pulmonaire*, pour thèse inaugurale, une très bonne dissertation basée sur des faits recueillis à la clinique de M. Louis, qui en a accepté la dédicace.

HŒFER (*Frédéric*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830; membre de la Société géologique et asiatique, etc. (Passage Tivoli, 14, de 10 heur. à 3.)

M. Hœfer est un homme érudit et imbu de connaissances exactes, qui a publié plusieurs écrits où se révèle cette double qualité. Ces écrits sont un *Traité élémentaire de chimie minérale*, 1 vol. in-8°, 1840 ; — un *Recueil d'observations et de recherches sur le platine considéré comme agent physiologique et comme*

moyen thérapeutique dans le traitement des maladies syphilitiques, dartreuses et rhumatismales, broch. in-8°, 1841 ; — une *histoire de la Chimie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque*, 2 vol. in-8°, de 1842 à 1843. — M. Hœfer a été chargé, il y a deux ans, d'aller étudier l'état des universités médicales d'Allemagne, et a publié le compte-rendu de ses observations dans une série d'articles insérés dans la Gazette des Hôpitaux. La lecture attentive que nous avons faite de ces articles nous a convaincu que si, sous le rapport des facilités de l'instruction, nous sommes supérieurs à nos voisins d'outre-Rhin, nous avons beaucoup à leur envier sous le rapport de la corporation.

HOFFMANN (*Achille*), Docteur en médecine (homœopathe) ; né à Paris en 1804 ; reçu docteur également à Paris en 1827. (Rue Sainte-Anne, 50, de 1 heur. à 3.) — A traité pour sujet de thèse inaugurale une question qui aurait encore aujourd'hui le mérite de la nouveauté, les *Altérations primitives des fluides* ; — et a fondé (Avenue Fortuné, 8, quartier Beaujon) une maison de santé pour le traitement homœopathique, sur lequel il a écrit deux brochures intitulées, l'une *l'Homœopathie exposée aux gens du monde*, 1834 ; l'autre, *Lettres sur l'Homœopathie*, 1835.

HOFFMANN (*Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835 ; médecin du troisième dispensaire de la Société philanthropique, des écoles et du bureau de bienfaisance du 7ᵉ arrondissement. (Rue d'Anjou, au Marais, 6, de 4 heur. à 5.)

HOFFMANN (*Amédée*), Officier de santé, reçu en 1821. (Rue des Petits-Augustins, 1.)

HOLLARD (*Henri*), Docteur en médecine ; né à Lausanne (Suisse) en 1801 ; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue de l'Ouest, 7 ; mais est depuis quelque temps absent de Paris.) — A publié une traduction du *Traité des maladies de la vessie et de l'urètre de Sœmmering*, in-8°, 1824 ; — un *Précis d'anatomie*

comparée, 1 vol. in-8°, 1837; — de *nouveaux élémens de Zoologie*, 1 vol. in-8°, 1839, avec fig. — A rédigé le Cours de physiologie générale et comparée de M. de Blainville.

HOMOLLE (*Augustin-Eug.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834; médecin de la Société protestante; ancien élève des hôpitaux. (Rue des Petits-Augustins, 24, de midi à 2 heur.) — A donné pour sujet de thèse inaugurale de judicieuses *Considérations générales sur la thérapeutique, et en particulier sur la spécificité.*

HONORÉ (*Pierre-Marie*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); médecin de l'hôtel-Dieu (antérieurement de Bicêtre); né en 1775 à Vitry-sur-Seine; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue Saint-Honoré, 290, de 11 heur. à 1.) — Praticien éclairé et prudent, M. Honoré n'a rien écrit qui nous soit connu; mais il a fait en 1813, 14 et 15, des cours de pathologie interne. Il suit assidument les travaux de l'Académie, et tout ce qu'il y dit y est favorablement accueilli.

HORTELOUP (*Benjamin-Jean-Fulgence*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'institution de Sainte-Périne, et médecin par quartier du Roi; né à Dieppe en 1801; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue des Bons-Enfans, 21, de midi à 2 heures.)

La carrière médicale que parcourt M. Horteloup est une preuve à l'appui de cette assertion que nous avons déjà eu occasion d'émettre, et qui trouvera plusieurs fois encore son application, savoir que si, en général, la littérature médicale est le point de départ de ceux d'entre nous qui s'élèvent au dessus de la masse, il n'en est pas moins vrai qu'il est possible de se placer dans un rang des plus honorables, en se livrant presque exclusivement à la pratique. Nous disons presque exclusivement, parce que M. Horteloup, bien qu'occupé par une nombreuse clientèle, a pourtant su lui dérober le temps nécessaire pour publier plusieurs excellens mémoires, indépendamment de sa thèse inaugurale, qui contient des observations fort remarquables et très

habilement rédigées, de *croup chez l'adulte*. Ceux de ces mémoires que nous avons été à même d'apprécier sont une belle *Dissertation sur la non régénération des nerfs de la vie animale*, insérée dans le numéro de janvier du Journal des Connaissances médico-chirurgicales de 1835 ; — plus, une *Note sur la vaccine développée chez des personnes inoculées*, (même journal, l'année précédente, numéro d'octobre).

M. Horteloup, comme nous venons de le voir par l'indication biographique qui commence cet article, est médecin des hôpitaux, où il est entré par concours en 1831. C'est en cette qualité qu'il a été chargé de rédiger pour 1843, au nom d'une commission composée de MM. Fouquier, Honoré, Bazin, Gerdy, Monod, Quesvenne, et lui, le rapport que le corps des médecins des hôpitaux fait annuellement au conseil général des hospices. Nous avons lu ce rapport d'un bout à l'autre, et nous avouons sincèrement que nous avons peu vu de travaux de cette nature faits avec plus de soins et rédigés en termes plus convenables. Rien n'y est omis de ce qui touche au service médical des hôpitaux : partout les lacunes à remplir sont indiquées avec précision ; partout les réformes à faire sont sollicitées avec indépendance et fermeté. Nous y avons surtout remarqué l'article intitulé : *Réélection quinquennale*, dont nous ne partageons pas tout-à-fait le contenu, mais qui dénote un homme de cœur qui ne craint pas de s'élever ostensiblement contre la théorie des faits accomplis, derrière laquelle tant de gens se retranchent aujourd'hui pour dissimuler leur égoïsme et leur insouciance pour le bien public.

HOURS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue du 29 Juillet, 7, de midi à 2 heur.)

HUARD (*A.-N.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830 ; médecin du bureau de bienfaisance du 11e arrondissement ; ancien professeur particulier d'accouchemens. (Rue de Tournon, 5, de midi à 1 heur.) — A fait sur les effets thérapeutiques du seigle ergoté une thèse dans laquelle les propriétés de

cette substance sont étudiées avec un grand soin et réduites à leur véritable valeur pratique.

HUBERT-VALLEROUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue du Marché-Saint-Honoré, 4, de midi à 2 heur.)

HUGUIER (*Pierre-Charles*), Docteur en médecine; ancien prosecteur et agrégé en exercice de la Faculté; chirurgien de l'hôpital de l'Ourcine; né à Sézanne (Marne), en 1804; reçu docteur à Paris en 1834. (Rue du Marché-St-Honoré, 7, mardi, jeudi et samedi de 11 heur. à 1).

Travailleur infatigable, comme le sont tous ceux qui se pénètrent sincèrement des difficultés et de l'importance de l'art, M. Huguier a passé par tous les degrés pour arriver; et chaque pas, il faut le dire, a été pour lui un succès. Nommé interne des hôpitaux en 1828, il obtint l'année suivante, à la Faculté, le prix de clinique chirurgicale, d'accouchement et de médecine opératoire; puis l'accessit de clinique médicale et de médecine légale. Reçu aide d'anatomie en 1830, il remporta en 1831 le premier prix des internes des hôpitaux de Paris. Enfin, en 1833 il fut nommé prosecteur, en 1835 professeur-agrégé, et quelques années plus tard médecin du bureau central, d'où il passa à l'hôpital de l'Ourcine où il est aujourd'hui.

M. Huguier a soutenu pour sa réception au titre de docteur une excellente thèse sur *divers points d'anatomie, de physiologie et de pathologie*. Il est auteur d'un travail spécial sur l'*anatomie de l'oreille*; — d'un *Mémoire sur les signes communs et différentiels de diverses maladies des organes contenus dans la poitrine* (Archiv. général. de médecine); — d'*additions à l'anatomie générale de Bichat*; — d'une *Notice sur la meilleure méthode à suivre dans le traitement des varices*; — d'un *Aperçu sur les rapports qui existent entre la composition des matières alimentaires et celle du chyle, du sang*, etc. — Il a lu à l'Académie plusieurs observations très intéressantes, parmi lesquelles nous

avons remarqué un cas fort curieux de *Carcinôme du maxillaire supérieur*, qu'il a enlevé avec succès. Depuis qu'il est à l'hôpital de l'Ourcine il y fait, sur la syphilis et les organes génitaux de la femme, un cours dont la *Gazette des hôpitaux* nous a donné d'excellens résumés.

HUMBERT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Rue Montmartre, 167, de 3 heur. à 5.)

HUREAU (*Antoine-Abel*), Docteur en médecine, né à Villeneuve-le-Roi (Yonne), en 1794; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue du Temple, 137 bis, de midi à 1 heur.)

M. Hureau est un honorable et modeste praticien qui s'occupe principalement, sinon d'une manière spéciale, d'accouchemens et de maladies des femmes et des enfans. Ayant fait plusieurs cours particuliers d'accouchement, il a établi en principe les avantages de suivre, dans le cours de cette fonction, la marche même qu'elle affecte chez les quadrupèdes, en lacérant le cordon ombilical sans le couper et seulement après que la circulation a complètement cessé dans les vaisseaux dont l'assemblage le constitue, ou lorsque le placenta est détaché. Cette méthode serait sans contredit la plus naturelle, et l'avoir proposée c'est se montrer bien pénétré des rapports qui existent entre la mère et l'enfant, et de la manière dont s'exécute chez ce dernier la circulation veineuse au moment où l'air pénètre dans ses poumons. M. Hureau est un des médecins qui se sont le plus distingués dans le choléra : c'est une justice que lui rendent ses confrères et tous les habitans de son quartier, où l'épidémie a exercé de si grands ravages.

HURON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822; médecin de l'hôpital Saint-Merry; place qui s'obtient sans concours. (Rue Saint-Merry, 23, de 3 heur. à 4.)

HURTEAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en

1834 ; médecin de la manufacture royale des tabacs. (Rue du Bac, 93, de 2 heur. à 3.)

HUSSON père (*Henri-Marie*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique) ; médecin de l'Hôtel-Dieu et du collége Louis-le-Grand ; médecin consultant du Roi ; né à Reims en 1772 ; reçu docteur en médecine à Paris en 1799. (Au collége Louis-le-Grand, rue St-Jacques, 123, de 10 heur. à midi.)

M. Husson est sans contredit un des praticiens les plus connus de Paris. Long-temps attaché à l'École en qualité de bibliothécaire adjoint à Moreau de la Sarthe, il a apporté, dans les honorables mais pénibles fonctions inhérentes à cette place, une bienveillance éclairée dont les hommes de notre temps ont conservé le souvenir. L'honneur qu'il eut en 1811, sur la présentation de Corvisart dont il était l'élève et l'ami, d'être désigné pour vacciner le roi de Rome, ne contribua pas moins à le répandre dans le monde, que le zèle au dessus de tout éloge qu'il avait mis quelques années avant à accréditer parmi nous la découverte de Jenner, n'avait contribué à le faire connaître dans la science.

Enthousiaste passionné, mais consciencieux, de la doctrine physiologique, il ménagea long-temps, dans les salles de l'Hôtel-Dieu, un écho à la théorie de l'irritation si brillamment prêchée dans celles du Val-de-Grâce, et fut un des derniers à battre en retraite. Mais, différent en cela de bien des gens qui ne jugeaient cette doctrine que par l'éclat dont avait su l'entourer son fondateur, il ne méconnut jamais les services que Broussais a rendus à la science. — M. Husson a publié un *Essai sur une nouvelle doctrine des tempéramens ;* des *Recherches historiques et médicales sur la vaccine ;* une *Dissertation sur la nécessité de ne pas contrarier la marche des fièvres jusqu'au septième accès*, inséré dans le 1er vol. des Mémoires de la Société médicale d'émulation. Il a fourni plusieurs articles fort remarquables au Grand Dictionnaire des Sciences médicales, et a donné, en 1816, une très bonne édition du *Traité des membranes de Bichat*.

En sa qualité de secrétaire du comité central de vaccine, M. Husson a publié, par ordre du ministre de l'intérieur, les rapports annuels de ce comité, qui forment 15 volumes in-8°, et vont de 1803 jusqu'en 1820, époque à laquelle la vaccine entra dans les attributions de l'Académie, et où il eut le regret, quoique faisant partie dès sa fondation de cette compagnie savante, de voir les vaccinations confiées à un autre membre. Les personnes qui ne trouvent qu'une illusion dans le magnétisme, lui pardonnent de tout cœur les opinions qu'il a émises et développées publiquement à ce sujet, parce qu'elles sont convaincues que ces opinions sont aussi consciencieuses que désintéressées.

HUSSON (*Léon*), fils du précédent ; ancien élève interne des hôpitaux de Paris ; médecin adjoint à son père au collége Louis-le-Grand ; né à Paris en 1810 ; reçu docteur en médecine à Paris en 1836. (Rue Sainte-Anne,)

HUTIN (*Philippe*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE ; ex-chirurgien de bataillon dans la 5e légion, puis médecin en chef de l'état-major général des gardes nationales ; né en 1802 à Laneuville (Meuse) ; reçu docteur à Paris en 1830. (Rue du Port-Mahon, 14, de midi à 2 heur.)

M. Hutin a eu de beaux succès dans le cours de ses études ; il a en effet remporté trois années de suite le premier prix de l'École : en 1824, celui d'anatomie et de physiologie humaine et comparée ; en 1825, celui de médecine et de chirurgie ; en 1826, celui de clinique chirurgicale et de médecine opératoire. C'est en conséquence de ce triple prix qu'il a été reçu gratuitement docteur en médecine, suivant les règlemens universitaires.

Lancé dans la carrière de la pratique, M. Hutin a réalisé le pressentiment favorable que ses premiers succès avaient donné de son avenir médical ; il a successivement publié les ouvrages suivans :

— *Manuel de la physiologie de l'homme* (1 vol. in-8°), qui a deux éditions et a été traduit en allemand et en anglais.

—*Examen ou Traité pratique des maladies de la matrice sous*

le point de vue spécial de leurs causes et de leur fréquence à notre époque, de leur diagnostic, de leur traitement et des moyens de les prévenir (1 vol. in-8°); la seconde édition vient de paraître.

— *Guide des baigneurs aux eaux minérales de Plombières, avec une nouvelle analyse de ces eaux.*

— *Recherches pour servir à l'histoire anatomique, physiologique et pathologique du canal digestif et de la moelle épinière.*

— *Mémoires sur la criminalité et le régime des prisons.*

M. Hutin a en outre publié un grand nombre d'articles dans la *Bibliothèque Médicale* dont il était le rédacteur, et remporté plusieurs prix dans les concours académiques. Il a concouru il y a quelques années pour l'agrégation, et a soutenu à cette occasion une bonne thèse sur les *Maladies de la matrice*.

HUZARD (*J.-B.*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, VÉTÉRINAIRE ; né à Paris en 1793. (Rue de l'Eperon, 5.) — Fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires et membre de l'institut, il a publié divers travaux sur son art; entre autres, une *Nosographie vétérinaire*, un *Traité de la garantie et des vices rédhibitoires*, des Notices dans les recueils d'agriculture.

HYBORD, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838. (Rue Bleue, 12, de 11 heur. à 1.)

I ET J

ISAAC, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1837. (Rue des Trois-Bornes, 11.)

IZARIÉ (*Louis-Syl.-Benoît*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien de bataillon dans la 1re légion; médecin du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement; né à Saint-Sulpice de la Pinte (Tarn) en 1801; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue de

l'Arcade, 35, de 4 heur. à 5.) — Ex-officier de santé des hôpitaux militaires d'instruction, et lauréat, après concours, de ces mêmes hôpitaux ; a fait une bonne thèse inaugurale sur les services rendus par la chimie aux diverses branches de la médecine.

JABALOT, Docteur en médecine, reçu à l'Université de Parme, en 1794. (Rue Montmorency, 1, de 8 heur. à 9.)

JABIN, Docteur en médecine, reçu en 1831 ; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement et de la société maternelle sous le patronage de la reine. (Rue de Bondy, 78, de 11 heur. à 1.)

JACOB-BOUCHENEL (*Franç.-Paul-Théod.*), Docteur en médecine ; ex-médecin du bureau de bienfaisance du 4e arrondissement, dont il a rempli assidûment les fonctions pendant vingt-deux ans ; membre de la commission de salubrité du quartier de la Banque de France, instituée en 1832 pour le choléra ; chirurgien aide-major dans la 4e légion ; reçu docteur à Paris, en 1817. (Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 29, de 11 heur. à 1.) —Praticien éclairé ; a donné pour thèse inaugurale un bon *Essai sur la doctrine des crises*, un peu trop méconnue aujourd'hui.

JACOB (*J.-B.*), Docteur en médecine, reçu à Paris, en 1822. (Rue Bleue, 36, de midi à 1 heur.)

JACOB (*Pierre-Irénée*) ✠, Docteur en médecine ; né à Metz, en 1782 ; reçu docteur à Paris en 1829. (Rue du Marché-Saint-Honoré, 6, de midi à 2 heur.)—A servi long-temps comme pharmacien militaire, et a fait en cette qualité, sous l'empire, les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne et de Russie ; a été pharmacien de l'hôpital du Gros-Caillou ; est un des rédacteurs des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires publiés par ordre du ministère de la guerre.

JACQUEMIER (*Jean-Marie*), Docteur en médecine ; né

en 1806, à Tutegny (département de l'Ain); reçu docteur à Paris, en 1837. (Rue Bergère, 3, de 2 heur. à 3.)

Ancien élève interne des hôpitaux de Paris, et particulièrement de l'hospice dit de la Maternité, M. Jacquemier s'occupe spécialement d'accouchemens. Sa thèse inaugurale était un heureux début dans cette carrière : elle a pour sujet l'*auscultation appliquée au système vasculaire des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et du fœtus, pendant la vie intra-utérine et immédiatement après la naissance*. Les faits qui s'y trouvent consignés ont été déduits d'observations recueillies à la maison d'accouchemens de Paris pendant l'année 1837; le plus saillant, dont la découverte appartient en propre à M. Jacquemier, puisqu'il ne se trouve indiqué nulle autre part, est le bruit de soufflet que l'auscultation fait très souvent percevoir à la région précordiale des femmes enceintes ou nouvellement accouchées.

Depuis sa thèse, M. Jacquemier a publié dans les Archives générales de médecine, en octobre 1838, un mémoire intitulé: *Recherches d'anatomie et de physiologie sur le système vasculaire sanguin de l'utérus humain pendant la gestation, et plus spécialement sur les vaisseaux utéro-placentaires*; puis, dans les numéros de mai, juin et juillet de 1839, un autre mémoire sur le même sujet et sur l'*apoplexie utéro-placentaire, pour servir à l'histoire des hémorrhagies utérines, du part prématuré et abortif*. Ces recherches ont pris place dans les livres spéciaux et les dictionnaires qui ont été publiés depuis. M. Jacquemier a dans ce moment sous presse un ouvrage en deux volumes ayant pour titre: *Traité d'obstétrique fondé sur l'observation*. Le premier volume est entièrement imprimé, le second le sera très prochainement.

JACQUEMIN ✱, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822; médecin de la Force; ex-président de la société de médecine de Paris. (Rue Sainte-Avoie, 9, de 4 heur. à 6.) —Ancien élève de l'Hôtel-Dieu; mais n'a rien fait, rien écrit qui nous soit connu.

JACQUES ✱, Officier de santé, reçu (par bail de privilége), en 1787; chirurgien-major de la 4e légion. (Rue du Coq-

Saint-Honoré, 13.) — Praticien dévoué, n'ayant rien écrit ; mais qui, dans sa longue carrière, a rendu à Paris plus de services qu'un grand nombre de ceux qui se croient les dignitaires de l'ordre.

JACQUOT, Docteur en médecine, reçu à Paris, en 1809. (Rue Saint-Honoré, 314, de midi à 2 heur.)

JADELOT père (*J.-F.-N.*) O. ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie médicale) ; médecin de l'hôpital des Enfans ; reçu à Nancy, en 1791. (Rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 72, de 2 heur. à 4.) — A long-temps été classé parmi les praticiens les plus éclairés de Paris, surtout pour les maladies des enfans ; a publié plusieurs mémoires sur divers sujets dans les bulletins de la société de la faculté.

JADELOT fils, Docteur en médecine ; médecin-inspecteur des eaux de Contrexeville ; reçu docteur à Paris en 1835. (Même adresse que son père, de 11 heur. à 1.)

JADIOUX ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie médicale) ; médecin de l'Hôtel-Dieu, et agrégé libre de la Faculté ; reçu docteur à Paris en 1810. (Rue du Paon-Saint-André, 8, de 3 heur. à 4.) — Est moins connu par ses écrits, qui sont peu nombreux, que par des succès de pratique dont quelques cours, faits il y a 25 ou 30 ans, lui avaient ouvert la voie.

JALADE-LAFOND père, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1805. (Rue Vivienne, 23.) — A été pendant plus de trente ans un de nos chirurgiens-herniaires et orthopédistes les plus distingués, et a publié les écrits suivans : *Considérations sur les hernies abdominales, sur les bandages herniaires, sur de nouveaux moyens de s'opposer à l'onanisme, et sur les anus contre nature*, 1825, 2 vol. in-8°, avec 24 planches ; — *Considérations sur les bandages herniaires usités jusqu'à ce jour, et sur les bandages rénixigrades*, 1825, in-8°, avec planches ; — *Exposé succinct des moyens mécaniques oscillatoires imaginés et employés*

pour remédier aux déviations de la colonne vertébrale et autres vices de conformation, 1825, broch. in-8°; — *Recherches pratiques sur les principales difformités du corps humain, et sur les moyens d'y remédier*, 1827, 3 vol. in-4°, avec planch.; — *Mémoire sur une nouvelle espèce de bandages à pelote médicamenteuse, pour la cure radicale des hernies*, 1835, broch. in-8°.

JALADE-LAFOND fils, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833; chirurgien-herniaire des hôpitaux de Paris, du collége royal de Louis-le-Grand, de Sainte-Barbe et de la liste civile. (Même adresse que le père, de 11 heur. à midi.)

JALLAT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue du Petit-Lion Saint-Sauveur, 13, de midi à 1 heur.) — A été un des rédacteurs-fondateurs du Journal des Progrès, et a donné une édition annotée du *Traité des maladies des yeux*, de Weller.

JAME (*Xavier*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Passage Saulnier, 17, de 9 heur. à 11.)

JAMES (*L.-M.*) ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824; ancien chirurgien militaire; correspondant de l'Académie R. de Médecine; fondateur de la Société nationale de Vaccine, et directeur du Journal de Vaccine et des maladies des Enfans. (Rue Saint-André-des-Arcs, 53, de midi à 1 heur.) — A publié en 1824 un ouvrage en 2 vol., intitulé : *Observations physiologiques et psychologiques sur l'homme*; — en 1832 une *Dissertation sur le Choléra*, considéré comme un empoisonnement par un agent délétère dont on ignore la cause. — A un des premiers découvert le vaccin sur des vaches en France, constaté l'affaiblissement progressif de la propriété préservatrice du vaccin, et fait sentir la nécessité de sa régénération.

JAMES (*Constantin*), rédacteur des Leçons de Physiologie de M. Magendie; né à Bayeux (Calvados) en 1813; reçu

Docteur en Médecine à Paris en 1840. (Rue d'Alger, 14, de 1 heur. à 3.)

Ancien élève interne des hôpitaux de Paris, M. Constantin James a débuté dans la carrière médicale d'une manière heureuse. Chargé de la rédaction des Leçons de physiologie de M. Magendie, il s'est rendu digne de cet honneur par la publication de plusieurs écrits qui donnent une bonne idée du désir qu'il a de réussir par les moyens légitimes. Parmi ces écrits, on remarque surtout un *Mémoire sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux*. Ce mémoire, dont il a lu les principaux points à l'Académie R. de Médecine, lui a été en partie suggéré par le cas si remarquable d'empoisonnement offert, il y a trois ou quatre ans, par le condamné Soufflard, auquel il fut chargé de donner des soins à la Conciergerie, et sur lequel il fut à même de faire de curieuses observations, entre autres de noter chez lui l'absence des protubérances du meurtre : de là d'ardentes discussions avec la Société phrénologique, et la publication de plusieurs mémoires contre le système phrénologique.

M. James a aussi écrit sur le *scorbut*, sur les *névralgies*, sur les *paralysies de la face et des sens*. Les mémoires qui ont trait à ces deux derniers sujets eurent, entre autres mérites, celui de l'opportunité, parce qu'ils parurent au moment où l'Académie agitait la grande question si souvent controversée de la division des nerfs en sensitifs et en moteurs. M. James se prononce en faveur de cette division, qui est aujourd'hui très généralement acceptée... Il vient de faire imprimer la relation d'un voyage scientifique qu'il a fait en Italie avec M. Magendie (broch. in-8°, 1844). Cet écrit atteste de l'esprit et des connaissances exactes. Enfin, depuis quatre ans, M. James fait un Cours de médecine à l'Athénée royal, et des Conférences sur divers points scientifiques au Cercle agricole.

JANIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1813. (Place des Victoires, 7, de 8 heur. à 10.)

JASSE, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1835. (Rue Sainte-Anne, 41.)

JAUME ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1820; chirurgien-major en retraite. (Rue Cadet, 19, de 9 heur. à 11.)

JAUZE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1820. (Rue Saint-Germain-l'Auxerrois, 87.)

JAUZE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1828. (Faubourg Saint-Denis, 160.)

JEANNE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Faubourg-Montmartre, 33, lundi, mercredi, vendredi, de midi à 1 heure.)

JOBERT DE LAMBALLE O. ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); chirurgien de l'hôpital Saint-Louis et consultant du Roi; agrégé à la Faculté; de la Société anatomique, etc.; né en 1799 à Lamballe (Côtes-du-Nord); reçu docteur à Paris en 1828. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 12, de midi à 2 heur.)

Voici encore un homme qui peut se flatter d'être le fils de ses propres œuvres; c'est à dire un homme qui, par son intelligence et son courage, en dépit des obstacles, a su non seulement se créer une position honorable, mais encore se placer au rang de nos plus habiles opérateurs. Il a été successivement nommé, par concours, interne des hôpitaux en 1821; prosecteur de la Faculté en 1828; chirurgien du bureau central en 1829; agrégé à la Faculté en 1830, et chirurgien de l'hôpital Saint-Louis en 1831, place qu'il occupe par conséquent depuis près de quatorze ans, et où il est arrivé à 32.

Dans cet espace de temps, ou pour mieux dire depuis sa réception, M. Jobert a publié : en 1829, un *Traité théorique et pratique des maladies chirurgicales du canal intestinal*, ouvrage couronné la même année par l'Institut, 2 vol. in-8°; — En 1833, un

volume intitulé: *Plaies d'armes à feu*, *Mémoire sur la cautérisation, et description d'un spéculum à bascule*, avec fig.; — En 1836, une forte brochure sur les *Collections de sang et de pus formées dans l'abdomen*, in-4°; — En 1838, des *Études sur le système nerveux*, 2 vol. in-8°. — Indépendamment de ces écrits, on a de lui des mémoires sur les *Fistules vésico-vaginales;* sur l'*invagination et les sutures intestinales* (celui-ci a été fondu dans son *Traité des maladies du canal intestinal*); sur les *Rétrécissemens de l'urètre;* sur la *Texture intime de l'utérus.*

Quelque importans que soient ces travaux, ils sont loin toutefois de donner une opinion exacte de l'habileté chirurgicale de M. Jobert. C'est à son service de Saint-Louis qu'il faut le juger. Là, dégagé de la contrainte que tout esprit original doit nécessairement éprouver à communiquer sa pensée par la filière étroite d'une phrase coupée carrément, il se livre à ses propres inspirations et étonne l'auditoire par la hardiesse de ses réflexions, et, en définitive, par la justesse de son diagnostic. On reconnaît de suite l'homme profondément versé dans les études anatomiques, (talent dont il avait fait preuve, bien jeune encore, par les belles préparations que contiennent de lui les cabinets de l'Ecole, et dans les cours qu'il a faits depuis). C'est ainsi que, consulté pour un cas d'exophthalmie qui avait résisté à plusieurs traitemens, nous l'avons vu diagnostiquer un anévrisme de l'artère qui entre dans le pédoncule oculaire, proposer immédiatement la ligature de la carotide et la pratiquer avec succès. C'est ainsi que, reconnaissant la diversité de l'influence nerveuse que reçoit l'utérus au dessous ou au dessus de l'insertion du vagin, il reconnut qu'on pouvait sans danger attaquer les ulcérations du col avec le cautère actuel, et fit de cette idée le sujet d'une méthode qui compte de nombreux succès. C'est ainsi enfin qu'il a inventé plusieurs procédés opératoires, qu'il en a modifié un grand nombre, et qu'il n'est presque pas une haute opération chirurgicale qu'il n'ait plusieurs fois heureusement pratiquée.

Et pourquoi, nous dira-t-on, avec toutes ces qualités, M. Jobert ne s'est-il pas, dans ces dernières années, présenté aux con-

concours ouverts à la Faculté pour les chaires de médecine opératoire et de clinique chirurgicale? Pourquoi? Parce qu'il a eu le bon esprit de reconnaître que dans ces concours, quelque bons qu'ils soient en thèse générale, le fond était néanmoins souvent sacrifié à la forme, et qu'il a craint que cette dernière ne fût pas pour lui. Qu'a-t-il perdu d'ailleurs à s'abstenir? Rien, absolument rien, pas plus que n'ont gagné, à se présenter, MM. Lisfranc, Laugier et plusieurs autres. En somme totale, M. Jobert, malgré certaine inégalité de caractère qu'on lui reproche quelquefois, est un homme éminemment intelligent et profondément imbu de toutes les qualités qui constituent le chirurgien perspicace, l'opérateur habile. Sa conduite envers les médecins avec lesquels il se rencontre chez les malades, est toujours celle d'un bon confrère. On cite de lui, à cet égard, des traits qui pourraient servir d'exemple à quelques uns de nos chirurgiens les plus répandus, à la hauteur desquels il a su se placer.

JOBERT (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1820. (Rue Traînée, 17, mardi, jeudi, samedi, de midi à 2 heur.)

JODIN, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien aide-major dans la 9e légion; médecin du bureau de bienfaisance du 9e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1832. (Quai d'Anjou, 31, de 11 heur. à midi.)

JOLLY ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale); reçu docteur à Paris en 1821. (Rue du Faubourg-Poissonnière, 8, de 2 heur. à 3.)

Lorsque l'Académie fut instituée en 1821, personne ne trouva étonnant de voir figurer parmi les élus des hommes qui n'avaient rien écrit, d'abord parce que le nombre des médecins qui avaient fait leurs preuves par ce moyen était très restreint, ensuite parce que dans le quart de siècle qui venait de s'écouler, le corps mé-

dical avait rendu des services de plus d'un genre, qu'on ne pouvait se dispenser de récompenser ostensiblement.

L'Académie une fois constituée, il fut admis que les écrits seraient les seuls titres pris en considération. Mais ceux qui avaient été choisis en dehors de cette condition, à la tête desquels se trouvait particulièrement Double, semblèrent avoir à cœur de protester contre cette décision en facilitant de temps à l'autre l'admission de quelques personnes qui se trouvaient dans le même cas qu'eux. M. Jolly fut évidemment un de leurs élus, et pour le prouver il suffit de faire l'exposé de ses travaux scientifiques qui se réduisent à un mémoire sous forme d'*Essai sur la topographie médicale de Châlons-sur-Marne ;* à quelques articles insérés dans divers recueils, et à l'idée qu'il a eue de créer le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, qui contient de lui plusieurs articles complètement élémentaires, parce qu'ils ne sont que la réproduction de tout ce que l'on sait sur les choses auxquelles ils sont consacrés.

A part cela, personne ne pourrait sans injustice soutenir que M. Jolly n'est pas un praticien éclairé, un homme digne dans toute l'acception du mot, un excellent confrère. Nous l'engageons à se mettre complètement au niveau de ses collègues en prenant part aux travaux de l'assemblée autrement que par sa présence ; c'est à dire en lui communiquant les faits curieux qui doivent nécessairement se présenter à son observation dans le cours de sa pratique, que l'on dit être étendue ; en demandant à supporter plus souvent qu'il ne le fait le poids des rapports dont les commissions sont encombrées et dont l'enfantement est si pénible. Sans cela il pourrait bien détourner l'assemblée de l'idée qu'elle pourrait encore avoir de se recruter quelquefois en dehors des hommes qui ont écrit, et il fermerait ainsi la porte à plusieurs praticiens que son avènement a encouragés et que la nomination de M. Mélier, l'avant-dernier reçu, a soutenus dans leurs espérances.

JOSAT (*Jules-Antoine*), Docteur en médecine ; médecin

du théâtre royal de l'Opéra-Comique; né en 1808 à Chomagnat (Puy-de-Dôme); reçu docteur à Paris en 1840. (Rue de Grammont, 9, de 1 heure à 2.)

Avant d'être médecin, M. Josat a été professeur de philosophie au collége de Billom. Reçu depuis quelques années seulement, il est aujourd'hui lancé dans la carrière pratique, professe l'hygiène à l'Institut historique, et remplit avec zèle la place de médecin de plusieurs établissemens de charité. Indépendamment d'une bonne thèse inaugurale sur une question des plus élevées de la chirurgie pratique (la *ligature de l'artère iliaque primitive*), M. Josat a publié plusieurs travaux au nombre desquels sont les suivans :

— ***Traité de la tympanite*, de ses *complications*, de son *traitement; — Histoire des précautions sanitaires adoptées par les différens peuples; — Origine et histoire de l'ophtalmie des armées*; — *Des Idiots, de leur éducabilité, et de leur éducation; — Hygiène des Pythagoriciens, influence des doctrines médicales de cette école sur les doctrines médicales qui les ont suivies*, etc., etc.**

JOSSE (*J.-B.-Fr.-Alex.-And.*), **Docteur en médecine**; ex-médecin des épidémies de l'arrondissement de Montdidier (Somme); né à Amiens en 1797; reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Notre-Dame-des-Victoires, 16, de midi à 2 heur.)

M. Josse a exercé une vingtaine d'années la médecine dans le département de la Somme, où il a rempli les fonctions de médecin des épidémies de l'arrondissement de Montdidier, et dirigea en 1832 l'hospice des cholériques à Amiens. Étant venu se fixer à Paris, il a publié en 1839, dans le Journal de Médecine et Chirurgie pratiques, un mémoire sur les effets de la *cautérisation objective* dans les *déviations de la colonne vertébrale*, par suite de la *rétraction des muscles du dos et de l'épine*; — en 1840, dans le même journal, la *Description d'un spéculum bivalve* pour faciliter l'application du tampon dans le cas d'hémorragie utérine; — *Considérations pratiques sur l'opération du strabisme, ses causes*, etc.; — en 1843, dans le journal l'Expérience, un mémoire

sur la périnéoraphie et sur la possibilité de l'accouchement sans une nouvelle déchirure du périnée; — plus, une notice *sur les poireaux ou verrues, et leur traitement;* — un autre mémoire *sur les avantages de la ponction réitérée dans les hydrophtalmies et le strabisme en général.* Il a aussi fait insérer dans la *Gazette médicale* de Paris (25 novembre) l'observation fort curieuse qu'il a lue à l'Académie, d'un *fœtus double*, né à terme, dans un accouchement tripart.

M. Josse est inscrit dans ce moment même (mai 1844) pour lire à l'Académie un mémoire ayant pour titre : *De la Hernie étranglée considérée sous le rapport de la récidive de l'étranglement après l'opération.* Les succès qu'il a eus dans le traitement des maladies des organes génito-urinaires le portent à s'occuper plus spécialement de ces maladies. Sa thèse inaugurale indiquait cette tendance : elle a pour sujet les *hémorragies utérines avant, pendant et après l'accouchement.*

JOUAN ❋, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806. (Rue Saint-Honoré, 320, de midi à 2 heur.)

JOUANNEAU, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Faubourg Saint-Denis, 13, de 11 heur. à 1.)

JOUENNE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1838. (Rue et île Saint-Louis, 18, de 10 heur. à midi.)

JOURDA ❋, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); reçu docteur à Paris en 1812. (Rue Richer, 36.) — N'exerce plus, et n'a rien écrit d'important que nous sachions.

JOURDAIN ❋, DOCTEUR EN MÉDECINE-DENTISTE, reçu à Montpellier en 1814. (Rue Croix-des-Petits-Champs, 55.)

JOURDAN (*Ant.-Jacq.-Louis*) ❋, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); ancien

médecin militaire; né en 1788; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue de Bourgogne, 4, de 8 heur. à 10.)

M. Jourdan est, de tous les médecins de notre époque, celui qui a le plus écrit. La littérature médicale, qui a été pour la plupart d'entre nous un simple moyen, a été pour lui un véritable but; mais ce but, il faut le dire, il l'a dignement atteint, puisqu'en le poursuivant il s'est à la fois créé une existence sortable, et acquis une honorable réputation.

Commissionné chirurgien sous-aide, il fit, d'abord en cette qualité, puis comme aide-major attaché à la garde impériale, une grande partie des guerres de l'empire, particulièrement celles d'outre-Rhin. Licencié après les événemens de 1813, et n'emportant que la croix pour toute compensation à ses fatigues, il trouva dans sa plume un moyen de vivre indépendant, et utilisa surtout la connaissance qu'il avait acquise de la langue allemande pour traduire un grand nombre d'ouvrages écrits en cette langue. Voci la liste de ces traductions:

En 1808, *Traité de la plique polonaise*, par Delafontaine, 1 vol. in-8°.—En 1812, *Traité des différentes espèces de gonorrhées*, par Hecker, 1 vol. in-12. —De 1815 à 1820, *Histoire de la médecine*, par Springel, 9 vol. in-8°.—En 1816, *Histoire de la philosophie moderne*, par Buhle, 7 vol. in-8°.— En 1823, *Anatomie du cerveau*, par Tiedmann, 1 vol. in-8° avec 14 planches et un avant-propos sur l'*Étude de la physiologie en général et celle du cerveau en particulier*. — En 1824, l'*Art de prolonger la vie de l'homme*, par Hufeland, 1 vol. in-8°. —En 1825, avec M. Breschet, *Manuel d'anatomie générale, descriptive et pathologique*, de Meckel, 3 vol. in-8°. —Puis, *Traité de la solitude*, par Zimmermann, 1 vol. in-8°. —En 1827, *Recherches sur la digestion*, par Tiedmann et Smelin, 2 vol. in-8°.—En 1831, *Traité de physiologie*, par le même, 2 vol. in-8°. — En 1832, *Traité pratique d'analyse chimique*, par Rose, 2 vol. in-8°; — la même année, *Exposé de la doctrine homœopathique*, par Hahnemann, 1 vol. in-8°.— En 1838, *Manuel pour l'analyse des substances organiques*, par Liebig, 1 vol. in-8°. —De 1837 à 1838, *Traité de physiologie comme science d'observa-*

tion, par Burdach, 8 vol. in-8°. — Enfin en 1838, *Manuel de médecine*, par Hufeland, 1 vol. in-8°.

M. Jourdan a aussi traduit, de l'italien, les *Inductions physiologiques et pathologiques*, par Rolando, 1832, 1 vol. in-8°; du latin, un *Code pharmaceutique ou pharmacopée française*, 1821, 1 vol. in-8°; de l'Anglais, *Traité médico-chirurgical de l'inflammation*, par Thomson, 1827, 1 vol. in-8°.... Quant aux ouvrages qui sont de son propre fonds, ils sont au nombre de trois: *Traité complet des maladies vénériennes*, 1826, 2 vol. in-8°, ouvrage dans lequel dominent ces deux idées qui, depuis, ont été reproduites et données comme des opinions nouvelles : 1° que la syphilis n'est ni une importation d'Amérique, ni une maladie nouvelle; 2° que non seulement le mercure n'est pas le seul remède contre les maladies vénériennes, mais que l'abus qu'on en a fait est encore devenu la source d'une infinité d'accidens. — *Pharmacopée universelle*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°. — *Dictionnaire raisonné, étymologique, synonymique et polyglotte des termes usités dans les sciences naturelles*, 1834, 2 vol. in-8°.

Personne de ceux qui sont au courant de la littérature médicale de notre époque n'ignore que M. Jourdan a prêté sa plume à plus d'un auteur : les libraires du quartier de l'École ont eu entre les mains plusieurs manuscrits qui ne portaient que son écriture. Il a été l'un des rédacteurs du *Dictionnaire des Sciences médicales*, rédacteur général du *Journal complémentaire* pendant les quatorze années de son existence, enfin directeur général et l'un des auteurs de la *Biographie médicale et du Dictionnaire abrégé des Sciences médicales*.

JOURNÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue du Faubourg-Montmartre, 15, de 2 heur. à 3.)

JOZWIK, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Passage de l'Industrie, 19, Faubourg Saint-Martin, de midi à 1 heur.)

JUDAS, Docteur en médecine; médecin militaire, secré-

taire du conseil général de santé des armées. (Rue Vanneau, 31, de 8 heur. à 9.) — Nous ne connaissons rien de lui.

JUGE (*J.*), Docteur en médecine, reçu à Toulouse en 1791; membre du Conseil de salubrité. (Rue Joubert, 4, de 8 heur. à 10.) — Nous croyons qu'il n'a rien écrit.

JUGLAR, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1802. (Rue Saint-Jacques, 167, de 7 heures à 9.

JUNOD (*Théodore*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833; spécialement attaché aux hôpitaux de Paris pour la méthode hémospasique; lauréat de l'Institut; né à Lauzanne. (Rue du Faubourg-Poissonnière, 42, de 2 heur. à 5.)

Nous connaissons tous la loi de physique sur laquelle est établie la ventouse et l'effet dérivatif qu'on en retire journellement dans une foule de circonstances; mais, quelque avantageux qu'ait été reconnu ce moyen thérapeutique, il n'avait, jusqu'à présent, été appliqué que sur des surfaces très bornées, et n'avait, par conséquent, pu procurer que des résultats pour ainsi dire locaux.

C'est à M. Junod que l'art est redevable de son application en grand. Au moyen des appareils pneumatiques qu'il a imaginés, le médecin imprime au sang un cours particulier et médicalement anormal; il le diminue, l'augmente, l'accumule, suivant les indications curatives à remplir. Ce nouveau et puissant moyen curatif, soumis dès l'origine à l'examen de l'Académie des sciences, en a reçu l'accueil le plus favorable par l'organe de M. Magendie (séance du 24 août 1835).

Pour constater les faits qu'il avait obtenus dans les hôpitaux depuis ce premier rapport, M. Junod s'est de nouveau adressé à l'Académie. Une commission plus nombreuse que la première a fait un second rapport, à la suite duquel un des prix Monthyon lui a été accordé (séance du 27 août 1837). Aussi, le conseil des hôpitaux, par une délibération spéciale du 23 mars 1839, a-t-il arrêté : 1° que ses ventouses seraient recommandées à MM. les chirurgiens et médecins de l'administration; 2° que des remer-

cimens lui seraient adressés pour les services *désintéressés* qu'il a rendus (et qu'il rend journellement) à la classe nécessiteuse. Nous avons également sous les yeux une lettre ministérielle en date du 30 décembre 1843, qui appelle l'attention des commissions administratives des hôpitaux des départemens sur les moyens de M. Junod.

M. Junod est encore l'inventeur d'appareils propres à donner des bains d'air comprimé, dont on peut graduer la pression d'une manière presque indéfinie, et dont l'emploi peut devenir utile toutes les fois qu'on veut activer l'action des organes respiratoires. Nous engageons ce médecin à continuer à ne pas donner ces moyens comme une panacée universelle et à préciser lui-même les limites au delà desquelles leur emploi pourrait devenir inutile ou dangereux. Il le peut d'autant mieux que sa thèse inaugurale contient sur l'*Érysipèle phlegmoneux des tégumens du crâne*, sur la *Fracture des vertèbres*, et certaines *anomalies nerveuses des organes de la voix*, des recherches pratiques attestant un homme qui n'a pas étudié en simple spécialiste.

K

KAPELER ✻, Docteur en médecine, reçu à Vienne en Autriche en 1802 et 1805; médecin de l'hôpital Saint-Antoine. (Rue Basse-du-rempart, 36, de 1 heure à 3.) — Nous ne savons à quelle époque M. Kapeler a été autorisé à exercer en France, l'Annuaire médical ne le dit pas, et nous n'avons pu obtenir de lui à cet égard aucun renseignement. Nous savons seulement qu'il était déjà à Paris en 1814, époque à laquelle nous l'avons connu faisant le service des militaires blessés rassemblés à la Salpêtrière. Il passe généralement pour un praticien fort répandu parmi les étrangers du nord qui habitent Paris. Nous ne connaissons de lui aucun écrit.

KÉRAUDREN (*Pierre-Franc.*) O. ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique et de police médicale) ; inspecteur général du service de santé de la marine ; né à Brest en 1769 ; reçu docteur à Paris en 1804. (Rue Taitbout, 12, de midi à 4 heur.)

M. Kéraudren est un des plus nobles vétérans de notre médecine militaire. Chargé en chef du service de santé de la marine, il s'est de tout temps acquitté de ces hautes fonctions avec un zèle et une fermeté au dessus de tout éloge. Il prend aujourd'hui peu de part aux travaux de l'Académie où on le voit très rarement. On lui doit les écrits suivans : *Réflexions sur le scorbut ;* 1804, in-8°. — *Observations sur la syphilis dégénérée ;* 1811, broch. in-8°. — *Mémoire sur les causes des maladies des marins, etc. ;* 1817, in-8°. — *De la fièvre jaune observée aux Antilles et sur les vaisseaux du Roi, considérée principalement sous le rapport de la transmission ;* 1822, in-8° — *Mémoire sur le choléra de l'Inde ;* in-8° 1831. — Un grand nombre d'articles dans le grand Dictionnaire des Sciences médicales ; et plusieurs notices dans l'Encyclopédie moderne, les Annales d'hygiène, etc.

KŒMPSEM ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à l'Université de Landshut, en 1805, et autorisé à exercer en France, en 1815. (Rue de la Ferme-des-Mathurins, 3, de midi à 2 heur.)

KOLB, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à l'Université de Munich en 1835, et autorisé à exercer en France en 1838. (Rue Miroménil, 5, de midi à 1 heur.)

KOREFF, DOCTEUR EN MÉDECINE de l'Université de Berlin, autorisé à exercer en France en 1830 (le 26 juillet) et en 1841. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 50, de 3 heur. à 5.) — M. Koreff se donne dans les Annuaires médicaux comme chargé par le roi de Prusse de la correspondance scientifique de tout ce qui regarde la salubrité publique. Nous ignorons en vérité ce que la salubrité de Berlin, par exemple, peut gagner aux observations de nature diverse que M. Koreff est chargé de faire à Paris. Nous ne con-

naissons d'ailleurs aucun écrit de lui, si ce n'est le mémoire justificatif publié au sujet du procès qu'il intenta il y a quelques années à un éminent personnage du Nord pour obtenir le paiement de la modique somme de 40 ou 50 mille francs qu'il réclamait (avec M. Lubanski) pour le traitement d'une jeune fille hystérique, épileptique ou cataleptique. Procès qui a fait dire aux plaisans de l'époque, que M. Koreff ne travaillait pas toujours pour le roi de Prusse. M. Koreff est décoré de plusieurs ordres; quelques confrères, qui se sont trouvés avec lui en consultation, prétendent qu'il prend parfois un ton de supériorité que sa position scientifique ne justifie pas.

KRÉSZ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, 36, de midi à 2 heur.)

KUHN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839; attaché à la rédaction de la Gazette médicale de Paris et à l'établissement orthopédique de M. J. Guérin. (A la Muette, à Passy, de 1 heure à 3.)

KUNCKEL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Rue Papillon, 18, de 1 heure à 4.)

KUNTZLÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1829. (Boulevart Saint-Martin, 3.)

L

LABADIE ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major des vétérans. (Rue de Verneuil, 34, de midi à 2 heur.)

LABARRAQUE (*Ant.-Germain*) ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE-PHARMACIEN (section d'hygiène publique,

de médecine légale et de police médicale); non reçu médecin; membre du conseil de salubrité; né à Oléron (Basses-Pyrénées) en 1777. (Rue Saint-Martin, 69.) — C'est à lui qu'on doit la découverte des chlorures d'oxyde de calcium et d'oxyde de clodium, et de leur propriété désinfectante. Il a publié l'*Art du Boyaudier*, quelques brochures *sur les chlorures*, et diverses notices *sur la chimie appliquée aux arts ou à l'économie domestique.*

LABARRAQUE (*Henri-Fél.-Hilaire*), DOCTEUR EN MÉDECINE, fils du précédent; reçu à Paris en 1837. (Boulevard Saint-Denis, 8, de midi à 2 heur.) — Il a écrit un mémoire *sur la Céphalalgie et la Migraine*, et une notice sur un nouveau procédé de *traitement de l'ongle rentré dans les chairs*, sans opération.

LABAT (*Pierre-Aug.-Léon*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1824. — (A changé de demeure, et a même, croyons-nous, quitté Paris.) — M. Labat a habité plusieurs années l'Égypte, où il a été chirurgien du vice-roi et médecin en chef de l'hôpital d'Aboutzabel, au Grand-Caire. Il a été un des rédacteurs des Annales de la Médecine physiologique, et a publié plusieurs écrits parmi lesquels on remarque surtout une *Notice historique sur la Lithotritie*; — un *Traité de Rhinoplastie*, suivi d'un *Essai d'Autoplastie générale*, un fort vol. in-8°, avec planches; — un *Parallèle du choléra-morbus sporadique et du choléra asiatique* (avec Broussais); — un *Traité de la Cyanose* ou des diverses affections dans lesquelles la peau se colore en bleu; — *Histoire médico-chirurgicale de la maladie produite par la chique*, insecte parasite très commun dans l'Amérique méridionale, etc.

LABORIE père ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1803. (Rue Saint-Denis, 124, Cour Batave, de 8 heur. à 11.)

LABORIE fils (*Édouard-Jean*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien interne des hôpitaux et chef de clinique de la Faculté;

professeur particulier d'accouchemens; né à Paris en 1814; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue Richer, 29, de 11 heur. à 1.) — M. Laborie fils a publié, indépendamment d'une bonne thèse sur une question neuve : *la valeur séméiologique de la diminution et de l'exaltation de l'ouïe ;* plusieurs mémoires, entre autres un sur l'*emploi de l'air chaud dans le traitement des grandes plaies;* — sur la *valeur relative des amputations partielles du pied* (lu à l'Académie R.); — sur l'*emploi de la cautérisation avec le fer rouge contre certaines altérations de l'utérus.* Il a en outre rédigé les tablettes scientifiques du *Temps* et du *Journal de Paris*, et a fourni beaucoup d'articles à divers journaux, particulièrement à la *Gazette des Hôpitaux.* Il a aussi concouru pour le bureau central, où il ne peut manquer d'arriver bientôt.

LABRIC, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820; médecin de l'hospice des Ménages. (Rue de la Chaise, 28, de 4 heur. à 5.)

LABRUNIE ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1805; ancien médecin en chef des hôpitaux militaires. (Rue St-Martin, 72, de 3 heur. à 4.) — N'a rien fait, rien écrit pour la science, qui nous soit connu.

LABURTE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815. (Rue Neuve-Saint-Nicolas, 30, faub. Saint-Martin.)

LACAUCHIE (*Adolphe*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834; chirurgien-major et professeur d'anatomie à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce. (Rue d'Enfer, 8 *bis*, de midi à 2 heur.)

LACAZE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue Neuve-des-Mathurins, 48, de 10 heur. à midi.) — S'occupe moins de médecine pratique que de philosophie médicale. Nous ne connaissons aucun de ses écrits.

LACHAISE (*Claude*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Mâcon (Saône-et-Loire) en 1797; reçu docteur en médecine à Paris en 1820. (Aux Batignolles.)

Ancien élève des hôpitaux de Paris, et chirurgien militaire sous l'empire (1813 et 1815), M. C. Lachaise, qui n'est ni M. Lachaize de Valenciennes qui a écrit un mémoire sur la peste, ni M. Lachèze d'Angers qui n'a rien écrit, a publié ce qui suit :

— *Topographie médicale de Paris*, ou *Examen général des causes qui peuvent avoir une influence sur la santé des habitans de Paris, le caractère de leurs maladies, et le choix des précautions hygiéniques qui leur sont applicables*, 1 vol in-8°, 1822; ouvrage publié sous les auspices du préfet de la Seine et de l'Académie R. de Médecine, qui, dans sa séance du 8 janvier 1822, a inscrit l'auteur le premier sur la première liste des prétendans au titre d'adjoint. — *Hygiène physiologique de la Femme*, ou *de la Femme considérée dans son système physique et moral, etc.*, 1 vol. in-8°, 1825. — *Précis physiologique sur les courbures de la colonne vertébrale*, 1 vol. in-8°, avec planches, 1827. — *Nouvelles preuves du danger des lits mécaniques, et des avantages des exercices gymnastiques dans le traitement des difformités de la taille*, broch. in-8°, 1828.

Indépendamment de ces ouvrages, et de plusieurs autres qui ont paru sous d'autres noms que le sien, M. Lachaise a écrit dans la Revue médicale, dans la Biographie des Médecins célèbres où il a signé plusieurs articles avec M. Londe, dans les Archives, et dans la Gazette des Hôpitaux, où l'on remarque de lui, dans le numéro du 17 septembre 1840, un *Mémoire sur les effets de l'entassement sur la population des grandes villes*, lu à l'Académie, et dans celui du 7 juin 1842, une *Étude médico-philosophique sur le Traité des airs, des eaux et des lieux d'Hippocrate*. Ancien élève d'Esquirol, et attaché huit ans à une maison d'aliénés, il a fourni au Dictionnaire des Dictionnaires de M. Fabre les mots *épilepsie*, *hystérie*, *hypochondrie*, *nostalgie*, *etc.* Il avait été porté en 1839 par l'Institut pour faire partie de l'expédition scientifique qui devait explorer l'Algérie, et à la dernière nomination à la place

vacante dans la section d'hygiène à l'Académie R. de Médecine, il eût fait partie de la liste de présentation sans une erreur matérielle qui a fait inscrire à sa place M. Gaultier de Claubry, le chimiste, qui avait eu une voix de moins que lui.

LACHAUME, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1808. (Rue Joubert, 5, de 11 heur. à midi.)

LACLEF, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de l'Arcade, 9, de midi à 1 heure.)

LACOURNÈRE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); reçu docteur à Strasbourg. (Rue de l'Abbaye, 16, de midi à 2 heur.) — N'a rien écrit que nous sachions.

LACRETELLE (*Robert*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1805; ancien professeur du Val-de-Grâce. (Rue d'Enfer, 26, de 11 heur. à 1.)

LACROIX père ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu Paris en 1803; ancien membre du comité de visite des militaires, et chirurgien de l'école d'application du corps R. d'état-major; médecin-chirurgien de la Banque de France et du ministère de la guerre. (Rue Royale-Saint-Honoré, 8, de 10 heur. à midi.)

LACROIX fils (*J.-B.*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823; chirurgien de 1re classe à l'école R. d'état-major, des ponts et chaussées et des mines. (Rue de la Madeleine, 23, de 11 heur. à 1.) — A écrit un *Mémoire sur l'ophtalmie d'Égypte* et une *Esquisse historique et médicale de l'expédition d'Alger.*

LACROIX (*Edouard*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839; ancien prosecteur de la Faculté. (Rue Neuve-St-Augustin, 23, de 3 heur. à 5.) — Vient de concourir, sans succès, pour l'agrégation (1844).

LACROZE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1825; chirurgien de l'hospice des Quinze-Vingts. (Rue de Charenton, 40, de 1 heur. à 2.)

LAFFITE, Officier de santé, reçu en 1841. (Rue de Vendôme, 2 *ter*.)

LAFISSE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1805. (Rue Laffitte, 43.)

LAFON (*Jean-Bap.*) ✻, Docteur en médecine; médecin en chef de l'hospice des Incurables (femmes) et de l'hospice Devillas; né, en 1764, à Vigeois (Corrèze); reçu docteur à Paris en 1805. (Rue de Sèvres, 54, à l'hospice des Incurables.)

Ce digne et modeste confrère est probablement le doyen des médecins de nos hôpitaux, où il est entré comme élève, après concours, il y a plus de cinquante-sept ans (février 1787); et tout le monde reconnaît que cette longue carrière a été des mieux et des plus honorablement remplies. M. Lafon a été un des médecins qui se sont le plus tôt et le plus franchement prononcés en faveur de la vaccine. C'est lui qui a choisi et présenté les trente premiers enfans qui ont été vaccinés à l'arrivée d'Angleterre du duc de Larochefoucaud-Liancourt qui importait cette précieuse découverte. M. Lafon a été décoré en 1815 pour services rendus dans deux hôpitaux militaires en 1813 et 14; il a imaginé des lancettes qui rendent plus sûre et plus commode l'opération de la vaccine, et publié, indépendamment d'une bonne thèse sur la digestion, plusieurs mémoires qui font regretter que divers travaux qu'il a ébauchés sur la matière médicale ne soient pas menés à fin. Nous avons aussi lu de lui quelques discours prononcés en diverses occasions, un entre autres, en 1822, sur la tombe du général Duménil, ancien commandant de l'hôtel des Invalides, et qui respire d'un bout à l'autre les plus nobles sentimens.

LAFONT-RAPNOUIL, Officier de santé, reçu en 1817. (Rue de Bretagne, 4.)

LAFORGUE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue Dominique-Saint-Germain, 222, de 11 heur. à midi.)

LAGASQUIE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. — A fondé et dirigé depuis plusieurs années, avec autant de zèle que d'intelligence, rue de l'Estrapade, 30, une école auxiliaire de médecine. (A son établissement, de 1 heure à 2.)

LAGNEAU (*E.-Vivant*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de médecine opératoire); ancien secrétaire de la société de médecine; né à Châlons-sur-Saône en 1781; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 38, de midi à 3 heur.) — Est surtout connu par son *Exposé des symptômes de la maladie vénérienne*, etc., qui a eu les honneurs de six éditions, ayant été long-temps le seul ouvrage élémentaire écrit sur le sujet, et qui, bien que peu lu aujourd'hui, n'en est pas moins devenu pour son auteur la base d'une grande fortune.

LAGUERRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818. (Rue des Trois-Frères, de midi à 2 heur.) — A long-temps tenu, rue Blanche, une maison orthopédique pour les jeunes filles affectées de difformités de la taille, et où le moyen de traitement était l'extension par des lits mécaniques.

LALANNE (*J.-Jos.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835, né à Lamagistère en 1809; médecin-adj. de la prison de la dette; médecin du bureau de bienfaisance du 5ᵉ arrondissement. (Boulevart Bonne-Nouvelle, 17, de midi à 1 heure.) — A pris pour sujet de thèse une question pratique qui est depuis quelque temps à l'ordre du jour : le rhumatisme articulaire aigu guéri par les saignées coup sur coup.

LALEMENT, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1838. (Faubourg-Poissonnière, 62.)

LALOURCEY ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris

en 1816. (Rue du Temple, 101, de midi à 2 heur.) — N'a rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance, mais passe généralement pour un praticien zélé et judicieux.

LAMOUROUX ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818. (Rue de Clichy, 25, de 1 heur. à 2.)

LANGE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue Grenier-Saint-Lazare, 8, de 2 heur. à 4.)

LANGLEBERT ✻, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1832; aide-major du 6[me] escadron de la garde nationale à cheval. (Rue de l'Université, 79.)

LAPEYRE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1831. (Place Bertin-Poiré, 71.) — Exploite le cabinet de consultations qui tient à la pharmacie Moucelot du quai de la Mégisserie.

LAPP, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Rue des Francs-Bourgeois, au Marais, 11, de 10 heur. à 11.)

LARACINE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806. (Rue Saint-André-des-Arcs, 53, de 10 heur. à midi.)

LARREY père (*Dominique-Jean*), BARON DE L'EMPIRE; CHIRURGIEN EN CHEF DE LA GRANDE ARMÉE, et, plus tard, chirurgien en chef des Invalides, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE; commandeur de la Légion-d'Honneur, etc., etc; né à Beudan, près Bagnères de Bigorre, en 1766; mort dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur du service de santé des armées en 1842, dans sa soixante-dix-septième année.

(Malgré l'engagement que nous avons naturellement pris, par le titre même de cette revue, de n'y faire figurer que les médecins vivans, nous ne pouvons cependant résister au désir d'insérer textuellement la notice que nous avions consacrée à M. Larrey et faite depuis 3 ans. Il s'est placé dans une position si exceptionnelle, qu'on trouvera bon que nous don-

nions sa carrière comme un fait dont les chirurgiens français devront, de tout temps, s'enorgueillir, et comme un exemple qu'il serait à désirer que les jeunes médecins eussent toujours présent à l'esprit.)

Si la vie d'un homme doit se juger par les services qu'il a rendus à l'humanité, on peut le dire sans crainte d'être démenti, il n'est aucun médecin de notre époque, et il en est peu dans les temps anciens qui aient rempli leur carrière plus dignement que M. Larrey. Sa vie a été un tissu d'actes qui attestent à la fois l'homme bienfaisant, le citoyen sincèrement dévoué à son pays, le médecin profondément convaincu de l'importance et de la noblesse de sa profession. Aussi, son nom tient-il une des places les plus honorables dans l'histoire de la première moitié du demi-siècle qui vient de finir; époque dont l'éclat nous a trop éblouis, peut-être, pour saisir de suite le mobile qui poussa aux grands actes dont elle a été le témoin, et comprendre le but qu'avait la Providence dans l'accomplissement de ces actes.

M. Larrey a fait de la chirurgie militaire, tout le monde le sait, son occupation favorite, son affaire de prédilection; on pourrait même dire qu'il en a fait l'objet d'un culte. Son premier pas dans cette carrière, où le talent d'opérateur ne brille souvent qu'en second ordre, fut un trait de courage et de philanthropie, qui seul eût suffi à notre avis pour immortaliser son nom et le vouer à la reconnaissance de la postérité. Cet acte est la création des ambulances volantes. Jusque là les soldats blessés n'étaient relevés du champ de bataille qu'après le combat, et n'étaient pansés qu'à leur arrivée dans les hôpitaux établis dans le voisinage, et où un grand nombre ne parvenaient qu'après avoir perdu toute chance de salut. Cette ingénieuse innovation, qui ne pouvait partir que d'un cœur généreux, et dont toutes les armées de l'Europe se sont empressées de recueillir le fruit, permit aux chirurgiens militaires de secourir le soldat au moment même de sa blessure, en même temps que leur présence devait exciter son ardeur en rassurant son courage.

S'il fallait énumérer tous les titres que s'est acquis M. Larrey à l'estime et à la vénération publiques, par son infatigable courage

et son noble dévoûment, il n'est pas une bataille de l'empire dont on ne fût obligé de faire l'historique, parce qu'il n'en est pas une à laquelle il n'ait assisté, ou bien où la vigoureuse organisation qu'il avait imprimée au service chirurgical, n'ait rendu les plus grands services. Sous le ciel brûlant de l'Egypte et sur les rives glacées de la Bérésina; depuis le siége d'Alexandrie, où il sacrifia ses chevaux pour faire du bouillon à ses blessés, jusqu'à Waterloo, où il se jeta dans la mêlée, reçut un coup de feu et resta prisonnier sur le champ de bataille, partout il partagea les fatigues du soldat, dont il a été, pendant vingt-cinq ans le compagnon fidèle, et sans cesse il a mérité l'amitié de Napoléon qui, en mourant, lui a consacré un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse : « A L'HOMME LE PLUS VERTUEUX QUE J'AIE RENCONTRÉ. »

M. Larrey n'aurait qu'organisé et dirigé le service chirurgical de nos armées, qu'il aurait déjà rempli une bien noble tâche et mérité l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens; mais il a fait plus : il a saisi toutes les occasions qui se sont offertes à lui de favoriser les progrès et de répandre les bienfaits de la science dont il était un des plus dignes représentans. C'est ainsi qu'en 1794, nommé chirurgien en chef de l'armée destinée à l'expédition de la Corse, il profita d'un moment de repos pour établir à Toulon une école de chirurgie qui est devenue une pépinière d'excellens chirurgiens de marine. C'est ainsi qu'en 1797, appelé à l'armée d'Italie et arrivé au moment de la signature des préliminaires de la paix, il fonda et organisa les écoles de Padoue, de Milan, d'Udine.

Malgré cette vie agitée passée au milieu des camps et des hôpitaux, M. Larrey trouva encore le moyen de composer de nombreux écrits. Les principaux sont les suivans : *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient;* in-8°, 1804. — *Des amputations des membres à la suite des coups de feu ;* in-8°, 1808. — *Mémoires de chirurgie militaire* (et ses campagnes), de 1812 à 1817; 4 vol. in-8°;— *Recueil de mémoires de chirurgie*; in-8°, 1821. — *Considérations sur la fièvre jaune ;* 1822. — *Mémoire sur le choléra-morbus ;* 1831. — *Clinique chirurgicale, exercée particulière-*

ment dans les campagnes et hôpitaux militaires, etc.; 5 vol., de 1829 à 1835. — *Notice sur le choléra qui a régné dans les ports de la Méditerranée et dans la Provence;* broch. in-4°, 1835. — Il a été collaborateur du grand ouvrage sur l'Egypte, a fourni des mémoires au Recueil de la Société médicale d'émulation, au Grand Dictionnaire des Sciences médicales, aux Mémoires de l'Académie R. de médecine, dont ses soixante-quinze ans ne l'empêchent pas de suivre les travaux avec une religieuse exactitude. Nous l'avons vu, il y a un an environ (1841), présenter à la docte assemblée quelques uns de ses anciens compagnons d'armes qu'il avait rencontrés aux funérailles de l'empereur, et qu'il se rappelait avoir guéris de fractures des membres par l'emploi du bandage inamovible dont il réclamait la découverte.

M. Larrey est membre de l'Institut; cela est fort bien assurément : ses écrits le rendaient aussi digne de cet honneur que tel ou tel de ses collègues. Mais devait-on se borner à récompenser le chirurgien savant, l'opérateur habile? Non; il y avait une récompense plus en rapport avec l'importance des services qu'il a rendus à son pays, à l'humanité tout entière. Cette récompense, c'est la PAIRIE. Ne pas voir M. Larrey investi de cette haute dignité fait de la peine; voir un médecin l'obtenir avant lui, ferait sourire de pitié aux dépens de celui qui l'obtiendrait, quel qu'il fût!

LARREY fils (*Hippolyte*), DOCTEUR EN MÉDECINE et agrégé en exercice à la Faculté ; chirurgien-major et professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de l'Odéon, 33, de midi à 1 heure.)

Ce que nous avons dit de la manière dont M. Casimir Broussais porte le nom de son illustre père, nous le disons également de M. Hippolyte Larrey, et, certes, ce doit être aux yeux de tout le monde le plus bel éloge qu'il puisse désirer. Entré, dès le début de ses études médicales, dans la carrière de la chirurgie militaire, il en a parcouru avec succès les différens grades par la voie des concours, et dans l'ordre suivant :

Chirurgien élève de 1828 à 1829, sous-aide de 1829 à 1832, aide-major de 1832 à 1841, chirurgien-major depuis 1841, il a été attaché successivement aux hôpitaux militaires de Paris et à celui de Strasbourg, pour revenir d'abord au Gros-Caillou, puis au Val-de-Grâce, où il a obtenu le deuxième prix de chirurgie au concours de 1832, et chargé du service médico-chirurgical de l'hôpital de Picpus à l'époque du choléra. Nommé en 1831 aide-major aux ambulances de l'armée française en Belgique, et chargé du service chirurgical de l'ambulance de la tranchée au siége de la citadelle d'Anvers; attaché depuis douze ans aux conseils de révision du département de la Seine, il a obtenu en 1841, par le concours et à l'unanimité des suffrages, la place de professeur de pathologie chirurgicale à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

Dans le cours de cette carrière, indépendamment de sa thèse inaugurale, qui a pour sujet le *traitement des fractures des membres par l'appareil inamovible,* dont son père réclame avec raison la première application, M. H. Larrey a publié: en 1830 la *Relation chirurgicale des événemens de Juillet à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (2e édition, avec un rapport de Dupuytren); — en 1831 une *Histoire chirurgicale du Siége de la citadelle d'Anvers*, 1 vol. in-8°; — en 1835 sa thèse pour l'agrégation, ayant pour sujet la solution de cette question : *Quel est le meilleur traitement des fractures du col du fémur?* — en 1841 *De la Méthode analytique en chirurgie*, discours prononcé au Val-de-Grâce pour la distribution des prix. Il a aussi publié plusieurs notices *sur la chirurgie et l'hygiène militaires*, et fait insérer un grand nombre d'articles dans la Clinique, la Gazette médicale, la Gazette des Hôpitaux, et communiqué à l'Académie divers faits de chirurgie, parmi lesquels nous nous rappelons surtout un cas de plaie pénétrante de l'abdomen avec issue de l'épiploon, et l'observation d'un kyste pileux de l'ovaire compliqué d'une fistule urinaire abdominale et d'un calcul à la vessie.

M. Hippolyte Larrey a été décoré de la croix de Juillet pour sa conduite comme chirurgien militaire à l'hôpital du Gros-

Caillou pendant la révolution de 1830, nommé chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique après le siége de la citadelle d'Anvers, pour ses services comme chirurgien de l'ambulance de la tranchée, et porté en même temps pour la croix de la Légion-d'Honneur par les officiers de santé en chef et par l'intendant-général de l'armée. Cette proposition, non accueillie par le seul motif qu'il était trop jeune, a été renouvelée plusieurs fois depuis onze ans, et MM. les officiers de santé en chef du Val-de Grâce ont encore rappelé cette demande, au mois de mai 1843, dans les termes les plus flatteurs approuvés par l'intendant militaire inspecteur. Au nombre des marques de considération que M. Larrey a reçues du corps médical, il peut compter d'avoir été nommé vice-président de la Société des agrégés, et d'avoir été délégué à Bourg en 1843, par la Société médicale d'émulation, pour la représenter à l'inauguration de la statue de Bichat. Enfin l'Académie a aussi arrêté plusieurs fois que son nom serait porté sur la liste des places qui viendraient à vaquer dans son sein.

LARTIGUE (*A.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841 ; rédacteur en chef de l'Encyclographie médicale, recueil mensuel commencé en 1842 et formant un résumé analytique de tous les journaux de médecine et de pharmacie. (Quai Voltaire, 3 bis, de 1 heure à 3.)

LATOUR (*Amédée*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834 ; ancien fondateur-rédacteur de la Gazette des Médecins praticiens ; actuellement attaché à la rédaction de la Gazette des Hôpitaux. (Rue Richer, 44, de midi à 2 heur.)

M. Amédée Latour s'occupe plus de littérature médicale que de médecine pratique. Attaché, dès son début dans la carrière, à la rédaction de plusieurs journaux, il s'est montré en toute circonstance un des plus empressés à soutenir les sages doctrines, un des plus ardens à combattre pour la dignité et l'indépendance de la profession. Trop franc pour dissimuler sa pensée, trop honnête pour ne pas assumer toute la responsabilité de ses cri-

tiques, il a déjà éprouvé, par la perte de sa fortune, de son repos, de sa liberté même (voyez l'article de M. Gendrin), tous les déboires de cette lutte incessante dont les initiés connaissent seuls les fatigues et les dangers, et dont ils ne savent aussi chercher de compensation que dans leur conscience et l'estime des gens de bien. Les principaux travaux qui ont paru sous son nom sont les suivans :

— *Cours de clinique interne* (de M. Andral), 3 vol. in-8°, 1836, dont la rédaction lui appartient tout entière. Cet ouvrage, épuisé depuis long-temps et journellement demandé dans le commerce de la librairie, ne sera peut-être pas réimprimé, M. Andral s'y opposant pour des raisons que nous avons déjà supposées être étrangères à la science. — *Du traitement préservatif et curatif de la phthisie pulmonaire*, 1 vol. in-8°, 1840. Le but de M. Latour a été d'appeler l'attention des praticiens sur les avantages du *chlorure de sodium* dans cette affreuse maladie, qu'il considère comme le résultat de causes essentiellement débilitantes et asthéniques qu'un régime tonique, une alimentation substantielle, l'insolation, l'exercice, peuvent combattre, et dont aussi, à son avis, les exutoires, les applications irritantes à la peau, sont plus propres à aggraver qu'à diminuer les effets. — *Note sur quelques accidens nerveux non décrits, guéris par l'emploi de la poudre de valériane* (Bulletin thérapeutique). — *Mémoire sur la difficulté du diagnostic de quelques formes de fièvres éruptives et de la fièvre typhoïde.* (Bulletin thérapeut.) — *De l'impuissance virile pour cause nerveuse :* volonté, peur, amour trop violent. (Compte-rendu des travaux de la Société de M. du Temple.) — *Nouveau moyen de remplacer la percussion dans les cas où elle est impraticable.* Ce moyen, c'est le diapason dont les vibrations plus ou moins sonores indiquent avec précision le degré de perméabilité des poumons, les matières liquides, solides ou gazeuses contenues dans les cavités. (*Idem.*)

Comme critique, depuis 1836 jusqu'à ce jour, le plus grand nombre des productions médicales ont passé sous la plume de M. Latour. Successivement attaché, comme nous l'avons dit, à

la rédaction de plusieurs journaux, dans lesquels sa collaboration a été fort active, son temps a été en grande partie consacré à des travaux stériles pour la gloire et la renommée, mais utiles pour la science dont ils régularisent l'essor et enregistrent les progrès. Personne n'ignore que les causeries hebdomadaires de la *Gazette des Hôpitaux*, qui, sous le nom de Jean Raimond, reflètent si naïvement les travers de notre corporation et font à la vanité de quelques uns de nos aristocrates de si cruelles blessures, sont en partie, pour ne pas dire exclusivement, dues à sa plume. C'est aussi lui qui, dans le même journal, est chargé des comptes-rendus des séances de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

LATOUR (*Robert*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; membre de la Société de Médecine du département de la Seine ; né à Bayonne (Basses-Pyrénées) en 1801 ; reçu docteur en médecine à Paris en 1824. (Rue de la Bourse, 4, de midi à 2 heur.)

Indépendamment d'une thèse qui contient des vues neuves sur le véritable mode d'action des saignées dans les phlegmasies, M. Robert Latour a publié les travaux suivans :

— *Qu'est-ce que la fièvre? qu'est-ce que l'inflammation?* in-8°, 1838. — *Une visite à Marienberg*, ou *Examen philosophique et pratique de l'hydrothérapie*, 1842. — *Expériences servant à démontrer que la pathologie des animaux à sang blanc est exempte de l'état morbide qui, dans les animaux à sang chaud, a reçu le nom d'inflammation*, 1843. Ce dernier mémoire a reçu à l'Académie des Sciences, cette année même (1844), une mention honorable au concours de physiologie expérimentale.

LAUDY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue des Noyers, 36, de 11 heur. à 1.)

LAUGIER (*Stanislas*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale) ; agrégé libre de la Faculté ; chirurgien de l'hôpital Beaujon et consultant du Roi ; né à Paris en 1798 ; reçu docteur également à Paris en 1828. (Rue du Helder, 3 *bis*, de midi à 2 heur.)

26



Fils d'un ancien professeur de chimie dont le nom est inscrit dans les fastes de la science, M. Laugier offre l'exemple assez rare de nos jours d'un homme qui ne le cède à personne pour les services rendus à l'humanité et à l'art qu'il cultive, et dont les succès n'ont altéré ni la modestie, ni le bienveillant caractère. Elève des hôpitaux de Paris, où il a remporté en 1825 la médaille d'or des internes, il a été nommé, bien entendu par concours, agrégé à la Faculté en 1829, c'est à dire l'année même qui a suivi celle de sa réception ; puis, en 1831, chirurgien du bureau central, d'où il est sorti pour occuper le poste de chirurgien de l'hôpital Necker de 1832 à 1836, et de Beaujon de 1836 jusqu'à ce jour. Voici ce qu'il a déjà fait pour la science :

— En 1829, Proposition du *séton fermé pour le traitement de la grenouillette*, et de *pinces à érignes doubles à branches séparées pour le traitement des fistules vésico-vaginales et vésico-rectales* (Journal hebdomadaire). — 1830, Proposition d'une *nouvelle route artificielle pour le passage des larmes dans les fosses nasales.* (Archiv., juillet 1830 et mai 1834.) Elle consiste à perforer la paroi externe du canal nasal pour pénétrer dans le sinus maxillaire. —1831, *Mémoire sur les adhérences congéniales du prépuce et du gland chez les nouveau-nés, sur la rétention d'urine qui en résulte, et leur traitement.* (Archiv., septembre.) — 1832, *Mémoire* (fait en collaboration de M. Delaroque, médecin de Necker) *sur la physiologie pathologique du choléra asiatique.* (Archiv.)—1833, Présentation à l'Académie d'une *nouvelle espèce de hernie crurale à travers la partie moyenne du ligament de Gimbernat ; — Appareil à extension permanente pour les fractures obliques du corps et du col du fémur.* — 1838, *Bandages inamovibles en papier amidoné pour le traitement des fractures des membres.* (Bulletin chirurgical, tome I.) — 1839, Publication de la découverte faite en 1835 d'un *nouveau signe des fractures du crâne pénétrant dans la caisse du tympan ou le conduit auditif externe ;* — Proposition et application de la pâte de Vienne pour la cautérisation des *veines variqueuses ;* — *Note sur la question de savoir si l'amputation du col utérin doit être pratiquée dans*

le cas de cancer; — *Considérations nouvelles sur la probabilité de la gangrène après la réduction d'une anse intestinale non gangrénée au moment de l'opération.* — *Préceptes sur la désarticulation du 5e métacarpien,* etc., etc. (Bulletin chirurg.)

Depuis 1840 : — *Nouvelle espèce d'étranglement dans la hernie vaginale du testicule et d'étranglement interne;* — *Mémoire sur l'amputation des membres dans le cas de fractures comminutives et de plaies des articulations;* — *Précepte et emploi des injections émollientes dans le bout supérieur, après l'établissement d'un anus contre nature dans la hernie étranglée;* — *Mémoire sur la compression des parties osseuses dans les tumeurs blanches;* — *Comparaison des avantages et des inconvéniens respectifs de la désarticulation du bras et de son amputation à sa partie supérieure;* — *Mémoire sur le siége de l'étranglement dans les hernies, etc., etc., etc.* (Bulletin chirurgical.) — 1841, *De la Ténotomie appliquée à la réduction des fractures;* — *Notice sur un nouveau procédé d'amputation circulaire de l'avant-bras;* — *Emploi de la pâte de Vienne dans le traitement des ulcères cancéreux de la face;* — *Opération d'anévrisme poplité, suivie de guérison;* — *Amputation de la cuisse dans l'articulation coxo-fémorale, etc., etc.* (Bulletin chirurgical.) — 1844, Présentation à l'Académie d'un *instrument qui rend facile la cautérisation des veines d'un varicocèle,* expérimenté avec succès sur le vivant. (Bulletin de l'Adémie.)

Indépendamment de ces travaux, qui tous portent un cachet éminemment pratique, M. Laugier a fourni un grand nombre d'articles au Dictionnaire en 25 Volumes, beaucoup d'autres notices que celles que nous avons mentionnées au Bulletin chirurgical, qu'il a fondé, et qui forme un recueil de 2 volumes. Il vient de donner, avec le docteur Richelot, une bonne *traduction annotée du Traité des maladies des yeux* de Mackensie. L'Académie, en l'admettant dans son sein (1844), ne pouvait donc faire un meilleur choix.

LAUNOY, Docteur en médecine, reçu à Paris en

1836. (Rue Saint-Pierre-Montmartre, 8, de 11 heur. à 1.)

LAURAND (*Antoine-Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien titulaire du 6e dispensaire de la Société philanthropique; médecin de l'état-civil et du bureau de bienfaisance du 4e arrondissement; né à Rochefort (Char.-Inf.) en 1800; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue de l'Oratoire-du-Louvre, 6, de midi à 1 heur.) — M. Laurand est un ancien chirurgien de la marine royale. Sa thèse inaugurale est une bonne dissertation sur la *pleurésie purutente*. Il a obtenu la médaille du choléra.

LAURAUS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834; chirurgien des sapeurs-pompiers. (Rue du Vieux-Colombier, 15.)

LAURAY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de Seine, 30, mardi, jeudi, samedi, de 11 heur. à 1.) — Cours particulier d'anatomie, à 11 heur., à l'Ecole pratique.

LAURENCE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue Neuve-Saint-Eustache, 36, de 2 heur. à 4.)

LAURENS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue Vieille-du-Temple, 114, de 10 heur. à 11.)

LAURENT ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue Descartes-Panthéon, 44, de 11 heur. à midi.)

LAUTOUR, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830. (Rue Mandar, 3.)

LAVERGNE-LACOMBE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en l'an X. (Rue Montaigne, 2, de 11 heur. à midi.)

LAVILLETELLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814; inspecteur général des cimetières de Paris. (Barrière Montmartre, impasse Marie-Blanche, de 8 heur. à 10.)

LAVOLLEY (*Jacq.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Niort

(Deux-Sèvres) en 1809; reçu docteur à Paris en 1838, et pharmacien à l'Ecole spéciale de Paris en 1834. (Rue Montorgueil, 65, de midi à 4 heur.) — Ancien élève de l'Ecole pratique et de l'École de pharmacie, M. Lavolley a mis à contribution les connaissances chimiques qu'il avait acquises dans l'étude de la pharmacie pour traiter à fond la question qui lui a été désignée pour sujet de thèse inaugurale : l'*empoisonnement par le chlorure d'antimoine*, et dont il a su faire une bonne dissertation. Il a fait plusieurs cours particuliers d'accouchemens à l'usage des sages-femmes, et se propose de publier très incessamment un *Traité de l'Éducation physique des Enfans et de leurs maladies, depuis la naissance jusqu'à la puberté*, ouvrage spécialement écrit pour servir de guide aux mères de famille, et dans lequel tous leurs devoirs se trouvent associés à ceux du médecin, avec les distinctions les plus positives de ce qui appartient à chacun.

LAYRAUD, Officier de santé, reçu en 1828. (Rue Neuve-Saint-Martin, 5 bis.)

LEBATARD (*J.-B.-Alphonse*), Docteur en médecine; médecin-adjoint de l'Académie royale de Musique, et s'occupant spécialement des affections de la voix ; né à Paris en 1810; reçu docteur également à Paris en 1837. (Rue Cadet, 6, faubourg Montmartre, lundi, mercredi, vendredi, de 2 heur. à 3 et demie.)

LEBAUDY (*Jacq.*), Docteur en médecine; reçu à Paris en 1830; chirurgien du collége Stanislas, et rédacteur-fondateur, avec MM. Trousseau et Gourand, du *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, dont il fournit lui-même les dessins. (Rue Laffitte, 42, de 9 heur. à 10, et de 2 à 4.)

LEBERT, Docteur en médecine ; ancien interne des hôpitaux ; reçu docteur à Paris en 1838. (Rue de Paradis-Poissonnière, 46, de midi à 2 heur.)

LE BIENVENU (*Edmond-Xavier*), Docteur en méde-

CINE; né en 1811 à Bernay (Eure); reçu docteur à Paris en 1839. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 43, de 10 heur. à midi.)

M. Le Bienvenu est depuis trop peu de temps encore lancé dans la carrière pour qu'il soit déjà possible de le juger comme praticien. Ayant soutenu sa thèse inaugurale presque immédiatement après la mise en vigueur de l'ordonnance ministérielle qui enlevait aux candidats le choix de leur sujet, il n'a pu que présenter sous forme de propositions celui qu'il avait adopté, et qui était la *Fièvre typhoïde*. Ces propositions, malgré le peu de développement qu'elles ont reçu, attestent toutefois un bon observateur, un homme qui sait puiser aux bonnes sources et qui communique avec facilité ce qu'il sait. M. Le Bienvenu a aussi publié en 1840, *sur la migraine et les moyens à lui opposer*, une brochure qui pouvait convenir à un débutant ayant besoin de se pourvoir, mais qui n'est point assez scientifique pour un homme qui a tous les moyens de faire une belle carrière.

LEBLOND, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1805. (Place de l'Estrapade, 1, de midi à 2 heur.)

LEBRETON (*Jacq.-Alex.-Exapère*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'accouchemens); né à Paris en 1784; reçu docteur également à Paris en 1808. (Rue Saint-Lazare, 32, de 11 heur. à 1.)

M. Lebreton est le fils d'un accoucheur distingué qui jouissait d'une grande réputation il y a une quarantaine d'années à Paris. Se destinant lui-même à la carrière des accouchemens, il a soutenu sa thèse inaugurale sur les raisons qui établissent la *nécessité de l'application du forceps*. Dans les premières années de sa carrière, M. Lebreton a fait des cours d'accouchemens qui ont été suivis. Il a publié en 1819 des *Recherches sur les causes et le traitement de plusieurs maladies des nouveau-nés* (brochure in-8°), qui touchent à des questions de pratique d'une haute importance; puis des tableaux propres à faciliter l'étude du manuel opératoire applicable à chaque espèce d'accouchemens. M. Le-

breton est aimé de ses cliens et considéré de ses confrères.

LEBRETON (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE : né à Saint-Gilles (Ille-et-Vilaine), en 1801 ; reçu docteur en médecine à Paris en 1839. (Rue Saint-Denis, 277, maison des bains Saint-Sauveur, de 1 heure à 3.) — Ancien aide-major démissionnaire du Val-de-Grâce et du Gros-Caillou, M. Lebreton (Pierre) avait remporté le premier prix à l'hôpital militaire de Strasbourg, et ceux d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et de médecine à la Faculté de la même ville. Depuis sa réception il se livre à la pratique des acccouchemens, sur lesquels il a fait plusieurs cours particuliers. Il a, un des premiers, signalé à l'Académie la présence du choléra à Paris, par une observation qui a soulevé un orage au sein de la docte assemblée. Il a été attaché plusieurs années au bureau de bienfaisance du 6ᵉ arrondissement, et a reçu la médaille du choléra.

LECANU (*Louis-René*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE, PHARMACIEN (section d'hygiène publique et de médecine légale) ; professeur titulaire à l'Ecole de pharmacie ; membre du conseil de salubrité, et ancien chef des travaux chimiques du collége de France ; né à Paris en 1800 ; reçu docteur en 1837. (Rue Cloche-Perche, 10, de 10 heur. à midi.)

M. Lecanu est le gendre de M. Labarraque, membre comme lui de l'Académie R. de Médecine et du conseil de salubrité. Il n'appartient, comme on peut le voir, que depuis quelques années au corps médical, et n'exerce, à proprement parler, ni la pharmacie ni la médecine ; mais il s'occupe, avec le plus grand zèle et un incontestable succès, de la partie essentiellement philosophique de ces deux sciences. Ses travaux ont eu surtout pour but la solution de questions de chimie organique applicables à la médecine, comme pouvait le donner à penser le choix qu'il fit pour sujet de sa thèse inaugurale, *du sang considéré sous le rapport de ses élémens constitutifs*. Il a publié ce qui suit :

— *Recherches sur l'urine* (Journal de Pharmacie, tome XXV).

Ce travail lui a valu l'accessit au concours de physiologie à l'Académie des Sciences. — *Recherches sur le sang* (même journal, tomes XVI et XVII, XIX et XXI). Ces recherches ont obtenu une médaille d'or de 500 francs à l'Académie de Médecine, et une médaille d'or de 1500 fr. à l'Institut. — *Recherches sur les corps gras* (même journal, tomes XI, XII, XIII, XX). Cette série de mémoires, soumise à l'Institut, a été insérée par cette compagnie dans le recueil des Savans étrangers. Elle est en grande partie commune à M. Lecanu et à M. Bussy. — *Cours complet de Pharmacie*, 2 vol. in-8°. — M. Lecanu a publié, en outre, un grand nombre de mémoires, de notices, d'observations et de rapports dans divers journaux scientifiques, particulièrement dans le Journal de Pharmacie; il a aussi écrit dans plusieurs Dictionnaires. Les cours qu'il fait à l'Ecole de pharmacie sont substantiels, par conséquent très profitables aux élèves; et quand il prend part aux travaux de l'Académie de Médecine, c'est toujours pour résumer nettement une question et en faire jaillir une vérité utile.

LECLERC, Officier de santé-dentiste, reçu en 1818. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 48.)

LECOQ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue du Dragon, 3, de 1 heure à 3.)

LÉ.-COLOMBE, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1813; ex-chirurgien-aide-major; ancien chef de clinique d'accouchemens de l'hôpital de la Faculté. (Rue de l'Odéon, 25, de 10 heur. à midi.) — A concouru pour la chaire de clinique d'accouchemens occupée actuellement par M. Paul Dubois, et a été nommé chef de clinique par suite de ce concours. Il fait depuis longtemps des cours particuliers d'accouchemens qui ont toujours été très suivis; — il a publié une bonne thèse *sur la délivrance*, et un *Essai sur le choléra asiatique*.

LECOU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Rue Neuve-Saint-Martin, 27, de midi à 1 heure.)

LECOUPPEY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Galerie Vivienne, 13, à 5 heur.)

LEDESCHAULT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815. (Rue Saint-Martin, 51, de 4 heur. à 5.)

LEFEBVRE (*S.*) ✱, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1812. (Rue Culture-Sainte-Catherine, 30, de 2 heur. à 3.)

LEFEBVRE (*Charl.-Louis-Adol.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822; chirurgien aide-major de la garde nationale à cheval. (Rue de la Michodière, 18, de midi à 2 heur.)

LEFÈVRE-DESROSIERS (*Félix*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1821. (Rue Tiquetonne, 14, de midi à 3 heur.) — A débuté commme chirurgien militaire sous l'empire, et, depuis sa réception, s'est livré avec ardeur à la pratique tant de la chirurgie que de la médecine, mais surtout aux maladies des femmes et aux accouchemens. Il a obtenu plusieurs mentions honorables et des médailles d'argent pour la propagation de la vaccine, et a publié, en 1821, une *Dissertation sur la fièvre miliaire* qui est, croyons-nous, sa thèse inaugurale, et en 1829, un *Recueil d'observations sur les maladies des femmes.*

LEFOL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Cadet, 22, de 11 heur. à midi.)

LEFOL, Officier de santé, reçu en 1833. (Rue d'Arcole, 11.)

LEFOULON (*Pierre-Joachim*), Officier de santé-dentiste, reçu en 1833; né à Aulnay (Calvados) en 1800. (Rue Richelieu, 104.)

M. Lefoulon est un praticien qui a eu le bon esprit de reconnaître qu'il ne suffisait pas de dire que l'art du dentiste avait fait de nos jours d'immenses progrès, mais qu'il fallait le démontrer. C'est dans cette intention qu'il a publié sur la *Théorie et la prati-*

que de cet art, un ouvrage (1 vol. in-8° avec grav. sur bois, 1842) qui n'est peut-être point assez étendu pour servir complètement de guide aux élèves, et les initier aux innombrables détails de la pratique, mais qui a, sur les traités élémentaires publiés avant lui, l'avantage d'être à la hauteur de la science en général. Avant la publication de cet ouvrage, M. Lefoulon avait fait imprimer dans la Gazette des Hôpitaux (1839) plusieurs articles sur l'*Orthopédie dentaire*, et depuis il a soumis à l'Institut plusieurs mémoires sur la même question. Il est aussi l'inventeur d'une pâte à base calcaire, qu'il désigne sous l'expression d'*alumineuse éthérée*, ce qui pourrait faire croire qu'elle n'est autre chose que de l'alun dissous dans l'éther, et, au moyen de laquelle il plombe, ou mieux, obture la cavité des dents cariées, qu'il soustrait ainsi à l'action de l'air et des alimens. Il est d'ailleurs un des dentistes les plus répandus de Paris.

LEGENDRE (*Franç-Laurent*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien interne des hôpitaux ; né à Paris en 1812, et reçu également à Paris en 1841. (Faubourg-Poissonnière, 11, de midi à 2 heur.) — S'est distingué dans le cours de ses études par plusieurs médailles d'or remportées tant dans les hôpitaux qu'à la Faculté, et a publié, depuis sa réception, indépendamment d'une thèse qui contient de nouvelles recherches sur les *Syphilides*, un *Mémoire sur les hémorragies dans la cavité de l'arachnoïde pendant l'enfance* (Revue Médicale, 1843) ; — Des *Recherches sur quelques maladies du poumon chez les enfans* (en collaboration de M. le docteur Bailly. (Archives Générales de Médecine, 1844.) M. Legendre est collaborateur au journal la *Clinique des Hôpitaux des enfans*.

LÉGER (*Ch.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Rue de Condé, 8, de midi à 2 heur.)

LÉGER (*Fleurus*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; chirurgien de la 4ᵉ légion ; médecin du bureau de bienfaisance et inspecteur des écoles primaires du 4ᵉ arrondissement. (Rue Saint-Germain-

l'Auxerrois, 65, de midi à 2 heur.) — Ce n'est ni à l'un ni à l'autre de ces deux MM. Léger, qu'il faut attribuer un volume assez bien écrit, qui a paru il y a quelques années sous le même nom que le leur et sous le titre de : *Manuel des jeunes mères*, etc.

LEGOUAS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1808. (Rue Payenne, 3.) — N'exerce plus, mais autant que nous pouvons croire, est l'ancien chirurgien de la garde de ce nom, qui a donné une édition des *Elémens de chirurgie* de Lafaye; ouvrage éminemment classique, contenant à peu près ce que les jeunes gens qui se destinaient, sous l'empire, à la chirurgie militaire, étaient tenus de savoir pour être commissionnés.

LEGRAND (*A.*), Docteur en Médecine, recu à Paris en 1827 et né à Amiens; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement; du conseil de recensement de la 10e légion, etc. (Rue du Bac, 36 bis, tous les jours, excepté le dimanche, de midi et demi à 2 heur. et demie.)

Le nom de M. Legrand est principalement connu par les tentatives qu'il a faites pour substituer l'emploi de l'or à celui du mercure dans le traitement des maladies syphilitiques récentes et invétérées, ainsi que dans le traitement des dartres et même des scrofules. Les ouvrages dans lesquels il a développé ses vues à cet égard ont été imprimés, celui qui concerne la syphilis en 1827, et celui qui traite des scrofules en 1837. Ils ont été soumis l'un et l'autre à l'Institut qui les a favorablement accueillis, sur le rapport de MM. Magendie et Roux. Indépendamment de ses recherches sur l'*Action thérapeutique de l'or*, M. Legrand a publié plusieurs autres écrits; par exemple, un mémoire sur le *Rétrécissement de l'aorte*, une brochure sur le *Choléra,* et une notice sur le traitement de la *Coqueluche*.

LEGRAS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817. (Rue de l'Arbre-Sec, 33, de 7 à 9 heur.)

LEGROS (*Félix*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; ex-chef de clinique à l'Hôtel-Dieu dans le service de Dupuytren ; né à Douai (Nord) en 1799 ; reçu docteur à Paris en 1830. (Rue des Francs-Bourgeois, au Marais, 25, de 10 heur. à midi.)

Ancien élève interne et lauréat des hôpitaux civils de Paris, M. Legros a eu dans son début d'honorables succès. Occupant à l'Hôtel-Dieu, à l'époque de la révolution de juillet, la place de chef de clinique, qu'il avait obtenue au concours, il y déploya un zèle qui le fit nommer chirurgien de la maison de convalescence créée à Saint-Cloud en faveur des blessés de cette époque. Le Moniteur du 9 septembre 1830 rapporta cette nomination en ces termes : « M. Dupuytren, chargé du service chirurgical de cette maison, vient de s'adjoindre son chef de clinique, M. le docteur Félix Legros, dont la conduite a été si belle pendant nos grandes journées de juillet. » A l'époque du choléra, il fut institué membre des commissions sanitaires et reçut du gouvernement, comme récompense des services qu'il rendit dans ce moment désastreux, trois médailles dont une en or.

M. Legros a publié plusieurs mémoires et de nombreux articles dans nos divers journaux de médecine ; par exemple, sur le *Coït considéré comme cause de maladie* ; — sur l'*Atrésie des organes sexuels de la femme*, etc. ; — il est auteur d'une *Nouvelle méthode d'amputation, particulièrement applicable aux membres à un seul os*, dont il a posé les règles et démontré les avantages dans le numéro de février 1834 du Journal des Connaissances médico-chirurgicales. Cette méthode réunit les avantages de la méthode circulaire à ceux de la méthode à lambeau, sans avoir les inconvéniens qu'on reproche à l'une et à l'autre. On lui trouve, à notre avis, surtout appliquée à la cuisse, le mérite d'éviter la conicité du moignon, la saillie et l'exfoliation de l'os ; d'obtenir une cicatrice linéaire, qui ne se trouve pas au centre du membre ; de terminer le moignon par une masse musculaire qui facilite l'application d'un membre artificiel.

LEGROUX, DOCTEUR EN MÉDECINE ; agrégé en exercice

à la Faculté ; médecin de l'Hôtel-Dieu annexe ; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Richelieu, 14, de midi à 1 heur.) — Nous ne savons rien des travaux de M. Legroux, si toutefois il a fait imprimer quelque chose. Nous l'avons vu concourir, en 1840, pour la chaire de thérapeutique, et faire preuve de connaissances solides, quoique parfois un peu élémentaires.

LEHELLOCO ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin consultant du roi ; reçu docteur à Paris en 1818. (Place de la Concorde, 8, de 11 heur. à 1.) — Nous ne connaissons rien de lui.

LEHU, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Rochechouart, 5, de 4 heur. à 5.)

LELUT (*Francisque*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin-adjoint de l'hospice de la Salpêtrière (section des aliénés) et médecin des condamnés de la Roquette ; MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES (section des sciences morales et politiques) ; né à Gy (Haute-Saône) en 1804 ; reçu docteur à Paris en 1827. (A la Salpêtrière)

M. Lelut est un des médecins de notre époque qui s'occupent d'une manière exclusivement scientifique de l'étude des maladies mentales. Doué d'un esprit sceptique, imbu d'opinions qui tournent trop évidemment au spiritualisme pur, il se laisse malheureusement guider dans cette étude bien plus souvent par son imagination que par l'observation pure et simple des faits. Aussi, ses travaux appartiennent-ils plutôt à la science psychologique qu'à la médecine proprement dite, et sont-ils d'une bien faible utilité pour le médecin qui s'occupe comme praticien du traitement des maladies mentales.

Les ouvrages de M. Lelut sont : — *Qu'est-ce que la phrénologie*, ou essai sur la signification et la valeur des systèmes de psycologie en général, et de celui de GALL en particulier ; 1 vol. in-8°, 1836. — *Le démon de* SOCRATE ; *Spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire ;* 1 vol. in-8°, 1836.

M. Lelut ne tend à rien moins, dans cet ouvrage, qu'à démontrer que Socrate était fou. — *Inductions sur la valeur des altérations de l'encéphale dans le délire aigu et dans la folie;* in-8°, 1836. Cette valeur y est presque réduite à rien. — Enfin, de l'*Organe phrénologique de la destruction chez les animaux, ou examen de cette question : les animaux carnassiers ou féroces ont-ils, à l'endroit des tempes, le cerveau et par suite le crâne plus large proportionnellement à sa longueur que ne l'ont les animaux d'une nature opposée?* Broch. in-8°, avec fig. 1838. La question y est résolue par la négative. Les personnes les moins disposées à adopter les opinions de Gall dans leurs détails, s'accordent cependant à regarder la différence marquée qui existe entre la conformation de la tête des carnassiers et celles des herbivores, comme un des faits qui déposent le plus en faveur de la doctrine de ce physiologiste; ce qu'en dit M. Lelut est peu propre à ébranler leur croyance.

LEMAIRE, Docteur en médecine; ex-chef de clinique de la Faculté à l'hôpital de la Charité; médecin du bureau de bienfaisance du 11e arrondissement, du 6e dispensaire de la société philanthropique et du diaconat de l'Église réformée de Paris: reçu docteur à Paris en 1836. (Place Dauphine, 6, de 11 heur. à 1.)

Les fonctions de chef de clinique qu'a remplies M. Lemaire à l'hôpital de la Charité sous l'honorable M. Bouillaud, constituent un titre qui dépose à lui seul en faveur de ses connaissances médicales et surtout de ses connaissances pratiques. Il a fait plusieurs cours de diagnostic et a publié, indépendamment d'une bonne thèse inaugurale sur la *Gastro-entérite adynamique* ou *fièvre typhoïde*, une Dissertation sur l'*Emploi du mercure et de ses préparations*, couronnée par la Faculté de médecine (prix Corvisart); plus un mémoire d'histoire naturelle intitulé : *Bibliothèque zoologique; oiseaux exotiques; oiseaux d'Europe.*

LEMAIRE, Officier de santé-dentiste, reçu en (l'Almanach ne le dit pas et nous n'avons pu le savoir). (Rue Richelieu,

15.) — Nous le croyons le fils du chevalier Lemaire, mort il y a plusieurs années, et qui a laissé sur les dents un traité assez estimé. Il n'a rien fait pour son art qui soit arrivé à notre connaissance.

LEMAISTRE-FLORIAN (*Henry-Joseph*), Docteur en médecine; médecin de l'octroi de Paris et de l'Ecole spéciale de commerce; né à Grenoble; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Neuve-Saint-Laurent, 3, de midi à 2 heur.)

M. Lemaistre-Florian est un des principaux rédacteurs qui ont concouru avec le docteur Fabre à la fondation de la clinique médicale (*Gazette des Hôpitaux*). Il a publié dans ce recueil et dans le Journal Général, dont il devint rédacteur en chef, un grand nombre d'observations et d'articles critiques relatifs à la médecine et à la chirurgie. Disciple particulier de l'honorable M. Bally, ex-président de l'Académie, il fut un des élèves de l'Hôtel-Dieu pour qui Dupuytren montra le plus de prédilection.

Depuis long-temps M. Lemaistre s'occupe d'une manière exclusive de pratique. Attaché à la préfecture de la Seine comme médecin et chirurgien de l'octroi de Paris, il occupe une position semblable à l'école spéciale de commerce, à l'institution de la princesse de Condé, et au monastère du Temple. On lui doit un *Speculum oris* adopté par Dupuytren, et qui rend faciles les opérations qu'on pratique dans l'arrière-bouche, en maintenant les mâchoires écartées et la langue abaissée. Ses actes probatoires ont été très honorables et il compte plusieurs beaux faits de pratique.

LEMAITRE DE RABODANGES (*Édouard*), Docteur en médecine; né à Rabodanges (Orne) en 1791; reçu docteur à Paris en 1819. (Faubourg-Poissonnière, 6, de 11 heur. à 1.)

M. Lemaître de Rabodanges est un ancien élève de l'hôpital Saint-Louis, où il avait su gagner l'estime d'Alibert et où il remporta en 1817 le second prix aux concours alors annuellement ouverts à cet hôpital. S'étant retiré après sa réception dans le département de l'Orne, il y fut nommé vaccinateur cantonal, puis

médecin du conseil de révision, et à l'invasion du choléra fut chargé par le préfet de prendre les mesures sanitaires pour prévenir ou combattre le fléau.

Partisan de la médecine physiologique, M. Lemaître de Rabodanges a communiqué de son département aux annales de la doctrine plusieurs faits de pratique de la plus haute importance; entre autres, en 1823, une observation d'*éventration* complète offerte par une femme qui avait été terrassée par un taureau furieux, et qu'il guérit en peu de temps; puis, un cas de *cancroïde*, qu'il traita avec succès par les antiphlogistiques unis aux narcotiques (Cahier d'avril 1825). Il a le mérite d'avoir le premier (1825) reclamé la suppression de l'impôt humiliant de la patente, qui a si long-temps pesé sur le corps médical. La brochure dans laquelle il s'est élevé contre cette assimilation de la médecine à un métier, a pour titre : *Exposé des abus qui existent dans l'exercice de la médecine et moyens d'y remédier*. Elle contient sur l'organisation du corps médical des vues élevées que nous approuvons. Il voudrait, par exemple, que les médecins fussent rétribués par l'État; que des mesures fussent prises pour prévenir toute espèce d'aristocratie parmi eux ; et, en attendant, que les officiers de santé fussent supprimés ou du moins forcés de se renfermer strictement dans les limites de leurs attributions ; que tout docteur en médecine fût de droit membre du conseil municipal de la localité qu'il habite, comme faisant partie des hommes les plus capables de trouver les moyens d'entretenir la salubrité publique et de contribuer au perfectionnement de nos institutions, etc. etc.

LEMAOULT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu en 1842; ancien aide d'histoire naturelle médicale de la Faculté. (Rue Copeau, 15.) — Fait des cours particuliers d'histoire naturelle.

LEMARCHAND (*Michel-Constant*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin de plusieurs sociétés philanthropiques, né à Paris en 1806; reçu à Paris en 1834. (Rue St-Honoré, 333.)

M. Lemarchand ayant dirigé ses études vers les affections de l'utérus, a publié dans le nº d'août de 1834 du journal des Connaissances médico-chirurgicales, un mémoire sur l'*exploration des organes génitaux de la femme, comme moyen propre à établir le diagnostic des maladies de la matrice*. Ce mémoire est le développement de sa thèse inaugurale. Il a aussi fait insérer dans le cahier de février 1838 du même journal, un autre mémoire sur l'*emploi simultané de la saignée et du kermès minéral dans la pneumonie*.

Pendant toute la durée du choléra, M. Lemarchand est resté attaché, à l'hôpital St-Louis, au service de M. Manry et au dispensaire du 11ᵉ arrondissement. Dans les affaires de juin (1832), il a pris chez lui, et soigné à ses frais jusqu'à parfaite guérison, un sergent-major du 14ᵉ léger blessé d'un coup de feu à l'articulation du coude, et auquel il a conservé le membre contre l'avis du chirurgien-major du régiment qui voulait absolument qu'on pratiquât l'amputation. Ce militaire n'est sorti de chez lui que pour recevoir les épaulettes de sous-lieutenant.

LEMARCHAND (*Henry*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue de l'Aiguillerie, 5, de 10 heur. à midi.)

LEMBERT aîné, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue Neuve-St-Georges, 3, de 3 heur. à 5.)

LEMBERT jeune, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Sainte-Avoye, 57, de 11 heur. à 1.)

LEMELIN, Officier de santé, reçu en 1833. (Rue Bretonvilliers, 8.)

LEMÉNAGER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue du Petit-Carreau, 18, de midi à 2 heur.)

LEMERCIER, Docteur en médecine; reçu à Paris en 1819. (Rue des Maçons-Sorbonne, 15, de 8 heur. à 10.)

LEMOINE, DOCTEUR EN MÉDECINE-DENTISTE, reçu en 1833. (Rue Vivienne, 18, de 11 heur. à midi, et ensuite rue des Fossés-Montmartre, 25.)

LEMOLT (*Félix*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Strasbourg en 1819; ancien inspecteur des eaux thermales de Bourbonnes-les-Bains; correspondant de l'Académie R. de Médecine. (Pied à terre à Paris, rue de Seine-Saint-Germain, 48.) — A inventé de très beaux appareils pour l'emploi de l'électricité.

LEMONNIER ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1803. (Rue Barouillère, 8, de 10 heur. à 4.)

LENFANT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1836. — Tient, allée des Veuves, aux Champs-Élysées, 11, une maison de santé pour toutes les maladies et même pour les femmes en couches.

LENOIR (*Adolphe*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien de l'hôpital Necker et du 4e dispensaire de la Société philanthropique; agrégé et ancien prosecteur à la Faculté; né en 1802 à Meaux (Seine-et-Marne); reçu docteur à Paris en 1833. (Rue Dauphine, 22, de 11 heur. à 1.)

M. Lenoir est un homme dont il suffit d'exposer les travaux pour indiquer une vie consacrée tout entière à l'étude, et faire pressentir une carrière que doivent couronner les plus beaux résultats. Il a, comme tous ceux qui visent à l'Ecole, obtenu successivement, par concours, les places d'interne des hôpitaux, d'aide d'anatomie, de prosecteur de la Faculté, et de chirurgien du bureau central, d'où il est sorti pour suppléer quelque temps le professeur Sanson à la Pitié, et venir, de là, prendre le service chirurgical qu'il occupe actuellement à Necker. Enfin il a concouru avec distinction, en 1840, pour la chaire de médecine opératoire occupée à la Faculté par M. Blandin, et s'être présenté en 1842 pour celle de clinique chirurgicale.

Membre fondateur de la Société anatomique et de la Société de chirurgie de Paris, M. Lenoir a publié plusieurs mémoires dans les recueils périodiques. Les plus importans sont : — 1° *Modification proposée au procédé de Delpech pour la désarticulation de la cuisse* (Journal Hebdomadaire, tome XIII); — 2° *Lettre sur la Lithotritie à MM. les chirurgiens du bureau central* (Presse médicale); — 3° *Recherches sur les bourses synoviales sous-cutanées de la plante du pied* (même recueil); — 4° plusieurs articles de médecine opératoire dans le Dictionnaire des Études médicales pratiques; — 5° *Nouveau procédé d'amputation de la jambe* (Archiv. génér. de médecine); — 6° *Manuel des préparations anatomiques*, pour faire suite à l'*Anatomie descriptive* de Bichat, édition de l'Encyclopédie des Sciences médicales; — 7° Il a été choisi par M. Roche pour remplacer M. Sanson dans la publication de la cinquième édition des *Nouveaux élémens de pathologie médico-chirurgicale* (en 5 vol.), connus sous le nom de Roche et Sanson.

M. Lenoir a, en outre, fourni un grand nombre d'articles de critique et d'analyse aux Archives, dont il est depuis long-temps un des collaborateurs, et il fait depuis plusieurs années, à l'Ecole pratique, d'excellens cours de médecine opératoire. Sa thèse de concours pour l'agrégation (1835) avait pour sujet : *Quels sont les lieux et quels sont les cas où il convient d'amputer la jambe?* Celle qu'il a soutenue pour le concours de la chaire de médecine opératoire : *De la Bronchotomie*. Dans tout ce qu'a fait et écrit M. Lenoir, on reconnaît l'anatomiste profond, l'observateur scrupuleux qui sait habilement interpréter les faits et s'attache surtout à les faire tourner au profit de la pratique. Ses amis lui reprochent d'avoir trop vite désespéré du succès dans le concours pour la chaire de clinique chirurgicale qui s'est ouvert en 1842, et qui a eu pour résultat la nomination de M. Auguste Bérard.

LEPECQ DE LA CLOTURE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833; inspecteur-adj. des eaux minérales de St.-Sauveur (Hautes-Pyrénées). (Place Bellechasse, 23, de 10 heur. à midi.)

LE PILEUR, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement. (Rue J.-J. Rousseau, 3, de 4 heur. à 5.)

LÉPINE, Docteur en médecine, recu à Paris en 1830. (Rue Lepelletier, 23, de midi à 2 heur.)

LERCH, Officier de santé, reçu en 1836. (Faubourg du Temple, 46, de midi à 1 heur.)

LEROUX DE RENNES (*François-Marie*), Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance et des écoles de charité du 7e arrondissement; né à Rennes en 1792; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue Bar-du-Bec, 8, de 2 heur. à 3.)

M. Leroux de Rennes est, parmi les praticiens que les aristocrates de la corporation nomment médecins de quartiers, un des plus connus de Paris. Les esprits légers le connaissent par la forme aplatie du chapeau qu'il a long-temps porté et quelques autres travers de toilette; les hommes sérieux par l'instruction solide dont il a maintes fois donné des preuves, le zèle avec lequel il a défendu les droits et soutenu la dignité de la profession, le patriotisme éclairé et la fermeté de caractère qu'il a déployés en plusieurs occasions solennelles.

Comme médecin, il a publié, indépendamment d'une bonne thèse sur l'*angine gutturale* et de plusieurs articles judicieusement conçus, insérés dans divers recueils, les écrits suivans :

— *Opposition aux erreurs sur la science médicale*, 1817; — *L'expérience médicale objectée à une nouvelle secte*, 1818. Ces deux écrits, dirigés contre l'exagération théorique et les conséquences pratiques de la doctrine de Broussais, contiennent des allégations pleines de justesse et bien souvent reproduites depuis comme choses nouvelles. — *Question chirurgico-légale sur un accouchement laborieux*, 1826. — *Première Lettre à l'Académie R. de Médecine sur un accouchement laborieux*, 1827. — *Indépendance médicale, et deuxième lettre à l'Académie*, 1828. — *Petit*

essai d'une petite lettre provinciale philosophico-médicale, 1828. — *Responsabilité médicale, et troisième lettre à l'Académie.* — Ces quatre mémoires ont eu pour but la défense d'un docteur en médecine accusé par un officier de santé d'avoir pratiqué une opération irrationnelle, et contiennent des principes qui, bien que combattus d'abord par des hommes éminens, ont cours aujourd'hui dans la science. — *Réforme de l'organisation médicale*, 1829. — *Harmonie de l'organisation médicale avec le nouvel ordre social*, 1830.

Comme patriote, on doit à M. Leroux : *Appel aux médecins français en faveur des Grecs*, 1826. — *Dangers de l'indifférence en politique*, 1827; publié à l'occasion des élections de cette année. — *Association démocratique des patriotes bretons*, 1833. — *Les Bleus et les Blancs aux Bretons*, 1841. Dans sa carrière médicale comme dans la vie politique, M. Leroux n'a sollicité ni faveurs, ni distinctions, et n'a jamais voulu être qu'un praticien honnête, qu'un bon citoyen. Victime en 1830 d'une fausse dénonciation, il fut mis en jugement et sortit victorieux; le ministère public ne put même s'empêcher de reconnaître les droits qu'il s'était acquis à l'estime publique, comme combattant et comme médecin, sur le champ de bataille de la révolution de Juillet. S'il ne porte pas la croix délivrée à cette mémorable occasion, c'est qu'il a refusé de prêter le serment pour des raisons dont nous nous rappelons parfaitement avoir lu le développement dans les journaux de l'époque.

LEROY D'ÉTIOLLES, (*J.-Jacq.-Joseph*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau central pour les maladies des voies urinaires; né à Paris en 1798; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue Louis-le-Grand, 25, de midi à 3 heur.)

Il n'est permis à personne d'ignorer que M. Leroy, qui a ajouté à son nom celui du village d'*Étiolles*, qu'a long-temps habité sa famille, est un des premiers lithotriteurs, ou, pour employer un mot plus générique et qu'il a lui-même trouvé, un des premiers *Urologues* de l'époque, Mais ce que bien des gens, même parmi

les médecins, ne savent pas, c'est la part exacte qu'il a prise à la découverte de la lithotritie. Nul doute que, si on s'en rapporte uniquement au rapport de 1825 de l'Institut, la priorité lui appartienne, car ce rapport est ainsi conçu : « La commission propose à l'Académie d'accorder une mention honorable à M. Amussat, pour avoir mieux fait connaître la structure de l'urètre, ce qui a rendu plus facile l'emploi des instrumens de lithotritie ; à M. Civiale, pour avoir fait le premier sur l'homme l'application de ces instrumens ; et à M. Leroy-d'Étiolles, pour les avoir imaginés, les avoir fait exécuter, et avoir fait connaître successivement les perfectionnemens que ses essais lui ont suggérés. »

Mais M. Civiale, son seul compétiteur sérieux, oppose à ses prétentions, d'abord le rapport fait à cette même compagnie, le 22 mars 1824, par Chaussier et Percy ; ensuite les essais qu'il avait tentés, dès 1818, et qui étaient certainement de notoriété publique avant que M. Leroy fût médecin. Il est donc bien probable que, sans les instrumens de M. Leroy, la lithotritie eût été long-temps une pure chimère ; mais il est probable aussi que, sans les premières tentatives, même infructueuses, de M. Civiale, elle n'eût rien été, pas même une chimère. De telle sorte que, si nous étions obligé de résumer la question, nous dirions : l'un a imaginé, l'autre a offert les moyens de réaliser ; la part est donc égale, comme nous l'avons déjà prouvé en parlant de M. Civiale. Et en vérité, M. Leroy était, des deux rivaux, celui qui devait le plus soigneusement éviter tout débat scandaleux ; car il pouvait trouver dans les ressources de son imagination de quoi se dédommager amplement de ce que son rival lui enlevait forcément de gloire en cette occasion, et dans la satisfaction d'avoir contribué à une découverte importante, une compensation de la blessure que le partage pouvait faire à son amour-propre.

Il ne faudrait pas se figurer effectivement, de ce seul fait que M. Leroy a rendu son nom inséparable de tout ce qui se pratique dans le champ immense des maladies des voies urinaires,

qu'il est un spécialiste : il est tout simplement un homme intelligent, d'un esprit droit, mais surtout perspicace, qui eût brillé dans toute autre branche de la chirurgie que celle qu'il a choisie, et probablement aussi dans toute autre carrière que la médecine. Qui ne sait, en effet, que l'humble clysoir est de son invention ; que c'est à lui que nos enfans sont redevables des bourrelets à réseau élastique, et que s'il a à se reprocher, lui, homme de bien, d'avoir fourni à l'art de détruire les hommes, de nouveaux moyens en proposant un effroyable système de bombes, il a payé cet écart de son esprit en apportant à nos charrues une modification qui soulage les forces du laboureur et accélère son travail?

Si maintenant nous voulions suivre M. Leroy en médecine, mais en dehors de la méthode opératoire, au perfectionnement et à la propagation de laquelle il a déployé tant d'efforts et apporté tant de persévérance, et que finalement il exécute avec tant d'habileté, nous le trouverions occupé à rechercher les causes des diverses espèces d'asphyxie, et à proposer de nouveaux moyens, tant pour arracher les noyés du fond de l'eau que pour les rappeler à la vie ; à faire connaître des procédés jusqu'alors inconnus pour la guérison des engorgemens de la prostate, des paralysies de la vessie et des rétrécissemens de l'urètre ; pour la taille sus-pubienne, la ligature des polypes des fosses nasales; enfin pour la guérison des fistules vésico-vaginales, la cure radicale des hernies et des chutes de l'utérus, etc., etc.

Quant aux écrits de M. Leroy, en voici l'énumération : — *Exposé des divers procédés employés jusqu'à ce jour pour guérir de la pierre, sans avoir recours à l'opération de la taille*, 1 vol. in-8°, avec 5 planches, 1825. — *Tableau historique de la lithotritie*, 1 feuille in-folio, 1830.— *Histoire de la lithotritie*, 2e édition, augmentée d'une *lettre* à l'Académie R. de Médecine sur les *effets des eaux alcalines dans la gravelle et les calculs urinaires*, in-8°, 1839.— *Mémoire sur la Cystotomie épipubienne*, in-8°, 1837. — *Mémoire sur des moyens nouveaux de traitement des fistules vésico-vaginales*, présenté à l'Académie des Sciences, in-8°, avec

fig. dans le texte, 1842. Plusieurs de ces travaux sont reproduits dans un volume qu'il vient de publier (1844) sous le titre de : *Recueil de lettres et mémoires adressés à l'Académie des Sciences en* 1842 *et* 1843. Tous ces écrits sont frappés au coin d'une saine érudition ; on regrette seulement d'y rencontrer parfois de trop piquantes personnalités.

Comme on peut le voir au commencement de cet article, M. Leroy n'appartient pas à l'Académie. Ses adversaires, qui en sont, tirent contre lui parti de ce fait, et ne manquent même pas de faire remarquer que, bien que s'étant mis récemment sur les rangs, il n'avait pas seulement eu les honneurs de la présentation sur la liste. Nous pouvons affirmer, avec une parfaite connaissance de cause, que la commission, chargée en 1841 de dresser cette liste, ne s'est abstenue d'y comprendre le nom de M. Leroy que par cette seule raison, que, s'étant plus particulièrement occupé de *médecine opératoire* que d'*hygiène*, il était plus naturel qu'il se présentât pour la section qui répond à la première de ces deux branches de la science, que pour celle qui répond à la seconde. Aucune prévention défavorable ne pouvait peser sur un homme qui n'a d'autre tort que d'avoir quelquefois abusé de son esprit, mais qui rachète ce tort par de grandes qualités de cœur et de véritables services rendus à la science.

LEROY DE MENAINVILLE (*Pierre-E.-Léonore*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; né à Menainville (Seine-et-Oise) en 1811 ; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue de Provence, 20, de midi à 2 heur.)

M. Leroy de Menainville s'occupe, comme son précédent homonyme, des maladies des voies urinaires, et a fait des cours publics sur ces maladies en 1837, 1838 et 1839. Les amis de M. Leroy-d'Étiolles ont supposé qu'il n'avait fait ces cours que pour avoir occasion de les afficher et favoriser les vues de M. Civiale, en donnant le change à l'opinion publique qui, le confondant avec M. Leroy-d'Étiolles, verrait en celui-ci non plus le rival, mais simplement l'élève de M. Civiale. Cette supposition est une erreur que re-

pousse, comme une injure, M. Leroy de Menainville. Il n'a été conduit à s'occuper des maladies des organes génito-urinaires que parce qu'ayant été l'élève de M. Civiale, dans le service spécial des calculeux à l'hôpital Necker, il avait été naturellement porté à les étudier d'une manière particulière, comme l'indique sa thèse dont elles sont devenues le sujet. M. Civiale est d'ailleurs au dessus de semblables moyens.

LESAUNIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1829. (Rue de Cléry, 9, de 2 heur. à 5.)

LESÈBLE ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue Saint-Marc, 21, de 10 heur. à midi.)

LESSERÉ (*Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830, et docteur en chirurgie, reçu également à Paris en 1831; né dans le département de l'Yonne en 1797. (Rue Montmartre, 84, de 4 heur. à 5 et demie). — M. Lesseré, ayant voulu joindre, dans toute l'exigence de la chose, le titre de docteur en chirurgie à celui de docteur en médecine, a soutenu deux thèses à la Faculté, l'une sur la difficulté du diagnostic de la *pneumonie aiguë* dans quelques cas; l'autre, sur un nouveau procédé pour *l'amputation du bras* dans l'articulation scapulo-humérale. Toutes les deux attestent d'excellentes études et un bon jugement. M. Lesseré jouit tout à la fois de la réputation de praticien aussi éclairé que consciencieux, et de celle de bon citoyen, d'homme indépendant. Il se flatte à bon droit d'être décoré de la croix de juillet.

LESUEUR, DOCTEUR EN MÉDECINE; agrégé libre et chef des travaux chimiques de la Faculté; reçu docteur à Paris en 1828. (A l'École de médecine, de 10 heur. à 11.) — Beau-frère de M. Orfila, M. Lesueur a publié avec lui un *Traité des exhumations juridiques*, en 2 vol. in-8° avec figures. Cet ouvrage contient non seulement l'exposé méthodique, mais encore l'analyse et l'appréciation de tous les détails que comporte le sujet, et

peut être considéré comme le complément des travaux de médecine légale de M. Orfila.

LESUEUR, Officier de santé, reçu en 1838. (Rue Buffault, 9.)

LETALENET (*J.-B.-François*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824 ; médecin de la Société philantropique et médecin-inspecteur des écoles primaires du 1er arrondissement. (Rue Saint-Honoré, 323, de midi à 1 heur.) — Bonne thèse sur l'*Erysipèle phlegmoneux des membres*.

LETELLIER (*Félix*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue d'Argenteuil, 45, de 11 heur. à 1.)

LETOURMI, Officier de santé, reçu à Paris en 1825. (Rue Ménilmontant, 98.)

LEURET (*François*) ✠, Docteur en médecine ; médecin d'une section des aliénés de Bicêtre, et directeur d'une maison consacrée aux affections mentales, rue Saint-Dominique-Saint-Germain ; principal rédacteur des *Annales d'hygiène publique* ; né en 1797 ; reçu docteur à Paris en 1826. (Rue Corneille, 3, de 1 heure à 2.)

Le monde médical sait aujourd'hui, et le public ne tardera sans doute pas à le savoir, que M. Leuret se livre exclusivement à l'étude et au traitement des maladies mentales. Ancien élève de la maison royale de Charenton, il débuta dans cette spécialité en publiant, en 1832, avec M. Mitivié, neveu d'Esquirol, dont il fut quelque temps le commensal, un mémoire ayant pour titre : *De la Fréquence du pouls chez les aliénés et de ses rapports avec la marche du soleil et les phases de la lune*. Ce mémoire, qui semble appartenir presqu'autant à l'astrologie qu'à la médecine, fit craindre aux personnes qu'avaient prévenues en sa faveur ses belles *Recherches sur la digestion*, publiées en 1825, à l'aide de M. Lassaigne, professeur de chimie à l'école d'Alfort, que son

esprit ne prît une tournure ascétique peu propre à l'étude des sciences d'observation et finalement qu'il ne s'égarât en voulant se singulariser.

L'ouvrage que fit paraître, deux ans plus tard (1834), M. Leuret, sous le titre de *Fragmens physiologiques sur la folie*, confirma malheureusement cette crainte. Cet ouvrage, en effet, dépourvu de toutes vues pratiques, n'est au fond qu'une sorte de dissertation amphibologique destinée à faire triompher l'esprit sur la matière. Tout ce qu'il renferme d'essentiellement médical se réduit à peu près à la substitution d'une nouvelle classification des maladies mentales à la division si simple et si méthodique établie par Pinel, adoptée par Esquirol. Mais quelle classification, grand Dieu! c'est le chaos substitué à l'ordre, les ténèbres à la lumière. Qu'on en juge par le texte même des dix chefs principaux sous lesquels il a rangé les diverses formes du délire : 1° *Incohérence des idées ;* 2° *Cohésion anormale et fixité d'idées fausses ;* 3° *Hallucinations ;* 4° *Visions ;* 5° *Incubes ;* 6° *Inspirations passives ;* 7° *Monomanies d'orgueil ;* 8° *Ascétisme ;* 9° *Hypocondrie ;* 10° *Terreur de la damnation.* Quant aux monomaniaques, autres que les orgueilleux, M. Leuret les nomme tout simplement des *arrangeurs.*

Au reste, comme cet ouvrage, ainsi que l'indique son titre, est donné plutôt pour un aperçu métaphysique que comme une œuvre médicale, il serait injuste d'y rechercher la tendance des vues pratiques de M. Leuret sur la thérapeutique des maladies mentales. C'est dans le mémoire qu'il a lu en 1838 à l'Académie, et inséré dans le tome VII des travaux de cette compagnie, qu'il est possible de saisir la portée de ses opinions. Or, dans ce mémoire elles se réduisent à regarder l'intimidation comme la base essentielle de la thérapeutique des maladies mentales, et se résument en ces mots : « Faire éprouver à un aliéné des souf» frances morales plus vives que celles qu'il endure ; l'attaquer » sans cesse, le harceler quand il est inoffensif et qu'il n'aspire » qu'au repos. »

Craignant sans doute de ne pas avoir été parfaitement compris,

M. Leuret est devenu infiniment plus explicite dans l'ouvrage qu'il a publié en 1840 sous ce titre : *Du traitement moral de la folie* (1 vol. in-8°). Naguère, c'était l'*intimidation* qu'il recommandait; aujourd'hui, c'est la *douleur* qu'il érige en principe, et, conséquent seulement en ce sens que des résultats plus marqués ne peuvent être obtenus que par des moyens plus énergiques, à la douche simple il substitue les affusions d'eau froide, et il a le courage d'en formuler l'emploi par ces mots : « Pour exciter la douleur, » je fais le plus ordinairement usage de la douche et des affu- » sions froides. Pour les affusions, je fais coucher le malade sur » un plancher, et j'ordonne qu'on lui jette plusieurs seaux d'eau » froide sur le corps.... Le nombre des seaux varie de quatre à » cinq, à vingt, vingt-cinq, et même plus !! »

Vingt-cinq à trente seaux d'eau froide lancés sur le corps d'un malheureux étendu sur un plancher, c'est une véritable torture; c'est la question appliquée il est vrai, *non à des malades, mais à des êtres qui se trompent et qui persistent à vouloir se tromper*, comme le dit naïvement M. Leuret. Nous disons, nous, que si les lois sont impuissantes contre de tels abus, c'est aux médecins qui s'occupent des maladies mentales à protester et à forcer M. Leuret à rentrer dans la voie si dignement ouverte par Pinel et si habilement parcourue par Esquirol et leurs élèves. M. Leuret peut d'autant mieux rentrer dans cette voie que la part active qu'il prend à la rédaction des *Annales d'hygiène publique* et la belle *Anatomie du système nerveux* qu'il a publiée de 1839 à 1840 (2 vol. in-8° avec atlas), prouve qu'il est doué d'une belle intelligence, mais que le désir de se singulariser l'a momentanément entraîné au-delà des limites du bon sens.

LEVACHER (*Michel-Gabriel*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du sixième dispensaire de la société philantropique et du bureau de bienfaisance du quatrième arrondissement; né à Sainte-Lucie (l'une des Antilles françaises) en 1802; reçu docteur à Paris en 1825. (Rue de la Monnaie, 5, de 3 heur. à 4.)

Reçu, comme on le voit, docteur en médecine en 1825, M. Le-

vacher a eu le courage d'abandonner la clientèle que les quatre premières années de sa pratique à Paris avaient nécessairement dû lui procurer, pour aller dans les Antilles, où il est né, observer les maladies propres aux régions intertropicales. Le résultat des nombreuses recherches et des curieuses observations qu'il a été à même de faire à ce sujet a été publié à son retour, en 1833, sous le titre de *Guide médical des Antilles et des régions intertropicales* (1 vol. in-8°, 2e édition en 1840.)

A cet ouvrage M. Levacher a ajouté plusieurs Mémoires sur les affections spécialement propres à la race noire; un travail particulier sur la *fièvre jaune* et une dissertation sur l'*origine du pian frambœsia* de Bateman, *micosis d'Alibert*). Il a encore soumis en 1833 à l'Académie R. de médecine des observations sur l'*emploi de l'albumine du blanc d'œuf dans le traitement du choléra asiatique;* et en 1841, il a fait part à l'Institut de la découverte d'une nouvelle espèce de *tœnia solium*, tœnia à trois lames ou feuillets, beaucoup plus incommode et plus dangereux que les espèces déjà connues.

LEVACHER ✻, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1840. (Rue Vieille-du-Temple, 35.)

LEVEILLÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue Montmartre, 55, de 10 heur. à midi.)

LEVRAUD ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du collége Henri IV et du ministère des finances; ancien député; reçu docteur à Paris en 1805. (Quai Saint-Michel, 9, de 8 heur. à 10.) — N'a rien fait, rien écrit qui nous soit connu.

LÉVY (*Michel*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin ordinaire de première classe, et professeur d'hygiène et de médecine légale à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce; né à Strasbourg en 1809; reçu docteur à Montpellier en 1834. (Rue de Tournon, 8, de midi à 1 heure.)

M. Lévy est à la fois un praticien éclairé, un professeur plein de zèle, et un écrivain érudit. Le poste éminent qu'il occupe au Val-de-Grâce, il le doit au concours, et lui a été donné à l'unanimité des voix, en 1836, par un jury que présidait l'illustre Broussais. Avant d'y parvenir, il avait été premier lauréat des hôpitaux militaires d'instruction, chirurgien sous-aide aux ambulances de la Morée, aide-major au siége d'Anvers, médecin-adjoint en Corse, etc.

Comme écrivain, M. Lévy a débuté par une thèse souvent citée sur l'*empyème*, et qui a servi de point de départ (Mémoire de M. R. Faure) à la discussion fort remarquable qui s'est élevée à ce sujet dans le sein de l'Académie. Depuis, il a écrit dans plusieurs publications scientifiques, notamment dans la Gazette médicale de Paris à laquelle il a fourni un grand nombre d'articles signés M. L. ou même non signés. Ces articles traitent d'*Hygiène publique*, de *Philosophie* ou d'*Institutions médicales*. En 1839 il a publié l'*Eloge de Broussais*, qu'il a prononcé au Val-de-Grâce dans une occasion solennelle. Ce travail, à la hauteur, s'il est possible, du sujet qui l'a inspiré, a été unanimement remarqué parmi ceux que la même circonstance a fait naître. Il en a été de même du discours qu'il a été chargé de prononcer sur la tombe du baron Larrey. Enfin, il vient de publier le premier volume d'un *Traité d'hygiène publique et privée*, auquel la presse médical, tout entière, a fait l'accueil le plus flatteur, et que l'un de nos critiques les plus spirituels et les plus compétens dans l'espèce, M. Réveillé-Parise, range au nombre des meilleurs livres et des productions les plus utiles que notre époque ait vus naître.

LEY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. — Tient à Neuilly, Vieille Route, 70, une maison de santé spécialement consacrée aux femmes affectées de maladies de l'utérus. Son pied-à-terre à Paris n'est plus rue Saint-Georges.

LHÉRITIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Hauteville, 25, de 11 heur. à midi.)

LIGNAC, Officier de santé, reçu en 1813. (Rue Rousse et Saint-Georges, 18.)

LISFRANC (*Jacques*) O. ✱, Membre de l'Académie R. de médecine (section de médecine opératoire); agrégé libre de la Faculté et chirurgien en chef de la Pitié. Né en 1787 ou 88 à Saint-Paule (Loire); reçu docteur à Paris en 1813. (Rue du Regard, 7, de midi à 2 heur.)

Aucun chirurgien de l'époque, même parmi nos professeurs, ne peut se flatter d'avoir un nom plus connu, une clientèle à la fois plus nombreuse, mieux choisie, et plus productive que M. Lisfranc. Faut-il conclure de tout cela que le mérite chirurgical de cet honorable praticien soit dans un rapport exact avec tant et de si beaux avantages?.

Nous sommes personnellement très disposé à répondre oui; mais les rivaux, disons mieux, les ennemis de M. Lisfranc, car il en a, et il le sait, disent non. Et sur quoi se fondent-ils? Sur ce que M. Lisfranc n'a pas été heureux dans son concours pour la seule chaire de l'Ecole pour laquelle il ait concouru, et n'a pas osé s'y représenter depuis dix ans, quoique plusieurs excellentes occasions se soient offertes; sur ce que son nom ne se rattache qu'à des modifications dans des méthodes ou des procédés opératoires; sur ce que ses cours de clinique, parfois trop élémentaires, ne sont suivis que par les élèves qui jugent un professeur plutôt sur la portée de sa voix que sur la force de sa pensée; sur ce que, enfin, ce qui est plus grave, il aurait souvent, pour établir sa réputation, porté atteinte à celle de ses rivaux. Examinons chacun de ces reproches, et nous pensons qu'il ne nous sera pas difficile de démontrer qu'ils ne sont guère plus fondés les uns que les autres.

Vous dites d'abord que M. Lisfranc a échoué dans le seul concours auquel il se soit présenté; nous avons déjà dit ailleurs ce que nous pensons des concours et le danger qu'il y aurait à les prendre en toute occasion pour la mesure *absolue* du mérite des concurrens : c'est ce qu'ont parfaitement reconnu MM. tels

et tels, dont M. Lisfranc aurait peut-être très bien fait de suivre l'exemple. Ensuite, vous trouvez que le nom de M. Lisfranc ne se rattache à rien de nouveau en chirurgie. Mais son Mémoire sur les *désarticulations*, ses procédés opératoires pour la *résection* de l'extrémité supérieure de l'humérus, du premier et du cinquième métatarsien, pour l'*amputation* du maxillaire inférieur, du poignet, de la jambe, etc, ne diffèrent-ils pas assez de tout ce qui avait cours alors dans la science pour être regardés comme de véritables innovations, et n'eussent-ils pas suffi à eux seuls pour faire ressortir un praticien?

Quant aux reproches que vous lui faites d'être parfois trop élémentaire, il tombe de lui-même devant la croyance dans laquelle il peut être de n'avoir affaire qu'à des élèves de 1re et de 2e année, puisque ceux de 3e et 4e année ont à l'école les cours que vous décorez du nom pompeux de cours de perfectionnement. C'est donc l'habitude qu'a prise M. Lisfranc de traiter assez cavalièrement tous ceux qui ne partagent pas ses opinions, par exemple d'appeler telle personne l'*autre*, de ne désigner celui-là que par le nom d'une tumeur qui rappelle son embonpoint, ou celui-ci que par une épithète appropriée aux organes de l'étude desquels il s'occupe d'une manière spéciale. Ce serait là tout au plus un défaut de goût, si l'on veut même un vice de caractère; mais cela n'a rien de commun avec ses talens chirurgicaux, seul point en litige pour le moment.

Il y a donc en définitive plus d'apparence que de fondement dans tout ce qu'on reproche à M. Lisfranc. Ceci posé, esquissons rapidement la carrière qu'il a parcourue pour arriver au poste distingué et réellement éminent qu'il occupe aujourd'hui. — M. Lisfranc a commencé ses études médicales à Lyon. Reçu docteur à Paris en 1812, il fut requis de partir avec les levées extraordinaires, fit la campagne de Dresde, et fut attaché en qualité de médecin de 1re classe au service militaire de Metz, puis l'année suivante au même service à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il concourut avec succès en 1818 pour le bureau central, en 1823 pour l'agrégation, et fut en 1824 nommé chirurgien en second de l'hôpital

de la Pitié, puis presque de suite chirurgien en chef, à la mort de Béclard. Cette nomination fut le véritable fondement de la gloire chirurgicale de M. Lisfranc. Portant une attention toute particulière aux maladies des organes génitaux de la femme, dont un préjugé mal entendu semblait avoir détourné la plupart de ses prédécesseurs, il attira une foule d'élèves aux leçons cliniques qu'il fit sur ces maladies, fixa l'attention publique sur leur fréquence jusqu'alors méconnue, et s'en créa une sorte de spécialité qui fut pour lui une source d'avantages de toute nature. Peut-être exagéra-t-il un peu cette fréquence et fournit-il aux charlatans un moyen d'exploiter la crainte que ses travaux suscitèrent parmi les femmes; mais en cela il agit de bonne foi, et l'abus qu'on fit de ses opinions ne saurait en aucune manière retomber sur lui.

M. Lisfranc a su arracher à ses importantes occupations pratiques le temps nécessaire pour écrire un grand nombre de Mémoires, parmi lesquels on remarque surtout ceux qu'il publia en 1823 : sur une *nouvelle méthode de pratiquer la taille chez la femme* (Revue médicale); sur des *Méthodes et procédés nouveaux pour pratiquer l'amputation dans les articulations scapulo-humérale et coxo-fémorale*, et sur les *amputations partielles du pied* (Archiv. gén. de méd.); sur l'*application du stéthoscope au diagnostic des fractures*.—En 1826 : sur l'*emploi du chlorure d'oxide de calcium et de sodium dans le traitement des ulcères simples*; sur les *amputations pratiquées sur les tissus lardacés et non squirreux*, et sur la *tumeur et la fistule lacrymales guéries sans opération* (Revue médicale). — En 1827 : sur les *tumeurs blanches des articulations*; le *squirre* (dans les Arch.); sur les *règles générales des désarticulations*; la *résection de la veine contre les ulcères variqueux rebelles*; sur le *traitement des abcès, la fluctuation et les engorgemens qui environnent les kystes purulents* (Rev. médicale). — En 1833 : sur les *cancers superficiels qu'on croyait profonds* (fascicule de l'Académ. de méd.); la *compression employée pour résoudre les indurations* (Journ. de méd. et chirurg., pratiq.); une *nouvelle méthode de traitement des maladies de*

l'utérus; moyen nouveau de consolider les cicatrices (Gazette médicale); *nouvelles vues d'anatomie pathologique sur le cancer, considérations pratiques qui en découlent* (Compte-rendu des séances de l'Acad. de méd.). Enfin, M. Lisfranc publie en ce moment un ouvrage annoncé depuis long-temps et ardemment désiré : c'est sa *clinique chirurgicale de l'hôpital de la Pitié*, dont les trois premiers volumes ont paru, et qui résume la plus grande partie de sa carrière chirurgicale.

LITTRÉ (*Émile*), MEMBRE DE L'INSTITUT; docteur en médecine; collaborateur à plusieurs journaux scientifiques, politiques et littéraires. — N'exerce pas la médecine, mais donne dans ce moment une très belle *traduction d'Hippocrate*, avec le texte grec en regard, accompagnée de commentaires, variantes, notes philologiques, etc., en 8 volumes, dont 4 ont déjà paru.

LOIR aîné (*Sim.-Jel.-Camil.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; ancien prosecteur du collége de France et du muséum d'histoire naturelle; chirurgien du 4e bataillon de la 1re légion et médecin du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement, etc.; né à Paris en 1805; reçu docteur également à Paris en 1834. (Rue des Champs-Elysées, 9, de 1 heure à 3.)

M. Loir est un ancien interne des hôpitaux de Paris, qui a long-temps fait des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie et qui a publié ce qui suit : thèse pour l'agrégation en 1835, sur les *Ulcérations du col de l'utérus.* — *Mémoire sur la luxation congéniale de l'extrémité supérieure du radius.* — *Mémoire sur la composition chimique des calculs biliaires.* — *De l'emploi de l'injection de la solution d'alun dans le cas d'impuissance.* — *Sur l'hydrocéphalie chronique.* — *Sur la métrorrhagie interne dans les derniers mois de la grossesse.* M. Loir a aussi fourni plusieurs articles à divers journaux et à plusieurs ouvrages, par exemple à la clinique chirurgicale de Dupuytren et à l'ouvrage de Marc sur les noyés et les asphyxiés. Il a fait de belles préparations de névrologie pour le muséum d'histoire naturelle.

LOISELEUR-DESLONCHAMPS (*Jean-Louis-Auguste*) ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de thérapeutique et d'histoire natur. médicale); né à Dreux en 1775; reçu docteur à Paris en 1805. (Rue de Jouy, 8, de 11 heur. à midi.)

Comme M. Loiseleur-Deslonchamps s'occupe plus de botanique que de médecine, nous nous contenterons de donner le titre de ses ouvrages, qui sont:

Nouveau Duhamel ou Traité des arbres et arbustes que l'on cultive en France; 1800 à 1819, 7 vol. in-fol. dont les trois derniers seulement sont de lui. — *Flora gallica, seu enumeratio plantarum in galliâ sponté nascentium, etc.*; 2 vol. avec 22 planches, 2ᵉ édition, 1828. — *Notice sur les plantes à ajouter à la flore française;* in-8ᵉ, 1810. — *Nouveau voyage dans l'empire de Flore, ou principes élémentaires de botanique, suivant la méthode du Jardin-du-Roi;* in-8ᵉ, 1817. — *Herbier général de l'amateur;* 8 vol. grand in-8ᵒ avec fig., de 1817 à 1820. — *Manuel des plantes usuelles, indigènes, ou Histoire abrégée des plantes de France, contenant leurs propriétés et leurs usages en médecine, dans la pharmacie, etc.;* 2 vol. in-8ᵒ, 1819. — *Recherches sur l'emploi de plusieurs plantes de France, qui, dans la pratique de la médecine, peuvent remplacer un certain nombre de substances exotiques;* in-8ᵉ, 1819. — *Essai sur l'histoire du mûrier et des vers à soie;* in-8ᵉ, 1824. — *Histoire médicale des succédanés de l'ipécacuanha, du séné, du jalap, de l'opium;* in-8ᵉ, 1830. — *Herbier de l'amateur*, in-8ᵉ, de 1830 à 1832, etc., etc.

LONDE (*Charles*) ✱, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique et de police médicale); ex-président de la commission envoyée en Pologne en 1831 pour étudier le choléra, et médecin en 1832 de l'hôpital de la réserve; né à Caen (Calvados) en 1795; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue Sainte-Anne, 46, de midi à 2 heur.)

M. Londe est un de nos honorables confrères qui, sans se soustraire en rien aux exigences de la médecine pratique, en trouvent cependant le cercle un peu étroit, et semblent tourner de préfé-

rence leur vue vers l'horizon infiniment plus ouvert de la médecine philosophique. Élève de Chaussier qui l'honora d'une amitié particulière, de Gall qui le jugea un des hommes capables de le comprendre, de Broussais enfin dont il fut un des admirateurs, mais non un sectaire aveugle, il puisa dans la fréquentation de ces trois hommes célèbres le goût du doute, et partant, un penchant marqué pour la médecine considérée plutôt comme science que comme art.

En soutenant sa thèse sur les *avantages de la gymnastique*, M. Londe parut disposé à diriger spécialement ses travaux vers l'hygiène. Cette thèse devint effectivement la base du *Traité de gymnastique médicale* qu'il publia en 1821 (1 vol. in-8°), et dans lequel les exercices appliqués aux organes de l'homme furent étudiés sous le triple rapport des lois de la physiologie, de l'hygiène et de la thérapeutique. Ce ne fut que six ans plus tard (1827) qu'il fit imprimer ses *Nouveaux élémens d'Hygiène* (2 vol. in-8°), dont une deuxième édition parut en 1838, et dont une troisième s'imprime en ce moment. Cet ouvrage, aujourd'hui le plus classique de tous ceux qui existent sur le même sujet, et qui forme, à vrai dire, le titre scientifique le plus important de son auteur, offre cet avantage que les immenses matériaux qui le composent ont été classés suivant l'ordre physiologique, qui n'est que l'ordre naturel. Cette marche, dont il faut reconnaître, pour être juste, que Moreau de la Sarthe avait un des premiers eu l'i-l'idée, permet, comme on le voit de suite, de parcourir sans répétition, sans confusion, tous les organes, tous les appareils, toutes les fonctions, pour déduire, à l'occasion de chacun d'eux, toutes les règles hygiéniques qui les coneernent.

C'est dans l'intervalle qui sépara la publication de sa *gymnastique médicale* de celle de ses *élémens d'hygiène* que M. Londe fut nommé membre de l'Académie (1825). Dans cet intervalle il avait fait imprimer sur l'hygiène plusieurs mémoires, parmi lesquels on remarqua surtout une très belle dissertation *sur les propriétés nutritives et la digestibilité des alimens*. Il a publié en 1833 une brochure sur l'*urétrite et ses différentes variétés*. On trouve

de lui un grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie méthodique, le Journal général de Médecine et le Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales, dans les Archives générales de Médecine, dont il fut un des fondateurs, le Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques, dont il a fait en grande partie les mots d'*hygiène*; enfin dans la Biographie médicale, où il a signé plusieurs articles avec le docteur C. Lachaise. Ayant eu de fréquentes occasions d'observer des maladies mentales avec Georget et sous Esquirol, il a encore fait récemment insérer dans la *Revue des Spécialités* du docteur V. Duval, sur ces maladies, une série d'articles qui font regretter qu'il ne s'en soit pas occupé d'une manière toute spéciale, parce qu'il y aurait eu infailliblement du succès.

M. Londe est un des membres les plus assidus de l'Académie; il y fait partie de ce noyau d'hommes indépendans, toujours prêts à arrêter le conseil d'administration dans les envahissemens auxquels il est si souvent enclin; on l'a toujours vu voter pour les réformes utiles et contre toutes les tendances aristocratiques de l'illustre aréopage. Aussi les personnes étrangères à l'Académie s'adressent-elles fréquemment à lui quand elles ont quelque acte de justice à solliciter ou quelque réparation à obtenir. Quand on voit tout ce qu'a fait M. Londe en hygiène, on serait étonné qu'il ne fût pas membre du conseil de salubrité, si on ne le connaissait pas trop indépendant pour jouer le rôle de solliciteur, et trop fier pour se prêter aux exigences de certaines places. Les confrères qui se trouvent en rapport médical avec lui se plaisent à reconnaître sa cordialité et son obligeance. Ce n'est même sans doute que par pure obligeance qu'il a accepté, il y a deux ou trois ans, le poste de médecin-inspecteur des eaux non d'*Hauterive-Vichy*, comme on le dit à tort, mais d'*Hauterive* près *Vichy*, sans s'être assuré, *de proprio visu*, s'il y avait dans cette localité assez d'eau pour faire un établissement. Le titre de médecin en espérance est un titre certainement au dessous de sa position scientifique, et bien des gens pensent qu'il s'est un peu trop empressé de l'accepter.

LONGET (*François-Achille*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; professeur particulier d'anatomie et de physiologie expérimentale ; chirurgien de la première succursale de la Maison R. de la Légion-d'Honneur ; né en 1811 à Saint-Germain-en-Laye ; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue du Dauphin, 10, de 4 heur. à 5.)

M. Longet semble diriger spécialement ses vues vers la physiologie expérimentale. Ses travaux sur plusieurs points de cette partie si ardue et pourtant si importante de la science, lui ont déjà assigné une place qu'envieraient avec raison plus d'un professeur se livrant depuis vingt ans à l'enseignement public de la physiologie. En voici l'énumération succincte.

Recherches expérimentales :

— 1° *Sur les conditions nécessaires à l'entretien et à la manifestation de l'irritabilité musculaire, avec application à la pathologie*, 1841 ; — 2° *Sur les fonctions de l'épiglotte et les agens de l'occlusion de la glotte dans la déglutition, le vomissement et la rumination*, 1841 ; — 3° *Sur les fonctions des muscles et des nerfs du larynx, et sur l'influence du nerf accessoire de Willis dans la phonation*, 1841 ; — 4° *Sur les propriétés et les fonctions des faisceaux de la moelle épinière et des racines des nerfs rachidiens*, avec un *Examen historique et critique des expériences faites sur ces organes depuis Ch. Bell.*

Dans sa séance du 19 décembre 1842, l'Académie royale des Sciences a décerné un prix de physiologie expérimentale de deux mille francs aux précédens mémoires.

M. Longet a encore lu en 1842, à l'Académie des Sciences, une série de *Recherches sur la nature des mouvemens propres au poumon, et sur une nouvelle cause d'emphysème pulmonaire...*, Mais son travail le plus important est sans contredit son *Anatomie et physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés* (2 vol. in-8°, avec planches), ouvrage contenant des observations pathologiques relatives au système nerveux, et des expériences sur les animaux des classes supérieures. L'Institut a encore accordé à ce travail un prix de 3,000 francs... C'est appuyé sur de pareils travaux que M. Longet s'est présenté à l'Aca-

démie R. de Médecine, pour la place vacante en 1842 dans la section d'anatomie et de physiologie. Il a obtenu 21 voix; c'est à dire le plus grand nombre après le candidat élu; ce n'est donc qu'un ajournement. Enfin il vient de lire à l'Institut (séance du 9 septembre) un mémoire qu'il a fait avec M. Mateucci, professeur de physique à l'université de Pise, auquel nous sommes redevables des plus belles recherches qui aient été faites sur l'électricité animale, et ayant pour titre : *Rapport entre le sens du courant électrique et les contractions musculaires dues à ce courant.* Ce mémoire a principalement pour but de prouver que l'influence du courant électrique diffère totalement quand elle s'exerce sur les nerfs exclusivement *moteurs* dont l'action n'est que centrifuge, ou sur les nerfs *mixtes* dont l'action est à la fois centrifuge et centripète.

LOUIS (*Pierre-Charl.-Alexand.*) O. ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); médecin de l'Hôtel-Dieu; médecin en chef des épidémies du département de la Seine et de la direction des postes; président perpétuel de la Société médicale d'observation, etc.; né en 1787 à Ay (Marne); reçu docteur à Paris en 1813. (Rue de Ménars, 8, de midi à 2 heur.)

Sans méconnaître les avantages du concours en matière d'élection, avantages que M. Bouillaud vient de développer habilement dans le discours d'ouverture de l'Ecole (4 novembre 1844), nous avons cependant déjà cité plusieurs exemples que pouvaient invoquer avec un immense avantage ses adversaires. Mais de tous ces exemples, reconnaissons-le, un des plus saillans qui soient offerts par les hommes de cette époque, depuis Broussais et Laennec, est incontestablement M. Louis.

Quel est en effet de nos professeurs de clinique celui qui soutiendrait, la main sur la conscience, pouvoir mieux que lui signaler aux élèves les écueils de l'art et leur en indiquer toute la portée, c'est à dire leur apprendre mieux que lui à rattacher les symptômes d'une maladie aux désordres qu'elle entraîne dans

les organes, les mieux guider dans le choix de ces innombrables moyens dont chaque jour, chaque heure, voit doter la thérapeutique, leur donner un exemple plus frappant de la persévérance qu'on doit apporter dans l'étude et de la prudence que commande l'application ? aucun. Et parmi ceux qui ont ont écrit, qui pourrait se flatter d'avoir publié des livres qui portassent le cachet d'un travail plus consciencieux, qui exprimassent des vues en même temps plus dégagées de routine et plus affranchies d'idées préconçues ? personne. Cependant M. Louis n'appartiendra jamais à l'Ecole ; le concours, dont il a une seule fois couru les chances il y a près de quinze ans (1831), a mis entre elle et lui une barrière infranchissable. Tant il est vrai qu'il n'y a pas d'institution si bonne qui ne laisse quelque chose à désirer, pas de principe si absolu qui puisse s'appliquer à tous les cas.

Quoi qu'il en soit, M. Louis a débuté tard ; mais son premier travail, modestement intitulé : *Recherches anatomiques et pathologiques sur plusieurs maladies aiguës et chroniques* (1 vol. in-8°, 1826), donna plus que des espérances, puisqu'il le plaça de suite au nombre des disciples les plus fervens et les plus éclairés de l'école anatomo-pathologique dont Bayle et Laennec avaient fait de la Charité le centre et le point de départ. A ce travail succédèrent immédiatement ses *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques*, 1° *sur la phthisie pulmonaire* (1 vol. in-8°, 1829) ; 2° *sur la maladie connue sous les noms de fièvre typhoïde, putride, adynamique, ataxique, gastro-entérique, etc., dans ses rapports avec les autres maladies aiguës* (2 vol. in-8°, 1828) ; ouvrages qui eurent chacun une deuxième édition en 1840, et dont le second vint établir sur la maladie à laquelle il est consacré, des principes dont les travaux publiés depuis n'ont fait que confirmer la justesse et le fondement.

M. Louis ne s'en tint pas à ces premiers travaux, quelque suffisans qu'ils fussent pour le placer au rang de nos plus habiles cliniciens. Reconnaissant avec raison qu'une vérité a d'autant plus de facilité à s'établir que l'erreur qui occupait sa place est plus efficacement combattue, il s'occupa à démontrer par des faits irrécusables, dans

un ouvrage intitulé : *Examen de l'examen de Broussais relativement à la phthisie pulmonaire et à la fièvre typhoïde* (1 vol in-8°, 1834), que la doctrine physiologique s'était fait la plus complète illusion quand elle avait considéré ces deux maladies comme des phlegmasies pures et simples auxquelles le traitement antiphlogistique était de toute nécessité et exclusivement approprié. Cet ouvrage fut suivi de ses *Recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires et sur l'action de l'émétique et des vésicatoires dans la pneumonie* (in-8°, 1835) ; puis il publia successivement dans les Mémoires de la Société médicale d'observation un *Mémoire sur l'emphysème vésiculaire du poumon* (tome 1) ; des *Recherches sur la fièvre jaune de Gibraltar*, qu'il avait eu mission d'aller étudier sur les lieux-mêmes avec M. Trousseau (tome 2) ; un *Mémoire relatif à l'examen des malades et à la recherche des faits généraux* (id.), etc.

Tous ces travaux, nous le répétons, sont le fruit d'un esprit éminemment judicieux et et scrupuleusement observateur. On y trouve la perspicacité de M. Bouillaud, moins sa tendance à des opinions préconçues, la prudence de M. Andral, moins son désolant scepticisme ; on désirerait seulement y rencontrer quelquefois des vues plus généralisatrices, des idées plus nettement formulées, et plus de confiance dans la valeur que dans le nombre des faits... M. Louis, sans être d'une excessive régularité à suivre les séances de l'Académie, y vient néanmoins assez souvent. Il n'y prend malheureusement pas aussi fréquemment la parole que le voudraient ceux qui, affligés des luttes d'amour-propre auxquelles l'auditoire est quelquefois forcé d'assister, désireraient que la science y fût seule en jeu, que ses progrès fussent le but unique des efforts de tous. Enfin, on dit qu'appelé en consultation, M. Louis discute avec dignité et avec convenance les opinions émises avant les siennes, cède aisément à l'évidence et ne cherche jamais à faire prévaloir son avis par des manières hautaines qu'affectent depuis quelque temps certains confrères infiniment moins haut placés que lui dans l'opinion publique.

LOUIS (*Marie-Emmanuel-Édouard*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 3e arrondissement; né en 1810 à Saint-Amour (Jura); reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Hauteville, 7, de midi à 2 heur.)

M. Edouard Louis, qu'il ne faut pas confondre avec un guérisseur du même nom, habitant la cité Bergère, qui rivalise de zèle avec MM. Giraudeau-de-Saint-Gervais et Charles-Albert pour le luxe de ses affiches, est le secrétaire général de la Société médicale du Temple. Il rédige en cette qualité, depuis deux ans, le compte-rendu des travaux de cette modeste mais laborieuse société. Les lecteurs de la Gazette des hôpitaux sont à même d'en apprécier tous les mois le style clair et net. M. Louis a suivi long-temps M. Ségalas dans ses opérations et a nécessairement dû trouver dans la fréquentation de ce praticien les moyens de se familiariser avec les difficultés du traitement des maladies des voies urinaires.

LOUYET, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1820. (Rue Saint-Antoine, 110.)

LOZES (*Léandre-Henri-Lambert*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de charité et de la salle d'asile du quartier du Temple; vérificateur des décès du 6e arrondissement; né à Louvain en 1794; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue de Vendôme, 10, de 11 heur. à 2.)

Ancien élève particulier du professeur Chaussier, M. le docteur Lozes a débuté heureusement dans la pratique de l'art en remportant, la première année même de sa réception, le prix de Corvisart, que donne annuellement la Faculté au meilleur mémoire sur les maladies régnantes. S'étant retiré quelques années à Reims, il est venu de nouveau se fixer à Paris dans le 6e arrondissement, où il jouit depuis long-temps tout à la fois de l'estime des habitans et de l'amitié de ses confrères. M. Lozes s'occupe de toutes les parties de l'art; mais, ayant eu occasion d'arrêter particulièrement son attention sur les accouchemens, il a fait de

quelques questions difficiles que fait naître cette spécialité, le sujet de plusieurs mémoires insérés soit dans la Gazette médicale, soit dans la Gazette des hôpitaux. Les lecteurs de ce dernier journal voient fréquemment dans le compte-rendu des séances de la Société médicale du Temple, le nom de M. Loses mêlé aux discussions de haute pratique qui surgissent souvent au sein de cette société.

LUBANSKI, Docteur en médecine; reçu à Montpellier; rédacteur-fondateur, avec M. Andrieux de Brioude, des annales d'obstétrique, etc. — Vient de quitter Paris pour aller prendre la direction d'un établissement hydrothérapique à Pont-à-Mousson, dans le département de la Meurthe. C'est du moins ce qu'annonce une brochure récemment distribuée aux médecins de Paris.

LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828; rédacteur en chef et fondateur du *Journal de médecine et de chirurgie pratiques;* excellent recueil mensuel, particulièrement destiné aux médecins praticiens. (Rue du Cherche-Midi, 11, de midi à 2 heur.) — A publié en 1836 un vol. in-8°, intitulé: *Recherches pratiques sur le traitement de la syphilis;* ouvrage fondé sur les observations de M. Cullerier, père du chirurgien actuel du bureau central.

LUGOL, (*J.-G.-A.*) ✻, Docteur en médecine; médecin de l'hôpital Saint-Louis; reçu docteur à Paris en 1812. (Rue Lepelletier, 18, mardi, jeudi, samedi, de midi à 2 heur.)

M. Lugol est aujourd'hui le plus ancien des disciples d'Alibert, c'est à dire le doyen des médecins qui, attirés à l'hôpital Saint-Louis par l'enseignement si original et si pittoresque de ce grand peintre des maladies de la peau, firent de ces maladies le sujet d'une spécialité. Il faut dire cependant que dans la science le nom de M. Lugol se rattache moins aux maladies de la peau,

proprement dites, qu'aux affections scrofuleuses qui ont un service à part à l'hôpital Saint-Louis. Ces affections sont devenues pour lui le sujet d'une étude particulière qui lui a procuré une connaissance approfondie de leurs nombreuses variétés, et finalement l'a conduit à des résultats qui l'ont placé depuis longtemps au nombre des praticiens les plus utiles et pourtant les plus modestes de Paris.

M. Lugol s'est surtout attaché à expérimenter l'iode comme base du traitement de ces affections. Le résultat de ses recherches a été consigné dans trois mémoires qui ont paru successivement : — 1° sur l'*Emploi de l'iode dans les maladies scrofuleuses ;* — 2° sur l'*Emploi des bains iodurés*, suivi d'un *tableau pour servir à l'administration de ces bains suivant les âges ;* — 3° sur l'*Emploi de l'iode*, suivi d'un *Précis de l'art de formuler les préparations iodurées ;* Paris, 1826, 1829, 1831 (3 parties). M. Lugol a rendu service à la pratique en ouvrant cette voie nouvelle au traitement d'un groupe de maladies qui ravagent la population des grandes villes, et contre lesquelles l'art s'était jusqu'ici souvent consumé en efforts inutiles. L'Institut récompense tous les jours des découvertes infiniment moins importantes ; et l'Académie de médecine n'eût point dérogé en ouvrant ses portes à M. Lugol : plus d'un de ses membres auraient raison d'envier la carrière utile qu'il a parcourue. Il vient de paraître, de M. Lugol, un nouvel ouvrage qui offre le résumé de ses opinions et de sa pratique sur les maladies scrofuleuses, considérées tout à la fois dans leurs formes générales et leurs nombreuses variétés, leurs causes tant prédisposantes que directes, et leur traitement. Il est intitulé : *Recherches sur les causes des maladies scrofuleuses* (1 vol. in-8°, 1844). Cet ouvrage ne peut qu'être très favorablement accueilli des praticiens, aux yeux desquels son opinion doit être une autorité.

LUZARDI, Docteur en médecine-oculiste, reçu à Montpellier en 1824. (Boulevart Saint-Denis, 8 ; mais a changé de demeure, la dernière nous est inconnue.)

LUSTREMENT, DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien-major et professeur au Val-de-Grâce. (Rue Saint-Guillaume, 26.)

M

MACCARTAN (*L.*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); reçu docteur à Paris en 1804. (Rue Hauteville, 34, de 8 heur. à 10.) — Ne prend aucune part active aux travaux de l'Académie dont il a été nommé membre dès sa fondation, probablement comme attaché à l'ancienne Société de médecine et au Cercle médical; n'a rien écrit, rien fait pour la science qui nous soit connu.

MACÉ, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1840. (Rue des Sept-Voies, 18.)

MACLOUGHLIN ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Edimbourg en 1810, autorisé à exercer en France en 1820. (Rue de la Paix, 8, de 11 heur. à midi.) — A fait, en opposition de M. Magendie, plusieurs travaux physiologiques dont nous n'avons pu nous procurer l'état exact.

MAGENDIE (*Francois*), O. ✻, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et de physiologie); médecin de l'hôtel-Dieu; professeur de médecine au collége de France; né à Bordeaux en 1783; reçu docteur à Paris en 1808. (Quai Malaquais, 5, de midi à 2 heur.)

M. Magendie est ce que, dans la véritable acception du mot, on appelle un savant, c'est à dire un homme qui ne se contente pas de savoir beaucoup, mais qui, examinant les questions soumises à son examen sous le point de vue philosophique, aspire surtout au bonheur exprimé par ce vers : *Felix qui potuit rerum*

cognoscere causas. Mais demandez-lui par combien de tâtonnemens et finalement d'erreurs, il faut passer pour entrer dans la voie qui conduit à cette connaissance. La vérité est bien très probablement au bout de la carrière ; mais elle s'y montre ordinairement sous la forme d'une lumière qui semble fuir à notre approche, et disparaît quelquefois tout-à-coup.

Quoi qu'il en soit, ancien élève des hôpitaux, M. Magendie a d'abord eu l'intention de se livrer à la pratique de la chirurgie, où ses profondes connaissances anatomiques, son coup d'œil juste et son imperturbable sang-froid pouvaient lui promettre du succès. Mais voyant les avenues occupées par des hommes tels que Dupuytren, Marjolin, Richerand, Delpech, Roux, etc. etc., il eut le bon esprit de se rejeter sur la médecine qui, laissant plus de prise à l'imagination, s'accommodait mieux de la tournure de son esprit. Son premier travail dans la voie de l'expérimentation, où il s'acquit une juste célébrité, et où il se forma de bonne heure par les fonctions de prosecteur de la Faculté qu'il obtint au concours, à peine âgé de vingt et un ans, fut soumis à l'Institut en 1809.

C'était une série de *Recherches sur l'action de plusieurs poisons végétaux sur la moelle épinière*. Il devint la source des essais que firent quelques praticiens, entre autres M. Fouquier, pour tirer parti de la noix vomique et de la strychnine dans le traitement de la paralysie. Le second travail avait trait aux organes absorbans chez les mammifères. Il lut ensuite, en 1811, ses *Recherches sur la transpiration pulmonaire ;* et en 1813, 1°. ses *Remarques sur le mécanisme et les causes du vomissement ;* — 2° un *Mémoire sur l'action de l'émétique ;* — 3° d'autres *Mémoires sur l'œsophage et sur la déglutition de l'air atmosphérique ;* — en 1817, un *Mémoire* dans lequel il prouva, avec M. Lepelletier, que l'émétique était la substance active des divers ipécacuanhas ; — enfin, en 1819, des *Recherches physiologiques et médicales sur les causes, les symptômes et le traitement de la gravelle* (qui ont eu une deuxième édition en 1828) ; — et en 1820, le complément de ses

Recherches sur le mécanisme de l'absorption chez les animaux à sang rouge et à sang blanc.

Plusieurs de ces mémoires, par leur rapprochement méthodique, sont devenus la base de ses *Élémens de physiologie* (2 vol. in-8°), dont la première édition a paru en 1816 et la dernière en 1833, et qui sont, à vrai dire, son titre scientifique le plus important. Cet ouvrage renferme des choses remarquables, mais manque quelquefois de cette clarté et de cette précision si désirables dans une œuvre didactique. Enfin, ce que les praticiens connaissent et apprécient plus particulièrement de M. Magendie, c'est son *Formulaire pour la préparation et l'emploi de plusieurs nouveaux médicamens*, dont la dernière édition parut en 1833. Son dernier ouvrage est intitulé : *Recherches physiologiques et pathologiques sur le fluide cérébro-spinal.*

M. Magendie fonda aussi en 1821 (époque à laquelle il entra à l'Institut, ayant l'illustre Chaussier pour compétiteur) un *Journal de Physiologie expérimentale*, qui n'eut que dix années d'existence, mais qui contient des mémoires de la plus haute portée et des vues dont l'application, pour être éloignée, peut-être, n'en aura pas moins un jour quelques beaux résulsats. Ce ne fut qu'en 1831 qu'il fut nommé professeur de médecine au collége de France, où il avait déjà été présenté deux fois sous la restauration, qui lui avait préféré d'abord Laennec, ensuite Récamier. Le cours que fait là M. Magendie, et qui vient d'être imprimé en quatre volumes en même temps que ses *Leçons sur le système nerveux*, est un cours raisonné, fondé sur les données que l'anatomie et la physiologie, la physique et la chimie fournissent actuellement à la pathologie. Les médecins le regardent généralement comme un cours d'amateurs : ils ont tort; car tout y a l'aspect de la science, et c'est là, certes, un mérite dans un moment où plusieurs de nos professeurs portent l'insouciance jusqu'à l'abandon des formes.

Au résumé, si M. Magendie, malgré le désir bien légitime qu'il en a, n'a jamais pu se placer parmi les praticiens, il n'en est pas moins au nombre des médecins qui ont le plus fait pour

la science, mais pour lesquels aussi la science n'a pas été non plus un sentier complètement rempli d'épines; et il peut bien, dénaturant quelque peu la pensée renfermée dans le vers que nous avons cité au commencement de cet article, dire tout bas : Heureux qui vit d'abord dans l'aisance et la gloire, en attendant qu'il puisse *rerum cognoscere causas!*

MAGNE, Docteur en Médecine, reçu à Paris en 1804. (Rue St-Honoré, 294, de 2 heur. à 4.)

MAGNE (*Pierre-Alex.-Charl.*), Docteur en médecine; oculiste des indigens du 1[er] arrondissement; né à Etampes en 1818; reçu docteur à Paris en 1842. (Rue Louis-le-Grand, 3, de 2 heur. à 3.)

M. Magne s'occupe d'une manière particulière des maladies des yeux, et a été guidé dans leur étude par les conseils de Sanson, l'illustre chirurgien de l'Hôtel-Dieu et de la Pitié, dont il a été l'élève particulier, le disciple de prédilection. Il a publié sur cette importante spécialité plusieurs travaux pratiques sagement élaborés, parmi lesquels on remarque les suivans :

De l'oculistique en général, dissertation inaugurale. — *Nouveau procédé pour guérir l'ectropion.* — *De l'existence réelle de la cataracte noire.* — *Des moyens de guérir le leucoma et l'albugo.* — *Sur les trois humeurs de l'œil.* Ces quatre derniers mémoires ont été soumis à l'Institut. M. Magne est, dit-on, sur le point de publier sur les maladies des yeux un traité complet qui exprimera les opinions de son illustre maître sur ce sujet, et auquel la plupart des professeurs de la Faculté ont souscrit. Indépendamment de ses divers travaux sur l'ophtalmologie, il a écrit un mémoire sur l'*anévrisme de l'aorte thorachique,* et un sur la *couenne inflammatoire* dans les saignées dites baveuses.

MAGNE, Officier de santé, reçu en 1836. (Rue du Roule, 23.)

MAGOUTY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Faubourg-Montmartre, 21, de 11 heur. à 1.)

MAHON, Officier de santé, reçu en 1831. (Rue du Pas-de-la-Mule, 2.) — M. Mahon est un membre de la famille du même nom, qui est depuis long-temps en possession d'un moyen de traiter la teigne, et en faveur duquel a été publié en 1829, 1 vol. in-8° intitulé : *Recherches sur le siége et la nature des teignes*. Voilà ce que dit M. Cazenave de ce moyen, dans son Abrégé pratique des maladies de la peau, page 284 : « Les médicamens dont se servent MM. Mahon, ont pour base, ainsi qu'on l'a vérifié, des préparations alcalines, et le soin qu'ils mettent à faire le traitement de leurs propres mains, ne doit pas être compté pour peu dans les nombreux cas de guérison qu'ils ont obtenus ; d'ailleurs, leurs succès seraient bien moins fréquens, si l'on réduisait le nombre des malades qu'ils ont traités aux *porrigo favosa* et *scutulata*, variétés qui résistent quelquefois tout aussi bien à leur *infaillible* secret qu'aux diverses méthodes usitées à Saint-Louis. »

MAIGNE ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1808 ; médecin du collége St-Louis. (Rue Vaugirard, 8, de 10 heur. à midi.) — Nous est complètement inconnu.

MAIGNIEN, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1835. (Rue Saint-Antoine, 214, de 4 heur. à 6.)

MAILHAT, Officier de santé, reçu en 1836. (Faubourg-St-Martin, 13.)

MAILLARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue Sainte-Avoye, 31, de midi à 2 heur.)

MAINDRAULT ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue du Pas-de-la-Mule, 8 de 3 heur. à 4.)

MAISONNABE, Docteur en médecine, reçu à Mont-

pellier en 1804; ex-agrégé à la Faculté, sous la restauration. (Pied à terre à Paris, rue de Valois, 4.)— On doit se rappeler de M. Maisonnabe, entre autres choses, qu'il avait fondé à Paris un établissement orthopédique, et un *Journal clinique sur les difformités*, destiné à soutenir les lits mécaniques à extension, qui faisaient la base du traitement qu'il appliquait, suivant la mode du jour, aux courbures de l'épine; puis que, tout-à-coup désillusionné, il publia un *Mémoire établissant l'incurabilité de la déviation latérale droite* (broch. n–8°, 1837), et proposa même un prix pour celui qui montrerait à l'Académie *un seul cas* de guérison de cette difformité. Ayant depuis quelques années quitté Paris, il vient de reparaître sur la scène médicale (1843) par un cours qu'il fait à l'Athénée sur les *erreurs et les déceptions en médecine*, et dans lequel il s'occupe surtout à battre en brèche l'édifice orthopédique dont la crédulité a jusqu'ici été le plus solide étai.

MAISONNEUVE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835; chirurgien du bureau central. (Rue de Lille, 31 *ter*, de midi à 2 heur.) —N'ayant pas obtenu de M. Maisonneuve la communication de ses travaux scientifiques, nous sommes obligé de nous en tenir à ce que nous savons : qu'il a publié en 1839 une brochure sur le périoste et ses maladies; qu'il a fait à l'école pratique un cours d'opérations, et suppléé M. Roux à l'Hôtel-Dieu il y a deux ans; qu'il vient de concourir, mais sans succès, pour l'agrégation; enfin qu'il a sous presse un *Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales* (in–8°).

MAISSIAT, Docteur en médecine, agrégé en exercice à la Faculté; reçu docteur à Paris en 1838. (Rue Férou-Saint-Sulpice, 15, de 8 heur. à 10.)

MALGAIGNE ✵, Docteur en médecine; agrégé à la Faculté; chirurgien de l'hôpital de l'Ourcine, antérieurement de celui de Bicêtre; rédacteur-fondateur, avec M. Beau, du Journal de médecine et de chirurgie; reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 39, de 2 heur. à 4.)

M. Malgaigne est parmi les hommes de la jeune école, de celle dont nous avons, pour plus d'une raison, fixé l'ère à 1800, un de ceux qui ont donné les preuves de la plus brillante instruction. Tout ce qu'il a fait jusqu'à présent, en effet, a démontré combien les bonnes études premières et l'ornement de l'esprit qui en est la conséquence habituelle donnent d'éclat aux connaissances positives que procure le travail opiniâtre.

Attaché dès son début, avant même d'être docteur, à la rédaction de plusieurs journaux, M. Malgaigne a pris une part active comme écrivain à toutes les luttes chirurgicales qui se sont ouvertes depuis 15 années, s'est présenté avec succès à l'école pour laquelle il a pris rang, et a plusieurs fois été placé sur les listes de présentation à l'Académie, où il ne peut manquer d'arriver prochainement. Ses principaux travaux sont : *Manuel de médecine opératoire fondée sur l'anatomie normale et l'anatomie pathologique* (1 fort vol. in-12), qui a eu les honneurs de quatre éditions, dont la 1re en 1831, la 2e en 1837 et la 4e en 1843, qui a été contrefait à Bruxelles, dès son apparition, et traduit en anglais, en italien, en arabe. — *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale* (2 vol. in-8°, 1838), contrefait la même année à Bruxelles. — *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* (3 vol. grand in-8°, 1840), revues et collationnées sur 22 éditions avec des notes critiques et historiques et précédées d'une introduction de 350 pages que l'on regarde avec raison comme le morceau historique le plus savamment composé et le plus brillamment écrit qui ait été publié dans ces derniers temps. — 3 volumes de *Mémoires*, l'un sur diverses questions de haute chirurgie, traitées par l'auteur, de 1832 à 1842; le 2me sur les *fractures et les luxations* (de 1839 à 1842); le 3me sur les *hernies*, contenant les leçons cliniques qu'il a faites à l'amphithéâtre du bureau central de 1839 à 1840; ses études sur les étranglemens et ses recherches statistiques sur la fréquence des hernies suivant les sexes, les âges, la population.

Indépendamment de ces travaux, M. Malgaigne a fait insérer dans divers recueils scientifiques, au succès desquels il a contribué, un grand nombre de mémoires. Nous avons surtout remarqué les

suivans : *Mémoire sur les luxations scapulo-humérales* (Journal des progrès, 1830). — *Nouvelle théorie de la vision* (lue à l'Institut en 1820). — *Nouvelle théorie de la voix humaine* (couronnée en 1828 par la Société médicale d'émulation et insérée dans les Archives en 1831). — *Mémoire sur l'inflammation, l'ulcération et la gangrène des os* (Archiv. 1832). — *Coup-d'œil sur la médecine en Pologne, etc.* (Gazette médicale, 1832). — *Des polypes utérins* (thèse de concours en 1833). — *Observat. sur les plaies des artères, etc.* (Gazette méd. 1834). — *Quel traitement doit-on préférer pour la fistule lacrymale* (thèse de concours en 1835). — *Mémoire sur l'asphixie par le charbon* (Gazette méd., 1835). — *Considérations sur l'opération de la cataracte de l'œil droit, etc.* (Bullet. de thérap. 1837). — *Mémoire sur le rectocèle vaginal* (inséré parmi ceux de l'Académie de médecine en 1838). — *Nouvelle méthode opérat. pour les kystes séreux et synoviaux* (Bullet. de thérap., 1840). Nous en avons omis plusieurs qui sont compris dans les trois volumes de mémoires que nous avons précédement indiqués.

Si l'on ajoute à ces travaux les observations et les leçons recueillies par M. Malgaigne dans les principales cliniques de Paris, notamment à celles de Dupuytren et celles de M. Lisfranc, publiées dans la Gazette médicale, les premières en 1832 et 1833, les secondes en 1834 et 1835 ; puis, celles qui lui sont propres comme chargé, à diverses reprises, de remplacer les chefs du service chirurgical de Saint-Louis, des vénériens, de la maison R. de santé, de l'hôpital de la Charité et des enfans, de Bicêtre, on aura en somme totale un bagage littéraire auquel peu d'autres peuvent être comparés. Enfin, le procès qu'il vient de soutenir avec tant d'éclat pour conserver à la critique scientifique ses droits si malheureusement méconnus et si inconsidérément contestés par M. Guérin, au sujet de sa ténotomie rachidienne, dépose en même temps en faveur de son courage et de son talent.

MALMANECHE-NAUDON, Officier de santé, reçu en 1827. (Rue de la Verrerie, 60.)

MANCEL ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823; médecin du Conservatoire R. de musique. (Rue Bergère, 17, de 1 heure à 2.) — N'a rien fait, rien écrit pour la science, qui nous soit connu.

MANDL (*L.*), Docteur en médecine, reçu à la Faculté de Pesth (Hongrie) en 1836, et à celle de Paris en 1842. (Rue Rivoli, 10, de midi à 1 heure.)

M. Mandl est surtout connu parmi nous par l'heureuse application qu'il fait du microscope à l'étude des tissus élémentaires des corps organisés. Nous avons de lui, indépendamment des recherches médico-légales sur le sang, qui font le sujet de la thèse inaugurale qu'il a soutenue pour joindre à son titre primitif celui de docteur de la Faculté de Paris, les ouvrages suivans :

Traité pratique du microscope et de son emploi dans l'étude des corps organisés, suivi de *Recherches sur l'organisation des animaux inférieurs*, avec M. G. Ehrenberg, professeur à l'Université de Berlin ; Paris 1839, 1 vol. in-8°, avec 14 planch. — *Manuel d'anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la pathologie;* Paris, 1 vol. in-8°, 1843, avec 5 planch. grav., adopté par le Conseil R. d'instruction publique. — *Anatomie microscopique divisée en deux séries, tissus et organes, liquides organiques.* Cet ouvrage sera publié en 26 livrais. compos. chac. de 5 feuil. de texte et 2 planch. lithogra. in-fol. Les 14 livrais. publiées comprennent : première série, 1° muscles ; 2° et 3° nerfs et cerveaux ; 4° et 5° appendice, tégument ; 6° terminais. des nerfs ; 7° cartilages, os et dents ; 8° tissus celluleux et adipeux ; 9° tissus séreux, fibreux, élastiques ; 10° épiderme et épithélium ; 11° glandes. Deuxième série, 1° Sang ; 2° pus et mucus ; 3° lait et urine.

MANEC (*J.-P.*) Docteur en médecine ; médecin de la Salpétrière ; chef des travaux anatomiques de l'administration des hôpitaux ; reçu docteur à Paris en 1826. (à la Salpétrière.) — On connaît principalement de M. Manec sa thèse inaugurale, qui est

une bonne dissertation sur la *Hernie crurale*, et dénotait déjà de grandes connaissances anatomiques ; — un tableau in-plano, représentant l'*Axe cérébro-spinal chez l'homme*, avec l'origine et les premières divisions des nerfs qui en partent (1828); — un autre tableau semblable, représentant le *Nerf grand sympathique* (1830); — un *Traité théorique et pratique de la ligature des artères*, in-fol. 1832. — Il a coopéré au Traité d'anatomie descriptive de M. J. Cloquet.

MANGET (*Louis*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; ancien élève des hôpitaux civils de Paris ; médecin de la société helvétique de bienfaisance ; né à Genève ; reçu docteur à Paris en 1842. (Rue de Lancry, 30, mercredi et vendredi de 2 heur. à 4.) —A publié, pour sa réception, une thèse dans laquelle la contagion et la non-contagion de la peste d'Orient sont judicieusement étudiées.

MANUEL, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1822. (Rue Sainte-Catherine, 12.)

MARAVAL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de la Poterie-des-Arcis, 2, de midi à deux heures.)

MARC ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin par quartier du Roi ; préposé à l'entretien des boîtes de sauvetage ; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue Caumartin, 12, de 10 heur. à 11.)

De tous les médecins de notre époque qui ont eu et ont encore pour pères des hommes qui se sont distingués dans la science, M. Marc, nous le disons à regret, est jusqu'ici celui qui a fait le moins d'efforts pour se mettre scientifiquement à la hauteur du nom qui lui a été légué. Non pas que M. Marc père, premier médecin du Roi, ait jamais été placé dans une position très exceptionnelle; mais enfin il avait prouvé qu'il avait les qualités d'un praticien, et il avait publié sur plusieurs points importans de médecine légale, des écrits qui avaient éclairé diverses questions et

préparé la solution de plusieurs autres. Nous engageons donc M. Marc à chercher, en donnant une édition commentée des œuvres de son père, à combler une partie de la distance qui le sépare de MM. P. Dubois, C. Broussais, H. Royer-Collard, Larrey, Guersant, Cullerier, etc. Bien des personnes trouvent en effet que les distinctions honorifiques dont il se trouve avoir été l'objet, pourraient bien lui avoir été accordées plutôt à titre d'encouragement qu'à titre de récompense.

MARCHAL (de Calvi), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin militaire; agrégé à la Faculté, reçu au dernier concours (1844); reçu docteur à Paris en 1837. (Rue de Vaugirard, 62, de 10 heur. à midi.) —Nous regrettons de ne pouvoir, faute de renseignemens précis, énumérer les travaux de M. Marchal, dont nous avons souvent vu le nom dans divers recueils. Nous nous rappelons seulement l'avoir entendu l'année dernière plaider lui-même, avec infiniment d'esprit et de logique, sa cause dans le malencontreux procès que lui intenta M. Gannal en contrefaçon au sujet des embaumemens; cause qu'il gagna au grand désappointement de son adversaire et à la satisfaction du corps médical, qui avait souffert de voir jusque là un homme non médecin s'approprier l'exploitation d'un acte tout médical.

MARCHAND ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1809; médecin-chirurgien du palais des Tuileries. (Rue de Rivoli, 16, de midi à 1 heur.) — N'a rien fait, rien écrit qui nous soit connu.

MAREILLAUX-CRESPIET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Rue Saint-Jacques-la-Boucherie, de 1 heure à 2.)

MARJOLIN (*Jean-Nicolas*) O. ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de pathologie chirurgicale), nommé le 13 novembre 1818; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurgicale); chirurgien consultant du Roi, et

chirurgien en chef de Beaujon ; né à Ray-sur-Saône en 1780 ; reçu docteur à Paris en 1808. (Rue Neuve-d'Antin, 19, de 10 heur. à 2.)

Si un biographe avait la faculté d'écrire sous l'influence unique de ses sympathies, nous dirions tout simplement et sans aucuns commentaires : M. Marjolin est un excellent homme, et mérite aussi bien que tout autre la belle fortune que le sort lui a dévolue. Mais, obligé avant tout de dire ce qui semble vrai à tout le monde, nous sommes forcé de déclarer que M. Marjolin est presque un exemple de fortune forcée, une espèce de protestation vivante contre tous les frais que la plupart des hommes se croient dans la nécessité de faire pour parvenir. Prouvons-le.

Né en 1780, ce qui lui donne ses soixante-quatre ans pleins, M. Marjolin s'est présenté sur l'avant-scène médicale précisément à une époque où les avenues de la science étaient peu encombrées, et au moment où la gloire naissante de Dupuytren entretenait parmi les jeunes professeurs, surtout parmi les chirurgiens, une émulation qui dégénéra malheureusement bien vite en rivalité. Cette rivalité se personnifia surtout dans M. Marjolin, à l'occasion du concours qui eut lieu en 1812 pour la chaire de médecine opératoire devenue vacante par la mort de Sabatier, et qui échut de droit à Dupuytren.

Resté, après ce concours, un des premiers, sur la seconde ligne, bien entendu, M. Marjolin continua ses cours d'anatomie et de chirurgie. Son laisser-aller et son penchant à la camaraderie, ses doctrines parfaitement orthodoxes, y attirèrent, en 1813, 14 et 15, cette foule de jeunes chirurgiens militaires qui, avides de savoir, mais légers d'argent, cherchaient à se pénétrer économiquement des élémens d'un art dont la plupart d'entre eux n'avaient eu que le temps, hélas ! de connaître les fatigues. M. Marjolin les accueillait avec bonté, et porta la justice à leur égard jusqu'à reconnaître que dans ses cours, qui n'étaient d'ailleurs que le résumé exact de ceux de Boyer, il se répétait trop uniformément, d'année en année, pour exiger qu'on le payât deux fois de suite. L'élève est reconnaissant surtout pour ceux

qui épargnent sa bourse; aussi cette nouvelle génération médicale, en se répandant sur tous les points de la France, y popularisa le nom de Marjolin, et le voua à une considération dont il prit d'ailleurs la peine de se montrer digne dans la lutte qu'il soutint en 1818 avec Béclard, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, place qu'il obtint et qui fut, l'année suivante, le motif de son avénement à la chaire de pathologie externe vacante à la Faculté de Paris.

Une fois arrivé à l'Ecole, M. Marjolin songea sérieusement à la fortune, qu'il avait nécessairement négligée dans sa carrière de professeur particulier; aussi quitta-t-il sa paisible retraite du Marais pour venir habiter le brillant quartier de la Bourse. Puis, il donna sa démission de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, où l'activité dévorante de Dupuytren ne laissait rien à glaner, passa à l'hôpital Beaujon, et se livra tout entier aux consultations, qui abondèrent d'autant plus chez lui qu'il ne faisait rien pour les attirer. Ce qu'il y a de plus extraordinaire et de vraiment curieux, c'est que, plus M. Marjolin se mettait en évidence comme chirurgien, plus sa réputation s'agrandissait comme médecin. Il avait beau se récuser et dire à qui voulait l'entendre qu'il est l'homme aux bras cassés, la providence des hernieux; le public, les femmes surtout, s'obstinèrent à le consulter pour les obstructions au foie et les attaques d'hystérie. Singulière destinée, qui n'en a pas moins conduit celui qu'elle a dirigé à gagner 80 et peut-être 100,000 fr. par an!

On conçoit aisément qu'une fois engagé dans une pareille veine de succès, M. Marjolin se soit peu occupé d'écrire. Aussi le seul ouvrage qu'il ait publié est un *Manuel élémentaire d'Anatomie*, dont le premier volume parut en 1810 et le second en 1815. Cet ouvrage n'eut guère qu'un succès d'estime; car il sembla moins écrit pour enseigner l'anatomie que pour indiquer les moyens de l'apprendre proprement. La thèse que M. Marjolin soutint en 1812 sur la *hernie étranglée*, pour le concours de médecine opératoire, et quelques articles que contient de lui le Dictionnaire de Médecine, attestent pourtant qu'il y avait en

lui l'étoffe d'un homme supérieur, d'un esprit capable d'aborder les questions les plus élevées de la chirurgie ; mais auquel il a manqué une chose importante, la nécessité de travailler.

Considéré maintenant en dehors de toute vue médicale, on peut le dire sans hésiter, M. Marjolin est non seulement digne d'estime, mais il mérite sincèrement d'être aimé. Il a prouvé en 1813 et 1814 qu'il était homme de cœur et bon patriote, en acceptant un service gratuit dans les hôpitaux de Paris, alors encombrés de militaires blessés, et il prouve tous les jours qu'il est homme obligeant et bon confrère, par les conseils qu'il donne aux personnes peu fortunées qui viennent le consulter, et par l'appui qu'il prête aux jeunes médecins qui se placent sous son égide. Il ne vient jamais à l'Académie dans l'intérêt de la science, dont les destinées ne l'ont jamais beaucoup inquiété, c'est vrai ; mais en revanche il y vient toujours quand il s'agit de favoriser la nomination de l'un de ses protégés. Enfin, à tant de qualités, M. Marjolin joint encore l'inappréciable avantage d'avoir toujours devant ses malades un cœur gai et une figure épanouie. Un *chirurgien* qui a presque la réputation de *Boërhaave*, cinquante mille livres de rente, un jardin aussi beau que celui des Hespérides, et pour homonyme la plus belle des fleurs connues (Dalhia Marjolin), peut bien croire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

MARJOLIN fils, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839; chirurgien du bureau central. (Rue Neuve-d'Antin, 17, de midi à 2 heures.)

MAROTTE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835; médecin du bureau central. (Rue Grange-Batelière, 11, de 3 heur. à 5.)

MARQUAND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1812. (Rue de Lille, 17.)

MARTIN (*H.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1802. (Boulevart Saint-Denis, 8, de midi à 2 heures.)

MARTIN DE GIMARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue St-Jean-de-Beauvais, 8, de midi à 1 heur.)

MARTIN-SOLON (*M.*) ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale); agrégé de la Faculté; médecin de l'hôpital Beaujon; né en 1795; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue Sainte-Anne, 14, de 2 heur. à 3.)

M. Martin-Solon est un de nos praticiens qui se sont voués avec le plus de zèle et de persévérance à l'étude de la thérapeutique proprement dite. Ancien élève lauréat de l'Ecole pratique et de l'Hôtel-Dieu, où il a rempli de 1820 à 1822 la première place de chef de clinique; puis successivement (bien entendu par concours) agrégé à la Faculté en 1826, et médecin du bureau central en 1827, il s'est attaché à ce que l'art a de positif et d'immédiatement applicable. Tels ont été ses succès dans cette voie quelquefois si ingrate et toujours hérissée de difficultés, qu'il occupe depuis long-temps une place des plus honorables dans l'opinion publique et dans l'estime de ses confrères. Ses principaux travaux sont les suivans :

En anatomie pathologique, *Observation de perforation de la vésicule biliaire*, communiquée avec la pièce à l'ancienne Société de la Faculté et insérée dans ses Bulletins en 1821. — *Invagination et étranglement intestinal interne;* Bulletin de la Société médicale d'émulation, 1822. — *Ralentissement du pouls, trois bruits au cœur, et rien de notable à l'autopsie;* — *Apoplexie séreuse;* Journal Hebdomadaire, tom. 3 et 4. — *Arthritis cervicale, abcès par congestion soulevant la paroi postérieure du pharinx;* Archives, 1830. — *Analyse des gaz du pneumothorax;* id., 1835. — *Oblitération de la veine cave supérieure;* id. 1836. — *Notices sur un grand nombre de pièces présentées à l'Académie*, parmi lesquelles sont un cas de réunion des reins par leur extré-

mité inférieure, une tumeur fibreuse développée au devant du péricarde, deux cas d'hypertrophie du cerveau avec teinte jaune dans l'épilepsie saturine.

En pathologie interne, d'abord son excellent *Traité de l'albuminurie ou hydropisie causée par les maladies des reins*, etc., 1 vol. in-8°, 1838, avec 5 planches coloriées. — Les articles *Fièvre*, *Intestin*, *Entérite*, de l'Encyclopédie moderne, articles destinés à éclairer (1828) les gens du monde sur l'insuffisance de la doctrine physiologique. — *Maladies du cœur*, etc. ; Journal Hebdomadaire, 1832. — *Observations et considérations générales sur la pneumonie gangréneuse ;* Archives, tom. 24. — *De la bile dans la fièvre typhoïde* ; expérience, février 1844. — Un grand nombre d'articles du Dictionnaire de Médecine en 15 vol., comme *face*, *flux*, *fluxion*, *furoncle*, *hématémèse*, *mélæna*, *mélanose*, *ovarite*, *percussion*, *pouls*, *urine*.

En thérapeutique, *Empoisonnement par lavemens de belladone et d'opium*, Journal Hebdomadaire, tom. 8. — *Fièvre intermittente guérie par le kinine administré par la peau ;* id. — *Paracentèse du thorax dans un cas de pleurésie aiguë avec épanchement ;* id. — *Sur l'atmiatrie pulmonaire ;* Gazette Médicale, 1834. — *Notes sur l'usage de l'émétique dans l'embarras gastrique*, *du suc de racine de sureau dans l'ascite*, du *café dans la fièvre typhoïde ;* Bulletin de Thérapeutique. — *Cautérisation syncipitale dans un cas de perte de la parole.* — *Emploi de l'huile d'épurge, de la mannite, du sirop de laitue, des extraits de diverses solanées*, *des pilules ferrugineuses de M. Vallée* (avec M. Soubeiran); id. — Un très grand nombre d'articles du Dictionnaire de médecine et chirurgie pratique : *iode*, *opium*, *phosphore*, *quinquina*, *saignée*, *toniques*, *valériane*, *vésicatoires*, etc., etc.

Indépendamment de ces travaux, et de plusieurs autres qui n'ont pas la même importance. M. Martin-Solon a fait à l'Académie, dont il est un des membres les plus actifs, un grand nombre de rapports et de communications toujours accueillis avec intérêt. Il a été désigné en 1832 pour suppléer M. Leroux, l'ex-doyen et professeur de clinique interne à la Pitié. Il a fait à l'E-

cole pratique, pendant le semestre d'été des années 1833, 34, 35, 36, 37, 38, 39, des cours particuliers de thérapeutique et de matière médicale, qui ont toujours été très suivis. Enfin, il a concouru en 1839 pour la chaire de thérapeutique, et a été placé, pour les titres antérieurs, sur la même ligne que M. Trousseau, le candidat choisi. La thèse qu'il a soutenue à cette occasion sur la *Révulsion*, est une très bonne dissertation dans laquelle les effets de cette médication, si efficace dans son emploi rationnel et si dangereuse dans son abus, sont déterminés avec une précision qui atteste un homme logique et dénote un esprit exercé.

MARTIN (*Alphonse*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821. (Rue de Londres, 29, de 7 heur. à 9.)

MARTIN-LÉGIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825. (Rue des Marais, 54, faubourg Saint-Martin, de 7 à 9 heur.)

MARTIN DE CAHUSAC, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825. (Rue d'Enfer, 62, de 10 heur. à midi.)

MARTIN-SAINT-ANGE (*Gaspard-Joseph*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; né à Nice (Piémont) en 1803 ; reçu docteur à Paris en 1829. (Rue des Saints-Pères, 38, de midi à 1 heur.)

Si on jugeait M. Martin-Saint-Ange uniquement par ses écrits, on serait disposé à croire qu'il s'occupe plus d'histoire naturelle, particulièrement de physiologie, que de médecine pratique ; ce serait une erreur, car il cultive la science et l'art avec un égal succès. Mais, ce qu'on ne peut méconnaître, c'est que tout ce qu'il a écrit décèle un esprit doué de toute la pénétration nécessaire pour saisir le côté philosophique des questions qu'il soumet à son examen, c'est à dire pour remonter, de l'étude des faits, à l'appréciation des causes. Les écrits de M. Martin-Saint-Ange sont les suivans :

Traité élémentaire d'histoire naturelle ; 2 vol. in-8° et 160

planches. — *Recherches anatomiques et physiologiques sur les membranes du cerveau et sur le liquide cérébro-spinal.* — *Anatomie analytique ; circulation du sang considérée chez le fœtus de l'homme, et comparativement dans les quatre classes d'animaux vertébrés ;* 1833, in-plano d'une feuille ; travail qui a remporté, en 1830, le prix des sciences physiques, et en 1822 celui de physiologie expérimentale. — *Mémoire sur l'organisation des cirripèdes et sur leurs rapports naturels avec les animaux articulés ;* 1835, in-8°, avec planches. Indépendamment de ces ouvrages, M. Martin-Saint-Ange a publié un grand nombre de mémoires et d'articles sur l'*Anatomie* et la *Physiologie*, dans les Annales des Sciences naturelles, dans la Revue médicale, dans le Bulletin de la Socité anatomique, et dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle, etc. Ses *Recherches sur la métamorphose des Batraciens* lui ont valu, en 1831, une mention honorable de l'Académie des Sciences.

MARTIN-LAUZER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue de Grenelle-Saint-Germain, 39, de 1 heure à 2.)

MARTIN (*Ferdinand*), OFFICIER DE SANTÉ-ORTHOPÉDISTE, reçu à Paris en 1822 ; mécanicien de l'Hôtel royal des Invalides ; né à Groslay en 1795. (Rue des Vieux-Augustins, 18.)

M. Martin diffère de tous les mécaniciens-bandagistes dont Paris surabonde dans ce moment, par des connaissances anatomiques et physiologiques qui le mettent à même de ne jamais appliquer un appareil sans avoir une indication positive et rationnelle à remplir. Aussi jouit-il dans ce moment de la confiance des chirurgiens distingués, qui sont sûrs de trouver en lui un homme parfaitement capable de les comprendre.

M. Martin a doté notre arsenal chirurgical de plusieurs instrumens. Un des plus remarquables est une scie, qu'il appelle *ostéotome*, qui permet de réséquer des portions d'os complètement inaccessibles aux autres scies. Il a aussi inventé un nouveau sys-

tème de jambes artificielles qui permettent aux amputés d'exécuter avec facilité tous les mouvemens naturels du membre inférieur, et il en a fait le sujet d'une notice sous le titre d'*Essai historique sur les membres artificiels*. Mais ce qui a le plus contribué à le faire connaître des médecins, c'est le mémoire qu'il a présenté en 1840 à l'Académie sur l'*Etiologie du pied-bot*, et sur lequel M. le professeur Cruveilhier a fait un rapport dont la discussion a occupé plusieurs séances. M. Martin a aussi publié en 1842, avec M. le docteur Arnal, un mémoire tendant à démontrer les avantages de l'amputation sus-malléolaire comparée à celle qui se pratique au lieu dit d'élection. Ces avantages n'ont pas été reconnus de tous les praticiens; mais leur développement a justifié les heureux essais qu'il a depuis long-temps faits pour le perfectionnement de ses jambes artificielles. M. Martin est d'une extrême obligeance envers les personnes peu fortunées.

MARTINET (*Louis*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé de la Faculté de Strasbourg, et ancien chef de clinique de celle de Paris, à l'Hôtel-Dieu; né à Paris en 1795; reçu docteur en médecine, également à Paris, en 1818. (Place de la Madeleine, 6, de 2 heur. à 4.)

Ancien élève de l'Hôtel-Dieu, où nous l'avons vu plusieurs années dans le service de Dupuytren, M. Martinet est connu par plusieurs importans travaux qui sont : *Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale* (1 volume in-8°, 1840). — *Du traitement de la sciatique et de quelques autres névralgies par l'huile de térébenthine;* la 1re édition de cette brochure in-8° a paru en 1833, et la 2e en 1839. — *Manuel de clinique et d'anatomie pathologique*, 1 vol. in-8°; 1re édition en 1824 et 3e en 1837. —*Traité élémentaire de thérapeutique médicale*, 1 fort vol. in-8°; 2e édition, 1837.—*Exposé de la clinique médicale de la Faculté à l'Hôtel-Dieu*, de 1824 à 1826 inclusivem., 1 vol. in-8°.

M. Martinet a créé le *Journal de clinique de l'Hôtel-Dieu et de la Charité*, qui est aujourd'hui joint à la *Revue médicale*, dont il est devenu un des propriétaires et des principaux rédacteurs.

En 1824, il inséra dans ce journal un mémoire important sur l'emploi du sulfate de quinine, qu'il fit le premier connaître en Toscane, où il l'expérimenta contre les fièvres intermittentes, de concert avec le docteur Vacca Berlinghieri, avec lequel son titre de médecin du prince Francisco Borgheze l'avait lié d'amitié. On a encore de lui des travaux sur le *ramollissement du cerveau*, sur les *névralgies paralytiques simulant les apoplexies*, sur l'*inflammation des nerfs* et sur la *résistance vitale*. Il a aussi fait connaître un des signes de l'épanchement liquide et aérien entre les deux feuillets de la plèvre, ou dans la substance du poumon, par le phénomène qu'il a décrit sous le nom de *tintement métallique à la percussion*. Il est en outre un des rédacteurs de l'Encyclopédie progressive et de l'Encyclopédie méthodique. Enfin, il a lu à l'Académie, le 21 octobre dernier (1843), un mémoire sur l'hémiplégie produite par l'altération des cordons nerveux.

MARTINS (*Charles-Frédéric*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé en exercice et ancien aide-naturaliste à la Faculté ; né à Paris en 1806 ; reçu également à Paris en 1834. (Rue de Paradis-Poissonnière, 40, de 8 heur. à 6.) — A donné une traduction allemande des œuvres d'histoire naturelle de Goëthe et du cours complet de météorologie de Kaemtz. Indépendamment de ces traductions, M. Martins a publié plusieurs mémoires originaux sur l'histoire naturelle et la météorologie ; quelques uns ont paru dans le Dictionnaire de médecine usuelle, les Annales des sciences naturelles et les mémoires de l'Académie de Bruxelles. Il s'occupe plus d'histoire naturelle que de médecine pratique.

MARX ※, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin des épidémies du département de la Seine et médecin-adjoint de la prison de la Force ; reçu docteur en médecine à Paris en 1829. (Quai de Gèvres, 10, de 11 heur. à 1.)

M. Marx fut l'élève de prédilection, le favori, le confident même de Dupuytren, et doit à l'amitié de ce chirurgien célèbre une bonne partie de sa réputation scientifique, et, ce qui

vaut autant peut-être par le temps qui court, son entrée dans la maison du baron Rotschild, dont il était le co-religionnaire et dont il est devenu le médecin. Les confrères qui ont eu occasion de se rencontrer avec M. Marx prétendent qu'il se prévaut beaucoup de cette amitié : c'est un titre fort honorable, assurément ; mais il aurait tort de supposer qu'il dépose nécessairement en faveur de ses connaissances médicales ; ceux qui ont connu Dupuytren savent que son attachement pour ses élèves n'était pas toujours basé sur des raisons de science.

Nous ne prétendons pas dire pour cela que M. Marx n'eût pas réussi sans le patronage de Dupuytren ; ses écrits seuls, quoique peu nombreux, eussent suffi pour lui faire un nom et lui créer une position sortable. Ces écrits sont : *Mémoire sur les polypes de la matrice* ; — *Diagnostic différentiel des luxations et des fractures du bras* ; — *Réduction des luxations anciennes* ; — *Opération de la cataracte par la kératonyxis* ; — *Ligature de l'artère sous-clavière* ; — *Étranglement des hernies par le collet du sac* ; — *Kystes hydatiques* ; — *Traité théorique et pratique des blessures par armes de guerre, d'après les leçons de Dupuytren* ; 2 vol. in-8°, 1834 (avec M. Paillard) ; — *Leçons orales de clinique chirurgicale de Dupuytren* ; 6 vol. in-8°, de 1839 à 1840 (avec M. Brière de Boismont). Toutes les personnes qui ont suivi les leçons de Dupuytren se plaisent à reconnaître que ce dernier ouvrage exprime nettement ses opinions et donne une juste idée de l'étendue et de la supériorité de ses vues en diagnostic chirurgical.

MARTORET, Officier de santé-dentiste. (Rue de Rivoli, 12.)

MARYE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Rue des Noyers, 38, de 1 heure à 2.)

MASSE (*J.-N.*), Docteur en Médecine ; professeur particulier d'anatomie ; né dans le département de l'Orne et reçu docteur à Paris en 1838. (Rue de la Jussienne, 21, de 11 heur. à 1.)

Ancien interne de la maison de santé Marcel Sainte-Colombe, M. Masse a débuté dans la carrière par de bons cours d'anatomie, de médecine opératoire et d'accouchemens. On lui doit : 1° *Compte-rendu du service médical de l'ambulance établie dans l'ancien trésor à l'époque du choléra*, inséré dans le Journal des Savans en 1832. — 2° *Petit atlas complet d'anatomie descriptive*, destiné à diriger les élèves dans les dissections et à leur rappeler promptement les détails de l'anatomie à l'époque de leurs examens ; il a deux éditions et vient d'être approuvé par le Conseil royal de l'instruction publique. — 3° *Anatomie synoptique ou résumé complet d'anatomie descriptive du corps humain*, comprenant l'exposition succincte de toutes les aponévroses et contenant des détails nouveaux sur la structure des centres nerveux. M. Masse annonce, comme devant paraître incessamment, un *Traité théorique et pratique d'anatomie descriptive*, en 2 vol ; il vient de concourir pour l'agrégation dans la section d'anatomie et de physiologie.

MASSÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE ,reçu à Paris en 1842. (Rue du Regard, de 1 heure à 5.)

MASSIAS, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1841. (Boulevart du Temple, 36.)

MASSIÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1819. (Rue et île Saint-Louis, 78.)

MASSON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1789. (Rue de Lille, 16.)

MASSON (*S.-B.-Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; secrétaire annuel de la Société de médecine pratique ; médecin des théâtres du Gymnase et du Palais-Royal ; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Beaux-Arts, 3, de 3 heures à 5.)

Ancien élève et lauréat des hôpitaux de Paris, M. Masson (Charles) a soutenu pour sa réception une très bonne thèse sur

l'*Hémoptisie*, qui a été citée dans le grand dictionnaire des sciences médicales à ce mot rédigé par Pinel. Pendant le choléra, il a adressé à M. le professeur Fouquier une lettre qui contient de judicieuses réflexions sur l'épidémie, et qui fut jugée par Desgenettes, alors médecin du 10e arrondissement et homme bien compétent dans l'espèce, digne d'être distribuée dans les bureaux de secours de cet arrondissement. M. Masson rend compte avec autant d'exactitude que d'intelligence, dans la Gazette des hôpitaux des travaux de la Société de médecine pratique dont il est depuis plusieurs années secrétaire.

MASSON DE KERLOY (*Jean-René*); DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1800 à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); et reçu docteur à Paris en 1830. (Rue du Bac, 118, de midi à 2 heur.) — M. Masson de Kerloy est un ancien élève particulier et l'ami de M. le professeur Récamier, qu'il a aidé dans la publication de son ouvrage sur le *Cancer* et avec lequel il s'est particulièrement occupé de la compression dans les engorgemens des seins, de fièvres typhoïdes, d'affections nerveuses. Il est médecin de plusieurs établissemens de charité, et notamment de la maison connue sous le nom de Frères de Saint-Jean de Dieu (rue Plumet, 19), destinée à soigner toutes sortes de maladies, excepté l'aliénation mentale, et consacrée particulièrement aux fortunes minimes, notamment aux étudians.

MASSON-GRANDJEAN ✻; OFFICIER DE SANTÉ-OCULISTE. (Rue des Canettes, 7.)

MATHEY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Faubourg-St-Denis, 50, de midi à 2 heur.)

MATHIEU (*Esprit*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1810 à Nogent-sur-Seine (Aube); reçu docteur à Paris en 1834; chirurgien aide-major dans la 2e légion de la garde nationale. (Rue Gaillon, 25, de 9 heur. à 11.) — A fait, indépendamment d'une thèse inaugurale qui contient des réflexions fort judicieuses sur

le squelette de l'homme, plusieurs mémoires qui ont été insérés dans le Journal des connaissances médico-chirurgicales. Le dernier a pour titre : *Réflexions d'un médecin praticien sur la fièvre typhoïde*. Il promet des travaux plus importans.

MATICE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1837. (Rue Sainte-Croix-d'Atin, 9.)

MATRI, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue du Cloître-St-Jacques, 19, de 10 heur. à 11.)

MAUBEC, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu docteur à Paris en 1841 ; médecin-adjoint du 3e dispensaire de la Société philanthropique. (Rue Saint-Louis, 16, au marais, de midi à 1 heure.)

MAURIAS-GRIFFOUL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1817. (Faubourg-St-Martin, 54, de 2 heur. à 3.)

MAURUC, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Strasbourg; médecin du bureau de bienfaisance du 8e arrondissement. (Faubourg-St-Antoine, 173, de 11 heur. à 1.)

MAURY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814. (Rue Neuve-St-Denis, 5, de 9 heur. à 1.)

MAVRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris comme médecin en 1830, et comme chirurgien en 1841 ; médecin du bureau de bienfaisance du 7e arrondissement, et chirurgien honoraire du 3e dispensaire de la Société philanthropique. (Rue Rambuteau, 20, de 2 heur. à 4.)

MAYENNE, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1834. (Rue du Petit-Carreau, 2.)

MAZET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841. (Faubourg-St-Antoine, 157, de 11 heur. à 1.)

MÈGE (*J.-B.*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; correspondant de l'Académie R. de Médecine ; né à Saint-Amand-Tallende, arrondissement de Clermont (Puy-de-Dôme), en 1791 ; reçu docteur à Paris en 1813. (Rue Sainte-Anne, 46, de midi à 2 heures.)

M. Mège a habité successivement Meulan, Valençay et Paris, où il est depuis long-temps fixé. C'est pour le département de l'Indre, à la résidence de Valençay où il demeurait quand Talleyrand de Périgord, dont il était le médecin, y faisait sa résidence, qu'il a été nommé correspondant de l'Académie. Praticien distingué, homme de goût et bon confrère, il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout sa thèse inaugurale, qui est un *Essai sur les objets de toilette qui peuvent nuire à la santé*. Cette thèse est devenue la base d'un spirituel fragment d'hygiène, imprimé en 1820 sous le titre de : *Alliance d'Hygie et de la beauté*, et qui a eu deux éditions. — *Description d'une fièvre épidémique, avec une Notice topographique et des Réflexions sur la nouvelle doctrine des fièvres*, in-8°, 1822. — *Lettre à l'abbé Frayssinous*, in-8°, 1824. — *Les Médecins d'aujourd'hui*, in-8°, 1828. — *Secours à donner aux malades avant l'arrivée du médecin*, in-8°. — *Manifestes des principes de la Société phrénologique*, in-8°, 1835.

M. Mège a encore fait imprimer plusieurs mémoires, rapports et notices dans la Bibliothèque médicale et autres recueils scientifiques ; et il a composé en 1819, sur l'enseignement mutuel, un discours qui atteste un homme de progrès, sincèrement dévoué aux institutions libérales et à toutes les améliorations sociales qui doivent en être la conséquence. En 1814 il a été nommé par le gouvernement, sur la désignation de la Faculté, pour aller observer et combattre le typhus qui ravageait nos départemens du nord-est. En 1819 il a fondé une école d'enseignement mutuel à Meulan, où il a laissé les plus honorables souvenirs. Enfin, dans les journées de juillet 1830, et pendant le règne désastreux du choléra, il a donné des preuves de courage et de dévoûment. Il a aussi adressé, l'année dernière, aux patriotes une brochure qui

touche aux questions les plus importantes de notre système social.

MÉGRET, Officier de santé, reçu en 1833. (Rue Monthabor, 42.)

MÉLIER (*F.*) ✵, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie médicale); chirurgien-major de la 6me légion de la garde nationale; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue Godot-Mauroy, 39, de 2 heur. à 4.)

Tout ce que nous avons dit de M. Jolly, considéré comme membre de l'Académie, nous croyons pouvoir l'appliquer à M. Mélier, en reconnaissant toutefois que les apparences scientifiques sont à l'avantage de celui-ci. Voici en quelques mots l'esquisse de la carrière médicale de cet honorable confrère.

Reçu, comme nous venons de le dire, docteur en 1823, il choisit pour le sujet de sa thèse inaugurale le *diagnostic médical*. Dans cette thèse, d'ailleurs sans importance, il sembla moins chercher à établir une vérité qu'à plaire à ses examinateurs en soutenant, contre l'opinion qui avait alors cours en dehors de l'Ecole, que l'estomac n'est pas l'intermédiaire obligé entre les phlegmasies des diverses parties du corps et le cœur. Ayant concouru, la même année, pour l'agrégation, il échoua. L'année suivante, il fit insérer dans le Journal général de Médecine un mémoire qui n'est qu'un exposé des *résultats comparatifs des divers traitemens employés contre la gale;* plus, quelque temps après, une note sur l'*emploi du sous-carbonate de fer dans le traitement des névralgies*, et un mémoire sur les *maladies de l'appendice cœcale*. Puis, en 1833, il lut à l'Académie, sur les *maladies de la matrice*, un travail dont le but était de faire ressortir cette idée, qui avait depuis long-temps cours dans la science, savoir, que le col utérin pouvait être soumis à une modification directe et topique, comme une partie externe. (Voyez la thèse de M. Alex. Dupuis; un mémoire publié en 1827 par Samuel Lair, etc.)

Enfin M. Mélier, ayant fait en 1827 un cours d'hygiène à l'Athénée, a extrait de ce cours, pour être adressés et même lus à

l'Académie, deux mémoires, un sur l'*influence de l'instruction sur la santé publique et la mortalité;* l'autre *sur les subsistances envisagées dans leurs rapports avec les maladies et la mortalité.* Ces deux mémoires, calqués d'ailleurs sur les travaux de M. Ch. Dupin, sont des résumés de chiffres assez habilement groupés pour donner à la question posée la solution qu'on désire lui trouver. Ce sont là, si on ajoute quelques rapports faits à la Société de Médecine pratique, tous les travaux de M. Mélier; et, certes, tout lecteur impartial reconnaîtra que nous sommes dans le vrai, en avançant que les raisons qui ont porté M. Mélier à l'Académie, pourraient bien ne pas être essentiellement scientifiques. Hâtons-nous toutefois de reconnaître que si M. Mélier est, avant tout, homme de bon ton, le peu de rapports qu'il a déjà lus à l'Académie ont dénoté un homme d'esprit, désireux de se rendre utile à la corporation qui l'a honoré de son choix.

MENA (*Thomas*), de Cuba, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Rue des Petits-Augustins, 4.)

MÈNE-MAURICE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue Jacob, 6, mardi, jeudi, samedi, de 1 heure à 4.) — S'occupe spécialement des maladies de l'oreille, sur lesquelles il a publié une brochure intitulée : *De la surdité accidentelle, de la migraine, et de leur traitement*, et qui a eu, bien entendu, un grand nombre d'éditions. L'opinion développée dans cette brochure, c'est que la surdité étant presque toujours occasionnée par une maladie chronique de l'oreille externe, c'est vers cette dernière partie que le traitement devait principalement être dirigé. D'abord la partie pathologique de cette opinion est au moins fort contestable; mais en admettant qu'elle fût vraie, comment M. Mène-Maurice remplit-il l'indication qui en découle? En injectant dans l'oreille une huile qu'il nomme *acoustique*; ce qui suffit pour faire pressentir que ses vues tiennent plus au métier qu'à la science.

MÉNIÈRE (*Prosper*)✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé à la Faculté; médecin en chef de l'institution des Sourds-Muets; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue Saint-Jacques, 256, de 11 heur. à 1.)

Jusqu'au moment où M. Ménière a été mis en possession de la succession de M. Itard à l'établissement des Sourds-Muets, il n'était guère connu que par l'honneur qu'il avait eu d'être adjoint à MM. Orfila, Fouquier et Deneux, pour aller constater à Blaye la grossesse de la duchesse de Berry. Il avait cependant déjà publié à cette époque une esquisse médico-morale sur l'*Hôtel-Dieu de Paris en* 1830, et *une étude sur les plaies d'armes à feu*, observées à cette occasion.

Mais depuis son avènement à la place importante qu'il occupe aujourd'hui, son nom a souvent été cité comme une preuve de l'inconvénient qu'il y a de laisser à la disposition de l'administration la nomination des médecins de quelques uns de nos grands établissemens publics; non pas que M. Ménière fût incapable de remplir cette place, son titre d'agrégé à la Faculté était une garantie à cet égard; mais parce qu'il l'a obtenue sur un compétiteur qui, depuis plus de 15 ans, avait fait ses preuves dans l'espèce, dont les nombreux travaux avaient reçu l'assentiment de l'élite du corps médical, et dont les succès pratiques étaient connus de tout le monde, qui enfin demandait que la place fût mise au concours. Ce compétiteur est M. Deleau, dont M. Ménière avait lui-même, quelque temps avant, reconnu la supériorité pour tout ce qui tient aux maladies de l'oreille, en se confiant à lui, ainsi que l'atteste une lettre que nous lisons dans la Gazette des hôpitaux du 13 septembre 1838 et dans laquelle il lui adresse à la fois ses remercîmens et ses félicitations.

Cette lettre est ainsi conçue : « Mon cher confrère, je vous » envoie mon observation, etc,; je vais bien; je suis *désob-* » *strué*, grâce à vous; *moins bouché*, en fait de maladie de » l'oreille, et fort enchanté de vos procédés, etc. » Suit l'observation qui commence ainsi : « Au mois de février 1835, quelques » nuits *passées au bal, etc.* » Nous laissons au lecteur à juger

jusqu'à quel point il était convenable d'écrire une semblable lettre sur un ton plaisant, et de déclarer que la maladie qui l'avait provoquée avait pour cause des nuits passées au bal ; mais nous n'en reconnaissons pas moins que les cours publics que M. Ménière fait à l'école pratique sur la spécialité à laquelle il se trouve voué, dénotent de l'instruction et le désir de remplir dignement la place qui lui est confiée.

MENVILLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Saint-Honoré, 362, de 1 heure à 2.) — Nous pensons que c'est à lui qu'il faut attribuer un ouvrage qui a paru en 1840 sous le titre de : *De l'âge critique chez les femmes, des maladies qui peuvent survenir à cette époque de la vie, etc.* par M. Menville, 1 vol. in-8°.

MÉRAT (*François-Vict.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de matière médicale) ; né à Paris en 1780 ; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue des Saints-Pères, 17 bis.)

M. Mérat est connu dans le monde pour un digne praticien, un homme honnête au suprême degré, et à l'Académie pour un excellent comptable. Cette dernière qualité lui a valu le titre de trésorier de l'illustre compagnie ; titre fort honorable assurément, mais qui assujétit celui qui le porte à l'obligation de veiller sans cesse à ce que l'Académie ne dépasse pas son budget et ne fasse de la science que dans le cercle mesquin des sommes bien minimes qui lui sont annuellement octroyées pour son entretien. M. Mérat s'acquitte de cette obligation avec un zèle vraiment édifiant. Il s'est même tellement identifié avec le rôle de père, de curateur de ses collègues, qu'il croit pouvoir sans façon leur prêcher l'économie en pleine séance, et qu'on l'a plus d'une fois entendu prononcer le terrible mot de déficit entre un rapport sur un anus contre la nature et une dissertation sur la fièvre typhoïde. L'Académie lui doit plus d'une réforme utile.

Sans avoir beaucoup écrit, M. Mérat a cependant publié plusieurs ouvrages, tous empreints d'un vrai savoir et par consé-

quent tous marqués au coin d'une véritable utilité pratique. Ces ouvrages sont : *Flore des environs de Paris*, 1832 ; 4e édition en 1836, 2 vol. in-18. — *Traité de la colique métallique ;* 1 vol. in-8°, 1813. — *Elémens de botanique, à l'usage des cours du Jardin-du-Roi*, 5e édition, 1 vol. in-12, 1828 ; c'est dans ce joli petit livre que M. Mérat semble crier chapeau bas, en parlant de la truffe, qu'en connaisseur émérite il l'appelle un délectable champignon. — *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique générale*, publié avec M. Delens ; 6 vol. in-8°, de 1829 à 1834. — *Du tœnia ou ver solitaire, et de sa cure radicale par l'écorce de la racine de grenadier ;* in-8°, 1832. — *Synopsis de la nouvelle flore des environs de Paris suivant la méthode naturelle ;* in-8°, 1837.—*Manuel des eaux naturelles du Mont-d'Or ;* in-8°, 1838.— *De la possibilité de cultiver le thé dans nos climats*, broch. in-8°, 1844. — M. Mérat a dirigé le Journal de médecine en 1810 et 1811, le Dictionnaire des sciences médicales depuis le tome XI, et a publié le bulletin de la Faculté de 1806 à 1810 ; il a encore donné une 2e édition du *cours de pharmacie de Morellot*. Toutes choses suffisantes, comme on le voit, pour constituer une carrière non moins utilement qu'honorablement remplie. On dit que c'est M. Mérat qui, en sa qualité de trésorier de l'Académie, a été chargé de faire disposer le nouveau local destiné aux séances de l'assemblée. Si cela est, il faut convenir qu'il a consulté en cette occurrence bien plus la bourse de la société que ses connaissances en hygiène, car, indépendamment de son défaut absolu de style, ce local pèche sous le triple rapport de l'optique, de l'acoustique et de la ventilation. Aussi pourrait-on dire : *academia insaluberrima !*

MÉRAY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. Rue Chauchat, 6, de 10 heur. à 11.)

MERCÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue du Four-Saint-Germain, 26, de midi à 1 heur.)

MERCIER (*Jean-Gabriel-Alexis*), Docteur en médecine,

né à Sarlat (Dordogne) en 1788; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Lombards, 33, de midi à 2 heur.)

M. Mercier est un digne praticien qui supporte avec courage et dévoûment tout ce que la pratique de notre art a de pénible et d'ingrat dans les quartiers populeux. Il a publié, indépendamment d'une bonne dissertation inaugurale sur les bains en général, 1° un *Mémoire sur la pourriture d'hôpital*; 2° des *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, qui ont principalement pour but la découverte des causes de cette maladie et de leur manière d'agir. Dans le dernier Annuaire des médecins de Paris, on lui attribue à tort un ouvrage sur les rétentions d'urine, qu'il nous prie lui-même de restituer à son homonyme Louis-Auguste.

MERCIER (*Louis-Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-secrétaire de la Société anatomique; né au Plessis-Saint-Jean (Yonne) en 1811; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 8.)

Ancien interne-lauréat des hôpitaux et de l'Ecole pratique, M. Louis-Auguste Mercier semble vouloir se livrer d'une manière spéciale à l'étude et au traitement des maladies des voies urinaires. C'est du moins ce que donnaient à penser la plupart des écrits qu'il a publiés jusqu'ici, et qui tous, soit dit en passant, attestent de l'esprit et du jugement.

Ces écrits sont, dans l'ordre de leur publication, les suivans : *Recherches anatomiques sur la prostate des vieillards* (Mém. de la Société anatom., 1836). — *Mémoires sur certaines perforations spontanées de la vessie*, etc. (Gaz. Méd., 1836)— De l'*Inflammation des vaisseaux capillaires des tissus. considérée comme cause des rétrécissemens du rectum et de l'urètre*, etc. (ibid., 1839). — *Mémoire sur la véritable cause et le mécanisme de l'incontinence, de la rétention et du regorgement d'urine chez les vieillards* (ibid., 1840). — *Mémoire sur les inflammations, ulcérations et fistules de l'urètre, produites et entretenues par le séjour des sondes dans le canal* (Journ. des Conn. méd., 1840).—*Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur les maladies des or-*

ganes urinaux et génitaux, considérés chez les hommes âgés (1 vol. in-8°, 1841).—*Mémoire sur une saillie particulière de la valvule vèsico-urétrale formant barrière au col de la vessie et déterminant la rétention d'urine* (Examinat.méd., 1841).— *Quelques remarques sur la marche de la blennorrhagie chez les femmes* (Revue Méd., 1843).—*Recherches sur la nature et le traitement d'une cause fréquente et peu connue de rétention d'urine, suivies d'un mémoire sur un nouveau moyen d'extraire les fragmens après la lithotritie dans les cas compliqués de rétention d'urine* (1 vol. in-8°, 1844.)

En dehors de la question des maladies des voies urinaires, M. Mercier a publié divers travaux, parmi lesquels on remarque principalement un *Mémoire sur l'histoire des fractures de l'extrémité supérieure du fémur*, inséré dans la Gaz. Méd. (1835); un autre mémoire sur la *Nécrose spontanée de la partie spongieuse des os*, dans le Journ. dès Conn. méd. et chirurg. (1837); des *Recherches sur l'introduction de l'air dans les veines et sur la manière dont elle produit la mort*, dans la Gaz. méd. (1837); l'indication d'un *Nouveau moyen de prévenir la mort causée par l'introduction de l'air dans les veines*, même journal (1838). M. Mercier a aussi rédigé le *Bulletin* et le *Compte-rendu des travaux de la Société anatomique pour l'année* 1839 (1 vol. in-8°). L'Institut a accordé, en 1843, une mention honorable à ses *Recherches sur les maladies des organes urinaires des vieillards*, quoique cet ouvrage ne soit pas terminé et doive être suivi d'un second volume.

MERCY (*Franc.-Chris.-Flori.* DE), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1803; né à Pompey, près Nancy, en 1775. (Rue Chanoinesse, 4, de 7 heur. à 9.) — Est plus connu comme médecin littérateur que comme praticien. Ses principaux ouvrages consistent en des traductions des divers traités d'Hippocrate, sur le texte grec, d'après la collection des manuscrits de la Bibliothèque royale, avec des dissertations et des variantes. Il a écrit plusieurs mémoires dans le but d'obtenir la révision des

manuscrits grecs et la traduction française des œuvres d'Hippocrate, ainsi que le rétablissement d'une chaire destinée à leur explication et leur développement.

MESSAND, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835. (Rue de la Ferme, 18, de 2 heur. à 4.)

MEUNIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1795. (Rue des Bons-Enfans, 10.) — Guérisseur connu par les éloges qu'il donne lui-même à sa manière de traiter les hydropisies, et par les lettres de félicitation qu'il se fait fréquemment adresser par la voie des journaux.

MEURDEFROY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823. (Rue Saint-Roch-Poissonnière, 2 bis, de midi à 2 heur.)

MIALHE, DOCTEUR EN MÉDECINE-PHARMACIEN ; agrégé à la Faculté (section des Sciences accessoires) ; reçu docteur à Paris en 1838. (Tient une officine rue Favart, 8.) — M. Mialhe a, comme on le voit, deux cordes à son arc ; mais si nous le jugeons par les notices qu'il a récemment lues à l'Académie sur l'*étiologie du diabètes sucré* et par le résultat de l'application qu'il a faite de ses vues à cet égard sur des malades qui nous sont personnellement connus, nous pensons qu'il ferait bien de s'en tenir à sa pharmacie. Ses connaissances spéciales lui assurent, dans cette carrière, des succès que pourrait ternir le cumul des deux professions.

MICHAUD-LABONTÉ, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1818. (Place de la Bourse, 10.) — Le cabinet de M. Michaud est un des plus connus et des plus fréquentés de Paris. Nous avons vu, entre autres belles pièces de prothèse qui en sortent, des portions de râteliers qui tiennent à la bouche par la simple juxtà-position, et qui sont supérieures, dans leur exécution, à tout ce que certains dentistes anglais, fixés à Paris, donnent comme des chefs-d'œuvre en ce genre.

MICHÉA, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1837. (Rue de Ménars, 12, de 1 heur. à 3.) — Lauréat de l'Académie R. de Médecine pour un très bon mémoire sur les *maladies nerveuses*, à l'occasion du prix Civrieux. — Plusieurs mémoires dans la Gazette médicale.

MICHEL, le baron (*Jean-Baptiste*), O. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE de la Faculté de Gênes, alors empire français, où il a été reçu en 1807; médecin inspecteur-adjoint au conseil de santé des armées; attaché à l'état-major général de la 1re division militaire; successivement médecin de l'administration des douanes, du ministère du commerce, de l'école royale d'état-major, et consultant de la maison royale de St-Denis; chevalier de plusieurs ordres étrangers; ancien médecin en chef de l'hôpital militaire de Rome, et à Paris, de celui du Gros-Caillou et de l'Hôtel royal des Invalides; né à Montluçon (Allier) en 1786. (Rue Blanche, 8, de 10 heur. à midi.)

M. Michel est principalement connu par les postes élevés qu'il a occupés et qu'il occupe encore dans la médecine militaire; Long-temps attaché au service actif de nos armées, il a fait une partie des campagnes de l'empire, surtout celles dont le théâtre a été l'Italie, où il a long-temps séjourné. Nommé en 1822 médecin de l'état-major de la 1re division militaire fixée à Paris, et assistant en cette qualité aux conseils de révision des jeunes conscrits, il a toujours apporté dans l'accomplissement de ces fonctions délicates, une loyale fermeté à laquelle tout le monde a rendu justice, et en même temps une bienveillance dont plus d'un médecin, surtout, a eu à s'applaudir. C'est lui qui remplaça en 1821 Corvisart au comité central de vaccine.

Quelqu'assujétissantes qu'aient été en tout temps les fonctions de M. Michel, elles ne l'ont jamais empêché de s'occuper de la science. C'est ainsi qu'après avoir remporté à la Faculté de Gênes la médaille d'or, comme premier prix d'anatomie et de physiologie, il y soutint, sur l'*Influence de l'imagination sur les sécrétions*, une bonne thèse inaugurale, et qu'il publia plusieurs écrits; parmi

lesquels on remarque surtout une *Topographie de Rome* (1 vol. in-8°, Rome 1813), qui donne la mesure sommaire des précautions d'hygiène, surtout d'hygiène publique appropriée à cette ville; puis un volume imprimé en 1842, sous le titre de *Lois physiologiques*, et qui eu deux éditions assez rapprochées l'une de l'autre; puis enfin une *Statistique médicale de l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1 vol. in-8°), dont l'envoi aux hôpitaux militaires des ports et des colonies a été ordonné par le ministre de la guerre.

M. Michel a, en outre, fait insérer plusieurs mémoires dans divers journaux de médecine, soit français, soit étrangers, particulièrement dans le Journal universel des sciences médicales. Il a traduit, de l'italien en français, la *Dissertation sur l'utilité de la douleur* de M. Mojon, qu'il a enrichie d'un discours préliminaire et d'un appendice qui en font, pour ainsi dire, un travail nouveau; enfin M. Michel a publié, il n'y a pas long-temps, dans la Gazette des hôpitaux, plusieurs lettres sur l'*Origine et le traitement de la fièvre typhoïde*. Il la considère plutôt comme un empoisonnement miasmatique, que comme une phlegmasie intestinale, et c'est surtout à ranimer les fonctions de la peau qu'il pense que doivent tendre les efforts thérapeutiques; il a proposé, pour remplir cette indication, l'acétate d'ammoniaque uni à la teinture d'opium; l'expérience lui en a donné de bons résultats.

MICHEL, Officier de santé, reçu en 1840. (Rue de la Boule-Rouge, 4.)

MICHON, Docteur en médecine; agrégé libre de la Faculté; chirurgien de l'hôpital Cochin et du collége Louis-le-Grand. (Rue Saint Jacques, 123, de midi à 1 heure.) — Nous savons que M. Michon, d'ailleurs praticien connu, a écrit plusieurs mémoires, mais n'ayant pu nous les procurer, nous ne pouvons rien en dire.

MIGUET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Bourtibourg, 12, de midi à 2 heur.) — A publié en 1834 une

brochure intitulée : *Recherches chimiq. et médical. sur la créosote, sa préparation, ses propriétés, son emploi.*

MILLARDET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue du Faubourg-Montmartre, 8.) — Nous paraît être le successeur de M. Canquoin, le guérisseur de cancers, qui, comme nous l'avons dit, a quitté Paris.

MILLET, Docteur en Médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue des Boucheries-St-Germain, 50, de 10 heur. à midi.)

MILLON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836; professeur de chimie organique au Val-de-Grâce. (Rue Cassette, 23, de 10 à 11.)

MIQUEL (*J.-Ed.-Marcel.-Marie*) ✱, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1825; ancien chef de cliniq. de la Faculté de Paris à la Charité; rédacteur en chef du Bulletin général de thérapeutiq. (Rue Ste-Anne, 25, de 11 heure à 1.)

Le nom de cet honorable confrère est surtout connu par la publication du *Bulletin général de thérapeutique*, qu'il a fondé en 1831. Pour apprécier l'importance de cet excellent recueil, il faut se rappeler quel était l'état de la médecine à cette époque.

Un homme de génie, par l'autorité de sa parole, avait ébranlé les croyances dans le passé, et construit sur les ruines de la thérapeutique un système aussi séduisant par la lucidité de la théorie que par la simplicité des indications. Sous l'influence des idées dont il avait fasciné la nouvelle génération médicale, le discrédit le plus complet avait frappé les agens thérapeutiques : un vague malaise existait partout dans la pratique. Les partisans eux-mêmes de la médecine physiologique et de l'anatomie pathologique commençaient à comprendre et à reconnaître qu'elles ne pouvaient servir de base aux indications curatives ; ils reconnaissaient que si elles avaient été utiles pour le diagnostic anatomique et l'appréciation des lésions cadavériques, elles étaient impuissan-

tes pour servir la thérapeutique. Cette réaction s'était propagée des hôpitaux de Paris dans la pratique particulière. Elle était la preuve la plus convaincante que les idées de Broussais avaient fait leur temps.

Mais il fallait un moteur à cette réaction, et un moteur dont l'effet se fît sentir en même temps dans les provinces qu'à Paris. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Miquel et ce qu'il a eu le courage d'entreprendre par la publication du *Bulletin général de thérapeutique* qui, dans les 14 années depuis lesquelles il est fondé, a rendu à l'art d'éminens services et est devenu pour lui un titre à la considération publique et à l'estime de ses confrères. Nous voudrions pouvoir noter ici tout ce qui lui est propre dans ce recueil, indépendamment de la direction qu'il imprime à l'ensemble du travail ; mais, obligé de nous en tenir à l'esprit des choses plutôt qu'à leurs détails, nous nous contenterons de citer ses articles de thérapeutique générale, parmi lesquels nous avons surtout remarqué les suivans : *Coup d'œil génér. sur la thérapeut.*, tome II.—*De l'action médic. de l'organisme* (id.).—*De l'empiris. et du rationalisme en thérapeut.*, tome IX.—*De la vanité des systèmes en thérapeut.*, tome VIII. — *Revue des conquêtes de la thérapeut.*, tome IX.—*De l'action et de l'expectation sous le rapport thérapeut.*, tome X. — *Des saignées abondantes au début des maladies aiguës* (id.) — *Discussion de l'Académie sur le traitement de la fièvre typhoïde*, tome XIII. —*Id. sur la méthode numérique* (id.), etc., etc.

Avant la fondation de son journal, M. Miquel avait publié d'abord sa thèse inaugurale, intitulée : *Essai physiologique et médical sur le calcul des voies urinaires*, qui contient sur la cause des calculs et le régime propre à les éviter, des vues neuves et rationnelles ;— ensuite plusieurs articles dans l'Encyclopédie médicale, notamment les mots *quarantaine*, *vieillesse*, *viol*, *virilité* ;— une *Note sur la maladie qui a régné épidémiq. à Paris en* 1828, *sous le nom d'acrodynie.* (Revue méd., tom. IV). — *De l'angine couenneuse et du croup.* (Gazette de santé, 1829.) —*Mémoire sur quelques maladies du cœur et des gros vaisseaux ;* —*sur une*

phlébite aiguë, guérie par le tartre stibié à haute dose ; — mort par rupture de l'artère splénite ; — résorption purulente ; — tumeurs fibreuses contenant du pus dans le cœur des phthisiques (Nouvelle bibl. méd., tome III.) — *Mémoire sur l'emploi de la silicine dans les fièvres interm.* (Gazette médicale, tome I.) — *Lettres à un médecin de province sur la doctrine de Broussais.* (2e Édition, in-8°, 1836.) M. Miquel a été chef de clinique à la Charité de 1826 à 1828 ; secrétaire de l'Athénée de médecine, et de la commission de salubrité du quartier de la Banque en 1831 et 1832, et médecin-adj. du 1er dispensaire de la société philanthrop.

MIRAMONT (*P.-M.-Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826 ; ex-chirurgien militaire ; actuellement chirurgien aide-major du 3e escadron de la garde nationale à cheval. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 49 bis, de midi à 1 heur.) — Bonne thèse sur le cancer en général et quelques notices sur diverses autres maladies.

MISMAQUE, Officier de santé, reçu en 1835. (Rue Montorgueil, 26.)

MITIVIÉ (*J.-Etien.-Frum.*), Docteur en médecine ; médecin en chef de la 2e section des aliénés de la Salpêtrière ; propriétaire et directeur de la maison de santé d'Ivry pour les aliénés ; né à Castres (Tarn) en 1796 ; reçu docteur à Paris en 1820. (A Paris, rue de Buffon, 9, et à Ivry, rue de Seine, 7.)

M. Mitivié est le neveu d'Esquirol, dont le nom se rattache ou pour mieux dire se confond avec tout ce qui, de nos jours, a été fait ou publié d'important sur la folie. Se destinant à la médecine, pouvait-il ne pas suivre la carrière si habilement parcourue par son oncle ? Aussi, à peine eût-il terminé ses études médicales, faites dans les hôpitaux de Paris en qualité d'interne, qu'il vint se mettre à la disposition d'Esquirol, qui lui confia l'administration de sa maison de santé de la rue de Buffon, et qui s'aida bientôt de son zèle et de ses lumières dans la fondation du

magnifique établissement d'Ivry, regardé avec raison comme un modèle en ce genre.

C'est cet établissement, connu de tous les médecins qui, tant en France qu'à l'étranger, s'occupent de la folie, que dirige aujourd'hui M. Mitivié, secondé de MM. les docteurs Baillarger et Moreau, comme lui élèves d'Esquirol, et qu'il s'est récemment adjoints. Il le maintient avec honneur au rang dans lequel l'avait placé son savant bienfaiteur, en y faisant fructifier les sages leçons qu'il en avait reçues. Il s'est jusqu'ici peu occupé d'écrire : comme d'autres pourtant, il eût pu proclamer les *Merveilles de l'ascendant moral* ou les *Avantages des rigueurs corporelles*; les faits ne lui eussent assurément pas manqué pour soutenir tout ce qu'il lui aurait plu d'avancer à cet égard. Mais ceux qui, comme celui qui écrit ces lignes, savent combien peu ont avancé le traitement des maladies mentales, soit les ouvertures cadavériques invoquées par ceux qui rapportent toutes ces maladies à des altérations physiques, soit les discussions métaphysiques sur lesquelles s'appuient ceux qui n'y voient que des troubles accidentels de l'âme, lui tiennent compte de sa réserve. Ils savent ceux-là, par expérience, que la bonne direction imprimée à un établissement destiné à recevoir des aliénés, est la première des conditions de leur traitement.

M. Mitivié à cependant publié avec M. Leuret, à une époque où ce dernier s'honorait encore d'être l'élève d'Esquirol et profitait de ses bienfaits, un mémoire ayant pour titre : *Recherches sur la fréquence du pouls chez les aliénés*. (Broch. in-8°, 1822.) Nous le félicitons de ne pas avoir poussé plus loin cette collaboration, parce que M. Leuret eût pu l'entraîner à des vues thérapeutiques que, dans notre opinion personnelle, nous déclarons fausses et dangereuses. Enfin, le service qui est confié à M. Mitivié depuis 1831 à la Salpêtrière, et qu'il fit en 1832, concurremment avec celui de médecin de l'hôpital temporaire de la réserve consacré aux cholériques, ne le cède à aucun autre, et se ressent de cette habitude d'ordre et de fermeté qui doit faire le fond du caractère de tout homme qui a la prétention de soigner les aliénés.

MOISSENET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 48, de 1 heur. à 3.)

MOISIN, O. ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1802 (an XI); médecin-inspecteur et membre du conseil de santé des armées. (Rue Madame, 9, de 10 heur. à midi.)

MOJON (*Benoit*), DOCTEUR EN MÉDECINE; professeur honoraire d'anatomie et de physiologie à l'Université de Gênes; correspondant de l'Académie R. de Médecine de Paris; né à Gênes en 1784; reçu docteur en médecine et en chirurgie dans la même ville en 1802. (Rue des Petits-Hôtels, 21, de 10 heur. à midi.)

M. Mojon occupait, comme l'indiquent ses titres, une très belle position médicale à Gênes, lorsque Mme de Feuchères se l'attacha comme médecin et le décida à venir habiter Paris. Son caractère honorable et indépendant n'ayant pu se plier aux exigences de cette femme capricieuse, il rompit bientôt avec elle, et prouvant que tous les engagemens qu'il avait contractés avaient été scrupuleusement remplis, il l'obligea à l'exécution du traité sur la foi duquel il avait abandonné les avantages dont il jouissait à Gênes. Il est aujourd'hui naturalisé français et réside à Paris, où il jouit de l'estime de tous ses confrères. Il présidait tout récemment encore la Société médicale d'émulation.

M. Mojon a publié les ouvrages suivans : *Leggi fisiologiche*, Gênes, 1800. Ce code physiologique a été traduit en français par le docteur Michel en 1827. — *Mémoire sur les effets de la castration sur le corps humain*, in-4°, Montpellier 1808. — *Sull' epidemia catarrale che a regnato in Parigi nel* 1803, Gênes 1804. — *Sull' utilite del dolore*, discours académiq. prononcé à Gênes en 1811, et traduit en 1843 en français par le docteur Michel.— *Osservazioni anatomico-fisiologiche sull' epidermide*, Pavie, 1816. Ce mémoire a été traduit en français et inséré dans le second volume du Journal des sciences médicales en 1816. — *Sull' injezione placentate*, Livourne, 1826. Cette injection du placenta,

imaginée par M. Mojon pour détacher ce corps dans les cas d'hémorragie après l'accouchement, a été généralement adoptée par les accoucheurs — *Memoria sull' irritabilità della fibra animale*, Gênes, 1814. — *Congetture intorno la natura del miasmo choleroso-asiatico*, Lucques, 1832, traduit en français par Julia de Fontenelle. — *Mémoire sur la structure des vaisseaux lymphatiques*, Paris, 1835. — *Recherches sur les rapports du crâne avec l'organe de l'audition*, lues à l'Académie R. de médecine en 1834. — *De l'emploi des fumigations de gaz acide carbonique dans le vagin, pour combattre l'haménorrhée et les douleurs utérines qui précèdent et accompagnent l'évacuation mensuelle*, dans la Revue médicale de 1836. — *Sur l'application de l'électricité dans la chlorose*, lu à la Société médicale d'émulation en 1835. — *Expériences sur l'action désinfectante des très hautes et très basses températures sur les virus*, communiquées à la même société en 1836, etc.

MOLIN (*Jean*), Docteur en médecine (homœopathe); né à Annecy en 1797; reçu docteur à Strasbourg en 1818. (Rue de l'Arcade, 4, de 11 heur. à midi.) — A soutenu sa thèse sur les fièvres intermittentes, et publié un mémoire sur les eaux de Luxeuil, dont il a été ou est encore inspecteur.

MONCLA, Officier de santé, reçu en . . . . (Rue Saint-Jean-de-Beauvais, 6.)

MONCOURRIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1803. (Rue Saint-Antoine, 155, de 8 heur. à 10.)

MONGÉAL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836; médecin des théâtres du Vaudeville et des Variétés. (Place de la Bourse, 8, de 11 heur. à 1.)

MONLAUD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue de la Monnaie, 11, de 11 heur. à 1.)

MONNE, Officier de santé, reçu en 1814. (Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 15.)

MONNERET (*Jul.-Aug.-Édouard*), Docteur en médecine ; agrégé à la Faculté ; médecin du bureau central ; né à Paris en 1810 ; reçu docteur également à Paris en 1833. (Rue Jacob, 21, de 2 heur. à 3.)

M. Monneret, dont le nom figure honorablement parmi les jeunes praticiens qui se vouent activement aux progrès de l'art, a débuté par la chirurgie militaire, et était déjà aide-major à 21 ans. Ayant abandonné cette carrière en 1833 pour prendre le titre de docteur, il a été nommé en 1838, après un premier concours, agrégé à l'École, et, en 1840, également après un premier concours, médecin des hôpitaux au bureau central. Il a aussi fait, dans les pavillons de l'Ecole pratique, plusieurs cours publics et gratuits : par exemple, en 1838, un cours d'hygiène ; en 1840, un cours de pathologie générale ; la même année et la suivante, un cours de pathologie interne ; en 1841, un cours de clinique interne.

M. Monneret a publié plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque surtout sa thèse inaugurale sur les *épidémies en général* ;— des mémoires sur le *diabètes sucré*, sur le *bruit d'expiration et le souffle bronchique dans les épanchemens*, sur l'*emploi du sulfate de quinine à hautes doses, et de la teinture de bulbe de colchique.* Il prend une part active à la publication d'un ouvrage important, connu sous le nom *Compendium de médecine pratique*, dans lequel il a pour collaborateurs MM. Delaberge et L. Fleury ; ouvrage qui est l'exposé analytique et raisonné des travaux contenus dans les principaux traités de pathologie interne, et qui paraît par livraisons de grand format in-8°.

MONNOT (*Amand*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue Coquenard, 16, de midi à 1 heur.)

MONOD (*Fréd.-Clém.-Const.-Gustave*), Docteur en médecine ; agrégé et prosecteur à la Faculté ; chirurgien de la Mai-

son R. de santé du faubourg Saint-Denis ; chirurgien du Diaconat et de plusieurs établissemens de bienfaisance de l'Église réformée de Paris ; né en 1803 à Copenhague (Danemarck) ; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Bleue, 20, de 1 heure à 2.)

M. Monod a obtenu au concours toutes les places auxquelles il est parvenu, soit comme élève, soit comme médecin. D'abord externe, puis interne dans les hôpitaux, il a été successivement aide d'anatomie et prosecteur à la Faculté, chirurgien du bureau central et professeur agrégé. Comme chirurgien des hôpitaux, il a passé du bureau central à l'hôpital de l'Oursine ; de là à l'hôpital Cochin, et en dernier lieu à la Maison R. de Santé, où il est maintenant, et où ses connaissances chirurgicales sont appréciées.

M. Monod a été secrétaire de la Société anatomique, et remplit aujourd'hui les mêmes fonctions auprès de la Société de Chirurgie. Sa thèse inaugurale contient des propositions fort remarquables sur l'*anatomie pathologique*, et sa thèse de concours des faits de pratique intéressans sur le *cancer de la matrice*. Il a publié un mémoire sur le *souffle utérin*, dans le Répertoire médical (1831), et divers travaux dans les Bulletins de la Société anatomique. Il a lu, en 1843, à l'Académie R. de Médecine, un mémoire sur un *Cas d'ectropie du cœur, sur les mouvemens et les bruits de cet organe.*

MONTAZEAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue du Foin-Saint-Louis, 4, de 11 heur. à 1.)

MONTÉE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Boulevard Beaumarchais, 59, de midi à 2 heur.)

MONTALLEGRI ✠, Docteur en médecine, reçu à Bologne en 1802, autorisé à exercer en France en 1839. (Rue d'Anjou-Saint-Honoré, 15, de 3 heur. à 6.)

MONTMAHOU (*Étienne* DE) ✠, Docteur en médecine, médecin inspecteur-adjoint des eaux de Bourbon-l'Archambault ;

chirurgien de la 1re légion de la garde nationale, et médecin du bureau de charité du 1er arrondissement ; né à Dijon en 1794 : reçu docteur à Paris en 1815. (Rue Saint-Honoré, 371, de 10 heur. à midi.)

M. de Montmahou est le compatriote de feu le professeur Chaussier, que la ville de Dijon doit mettre au nombre des hommes les plus illustres qu'elle ait vus naître. Élève particulier de ce savant physiologiste, il se montra, par son zèle et le profit qu'il tira de bonne heure de ses conseils, digne de l'amitié dont il l'honora. M. de Montmahou s'occupe plus de pratique que de littérature médicale ; il a cependant publié plusieurs écrits qui sont loin, assurément, d'être sans mérite. Ces écrits sont : 1° un *Manuel médico-légal des poisons*, publié à une époque (1822) où la science toxicologique était loin d'être aussi riche qu'elle l'est aujourd'hui en faits et surtout en moyens ; — 2° un *nouveau Formulaire de poche*, qui a eu plusieurs éditions, dont une en 1825 et une autre en 1832 ; — de très judicieuses *Considérations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par l'acétate de morphine* (1833) ; — un *Mémoire sur les convulsions qui attaquent les femmes en couches*, contenant des aperçus nouveaux sur la disposition des vaisseaux du cerveau. Sa thèse inaugurale est une dissertation, élégamment écrite, sur les *moyens à employer pour conserver la beauté*.

MORAND, Officier de santé-dentiste, reçu en 1821. (Rue du Bac, 64.)

MOREAU (*F.-J.*), O. ✠, Professeur a la faculté (chaire d'accouch., de maladies des fem. en couche et des nouv.-nés), nommé le 9 juillet 1830 ; Membre de l'Académie R. de médecine (section d'accouch.) ; médecin de l'hospice de la Maternité et consultant du roi ; reçu docteur à Paris en 1814. (Rue d'Alger, 8, de 10 heur. à midi.)

M. Moreau, ou si l'on veut le professeur Moreau, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, est, comme on le sait, l'ac-

coucheur le plus répandu de notre époque, et s'il est celui auquel est dévolue la part la plus belle, c'est à dire la plus lucrative de la spécialité, il est aussi, incontestablement, un de ceux qui l'exercent avec le plus de talent et de distinction.

C'est à son alliance à la famille du docteur Evrat, dont il a épousé la fille, et qui était lui-même l'accoucheur le plus en vogue il y a une vingtaine d'années à Paris, que M. Moreau doit de s'être livré aux accouchemens plutôt qu'à tout autre branche de l'art. Ancien interne des hôpitaux, où nous l'avons vu dans le service de Dupuytren, et l'un des élèves de son temps les plus distingués de l'école pratique, il apporta tout de suite dans l'étude de cette spécialité, une somme de connaissances qui lui en rendit l'exercice facile et lui permit même de se substituer avec quelque avantage à son beau-père qui, tout habile qu'il fût dans l'espèce, avait néanmoins plutôt envisagé les accouchemens dans leur côté pratique que sous le point de vue scientifique.

Mis en rapport obligatoirement direct avec les personnes qui, sous la restauration, disposaient des places et des emplois, il en profita pour se faire nommer professeur à l'école (9 juillet 1830). Bien lui en prit, il faut le dire, car quelques jours plus tard, il eût été obligé de disputer la place au concours, et en reconnaissant même qu'il eût pour lui la plus grande partie des chances, il n'eût peut-être pas voulu les courir dans la crainte de compromettre une si belle position, et alors l'élu des dames de la cour n'eût pas été celui de l'école. Occupé comme il doit l'être, M. Moreau a eu peu le temps d'écrire; nous ne connaissons de lui qu'un mémoire publié en 1830 sous le titre de *Considérations sur les perforations du périnée et sur le passage de l'enfant à travers cette partie*;—*le Manuel des sages-femmes*, contenant la saignée, la vaccine, etc., qu'il a ajouté en 1839 au précis sur l'art des accouchemens de Baudelocque; — son *Traité pratique des accouchemens* (2 vol. in-8° avec un atlas de 60 planches, imprimé par livrais., de 1839 à 41); ouvrage bon assurément, mais qui décèle souvent d'autres mains que celles du maître.

Si M. Moreau a peu écrit, il faut lui rendre la justice de recon-

naître qu'il est un des membres de l'Académie les plus assidus à suivre ses séances et qui prennent la part la plus active à ses travaux. Si on le voit quelquefois défendre avec vigueur les prérogatives de la compagnie, c'est toujours à l'avantage de l'art et dans l'intérêt de la dignité de la profession. Nous connaissons également un fait qui prouve que M. Moreau est bon confrère. Dussions-nous blesser sa modestie, nous ne pouvons résister au désir de le rappeler : un médecin fut accusé il y a quelques années d'un crime qui tient à l'abus que peut faire un accoucheur de ses connaissances spéciales ; sur la simple indication que celui qui écrit cette note fournit à M. Moreau de l'occasion qui s'offrait d'obliger un confrère, il se rendit au tribunal, combattit de son imposante autorité les charges de l'accusation et éclaira la conscience des jurés qui rendirent à l'unanimité un verdict d'acquittement. Qu'il en reçoive ici nos sincères félicitations.

MOREAU (*Marc.-Franç.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821. (Rue d'Enghien, 18, de 2 heur. à 5.) — A publié un *Mémoire sur les maladies des femmes en couche observées à l'hôpital St-Louis* (1821) ; — des *Observations d'anévrismes de l'aorte ouverts dans le péricarde*, dans le Journal hebdomadaire (1821) ; — une *Histoire statistique du choléra dans le Faubourg-St-Denis* (1833), etc.

MOREAU (*J.-B.-Vict.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à l'Université de Louvain en 1827, autorisé à exercer en France en 1833 ; membre honoraire de la Societé d'Union et de Prévoyance, etc. (Rue des Juifs, 10, de midi à 1 heur.)

MOREAU DE TOURS (*Jacques-Joseph*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin-adjoint de la section des aliénés de Bicêtre ; directeur, avec MM. Mitivié et Bellager, de l'établissement fondé à Ivry (Seine), par Esquirol, pour le traitement des maladies mentales ; né en 1804 à Montrézor (Indre-et-Loire) ; reçu docteur à Paris en 1830. (A Bicêtre et à Ivry.)

M. Moreau de Tours a dirigé toutes ses vues, dès son entrée dans la carrière, vers le traitement des maladies mentales. Arrivé à Paris en 1826, après un an ou deux d'études élémentaires faites à l'hospice général de Tours, sous l'illustre Bretonneau, il a été reçu, quelques mois après, élève interne de la maison royale de Charenton, alors dirigée par Esquirol, et y est resté jusqu'à la fin de 1832. Sa thèse inaugurale, soutenue sur l'*Influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles*, atteste l'heureux parti qu'il a su tirer de son séjour à la maison de Charenton.

De 1834 à 1839, M. Moreau, accompagnant différens malades aliénés que lui avait confiés Esquirol, a visité successivement la France, la Suisse, une partie de l'Allemagne, l'Italie, la Sicile, et en dernier lieu l'Egypte, la Nubie, la Turquie, la Grèce. Dans le cours de tous ces voyages, il a particulièrement porté son attention sur ce qui avait trait à l'aliénation mentale. Le résultat de ses recherches à ce sujet est consigné en partie dans les Annales médico-psychologiques, en partie dans la Revue de l'Orient, Bulletin de la Société orientale de Paris.

C'est en 1840 que M. Moreau a été nommé, au concours, médecin-adjoint de la division des aliénés de Bicêtre. Il a publié successivement les divers travaux que voici : en 1836, *les Facultés morales considérées sous le point de vue médical.* — En 1840, une série de *Mémoires sur la folie raisonnante envisagée sous le point de vue médico-légal*, dans l'Esculape. — En 1840, *Études physiologiques sur la folie.*—En 1841, *Mémoire sur le traitement des hallucinations par le datura-stramonium*, Gazette Médicale. — En 1842, *Lettres médicales sur la colonie d'aliénés de Ghéel* (Belgique), insérées dans le numéro du 1er septembre de la Revue Indépendante. — En 1843, *Recherches sur les aliénés en Orient*, Annales médico-psychologiques, numéro de janvier... M. Moreau est un des fondateurs et des principaux rédacteurs des *Annales Médico-psychologiques*, dans lesquelles il est chargé de faire connaître tout ce qui concerne la médecine légale des aliénés.

MOREAU, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Monthabor, 41, de midi à 2 heur.)

MOREL (*Augustin*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue de Courcelles, 36.)

MOREL DE RUBEMPRÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. — A long-temps habité le quartier St-Martin où il s'était fait connaître par un libelle, d'ailleurs fort mal écrit, destiné à mettre quelques préceptes de médecine à la portée des gens du monde, et sur le frontispice duquel il avait placé son portrait entre celui d'Hippocrate et de Galien. On lui attribue aussi une méchante petite notice sur quelques médecins de Paris, publiée en 1825 ou 1826. (Adresse actuelle inconnue.)

MORET (*Bernard*), Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1818, né à Arnay-le-Duc (Côte d'Or) en 1780; médecin de plusieurs sociétés philanthropiques et du bureau de bienfaisance du 1er arrondissement. (Rue de Rivoli, 32, de 7 heur. à 9.)

MORIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1806. (Rue Hautefeuille, 12, de 8 heur. à 1.)

MORIN, Officier de santé, reçu en 1833. (Rue de la Grande-Friperie, 16.)

MOROCHE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Richelieu, 21, de midi à 2 heur.)

MOUCELOT, Officier de santé, reçu en 1833. (Quai de la Mégisserie, où sa demeure est indiquée par un énorme placard annonçant des consultations sur les maladies vénériennes.)

MOULIN (*Étienne*), Docteur en médecine; chirurgien du collége Saint-Louis et des dispensaires de la Société philan-

thropique; médecin-adjoint de la prison de Bicêtre; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement, et membre de la commission sanitaire du quartier de la Monnaie; né à Cénon-la-Bastide (Gironde) en 1795; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue Ste-Marguerite, 33 et 35, de 11 heur. à 4.) — M. Moulin a publié les ouvrages suivans:

— *Traité de l'apoplexie ou hémorrhagie cérébrale;* — *Considérations nouvelles sur les hydrocéphales.* — *Description d'une hydropisie cérébrale rarement observée*, 1 vol. in-8°, Paris, 1819; cet ouvrage est le développement de sa thèse inaugurale, et contient plusieurs faits de pratique d'une haute portée. — *Cours pratique d'accouchemens, avec une Nomenclature des présentations et positions du fœtus*, 4 tableaux synoptiques, in-fol., 1821. — *Du diagnostic et du traitement de l'aménorrhée et des flueurs blanches*, in-8°, 1827. — *Mémoire sur les inflammations de poitrine, leur nature, leurs symptômes et leur traitement*, in-8°, 1828. — *Hygiène et traitement du choléra-morbus;* coup d'œil historique sur l'épidémie de Paris de 1832, in-8°. — *Nouveau traitement des rétentions d'urine et des rétrécissemens de l'urètre par le cathétérisme rectiligne;* suivi d'un mémoire sur les *déchirures de la vulve et du périnée par l'accouchement*, 1834, in-8°, avec 10 planches gravées en taille-douce.

MOUSSEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue Saint-Denis, 80, de midi à 1 heure, et de 4 à 5.)

MOUTIÉ, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1815. (Rue Joubert, 11, de midi à 2 heur.)

MOYNIER (*Joseph*) ✱, Docteur en médecine; né à Lyon en 1789; reçu à Paris en 1817. (Rue Caumartin, 20, de midi à 2 heur.) — Praticien instruit, modeste et bon confrère.

MOYSEN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue Saint-Sauveur, 14, de midi à 2 heur.)

MULLOT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1816. (Rue de Londres, 20, de 8 heur. à 11.)

MUSSET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1830. (Rue de Grenelle-Saint-Germain, 27, de 10 heur. à 11.)

MUSSOT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833. (Rue de Milan, 11, de 11 heur. à midi.)

N

NACQUART (*J.-Baptiste*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique); médecin assermenté près la Cour royale; né à Vigeois, département de la Corrèze, en 1776; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 10, de 2 heur. à 3.)

Homme grave et praticien répandu, M. Nacquart occupe assez bien sa place à l'Académie, dont il a toujours eu à cœur de défendre les prérogatives et de rehausser l'importance, sans toutefois avoir jamais pris une grande part à ses travaux véritablement scientifiques. On prétend qu'appelé en consultation avec des confrères étrangers au corps auquel il appartient, il se prévaut un peu de son titre d'académicien. C'est un mal, car son bagage littéraire n'est pas excessivement lourd. Il n'a publié, en effet, indépendamment de plusieurs articles, d'ailleurs bien faits, qu'il a fournis au Grand Dictionnaire des Sciences médicales, il n'a publié, disons-nous, qu'un ouvrage assez insignifiant, intitulé: *Traité de la nouvelle physiologie du cerveau, ou exposition de la doctrine de Gall*, et qui a paru en 1808; plus, dans l'ancien Journal de Médecine, une assez bonne *Topographie médicale du quartier des Arcis*, qu'il a long-temps habité avant d'être fixé dans le riche quartier de la Bourse.

Consciencieux autant qu'il est possible de l'être dans l'exercice

de sa profession, M. Nacquart déteste souverainement non seulement les charlatans, mais encore tous les hommes à petits moyens. On dit même qu'il voit d'un assez mauvais œil les médecins tenant des maisons de santé, qu'il appelle sans façon des *auberges médicales*. Il a soutenu la nécessité du costume académique avec un zèle digne, en vérité, d'une cause moins puérile; et quand l'Académie eut la faiblesse de discuter la question de savoir s'il ne serait pas bienséant qu'il y eût deux ordres de docteurs, *docteurs ordinaires* et *docteurs régens*, il se montra si chaud partisan de cette ridicule proposition, que Dupuytren, trop poli pour lui demander dans quelle catégorie il espérait être placé, se contenta de lui dire : « Docteur régent, Monsieur, mais pour régenter qui, s'il vous plaît? » Ce à quoi il ne répondit rien.

NÉLATON, Docteur en médecine, agrégé à la Faculté; chirurgien de Bicêtre; reçu docteur à Paris en 1836. (Rue de la Victoire, 2 quater, de 11 heur. à 1.) — Nous ne connaissons de M. Nélaton qu'un mémoire publié en 1837, sous le titre de : *Recherches sur l'affection tuberculeuse des os* (broch. in-8°), et une thèse de concours sur les *tumeurs de la mamelle* (in-4°, 1839).

NICOLE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827. (Rue Thévenot, 10, de 10 heur. à 11.)—Connu par son lit mécanique, fort ingénieusement combiné pour les malades et les blessés.

NICOT (*Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Boulevart Saint-Martin, 25, de midi à 2 heur.)

NOEL (*Joseph*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue du Cherche-Midi, 24, de midi à 2 heur.)

NOIRET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue Culture-Ste-Catherine, 5, de midi à 1 heure.)

NONAT (*Auguste*) ✻, Docteur en médecine; agrégé

en exercice de la Faculté de médecine; médecin du bureau central et de la direction des nourrices; membre de la Société médicale d'Émulation; né en 1804 à Fontaine-Fourche (Seine-et-Marne); reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de Tournon, 15, de midi à 1 heure.)

M. Nonat est le neveu du savant et respectable M. Thénard. On l'a vu figurer honorablement dans plusieurs concours, et nous l'avons entendu faire, à l'Académie, des lectures qui lui en préparent l'entrée. Ses travaux sont :

— *Recherches sur le choléra épidémique, et spécialement sur l'éruption granuleuse des intestins* (psorentérie). — *Mémoire sur la métro-péritonite puerpérale*, *simple ou compliquée de tympanite utérine*; c'est le développement de sa thèse inaugurale. — *Recherches sur la grippe de* 1837, et principalement sur les *pneumonies* qui ont régné à Paris à cette époque. — Divers mémoires sur les *fonctions du système nerveux*, et sur le *mécanisme de la voix humaine*. M. Nonat vient de passer (septembre 1844) du bureau central à l'hospice de la Salpêtrière.

NONAT, Officier de santé-dentiste, reçu en 1834. (Rue des Filles-St-Thomas, 11.)—M. Nonat, que nous croyons le frère du précédent, tient actuellement le cabinet que feu le docteur Miel avait cédé à M. Leloutre, son gendre, et qu'il avait fait un des meilleurs de Paris.

NOTRÉ, Officier de santé, reçu en 1831. (Faubourg Saint-Antoine, 215.)

NORGEN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Faubourg Saint-Martin, 38, de 8 heur. à 11.)

O

OLINET ✻, Docteur en médecine; médecin du bureau

de bienfaisance du 5e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1815. (Faubourg Saint-Martin, 142, de 11 heur. à midi.)

OLIVIER (*L.-E.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Rue de Valois-Palais-Royal, 8, de midi à 2 heur.)

OLLIFFE (*Jos.-Franç.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840; né à Cork (en Irlande); président de la Société médicale anglo-parisienne, de la Société anatomique, etc., etc. (Rue Saint-Florentin, 2, de midi à 1 heure.) — Thèse pratique sur la *méthode ectrotique dans les maladies de la peau.*

OLLIVIER d'Angers (*Ch.-Prosp.*) ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section d'anatomie et physiologie); inspecteur des décès des 1er, 2e et 3e arrond.; membre adj. du conseil de salubrité; né à Angers en 1796; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue des Bons-Enfans, 28, de midi à 2 heur. et à 5.)

Le nom de M. Ollivier d'Angers est si souvent prononcé devant les tribunaux, son témoignage est si fréquemment invoqué dans les expertises médico-judiciaires, qu'on pourrait croire au premier abord qu'il ne s'est jamais occupé que de médecine légale, ou pour le moins qu'il en a fait l'objet d'une spécialité. C'est une erreur. Élève de Béclard dont il était le concitoyen, sous le patronage duquel il débuta, M. Ollivier s'occupa d'abord d'anatomie tant normale que pathologique. Son premier travail de longue haleine est un *Traité de la moelle épinière et de ses maladies*, dont la 1re édition parut l'année même de sa réception (1823, 1 vol. in-8), et qui eut 2 autres éditions en 2 vol. avec figures, l'une en 1827 et l'autre en 1837.

Cet ouvrage, rempli de faits curieux observés avec soin et classés avec méthode, et capable assurément de faire présager une belle carrière, avait été précédé : 1° d'un *Supplément au traité de l'anévrisme* de Scarpa (in-8°, 1823); 2° d'un autre *supplément au traité pratique des hernies* du même auteur, traduit de l'italien (in-8° avec atlas, 1823). Il publia ensuite une traduction de

son *Traité de l'opération de la taille* (in-8°, 1826); — une *Histoire anatomiq. et pathologiq. des bourses muqueuses chez l'homme* (in-8° 1833); — un *Mémoire sur quelques parties de la pathologie du cœur* (in-8°); — puis de nombreux mémoires dans les Arch. génér. de médecine, dont il a été un des collaborateurs fondateurs; plusieurs articles dans le Diction. de médecine; puis des mémoires, des notices, des rapports dans les annales d'hygiène publique et de médecine légale. — Il a aussi été, avec M. Raige-Delorme, le collaborateur de M. Dézeimeris pour le *Dictionnaire historique de la médecine*, qui est généralement attribué à M. Dézeimeris seul.

C'est sous les auspices de M. Orfila que M. Ollivier d'Angers s'est lancé dans la médecine légale. Soutenu par un si puissant appui, il est aujourd'hui, nous le répétons, le médecin le plus souvent consulté par la cour de Paris; fréquemment aussi les cours de province réclament ses avis ou lui demandent des rapports. Doué d'un coup d'œil subtil, de connaissances positives et d'une grande confiance en ses moyens, il juge avec promptitude, et l'événement vient fréquemment justifier ses prévisions. Malheureusement, comme son expérience et ses lumières sont bien plus souvent invoquées par l'accusation que par la défense, on croit, mais à tort assurément, pouvoir lui reprocher de s'identifier quelquefois trop aisément avec le rôle du ministère public, de se laisser aller ainsi à faire ressortir plutôt les charges de l'attaque que celles de la défense, et de ne pas toujours conserver l'impassibilité si nécessaire au médecin-légiste.

Cette habitude des discussions judiciaires, cette vie passée à scruter le crime dans son expression matérielle, ont donné à son caractère une certaine fermeté, nous allions presque dire une certaine rudesse, qui le porte, même à l'Académie, à ne souffrir qu'avec peine les contradicteurs, et à trancher en quelques mots certaines questions dont la solution paraît à beaucoup d'autres infiniment plus embarrassante; ce qui ne l'a pas empêché de prêter plus d'une fois l'appui de ses lumières à des accusés dont le sort paraissait désespéré; la malheureuse affaire de Belley en

est une preuve. Les travaux de M. Ollivier en médecine légale se trouvent en grande partie, si ce n'est en totalité, dans le Dictionnaire de médecine ou répertoire, etc., et dans les Annales d'hygiène publiq. On les consultera toujours avec fruit.

OLLIVIER de Paris (*Alex.-Franç.*), Docteur en médecine; ex-chirurgien aide-major aux armées; ex-membre adjoint-résidant de l'Académie R. de médecine; né à Paris en 1790; reçu docteur également à Paris en 1817. (Marché St-Honoré, 26, de midi à 4 heur.)

Ceux qui ne connaîtraient M. Ollivier (Alex.-Franç.), généralement désigné sous le nom d'Ollivier de Paris, que par la publicité qu'il donne aux Biscuits antisiphilitiques qui portent son nom, et au succès desquels il semble se vouer aujourd'hui, pourraient peut-être le juger défavorablement; mais ceux qui comme nous connaissent les motifs impérieux qui l'ont amené à prendre cette voie, l'excusent et ne le jugent que par les preuves d'instruction qu'il a données en plusieurs circonstances.

M. Ollivier a débuté, avant d'être reçu, par la publication dans la Biblioth. médicale (1809), d'un mémoire dans lequel il établit de sages *Préceptes pour l'opération des hernies étranglées*. S'étant fait commissionner chirurgien militaire, il passa promtement au grade d'aide-major. Ayant eu souvent occasion d'observer la gale, il fit une étude sérieuse de cette maladie, si fréquente alors dans nos armées, et adressa en 1816 au conseil de santé, un *Rapport sur la valeur comparative des traitemens mis en usage*. Il rentra alors dans la vie civile, se fit recevoir docteur en 1817, et présenta pour sujet de thèse la description d'un *Nouveau tourniquet pour comprimer l'artère axillaire*.

Une fois reçu, M. Ollivier fit des cours d'anatomie descriptive et de pathologie chirurgicale, et publia en 1822 un bon *Traité du typhus traumatique* (1 vol. in-8°), que le conseil de santé honora de son approbation. Ce fut alors qu'il fut reçu membre adjoint résidant de l'Académie. Il avait commencé à lire en cette qualité un mémoire sur une *Fracture du cartilage tyroïde*

par arme à feu, lorsqu'une maladie affreuse vient tout-à-coup l'arrêter. Se trouvant par suite de cette maladie dans l'impossibilité de se livrer à la pratique de son art en dehors de chez lui, il se vit dans la nécessité de tirer parti de l'heureuse découverte qu'il avait faite d'un moyen d'immiscer le mercure à diverses substances alimentaires azotées sans qu'il perdît rien de sa propriété antisiphilitique.

Mais assez juste pour reconnaître que la voie de publicité dans laquelle il allait se trouver obligé d'entrer n'était pas comparative avec le titre de membre de l'Académie, M. Ollivier s'empressa de donner sa démission. Plus tard, quand l'Académie fut chargée d'expérimenter ses biscuits antisiphilitiques, elle se fit un devoir de ne rien négliger de tout ce qui pouvait l'éclairer sur ce nouveau moyen thérapeutique, et elle fut conduite par les faits à en faire l'objet d'un rapport des plus favorables à la suite duquel 24,000 fr. lui furent votés à titre de récompense. La publicité à laquelle se livre aujourd'hui M. Ollivier, n'a donc rien qui doive choquer et trouve son excuse dans ce qui précède.

ORFILA (*M.-B.*) C. ✵, Doyen et Professeur de la Faculté (chaire de chimie médicale); nommé professeur le 1er mars 1819, et doyen le 1er mai 1831; Membre de l'Académie R. de médecine (section de physique et de chimie médicale); médecin consultant du roi; membre du conseil royal de l'Université, de celui des hôpitaux et de celui du département de la Seine; Né en 1787 à Mahon (île de Minorque), mais naturalisé français, et reçu docteur à Paris en 1811. (A l'Ecole de médecine, de 10 heur. à midi, en été les lundi et jeudi, en hiver les jeudi et dimanche.)

Il est des hommes pour lesquels l'union de plusieurs qualités, même de qualités éminentes, est un malheur, parce que s'ils ne les possèdent pas toutes au même degré, la rivalité s'empare adroitement du côté le moins fort et s'en fait un moyen de déprécier ce qui seul eût suffi pour valoir à tout autre des droits certains à la considération générale. M. Orfila est, à notre avis, un

de ces hommes; nous l'avons dit ailleurs, et quelqu'estime que nous professions pour plusieurs personnes qui se déclarent ostensiblement ses adversaires, notre conscience nous fait un devoir de le répéter ici.

Pour montrer que nous ne cédons en cela qu'à une conviction raisonnée, nous allons examiner M. Orfila dans les principaux actes qui jusqu'à présent ont signalé sa carrière comme doyen de la Faculté et comme médecin-légiste ou seulement comme chimiste. Or, comme doyen, M. Orfila a fait ce que, pour notre compte personnel, nous nous étions habitué à croire impossible, c'est à dire que d'une école qui, depuis sa création, semblait n'être pour les élèves qu'un bureau destiné à recevoir leur argent et à leur déléguer des titres, et pour les professeurs qu'une sinécure, il en a fait une véritable école, où les maîtres et les disciples rivalisent de zèle, où l'instruction est non seulement facile, mais inévitable; et aux yeux de toute personne dépourvue de préventions, l'adjonction à cette école d'un magnifique hôpital; l'obligation imposée à tout élève de passer au moins un an comme externe dans un hôpital; la création d'une clinique d'accouchemens si long-temps désirée; la fondation du muséum Dupuytren, complément indispensable de la chaire d'anatomie pathologique, due aux libéralités de l'illustre chirurgien, sont des actes attestant un homme bien pénétré des besoins de l'époque, un administrateur qui a su mettre un ordre sévère dans la comptabilité de l'institution confiée à sa garde, lui créer des ressources, organiser ses dépenses. Si comme corps enseignant cette école n'offre pas l'homogénéite nécessaire, c'est précisément à ce que les adversaires de M. Orfila admirent le plus, avec nous, dans l'ordre de choses actuel, qu'il faut s'en prendre : au concours. Ainsi donc, ce qu'a de bon l'école actuelle est de son fait, et ce qu'elle a de regrettable lui serait étranger.

Maintenant pour juger M. Orfila comme médecin ou seulement comme chimiste, il faut non pas le comparer avec tel ou tel qui n'est que chimiste, mais d'abord énumérer ses travaux ou si l'on veut ses ouvrages. Le premier date de 33 ans, et pourtant,

sous les auspices du professeur Mœgelé dont il a été un des élèves distingués ; — en 1839, à Paris, des *Lettres sur le diagnostic des ulcérations de la matrice et leur traitement;* — à Carlsruhe en 1841 (en allemand), un aperçu de la pratique de la médecine en France, sous le titre de *Paris médical;* pratique dont il a pu se pénétrer dans la fréquentation de nos hôpitaux, de 1837 à 1839, dans les services de MM. Chomel, Andral et Lisfranc. Il a encore fait imprimer à Leipsig, en 1842, des *Recherches cliniques* faites à Paris. Se livrant à la pratique des accouchemens, il jouit parmi ses compatriotes d'une réputation qui les engage à s'éclairer souvent de ses lumières dans les cas difficiles. Nous avons récemment vu de lui un mémoire sur le céphalœmatome dans la clinique des maladies des enfans. Il annonce un travail sur la fièvre typhoïde et un exposé des doctrines médicales allemandes.

OUDET (*J.-V.*) ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie chirurgicale) ; dentiste du roi ; reçu docteur en médecine à Paris en 1813. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 91, de 9 à 3.)

Malgré ce que nous avons pu dire et ce que nous dirons probablement encore de favorable à quelques dentistes, il faut pourtant convenir que si parmi les spécialités il y en avait une qui ne dût jamais espérer trouver sa place dans une Académie R. de médecine, c'était bien assurément la leur.

Qu'est-ce qui constitue à vrai dire aujourd'hui cette spécialité? Sont-ce les connaissances anatomico-physiologiques ; l'habileté chirurgicale? Non assurément, car le plus habile des dentistes de Paris n'oserait pas, croyons-nous, supposer qu'il soit autant que le dernier des membres de la 1re section de l'Académie, et, à part certaine prestesse dans le tour du poignet, aucun d'eux ne pourrait raisonnablement croire qu'il ferait sur une partie quelconque de la bouche une opération aussi bien que MM. Velpeau, Roux, Blandin, Bérard, Lisfranc, etc. Ce qui constitue la spécialité, ils le disent tous, c'est la confection des pièces artificielles. Or, cette confection n'a rien de médical, appartenant tout entière à l'art

du bijoutier qui n'a pas, que nous sachions, de section à l'Académie. Notre assertion est donc vrai. Ce que nous avons dit de l'honorable M. Duval, qui n'a rien de commun avec MM. les dentistes actuels, nous dispense de répondre à l'objection qu'on pourrait tirer contre nous de son admission.

M. Oudet s'est-il trouvé dans une position scientifique assez exceptionnelle pour mériter le même honneur? nous voudrions pouvoir répondre oui; mais si nous consultons uniquement pour cela ses travaux en médecine dentaire, nous reculons devant une telle affirmation. Qu'a fait effectivement M. Oudet? un mémoire intitulé : *Expériences sur l'accroissem. continu et la reproduct. des dents chez les lapins*, etc., et dans lequel il s'évertue, 1° à démontrer que les dents des rongeurs tendent sans cesse à s'allonger; ce qu'on savait depuis long-temps, comme l'atteste cette phrase imprimée il y a plus de 150 ans : *Quod si acutis forcipibus secantur, unâ tantum nocte renascuntur* (Mathiole, 1674); 2° à expliquer que ce phénomène est dû à la forme évasée et non pédonculée des racines de ces dents; ce qu'un auteur italien, Lavagna, avait démontré péremptoirement dans un mémoire publié à Gênes en 1812 (11 ans avant). Puis, il a fait insérer en 1826 dans le Journ. univers. des sciences méd., des *Considérations sur la nature des dents et leurs maladies*, qui n'offrent rien de nouveau. Enfin, il a fourni en 1836 au Dictionn. ou Répertoire, etc., le mot *dent*, qui n'est que le résumé de tout ce qu'on sait sur ce sujet.

Que résulte-t-il de cela? c'est que M. Oudet ne prend jamais la parole à l'Académie, même quand il s'y présente des questions qui ont trait à ce qu'il croit y être sa spécialité; qu'on ne le charge presque d'aucun rapport; qu'il ne fait partie d'aucune commission, et finalement qu'il occupe dans l'importante section de pathologie chirurgicale une place qu'un véritable chirurgien occuperait sinon plus dignement, du moins plus utilement que lui pour la science.

OZENNE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue de Rumfort, 7, de 8 heur. à 9.)



P ET Q

PABAN, ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1816. (Rue Folie-Méricourt, 25, de 10 heur. à midi.)

PAGÈZE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1818. (Rue de la Tixeranderie, 76.)

PAGUEGUY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Meslay, 9, de 11 heur. à midi.)

PAILLOUX (*Claude-Alex.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien aide-major dans la 5ᵉ légion; médecin du 2ᵉ dispensaire de la Société philanthropique, d'une salle d'asile et du bureau de bienfaisance du 5ᵉ arrondissement; né en 1801 dans le département de Saône-et-Loire; reçu docteur à Paris en 1829. (Rue Bourbon-Villeneuve, 55, de 4 heur. à 5.)

Ancien interne des hôpitaux de Paris, M. Pailloux a été longtemps prosecteur de M. Jul. Cloquet, qui l'a cité honorablement dans son grand ouvrage d'anatomie. Avant même d'être reçu (1826) il avait publié dans les bulletins de la Société anatomique dont il est un des membres fondateurs, un mémoire où il a signalé, le premier, la véritable cause qui rend la luxation du pouce si difficile. Ce mémoire devint la base de sa thèse inaugurale. En 1829, il publia dans les mêmes bulletins d'intéressantes recherches sur l'*Anatomie comparée des cartilages intervertébraux*, et signala leur capsule synoviale. M. Pailloux a payé son tribut de dévoûment aux journées de juillet et à l'époque du choléra, et reçu les récompenses honorifiques distribuées à ces occasions.

PAIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1817; médecin de l'hospice de Mᵐᵉ la princesse Adélaïde. (Rue de la Jussienne, 15, de 11 heur. à 1.)

PAJOT, DOCTEUR EN MÉDECINE; professeur particulier d'accouchemens pour les élèves sages-femmes; rédacteur de la Gazette des hôpitaux; né à Paris en 1816; reçu docteur également à Paris en 1842. (Rue de Vaugirard, 35, de 11 heures à midi.)

M. Pajot est un homme intelligent et laborieux qui a déjà donné plus que des preuves de zèle. Il a en effet publié depuis bientôt trois ans, le compte-rendu de la clinique de M. Velpeau dans la Gazette des hôpitaux : chaque année il en fait le résumé et la statistique. En 1842, il a publié l'histoire des fractures, et cette année même (1844), celle des maladies des yeux, d'après le même professeur. Il a aussi publié un grand nombre d'observations recueillies dans les services de MM. Cruveilhier, Andral, Rayer, etc., etc.

PALMIER (*Eugène*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1840. (Rue de la Paix, 5, de midi à 3 heur.)

PARENT-AUBERT, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1839. (Rue Borda, 3, antérieurement rue Aumaire.) — Ce M. Parent se donne comme l'auteur, 1° d'un *Almanach médical*, que nous garantissons ne pas être de lui; 2° d'un ouvrage intitulé *Guide des confesseurs auprès des malades*, qui n'a jamais été imprimé; 3° comme rédacteur du Dictionnaire français et géographique, dont nous n'avons jamais entendu parler. Tout cela peut n'être que plaisant, mais ce qui pourrait ne pas l'être pour M. Parent, ce serait de prendre en public la qualification dont il se glorifie dans la lettre qu'il nous a adressée pour nous faire connaître ses titres.

PARIS (*G.-H.*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824; chirurgien aide-major de la 7ᵉ légion. (Rue Cadet, 8, de midi à 2 heur.)

PARIS, (*J.-Louis.*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin en chef de l'infirmerie royale et de la maison centrale d'éduca-

tion correctionnelle; né dans le département du Jura et reçu docteur à Paris en 1826. (Rue de la Madeleine, 15, de 1 heur. à 2.) — Gendre de feu Marc, premier médecin du roi. M. Paris a publié quelques traductions de mémoires allemands et a fourni avec son beau-père divers articles à l'encyclopédie de Courtin.

PARISET (*Etienne*), O. ✻, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE; ASSOCIÉ libre DE L'INSTITUT (section des sciences morales et politiques); ancien médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière (division des aliénés); né à Grand (près de Neufchâteau) en 1770; reçu docteur à Paris en 1805. (Rue de Poitiers, 8.)

M. Pariset est un des membres de l'Académie, et peut-être de tout le corps médical, qui ont su choisir le plus convenablement et qui remplissent avec le plus d'habileté le rôle propre à leur aptitude et à leurs penchans naturels. Homme d'esprit avant tout, il a laissé à d'autres le positivisme de la science, pour en saisir le côté moral ou la partie brillante.

M. Pariset débuta dans la carrière publique par le titre de membre du conseil de salubrité et médecin des épidémies de l'arrondissement de Sceaux. En 1814, il fut nommé médecin de Bicêtre, d'abord pour les bons pauvres, ensuite pour les aliénés. De la division des aliénés de Bicêtre il passa à celle de la Salpêtrière, où il resta jusqu'en 1840. — Nommé, en 1818, membre du Conseil général des prisons, il fut envoyé l'année suivante à Cadix pour étudier la fièvre jaune. En 1821, il reçut la mission d'aller observer dans le département de l'Oise une épidémie de fièvre miliaire, et peu de temps après il se rendit à Barcelone, comme membre de la commission chargée de faire des recherches sur la nature et le traitement de la fièvre jaune, à laquelle se rattache le cordon sanitaire qui occupe une page importante de l'histoire de la restauration.

M. Pariset se déclara, comme on le sait, un des plus chauds partisans de la contagion. Ce peut être un tort, un grand tort même aux yeux de ceux, et nous sommes de ce nombre, qui con-

naissent par expérience tous les abus auxquels le prétendu danger de la contagion a servi de prétexte ; de ce tort, ses ennemis lui ont fait un crime. Mais depuis quand une erreur de science est-elle devenue la condamnation d'une vie tout entière? M. Pariset a du moins eu le courage de soutenir son opinion. Il n'imita pas en cela la réserve de quelques autres membres de la commission de Barcelone, qui crurent avoir tout fait en signant le fameux rapport et en prenant leur bonne part des récompenses que le gouvernement leur prodigua, mais qui se tinrent à l'écart quand il fallut soumettre ce rapport à une discussion publique suscitée par des adversaires redoutables et prêts à tout sacrifier au triomphe de leurs idées. En 1828, M. Pariset fut encore envoyé en Egypte pour rechercher la véritable origine de la peste. Son opinion à cet égard se résume à peu près dans cette idée, que la peste, ne remontant qu'à l'époque où l'usage des égyptiens de conserver les cadavres en les momifiant, a fait place à l'enterrement, il est naturel d'en conclure que les cadavres enterrés, recouverts trois mois de l'année par l'inondation des eaux du Nil, sont décomposés par la chaleur ardente du soleil et deviennent ainsi la cause de la peste.

Les écrits de M. Pariset sont assez nombreux. Indépendamment d'un grand nombre d'articles qu'il a publiés dans le Moniteur, le Journal de l'Empire et des Débats, le Journal général de France et le grand Dictionn. des Scienc. méd., il a donné une excellente édition commentée des *Rapports du physique et du moral de Cabanis* ; une autre édition des œuvres de C. Legallois ; une traduction du grec des premier et troisième livres des Aphorismes d'Hippocrate. On a encore de lui un *Rapport sur la fièvre jaune de Cadix*, qui fut imprimé en 1819, et une histoire médicale de cette maladie, qui parut après le rapport de la commission de Barcelone ; enfin le *Discours d'inauguration de l'Académie de médecine*, qui forme l'introduction des mémoires de cette compagnie. Mais ce qui a le plus contribué à lui donner la belle réputation qu'il a comme écrivain, ce sont sans contredit les *Eloges historiques* de plusieurs membres de l'Académie, tels que

Béclard, Pinel, Portal, Percy, Berthollet, Vauquelin, Corvisart, Cuvier ; éloges dont son titre de secrétaire perpétuel l'investit de droit, et que les connaisseurs comparent à ce qu'il y a de plus gracieux dans ce genre.

Jetons maintenant le voile de l'oubli sur l'acte de faiblesse auquel se laissa entraîner M. Pariset en acceptant la place de censeur des journaux, sous la restauration. Notre devoir d'écrivain, et surtout notre position de journaliste à cette époque, nous donneraient plus qu'à tout autre le droit de lui adresser des reproches à cet égard ; mais nous croyons le connaître assez pour être convaincu que plus d'une fois le souvenir de ces fonctions l'a empêché de jouir en paix des applaudissemens que lui ont si souvent mérités les paroles éloquentes qu'il a consacrées à honorer la vertu, à glorifier le courage, et surtout à rehausser la science.

PARMENTIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827 ; médecin du bureau de bienfaisance et du jury de révision du 3e arrondissement. (Faubourg Poissonnière, 63, de midi à 2 heur.)

PASCALIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1804. (Rue de la Victoire, 19, de 8 heur. à midi.) — Nous pensons que ce M. Pascalis est l'inspecteur des eaux minérales de Bilezai (Deux-Sèvres), auquel on doit un mémoire sur l'électricité médicale, qui a paru en 1819.

PASQUIER père, C. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1804 ; chirurgien du roi et ex-chirurgien en chef des Invalides ; inspecteur du conseil de santé des armées. (Rue Castellane, 14.)

PASQUIER fils, O. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818 ; chirurgien ordinaire du roi et ex-chirurgien du prince royal ; chirurgien principal d'armée (1re classe) ; chirurgien en chef des Invalides ; membre adjoint au conseil de santé.

(A l'Hôtel des Invalides, ou rue de la Michaudière, 4, de 3 à 5 heur.)

MM. Pasquier père et fils ne nous sont connus que par les postes élevés qu'ils occupent dans la chirurgie militaire et par les distinctions honorifiques dont ils sont revêtus. Ils ne sont ni l'un ni l'autre membres de l'Académie R. de médecine, et nous n'avons trouvé leur nom inscrit sur aucun catalogue de la librairie. Les comptes-rendus que nous avons plusieurs fois lus dans la Gazette des hôpitaux, du service chirurgical du fils, à l'Hôtel des Invalides, doivent cependant donner une haute opinion de son habileté chirurgicale. Bien jeune encore (1820), il s'était déclaré un des plus chauds partisans de la cautérisation appliquée, d'après les vues de Ducamp, au traitement des rétrécissemens de l'urètre.

PATIN, Docteur en médecine; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement; reçu docteur à Paris en 1833. (Faubourg Saint-Denis, 176, de midi à 2 heur.) — Inspecteur des eaux minérales de Paris (où il n'y a point d'eaux minérales.)

PATISSIER (*Philib.*), Membre de l'Académie R. de médecine (section de thérapeutique et d'histoire naturelle médicale); né à Saint-Amour, près Mâcon, en 1791 ou 92; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue des Vieilles-Audriettes, 2, de midi à 2 heur.)

M. Patissier est peut-être un des membres les moins connus de l'Académie, et cependant il est un de ceux qui ont la plus solide instruction. Formé de bonne heure aux études sérieuses par la fréquentation des hôpitaux, et surtout de l'Hôtel-Dieu, dont nous l'avons connu, il y a bientôt trente ans, un des meilleurs élèves, il a donné de bonne heure une haute opinion de l'étendue de ses connaissances et de la sûreté de son jugement.

Ayant, dans le début de sa carrière, conduit sa mère aux eaux de Bourbon, il profita de ce pieux pèlerinage pour étudier par lui-même l'action des eaux minérales, et fit, des observations qu'il fut à même de recueillir dans ce voyage, la base d'un bon travail

qu'il publia en 1818 sous le titre de : *Manuel des eaux minérales de France, à l'usage des médecins et des personnes à qui elles sont nécessaires* (1 vol. in-8°, 2e édition en 1837, en collaboration de M. Boutron-Charlard). — Il donna ensuite, d'après Ramizzini, un *Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions* (1 vol. in-8°, 1822); ouvrage dans lequel sont indiquées les précautions que doivent prendre, sous le rapport de la santé publique et particulière, les administrateurs, manufacturiers, fabricans, chefs d'ateliers, et toutes les personnes qui exercent des professions insalubres.

On doit encore à M. Patissier de *Nouvelles recherches sur l'action thérapeutique des eaux minérales*, et sur leur mode d'application dans les maladies chroniques, imprimées en 1839; — un *Rapport sur l'emploi des eaux minérales de Vichy pour le traitement de la goutte*, lu à l'Académie au nom d'une commission; rapport favorable à ces eaux et imprimé en 1840; — puis, le *Rapport sur les eaux minérales naturelles*, fait en 1841, également à l'Académie, au nom de la commission des eaux minérales, pour les années 1838 et 39. M. Patissier suit assez régulièrement les séances de l'Académie, où il prend malheureusement rarement la parole. Sa boutonnière est encore vierge de tous rubans.

PATOUILLET (*Nicol.-Jul.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement; né en 1808, et reçu docteur à Paris en 1839. (Rue de Bondy, 86, de midi à 2 heur.) — Ancien interne des hôpitaux civils; lauréat de la Faculté et mentionné honorablement pour le prix Monthyon; a fait une bonne thèse sur les maladies de l'utérus.

PAUCHET, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1831; dentiste de M. le duc d'Aumale et des écoles communales du 1er arrondissement. (Faubourg-Saint-Honoré, 1.)

PAULIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1820. (Rue Jacob, 4, de midi à 1 heur.)

PAULY (*J.-Hippol.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835; né à Ahun (Creuse) en 1806. (Rue de Bondy, 14, de 11 heur. à 1.) — M. Pauly a été l'élève de M. Lisfranc, dont il a rédigé et publié les *Leçons sur les maladies de l'utérus* (1 vol. in-8°, 1836.); ouvrage bien fait, mais sur lequel l'attention a surtout été attirée par certaines attaques qu'il contient contre la pratique du chirurgien de la Pitié, et par les réfutations et les dénégations dont il a été l'objet de la part de ce dernier.

PAYEN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue Saint-Honoré, 115, de midi à 2 heur.)

PAYN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837.

PEAU-SAINT-MARTIN, Officier de santé, reçu en 1842. (Rue du Four-Saint-Germain, 50.)

PÉDELABORDE (*Bern.-Hippol.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838; né à Pardies (Basses-Pyrénées) en 1810. (Rue Hauteville, 3, de 11 heur. à 2.) — Ancien élève des hôpitaux de Paris, M. Pédelaborde occupe aujourd'hui les fonctions de médecin de la Société philanthropique; il est un des membres zélés de la Société de Médecine pratique, aux travaux de laquelle il prend souvent une part active et fructueuse.

PEGOTOGIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue des Deux-Portes, 32, de 11 heur. à 1.)

PELLEPORT, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1830. (Boulevart du Temple, 38, de 11 heur. à midi.) — A publié une brochure (in-12) intitulée : *Manuel des poitrinaires*, dans laquelle il recommande l'emploi de fumigations émollientes et autres, par des appareils qui lui sont propres. Il a aussi publié un *Mémoire sur les maladies des voies urinaires*, pour engager les praticiens à remplacer le nitrate d'argent par le sous-borate de soude pour la cautérisation des rétrécissemens de l'urètre.

PELLETAN père (*Pierre*) ☼, EX-PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de physique médicale), nommé en 1831 et démissionnaire en 1843; reçu docteur à Paris en 1813. (Rue de Verneuil, 27, s'il est à Paris.)

Fils de l'ex-chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et du prédécesseur de Dupuytren, M. Pelletan a débuté brillamment, non par des cours de physique, comme pourraient le faire croire ses écrits, mais par des cours de physiologie. Ayant dirigé spécialement ses vues vers l'application des sciences exactes à la médecine, il a publié, 1° un *Traité élémentaire de physique générale et médicale* (2 vol. in-8°), dont la 1re édition a paru de 1822 à 23, et la 2e de 1829 à 31; — 2° un *Dictionnaire de chimie médicale* (2 vol. in-8°), de 1822 à 24; — 3° à l'occasion de son avènement, par concours, à la chaire de chimie médicale à la Faculté, une *Dissertation sur les généralités de la physique, et sur le plan à suivre dans son enseignement* (Broch. in-8°, 1831); — 4° un grand nombre d'articles dans le Dictionnaire des Sciences medicales, la Revue médicale, l'Encyclopédie, etc. M. Pelletan n'a malheureusement pas su se borner à l'application à la médecine, de ses connaissances en chimie et en physique, il s'est jeté dans des spéculations industrielles dont les insuccès l'ont porté à se retirer de l'Ecole. Sa chaire est aujourd'hui, comme tout le monde le sait, occupée par M. Gavarret, qui aura certainement de la peine à le faire oublier de ceux qui l'ont vu dans son beau temps.

PELLETAN (*Gabriel*) ☼, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1815, frère du précédent. (Rue Hauteville, 10, de 3 heur. à 4.)

PELLETAN (*Jules*) ☼, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831; médecin du bureau central; ancien chef de clinique de la Faculté, à l'hôpital de la Charité. (Rue Cadet, 14, de 3 heur. à 5.) — M. Pelletan Jules est, croyons-nous, non pas directement le fils, mais seulement le fils adoptif du professeur démissionnaire de l'Ecole. Attaché depuis long-temps à la

rédaction de plusieurs journaux, il a publié un grand nombre de mémoires et rendu compte des travaux de l'Institut et de l'Académie royale de médecine. En dehors de cette collaboration, qui a décelé un homme instruit et parfaitement au niveau de la science, un écrivain facile, on connaît de lui un mémoire qu'il a publié en 1838 sur les *Principales formes de la pneumonie* (in-8°); un autre *Mémoire statistique sur la pleuro-pneumonie aiguë* (in-4°, 1840); une brochure sur la *Migraine et ses divers traitemens* (2° édit., in-8°, 1843).

PELTIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838. (Rue Poissonniere, 26, de 10 heur. à midi.)

PENOYÉE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1840. (Rue de Louvois, 8.)

PERCILLÉ, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1834; ancien pharmacien. (Faubourg Montmartre, 5.)

PERDREAU, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806. (Rue Cassette, 34, de 8 heur. à 10.)

PERDRIX ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Place du Louvre, 12, de 2 heur. à 3.)

PÉRÈS, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1833, et pharmacien. (Rue Royale-Saint-Martin, 8.)

PERNET ✻, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1808. (Rue Larochefoucault, 1.) — M. Pernet, qui a successivement habité la rue Saint-Denis et la rue Saint-Lazare, et qui, probablement vit aujourd'hui en dehors de la pratique de son art, a passé, pendant plus de trente ans, pour un des plus habiles dentistes de Paris, et pour celui surtout qui apportait le plus de soin et de talent dans la confection des pièces artificielles. Laforgue, homme aussi compétent qu'il était exigeant en pareille matière,

comme doivent le savoir ceux de ces messieurs qui ont eu le bon esprit de se pénétrer de ses écrits, le citait, il y a plus de trente ans, comme celui qui excellait à Paris dans ce genre.

PERONAUX, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818. (Rue Montmartre, 68, lundi, mercredi, vendredi, de 11 heures à midi.)

PERONNAUX DE BESSON (*Pierre*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Besson (Allier) en 1797; reçu docteur à Paris en 1821. (Rue Rambuteau, 48, de 3 heur. à 5.) — A fait une bonne thèse inaugurale sur l'*Hydrocèle de la tunique vaginale;* un mémoire publié en 1824 sur la *Fièvre adynamique ou putride;* une *Notice sur le traitement rationnel du choléra-morbus*, adressée en 1832 au ministre du commerce. Mais ce qui a mis en évidence le nom de M. Peronnaux, c'est un mémoire qu'il a adressé à l'Académie royale de médecine sur l'*Emploi du nitrate d'argent solide dans les inflammations aiguës et chroniques de la gorge;* mémoire qui serait devenu, de la part de MM. Baffos et Collineau, le sujet d'un rapport peu favorable et contre lequel il réclama, par une brochure publiée en 1840 sous le titre de *Plainte et éclaircissemens sur un déni de justice*, etc. La lecture de cette brochure nous a effectivement donné à croire que ses plaintes pourraient bien ne pas être dénuées de fondement.

PERRAUDIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806. (Rue de la Feuillade, 3, de 11 heur. à 1.)

PERRÈVE, DOCTEUR EN MÉDECINE; né à la Charité (Nièvre); reçu docteur à Paris en 1831. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 27 bis, de midi à 3 heur.)

M. Perrève est un praticien modeste, mais instruit, qui se livre d'une manière presque spéciale au traitement des maladies des voies urinaires, particulièrement aux rétrécissemens de l'urètre. Il a inventé, pour le traitement de ces derniers, une série d'instrumens qui ont pour but de dilater l'urètre presqu'à l'insu du

malade, c'est à dire par l'augmentation graduelle et progressive de volume qu'ils acquièrent au gré de l'opérateur.

C'est dans la fréquentation de M. Amussat, dont il a longtemps été le préparateur, que M. Perrève a puisé le goût pour les maladies des voies urinaires et qu'il s'est formé la main pour les opérations toujours si délicates qu'elles exigent. Ses vues à ce sujet ont été développées dans une brochure qu'il a publiée en 1836 (in-8°), sous le titre de *Nouvelle méthode chirurgicale appliquée à la guérison des rétentions d'urine, précédée de la Critique raisonnée du traitement employé jusqu'à ce jour pour combattre les rétrécissemens organiques de l'urètre*. M. Perrève a encore présenté en 1836, à l'Institut, un trocart d'une forme très convenable; il a imaginé un bandage herniaire à pelotte mobile, et découvert, il y a au moins dix ans, pour la conservation des cadavres, un nouveau procédé dont nous avons été personnellement à même de constater l'efficacité.

PERRIN, Officier de santé, reçu en 1815. (Rue Mandar, 8.)

PERRY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Neuve-des-Mathurins, 72.)

PERTUS (*Guillaume*), Docteur en médecine; né à Aurillac (Cantal) et reçu docteur à Paris en 1824; chirurgien aide-major dans la 5e légion, et médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement; honoraire de la Société philanthrop., etc. Rue Mauconseil, 9, de 4 heur. à 5. — A publié, 1° un mémoire qui contient des vues très judicieuses *sur l'organisation des secours à domicile*; — 2° plusieurs notices insérées en extrait dans les revues périodiques; par exemple, en 1838, dans le numéro de mars de la Gazette médicale, sur un *cas assez remarquable de superfœtation;* dans celui de septembre, sur les *maladies des yeux*, et dans celui d'octobre, sur les *eaux minérales*.

PESCHIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue de l'Université, 79, de 3 heur. à 5.)

PETIT DE MAURIENNE (*A.*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1806; ancien médecin de Bicêtre et de la prison; membre du conseil de salubrité près la préfecture de police. (Rue de Provence, 27, de 3 heur. à 4.) — N'a rien écrit, rien fait qui nous soit connu.

PETIT (*Ismérie*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1808. (Rue de l'Odéon, 31, de 3 heur. à 4.)

PETIT (*Charles*) ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; inspecteur-adjoint des eaux de Vichy; né à Marigny-l'Eglise (Nièvre) en 1797; reçu docteur à Paris en 1820. (Rue Neuve-du-Luxembourg, 3, et à Vichy, de mai à octobre.

De tous les inspecteurs des eaux minérales, M. Petit est un de ceux qui ont pris le plus à cœur le succès des sources confiées à leur garde; et ce qu'il importe surtout de savoir, c'est que tous les moyens qu'il emploie à cet effet sont légitimes, puisqu'ils ne sont que la discussion scientifique de tout ce qui se rattache à la question thérapeutique applicable à ces eaux. C'est principalement à lui qu'on est redevable de la connaissance de leurs propriétés anti-calculeuses et anti-goutteuses, qu'elles ont de commun avec toutes les boissons qui tiennent en dissolution des bi-carbonates alcalins.

L'opinion de M. Petit, pour ce qui a rapport à l'action des eaux de Vichy sur les affections calculeuses, se résume en ces trois points : 1° que leur usage, augmentant la sécrétion urinaire, favorise nécessairement l'expulsion des graviers que peut contenir la vessie; 2° que, transformant l'urine en liqueur alcaline, d'acide qu'elle est ordinairement, elles s'opposent à la formation des calculs, formation qui exige la rencontre d'un acide et d'une base terreuse; 3° que, tendant sans cesse à dissoudre la matière animale qui sert de ciment aux molécules et aux couches dont se composent les calculs, elles devaient infailliblement les désagréger ou les réduire en parcelles plus ou moins fines, mais toujours d'une expulsion facile.

Chaque année, depuis dix ans, M. Petit consacre une brochure au triomphe de ses idées; et il faut le dire, puisque c'est la vérité, les efforts des lithotriteurs, si intéressés dans la question, ont jusqu'ici été impuissans pour détruire l'opinion favorable que ses écrits ont donnée des eaux de Vichy. M. Petit, d'ailleurs, ne s'est pas borné à étudier l'efficacité de ces eaux contre la pierre et la goutte, il a aussi constaté leurs propriétés comme moyen résolutif dans les affections chroniques, et particulièrement dans celles des organes abdominaux. C'est ce que prouve la dernière brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *Des eaux minérales alcalines de Vichy, considérées comme moyen fondant, etc.* (in-8°, 1843). Remarquons aussi qu'il a eu le bon esprit de n'être que médecin à Vichy, c'est à dire d'y rester complètement étranger aux moyens de publicité, souvent d'assez mauvais goût, auxquels les personnes intéressées à l'exploitation de cet établissement ont jugé convenable d'avoir recours.

PETIT (*H.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Rue Saint-Hyacinthe, 25, de midi à 1 heure.)

PETIT, Officier de santé, reçu en 1822. (Rue du Temple, 36.)

PETROZ (*Antoine*), Docteur en médecine, né à Montmeillan (Savoie) en 1792; reçu docteur à Paris en 1809; médecin homœopathe. (Rue des Trois-Frères, 2 bis, de midi à 2 heur.)

C'est par erreur que M. Pétroz est désigné dans l'Almanach médical comme membre de l'Académie. La personne qui appartient à cette corporation est M. Pétroz, pharmacien. M. Pétroz (Antoine) a exercé long-temps les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance. En 1814 il a donné des soins aux marins de la garde, casernés ou mieux campés à la barrière Clichy, et qu'il a suivis sur le champ de bataille où il fut blessé. En 1832 il a été porté pour la croix par le conseil municipal et le conseil de salubrité, à l'occasion des services qu'il avait rendus pendant

le choléra. On prétend que cette récompense lui fut refusée uniquement parce qu'il était homœopathe.

PEUDEFER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1819. (Rue du Marché-St-Honoré, 31, de 8 heur. à 9.)

PEYTEL (*Victor*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1801 dans le département de l'Aube; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Richelieu, 36, de 11 heur. à midi.) — M. Peytel est un ancien élève de l'école normale. Sa thèse inaugurale, intitulée : *De la vie et de la volonté,* est une dissertation très bien écrite, destinée à démontrer que «la volonté, dans sa plus haute manifestation, se révèle comme une puissance qui ne saurait appartenir à l'organisme.» Opinion dont nous lui laissons la responsabilité.

PHILIPPAR, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835; médecin du bureau de bienfaisance du 2e arrondissement et de la Société philanthropique. (Rue de Richelieu, 74, de midi à 2 heur.)

PICARD, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1841. Faubourg-Montmartre, 58.)

PICARD (*Alphonse*), OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1835. (Rue du 29 Juillet, 10.)

PICHARD (*Franç.-Louis*), reçu à Paris en 1818 ; né à Paris en 1797; ancien chirurgien militaire et élève des hôpitaux civils de Paris; administrateur du bureau de bienfaisance du 7e arrondissement. (Rue Saint-Merry, 46, de 1 heur. à 3.)

M. Pichard offre l'exemple d'un médecin qui sait accorder toutes les exigences de sa profession avec les devoirs non moins impérieux de citoyen. Chirurgien-militaire de 1813 à 14, il a fait en cette qualité la campagne de France ; puis élève de l'Hôtel-

Dieu, dans le service de Dupuytren, de 1815 à 18, il s'est fixé dans le quartier Saint-Martin qui l'a vu naître, qu'il n'a pas quitté depuis sa réception, c'est à dire depuis plus de vingt-cinq ans, et où une vie employée tout entière à faire le bien comme médecin, comme administrateur du bureau de charité, lui a attiré l'estime et la considération générales.

M. Pichard a fait des maladies des femmes et des enfans l'objet d'une étude particulière; mais il n'a pas pour cela négligé les autres points de la science. Nous en donnerons pour preuve les écrits suivans, dans lesquels se révèle avant tout le désir sincère d'être utile: 1° *Tableau synoptique de tous les symptômes des diverses affections siphilitiques* (1 grande feuille in-plano, 1828); — 2° *De la léthargie et des signes qui distinguent la mort réelle de la mort apparente* (in-8°, 1830); — 3° *Dangers des inhumations précipitées après une bataille* (inséré dans le Journal des sciences militaires, tome 19); — 4° *Histoire des affections qui peuvent occasionner la mort subite*, et indication des premiers secours à donner aux personnes qui en sont atteintes, in-8° 1838 (2° édition en 1843); — [illegible]es *Comptes administratifs et moraux*, qu'il a long-temps rendus annuellement aux séances publiques du bureau de bienfaisance du 7° arrondissement, et dont l'administration s'est toujours fait un devoir de voter l'impression.

Cet honorable et modeste confrère a mis à secourir les blessés en 1830, un zèle que la commission des récompenses nationales n'a que faiblement reconnu en lui décernant la médaille de juillet, et dans les émeutes dont son quartier a souvent été le théâtre depuis, il a laissé sa maison ouverte aux blessés des deux partis et a cru s'honorer en donnant les mêmes soins aux uns et aux autres. On n'a pas oublié non plus les services de toute nature qu'il a rendus aux malheureux parmi lesquels le choléra exerçait ses ravages, et qu'il n'a pas abandonnés un seul instant.

PICHON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue Croix-des-Petits-Champs, 12, de 1 heur. à 2.)

M. Pichon est un des anciens élèves des hôpitaux de Paris et

particulièrement de l'Hôtel-Dieu, où nous l'avons connu un des disciples zélés de Dupuytren. Pénétré de cette solide éducation médicale qui fait les praticiens, et dont il a donné la première preuve dans une excellente thèse inaugurale sur les *Lésions organiques de l'estomac*, il a passé sa vie tout entière à faire de la médecine, et n'a tiré de cette carrière souvent si pénible, que ce qu'il est permis à l'homme le plus modeste d'ambitionner, les moyens d'élever honorablement sa famille et la conviction de n'avoir jamais reculé devant l'occasion de faire le bien.

M. Pichon est, comme on sait, un des fondateurs avec Nauche du cabinet gratuit de vaccination, ouvert depuis plus de 25 ans rue du Bouloy, et qu'à la mort de ce dernier il a transporté dans son propre logement, rue Croix-des-Petits-Champs. Il continue à en faire tous les mardis le rendez-vous des médecins de Paris, de la banlieue et même de la province, qui désirent procurer aux mères des classes aisées de la société les avantages d'un vaccin de la bonté duquel elles peuvent s'assurer par elles-mêmes. M. Pichon met dans la continuation de cette utile institution un zèle et une bienveillance éclairés dont nous devons tous lui savoir gré, parce qu'il en est peu d'entre nous qui n'en aient profité.

PICQUOT (*Théoph.-Alex.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1841. (Rue Neuve-St-Augustin, 10, de 3 à 5 heur.) — Ancien élève de la clinique d'accouchemens et des hôpitaux de Paris, M. Picquot se livre particulièrement à la pratique des accouchemens et aux maladies de l'utérus. Sa thèse inaugurale contient, entre autres choses, une judicieuse dissertation sur les reins considérés sous le point de vue anatomique et sous le rapport physiologique.

PIDOUX, Docteur en Médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue du Cherche-Midi, 76, de midi à une heur.) — Ne nous est connu que par l'excellent *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale*, qu'il a publié avec M. Trousseau (2 vol. in-8°, 2e édition, Paris, 1841.)

PIÉDANEL ✱, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin de l'hôpital Saint-Antoine et ancien médecin du dispensaire de la société philanthropique; reçu docteur à Paris en 1827. (Rue Jacob, 52, de 3 heur. à 5.) — Est un ancien élève des hôpitaux, et a publié plusieurs mémoires; entre autres, un sur le *Vomissement considéré dans l'état sain et dans les maladies cancéreuses de l'estomac* (brochure in-8°, 1821); — plus, des *Recherches anatomiques et physiologiques sur l'emphysème du poumon* (broch. in-8°, 1829);

PIÉPLU, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1829. (Rue Albouy, 7.)

PIET père, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1809. (Rue Notre-Dame-de-Lorette, 36, de 8 heur. à midi.)

PIET fils, DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu à Paris en 1836. (Même adresse que son père, de 8 heur. à 10.)

PIGEAUX, (*Ant.-[illegible]l.*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Senlis (Oise) en 1807; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de l'Echiquier, 30, de 1 heur. à 3.) — A fait une bonne thèse sur la physiologie et la pathologie du système circulatoire, qui est devenue la base d'un ouvrage qu'il a publié en 1839 sous le titre de : *Traité pratique des maladies du système circulatoire*, 1re partie, *Maladies du cœur*; 2e partie, *Maladies des vaisseaux*. Il avait aussi fait insérer sur les bruits du cœur, les prodomes et les signes de la phthisie au 1er degré, plusieurs articles dans les Archives et le Journal des progrès de 1830 à 1836.

PIGNIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1813; ex-directeur de l'institution des jeunes aveugles. (Rue de Sèvres, 45, de 8 heur. à 10.)

PILLIOT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1829. (Faubourg Poissonnière, 32, de midi à 1 heur.)

PILLON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue des Deux-Boules, 3, de 11 heur. à 1.)

PINEL (*J.-Louis*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815. (Rue des Fossés-St-Victor, 3, de midi à 1 heure.)

PINEL (*Scipion*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819; médecin honoraire des hospices de Paris. (Rue Richelieu, 67, de 4 heur. à 5.)

M. Scipion Pinel est le fils de l'illustre auteur de la Nosographie philosophique. Ancien médecin surveillant de la Salpêtrière, et plus tard médecin d'une division d'aliénés à Bicêtre, il a publié sur les maladies nerveuses et mentales plusieurs écrits qui attestent une grande facilité et lui eussent été fort utiles s'il eût voulu se livrer à la pratique. Ces écrits sont : *Recherches sur l'endurcissement du système nerveux*, 1822. — *Recherches sur les causes physiques de l'aliénation mentale*, 1826. — *Mémoire sur le choléra en Pologne*, où il avait été envoyé de Paris par le comité polonais, 1831.— *Physiologie de l'homme aliéné*, 1 vol. in-8°, 1833, ouvrage qui contient des observations très bien faites et des pages admirablement écrites. — *Traité complet du régime sanitaire des aliénés*, ou *Manuel des établissemens qui leur sont consacrés, etc.*, 1 vol. in-4°, orné de planch. dessinées sur le modèle que l'administration a fait exécuter à la Salpêtrière, etc. M. Pinel a reçu de l'Académie des Sciences en 1833 une médaille d'or pour ses observations pathologiques relatives à l'encéphale, qui sont encore inédites. Il avait eu le projet d'établir à Ménilmontant, dans le local antérieurement occupé par les Saints-Simoniens, une maison d'aliénés; mais ce projet n'a eu qu'un commencement d'exécution.

PINEL-GRANCHAMP (*Félix*), Docteur en médecine; chirurgien de la société philanthropique; médecin du bureau de bienfaisance du 12ᵉ arrondissem. Né à Paris en 1798; reçu docteur également à Paris en 1826. (Rue St-Hyacinthe-St-Michel, 15, de 1 heur. à 2.)

M. Pinel-Granchamp, ancien élève interne des hôpitaux, est, parmi les chirurgiens distingués de notre époque, un de ceux qui ont su se créer une belle réputation en dehors des hôpitaux. Nous regrettons qu'il ne nous ait pas mis à même, par modestie sans doute, de citer quelques uns des beaux faits chirurgicaux qui lui sont propres, et parmi lesquels nous savons qu'il compte des amputations dans l'articulation coxo-fémorale, des rhinoplasties, des hernies étranglées, des pupilles artificielles, etc. Appelé dernièrement auprès d'une femme horriblement contrefaite et vouée à une mort certaine, il a facilité son accouchement prématuré par des moyens sagement conçus, moralement examinés, habilement exécutés, et qui en définitive ont sauvé la mère et l'enfant.

PINEL neveu (*J.-P.-Casimir*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à St-Paul (Tarn) en 1800; reçu à Paris en 1826; propriétaire-directeur d'une maison de santé spécialement consacrée aux maladies nerveuses et mentales, ci-devant à Chaillot, actuellement avenue de Madrid à Neuilly, château de St-James. (A son établissement jusqu'à 2 heur., et rue de Chaillot, 105, de 3 à 5.) — M. Pinel neveu a été interne des hôpitaux civils de Paris, élève du Val-de-Grâce et chirurgien major à l'armée. Son établissement de Chaillot était un des plus connus de Paris et ne peut qu'avoir gagné à être transporté à Neuilly. Il a adressé à la chambre des députés, quand la loi sur les aliénés y a été discutée, un mémoire qui dénote l'homme bien compétent en semblable matière, et on lui doit des *Recherches sur l'hérédité des maladies nerveuses et mentales.* Il jouit dans son quartier d'une considération qui l'a fait nommer officier de la garde nationale.

PINEL de GOLLEVILLE (*Marie-Joseph*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Sainte-Mère-l'Église en 1811; reçu docteur à Paris en 1833. (Rue Sainte-Anne, 18, de midi à 2 heur.)

M. Pinel de Golleville a fait des maladies chroniques, mais

surtout de celles qui affectent le système nerveux, une étude spéciale. Le fruit de ses recherches sur ces maladies a été consigné dans un volume qu'il a publié en 1842 sous le titre de : *Considérations générales sur l'histoire de la médecine, et sur le traitement des maladies chroniq. et des maladies nerveuses*, et qui contient sur l'état actuel de la médecine pratique, sur la nécessité de prendre l'observation pour guide et de fuir les idées systématiques, des vues qui dénotent un esprit cultivé, des connaissances exactes et un jugement solide.

PIORRY (*Pierre-Adolphe*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de pathologie interne), nommé le 23 mars 1840; médecin de l'hospice de la Pitié; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique; né à Poitiers en 1794; reçu docteur à Paris en 1816. (Rue Neuve-des-Mathurins, 1, de 11 heur. et demie à 1 et demie.)

Il y a deux qualités que bien des gens ne prisent pas assez, et pourtant sans lesquelles, par le temps qui court, un grand nombre d'hommes d'un mérite incontestable n'auraient pas réussi. Ces qualités sont une haute opinion, même une opinion exagérée de soi-même, et de la persévérance. Les diverses phases par lesquelles a passé M. Piorry pour arriver au poste qu'il occupe aujourd'hui le prouvent assez. Chirurgien militaire de 1812 à 1814, reçu docteur en 1816, il s'est dit, après avoir été nommé membre-adjoint de l'Académie en 1823, agrégé à la Faculté en 1826 et médecin du bureau central en 1827 : « Je serai un jour professeur à l'École de Paris; »; et il l'est. Cinq concours infructueux, loin d'abattre son courage, n'ont fait que stimuler son zèle et corroborer ses espérances; si bien qu'en 1840 la Faculté combla ses vœux en lui donnant, après concours, la chaire de pathologie médicale, où il peut à son aise se redresser sous l'hermine et répéter à qui veut l'entendre : *Ego sum papa !*

Hâtons-nous de dire, toutefois, que si M. Piorry n'avait eu que les deux qualités dont nous venons de faire ressortir le besoin, l'amour-propre et la persévérance, la Faculté ne se le fût jamais

approprié. Il fallait infailliblement qu'elle lui reconnût un mérite, qui est réel : or, ce mérite nous semble consister surtout en une grande somme de connaissances physiologiques précises, et en une aptitude bien marquée à appliquer ces connaissances à l'étude des phénomènes variés par lesquels se manifestent les maladies. Il fit ses premières preuves à cet égard par l'insertion dans le Grand Dictionnaire des Sciences médicales, de plusieurs articles parmi, lesquels on remarque surtout ceux consacrés aux mots *physiologie*, *propriétés vitales*, *voix*, etc., et par la publication d'un traité sur *l'irritation ancéphalique*, qui parut en 1823, et où il chercha à prouver qu'on avait généralement fait jouer aux enveloppes du cerveau un trop grand rôle dans les maladies des enfans. Mais ce qui établit véritablement sa réputation tout à la fois de physiologiste et d'habile diagnostiqueur, c'est son *Traité de la percussion médiate*, qui lui valut en 1828 le prix Monthyon décerné par l'Académie des Sciences.

Tirer parti du son que donne la percussion de nos divers organes, pour apprécier les changemens qu'ils peuvent avoir éprouvés dans leur forme, leur volume, leur texture, leur plénitude ou leur vacuité, était certainement une idée lumineuse, puisqu'elle augmentait nos moyens d'investigation ; mais M. Piorry, ne tenant point assez compte de l'important jalon posé par Laennec dans son *Traité de l'Auscultation*, exagéra singulièrement le mérite de sa propre découverte, et se crut, dès le moment où elle reçut l'assentiment général, appelé au rôle de réformateur. Ne rêvant que percussion et plessimétrie, il prit dès lors un langage à part, et se créa une sorte d'existence idéale qui donna à ses rivaux un droit de critique, dont quelques uns abusèrent, il est vrai, mais qui ne trouva que de trop nombreuses occasions de s'exercer. M. Piorry attache surtout une grande importance à définir la plupart des maladies par un seul mot composé de racines plus ou moins grecques. Malheureusement ces élucubrations néologiques qui, soit dit en passant, n'ont pas toujours le mérite de la précision, n'ont réussi qu'à donner à ses ouvrages un vernis de prétention littéraire peu propre à faire ressortir ce

que contenaient surtout de bon, en faits bien observés et en inductions habilement déduites, soit sa *Clinique de la Salpêtrière*, soit son *Traité de Séméiologie*, qu'il publia en 1836 en 3 vol., soit enfin son *Traité des altérations du sang*, qui parut en 1840 avec le nom du docteur Lhéritier. M. Piorry dirigea aussi particulièrement ses vues vers l'épuration de notre vocabulaire médical.

Si du moins M. Piorry n'avait réservé que pour ses livres cette prétention à l'originalité, on en eût été quitte pour en séparer ce qui tient essentiellement au fond de ce qui appartient à la forme; mais ce goût pour les mots recherchés, cette passion pour les phrases redondantes, le poursuivent jusque dans la pratique du dehors. Aussi ses confrères craignent-ils de se trouver en contact avec lui, à moins qu'ils ne veuillent courir la chance ou de se taire en sa présence, et alors de passer pour lui être très inférieurs, ou d'accepter la discussion, et alors de donner aux assistans le spectacle d'une lutte qui affaiblit toujours la confiance que le malade doit avoir dans l'art.

Puissent donc ses amis le ramener aux erremens de la vie ordinaire, en l'engageant à ne pas céder si facilement aux illusions de l'amour-propre, et ils auront la satisfaction de conserver à la pratique médicale un praticien véritablement instruit et sincèrement dévoué à son art, à l'École un professeur que son âge peut rendre très utile, et à la société un homme qui a donné plus d'une fois des preuves irrécusables de patriotisme et de désintéressement. Au moment même où nous terminons cet article (1843), nous voyons annoncer la publication par M. Piorry d'un *Traité de médecine pratique et de pathologie iatriaque*. Nous avons cru d'abord avoir lu *hippiatrique;* mais non, c'est bien *iatriaque* (médicale). Ce traité ne doit pas avoir moins de sept forts volumes; le premier, qui renferme les *polygraphies*, ce qui veut dire les *généralités*, vient de paraître.

PIOLINE, Officier de santé, reçu en 1841. (Rue Saint-Antoine, 213.)

PIRON (*Camille*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1814; médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou. (Rue des Saints-Pères, 26, de midi à 2 heur.) — Nous ne connaissons rien de lui.

PIRON DE SAMPIGNY (*Joseph*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Montluçon (Allier) en 1778; reçu docteur à Paris en 1806. (Rue de Rochechouart, 6, de 9 heur. à 11.) — M. Piron de Sampigny est un ancien médecin militaire qui a parcouru une honorable carrière; il est actuellement médecin consultant de la maison R. de la Légion-d'Honneur, médecin honoraire des dispensaires de la société philanthropique et du bureau de bienfaisance du 2e arrondissement, etc.; il a fait plusieurs bonnes observations pratiques dans les rapports de la société philanthropique.

PLACE, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1834. (Rue Sainte-Anne, 17.)

PLANTÉ DE MENGELLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827; médecin du bureau de bienfaisance du 11e arrondissement. (Rue Monsieur-le-Prince, 2, de 11 heur. à midi.)

PLASSE, DOCTEUR EN MÉDECINE; reçu docteur à Paris en 1816. (Rue Charlot, 16, de 11 heur. à midi.)

PLISSON (*P.-R.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1818. (Passage Violet, 10 Faubourg-Poissonnière, de midi à 2 heur.) — Ancien élève des hôpitaux de Paris, M. Plisson est un praticien honnête, dont l'instruction égale la modestie. On lui doit plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque une brochure intitulée : *Siphilographie*, in-12, 1825; — un *Essai* sur les asphixies, in-18, 1826; un *Examen critique des nouvelles doctrines relatives à la maladie siphilitique*, in-8°, 1829; — plusieurs articles dans le Dictionnaire de médecine usuelle. Il avait fondé il

y a quelques années un très bon journal destiné à recueillir les progrès des sciences exactes dans leurs rapports avec la médecine, mais qui n'a eu que deux années d'existence.

POEYMIRO, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue de la Vieille-Draperie, 4.)

POINTIS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement. (Place du Caire, 33.)

POIRSON (*F.-A.*), O. ✻, Membre de l'Académie R. de Médecine (section de médecine opératoire); chirurgien de l'hôpital du Gros-Caillou et 1er consultant des écoles militaires; né, en 1779, à Lamarche (Vosges); reçu docteur à Paris en 1814. (Rue St-Dominique-St-Germain, 55.)

M. Poirson est un de nos plus anciens chirurgiens militaires. Attaché en 1801 ou 1802, d'abord comme chirurgien sous-aide titulaire à l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut ensuite promu au grade d'aide-major dans les dragons de la garde impériale, et fit avec ce corps les campagnes de 1808, 1810 et 1811 en Espagne, et celle de 1809 en Allemagne; puis, il passa dans le cinquième régiment des tirailleurs de la garde, qu'il suivit dans les campagnes de 1812, 1813 et 1814.

Licencié avec l'armée, M. Poirson s'empressa de prendre le titre de docteur. A la rentrée de Napoléon, il reprit son grade de chirurgien-major dans les tirailleurs de la garde et fit avec lui la campagne de 1815. A la chute de l'empire, il entra dans la garde royale, et passa en 1824 à l'hôpital de la garde, puis en 1830, à l'hôpital du Gros-Caillou, dont il fut nommé chirurgien en chef en 1831, et où il fut appelé aux fonctions de chirurgien principal en 1836. Dans le cours de ces quarante-trois ans de service, M. Poirson a donné des preuves de zèle et de savoir; il a fait insérer dans les journaux de médecine plusieurs mémoires, un entre autres sur le *choléra* et son traitement.

POISEUILLE (*Jean-Louis-M.*) ✻, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et de physiologie); professeur de physique expérimentale et lauréat de l'Institut; né à Paris en 1799; reçu docteur également à Paris en 1828. (Rue Bleue, 6, de 7 heur. à 10.)

Toutes les personnes qui suivent le mouvement de la science et se tiennent au courant de ses progrès, savent que M. Poiseuille s'occupe particulièrement de physiologie et surtout de physiologie expérimentale. Les connaissances profondes qu'il a en physique lui rendent l'étude de cette science facile et expliquent les nombreux et honorables succès qu'il y a déjà eus.

En effet, l'Académie des sciences lui a décerné en 1819 une médaille d'or pour un *Mémoire sur la force statique du cœur et sur l'action des artères*, et pour avoir employé un instrument ingénieux et gradué, propre à introduire dans la mesure du phénomène de la circulation une précision plus rigoureuse que par les procédés mis jusqu'alors en usage. En 1831, ses *Recherches sur le cours du sang dans les veines* ont aussi été couronnées par l'Institut. (Voir le Journ. univers. de médecine de 1833.) De semblables *Recherches sur les causes du mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires* ont été publiées par lui en 1 vol. in-4° avec 6 planches. Il a lu à l'Académie R. de médecine pour sa candidature, et depuis sur son admission qui date seulement de 1842, divers mémoires qui ont répondu à l'opinion qu'avaient donnée de lui ses autres travaux, dont nous regrettons de ne pouvoir faire ici que la simple énumération.

PORCHERON, OFFICIER DE SANTÉ, reçu à Paris en 1829. (Rue Montorgueil, 51.)

PORRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en [illegible]. (Rue de Lille, 7, de midi à 3 heur.)

PORTALÉS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1826. (Rue Neuve-St-Martin, de 1 heur. à 3.)

POTERIN DU MONTEL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1841 ; médecin adjoint du 4e dispensaire. (Rue de Lourcine, 84.)

POTIER (*Amédée*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821. (Rue Saint-Dominique, 45, de midi à 2 heur.)

POTTIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827 ; médecin de l'octroi de Paris. (Place Bellechasse, 23, de 4 à 5 heur.)

POUGET (*Amand*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue Ventadour, 5, mardi, jeudi et samedi, de midi à 2 heur.)

POUGET (*Augustin*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue du Cloître-Saint-Jacques, 3, de 3 heur. à 4.)

POULLAIN-DUBOURG, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838. (Rue de Sorbonne, 3, de 10 heur. à midi.)

POULTIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838. (Rue de Lancry, 23, de 11 heur. à 1.) — Si les études de cet honorable confrère ont été aussi fructueuses qu'elles ont été longues, il a dû se présenter bien avantageusement dans la pratique, car nous l'avons connu élève en 1816 et 18, conséquemment plus de vingt-cinq ans avant sa réception au titre de docteur.

POUMET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Rue Montmartre, 148, de 11 heur. à 1.)

POUMIÈS DE LA SIBOUTIE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1815. (Rue du Dragon, 21, de 3 heur. à 4.)

POURCELOT, OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1833. (Rue Montorgueil, 51.)

POURRAT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue des Canettes, 11, de midi à 2 heur.)

POUZIN ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue Saint-Claude, au Marais, 1, de 11 heur. à midi.)

POYER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839; chirurgien aide-major de la garde municipale. (Caserne Mouffetard.)

PRESSAT père ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1807. (Faubourg Saint-Antoine, 333.) — N'exerce plus.

PRESSAT fils, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. — Dirige, comme successeur de son père, une maison de santé spécialement consacrée aux aliénés, et située faubourg St-Antoine, 333. — Nous ne connaissons rien du père ni du fils; nous croyons seulement que leur maison de santé, qu'on dit d'ailleurs bien tenue, n'a pas toujours été destinée aux maladies mentales, car on sait que Mallet, qui certes n'était pas fou, y était renfermé lorsqu'il conspira contre Napoléon, et qu'il en sortit pour aller frapper le coup qui mit l'empire en péril.

PROST, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819. (Rue Saint-Lazare, 22, de midi à 1 heur.) — M. Prost est le neveu de Prost, l'auteur de la *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps* (2 vol. in-8°, 1804); ouvrage qui précéda les travaux de Broussais, pour l'explication du rôle que joue la muqueuse gastro-intestinale dans un grand nombre de maladies aiguës, et qui prépara ainsi le triomphe de la médecine dite physiologique, sans que son auteur reçût la moindre part de la gloire qui résulta de ce triomphe.

PRUS (*René*), Membre de l'Académie R. de Médecine (section de pathologie médicale); médecin de la Salpêtrière, et

secrétaire général de la Société de Médecine. (Rue Jacob, 21 bis, de midi à 1 heur.)

M. Prus est un des praticiens qui, au début et même dans la plus belle période de la doctrine physiologique, en combattirent les dogmes et les principes avec le plus de chaleur. Les principaux ouvrages qu'il publia à cette occasion, après plusieurs articles de journaux, sont : un travail intitulé *De l'irritation et de la phlegmasie, ou nouvelle Doctrine médicale* (1 vol. in-8°, 1825). — *Recherches sur la nature et le traitement du cancer à l'estomac* (1 vol. in-8°, 1828). Ces travaux et son titre de secrétaire de la Société de Médecine, qui comptait parmi les membres de l'Académie un grand nombre de ses dévoués, devaient être, aux yeux de l'illustre assemblée, des titres d'une orthodoxie qui le désignaient depuis long-temps au suffrage de ces messieurs. Depuis son admission, M. Prus a déjà fait quelques rapports qui montrent le désir de se rendre utile à ses collègues. Nous regrettons cependant qu'il ne nous ait pas mis à même de connaître ses autres travaux ; leur énumération empêcherait probablement certaines gens de soutenir que, si l'Académie n'avait pris pour guide que les titres essentiellement scientifiques dans le choix qu'elle a fait parmi les candidats au nombre desquels il se trouvait inscrit, il eût bien pu ne pas être l'élu.

PUCHE (*Pierre-Paul*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin de l'hôpital du Midi (vénériens); inspecteur-adjoint des eaux minérales de Paris, etc. ; né à Paris en 1799 ; reçu docteur à Montpellier en 1823. (Boulevart Bonne-Nouvelle, 8, de 1 heure à 4.)

M. Puche est un praticien modeste, qui s'occupe avec un zèle éclairé de l'étude des maladies spécialement rassemblées dans le service qui lui est confié, et sur lesquelles il a publié plusieurs importans mémoires ; entre autres, dans le Journal des Connaissances médico-pratiques, en 1834, sur l'*hydrochlorate d'or et de soude* ; — en 1838, sur le *bi-iodure de mercure*, et sur l'*iodhydrargyrate de potassium contre la siphilis* ; — en 1840. *De la*

non-transformation du calomel en sublimé corrosif dans l'estomac, même lorsqu'il s'y trouve en contact avec des chlorures alcalins; — *Observation de siphilis déterminée par une piqûre de sangsue*. Il a aussi communiqué au même recueil, en 1839, une judicieuse notice sur le *danger de cultiver les plantes vénéneuses dans les jardins*.

PUEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840; médecin du bureau de bienfaisance du 9e arrondissement. (Rue Saint-Antoine, 164, de 11 heur. à midi.)

PUYOO, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 21, de midi à 2 heur.)

PUZIN (*J.-Bapt.*) ✠, Docteur en médecine; chirurgien-major de la garde nationale à cheval, et ex-chirurgien-major des gardes-du-corps; né à Vienne (Isère) en 1775; reçu docteur à Paris en 1809 (ayant déjà un certificat de capacité, délivré, dès 1797, par la Faculté de Montpellier. (Rue des Batailles, 5, de 11 heur. à 1.)

M. le docteur Puzin est non seulement connu par la maison de santé qu'il a fondée et qu'il dirige depuis 1809, rue des Batailles, à Chaillot; mais encore par ses beaux états de services comme chirurgien militaire. Reçu au concours en 1791, élève de l'hôpital militaire de Grenoble, il passa, quelques années après, toujours au concours, élève payé et chef de clinique de l'École de santé de Montpellier, et fit toutes les campagnes de la révolution. Nommé chirurgien-major des gardes-du-corps en 1814, il en remplit les fonctions jusqu'en 1830, et fut nommé à cette époque au poste honorable de chirurgien-major de la garde nationale à cheval, qu'il occupe encore aujourd'hui. M. Puzin a été retraité comme chirurgien principal, après 32 ans de service. Il compte de beaux faits de pratique, et a été chargé de la partie bibliographique du Journal de Médecine pratique.

QUÉNOT, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg; mé-

decin-adj. à l'hôpital du Gros-Caillou et à la prison des Madelonnettes. (Rue du Petit-Lion-St-Sulpice, 9. de midi à 1 heur.) — Fondateur-rédacteur, avec M. Wahu, du Répertoire du progrès médical, très bon recueil mensuel qui donne le résumé des principaux mémoires qui paraissent dans les journaux de médecine, de chirurgie et de pharmacie, tant à l'étranger qu'en France.

QUESNEVILLE, DOCTEUR EN MÉDECINE-PHARMACIEN, reçu docteur à Paris en 1834. (Rue Jacob, 30.)

M. Quesneville est le fils du successeur de l'illustre Vauquelin et dirige aujourd'hui avec succès la pharmacie que son père avait su maintenir à un rang digne de son fondateur. M. Quesneville, bien que reçu médecin, n'exerce que la pharmacie et se livre à l'exploitation en grand des produits chimiques. On lui doit plusieurs découvertes importantes, entre autres des *Extraits inodores de Barèges,* qui remplacent avantageusement toutes les eaux sulfureuses. On trouve chez lui des pharmacies complètes pour les médecins, des collections de produits chimiques, etc. M. Quesneville est directeur-propriétaire de la *Revue scientifique* destinée à faire connaître mensuellement le mouvement des sciences exactes dans les régions élevées.

R

RACIBORSKI, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834; ancien chef de clinique de la Faculté. (Rue de la Planche, 20, de 4 heur. à 5.)

M. Raciborski, comme son nom l'indique, est encore un des enfans de la malheureuse Pologne qui sont venus chercher sur la terre hospitalière de la France un abri contre les persécutions auxquelles leur mère-patrie est en butte depuis le moment où elle a cherché à briser ses chaînes. Livré à l'étude de la médecine, il s'y est surtout distingué en remportant un grand nombre de

prix, et publiant plusieurs ouvrages dans lesquels on reconnaît généralement un homme perspicace et érudit, un observateur sagace et scrupuleux.

Les prix qu'a remportés M. Raciborski sont les suivans : en 1838, une médaille de 400 fr. pour un mémoire adressé à l'Académie au concours sur la menstruation ; — en 1840, le prix dit de Portal, pour un mémoire sur le système veineux ; — médaille de 1,200 fr., même année, prix de l'Académie pour un mémoire adressé au concours sur la physiologie de la menstruation et ses rapports avec les différentes maladies (partagé avec M. Brière de Boismont) ; — En 1841, médaille pour un travail (en commun avec le docteur Henroz), sur la curabilité de la phthisie pulmonaire.

Les ouvrages de M. Raciborski sont : *Essai sur les tumeurs ou concrétions stercorales ;* thèse inaugurale qui a été plusieurs fois honorablement citée par MM. Piorry, Roche, etc. — *Nouveau Manuel complet d'auscultation et de percussion*, 1 vol. in-18, 1835 ; — *Précis pratique et raisonné de diagnostic*, contenant l'inspection, la mensuration, la palpatation, etc., 1 vol. in-18, 1837. — *Histoire des découvertes relatives au système veineux*, envisagé sous les rapports anatomique, physiologique, pathologique et thérapeutique, depuis Morgagni jusqu'à nos jours, in-4° de 214 pages, 1844. *De la puberté et de l'âge critique chez la femme*, au point de vue physiologique, hygiénique et médical, et de la *Perte périodique chez la femme et les mammifères*, ouvrage présenté au concours de l'Institut pour le prix de physiologie, grand in-12 de 520 pages, 1844. Ce livre est la première partie d'un ouvrage complet que l'auteur est sur le point de publier en plusieurs parties successives sur les maladies des femmes.

RAIGE-DELORME, Docteur en médecine, bibliothécaire-adjoint de la Faculté ; collaborateur-fondateur des Archives générales et du Dictionnaire de médecine ; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue des Beaux-Arts, 8.) — S'occupe principalement

de diriger la rédaction des Archives, auxquelles il fournit d'excellens articles de fond ; a coopéré avec M. Ollivier d'Angers à la publication du Dictionnaire historique de médecine de M. Dézeimeris ; possède une grande érudition médicale, et a une obligeance que les personnes qui fréquentent la bibliothèque de l'école mettent souvent à profit.

RAIMOND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue du Cherche-Midi, 42, de 3 heur. à 5.)

RAMANGÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue St-Martin, 164, de 11 heur. à midi.)

RAMON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818; chirurgien-adjoint de la maison R. de Charenton. (Maison des bains à Charenton, de 1 heure à 2.) — M. Ramon a consacré toute sa carrière médicale au bien-être de la maison dont il se trouve, après bientôt trente ans des plus honorables services, tout simplement chirurgien-adjoint. Est-ce là de la justice? Ceux qui ont été à même d'apprécier l'étendue de ses connaissances, son dévoûment pour les malheureux que renferme cet asile, répondent hardiment non.

RAMPON (*Franç.-Henri*), Docteur en médecine-oculiste, reçu à Paris en 1837 ; né à Aurillac (Cantal) en 1807. (Rue de la Michodière, 11, de midi à 1 heur.)

Ancien chirurgien militaire, M. Rampon a débuté dans cette carrière en 1829 par le titre d'élève au Val-de-Grâce. L'année suivante il a fait comme sous-aide la campagne d'Afrique ; puis, à sa rentrée en France, il a été successivement chargé en chef du service chirurgical de l'hôpital du Lazareth de Marseille, et attaché aux hôpitaux de Toulon, de Lille et de Calais. Désirant se livrer exclusivement à la pratique de l'ophtalmologie, il a marqué son entrée dans cette spécialité par un mémoire sur l'emploi des *préparations iodurées* dans les maladies des yeux.

RATHEAU, Docteur en médecine, agrégé libre de la Faculté; reçu docteur à Paris en 1812. (Rue du Cherche-Midi, 16, de 11 heur. à midi.) — Nous est complètement inconnu.

RATIER (*Félix-Séverin*), Docteur en médecine; médecin du collége Rollin, et directeur-fondateur d'une école préparatoire à l'étude de la médecine; né en 1797; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue de l'Arbalète, 25, de 10 heur. à midi.)

Ancien interne des hôpitaux, M. Ratier a publié les écrits suivans : *Essai sur l'éducation physique des enfans*, couronné par la Société R. de Bordeaux, broch. in-8°, 1821; — *Nouvelle médecine domestique;* c'est une édition commentée de celle de Buchan, 2 vol. in-8° de 1825 à 1826; — *Traité élémentaire de matière médicale*, 2 vol. in-8°, 1829; — *Coup d'œil sur les cliniques médicales de la Faculté et des hôpitaux civils de Paris*, in-8°, 1831; — *Formulaire pratique des hôpitaux*, 1 vol. in-18, 1832, 4e édition; — *Traduction du Traité de médecine de Celse*, qu'il a faite avec M. Fouquier dont il a été l'interne et même le chef de clinique à la Charité; — *Quelles sont les mesures de police médicale les plus propres à arrêter la propagation de la maladie vénérienne*, 1837; — *Application de la méthode ectrotique au traitement des symptômes primitifs de la maladie vénérienne;* — Des notices dans le Journal général de médecine, les Archives, le Dictionn. de médecine et chirurgie pratiq., etc.

RATIER (*Léon*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue du Sabot, 5, de 3 heur. à 5.) Élève et ami de M. Ricord.

RAULIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 28, de 11 heur. à midi.)

RAYER (*P.*) O. ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section de thérapeutiq. et d'hist. natur. médic.); membre de l'Institut (section d'économie rurale et d'art vétérinaire); médecin de l'hôpital de la Charité et consultant du roi; né aux envi-

rons de Caen en 1792 ou 1793; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue de Londres, 14, de 1 heure à 3.)

M. Rayer est aujourd'hui un des praticiens les plus occupés de Paris. Sa clientèle se compose en grande partie des sommités de notre aristocratie financière; et, bien que le choix de ces messieurs, en matière de science, ne soit pas une preuve irréfutable de mérite de celui qui en est l'objet, on ne peut disconvenir qu'il ne soit un des hommes qui de nos jours ont le plus fait pour la science. Son titre de médecin du riche Aguado, qu'on croit lui avoir ouvert la voie de la fortune, a pu être pour lui une occasion de succès, mais la publication d'ouvrages qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que notre époque a produit de plus remarquable, en a été la véritable cause.

M. Rayer a d'abord été un élève distingué des hôpitaux de Paris et de l'école pratique, aux concours de laquelle il a été plusieurs fois vainqueur. Soutenu dans le début de sa carrière par M. Duméril, il s'est rangé de bonne heure sous la bannière des partisans de l'anatomie pathologique et se trouva par là complètement à l'abri des illusions de la médecine physiologique. Il paraîtrait que ses premières vues aient été pour le professorat; du moins nous croyons nous rappeler qu'il se présenta au premier concours de l'agrégation et qu'il ne pût se faire inscrire pour des raisons qu'on a honte de rapporter : parce qu'il s'était lié à une famille protestante. Quoi qu'il en soit, il ne se présenta, que nous sachions, à aucun autre concours; il n'en est pas moins arrivé aux hôpitaux, et n'en fait pas moins une brillante carrière. Il a publié les ouvrages suivans :

Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique, in-8°, 1818.—*Histoire de l'épidémie de suette miliaire qui a régné en* 1821 *dans les départemens de l'Oise et de Seine-et-Oise*, in-8°, 1822, ouvrage qui offre le tableau le plus complet qu'on ait tracé de cette maladie, et figure parmi les ouvrages les plus classiques. — *Rapport sur l'origine, les progrès, la propagation par voie de contagion, et la cessation de la fièvre jaune qui a régné en* 1821 *à Barcelone*, traduit de l'espagnol, in-8°, 1822. — *Traité théori-*

que et pratique des maladies de la peau, 3 forts vol. in-8°, accompagnés d'un atlas de 26 planch. grand in-4°, 2° édition. — *Traité des maladies des reins*, étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec les maladies des urétères, de la vessie, de la prostate, de l'urètre, 3 forts vol. in-8°, de 1837 à 1838, et 12 livraisons contenant chacune 5 planches grand in-folio, gravées ; — *De la morve et du farcin chez l'homme*, in-4°, fig. coloriées, 1837.—En 1833, l'Académie lui a décerné une médaille pour des recherches sur le choléra.

M. Rayer a long-temps suivi les séances de l'Académie avec assez de régularité; mais depuis quelques années on l'y voit rarement; elle lui doit diverses communications importantes et plusieurs intéressans rapports. C'est à lui que revient tout le mérite de la savante discussion que la transmissibilité, si déplorablement avérée, de la morve du cheval à l'homme, a fait naître il y a quelque temps ; il s'y est montré observateur exact, clinicien perspicace et habile logicien. Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, M. Rayer appartient à l'Institut comme membre non pas de la section de médecine, mais de celle d'économie rurale. Cela peut paraître étonnant au premier abord, mais voici le fait. Lorsque M. Andral se présenta pour prendre la succession de Double, il rencontra un adversaire redoutable dans M. Rayer. Il paraîtrait alors que les amis de M. Andral, pour lui aplanir toute difficulté, offrirent à ceux de M. Rayer de le faire passer sans contestation au fauteuil alors vacant dans la section d'économie rurale s'il voulait abandonner ses prétentions à celle de médecine. Ce qu'il accepta, convaincu qu'une fois de la maison la première place à sa convenance ne pourrait lui échapper. Où est le mal en vérité ? Par quelque porte qu'il entrât, n'était-il pas digne d'y figurer? oui. Et bien c'est là le point essentiel.

RAYMOND, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Boulevart du Temple, 27, de 11 heur. à midi.)

RAYMOND-BARIÉ, Officier de santé-dentiste, reçu en 1835. (Rue Montmartre, 167.)

RÉCAMIER (*J.-C.-A.*) ✻, Ex-professeur a la Faculté et au collége de France; Membre de l'Académie R. de Médecine; médecin de l'Hôtel-Dieu, reçu docteur à Paris en 1799. (Rue du Regard, 1, de 1 heur. à 3.)

M. Récamier, il faut en convenir, est un de nos praticiens les plus connus. Mais cet avantage, le doit-il aux services qu'il a rendus à l'art? Il est permis d'en douter; car lorsqu'on fait la revue rétrospective de tout ce qui a été fait en faveur de cet art depuis le commencement de ce siècle, on ne trouve pas grand chose qui lui soit propre. Otez en effet les 2 volumes qu'il a publiés en 1829 sous le titre de : *Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique simple et combinée*, et dont il a donné une nouvelle édition en 1825, suivie de *Notes sur les forces et la dynamtérie vitales, etc.*; puis, quelques articles fournis soit à la Revue médicale, soit à divers autres recueils, l'emploi qu'il a un des premiers fait parmi nous du spéculum, et vous aurez fait, à très peu de choses près, tout l'inventaire de son bagage scientifique.

Mais en revanche, M. Récamier a voulu jouer un rôle en politique. Lancé dès son début dans une certaine fraction de l'aristocratie impériale, il s'est jeté à corps perdu dans la restauration et a surtout embrassé avec une déplorable chaleur les idées ultramontaines qui ont signalé ses dernières années. Nommé sous l'influence de ces idées professeur à la Faculté et au collége de France, il refusa, sous le nouvel ordre des choses, de prêter le serment exigé, à tort ou à raison, mais légalement obligatoire, et se posa en persécuté. Qu'a perdu la science à cette retraite annoncée par les sacristains du noble faubourg comme une calamité publique? Pas grand chose, dirons-nous encore, car, à part certains éclairs d'érudition scolastique dont il semait ses leçons, ses cours n'ont jamais été qu'un assemblage d'idées mal assorties, d'opinions

exagérées dépourvues de tout lien qui pût leur donner l'apparence d'une doctrine. Laissons donc M. Récamier faire des vœux pour un règne à tout jamais passé et invoquer autre chose que les bienfaits de la science pour le salut de ses malades; remercions-le de l'usage qu'il a répandu parmi nous du spéculum, pourvu toutefois qu'il l'emploie à quelque chose de plus rationnel que l'extirpation de la matrice, et souhaitons, pour sa réputation de praticien, qu'il vienne lire à l'Académie quelque chose de plus sérieux que les communications qu'il y a faites, il y a deux ou trois ans, sur la nécessité des lavemens et la manière de préparer les cataplasmes.

RAYNAUD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue St-Bernard-St-Antoine, 13, de 11 heur. à midi.)

RECURT, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1822. (Faubourg St-Antoine, 213, de 11 heur. à 1.) — Praticien honnête, instruit et sincèrement dévoué à sa profession; mais moins connu comme médecin que par ses opinions démocratiques qu'il a fait éclater en plusieurs occasions. Il jouit dans son quartier de l'estime et de la considération publiques.

REGNART, Docteur en médecine-dentiste, né à Reims en 1780, reçu à Paris en 1810. (Rue Dauphine, 32.)

M. Regnart est généralement regardé comme un des dentistes les plus habiles de notre époque, et ce qu'il y a de flatteur pour lui, c'est que ses confrères, dont un grand nombre s'honorent d'avoir été ses élèves, sanctionnent ouvertement la haute opinion que le public a de lui. Aussi prudent médecin que bon opérateur, M. Regnart a attaché son nom à un mode de plombage dentaire, qui est encore aujourd'hui le plus ordinairement employé : c'est le métal dit de d'Arcet, qu'il a rendu plus fusible en lui ajoutant un dixième de mercure. Le mémoire dans lequel en sont développés les avantages a été imprimé en 1818.

M. Regnart a encore publié dans une série de lettres insérées dans la Gazette des Hôpitaux de 1840, une très ingénieuse

dissertation sur la *carie dentaire*, qu'il considère tout simplement comme le résultat d'une décomposition chimique de la substance dentaire occasionnée par les acides qui se dégagent soit des humeurs buccales, soit des substances alimentaires qui séjournent autour des dents. Il appuie cette opinion sur ce fait principal, que si une personne, portant une pièce de denture artificielle, la conserve encore dans sa bouche quoiqu'altérée, la dent véritable qui la touche se décompose comme elle par un phénomène d'altération qui n'est que la carie. Il puise un autre argument dans cet autre fait, que lorsque pour fixer des pièces on se sert de cordonnets, s'imprégnant de salive et se couvrant de particules alimentaires, ils deviennent pour la dent une cause de carie dont les limites sont tracées par le fil lui-même. On a objecté à M. Regnart deux choses : d'abord que la carie commençait ordinairement par l'intérieur de la dent, ensuite que des dents, surtout les dents de sagesse, sortaient très souvent cariées.

RÉGNART fils (*Félix*), OFFICIER DE SANTÉ-DENTISTE, reçu en 1832, demeurant depuis peu rue Dauphine, 27, est, autant que nous pouvons croire, le fils de M. Regnart-Bruno qui a long-temps habité la place Taranne; mais il n'a rien de commun avec M. Regnart, auquel nous avons consacré la précédente notice.

REGNAULD aîné (*Romain*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828; né dans le département du Calvados. Médecin de l'administration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. (Rue Montholon, 13 bis, de midi à 2 heur.) — Cet honorable confrère est depuis près de dix-huit ans attaché au bureau de bienfaisance de son arrondissement, dont il a été pendant dix ans commissaire, quatre années médecin-adjoint, et dont il est titulaire depuis quatre ans. Il a la médaille du choléra.

REGNAULD jeune, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Place St-Antoine, 5, de midi à 2 heur.)

REGNIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1829; médecin du bureau de bienfaisance du 11ᵉ arrondissement. (Rue Cimetière St-André, 3, de 4 heur. à 5.)

REIS (*Paul*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822; né à Paris en 1801. (Rue de la Ferme-des-Mathurins, 50, de midi à 2 heur.)

M. Reis a soutenu sa thèse inaugurale sur la *Fièvre dite essentielle inflammatoire*, dans un moment où il y avait du mérite à hasarder en présence des professeurs de notre école des opinions qui n'étaient pas complètement les leurs. Depuis, il a publié un mémoire de physiologie sur les *Sympathies, considérées dans les différens appareils organiques*. Il vient de faire paraître sur l'*Allaitement maternel* un ouvrage (1 vol. in-8°) dans lequel est traité à fond tout ce qui tient à cette importante question, et qui renferme des principes dont les médecins pourront faire leur profit aussi bien que les gens du monde On trouve aussi de lui un mémoire sur l'emploi de l'extrait d'airille myrtille dans la diarrhée, inséré dans le numéro d'avril du journal de M. Beau.

RENAULDIN (*Léopold-Jos.*) ✠, MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique et de police médicale); médecin de l'hôpital Beaujon et consultant du Roi; né à Nancy en 1775; reçu docteur à Paris en 1802. (Rue des Petits-Champs, 73, de midi à 2 heur.)

Homme à caractère élevé, praticien aussi habile que prudent et littérateur distingué, M. Renauldin est un des médecins dont peut et doit se glorifier la génération médicale qui précède celle qui est aujourd'hui dans la force de l'âge. On lui doit plusieurs travaux importans, par exemple un *Traité de diagnostic médical*, traduit de l'allemand de Dressig, 1 vol in-8°, 1804; — Un *Mémoire sur le diagnostic de quelques maladies organiques du cœur*, journal de Corvisart, 1806; — Des articles dans la Biographie universelle et dans divers journaux de médecine. Mais ce qui a véritablement établi la réputation de M. Renauldin,

c'est l'introduction qu'il a donnée au grand Dictionnaire des Sciences médicales.

Ce magnifique morceau, qu'on a trop aisément oublié, suivant nous, et qui est aujourd'hui comme étouffé sous le poids des innombrables productions qu'ont vues éclore les trente années qui viennent de s'écouler, auxquelles il a pour ainsi dire ouvert la marche, est en effet le résumé le plus précis, le mieux écrit et le plus savamment raisonné qu'on ait donné des progrès de la médecine depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Aussi a-t-il puissamment contribué au succès de l'ouvrage en tête duquel il se trouve placé et où on le lit encore aujourd'hui avec plaisir. M. Renauldin, malgré son âge, que rien d'ailleurs ne fait pressentir, est un des membres les plus exacts de l'Académie; il y prend assez souvent la parole, et tout ce qu'il dit est écouté avec attention et respect.

RENAULT, Membre de l'Académie R. de médecine, vétérinaire; directeur de l'école d'Alfort; professeur de clinique et de médecine opératoire (à Alfort). — Fils d'un modeste mais honorable vétérinaire de Pontoise, M. Regnault est un de nos praticiens les plus distingués. Son art lui est redevable de plusieurs écrits, parmi lesquels on cite surtout un *Traité du javart cartilagineux*, 1 vol. in-8° avec fig., 1831; — Un mémoire avec observations cliniques sur une des causes les plus fréquentes de la *Gangrène traumatique* chez les animaux domestiques, in-8°, 1838.

RENAUT (*Eugène*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834; médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement. (Rue Bonne-Nouvelle, 3, de midi à 2 heur.)

RENOUARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1831. (Rue des Martyrs, 4, de midi à 2 heur.

REQUIN (*Achille-Pierre*) ※, Docteur en médecine, agrégé à la Faculté; médecin des hôpitaux (Hôtel-Dieu annexe);

né à Lyon en 1803; reçu docteur en médecine à Paris en 1829. (Place Bréda, 12, de 11 heur. à midi.)

M. Requin est un homme de science, mais un homme qui s'attache surtout à prendre dans cette science ce qu'elle a de véritablement utile et de plus immédiatement applicable. Formé de bonne heure à l'expérimentation clinique par la fréquentation des hôpitaux, il a puisé dans l'exemple de M. Chomel, et autres praticiens distingués, dont il a raison de s'honorer d'avoir été l'élève, le goût du doute et de l'observation.

M. Requin a publié, indépendamment de sa thèse inaugurale, soutenue sous le titre modeste de *Quelques propositions de philosophie médicale*, un très grand nombre de mémoires, parmi lesquels on remarque surtout une notice savamment écrite sur la *Ville de Naples;* — plusieurs articles d'anatomie, de physiologie et d'hygiène dans l'encyclopédie du XIXe siècle, et dans la Gazette médicale. — Il a rédigé tout le troisième volume des leçons de M. Chomel, qui est consacré au *Rhumatisme et à la goutte*, et qu'il a enrichi d'une foule de notes et d'observations qui lui appartiennent en propre. — Il a professé avec distinction à l'Athénée l'hygiène et la physiologie, de 1829 à 1832; il a concouru quatre fois pour l'Ecole, et a été présenté plusieurs fois à l'Académie, entre autres pour la section d'hygiène et de médecine légale.

Les thèses qu'a soutenues M. Requin à l'occasion de ses concours pour le professorat : en 1831 pour la chaire de physiologie; en 1837 pour la chaire d'hygiène; en 1839 pour la chaire de thérapeutique; en 1840 pour la chaire de pathologie interne, ont pour sujets : la première, les *Généralités de la physiologie, plan et méthode à suivre dans l'enseignement de cette science;* la deuxième, l'*Hygiène de l'étudiant en médecine et du médecin;* la troisième, les *Purgatifs et leurs principales applications;* enfin la quatrième, les *Prodrômes dans les maladies*. Elles portent le cachet irrécusable d'un talent capable de se prêter aussi bien aux discussions théoriques qu'à l'exposé rigoureusement exact et minutieusement détaillé des faits qui sont du ressort essentiel de la pratique. Les diverses

épreuves de M. Requin, dans ses divers concours, ont pleinement justifié le choix honorable qu'avait fait de lui la Faculté en lui confiant, en 1836, la suppléance du cours d'hygiène, professé alors par Desgenettes, et en 1838, celle du cours de thérapeutique. — M. Requin publie dans ce moment des *Élémens de pathologie médicale*, dont il n'a encore paru que le premier volume, qui traite des généralités de la pathologie générale, des vices de proportion du sang, des hypérésies, des hémorragies, des inflammations cutanées et muqueuses.

RÉVEILLE-PARISE ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie chirurgicale); reçu docteur à Paris en 1816. (Rue du Dragon, 21, de 10 heur. à midi.)

Cet honorable académicien est aujourd'hui plutôt écrivain que praticien. Les beaux articles de philosophie médicale et les éloges historiques que contient de lui depuis quelques années le feuilleton de la Gazette médicale de Paris, lui assurent un rang distingué parmi les plus spirituels critiques de l'époque. Il suit assez régulièrement les séances de l'Académie, mais il parle rarement. On a de lui : *Hygiène oculaire*, in-12, 1816, 2e édition. — *Examen de pathologie* ou choix de questions et de réponses sur cette partie de la médecine. — De l'*Eclectisme en médecine*, broch. in-8°, 1837. — *Mémoire sur l'existence et la cause organique du tempérament mélancolique*, in-8°, 1831. — *Guide pratique des goutteux et des rhumatisans*, in-8°, 1837. — *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, ou recherches sur le physique et le moral, les habitudes, les maladies et le régime des gens de lettres, artistes, hommes d'états, 2 vol. in-8°, 3e édition, 1839. — Quelques mémoires et plusieurs rapports lus à l'Académie.

REY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Meslay, 32, de 10 heur. à midi.)

REY DE JOUGLA, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue du Bac, 106.) — M. Rey de Jougla est encore un

des praticiens qui, à l'exemple des Giraudeau, Charles Albert, Bénec, Belliol, trouvent que Guy-Patin avait raison quand il disait : *OEgri sum decipiendi varietate, novitate et multiplicitate medicamentorum.* Son affaire, à lui, c'est la *médecine chimique*, dont il fait l'éloge dans des libelles portant cette suscription : « Guérisons radicales de maladies désespérées ou réputées incurables » par dix, quinze ou vingt médecins célèbres, » et commençant par ces mots prophétiques : « La chimie est appelée à régénérer » le monde. » Il ajoute plus loin : « Désormais on ne dira plus » qu'une maladie chronique est un ennemi avec lequel il faut » vivre, puisqu'il suffit de quelques cuillerées de ma potion (po- » tion chimique, bien entendu) pour en arrêter les progrès et » souvent en opérer la guérison presque immédiate. » — Ce qu'il y a de malheureux dans tout cela, c'est d'abord que le peuple use ses ressources à de pareilles promesses; ensuite qu'il perd pour se guérir un temps précieux, et n'en revient souvent que trop tard aux moyens rationnels.

RIBAIL (*Jean*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839; professeur particulier de petite chirurgie. (Rue de la Harpe, 82, de 1 heure à 3.) — M. Ribail fait, depuis quelque temps, des cours de petite chirurgie, de bandages, d'appareils de pansemens, fractures, luxations, et chirurgie dentaire, qui sont de la plus grande utilité pour les élèves, principalement pour ceux qui n'ont pas fait de services dans les hôpitaux. Nous ne croyons pas qu'il soit l'auteur d'un *Essai sur l'épilepsie*, publié en 1830; mais nous avons lu la partie de sa thèse inaugurale, consacrée aux *fractures du tibia*, et nous pouvons affirmer qu'il est difficile d'exposer avec plus de méthode et une plus judicieuse critique, tout ce qui se rattache à cette importante question, tant sous le rapport pathologique que sous le point de vue thérapeutique.

RIBES père (*François*) O. ✻, MEMBRE DE L'ACADMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie et de physiologie); ex-médecin

en chef de l'hôtel des Invalides; né à Bagnères-de-Bigorre en 1774 ou 75; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue de Las-Cases, 16, de 11 heur. à midi.)

M. Ribes forme aujourd'hui, avec MM. Bretonneau, Duméril, Husson, Renauldin et Therrin, tout ce qui reste des hommes laborieux qui, lorsque le torrent révolutionnaire eût entraîné tous les corps savans, se réunirent à notre immortel Bichat pour fonder la Société médicale d'Émulation, qui compta depuis, parmi ses membres, tout ce que la France médicale eut et a encore de plus distingué.

Entré dans la médecine militaire en 1792, par l'hôtel des Invalides, sur la présentation de l'illustre Sabatier, il a parcouru si dignement cette honorable mais pénible carrière, qu'il en est peu, de ceux qui l'ont parcourue comme lui, qui puissent se flatter d'avoir donné en toute occasion plus de preuves de zèle et de dévoûment tout à la fois à l'humanité et à la science. Pour le prouver, il suffit de dire, 1° que, dans les vingt-deux années de guerre qui forment la première moitié du temps qu'il a consacré à la médecine militaire, il a pansé les blessés, sur le terrain même et sous la direction de Larrey, dans vingt grandes batailles, dix-sept combats, trois siéges, et au milieu des deux plus grandes épidémies de typhus qui aient frappé sur nos armées; 2° que pendant toutes ces campagnes et dans les momens les plus difficiles, comme depuis, il n'a pas cessé d'instruire de ses leçons et de son exemple les jeunes chirurgiens placés sous ses ordres, et qu'il a publié des travaux dont s'honoreraient ceux qui, de nos jours, croient avoir le plus fait pour les progrès de la médecine. Comment a-t-il été récompensé d'une vie si utilement remplie? Par une mise en retraite qui est venue le frapper, il y a deux ans, avant l'âge, au milieu des Invalides au bonheur desquels il croyait pouvoir se vouer encore long-temps.

M. Ribes, indépendamment de ses trois volumes imprimés, les deux premiers en 1841, et le troisième en 1844, sous le titre de *Mémoires et observations d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de chirurgie*, avec 9 planches, a publié un grand nombre

de mémoires et d'articles dans les Mémoires de la Société médicale d'Émulation, dans les Bulletins de la Faculté, dans les Archives de Médecine, dans la Revue et la Gazette médicales, dans le Journal de Physiologie de M. Magendie, dans l'Encyclopédie méthodique, et le Journal de Leroux et Corvisart. Il a aussi fourni au Grand Dictionn. des Sciences médic. plusieurs articles qu'il avait primitivement composés pour être insérés dans les mémoires de la Société médicale d'Émulation. Parmi ces articles on remarque ceux qui sont consacrés aux *maladies des os maxillaires*, à la *nécrose des os longs*, à la description du *périnée*, de la *pupille*, de la *rate*, des *symphyses*, de l'*opération du trépan*, au mot *vertèbre*, etc. Le dernier écrit de M. Ribes, inséré en août 1842 dans la Gazette médicale de Paris, est une lettre qu'il adresse à ses anciens collègues de la Société médicale d'Émulation, pour leur faire connaître ce qu'il appelle avec raison sa disgrâce, et les mettre à même, par l'exposé de sa vie tout entière, de juger combien il est dans son droit en la croyant peu méritée.

RIBES fils, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824; chirurgien aide-major, et médecin, par quartier, du Roi. (Rue Las-Cases, 16, de 2 heur. à 4.)

RICARD (*Auguste*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue Bourbon-Villeneuve, 11, de 11 heur. à midi.)

RICHARD (*Achille*) ✻, Membre de l'Institut et Professeur a la Faculté (chaire d'histoire natur. médic.), nommé le 22 avril 1831; Membre de l'Académie R. de médecine (section de thérapeut. et d'histoire natur. médic.); examinateur de la Faculté près l'Ecole de pharmacie; né à Paris en 1794; reçu docteur également à Paris en 1820. (Rue d'Enfer, 46, de 10 heur. à midi.)

M. Richard est le fils de Louis-Claude-Marie Richard, que nous avons connu professeur de botanique à la Faculté, et que

les élèves de son temps estimaient beaucoup par la douceur de son caractère, et la publication d'un joli petit livre *sur le fruit*, dont la lecture leur assurait une bonne note au troisième examen d'alors. Il occupe aujourd'hui toutes les places qu'occupait son père, aux succès duquel la célébrité de l'horticulteur du même nom, son oncle, qui créa sous Louis XIV le magnifique jardin du Trianon, pourrait bien avoir aussi un peu contribué.

M. Richard est arrivé à l'Ecole par un concours que l'on dit n'en avoir eu que les apparences. Le fait est qu'il concourut seul, ses compétiteurs s'étant retirés aussitôt qu'ils eurent connaissance de la composition du jury d'examen. Quelle a pu être la cause de leur retraite ? Craignaient-ils que, parmi les juges, il y eût des hommes capables de se laisser dominer par des rapports de parenté ou d'amitié avec M. Richard? Ou bien s'inclinèrent-ils respectueusement devant les droits qu'auraient pu lui donner ses travaux antérieurs? Cette dernière supposition a paru dans le temps être la moins vraisemblable ; on peut en juger par l'exposé de ces titres qui sont :

— En 1819, un volume de *Nouveaux élémens de botanique et de physiologie végétale*, avec fig. ; — un *Formulaire de poche, ou recueil des formules les plus usitées dans la pratique médicale;* — une *Histoire naturelle et médicale de l'Ipécacuanha du commerce*, avec planches ; — une *Monographie du genre hydrocrotyte*. — En 1823, un *Traité de botanique médicale*, 2 vol. in-8°. — M. Richard a été l'un des collaborateurs du Dictionnaire de Médecine en 21 vol., ainsi que du Dictionnaire classique d'Histoire naturelle ; puis éditeur des œuvres de Buffon, publiées par le libraire Baudouin. Enfin il a fait insérer dans le tome IV des Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Paris, une *Monographie des orchidées des îles de France et de Bourbon.*

Ces divers ouvrages, nous en convenons, ne contiennent rien d'absolument nouveau, et sentent une main qui eût pu écrire avec le même succès sur toute autre matière ; car ils ne sont au fond, les uns que l'exposé précis, les autres que le résumé sagement raisonné des connaissances que doit posséder tout homme

qui se dit botaniste. En les publiant, M. Richard a très probablement voulu payer par anticipation une dette à sa position. Cette action lui fait le plus grand honneur. On voit tant de personnes, aujourd'hui surtout, qui ne prennent même pas cette peine et qui pensent qu'il a dû leur suffire de vouloir bien naître pour mériter titres et honneurs, qu'on est forcé d'applaudir ceux qui veulent bien faire quelques efforts pour montrer qu'ils ne sont pas au dessous du rang auquel ils n'ont pu se soustraire. Depuis que M. Richard appartient à l'Ecole, il n'a rien publié de nouveau; il ne vient jamais à l'Académie; nous ne voyons jamais son nom mêlé aux débats que l'intérêt de la science fait naître à l'Institut. Il fait d'ailleurs son cours à l'Ecole avec exactitude et une facilité qui décèle un homme d'esprit.

RICHARD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Taranne, 20, de 10 heur. à 4.)

RICHARD, Officier de santé-dentiste, reçu en 1815. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 37.)

RICHELOT (*G.*) ✠, Docteur en médecine; vice-président de la Société médico-pratique; médecin des dispensaires et des bureaux de bienfaisance; reçu à Paris en 1831; né à Nantes. (Rue Neuve-des-Mathurins, 10, de 1 heur. à 2.)

M. Richelot est le petit-fils par alliance du vénérable M. Jacques, aujourd'hui un des doyens du corps médical, et que nous avons connu un des praticiens les plus dévoués de Paris. Obligé, depuis son entrée dans la famille de M. Jacques, de diriger plus particulièrement ses vues du côté de la médecine-pratique, pour laquelle ses premiers travaux dénotaient d'ailleurs un penchant, il a enrichi notre littérature médicale de la traduction des œuvres de deux hommes dont s'honore avec raison l'Angleterre (sir A. Cooper et John Hunter), dont il était à désirer que les opinions fussent mieux connues parmi nous.

De ces deux traductions, la première, qui est commune à

M. Richelot et à M. Chassaignac, a paru en 1837, sous le titre d'*Œuvres chirurgicales complètes d'Astley Cooper*, avec des notes, etc., 1 fort vol. in-8°; — la seconde, qui est propre à M. Richelot, se compose de 4 vol. gr. in-8°, avec un atlas in-4° de 64 pages, et porte pour titre : *Œuvres complètes de John Hunter*, traduites de l'anglais, avec notes, sur l'édition du docteur J.-F. Palmer. M. Richelot avait publié antérieurement, indépendamment de sa thèse inaugurale qui traite d'une question importante de pathologie médicale (la *phlébite utérine*), plusieurs mémoires dans divers journaux; entr'autres, en 1833, un *Essai sur les propriétés fébrifuges de la salicine* (dans les Archives génér. de médec.), et, en 1835, des *Recherches sur les épidémies de grippe*, qui deviennent si fréquentes parmi nous. Il donne en ce moment (1844) une traduction de l'anglais du *Traité pratique des maladies des yeux* de Mackenzie, chirurgien de l'hôpital ophthalmique de Glascow, avec des notes de M. Laugier, 1 fort vol. in-8°.

RICHET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1844; chirurgien du bureau central (concours de 1844.) — Être reçu la même année docteur et médecin des hôpitaux est assurément débuter avec éclat.

RICORD (*Philippe*) ✻, Docteur en médecine; chirurgien de l'hôpital du Midi ou des Vénériens; né à Baltimore (États-Unis), mais de parens français, en 1800; reçu docteur à Paris en 1826. (Rue de Vaugirard, 34, de 1 heure à 4.)

M. Ricord est aujourd'hui ce qu'était Cullerier l'oncle, il y a une trentaine d'années : le confident et le consolateur des gens qui ont à se plaindre de Vénus, ainsi qu'on le dirait en style de l'empire, un homme dont le nom reste gravé dans l'esprit de quelques épicuriens comme un avis salutaire qui en arrêta plus d'un sur le bord du précipice. Voici quelques unes des phases par lesquelles il a passé pour atteindre cette prééminence qu'on a vainement cherché à lui disputer depuis dix ans qu'il se l'est acquise, et qu'il paraît encore fort disposé à conserver.

Arrivé à Paris sans fortune, en 1819, il concourut deux ans après pour l'internat. Reçu un des premiers, il fut admis dans le service de Dupuytren, puis il passa à la Pitié, et obtint deux secondes nominations à l'école pratique. Docteur et n'ayant pas les moyens de rester à Paris, il se retira à Olivet près d'Orléans; de là vint s'établir à Croüy-sur-Ourq, et abandonna les chances qu'il s'y était préparées d'un beau succès pour venir courir à Paris celles du concours pour le bureau central. L'événement prouva qu'il n'y avait en cela aucune présomption de sa part, puisqu'il obtint la première place sur de nombreux adversaires, parmi lesquels figuraient MM. Laugier, Bérard, Guersand, Monnod. Enfin, en 1831, à la mort du docteur Bard, une place de chirurgien était vacante à l'hôpital du Midi, il fut désigné pour la remplir.

C'est ici que commence pour M. Ricord une ère nouvelle. L'hôpital des Vénériens renfermait alors le cadre complet de la pathologie siphilitique : les hommes, les femmes, les nourrices et les enfans s'y trouvaient à la fois réunis. Il vit de suite tout le parti qu'on pouvait tirer d'un champ d'observation aussi vaste. Ce qui le frappa surtout, c'est la dissidence qui séparait la plupart de ceux qui s'étaient occupés de ces maladies. Il résolut donc de tout soumettre à une nouvelle expérimentation et publia :

En 1833, un mémoire sur l'*Emploi du spéculum dans les maladies vénériennes,* dont l'Académie vota l'impression dans la collection de ses mémoires; — En 1834, sur la *Blennorrhagie de la femme;* — En 1836, sur l'*Emploi de l'onguent mercuriel dans le traitement de l'érésipèle;* — En 1837, une *Monographie du chancre*; — En 1838, il lut à l'Académie l'exposé de sa *Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite blennorrhagique;* puis, parut son *Traité pratique des maladies vénériennes* (1 vol. in-8°, avec un formulaire spécial), qui contient la narration de ses recherches expérimentales sur l'inoculation. — En 1840, il annota la traduction française du Traité des maladies siphilitiq. de Hunter par le docteur Richelot; — En 1841, il inséra dans le bulletin thérapeutiq. un mémoire sur l'*Action de l'iodure de potassium,* et publia en 1842 son opinion sur l'*Ophtalmie blennorrhagiq.* —

Enfin, il publie dans ce moment, sous le titre de *Clinique iconographiq. de l'hôpital des Vénériens de Paris*, un magnifique ouvrage, dont plusieurs livraisons ont déjà paru, où se trouvent réunis et représentés, avec une fidélité frappante, les phénomènes variés de ce qu'il appelle spirituellement l'hydre siphilitique.

Nous regrettons de ne pouvoir développer les opinions de M. Ricord sur les maladies qui ont fait l'objet depuis près de 15 ans de son unique occupation. Ce qu'elles ont de bien capital surtout, c'est que le symptôme pathognomoniq. de l'infection vénérienne, il ne le trouve que dans le chancre, et il ne reconnaît qu'un moyen de constater la nature de ce chancre, c'est sa reproduction par l'inoculation. Cette opinion a été si ingénieusement présentée et si habilement développée soit dans ses conférences cliniques et ses cours, soit dans son ouvrage, qu'elle a fini par séduire ceux même qui s'en étaient d'abord déclarés les adversaires. L'Institut lui a, d'ailleurs, donné une sanction éminemment scientifique en lui accordant un de ses prix Monthyon. M. Ricord a aussi produit plusieurs travaux en dehors des maladies siphilitiq. Nous citerons seulement sa nouvelle méthode pour la cure du *varicocèle*, son ingénieuse opération de l'*urétroplastie* qu'il a le premier pratiquée et que l'Institut a aussi solennellement récompensée. Il est avec tout cela un de nos plus spirituels et de nos meilleurs confrères : ce qui n'a pas peu contribué peut-être aussi à le mettre en possession de la plus belle, on dit même de la plus lucrative clientèle de Paris.

RICORD (*Alexandre*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE-NATURALISTE, correspondant de l'Académie R. de Médecine ; frère du précédent. (Même adresse.)

RICQUE ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1826 ; chirurgien aide-major de la 3e légion. (Rue Hauteville, 1, de 1 heur. à 2 et demie.)

RIEMBAULT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1808. (Quai Bourbon, 11, de 7 heur. à 8.)

RIEMBAULT (*Hippolyte*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Quai de Béthune, 14, de 10 heur. à midi.)

RIGAL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1822. (Rue Saint-Honoré, 355, de midi à 2 heur.)

RIGAUD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830. (Rue de la Corderie, 10, au Marais, de 2 heur. à 3.)

RILLIET (*Frédéric*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1840. (Rue de la Ferme, 30, de midi à 2 heur.) — A fait, en collaboration de M. Barthez, le *Traité des maladies des enfans*, dont nous avons parlé à l'occasion de celui-ci.

RIMONEAU, Officier de santé, reçu à Paris en 1815. (Rue des Fontaines, 5.)

RIVALLIÉ (*Jean*), Docteur en médecine; né en 1797 aux Vallades, près Sarlat (Dordogne); ancien chirurgien-militaire, et ex-chirurgien-major dans la 10e légion; reçu docteur à Paris en 1818. (Rue du Four-St-Germain, 44, de 2 heur. à 4.) — Commissionné à seize ans, M. Rivallié était attaché en 1815 au 5e corps d'armée. Licencié après la bataille de Waterloo, il vint à Paris continuer ses études, fut reçu en 1818, ayant soutenu une bonne thèse *sur l'avortement*, et n'a pas cessé, depuis cette époque, d'exercer la médecine à Paris, dans le quartier qu'il habite aujourd'hui et où il a rendu d'importans services à l'époque du choléra. En 1825 il fut nommé chirurgien-major de la 10e légion. On lui doit une traduction de l'*Iconographie de l'ouïe* de Sœmmering, avec 17 magnifiques planches formant un atlas in-4° (1825). Il annonce devoir publier prochainement des observations sur la *thérapeut. du cancer et des ulcères scrofuleux*, qu'il propose de cautériser avec l'acide nitrique, et de combattre intérieurement par l'emploi du carbonate de fer.

RIVIÈRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Rue du Cloître-St-Jacques-l'Hôpital, 5, de midi à 2 heur.)

ROBERT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1826. (Rue St.-Claude-Bonne-Nouvelle, 8, de midi à 2 heur.)

ROBERT (*Numa*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue Castiglione, 6, de 3 heur. à 5.)

ROBERT (*César-Alphonse*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé libre de la Faculté ; chirurgien de l'hôpital Beaujon ; né à Marseille en 1801 ; reçu docteur à Paris en 1831. (Rue Jacob, 10, de midi à 1 heure.)

Si on ne jugeait M. Robert que sur les apparences extérieures, on pourrait bien reconnaître en lui l'homme excellent, le médecin modeste et livré corps et âme à sa profession ; mais si on le juge ensuite par toutes les preuves de zèle pour la science et finalement de talent qu'il a déjà données, on reconnaît qu'à ces qualités il en joint d'autres qui permettent de lui présager le plus bel avenir chirurgical. On peut en juger par ce qui suit.

Nommé interne dans les hôpitaux de Paris en 1824, il était chirurgien du bureau central en 1831, c'est à dire l'année même de sa réception, et chirurgien titulaire des hôpitaux en 1825, après avoir remporté à l'Ecole pratique, en 1826, le prix d'anatomie et de physiologie ; en 1827, celui de pathologie ; en 1828, ceux de clinique, de médecine légale et d'accouchemens, et après avoir été successivement aide d'anatomie, prosecteur et agrégé à la Faculté. Ce n'est pas tout : il s'est déjà présenté deux fois pour une chaire à la Faculté, en 1841 pour celle de médecine opératoire obtenue par M. Blandin, et en 1842 pour celle de clinique chirurgicale qu'occupe M. Bérard (Auguste). Ce que personne ne peut contester, c'est que si le jugement, surtout dans le dernier concours, avait dû être rendu uniquement sur le résultat des épreuves relatives à ce concours, il eût embarrassé le jury, qu'il a plus d'une fois étonné par l'étendue de ses connaissances, l'éclat et la solidité de son argumentation.

M. Robert, occupé jusqu'ici de l'enseignement de l'anatomie et de la médecine opératoire, qu'il professe avec distinction depuis seize ans, a peu écrit ; mais tout ce que nous connaissons de lui atteste un homme qui possède tout ce qui constitue le praticien. Le voici à peu près par ordre de publication :

— En 1828, un *Mémoire sur le traitement des fractures compliquées de plaies*, dans le Répertoire d'anatomie, de physiologie et de chirurgie. — En 1831, sa thèse inaugurale sur les *plaies par armes à feu*, d'après les faits recueillis dans les hôpitaux en 1830. — 1833, *Examen des méthodes de traitement des fractures du col du fémur*, thèse pour l'agrégation. — 1841, *Des affections cancéreuses et des opérations qu'elles nécessitent*, thèse de concours pour la chaire de médecine opératoire. — 1841, *Des anévrismes de la région sus-claviculaire*, thèse de concours pour la chaire de clinique chirurgicale.

M. Robert a lu plusieurs mémoires à l'Académie, qui l'a déjà porté deux fois sur ses listes de présentation. Parmi ces mémoires on en remarque surtout un sur l'*inflammation des follicules muqueux de la vulve* ; un autre sur le *gonflement chronique des amygdales chez les enfans*, et dans lequel il démontre que ce gonflement est une des causes les plus puissantes du rétrécissement latéral de la poitrine ; un troisième sur la *chute du rectum*, imprimé dans le X[e] volume des Mémoires de la Compagnie ; un quatrième sur la *fracture du col du fémur*, *accompagnée de pénétration dans le tissu spongieux du trochanter*. Il a aussi présenté à cette société savante un grand nombre de pièces ou de cas pathologiques du plus haut intérêt ; par exemple, un *cas de luxation incomplète du fémur en bas et en arrière sur la base de l'ischion* ; une *restauration de la paupière inférieure et de la joue, détruites par une pustule maligne* ; une *résection des os du coude dans une grande étendue*, pratiquée avec succès, etc., etc.

ROBERT (*Louis-Eugène*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834 ; membre des commissions scientifiques du Nord, etc. (Rue des Beaux-Arts, 2.) — Est, si nous ne nous trompons,

un des quatre docteurs signataires de l'espèce d'apostille qui précède l'ouvrage de M. Belliol sur les dartres ; ce qui déposerait en faveur de son obligeance, mais non en faveur de ses connaissances médicales.

ROBERT-MACCORMICK, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836. (Rue du Marché-St-Honoré, 22, de 11 heur. à midi.)

ROBERTET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue de la Chanverrerie, 10, de 11 heur. à midi.)

ROBOUAM, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue Guénégaud, 5, de midi à 2 heur.)

ROCHARD (*Jean-Félix*), Docteur en médecine, médecin-adjoint de la prison des Madelonnettes; né à Rochefort en 1808; reçu docteur à Paris en 1838. (Rue du Faubourg-Montmartre, 56, de 2 heur. à 4.)

Ancien chirurgien de la marine, désigné en 1830 par le jury d'examen à Brest pour être employé en cette qualité dans les possessions françaises de Madagascar, M. Rochard est resté depuis cette époque jusqu'en 1836 dans le service des colonies, et de 1836 à 1841, dans celui des ports, des vaisseaux des hôpitaux. Détaché en 1837 de Brest à Toulon, où le choléra venait d'éclater, il y a donné, comme partout où il avait été appelé, des preuves publiques de zèle et de dévoûment qui lui ont mérité les plus honorables certificats des autorités compétentes.

Admis en 1841 à la réforme pour des raisons de santé auxquelles la vie pénible des vaisseaux, et surtout son séjour à Madagascar, ne sont certainement pas étrangers, M. Rochard s'occupe plus spécialement aujourd'hui des maladies scrofuleuses et des affections de la peau, qu'il a dû nécessairement avoir de fréquentes occasions d'étudier pendant son séjour dans nos colonies, et sur lesquelles il se propose de publier un mémoire con-

tenant de nouvelles vues thérapeutiques. M. Rochard a fait insérer diverses observations de médecine dans plusieurs journaux, entre autres dans le journal hebdomadaire des Progrès des Sciences (numéro d'août 1834), plusieurs cas de cyanose partielle observée dans la dyssenterie aiguë à Fort-Royal (Martinique), et desquelles il résulte que cette maladie, qui constituerait une véritable dyssenterie cholérique, n'affectait que les militaires nouvellement arrivés dans la colonie, et qui avaient séjourné à Brest pendant le choléra.

ROCHE (*Louis-Charles*) ✱, Membre de l'Académie R. de médecine (section de pathologie médicale), et un de ses anciens secrétaires annuels; né à Nevers en 1790; reçu docteur à Paris le 19 août 1819. (Rue de Bondi, 48, de 2 heur. à 3.)

De tous les médecins de notre époque qui ont trouvé dans leurs écrits, en dehors des concours et des hôpitaux, les moyens légitimes d'une honorable réussite, M. Roche est encore un de ceux qui sont arrivés le plus franchement au but. Ancien médecin militaire, il se passionna pour M. Broussais, dont il fut longtemps un des disciples les plus éclairés, un des plus fermes soutiens, et publia, sous l'inspiration des doctrines de l'illustre réformateur, plusieurs ouvrages qui ont puissamment contribué au succès de ses doctrines.

Les plus remarquables de ces ouvrages sont sa thèse inaugurale sur les *Phlegmasies du système fibreux des articulations*; — Une piquante et logique *Réfutation des objections contre la nouvelle doctrine des fièvres*, qu'il publia en 1821 (1 vol. in-8°), et dont le développement devint la base de la pyrétologie de Boisseau, son ami et son collaborateur au Journal universel des sciences médicales; — La *Nouvelle doctrine médicale considérée sous le rapport des théories et de la mortalité* (1 vol. in-8° 1827); — Toute la partie médicale des *Elémens de pathologie médico-chirurgicale*, connus sous le nom de Roche et Sanson (5 vol. in-8°), ouvrage qui depuis plus de dix ans est entre les mains de tous les élèves, pour lesquels il est encore un excellent guide et

qui a eu les honneurs de cinq éditions; enfin un grand nombre d'articles soit dans ce qu'on appelle le Grand Dictionnaire des Sciences, l'abrégé de ce dictionnaire et le journal créé pour en devenir le complément et la continuation; soit plus récemment dans le Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, qui n'en compte pas moins de quatre-vingts de lui. Parmi les articles fournis à ce dernier ouvrage, on remarque surtout ceux qui sont consacrés aux mots: *Aménorrhée, bronchite, carreau, choléra, entérite, gastrite, hémorragie, inflammation, peste, phthisie, surdité, tubercules, typhus.*

Si M. Roche a été un de ceux qui de 1815 à 1825, cédant au besoin universellement senti d'une rénovation complète dans nos systèmes médicaux, se sont le plus aisément laissé éblouir par la doctrine de l'irritation, on doit lui rendre cette justice, qu'il a toujours reconnu que cette doctrine était bien loin d'être aussi efficace dans son application que séduisante dans son développement théorique. Aussi, sans méconnaître les services immenses qu'elle avait pu rendre en apprenant à localiser les maladies plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, il fut un des premiers à revenir à ce que nous sommes encore forcés d'appeler aujourd'hui la médecine hippocratique, c'est à dire à l'étude pure et simple de faits, à l'expérimentation clinique. Les articles que contient de lui le Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, et que nous avons cités, portent le cachet de ce retour à des vues dépouillées de toute idée systématique.

Admis à l'Académie R. de médecine comme adjoint, M. Roche passa titulaire quand l'ordonnance d'assimilation fut rendue, et fut plusieurs années secrétaire annuel de cette compagnie. Sans chercher à savoir combien peut être fondé le reproche que lui ont fait quelques journaux de ne pas s'être assez souvent servi de l'ascendant que devaient naturellement lui donner la noblesse de son caractère et la haute position scientifique que lui avaient acquise ses travaux, pour arrêter le conseil d'administration dans ses tendances aristocratiques, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que personne n'a rempli les fonctions de secré-

taire annuel avec plus de zèle et plus d'impartialité. Quand il est appelé à faire des rapports, il s'acquitte toujours de cette importante mission de manière à prouver que l'Académie n'est pas instituée pour *rendre service*, mais pour *faire justice* à ceux qui réclament son jugement. Il l'a prouvé par la réponse qu'il a été chargé de faire au ministre de l'intérieur, qui demandait l'avis de l'Académie sur la valeur médicale de l'*Hydrothérapie*; réponse dans laquelle il frappa de la plus énergique réprobation les tentatives que font certains spéculateurs pour nous rendre tributaires des révasseries de quelques cerveaux germaniques. En somme totale, M. Roche est un homme auquel la science doit beaucoup, et dont le corps médical doit s'énorgueillir.

ROCHE (*D.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1815; chirurgien-major de la 1re légion. (Place Vendôme, 16, de 1 heur. à 3.) — Propriétaire de la magnifique maison qu'il habite et de plusieurs autres dont il a hérité, on dit presqu'inopinément dans le cours de sa carrière médicale, M. Roche est généralement connu sous le nom de Roche-le-Riche; ce qui sert à le distinguer de son précédent homonyme, qu'on appelle simplement Roche-l'Académicien. Il n'a d'ailleurs rien écrit qui nous soit connu; mais on le dit homme d'esprit, bon confrère.

ROCHETTE (*Guill.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838. (Rue Salle-au-Comte, 16, de midi à 2 heur.)

ROCHOUX (*J.-A.*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'anatomie pathologique); agrégé libre de la Faculté; médecin de l'hospice de Bicêtre; reçu docteur à Paris en 1812. (A Bicêtre.)

Dans ce siècle égoïste, où toutes les actions sont frappées au coin de l'intérêt matériel, où, personne ne croyant avoir assez, chacun s'agite et intrigue pour avoir davantage, on se plaît à voir un homme aimer la science pour elle-même, la cultiver par pure jouissance, et résister sans effort au choc des ambitions qui se

croisent et se heurtent de toute part autour de lui. Cet homme, nous le trouvons dans M. Rouchoux; et certes, s'il se contente de vivre dans une douce médiocrité, ce n'est pas qu'il n'eût pu comme tant d'autres arriver à la fortune et aux honneurs : ce simple exposé de la carrière déjà longue qu'il a parcourue le prouve sans réplique.

Reçu élève interne dans les hôpitaux de Paris, en 1807, il passa cinq années en cette qualité à la maison de santé du faubourg St-Martin. Dans cet intervalle, il eut deux prix et la médaille des internes, et obtint au concours (1811) la place d'aide d'anatomie à la Faculté. S'étant rendu à la Martinique en 1814, il y occupa les fonctions de médecin en chef du corps d'armée de la grande terre, et revint en 1819 en France, d'où il partit la même année comme membre de la commission chargée d'aller observer l'épidémie de fièvre jaune de Barcelonne. Comment s'acquitta-t-il pour sa part de cette mission délicate ? Tout ce qu'on peut répondre à cet égard, c'est qu'il se montra partisan de la non-contagion, opinion qu'il avait déjà émise dans son séjour aux Antilles. Ceci explique les bruits que se plurent à répandre sur sa conduite les agens du gouvernement qui avaient intérêt à ce qu'on crût à la contagion, et qui, pour le punir de son opposition, ne le comprirent dans aucune des faveurs dont on s'empressa de combler ses collègues. Il répondit à cette espèce de disgrâce en concourant avec succès, d'abord en 1824 pour l'agrégation, ensuite en 1831 pour le bureau central.

M. Rochoux a publié les écrits suivans : *Recherches sur l'apoplexie*, 1 vol. in-8°, 1824, 2e édition revue et augmentée en 1833. — *Notice sur la fièvre jaune*, Biblioth. méd., 1820. — *Notice sur le pian*, Journ. de physiologie, 1821. — *Recherches sur la fièvre jaune*, 1 vol. in-8°, 1822. — *Manifeste touchant le typhus amaril* ou *maladie de Barcelonne*, qu'il ne considère pas comme une véritable fièvre jaune, id. — *Mémoire sur l'altération des humeurs dans les maladies*, nouv. Bibli. méd., 1823. — *Maladies avec ou par altération du sang*, Arch., 1830. — *Recherches sur les différentes maladies qu'on appelle fièv. jaune*, 1 vol. in-8° 1828. —

Des *Tubercules pulmon.* Bull. des sci. méd., 1829. — Quelques réflex. sur l'*Eclectisme*, Journ. hebdom., 1830. — Id. sur le *typhus, la dothinentérite et le choléra-morbus*, lu à l'Acad. en 1832. — *Du choléra-morbus* en général, et en particulier de celui de Bicêtre, id. Il a aussi fourni au Diction. de médecine un grand nombre d'articles, parmi lesquels on remarque surtout ceux consacrés aux mots *acclimatement*, *apoplexie*, *désinfection*, *infection*, *marais*, *pathologie*, *pustule maligne*, *scorbut*, *suette miliaire*, et *mesures sanitaires* de la 2e édition.

Retiré modestement au milieu des bons pauvres de Bicêtre, M. Rochoux s'occupe beaucoup aujourd'hui de philosophie. Celle qu'il adopte est celle d'Epicure, pour laquelle il professe une sorte d'admiration et dont il a fait le sujet de plusieurs brochures pétillantes d'esprit et d'érudition. Ces brochures sont; *De l'épicurisme et de ses principales applications*; — *Principes de philosophie naturel. appuy. d'observat. et Epicure opposé à Descartes*; — *Examen phrénologique de la tête d'un supplicié*; — *Esquisse de psycologie* (extraite de la 2e édition du Dictionn.). Il se croit dès lors dans la nécessité de se poser en toute occurrence en adversaire de Gall. Mais il ne voit pas qu'en reconnaissant avec Epicure que c'est la matière qui règne, il donne gain de cause aux physiologistes, et qu'en admettant avec lui que chaque atôme jouit d'une action qui lui est propre, il localise les facultés. Il n'échappe d'ailleurs aucune occasion de développer ses idées à ce sujet à l'Académie; et, bien qu'il y parle souvent, quelquefois même un peu longuement, on aime à l'entendre parce que tout ce qu'il dit atteste l'homme intelligent et honnête et décèle un caractère indépendant.

ROGER (*G.-T.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1826. (Boulevart Bonne-Nouvelle, 25, de 11 heur. à midi.)

ROGER (de l'Orne), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1829; inspecteur-suppléant de la vérification des décès. (Rue Hauteville, 11. de midi à 2 heur.)

ROGER (*Henri*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin du bureau central; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue Sainte-Anne, 51, de 2 heur. à 3.)—Auteur, avec M. Barth, d'un *Traité pratique d'auscultation*. (Voyez M. Barth.)

ROGERS (*William*), DOCTEUR EN MÉDECINE-DENTISTE, reçu à Edimbourg en 1833. (Rue St-Honoré, 270.) — M. Rogers est inventeur de dents incorruptibles qu'il appelle *osanores* (tenant sans crochets ni ligatures). Il a découvert en 1834 le moyen de réduire la platine en amalgame pour boucher les caries dentaires. Il se dit également l'inventeur d'instrumens propres à l'extraction et au redressement des dents, agissant sans prendre d'appui sur les dents opposées. On le désigne comme un des dentistes les plus expéditifs de Paris.

ROGIER (*Aug.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue Bourbon-Villeneuve, 2, de 4 heur. à 5.

ROGNETTA, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Naples en 1828, autorisé à exercer en France en 1832. (Rue des Petits-Augustins, 15, de midi à 2 heur.)

M. Rognetta, que les événemens politiques ont éloigné de sa patrie, est connu depuis qu'il est au milieu de nous par la part active qu'il a prise à la rédaction de plusieurs journaux, tels que la Gazette médicale et la Gazette des hôpitaux. Sa place y a toujours été marquée parmi les écrivains qu'on pourrait nommer de l'opposition, c'est à dire qui veulent que la science ne soit pas monopolisée et que le droit de libre discussion soit acquis à tous. Cette position l'a mis en but aux tracasseries de l'autorité dont le zèle, dit-on, aurait été sollicité contre lui par des personnes que nous aurions crues et qu'on aurait désiré voir au dessus de semblables moyens.

M. Rognetta a publié, indépendamment de tout ce que contient de lui les deux journaux que nous avons nommés et divers autres, auxquels il a été accidentellement attaché, les écrits suivans : *Remarques nouvelles sur l'extension permanente appli-*

quée aux fractures très obliques du corps du fémur, broch. in-8°, 1835. — *Cours d'ophtalmologie ou Traité complet des maladies de l'œil*, 1 vol. in-8°, 1839 ; ouvrage qui forme sans contredit un des meilleurs traités que nous ayons sur ce sujet, — *Nouvelle méthode de traitement de l'empoisonnement par l'arsenic et documens médico-légaux sur cet empoisonnement*, in-8°, 1840. Ce travail, publié, comme on le sait, pour former la contre-partie des opinions émises sur la matière par M. Orfila, a pour but de démontrer que tous les symptômes de l'intoxication arsenicale se réduisant à une asthénie profonde, il était dangereux de les combattre par la méthode anti-phlogistique, et rationnel au contraire d'employer des moyens stimulans comme l'alcool, l'eau de canelle et même l'opium à hautes doses. Depuis bientôt deux années, M. Rognetta publie un journal intitulé : *Annales de thérapeutique et de toxicologie*, destiné à recueillir et à analyser tout ce qui se fait de nouveau dans ces deux parties si importantes de la science. Ce journal contiendra, par extraits, un *Traité complet des eaux minérales*.

RONSIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue des Carmes, 6, de 8 heur. à 10.)

ROQUES (*Bernard*) ✻, Docteur en médecine ; ancien chirurgien-major ; reçu docteur à Montpellier en 1814. (Rue de la Harpe, 102.) — Actuellement en retraite après 33 ans de services et 19 campagnes.

Ce M. Roques n'est pas le même que Roques (Joseph), qui a long-temps habité Paris et auquel on doit un *Traité des plantes usuelles, indigènes et exotiques, etc.*, 2 vol. in-4°. — Une *Histoire des champignons comestibles et vénéneux*, 1 vol. in-4° avec planches coloriées. — Une *Phytographie médicale ou histoire des substances héroïques et des poisons tirés du règne végétal*, 2 vol. grand in-4°, ornés de figures de grandeur naturelle.

ROSSI, Officier de santé-dentiste, reçu en 1822. (Place des Victoires, 8.)

ROSTAN (*Louis*) ✠, PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu), nommé le 19 juillet 1833; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie médicale); reçu docteur en médecine à Paris le 18 mai 1812. (Rue St-Guillaume, 20, de midi à 1 heur.)

Doué d'un extérieur agréable et d'un esprit cultivé, M. Rostan a passé les dix premières années de sa carrière médicale, sans laisser même pressentir qu'il y avait en lui l'étoffe d'un praticien et les qualités d'un professeur. C'est en vain que, formé sous les yeux même de Pinel, sur ce vaste théâtre de la Salpêtrière, il eut à sa disposition les immenses matériaux d'instruction dont Esquirol et Landré-Beauvais tirèrent un si grand parti, on persista long-temps à voir en lui bien plus l'homme du monde que le praticien. Le choix qu'il avait fait pour sa thèse inaugurale d'un sujet aussi vague que le *Charlatanisme*, ne fut propre qu'à confirmer cette opinion; car cette thèse qu'il soutint en 1812, écrite, de l'aveu même de personnes qui lui sont hostiles, *avec esprit et élégance*, n'est au fond qu'une sorte d'amplification de rhétorique, qu'un assemblage de pensées et de phrases à effet.

M. Rostan ne tarda pas cependant à prouver, par son *Traité élémentaire de diagnostic, etc.*, ou *Cours de médecine clinique*, (2ᵉ édition, 1829, 3 vol. in-8°), que son esprit était capable de s'arrêter à des idées fixes et d'approfondir les détails les plus minutieux de la pratique. Élève de la Salpêtrière, pouvait-il ne pas se trouver sur la brèche, quand le Réformateur du Val-de-Grâce vint livrer bataille aux doctrines de Pinel et saper le vieil édifice des fièvres essentielles? Non sans doute; mais au lieu de soutenir la lutte par des raisonnemens, il combattit avec des faits, et la part écrite qu'il prit à cette guerre acharnée, restera pour prouver que si les explications et les systèmes qu'elles enfantent passent bien vite en médecine, les observations recueillies avec soin restent immuables sur leurs débris comme la nature dont elles ne doivent être que l'expression exacte, que la copie fidèle. C'est ce que l'Institut a parfaitement compris en lui décernant une médaille d'or à l'occasion de cet ouvrage.

M. Rostan publia ensuite un *Cours élémentaire d'hygiène* en 2 vol., qui eut une deuxième édition en 1838. Nouveauté dans le plan et l'enchaînement des matières, clarté dans l'exposé des principes, exactitude dans leur application, style mis à la portée de toutes les intelligences, sans toutefois que le choix de l'expression nuisît à la force de la pensée, sont les qualités que le scepticisme le plus outré ne put s'empêcher de constater dans cette nouvelle production de M. Rostan. Elle laissa malheureusement partout regretter de sa part un effort systématique à ne tenir aucun compte de la solution satisfaisante que la doctrine de Broussais avait donnée à certaines questions physiologiques; aussi le succès de cet ouvrage diminua-t-il à l'apparition des *Nouveaux élémens d'hygiène* du docteur Londe, qui eut sur lui l'avantage de prendre la physiologie pour base de l'étude des modificateurs au milieu desquels l'homme est obligé de vivre.

Mais l'ouvrage le plus substantiel de M. Rostan, qui porte le mieux le véritable cachet d'un travail scientifique, est celui qu'il a publié sous le titre de : *Recherches sur le ramollissement du cerveau*, 1 vol. in-8° (2ᵉ édit. en 1823), et dont il a recueilli les matériaux à la Salpêtrière. Enfin, il a publié dans le nouveau Dictionnaire de médecine un grand nombre d'articles qui dénotent tout à la fois l'écrivain correct, l'homme érudit et le praticien affranchi de préjugés. Sa thèse de concours pour l'école est un développement sage et lumineux de cette importante question : jusqu'à quel point l'anatomie pathologique peut-elle éclairer la thérapeutique? Les esprits forts lui font un crime d'avoir *donné* dans le magnétisme, tandis que les vrais croyans lui reprochent d'avoir été un peu trop *facile* dans le choix de ses somnambules, et de s'être laissé trop grossièrement abuser ; de telle sorte qu'il n'aurait à cet égard contenté ni les uns ni les autres. Hélas ! c'est le sort commun à tous ceux qui, en abordant des sujets nouveaux, cherchent plus à s'instruire pour eux-mêmes qu'à se sacrifier à une coterie.

M. Rostan commence à ne pas être de la première jeunesse , car il a certainement passé 55 ans. Nous ne craignons pas d'être

indiscret en le disant, parce que rien n'atteste en lui l'homme usé, pas plus au physique qu'au moral. Au physique, il a en vérité encore toutes les manières, nous pourrions dire toutes les ressources d'un jeune homme; au moral, il a conservé assez d'énergie pour porter dans ses leçons les plus rudes coups aux propriétés vitales de Bichat, et pour maintenir au cerveau la part que certains esprits vagues voudraient lui enlever dans la production des facultés intellectuelles.

ROUANET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Vieille-rue-du-Temple, 27, de 2 heur. à 3.) — Auteur d'un mémoire *sur l'analyse des bruits du cœur.*

ROUGEOT-SAINT-PIERRE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817. (Au palais du Luxembourg, de 11 heur. à 1.)

ROUSSEAU (*J.-J.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819. (Rue de Rohan, 8, de 11 heur. à midi.)

ROUSSEAU (*Louis-Fr.-Emmanuel*) ✠, Docteur en médecine; chef des travaux anatomiques du Muséum d'histoire naturelle; né à Belleville (banlieue de Paris) en 1788; reçu à Paris en 1820. (Au Jardin du Roi.)

M. Emmanuel Rousseau s'occupe plus d'histoire naturelle que de médecine, surtout que de médecine pratique; mais il saisit avec un zèle dont nous devons lui savoir gré les nombreuses occasions qui se présentent à lui d'éclairer les questions douteuses de physiologie et de pathologie humaines par des faits empruntés à la physiologie ou à l'anatomie comparées. En choisissant pour sujet de sa thèse inaugurale *la première et la deuxième dentition*, il annonçait déjà qu'il se proposait de faire du système dentaire l'objet d'une étude approfondie. C'est ce qu'il a effectivement fait, et le résultat de ses recherches, imprimé en 1827, sous le titre d'*anatomie comparée du système dentaire chez l'homme et les principaux animaux* (1 vol. in-4°, avec planches), forme sans contredit l'ouvrage le plus com-

plet et le plus important qui ait été publié sur cette matière.

Indépendamment de cet ouvrage, que l'Académie des Sciences a accueilli de la manière la plus flatteuse, et qu'il serait à désirer de voir entre les mains de tous les dentistes auxquels il donnerait la solution d'une foule de questions irrésolues pour la plupart d'entre eux, M. Rousseau a encore publié un grand nombre de travaux, parmi lesquels on a surtout remarqué les suivans : — *Du chinchilla, de son organisation, de ses mœurs et de la place qu'il doit occuper parmi les mammifères rongeurs* (avec planche); — *Histoire naturelle médicale des serpens venimeux en général, et de la vipère en particulier* (avec planche); — *Expériences faites avec le venin d'un serpent à sonnettes;* — *Notice sur l'histoire naturelle du cresson de para* (avec planches); — *Mémoire zoologique et anatomique sur la chauve-souris commune* (avec planche).

Ces divers travaux, comme le démontre leur simple énumération, ont plus trait à l'histoire naturelle qu'à la médecine; mais M. Rousseau n'a jamais rompu avec cette dernière; c'est ce que prouvent l'excellente description qu'il a donnée de la maladie de l'illustre Georges Cuvier, dont il a plus d'une fois mérité les suffrages et dont il s'honore sans doute d'avoir pu admirer plus que personne la haute capacité et la vaste science; — la dissertation qu'il a publiée sur l'*efficacité des feuilles du houx* (*ilex aquifolium*) *dans le traitement des fièvres intermittentes*, couronnée par l'Académie R. des Sciences, et par la société médico-botanique de Londres; — enfin le mémoire encore manuscrit qu'il a composé, en collaboration de M. le docteur Serrurier, sur la *pathologie comparée* (avec un atlas grand in-4°, composé de 32 planches coloriées), et auquel l'Académie R. des Sciences a accordé deux mentions honorables. M. Rousseau a aussi payé sa dette à l'époque du choléra et a reçu la médaille frappée à cette occasion.

ROUSSEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1832. (Rue Bleue, 19, de 1 heure à 3.)

ROUSSET DE VALLIÈRE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue Saint-Jacques, 169, de midi à 1 heure.)

ROUX (*Philibert-Joseph.*) O. ✠, MEMBRE DE L'INSTITUT et PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu); nommé le 8 mars 1820; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de médecine opératoire); chirurgien consultant du Roi; né à Auxerre en 1780; reçu docteur à Paris en 1803. (Rue des Saints-Pères, 5, de 11 heur. à 1.)

Si les sciences étaient régies monarchiquement, M. Roux porterait probablement le sceptre de la chirurgie française, et cet honneur il le devrait non pas seulement à son âge qui lui a permis de figurer aux plus beaux concours dont notre Faculté ait conservé le souvenir, mais à la part active qu'il prend depuis plus de quarante ans aux progrès de la science, aux postes importans qu'il s'est depuis long-temps acquis et qu'il n'a jamais cessé de remplir avec zèle, à la noblesse de son caractère et à la dignité qu'il a toujours apportée dans l'exercice de sa profession.

Tel n'est pas, nous le savons, l'avis de bien des gens qui, pour apprécier M. Roux, l'ont jugé moins par lui-même qu'en le comparant à Dupuytren, et dont l'opinion a malheureusement trouvé de l'écho dans certaines biographies à la publication desquelles a présidé un tout autre amour que celui de la justice. Mais nous, qu'aucune préoccupation n'entraîne, qu'aucun souvenir de relation personnelle ne subjugue, nous croyons exprimer par ce que nous venons de dire un jugement que peut justifier l'examen de la carrière chirurgicale de l'homme que Boyer, l'auteur du *Traité des maladies chirurgicales*, regarda comme digne d'être son gendre. Faisons cet examen en commençant par ses écrits.

Sous ce rapport, M. Roux a débuté brillamment. Pour le nier, il faudrait ignorer qu'à peine âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, il seconda Bichat dans la rédaction de son anatomie descriptive, dont il composa seul le 5e volume et une grande partie du 4e.—Il publia cinq ou six ans après (1809) un volume de *Mélanges*

de chirurgie et de physiologie; — En 1812, sa thèse pour le concours de la chaire de médecine opératoire devenue vacante par la mort de Sabatier, et qui avait pour sujet la *Résection des os malades soit dans les articulations soit en dehors;* — En 1813, 2 volumes intitulés *Nouveaux élémens de médecine opératoire;* — En 1814, des *Observations sur la réunion immédiate des plaies après l'amputation des membres dans leur continuité;* — En 1815, la Relation d'un voyage fait à Londres en 1814, ou *Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, 1 vol. in-8°; — A peu près à la même époque, un *Mémoire sur le strabisme*, à propos d'un essai fait sur lui-même. — Viennent ensuite ses deux mémoires sur la *Staphyloraphie;* — Et en 1830, ses *Considérations cliniques sur les blessés reçus à la Charité pendant les trois journées de juillet;* — Enfin les articles qu'il a fournis au grand Dictionnaire des Sciences médicales et à plusieurs recueils. Voilà certainement bien plus qu'il n'en fallait, convenons-en, pour justifier le choix qu'a fait de lui l'Institut, dont il était devenu le lauréat par son premier mémoire sur la suture du voile du palais.

Si maintenant nous voulons connaître ce qu'a fait M. Roux comme opérateur et comme professeur, il faut savoir qu'à vingt-six ans (1806) il fut nommé chirurgien en second de l'hôpital Beaujon, et que cinq ans plus tard il était chirurgien en chef adjoint à la Charité, où il professa plus de vingt-cinq ans la pathologie externe avec Boyer, et où il était déjà quand il vint (1812) disputer à Dupuytren, à Marjolin et à Delpech, la succession de Sabatier à l'Ecole. Ajoutons à cela le temps depuis lequel il est à l'Hôtel-Dieu, et nous trouvons près de quarante ans passés aux hôpitaux. Dans le cours de cette longue carrière chirurgicale, M. Roux s'est-il placé dans une position toute exceptionnelle? Eh bien non peut-être, dirons-nous, mais nous soutenons aussi qu'il a fait autant que tous ceux qui restent aujourd'hui en première ligne de son école, et que sa Staphyloraphie est un titre auquel aucun d'eux n'a rien à opposer. Que ses adversaires, au lieu de tirer parti contre lui de quelques revers, envisagent sans

prévention tout ce qu'il y a eu de défavorable pour lui de passer la plus grande partie de sa carrière auprès de Boyer qui, tout bonhomme qu'il paraissait, ne souffrait point de partage, et de venir finir cette carrière obligé de continuer Dupuytren dont le talent comme opérateur avait eu tant d'éclat, ils seront alors plus justes à son égard et se rangeront à notre avis.

Ceci bien établi, nous reconnaissons que, comme professeur et comme académicien, M. Roux laisse quelquefois à désirer une élocution moins abondante et plus grave, un exposé plus précis de ce qu'il désire faire connaître. Mais encore tout le monde conviendra que peu de chirurgiens ont plus présens à la mémoire les faits qui se sont présentés à leur observation et en déduisent plus promptement les conséquences applicables à la question en litige, et aucun ne peut se flatter de mettre plus de franchise et de réserve, tant dans l'exposé de ses opinions que dans l'appréciation de celles des autres. Cette franchise et cette réserve, il les porte dans sa pratique du dehors. Aussi les jeunes chirurgiens le font-ils souvent appeler en consultation : ils trouvent en lui le maître qui éclaire de son immense savoir, le confrère qui connaît les égards que nous nous devons réciproquement, l'honnête homme qui sait accorder les intérêts du malade avec l'honneur de la profession.

ROUX (*Albert-L.*), Docteur en médecine ; né à Nismes, et reçu docteur à Montpellier en 1833 ; membre de la Société d'Accouchemens, sous le patronage de la Reine et de plusieurs autres sociétés philanthropiques. (Rue de la Harpe, 66, de midi à 2 heur.)

Fils d'un de nos médecins distingués de l'armée d'Egypte, M. Roux (Albert-L.) a fait ses études médicales à Montpellier, sous l'illustre Delpech, dont il rédigea la clinique, et sous les auspices du docteur Chrétien. Arrivé à Paris quelque temps après sa réception, il a été rédacteur en chef de la France Médicale, collaborateur à l'Esculape, à l'Écho du Monde savant, au Répertoire Scientifique, et à plusieurs autres journaux scientifiques et

littéraires. Ayant choisi pour sujet de thèse inaugurale cette question : *Des femmes qui doivent allaiter et de celles qui ne le doivent pas*, il s'occupe particulièrement des maladies des femmes et des enfans, sur lesquelles il a fait en 1837 un cours qu'il se propose d'ouvrir de nouveau, et dont il annonce même devoir faire l'objet d'un travail de longue haleine.

ROY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818. (Rue du Harlay, 20, de 11 heur. à midi.)

ROYER-COLLARD (*Hippolyte*) O. ✠, Professeur a la Faculté (chaire d'hygiène), nommé le 17 février 1838; Membre de l'Académie R. de médecine (section d'hygiène publique et de police médicale); membre honoraire du conseil de salubrité; né à Paris en 1802 ou 3; reçu docteur également à Paris en 1828. (Rue de Provence, 38, de 8 heur. à 10.)

M. Royer-Collard est, avec M. Orfila, celui de nos professeurs, nous ne dirons pas dont le mérite a été le plus contesté, mais dont les succès ont été interprétés le plus diversement; et, comme cela arrive à l'égard de tous les hommes sur le compte desquels l'opinion publique ne peut rester indifférente, si ses amis n'ont jamais su se renfermer dans une appréciation raisonnable de ses qualités et de ses travaux, ses adversaires, de leur côté, se sont systématiquement refusés à reconnaître en lui ce qui fût devenu pour tout autre, de leur part, un motif d'éloges et de considération. Tâchons de n'être que juste à son égard.

On sait que M. Royer-Collard est fils de feu Royer-Collard, professeur de médecine légale sous la restauration, inspecteur des études médicales et médecin en chef de la maison R. de Charenton; neveu par conséquent de M. Royer-Collard, l'ex-président de la chambre élective et le chef de la *doctrine;* enfin cousin-germain de M. Andral. Il se trouvait par là, il faut en convenir, dans une position avantageuse pour un début; mais dans une carrière où la concurrence est ouverte de toute part, il ne pouvait recueillir le fruit de cette position qu'en se mainte-

nant toujours à sa hauteur. Voyons ce qu'il a fait pour cela.

Dans le cours de ses études médicales, qu'il a commencées en 1820 ou 21, M. Royer-Collard a remporté plusieurs prix, tant à l'École-pratique que dans les hôpitaux, où il a été l'élève de Dupuytren. Avant d'être reçu, il avait publié en 1826, dans le Répertoire d'anatomie et de chirurgie de M. Breschet, plusieurs mémoires relatifs à la *taille*, la *lithotritie*, la *cataracte*, etc. En 1827 il a lu à la séance publiq. de la Société anatomiq. un mémoire sur les *caractères du cancer ;* et l'année suivante, un autre sur l'*organisme* sain et malade. L'année même où il a soutenu sa thèse (*Système général de zoologie*), il a fait insérer dans la Revue française, publiée par M. Guizot, un article ayant pour titre : *De l'état actuel de la physiologie*, et dans le Journ. hebdomadaire, un *Examen critique des travaux de Gall*. En 1829, on trouve de lui dans ce dernier journal, 1° un travail sur le *mouvement dans les molécules organiques*, provoqué par la discussion qui s'était élevée, au sein de l'Académie des Sciences, entre MM. Raspail et Brongniard; 2° un article sur la *compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives à la folie;* 3° plusieurs articles d'analyse critique sur le cours de physiologie de M. de Blainville.

Cette même année, il a concouru avec succès pour l'agrégation, et a soutenu à cette occasion, sur la variabilité du terme de l'accouchement, une thèse latine, que l'on dit être une des mieux écrites qui aient été soutenues de cette manière à la Faculté. Enfin, en 1838, il concourut pour la chaire d'hygiène de la Faculté et l'obtint. Ajoutons qu'en 1826 et 27 il dirigea, de concert avec plusieurs professeurs de l'École d'Alfort, la publication d'un *Recueil de médecine vétérinaire et comparée ;* que, de 1827 à 1830, il a fait à l'École-pratique des cours de physiologie; que, nommé en 1830 chef de la division des sciences et des lettres au ministère de l'instruction publique, il a pris part à plusieurs travaux administratifs touchant aux intérêts de la science, par exemple à celui qui a pour but la réorganisation de l'Académie, la rédaction des instructions données à plusieurs médecins char-

gés de mission; et qu'avant d'être reçu à l'Académie (1841), il a fait, dans une lecture qui a occupé presque toute une séance, l'exposé d'un plan d'hygiène, qui n'a pas moins séduit l'assemblée par le fond que par la forme.

Qu'opposent donc les adversaires de M. Royer-Collard à ses travaux? Qu'ils ne sont que des morceaux isolés, sans but scientifique bien déterminé, c'est à dire sans être l'expression d'une doctrine, d'un système. Cela peut être; mais personne ne saurait sans injustice soutenir que, tels qu'ils sont, ils n'attestent pas une intelligence peu ordinaire, une éducation première des plus soignées, une tournure d'esprit éminemment philosophique et capable de donner au point de la science sur lequel il voudra se fixer, une vigoureuse impulsion. De tout cela nous concluons que, si on peut croire qu'il est douteux que M. Royer-Collard eût pu obtenir si promptement la belle position qu'il occupe, sans les circonstances de famille au milieu desquelles il s'est trouvé, il est bien certain aussi qu'il n'eût jamais eu cette position, sans son propre mérite, quelque appui qu'il eût rencontré dans ces circonstances.

Maintenant, quelque indifférence que puisse avoir M. Royer-Collard pour les conseils de la presse, nous nous permettons de lui dire que sa tâche n'est qu'à moitié remplie. Il lui reste, comme professeur, à faire descendre son cours des généralités aux détails de la science à l'enseignement de laquelle il est destiné; comme académicien, à saisir les occasions qui se présentent si souvent de faire des rapports sur ce qui touche à l'objet spécial de ses études; comme médecin, à se persuader que son titre de professeur, loin de le mettre en dehors du corps médical, lui impose au contraire l'obligation de donner en toute chose et en toute occasion à ses membres l'exemple des devoirs qu'ils ont à remplir, et surtout d'une cordiale confraternité. Les marques d'intérêt qu'il a reçues à l'occasion de la maladie aux dangers de laquelle il vient d'échapper, doivent lui montrer que les médecins n'ont besoin que d'une bonne loi organique pour ne former qu'une seule et même famille.

S

SACHAILE DELABARRE. (Voyez plus haut, à la lettre **L**, son véritable nom.)

SAINTARD (*Nicolas*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Grange-aux-Belles, 1, de 11 heur. à midi.) — Auteur d'une bonne thèse inaugurale sur les causes essentielles des maladies, et en particulier des fièvres intermittentes, M. Saintard est l'inventeur d'un spéculo-pompe qui remplit un plus grand nombre d'indications que le spéculum ordinaire. Il compte, parmi les beaux faits de sa pratique, le traitement et la guérison radicale par l'application du caustique de Vienne, de deux fongus hématoïdes qui avaient résisté à plusieurs autres méthodes de traitement.

SAINTE-COLOMBE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue des Grands-Degrés, 13, de 11 heur. à midi.)

SAINT-MARTIN-GONTIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1804. (Rue du Faubourg-St-Denis, 154, de 9 heur. à 11.)

SAINT-MARTIN-GONTIER (*Auguste*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue du Faubourg-Saint-Denis, 154.)

SAINT-YVES, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838; ancien interne et ex-chef de clinique des hôpitaux. (Rue de l'Echiquier, 23, de midi à 2 heur.)

SALACROUX (*Antoine*), Docteur en médecine; profes-

seur d'histoire naturelle au collége R. de St-Louis; né à Villefranche (Aveyron) en 1802; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue St-André-des-Arcs, 53, de 11 heur. à midi.) — A publié un ouvrage intitulé : *Nouveaux élémens d'histoire naturelle*, 1 fort vol. in-18, qui a eu une deuxième édition en 1839. Cet ouvrage, adopté par le Conseil R. de l'instruction publique, a été publié depuis en 2 vol. in-8°, augmenté de tous les détails qui en auraient rendu la lecture difficile aux jeunes élèves auxquels il était destiné dans son premier format. Il forme alors un traité complet, comprenant la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie.

SALLÉ, DOCTEUR EN MÉDECINE-PHARMACIEN, reçu docteur à Paris en 1814. (Rue Saint-Jacques, 41.) — M. Sallé est depuis très long-temps connu par les cours pratiques qu'il fait sur la pharmacie et la thérapeutique. Nous connaissons de lui : 1° un *Cours d'histoire naturelle*, publié en 1818 en 1 vol; — Un *Cours élémentaire de chimie appliquée à la médecine*, id., id.; — Un *Cours élémentaire de pharmacie appliquée à la médecine*, 1 vol. in-8°, 1828. Nous croyons qu'il n'exerce pas la médecine.

SALONE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825; chirurgien-major de la 12ᵉ légion; médecin des asiles et des écoles primaires du 12ᵉ arrondissement. (Rue Neuve-Sainte-Geneviève, 2 bis, de 8 heur. à 9.)

SANDRAS (*Claude-Marie*) ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé libre de la Faculté; médecin de l'Hôtel-Dieu-annexe; inspecteur de la vérification des décès des 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ arrondissemens; né à Rocroy en 1802; reçu à Paris en 1827. (Rue de Provence, 46, de midi à 2 heur.)

M. Sandras est un de ces hommes zélés et laborieux qui ne comptent que sur eux-mêmes pour parvenir. Ayant déjà obtenu par le concours son titre d'agrégé de la Faculté et sa place de médecin des hôpitaux, il a eu le courage d'affronter les chances de la même voie pour le professorat, et tous les hommes qui

apprécient les connaissances d'un candidat moins par ce qu'elles ont de brillant que par ce qu'elles ont de solide et d'étendu, se plaisent à reconnaître qu'il ne préjuge pas trop de ses forces en aspirant à une chaire de la Faculté.

Sans avoir fait de traités spéciaux, M. Sandras a écrit sur presque toutes les parties de la médecine; il a fait d'excellens cours de thérapeutique et de médecine pratique. Envoyé en 1831 en Pologne et dans diverses parties de l'Allemagne, sur la désignation de l'Académie R. de médecine, pour y observer le choléra, il s'est partout montré à la hauteur de cette honorable mission. Placé déjà plusieurs fois sur les listes de présentation à l'Académie, il a fait, à l'occasion de chacune de ses candidatures, des lectures qui dénotent un esprit principalement tourné vers le positivisme de la science, mais qui se prêterait facilement à toutes les subtilités de l'argumentation. M. Sandras publie annuellement avec M. Bouchardat, sous le titre d'*Annuaire de thérapeutique et de matière médicale*, le résumé des travaux thérapeutiques et toxicologiques publiés l'année précédente; le volume de 1844 contient d'intéressantes recherches et de curieuses expériences sur les contre-poisons du sublimé corrosif, du plomb, du cuivre et de l'arsenic.

SANSON (*Alphonse*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827; agrégé libre de la Faculté. (Rue d'Anjou-Dauphine, 9.)

—M. Sanson est le frère de Sanson (L.-J.), mort il y a quatre ans, professeur à l'école et chirurgien de la Pitié. Cet honorable confrère fait depuis long-temps des cours particuliers d'anatomie et de médecine opératoire, et a concouru plusieurs fois pour les hôpitaux et même pour l'école. Il est à regretter que dans les leçons orales qui font partie des épreuves des concours, il se laisse trop facilement entraîner au delà de la question, car ses argumentations attestent toujours un homme d'une intelligence et d'une perspicacité à embarrasser le plus solide compétiteur. On lui doit une traduction de l'anatomie générale de Meckel (avec M. Reister), qui, croyons-nous, n'a pas été terminée, et

divers articles de philosophie médicale, d'hygiène publique et d'économie sociale, insérés dans plusieurs recueils littéraires ou politiques, notamment dans le *Siècle*. Il avait aussi fondé, rue des Postes, une école auxiliaire de médecine, dont l'organisation promettait de grandes chances de succès, mais qui n'a été ouverte que quelques années.

SARAZIN (*Gustave*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1832. (Rue Pavé-St-André, 5, de 2 heur. à 3.)

SARDAILLION, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1819. (Rue Notre-Dame-des-Victoires, 36, de midi à 2 heur.) — Fait des cours particuliers d'accouchemens, et a concouru cette année même (1844), mais sans succès, pour l'agrégation, dans cette section. Sa thèse de concours avait pour sujet *les maladies du sinus maxillaire*.

SARRAILLÉ, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1820. (Rue de la Montagne-Ste-Geneviève, 29.)

SARRET, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1840. (Rue St-Dominique, 177, de 11 heur. à 1.)

SAULNIER DE PIERRELEVÉE (*Paul*), ex-médecin en chef de l'état-major général des armées auxiliaires du Pérou en Bolivie; reçu à l'Université de St-André de Lima, etc. (Rue Rambuteau, 15.)

M. Saulnier de Pierrelevée est d'origine française; mais, étant parti en 1821 ou 1822 en qualité de chirurgien de la marine, il a passé vingt ans tant au Brésil qu'au Pérou, où il a occupé des postes importans dans la médecine civile et militaire, et revient aujourd'hui respirer l'air si doux de la patrie et se reposer parmi nous des fatigues d'une vie que durent traverser bien des périls. Comme on doit le présumer de tout homme intelligent et instruit, M. Saulnier de Pierrelevée a profité de son séjour dans ces climats si différens du nôtre, pour étudier son influence sur l'or-

ganisme, soit à l'état de santé, soit à l'état de maladie. Cette étude l'a conduit à des observations que nous souhaitons vivement qu'il publie. Nous les avons eues quelques instans entre les mains, et, dans leur expression générale, nous avons reconnu la constatation d'un fait, déjà noté par plusieurs médecins voyageurs, c'est que dans la fièvre typhoïde (*tabardillo*), endémique dans certaines localités, ainsi que dans les fièvres intermittentes, la méthode anti-phlogistique, offerte comme infaillible par quelques médecins imbus des principes de la doctrine physiologique, est de tous les moyens thérapeutiques celui qui a compté le moins de succès. Les moyens qui réussissent le mieux sont, pour la fièvre typhoïde, la médecine des symptômes; et, pour les fièvres intermittentes, le sulfate de quinine à hautes doses, même quand il y a des signes bien manifestes de pléthore et de congestion sanguine sur un organe. Ces questions, comme on le voit, touchent de trop près au bonheur de l'humanité, pour que M. Saulnier ne rende pas public tout ce qu'il possède de propre à en éclairer la solution. Nous osons lui prédire qu'en le faisant, il n'agira pas moins dans ses intérêts que dans ceux de la science.

SCELLIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819. (Rue St-Denis, 303, de 11 heur. à 1.)

SCHAFFER, Docteur en médecine, reçu à Montpellier en 1826. (Rue St-Honoré, passage St-Roch, 2, de 1 heur. à 3.)

SCHANGE (*J.-M.-Alexis*), Officier de santé-dentiste; né à Paris en 1807; reçu à Paris en 1834. (Place de l'Hôtel-de-Ville, 35. — On doit à M. Schange un ouvrage intitulé : *Précis sur le redressement des dents.* Cet écrit est l'exposé des moyens que l'art possède et emploie aujourd'hui pour favoriser l'arrangement régulier des dents et ramener celles qui auraient dévié à leur direction naturelle (1 vol. in-8° de près de 200 pages, avec planches, 1842). On y trouve des faits de pratique fort curieux et plusieurs exemples de redressement de dents, qui démontrent

tout à la fois et la puissance de l'art, et la prudence qu'on doit apporter dans toutes les opérations de cette nature.

SCHUSTER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Neuve-Vivienne, 43, de midi à 2 heur.) — S'occupe particulièrement de l'application du galvanisme et de l'électro-magnétisme.

SCOTT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1830; médecin du bureau de bienfaisance du 10e arrondissement. (Rue du Bac, 68, de 10 heur. à midi.)

SÉAILLES, Officier de santé, reçu en 1842. (Rue de Vaugirard, 130.)

SÉDILLOT (*A-V.*) ✻, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1820. (Rue Notre-Dame-des-Victoires, 22.) — M. **SÉDILLOT** (*C-E.*) ✻, ex-professeur au Val-de-Grâce, est actuellement professeur à la Faculté de Strasbourg.

SÉGALAS (*Pierre-Salomon*) ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section d'anatomie et de pathologie); agrégé libre de la Faculté; né à St-Palais (Bas.-Pyrénées), en 1792; reçu docteur à Paris en 1817. (Rue de Vendôme, 5.)

M. Ségalas est un spécialiste, mais un de ces spécialistes comme on en rencontre, grâce à Dieu, plusieurs aujourd'hui, qui, après avoir étudié avec un zèle égal toutes les branches de la science, sont ensuite portés, par goût ou par des circonstances fortuites, à concentrer particulièrement leur attention sur un seul point, et apportent dans son examen exclusif les lumières d'une appréciation basée sur les connaissances générales qu'ils ont acquises dans des études régulières et complètes.

Engagé par la fréquentation des hôpitaux dans la voie la plus sûre pour arriver promptement à des résultats appréciables, il a marqué en effet son début dans la carrière médicale par des cours

publiés de physiologie et de pathologie, dans lesquels il déploya tout à la fois zèle et savoir, et par des écrits qui lui assignèrent de bonne heure un rang honorable parmi les jeunes médecins de son époque. Ces cours et ces écrits révélèrent surtout en lui un de ces hommes à idées positives, capables d'extraire d'une question donnée tout ce qu'elle peut avoir de vraiment utile et de moins contestable. Aussi, dès les premiers pas qu'il fit dans le champ malheureusement si vaste et si fécond des maladies des voies urinaires, fixa-t-il l'attention publique par le soin qu'il mit, avant tout, à préciser la valeur relative des divers modes de traitement proposés, et à populariser, tout en les perfectionnant, les procédés opératoires qui leur sont appropriés.

M. Ségalas s'occupa d'abord dans cette spécialité des rétrécissemens de l'urètre. La cautérisation, proposée depuis quelques années par Ducamp, comptait déjà des détracteurs ; il chercha à la réhabiliter, et c'est le fruit des nombreux essais qu'il fit à cet égard et des résultats heureux qu'il en obtint, qu'il publia dès 1828, sous le titre de : *Traité des rétentions d'urine et des maladies qu'elles produisent*, 1 fort vol. in-8° avec 10 planches. Cet ouvrage est assurément loin d'être le dernier mot de la science sur le sujet auquel il est consacré, puisque la cautérisation est aujourd'hui, et avec raison, une des méthodes de traitement les moins suivies ; mais il n'en est pas moins remarquable comme modèle de faits bien observés et d'inductions habilement déduites. Des maladies de l'urètre, M. Ségalas passa naturellement à celles de la vessie et s'occupa du broiement de la pierre ; mais, trop prudent pour se mêler de la querelle que suscitait encore alors la découverte de cette admirable conquête de la chirurgie moderne, et à laquelle il était assez juste pour reconnaître n'avoir aucun droit, il se contenta d'en simplifier les moyens et de l'appliquer avec succès. Rien n'est plus ingénieux, en effet, que son brise-pierre à pression et à percussion qui, composé de deux tiges enchâssées l'une dans l'autre de manière à se présenter sous la forme d'une sonde ordinaire, joint aux avantages réunis de ceux de MM. Heurteloup et Jacobson, le mérite de ne pas ef-

frayer le malade. C'est cet instrument lithotriteur que l'Académie des sciences a couronné en 1834, sur le rapport de MM. de Blainville, Double, Duméril, Dupuytren, Larrey, Roux etc.

Enfin il compléta ses travaux sur les maladies des voies urinaires par la publication : 1° d'un ouvrage qu'il fit imprimer de 1835 à 1836, sous le titre modeste d'*Essai sur la gravelle et la pierre, considérées sous le rapport de leurs causes, de leurs effets et de leurs divers modes de traitement*, 1 vol. in-8° avec planches, et qui présente le tableau exact, le résumé impartial de nos connaissances sur cette partie importante de la science ; — 2° d'une *Lettre à M. Dieffenbach, sur un cas d'urétroplastie faite par un procédé nouveau et suivie d'un plein succès*, broch. in-8° avec 3 planch. 1840. Quant à ses écrits étrangers à sa spécialité, ils sont, dans l'ordre de leur apparition : 1° *Recherches expérimentales sur l'absorption intestinale*, lues en 1822 à l'Académie des sciences ; — 2° *Lettre à M. Magendie sur les propriétés médicamenteuses de l'urée et sur le genre de mort que produit la noix vomique*, 1832 ; — 3° *Série d'expériences sur divers points de physiologie et de pathologie* ; — 4° *Mémoire sur les altérations du sang*. Indépendamment de son brise-pierre, il a encore imaginé un porte-caustique qui précise l'application du nitrate d'argent, un scarificateur pour les rétrécissemens organiques de l'urètre, et une pince destinée à retirer de ce canal les sondes et les bougies qui pourraient y rester engagées.

Ajoutons à tout cela que M. Ségalas n'est pas seulement un habile praticien, mais encore un homme bienfaisant, qui offre ses soins et ses conseils aux pauvres avec le même empressement qu'il les met à la disposition des riches. Dans le moment, de douloureuse mémoire, où le choléra nous décimait, il rivalisa de zèle avec tous ses confrères, et fut choisi unanimement par eux pour présider le bureau de secours du quartier du Temple. Lorsque l'épidémie eut cessé ses ravages, il réunit tous les médecins qui avaient associé leurs efforts aux siens, pour en former une société de médecine connue sous le nom de *Société médicale du Temple*, qui compte aujourd'hui parmi ses membres des méde-

cins de tous les quartiers de Paris. D'ailleurs excellent confrère, il occupe très honorablement sa place à l'Académie, dont il est membre depuis 1823, et où les personnes dont il est chargé de faire connaître les travaux, trouvent toujours en lui un rapporteur empressé, un interprète fidèle, et un juge chez lequel l'impartialité n'exclut pas la bienveillance.

SÉGUIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1842. (Rue de Seine, 95, de midi à 2 heur.)

SELLE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 38, de midi à 2 heur.)

SELLIER, (*J.-Pierre-P.-Marie*), Docteur en médecine; ancien élève de l'hôpital Saint-Louis et ex-médecin de divers établissemens de bienfaisance; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue Saint-Honoré, 313, de 10 heur. à 11.) — Est auteur d'un mémoire sur les maladies de l'utérus et sur le choix du traitement à leur opposer suivant les cas et la constitution des sujets.

SERRÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1809. (Rue Bourbon-Villeneuve, 60, de 11 heur. à 1.)

SERRES (*Et.-Renaud-Aug.*) ✠, Membre de l'Institut et Membre de l'Académie R. de médecine (section d'anatomie et de physiologie); médecin de l'hôpital de la Pitié, et agrégé libre de la Faculté; professeur d'anatomie humaine au Muséum d'histoire naturelle; directeur des travaux anatomiques des hôpitaux; né à Clairat (Lot-et-Garonne) en 1787; reçu docteur à Paris en 1810. (Au Jardin-des-Plantes, de midi à 1 heure.)

Bien que M. Serres exerce la médecine, ce qu'attestent les fonctions actives qu'il n'a jamais cessé de remplir à la Pitié, il est cependant infiniment plus connu comme anatomiste que comme médecin. Il a débuté en qualité de chef des travaux anatomiques de la Pitié, d'où il a pris son essor pour venir se placer au rang

des anatomistes les plus distingués de l'époque. On lui doit un grand nombre de travaux importans, parmi lesquels on remarque surtout les suivans :

Anatomie comparée du système dentaire, 1 vol. in-8°, avec planches, 1817. — *Les lois de l'ostéogénie*, prix de physiologie en 1820. — *Anatomie comparée du cerveau*, 2 vol. in-8°, avec un atlas de 16 planches in-4°, de 1824 à 1827. — *Recherches d'anatomie transcendante et pathologique*, 1 vol. in-4°, avec atlas in-folio, 1832. — *Des formations et déformations organiques*, appliquées à l'anatomie de Ritta-Christina, in-4°, 1833. (Mémoires de l'Académie des sciences, tome II), etc., etc.

Comme médecin, M. Serres a publié en 1813, avec M. Petit, alors médecin de l'Hôtel-Dieu, un *Traité de la fièvre entéro-mésentérique*, qui est encore regardé aujourd'hui comme un modèle d'observation et d'induction pathologique. Il a aussi fait insérer dans divers recueils, plusieurs mémoires sur *les apoplexies*, *les maladies du cervelet*, *les paralysies*. Il ne vient jamais à l'Académie de médecine; mais il suit régulièrement les séances de l'Institut, auquel il communique souvent soit des travaux originaux, soit des rapports.

SERRURIER (*Jean-B.-Toussaint*) ❀, DOCTEUR EN MÉDECINE; secrétaire-général de la Société de médecine-pratique; né à Orléans en 1796; reçu à Paris en 1821. (Rue St-Dominique-St-Germain, 14.)

M. Serrurier est un de ces praticiens, comme il serait à désirer qu'il y en eût beaucoup, qui, en s'occupant avant tout de leur clientèle, parviennent cependant à lui dérober assez de temps pour prouver, par de bons écrits, qu'ils ne restent pas étrangers au mouvement de la science. C'est ainsi qu'en sa qualité de secrétaire de la société de médecine-pratique, il a rendu un compte exact et bien commenté des travaux de cette société pendant les années 1829, 1830, 1831 et 1832; puis, qu'il a publié sur *la mobilité des os du crâne*, un mémoire qui explique judicieusement pourquoi ces os supportent de violens efforts sans

se rompre, et qu'il a écrit sur les conseils de discipline une lettre dans laquelle les inconvéniens et les avantages de cette institution projetée sont appréciés avec goût.

M. Serrurier a, depuis cette époque, fait insérer dans les numéros des 20, 25 septembre et 11 décembre de la Gazette des Hôpitaux pour 1838, trois lettres en réponse à l'opinion de M. Regnart, un de nos plus habiles dentistes, qui regarde la carie dentaire comme le résultat de l'altération chimique des dents, tant par les principes acides que contiennent les alimens que par ceux qui se dégagent de la décomposition de ces alimens séjournant dans les interstices dentaires. M. Serrurier oppose à M. Regnart ces faits, savoir : que plusieurs dents, par exemple les dernières grosses molaires, sortent souvent profondément cariées; que si c'était toujours et uniquement un acide qui déterminât la carie dentaire, cette action devant être générale, il n'y aurait pas un point unique, mais le corps tout entier de la dent qui en éprouverait les effets; enfin, que la fréquence de la carie dentaire, chez les habitans de la Normandie, est bien plutôt subordonnée à l'humidité des lieux qu'à l'usage du cidre : toutes raisons qui nous semblent péremptoires.

SESTIER (*Félix*), Docteur en médecine, agrégé à la Faculté et ancien chef de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu; ex-interne et lauréat de l'Ecole-pratique; médecin du Diaconat de l'Eglise protestante et de la Société helvétique de bienfaisance; né à Genève; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 28, de midi à 1 heure.)

M. Sestier a rendu compte, dans le tome Ier pour 1833 de la Revue médicale, des travaux de la Société anatomique pendant l'année 1832. Il a publié un mémoire sur les *dyspnées intermittentes*, et un autre sur cette question importante : *Jusqu'à quel point la percussion et l'auscultation ont-elles éclairé le diagnostic des maladies aiguës et chroniques du cœur ?* Il a eu pour sujet de sa thèse de concours pour l'agrégation, les *causes spécifiques*.

Le *Traité de la Pneumonie* de la clinique médicale de M. Chomel est de lui. On lui doit aussi un travail *sur les maladies et les accidens qui terminent promptement la vie.*

SEVESTRE ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1808. (Rue Favart, 4, de 11 heur. à midi.)

SIBILLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824; inspecteur des eaux de Néris. (Rue Louis-le-Grand, 33, de 3 heur. à 5.)

SICHEL (*Jules*) ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE-OCULISTE, reçu à Berlin en 1825 et à Paris en 1833. (Rue de la Chaussée-d'Antin, 50, de 7 heur. à midi, et pour les indigens, à la clinique de l'école, à 2 heur. les dimanches et samedis exceptés.)

M. Sichel est certainement l'oculiste le plus répandu de Paris. Cela prouve-t-il qu'il ait enrichi l'art ophthalmique de quelque importante découverte; qu'il ait fait dans cette spécialité des cures inespérées; qu'il en ait résumé les principes dans des traités devenus classiques? Nous voudrions pouvoir, en échange de l'honneur qu'il nous a fait de souscrire à cette Revue, répondre oui; mais, obligé de le juger, comme tout autre, par ses œuvres, nous sommes dans la nécessité de rester dans le doute.

Qu'a produit, en effet, M. Sichel de véritablement scientifique? Un seul volume, qui ne contient rien de bien neuf, et qui n'est au fond que le commentaire du traité de Weller, inférieur assurément de beaucoup à plusieurs traités que notre pratique nationale a vus éclore depuis quelques années. Ce volume est intitulé : *Traité de l'ophtalmie, de la cataracte et de l'amaurose*, pour servir de supplément, etc., in-8° avec 4 planch., 1837. Quant à sa pratique, l'examen que nous avons fait de plusieurs de ses ordonnances qui sont tombées entre nos mains, nous a démontré qu'elle ne diffère pas sensiblement de celle de tout le monde, et qu'en dehors des cas qui nécessitent des opérations, tout se réduit à des révulsifs sur le cou, quelques frictions mer-

curielles sur la région frontale, et l'emploi de pommades tour à tour narcotiques ou résolutives.

Et cependant M. Sichel voit tant de malades, qu'il ne les admet que sur la présentation d'un numéro d'ordre; qu'il ne correspond avec eux que par l'entremise d'un secrétaire; qu'il échange à peine quelques paroles avec les médecins qui lui conduisent leurs malades. Il y a donc dans le succès de M. Sichel quelque chose qui nous échappe. Les oculistes, dont ces succès excitent l'envie, croient en trouver la cause dans le soin qu'il a de ne sortir qu'en brillant équipage, d'afficher ses cours et ses consultations dans le quartier fréquenté par la gent médicale, de conserver dans son langage un accent très sensiblement germanique. Nous nous tenons en garde contre une pareille explication, car une triste expérience nous apprend depuis quelque temps que l'*Invidia pessima* est surtout celle des spécialistes. M. Sichel a aussi publié en 1836 un mémoire sur la *choroïdite*.

SIGNORET (*Antoine*) ☼, DOCTEUR EN MÉDECINE-PHARMACIEN; né à Cluny (Saône-et-Loire) en 1785, reçu à Paris en 1831. (Rue de Seine-St.-Germain, 49, de midi à 4 heur.) — Est, si nous ne nous trompons, le continuateur du fameux Leroy, dont il cherche à justifier la prétendue doctrine par un livre publié en 1841 (format in-12, de près de 500 pages), intitulé : *Exposition de la méthode purgative*, précédée de considérations générales sur l'état de la médecine et contenant une esquisse rapide des doctrines les plus modernes.

SIMON (de Metz), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Strasbourg en 1816. (Rue de Sèvres, 157, de 8 heur. à 10.) — Est auteur d'un *manuel d'hygiène* à l'usage de la jeunesse.

SIMON (*Léon-Franç.-Adolphe*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à Blois en 1798; reçu docteur à Paris en 1822. (Rue Neuve-des-Mathurins, 15, de midi à 3 heur.)

M. Simon (Léon), l'ex-Saint-Simonien, aujourd'hui une des gloires de la médecine homœopathique, a d'abord été allopathe,

comme le fait nécessairement présumer l'époque de sa réception. Son début a été heureux, car il a concouru à la rédaction du Bulletin des sciences de M. Férussac et du Journal des progrès dirigé par M. Buchez ; publié un traité d'hygiène privée ; composé un mémoire au nom de la société de médecine pratique de Paris, dont il était alors secrétaire général, relativement à la loi présentée en 1827 sur l'exercice de la médecine. Depuis qu'il a embrassé la médecine homœopathique, il a publié un volume de leçons sur cette doctrine (1835) ; — un mémoire sur les maladies scrofuleuses (1 vol. in-8° 1836) ; — une lettre adressée à MM. les membres de la Faculté de médecine, en réponse aux attaques dirigées contre l'homœopathie le 2 novembre 1842.

SIMON (*Etienne*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue St-Dominiq.-St-Germain, 44, de 11 heur. à 1.)

SIMON (*François*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1831. (Rue Vanneau, 23, de midi à 3 heur.)

SIRAND, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue du Bouloy, 10.) — Collaborateur et probablement continuateur futur de M. Benech, dont il contre-signe les œuvres. (Voyez en conséquence l'article Benech.)

SIRDEY, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin de l'hôpital St-Merry (sans concours) ; reçu à Paris en 1814. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 22, de 10 heur. à 11.)

SIRY, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828. (Rue de Ponthieu, 33, de midi à 1 heur.)

SKIERS, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1825. (Rue Montaigne, 8, de 9 heur. à 11.)

SMITH, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1815. (Rue de l'Abbaye, 9, de midi à 1 heur.)

SOBAUX père, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1812. (Rue de Verneuil, 18, de midi à 1 heur.)

SOLLER (*Louis-Charles*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né en 1788 à Landser (Haut-Rhin); reçu docteur à Strasbourg en 1812. (Rue du Faubourg-St-Martin, 35, de 3 heur. à 5.)

Ancien chirurgien interne de l'hôpital civil de Strasbourg; ex-médecin de la grande armée et médecin en chef de l'hôpital civil et des prisons de l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin), M. Soller a embrassé l'*homœopathie*, sur laquelle il a publié une brochure en 1824.

SORBIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823. (Boulev. Beaumarchais, 29, jeudi et dim., de 8 heur. à 10.)

SORLIN (*Jean-Gabriel-Désiré*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin titulaire, depuis vingt-huit ans, du bureau de bienfaisance du 10ᵉ arrondissement et chirurgien-major de la 10ᵉ légion de la garde nationale; né à Orgelet (Jura) en 1781; reçu docteur à Paris en 1815 (et non 1825 comme il est dit dans le dernier Almanach des médecins de Paris). (Rue de l'Université, 55, de 3 heur. à 5.)

M. Sorlin est un ancien chirurgien militaire, qui a fait en cette qualité et avec distinction, de 1807 à 1815, les campagnes aussi pénibles que glorieuses d'Espagne, de Russie, de Saxe, de France et de Belgique. Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1810, après la mémorable bataille de Wagram, il était, au licenciement de l'armée, aide-major aux chasseurs à cheval de la vieille garde, poste qu'il préféra au grade de chirurgien-major du 7ᵉ de voltigeurs de la jeune garde, dont l'avait investi un décret de l'empereur en date du 8 avril 1813. De retour à Paris en 1815, il reprit le cours de ses études, s'y fit recevoir docteur, et sollicita, pour avoir occasion de se rendre utile, les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance. Depuis cette époque (1816), il exerce dans le 10ᵉ arrondissement, entouré de

l'estime des habitans de ce quartier, qui l'ont nommé en 1830 chirurgien-major de leur légion. M. Sorlin est membre de la Société de médecine-pratique. Nous avons plusieurs fois trouvé de lui, dans les comptes-rendus des séances de cette société, des observations qui décèlent le bon praticien, l'homme sincèrement dévoué aux devoirs de sa profession.

SOUBERBIELLE (*J.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1813. (Rue Royale-St-Antoine, 16, de 2 heur. à 3.) M. Souberbielle est aujourd'hui le doyen des médecins de Paris, car il doit avoir bien près de 90 ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est aussi dispos de corps et d'esprit qu'un homme de quarante à cinquante ans. On sait qu'il s'est spécialement livré à l'opération de la taille, et qu'il a généralement donné la préférence à la taille sus-pubienne, ou si l'on veut au haut appareil. Ses succès dans cette spécialité ne sont ignorés de personne ; il eût même pris moins de peine à les prôner, qu'ils ne lui eussent pas moins assigné une place honorable parmi les plus habiles opérateurs.

Les opinions de M. Souberbielle sur la taille sus-pubienne ont été exposées par M. Belmas (son petit-fils par alliance), dans un ouvrage publié à ce sujet en 1827. Il a lui-même saisi plusieurs fois, dans des recueils périodiques, notamment dans la Gazette des Hôpitaux, l'occasion de leur donner du développement. Il ne s'est d'ailleurs pas borné à être l'héritier de l'habileté chirurgicale du frère Côme en matière de taille, il a aussi fait une étude approfondie du caustique de son célèbre prédécesseur, et en a maintes fois fait la plus heureuse application. M. Souberbielle, comme on le voit par son grand âge, a traversé, déjà homme, toute notre révolution, et se flatte avec raison d'avoir pris une part active à quelques uns des grands actes qui ont signalé l'aurore de notre liberté nationale. C'est ainsi qu'il a assisté à la prise de la Bastille, qu'il a.... La restauration lui en a gardé rancune, c'était naturel; le gouvernement de Juillet l'en a récompensé, c'était son devoir, peut-être pouvait-il être mieux

rempli. Tout cela ne l'a pas empêché de faire le bien tant qu'il a pu, et la gaîté habituelle de son caractère prouve que sa conscience est satisfaite.

SOUBEIRAN ✻, Membre de l'Académie R. de médecine-pharmacien (section de physique et chimie médicales); non reçu médecin; pharmacien en chef de la pharmacie centrale des hôpitaux. (Quai de la Tournelle.) — A publié, de 1835 à 36, un *Nouveau traité de pharmacie thérapeutique et pratique* (2 forts vol. in-8°, avec fig. dans le texte), dont une 2e édition a paru en 1840, avec les formules exprimées en mesures décimales. On trouve refondu dans cet ouvrage le manuel qu'il avait publié en 1831 sur le même sujet, en 1 vol. in-18.

SOUBIRAN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838. (Rue Montorgueil, maison Ch. Albert, etc., etc.)

STANSKI, Docteur en médecine, médecin du bureau de bienfaisance du 5e arrondissement et de la Société philanthropique; reçu docteur à Paris en 1840. (Rue Poissonnière, 33, de 2 heur. à 4.)

SUBERVIC, Docteur en médecine; inspecteur des établissemens d'eaux minérales de la Seine; reçu docteur à Paris en 1825. (Rue Cadet, 19, de midi à 2 heur.)

SUKET, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue Saint-Antoine, 62.)

SZOKARSKI (*Vict.-Félix*), Docteur en médecine, reçu à Giessen (Allemagne) en 1834 et à Paris en 1839. (Rue Rambuteau, 6, de 9 heur. à 11.)

Ainsi que le fait pressentir son nom, M. Szokarski est polonais. Surpris par la révolution de 1830, au milieu de ses études médicales à Varsovie, il fut forcé, après la prise de cette ville, de

se retirer en Allemagne, où il se fit recevoir docteur, et se rendit à Paris en 1836, où il se fit de nouveau recevoir, ayant choisi pour sujet de sa thèse une question importante de médecine-oculaire (*la diplopie unioculaire*), spécialité à laquelle il se voue et sur laquelle il a déjà publié plusieurs travaux, tels qu'un *Essai sur les sensations des couleurs dans l'état physiologique et pathologique de l'œil*, 1840; — *Sur la rotation du globe oculaire*, 1841; — *Sur l'emploi des lunettes et des conserves*, 1842; — *Sur l'anatomie élémentaire du cristallin*, 1843; — *La plique polonaise*, 1844. Nous regrettons que M. Szokarski ne nous ait pas mis à même, en nous indiquant les recueils dans lesquels il a fait insérer ses travaux, de pouvoir dire ce que nous en pensons. Il vient de fonder chez lui une société de médecins allemands, ayant pour but de former au sein de la capitale un point intermédiaire entre le mouvement scientifique de la France et de l'Allemagne, et d'aider par un rapprochement confraternel les jeunes médecins qui nous viennent chaque année d'outre-Rhin, pour suivre les cours de notre Faculté, et même pour y prendre des grades universitaires.

T

TAILLEFER O. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-chirurgien en chef de la marine; ancien professeur de médecine opératoire à l'école de Brest; reçu docteur à Paris en 1807. (Rue du Marché-St-Honoré, 1, de 9 heur. à 10.)

TAILLEFER (*Léop.-Aug.-Charl.*), DOCTEUR EN MÉDECINE et pharmacien de l'école de Paris; né à Pont-l'Evêque (Calvados); reçu à Paris en 1834. (Rue Richer, 27, de midi à 2 heur.) — A publié plusieurs articles sur différens sujets dans divers recueils périodiques, et avait soutenu sur l'acide arsénieux, considéré

sous le rapport de la chimie, de la médecine légale et de la physiologie, une thèse qui lui a valu les suffrages de ses examinateurs.

TAISSERRE DE St.-MARC. M. Taisserre est placé dans l'Almanach des Médecins parmi les docteurs; mais comme il y est seulement dit qu'il est *reçu à Turin* en 1813, nous ignorons s'il est autorisé à exercer en France.

Quoi qu'il en soit, il paraît que ce médecin n'a pas des convictions médicales fort arrêtées, car, désigné dans l'Annuaire médical de 1843 comme *homœopathe*, il se donne aujourd'hui (1844) comme *importeur de la méthode Priesnitz;* ce qui signifie nécessairement qu'il est *Sudropathe.* C'est ce qui ressort de certains libelles qu'il fait distribuer par milliers dans Paris, et où il s'intitule, à l'instar de MM. Bachoué, Belliol, Bénech, Giraudeau, etc., le sauveur d'une quantité innombrable de malades abandonnés par la médecine ordinaire, administrée, bien entendu, par « les sommités médicales de la France. »

TALON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1824. (Rue de Cléry, 86, de midi à 1 heur.)

TANCHOU (*Stanislas*) ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1819; fondateur du dispensaire Sainte-Geneviève, pour le traitement gratuit des maladies propres aux femmes; né dans le département de l'Indre en 1791. (Rue du Helder, 11, mardi, jeudi, samedi, de 11 heur. à 1.)

M. Tanchou n'appartient, comme on le voit, ni aux hôpitaux, ni à l'Académie, et cependant son nom figure honorablement parmi ceux de nos praticiens les plus connus et surtout les plus sincèrement dévoués à la pratique de l'art. Voici sur son début quelques particularités qui lui font trop d'honneur pour qu'il puisse trouver mauvais que nous les rapportions ici.

Fils d'un modeste chirurgien de campagne, il partit comme sous-aide en 1809 pour l'armée d'Italie, après dix-huit mois

d'études à Paris. Mais, licencié sur la fin de l'année suivante, il aima mieux s'engager comme simple soldat que d'abandonner le régiment dans lequel il avait fait ses premières armes. Cinq ans après (1815), il subissait, avec le grade de lieutenant, le sort de l'armée entière, n'emportant pour toute récompense des plus dures fatigues et de plusieurs blessures, que la croix de la Légion-d'Honneur qui lui fut donnée, après la bataille de Hanau, pour un fait d'armes qui suffirait à lui seul pour honorer la carrière de tout homme qui n'aurait d'autre titre à la considération générale. Rendu à la vie civile, M. Tanchou reprit le cours de ses études médicales, y apporta une régularité et une persévérance dont il avait puisé le goût dans sa carrière militaire, et soutint en 1819, pour le doctorat, une bonne thèse sur *quelques préjugés des femmes en couches.*

N'ayant pas de suite arrêté la direction qu'il donnerait plus particulièrement à ses travaux pratiques, il publia dans divers recueils plusieurs mémoires sur la *gastro-entérite*, sur les *constitutions atmosphériques*, les *scrofules*, l'*œdème des nouveau-nés*, la *péritonite puerpérale*, la *pneumonie chez les vieillards*, la *révulsion*, la *spécificité des médicamens;* puis en 1824, un *Traité du froid et de son emploi en médecine et en chirurgie* (1 vol. in-8°). Ce ne fut qu'en 1829 qu'il s'occupa des maladies des voies urinaires, sur lesquelles il publia plusieurs écrits : par exemple, un *Nouveau procédé sur l'opération de la taille sus-pubienne* (Archives, 1839); — un *Examen historique de tous les procédés de lithotritie, et nouvelle méthode, etc.* (broch. in-8°, 1830); — *Coup d'œil sur les prétendus progrès de la lithotritie, etc.*, Arch., 1832; — *Traité sur les rétrécissemens de l'urètre et de l'intestin rectum* (1 vol. in-8°, avec planch., 1835); on y trouve la description de la dernière maladie de Talma, dont il fut l'ami et le médecin.

En 1837, M. Tanchou a fondé le dispensaire Sainte-Geneviève, où sont traitées gratuitement, au moyen de souscriptions, de bienfaits de la Reine, etc., les femmes nécessiteuses affectées de maladies propres à leur sexe. Son attention s'étant surtout fixée sur les affections cancéreuses, il en a fait le sujet de plu-

sieurs mémoires soumis à l'Institut, et d'un volume qui vient de paraître sous le titre de : *Recherches sur le traitement médical des tumeurs cancéreuses du sein* (1 vol. in-8°, 1844), et dans lequel il rejette l'opération comme ne guérissant jamais cette maladie et ne pouvant qu'assurer dans quelques cas le succès d'un traitement intérieur, qu'il déclare d'ailleurs être plus souvent empirique que rationnel. M. Tanchou vient aussi de faire, dans une brochure spéciale, un résumé judicieux de la discussion qu'a tout récemment suscitée M. Cruveilhier, au sein de l'Académie, par la lecture de son mémoire sur les tumeurs fibreuses du sein.

TANQUEREL-DES-PLANCHES, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue de Seine, 10, de 10 heur. à midi. — M. Tanquerel-des-Planches est un homme laborieux qui s'est déjà fait une position honorable par ses écrits, parmi lesquels on remarque surtout ses *Recherches sur les caractères anatomiques et physiologiques des congestions sanguines et des inflammations;* broch., in-8° 1838. — *Traité des maladies de plomb ou saturnines, suivi de l'indication des moyens qu'on doit employer pour se préserver de l'influence délétère des préparations de plomb;* 2 vol. in-8°, 1839; ouvrage honoré d'un prix de l'Institut. M. Tanquerel vient de concourir, mais sans succès, pour l'agrégation.

TASSY, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue de Hanovre, 19, de midi à 2 heur.)

TAUPIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue du Helder, 12, de 3 heur. à 5.)

TAVEAU (*Augustin-Onési.*), Officier de santé-dentiste; né au Havre en 1792; reçu à Paris en 1825. (Quai de l'Ecole, 12.)

M. Taveau paraît mettre à conserver les dents l'importance que plusieurs de ses confrères semblent mettre à les arracher.

C'est sans doute dans cette vue qu'il a publié successivement : un *Traité d'hygiène de la bouche*, qui a eu plusieurs éditions sous le format in-12 et qu'il vient de faire paraître in-8° (1843); — Des *Conseils aux fumeurs sur la conservation de leurs dents;* — Un *Mémoire sur l'obturation ou plombage des dents;* — Quelques articles dans l'Hygie et la Gazette des hôpitaux. Il a trouvé dans l'union d'uue poudre d'argent et d'une petite quantité de mercure, le moyen de composer une pâte obturatrice métallique, qui, de molle qu'elle est, se durcit à l'instant même, sans avoir, comme le métal dit de d'Arcet, besoin du secours du feu pour entrer en fusion : il la nomme *ciment oblitérique*. Tout cela, bien entendu, n'empêche pas M. Taveau d'extraire, au besoin, une dent *tutò et cito*, sinon *jucundè*, et de la remplacer par une pièce qui peut défier tout ce que ses confrères peuvent produire de mieux en ce genre.

TAVERNIER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835. (Rue des Batailles, 21, à Chaillot, de 10 heur. à midi.) — M. Tavernier est connu dans notre littérature médicale : 1° par deux écrits élémentaires fort bien faits, qui font un *Manuel de thérapeutique chirurgicale*, 1 vol. in-18, 1828, et un *Manuel de clinique chirurgicale*, etc., etc., 1 vol in-18, 1837 ; 2° par la publication du Journal des Connaissances médicales pratiques ; dans la pratique, par l'établissement orthopédique qu'il a fondé il y a une douzaine d'années, et même plus, avec M. Hossard, pour le traitement spécial des difformités de la taille par la ceinture de ce dernier. Nous regrettons qu'il ne nous ait pas mis à même de parler plus en détail de sa carrière scientifique.

TAVERNIER (*Jean-Bapt.-Paul-Auguste*), DOCTEUR EN MÉDECINE; né à la Charité (Nièvre) en 1810; reçu docteur à Paris en 1841. (Rue du Four-St-Germain, 17.)

M. Tavernier a été préparateur de physique et de chimie au collége de St-Louis, et professeur à l'Athénée. C'est en cette qualité qu'il a donné à la solution d'une question de chimie

organique que le sort lui a dévolue pour un des sujets de sa thèse inaugurale, un développement qui rend cette thèse fort remarquable. Cette question est la suivante : *Quelle est la composition de la couenne inflammatoire qui se produit dans le sang des diverses saignées.* Il en a fait plus tard l'objet d'un mémoire spécial qui mérite d'être consulté aujourd'hui, qu'on attache avec raison une grande importance à l'étude des diverses altérations que les liquides subissent primitivement ou secondairement, c'est à dire comme cause ou comme effet, dans le cours des maladies.

TÉALLIER ☼, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1817; né dans le Puy-de-Dôme en 1791. (Rue de Cléry, 19, de 11 heur. à 2.)

M. Téallier n'est, comme on le voit, qu'un praticien, puisqu'il n'a aucun grade universitaire autre que celui de docteur, et aucune place; mais un praticien qui s'est livré corps et âme à l'exercice de son art, n'a reculé devant aucune des peines qu'y rencontre toujours celui qui veut remplir consciencieusement sa tâche, et n'a finalement compté pour succès que les services qu'il a rendus à ses malades. S'étant d'abord fixé à Issoire, près de son pays natal, il n'y est resté que deux années, est revenu à Paris, et n'a pas cessé depuis d'exercer dans le centre des quartiers populeux et commerçans. Dans le cours de cette carrière, M. Téallier a publié :

— En 1826, une *Observation de névralgie pneumo-gastrique*, communément désignée sous le nom d'*angine de poitrine*, insérée dans le Bulletin des travaux du Cercle médical de Paris, septembre et octobre. — En 1829, un *Mémoire sur des tumeurs et des abcès iliaques*, inséré dans le Journal général de Médecine, numéro de juillet. — En 1832, un travail fort remarquable sur le *tartre stibié et son emploi dans les maladies*, 1 fort vol. in-8°, couronné par la Société de médecine de Toulouse. — En 1836, un ouvrage intitulé : *Du cancer de la matrice, de ses causes, de son diagnostic et de son traitement*, 1 vol. in-8°, couronné par

l'Académie de Lyon. Au nombre des titres qui ont mérité la croix à M. Téallier, on a compté ses services comme interne en 1814 à l'hôpital Saint-Louis, où sévissait le typhus, dont il fut lui-même gravement atteint, le dévoûment et le zèle infatigable dont il a fait preuve dans son quartier pendant le choléra.

TESSIER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue Ste-Anne, 14, de midi à 2 heur.

TESSEREAU (*Auguste*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1838; né à Epinay (Deux-Sèvres) en 1813 ; de la Société médico-pratique ; médecin du 6e dispensaire. (Rue des Bourdonnais, 17, de 1 heure à 2.)—M. Tessereau a été chirurgien auxiliaire de la marine à Rochefort, dans le cours de l'épidémie du choléra qui fit de grands ravages dans l'hôpital maritime. Après sa réception à Paris, il s'est fait admettre à la Société médico-pratique à laquelle il a fait plusieurs bons rapports; nous en avons sous les yeux un, entre autres, sur le mémoire de M. Amussat, démontrant la possibilité d'établir un anus artificiel dans la région lombaire sans pénétrer dans le péritoine, et qui dépose en faveur de ses connaissances et de son jugement. Il fait à l'association polythecnique un cours d'hygiène qu'il se propose de faire imprimer pour les ouvriers qui suivent les cours de l'association.

TESSIER (*J.-Paul*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1836; médecin du bureau central; suppléant de M. Récamier dans sa clinique médicale à l'Hôtel-Dieu. (Rue Caumartin, 21, de midi à 2 heur.) — A publié quelques travaux dans divers recueils et dont nous n'avons pu prendre connaissance.

TESSIER (*L.-H.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1815. (Rue et île St-Louis, 49, de midi à 2 heur.)

TESTE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837,



(Rue de Beaune, 31.) — M. Teste s'occupe de magnétisme et a publié sur ce thème, qui est devenu depuis, entre les mains de charlatans, le sujet des plus habiles mystifications, un ouvrage intitulé : *Manuel pratique du magnétisme animal* (1 vol. in-8°, 1840.) Tout cela est fort licite ; mais ce qui est mal, c'est l'abus que certaines personnes font de son nom dans les annonces des journaux, où on lit, par exemple dans le Constitutionnel du 2 août 1844, l'avis suivant : « Consultations d'une somnambule, rue de..., etc., sous la direction d'un docteur en médecine. Cette somnambule, à laquelle M. le docteur Teste a consacré tout un chapitre dans son manuel, émerveille par sa lucidité les nombreux malades qui la consultent, et *confond la Faculté* par les cures désespérées qu'elle obtient. » Si M. le procureur du roi le savait, et, s'il le savait, qu'il le voulût !

TEXIER ✠, Docteur en médecine, reçu à Paris 1822; médecin-chirurgien de la maison du Roi et de celle du prince royal (division des écuries) ; médecin de la maison R. de Saint-Denis, chirurgien-major à l'état-major des gardes nationales de la Seine. (Rue des Vieux-Augustins, 18, de 11 heur. à 1.)—Et cependant n'a rien fait, rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance.

TERREIN O. ✠, Docteur en médecine et associé régnicole de l'Académie R. de médecine ; ancien chirurgien principal des armées, et chirurgien en chef de Bourbonne-les-Bains. (Rue Rochechouart, 37, de midi à 2 heur.)

THEVENOD, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue de la Comète, 6.)

THÉVENOT DE SAINT-BLAISE (Le baron *J.-F.-Marie*) O. ✠, Docteur en médecine et agrégé libre de la Faculté ; chirurgien de l'hospice des Enfans-Trouvés ; reçu docteur à Paris en 1815. (Rue du Cherche-Midi, 76, de midi à 2 heur.)

M. Thévenot de Saint-Blaise est de tous les chirurgiens celui qui, à la paix et dans l'espace de temps le plus court, a fait le plus

beau chemin dans la carrière civile. On peut en juger par ce qui suit : Simple chirurgien aide-major en 1815, il fut successivement nommé en 1817, chirurgien par quartier du roi; — en 1820, chirurgien adjoint au premier chirurgien ordinaire; — en 1822, officier de la Légion-d'Honneur; — en 1823, premier chirurgien ordinaire du roi; — en 1824, chirurgien en chef adjoint de l'Hôtel-Dieu; — en 1825, chirurgien en chef de l'hospice des Enfans-Trouvés; — en 1827, chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Voici maintenant ses états de services militaires, conformes aux inscriptions du registre matricule des bureaux de la guerre : Sous-aide au 6e régiment de chasseurs à cheval, en l'an XIII; — aide-major aux armées d'Allemagne en 1809; — chirurgien-major en 1811; — chirurgien aide-major aux grenadiers à cheval de la garde impériale la même année, ce qui équivalait, au moins, au grade de major dans la ligne; — chevalier de l'ordre de la Réunion en 1813; — de la Légion-d'Honneur en 1815; — chirurgien-major aux cuirassiers de Berry en 1816; — chirurgien-major aux dragons du Rhône en 1818; — même grade aux lanciers de la garde en 1820; — chirurgien de 1re classe adjoint à l'hôpital de la maison du roi en 1827; — mis au traitement de réforme pour cause de suppression dudit hôpital en 1830. — M. Thévenot a fait les campagnes de l'an XIV, de 1806, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15; il a été blessé d'un coup de feu en 1812 à la bataille de Lombiéra, et a eu un cheval tué sous lui à la bataille de Montmirail. — M. Thévenot de Saint-Blaise n'a rien écrit qui nous soit connu. *Le Traité des maladies des Européens dans les pays chauds*, spécialement au Sénégal (1 vol. in-8°, 1840), est d'un de ses homonymes.

THIBAULT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue des Grands-Augustins, 22, de 11 heur. à midi.)

THIBERT, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1821. (Rue Louis-le-Grand, 1, de 1 heur. à 2.)

THIBERT (*Félix*), de Seurre, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1834. (Rue Mont-Parnasse, 8, de 10 heur. à 11.) — M. Thibert Félix s'occupe exclusivement de la fabrication et de l'exploitation, bien entendu, de pièces anatomiques en pâte-carton, moulées en relief sur la nature elle-même et coloriées après coup. Ces pièces, imitant parfaitement les objets qu'elles représentent, sont solides, portatives, et par conséquent se prêtent admirablement à l'étude. Il en fait dans ce moment la base d'un *Traité d'anatomie pathologique* qui paraîtra en 80 livraisons, représentant plus de 300 cas. Le Musée Dupuytren possède déjà un grand nombre de ces pièces, et M. Thibert a déjà reçu d'honorables encouragemens.

THIBERT, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1842. (Rue des Vieux-Augustins, 61.)

THIERRY père ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1804. (Place Royale, 17, au Marais, de 10 heur. à midi.) — M. Thierry descend d'une ancienne famille qui, dans un village des Vosges, se livrait de père en fils au traitement des maladies des os, telles que fractures, luxations. Il n'a pas cru déroger en continuant à Paris ce que ses aïeux avaient long-temps fait dans leur pays natal. Il figurait, dans la Faculté de Charles X, sous le nom de *Rebouteur de la cour*. On ne saurait nier qu'il n'ait eu des succès dans cette spéciatité.

THIERRY fils (*Alex.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1828; membre du conseil général de la Seine. (Rue du Petit-Musc, 9, de 11 heur. à 2.)

M. Thierry fils, sans avoir suivi exclusivement la carrière parcourue par son père, se livre néanmoins plus particulièrement à la pratique de la chirurgie. Elève des hôpitaux et ancien aide d'anatomie, il acquit, par les plus sérieuses études, des connaissances qui l'ont mis à même de tirer de suite le parti le plus avantageux de la position dans laquelle il se trouvait à son début.

Aussi figure-t-il aujourd'hui parmi nos praticiens les plus connus ; il s'est même présenté deux fois à l'école aux concours ouverts pour les chaires de médecine opératoire et de clinique chirurgicale (1841 et 1842), et s'y est montré honorablement.

M. Thierry jouit dans son quartier, comme citoyen, d'une considération qui l'avait d'abord fait investir d'un poste important dans la garde nationale et qui l'a porté récemment aux fonctions de membre du conseil général de la Seine. Il y occupe dignement sa place. Parmi les vœux qu'émet annuellement cette assemblée de l'élite de la Cité, nous en trouvons plusieurs qui ont été formulés sous son inspiration et qui décèlent un homme bien pénétré de la nécessité d'améliorer autrement que par des paroles, la position matérielle de la population, et capable de prendre, en toute occurrence, le *Salus populi suprema lex*, pour règle unique de sa conduite.

M. Thierry a fourni à nos recueils plusieurs travaux. Nous croyons qu'il n'a publié séparément que ses deux thèses de concours pour l'école. Elles ont pour sujet, l'une : les *Diverses méthodes opératoires pour la cure radicale des hernies ;* l'autre, les *Avantages comparatifs de la lithotomie et de la lithotritie.*

THIFAINE-DESAUNAUX, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue Castiglione, 4, de midi à 3 heur.)

THILLAYE aîné ✠, Membre de l'Académie R. de médecine (section de physique et de chimie médicales) ; conservateur des musées de la Faculté ; reçu docteur à Paris en 1803. (A l'Ecole de Médecine.) — Cet honorable académicien est le fils de feu Thillaye, professeur d'appareils et de bandages à la Faculté, et qui avait publié sur cette partie de l'art un traité élémentaire qui était, avant celui de M. de Gerdy, entre les mains de tous les élèves. Il ne s'occupe pas de médecine et se livre exclusivement à l'étude des sciences exactes, particulièrement de la physique dans son application à la médecine. On lui doit la rédaction d'un grand nombre de beaux articles d'hygiène que Hellé signait

dans le grand Dictionnaire des sciences médicales. Les rapports qu'il fait à l'Académie sont des modèles de clarté et de précision. Il remplit à la Faculté des sciences les fonctions d'examinateur pour le baccalauréat.

THILLAYE (*Auguste*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1814; conservateur adjoint des musées et préparateur du cours de physique; ancien sous-bibliothécaire de la Faculté. (Egalement à l'Ecole de Médecine.)

THILLAYE (*A.-T.*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828; frère des deux précédens. (Rue de Bretagne, 40, de 11 heur. à 1.)

THIRIAL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue du Bac, 38, de midi à 2 heur.) — Nous pensons que c'est à ce M. Thirial qu'est due une brochure publiée en 1840 sous le titre de : *Considérations nouvelles sur la doctrine d'Hippocrate.*

THIVET (*Michel*), Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835; professeur particulier de bandages et d'anatomie chirurgicale. (Rue des Poitevins, de 2 heur. à 3.) — A publié en 1841 un *Traité complet des bandages et d'anatomie appliquée à l'étude des fractures et luxations,* avec planches, 1 fort vol. in-8°.

THOMAS, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1833. (Rue Montmartre, 132, de midi à 2 heur.)

THOMAS DE TROISVERE, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1823. (Faubourg-Saint-Honoré, 117, de 9 heur. à 10.)

TIGER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837. (Rue des Vieux-Augustins, 67, de 3 heur. à 5.)

TISSERAND, Officier de santé-dentiste, reçu en 1837. Rue Taitbout, 25.)

TOIRAC ✻, Docteur en médecine-dentiste, reçu docteur à Paris en 1823. (Rue du Mail, 7.)

M. Toirac est un des dentistes de l'époque actuelle qui ont le mieux compris leur art et qui ont pris la meilleure marche pour l'exercer avec succès. Ayant étudié la médecine, pour ainsi dire sans idée préconçue, il a reporté sur les maladies de la bouche et les innombrables opérations qu'elles nécessitent, une somme de connaissances incomparablement supérieures à celles dont peuvent disposer cette foule de jeunes gens qui embrassent la même carrière sans en pouvoir mesurer l'importance et l'étendue. Aussi est-il aujourd'hui un des mieux placés, et est-il devenu le dentiste auquel les médecins adressent le plus de malades, parce que le titre de docteur, dont il est investi, est pour eux une garantie et de ses lumières et de sa bonne foi.

M. Toirac a jusqu'ici peu écrit, mais tout ce qu'il a produit porte le cachet d'une étude approfondie des points les plus difficiles de la spécialité. Sa thèse inaugurale sur les *Dents considérées sous le rapport de la santé, de la physionomie et de la prononciation*, était déjà un essai fort heureux. Depuis, il a publié plusieurs mémoires sur la *Substance dentaire*, la *Séméiotique buccale*, les *Maladies des gencives*, la *Pousse prématurée des dents chez les enfans*. Mais ce qu'il a écrit de plus important, c'est une dissertation imprimée en 1829, ayant pour titre : *Des diverses espèces de déviations dont est susceptible la dernière molaire ou dent de sagesse de la mâchoire inférieure, et des accidens qui peuvent accompagner sa sortie ;* dissertation dont le professeur Velpeau a rapporté les principaux faits à sa clinique de la Charité. M. Toirac a aussi inventé des obturateurs palatins d'une construction très simple, et un instrument fort commode pour la résection des amygdales.

TOLLARD aîné (*Claude*) ✻, Docteur en médecine, reçu à l'Université de Pavie en 1799. (Quai aux Fleurs, 9.) — Est un des rédacteurs du Dictionn. des Scienc. méd. pour la botanique, un des continuateurs du cours complet d'agriculture de

l'abbé Rozier, un des collaborateurs au Dictionn. d'hist natur. de Déterville; auteur d'un traité sur les végétaux, l'agriculture, etc.

TOLLARD jeune (*Henri*) ✻, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1803. (Rue de la Pelleterie, 8.) — A publié en 1828 un Manuel de l'herboriste, en 2 vol. in-18. — Ces deux MM. Tollard se sont plus occupés de botanique que de médecine et n'exercent plus.

TOUPIÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1803. (Rue Gaillon, 5, de 11 heur. à 1.)

TOURNIÉ, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1835. (Rue Tronchet, 11, de midi à 2 heur.) — A fait une bonne thèse sur l'entérite typhoïde; annonce devoir publier bientôt un volume sur les névroses.

TOUTAIN, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue Mouffetard, 266, de 11 h. à 1.)

TRAPPE ✻, Docteur en médecine, médecin-chirurgien de la succursale de la maison des pensionnaires de Saint-Denis et du bureau de bienfaisance du 12e arrondissement; né en 1767 à Saint-Étienne-aux-Claux (Corrèze); reçu docteur à Paris en 1802. (Quai de la Tournelle, 27, de 8 heur. à 10.)

M. Trappe, arrivé à Paris en 1795, fut admis par concours en qualité d'élève à l'Hôtel-Dieu, sous l'illustre Desault. Depuis 1806, c'est à dire depuis près de quarante ans, il remplit, tant dans le 10e que dans le 12e arrondissement, les fonctions de médecin du bureau de bienfaisance. Il a été chirurgien-major du 2e bataillon de la 10e légion de la garde nationale, depuis son organisation, en 1814, jusqu'à son licenciement en 1827. Il est en outre médecin du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et accoucheur de la Société maternelle.

C'est depuis la fondation de la succursale de la maison de la Légion-d'Honneur que M. Trappe en est le médecin. Dans le cours de cette longue carrière, cet honorable confrère a rendu des services de plusieurs genres : membre, pendant dix ans, du jury médical de la Corrèze, il a fondé à Saint-Étienne-aux-Claux, lieu de sa naissance, une école primaire. Il a lu à diverses sociétés savantes auxquelles il appartient, plusieurs mémoires qui ont été insérés dans la Bibliothèque médicale et l'ancien Journal de médecine. C'est en 1823 qu'il a été décoré.

TREILLE (*J.-Fr.-Ber.-Maurice*) ✵, DOCTEUR EN MÉDECINE et ancien médecin militaire ; né en 1783 dans le département du Gers ; reçu docteur à Paris en 1816. (Grande-Rue-Verte, 16, de 2 heur. à 4.)

M. Treille est encore un de nos anciens médecins militaires qui ont su se rendre tout à la fois utiles à la patrie par leur zèle à remplir les postes qui leur ont été confiés, et à la science par leurs travaux. Entré dans la médecine militaire en 1808, il ne s'en est retiré qu'en 1832, après avoir été successivement chef du service médical de plusieurs grands hôpitaux, du 1er régiment de la garde royale et du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris.

La partie de cette carrière consacrée au service de guerre, compte plusieurs faits pratiques importans. C'est ainsi qu'en 1816, étant chirurgien en chef de l'hôpital militaire temporaire de Toulouse (lors de la fameuse bataille), M. Treille fit la ligature de la carotide primitive, qui, à cette époque, n'avait encore, croyons-nous, été pratiquée que par Duret, Ast. Cooper et Larrey. C'est ainsi que la même année, dans sa thèse inaugurale, il posa en principe que les plaies, même celles faites par armes à feu, devaient être traitées par l'eau pure et froide, et non par des topiques irritans, méthode généralement adoptée aujourd'hui. Voici ce qu'il a écrit :

— En 1817, *Observations sur l'ictère fébrile*, où il prouva que le traitement antiphlogistique le plus actif était le plus applica-

ble à son traitement. (Journal de Regnaud.) — En 1822, *Mémoire sur le croup*, où il avance que, dans cette maladie, la trachéotomie devait être souvent pratiquée, sinon comme moyen curatif, du moins pour prolonger la vie et donner la possibilité d'administrer d'autres moyens. (Annales de la Médec. physiol.) C'est donc à lui qu'appartient la réintégration de cette opération. — Même année, même journal, *Mémoire sur le cancer*. Il y démontre, entre autres choses, que l'extirpation du col utérin ne devait pas être pratiquée, parce qu'elle est toujours mortelle.— En 1823, même journal, il soutint et prouva, par les faits, que les amputations les plus graves, ainsi que toutes les opérations, ne devaient pas être nécessairement suivies de fièvre. — En 1829, même journal, il publia la découverte qu'il a faite, par hasard, de l'action sédative de l'asperge dans les névroses, découverte qu'un pharmacien cherche à s'approprier. — En 1832, *Mémoire sur le choléra*. — 1837, *Mémoire sur les maladies cancéreuses de la matrice*, où il soutient cette opinion, qui nous semble toutefois exagérée, que la cautérisation du col utérin est en définitive aussi nuisible que l'amputation.

M. Treille a été, comme on le sait, un des médecins qui ont le plus vécu dans l'intimité de Broussais. On nous assure même que dans un rapport non imprimé, qu'il fit en 1812, comme chef de l'hôpital général du 1er corps à Xérès, il avait établi que l'inflammation de la muqueuse gastro-intestinale accompagnait presque toujours la pourriture d'hôpital, et devait être traitée par les boissons froides acidules. On dit aussi qu'il est sur le point de publier un ouvrage étendu sur Broussais, considéré comme praticien, professeur, fondateur d'une nouvelle doctrine médicale, et comme philosophe. De 1832 à 36, M. Treille a fait un voyage à l'étranger, surtout en Angleterre et en Suisse, pour visiter les hôpitaux, les prisons et les maisons pénitentiaires. Il vient d'en publier le résultat dans une intéressante brochure intitulée: *Nouveaux documens sur les prisons pénitent. et la déportation.*

TRELAT (*Ulysse*), DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin-adjoint d'une division des aliénés de la Salpêtrière; ancien rédac-

teur de la partie politique du *National ;* né à Montargis en 1795 ; reçu docteur à Paris en 1821. (A la Salpêtrière.)

M. Trélat est plus connu comme homme politique que comme médecin. Voici en quelques mots l'esquisse de la carrière agitée, mais honorablement remplie, qu'il a jusqu'ici parcourue. Chirurgien militaire en 1813, il fit en cette qualité la campagne de France, et, rendu à ses études médicales, il passa plusieurs années comme interne à la maison royale de Charenton. Doué de ce caractère froid et réfléchi qui unit la persévérance au courage, il prit de bonne heure une part active aux travaux des sociétés secrètes qui préparèrent la chute de la branche aînée, et le triomphe des idées libérales dont elle croyait avoir pour mission de comprimer l'essor.

Fut-il trompé, en 1830, dans ses espérances? Il faut bien le croire, puisque le gouvernement de Juillet le trouva, dès 1831, parmi les opposans les plus énergiques et les plus disposés à tout sacrifier pour le maintenir dans les voies démocratiques qui sont sa base. Mais la circonstance dans laquelle il se signala le plus est le procès intenté en 1834, devant la cour des pairs, aux hommes de son parti, qui le choisirent pour un de leurs défenseurs. On sait quelle fut l'issue de ce procès : non seulement il n'obtint point l'acquittement de ses co-religionnaires politiques, mais il fut lui-même condamné, et paya son dévoûment de plusieurs années de détention. Rendu à la liberté, il recommença la lutte dans le National, dont il fut quelques années un des principaux rédacteurs. Mais, reconnaissant sans doute, comme bien d'autres, qu'il est prudent de laisser aux seuls progrès des lumières le soin des améliorations sociales auxquelles a droit le peuple, il a abandonné la politique et est rentré dans la carrière médicale par le poste de médecin-adjoint de la division des aliénés de la Salpêtrière, qu'il a obtenu au concours et qu'il occupe aujourd'hui avec un dévoûment éclairé. M. Trélat a peu écrit en médecine; car nous ne connaissons de lui que quelques articles qu'il a fournis, en 1826 ou 27, au Journal des Progrès : — un *Manuel d'hygiène*, qu'il a publié à peu près à la même époque, avec M. Buchez ; —

un mémoire intitulé : *Rechèrches historiques sur la folie*, imprimé en 1839, mais qui l'avait déjà été en partie dans l'ancien Journal des Progrès.

TRESSE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1803. (Rue Hauteville, 52.)

TREUILLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1838; médecin des écoles du 9ᵉ arrondissement. (Rue du Pont-Louis-Philippe, 20, de 5 heur. à 7.)

TRÈVES (*Samuel*), DOCTEUR EN MÉDECINE, et lauréat de la Faculté ; médecin du bureau central et des écoles communales israélit. de Paris ; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 24, de 11 heur. à 1.)

Ancien élève de l'école pratique et des hôpitaux de Paris, aide de clinique à l'Hôtel-Dieu (salle de M. Chomel), M. Trèves a été, en 1832, chargé par Dupuytren du service à la fois pénible et dangereux des autopsies. Nommé élève de l'ambulance de la rue des Quatre-Fils (7ᵉ arrondissement), il montra tant de zèle que non seulement il obtint la médaille du choléra, mais que le conseil de salubrité lui délivra un diplôme d'honneur. Mandé dans sa ville natale (Bar-le-Duc), après 3 mois de fatigue, il y donna les mêmes preuves de zèle et de dévoûment qu'à Paris, et reçut, tant des habitans que de l'autorité, des témoignages publics de reconnaissance.

TRIGER, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue Montholon, 4, de midi à 1 heure.)

TRONCIN, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1819. (Rue Ménilmontant, 28.) — M. Troncin est désigné dans l'Almanach médical comme un médecin philanthrope qui ne se contente pas de donner gratuitement ses consultations, mais qui fait encore des distributions de médicamens à ses malades. Ce désintéressement est en vérité trop peu commun pour qu'on ne suppose pas que la médaille a un revers.

TROUSSEAU (*Armand*) ✻, Professeur a la Faculté (chaire de thérapeutique et de matière médicale); reçu le 11 juillet 1839; médecin de l'hôpital Necker; né à Tours en 1801; reçu docteur à Paris en 1825. (Rue Caumartin, 11, de midi à 2 heur., les mardis, jeudis, samedis, et de midi à 1 heure les autres jours.)

Tous les médecins qui sont au niveau de la science, et ont pour cela suivi le cours de ses progrès, savent que M. Trousseau est un des praticiens auxquels la thérapeutiqne est le plus redevable, surtout depuis une quinzaine d'années. Élève, comme M. Velpeau, de l'illustre Bretonneau de Tours, il s'est formé de bonne heure, sous cet habile maître, à l'observation scrupuleuse des faits, et s'est appliqué, dès son début dans la carrière, à déterminer par la voie expérimentale les indications qui pouvaient rejaillir de la plus logique interprétation qu'il fût possible de leur donner. Voici les diverses phases par lesquelles il a passé pour arriver au degré réellement élevé de considération dont il jouit, à l'Ecole comme professeur, dans le monde comme praticien.

Reçu docteur en 1825, il concourut l'année suivante pour l'agrégation, et fut nommé. En 1828 (mai), il reçut du ministre de l'intérieur la mission d'aller étudier des maladies endémiques et épidémiques qui régnaient dans quelques départemens du centre de la France. La même année (octobre), il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar par le ministre de l'intérieur, pour étudier la fièvre jaune; c'est à cette occasion qu'il fut décoré. En 1831, il fut nommé, au concours, médecin des hôpitaux. En 1837, il remporta le grand prix de l'Académie R. de médecine sur la *phthysie laryngée*. En 1838, il concourut pour la chaire d'hygiène, qu'il disputa vivement à M. Royer-Collard. Enfin en 1839 il obtint, sur de dignes compétiteurs, celle de thérapeutique et de matière médicale, qu'il occupe aujourd'hui.

Dans le cours de ces dix-huit années, M. Trousseau a écrit presque sans interruption. Il a fait ses premiers essais à cet égard dans les Archives de Médecine, où l'on trouve de lui, de 1826 à 1832, un grand nombre de mémoires, parmi lesquels nous avons

surtout remarqué celui qu'il a publié en 1826 (numéro de janvier) sur la *fièvre typhoïde*, où il prouve que c'est à M. Bretonneau que la science est redevable de la désignation précise des élémens anatomo-pathologiques de cette maladie, sur laquelle on a tant et si diversement écrit depuis, dont il rapporte le siége directement aux glandes de Brunner, et qu'il reconnaît déjà pouvoir être suivie de la perforation de l'intestin. En 1830, M. Trousseau prit part, en collaboration de MM. Chervin, Louis et Barry, à la rédaction des *Documens recueillis par la Commission médicale française envoyée à Gibraltar* (en 1828) *pour observer la fièvre jaune qui a régné dans cette place*, 2 vol. in-8°, avec cartes. — En 1834, il fonda, avec MM. Henri Gouraud et Jacques Lebaudy, le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, auquel il fournit des articles de médecine-pratique qui contribuèrent puissamment à son succès.

Mais, de tous ses travaux, les plus importans sont, sans contredit, le *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale*, qu'il publia en 1836 avec M. le docteur Pidoux, qui eut une seconde édition en 1841, et qui fut traduit en italien, en espagnol et en anglais, 2 forts vol. in-8°; — plus, le *Traité pratique de la phthisie laryngée, de la laryngite chronique, et des maladies de la voix*, qu'il fit imprimer en 1837 en collaboration de M. Belloc, 1 vol. in-8°, avec 9 planches. Ce dernier ouvrage est le premier qui ait été publié sur la matière : il offre cela de remarquable que les auteurs, au lieu de se borner, comme on l'avait fait jusqu'alors, à opposer à cette cruelle maladie des moyens généraux, comme le repos de l'organe, des antiphlogistiques, des révulsifs, des narcotiques, conseillèrent de l'attaquer par une médication topique directe, comme le nitrate d'argent dissous dans l'eau distillée, ou mêlé à du sucre sous forme pulvérulente, de l'alun en solution ou pulvérulent, du calomel mêlé à du sucre; médication qui a eu dans la pratique les plus heureux résultats. — C'est aussi à lui que la science est redevable de la popularisation de la *trachéitomie* dans la période extrême du croup, opération qu'il a le premier pratiquée à Paris, et

qui compte aujourd'hui entre ses mains de nombreux succès.

M. Trousseau professe avec une grande facilité, on pourrait même dire avec élégance. La Gazette des Hôpitaux nous donne souvent des extraits des leçons cliniques qu'il fait à l'hôpital Necker sur les maladies des nouveau-nés et des nourrices. Ces leçons attestent un homme profond observateur, dégagé de toute idée préconçue, doué de la patience et de la perspicacité nécessaires pour étudier une question à fond et en déduire immédiatement tout ce qui peut être profitable à la médecine pratique. Il y a douze à treize ans que M. Trousseau avait aussi publié avec M. Leblanc, un des vétérinaires les plus distingués de Paris, une série de mémoires, parmi lesquels on en remarque surtout un intitulé : *Des tumeurs accidentelles, comparées comme tissus vivans* (1 vol. in-8°). On s'étonne de ne pas le voir entrer à l'Académie R. de médecine, où son élocution facile et ses connaissances précises le placeraient bientôt au premier rang.

TROUSSEL (*J.-Fr.-Alf.*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; aide-major dans la garde nationale, et médecin depuis près de 25 ans du bureau de bienfais. du 10e arrondissement ; né à Rouen en 1797 ; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue du Bac, 17, de 3 heur. à 4.) — M. Troussel a publié en 1823 un vol. in-12, intitulé : *Des premiers secours à administrer dans les maladies et accidens qui menacent la vie*. Cet ouvrage contient des préceptes sages, exposés avec clarté et mis à la portée de toutes les intelligences ; il mérite à notre avis d'être plus connu. — En 1842, il publia aussi une brochure in-8° sur les écoulemens particuliers aux femmes, et plus spécialement ceux qui sont causés par une maladie du col de la matrice.

TRUCHON, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823. (Rue d'Enghien, 6, de 11 heur. à midi.)

TURCK (*Sébastien*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Strasbourg en 1818 ; né à Nancy en 1796. (Rue Laffitte, 34, de 4 heur. à 6.)

M. Turck s'occupe principalement des affections goutteuses, sur lesquelles il a publié en 1837 un vol. in-8°. Considérant que les sécrétions sont acides ou alcalines, il prétend dans cet ouvrage que les causes de la goutte agissent en augmentant les premières et en diminuant les secondes; d'où il résulterait une diminution de l'alcalinité du sang qui, ainsi altéré, devient trop plastique et va fatiguer tel ou tel organe suivant l'aptitude particulière du sujet, pour constituer la goutte quand l'action s'en fait sentir à un certain degré sur les appareils articulaires. L'application des alcalis sur la peau est l'indication qui ressort de cette manière de voir, dont nous abandonnons bien entendu la responsabilité à qui de droit, et dont le temps et l'expérience démontreront seuls l'erreur ou le fondement. M. Turck a aussi publié en 1841 un volume in-12, ayant pour titre : *Le médecin des douleurs*, suivi de recherches sur la nature et le traitement des affections de poitrine, contre lesquelles il conseille d'employer les inspirations ammoniacales.

V

VAILLANT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1827; médecin-professeur au Val-de-Grâce; — est actuellement à Strasbourg.

VAILLANT, Officier de santé-dentiste, reçu en 1835. (Rue Grenétat, 2.)

VALLEIX (*F.-L.*), Docteur en médecine; médecin du bureau central; ancien interne de l'hôpital des Enfans-Trouvés; reçu docteur à Paris en 1835. (Rue Bellechasse, 6, de 2 heur. à 3.)

M. Valleix a marché rapidement dans la carrière. A peine reçu, il a publié sur l'ouvrage de M. Parent-Duchâtelet, ayant pour titre : *De la prostitution dans la ville de Paris, etc.*, une

analyse dans laquelle les erreurs ou les omissions de cet ouvrage sont relevées avec autant d'esprit que de ménagement, et qui en forme, par cela même, le complément indispensable.

Ayant été, en sa qualité d'interne de l'hôpital des Enfans-Trouvés, dans la position la plus avantageuse pour étudier les maladies si peu connues et si difficiles à diagnostiquer du jeune âge, M. Valleix a publié en 1838, sous le titre modeste de *Clinique des maladies des nouveau-nés* (1 vol. in-8°, avec deux planches représentant le céphalématôme sous-péricrânien et son mode de formation), un livre qui abonde en observations habilement recueillies et en principes établis sur de solides bases. Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à le faire connaître, est son *Traité des névralgies ou affections douloureuses des nerfs* (1 vol. in-8°). M. Valleix a étudié ces maladies avec plus de soin et de détail qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. S'appuyant sur un grand nombre d'observations recueillies par lui-même, et réunissant à ses recherches tout ce qui a été publié avant lui, il a complété l'histoire de celles qui étaient déjà connues, en même temps qu'il en a signalé plusieurs espèces qui, quoique fréquentes, étaient néanmoins enveloppées de doute et d'obscurité.

M. Valleix a encore publié, sous le titre de *Guide du médecin praticien*, un résumé général de pathologie interne et de thérapeutique appliquée, ouvrage qui, sans avoir la portée scientifique de son *Traité des névralgies*, n'en est pas moins une œuvre fort utile. Enfin, il a obtenu cette année même (1844) de l'Académie R. de Médecine un prix de 1500 fr., pour son *Mémoire sur l'œdème de la glotte*, maladie dont le diagnostic était jusque là fort obscur.

VALLERAND DE LA FOSSE ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin de la société philanthropique et de la maison de santé Saint-Marcel. (Rue de Menars, 12, de 2 heur. à 3.)—Tout ce que nous savons, de cet honorable confrère, c'est qu'il a débuté à Paris sous les auspices d'Alibert ; mais il n'a rien fait pour la science et rien écrit qui soit parvenu à notre connaissance.

VANIER (*Paul-Prosp.*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; rédacteur en chef de la Clinique des Hôpitaux des enfans, fondée par lui en 1841 ; né au Havre en 1807 ; reçu docteur à Paris en 1839. (Rue J.-J. Rousseau, 1, de midi à 2 heur.) — Ancien élève de l'Hospice des enfans trouvés et de l'hôpital des enfans, M. Vanier semble vouloir se livrer spécialement aux maladies du jeune âge. Il a publié, 1° *Des études sur l'hygiène de la grossesse;* — 2° *Etudes préliminaires sur les maladies des enfans ;* — 3° *Divers articles de critique sur plusieurs ouvrages et mémoires relatifs à ces maladies.* — Il se propose d'en étendre l'étude à la pratique civile, et de publier successivement plusieurs monographies qui leur sont relatives.

VANIER, OFFICIER DE SANTÉ, reçu en 1834. (Rue Michel-le-Comte, 14.)

VARENNES (*Leblanc-Michel* DE), DOCTEUR EN MÉDECINE ; né à Nevers en 1808 et reçu à Paris en 1842. (Rue de l'Abbaye, 3, de 3 heur. à 5.) — S'occupe spécialement du traitement des affections de la matrice par les sels d'alumine, et se propose de publier un ouvrage sur le résultat de sa pratique et les procédés qu'il emploie à cette occasion. — Il a fait à l'école pratique un cours d'anatomie sur le système nerveux.

VASSEUR (*Louis*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1824. (Rue des Poitevins, 2, de 2 heur. à 4.)

VAUTIER père et fils, OFFICIERS DE SANTÉ-DENTISTES, reçus, le premier en 1824, le second en 1841. (Rue Saint-Denis, 374.)

VAVASSEUR (*P.-H.-L.-D.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1823.—N'exerce pas ; mais a publié avec M. Milne-Edwards, 1° un *Manuel de matière médicale*, in-8°, dont la 4e édition a paru en 1836 ; — 2° un *Nouveau formulaire pratique des hôpi-*

taux civils et militaires, tant français qu'étrangers, 1 vol. in-32, 1840.—A aussi publié un *Manuel des aspirans au doctorat*;—un Mémoire sur l'influence du syst. nerv. sur la digestion stomacale.

VELPEAU (*Alfred-Arm.-Louis-Marie*) ✻, MEMBRE DE L'INSTITUT et PROFESSEUR A LA FACULTÉ (chaire de clinique chirurg. à la Charité); nommé le 22 août 1834; MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section de pathologie chirurg.), chirurg. consultant du Roi; né à Brèche (Indre-et-Loire) en 1795; reçu docteur à Paris en 1823. (Rue de Verneuil, 17, de 11 heur. à 1.)

Que par le travail et la patience un homme s'arrache de lui-même à l'état obscur auquel semblait le vouer pour toujours sa naissance, et se crée dans le monde une position honorable ou parvienne à la fortune, cela se conçoit et se rencontre fréquemment, grâce à Dieu, dans un état libre; mais que de cette position obscure il arrive à un poste éminent, et qu'il devienne ce qu'on nomme aujourd'hui une célébrité scientifique, surtout dans une carrière dont les avenues sont hérissées des plus grands obstacles, il lui faut quelque chose de plus que le travail et la patience, il lui faut une vaste et heureuse organisation intellectuelle.

C'est de cette heureuse organisation qu'est doué M. Velpeau. Né, dans un village des environs de Tours, sous l'humble toit d'un maréchal-ferrant, il savait à peine lire à quinze ans; se fit élève en médecine à vingt et un, ne fut reçu docteur qu'à vingt-huit, et cependant était, à quarante, un des professeurs les plus distingués de l'école de Paris. Mais que de peines et de privations n'a-t-il pas été obligé d'endurer pour arriver à cette position élevée? Ses anciens condisciples seuls le savent, car ils ne l'ont connu qu'occupé de ses études, et ne l'ont jamais vu quitter le réduit modeste où la nécessité l'obligeait à vivre que pour se rendre dans les hôpitaux ou dans les bibliothèques. Et encore, dépourvu de toute ressource étrangère à son propre mérite, ne fût-il pas pas parvenu si la révolution de 1830, forçant enfin la Faculté à répudier les médiocrités par lesquelles elle s'était laissé envahir,

n'eût appelé à elle, par la voie du concours, l'élite de la nouvelle génération qui s'était formée depuis dix ans.

Tout ce qu'a eu M. Velpeau, il l'a dû effectivement au concours. Successivement interne dans les hôpitaux, chef de clinique, chirurgien du bureau central, puis de l'hospice St-Antoine et de la Pitié, il remporta en 1835, sur MM. Lisfranc et Sanson aîné, la chaire de clinique chirurgicale, après avoir vigoureusement disputé : 1° celle de physiologie qu'avait obtenue M. Berard aîné ; 2° celles de pathologie chirurgicales échues à MM. Cloquet et Gerdy ; 3° enfin celle d'accouchement dévolue à M. Paul Dubois.

Qu'on ne croie pas cependant que les succès qu'obtint M. Velpeau dans cette série de concours, n'ont été que le résultat d'une mémoire heureuse et d'une élocution facile, ce qui forme par malheur le seul mérite de quelques professeurs arrivés par la même voie que lui. Non ; en même temps qu'il brillait par ces deux facultés qu'il possède à un haut degré, il donnait aussi, par la publication d'excellens ouvrages, les preuves irrécusables d'un savoir profond, et surtout de cet esprit de critique capable de dépouiller une science de ses superfluités et d'en réduire les principes à leur véritable expression. C'est ainsi qu'il a publié : en 1825, un *Traité d'anatomie chirurgicale*, en 2 vol. avec atlas, dont une troisième édition a paru en 1833 ; — en 1829, un *Traité de l'art des accouchemens*, avec fig. ; — en 1832, des *Elémens de médecine opératoire*, en 3 vol. ornés d'un atlas ; — en 1833, une *Description détaillée de l'œuf humain*, avec fig. ; — en 1834, un *Mémoire sur les convulsions qui surviennent avant, pendant et après l'accouchement* ; et un *Traité de l'opération du trépan dans les plaies de la tête* ; — enfin, un grand nombre de mémoires, particulièrement sur les altérations du sang, sur le cancer, les hémorrhagies, la résorption purulente, et plusieurs articles dans le nouveau Dictionnaire de médecine.

La clinique que fait M. Velpeau à l'hôpital de la Charité est sans contredit une des meilleures ; aussi est-elle la plus suivie. Doué d'un coup d'œil sûr, d'une perspicacité peu commune et d'un jugement droit, il diagnostique promptement, opère avec

habileté, et aucun fait positif n'est venu démontrer jusqu'à présent que la hardiesse qu'on lui a quelquefois reprochée, ait jamais dégénéré en témérité. Ses *leçons orales*, que deux de ses élèves, MM. Jeanselme et Pavillon (Paillard), ont récemment recueillies et publiées en 3 volumes, renferment, sous la forme d'un ouvrage entièrement didactique, plusieurs dissertations de la plus haute portée sur les points les plus importans de l'art, et donnent une juste opinion de la tournure parfois fort originale de son esprit. Le premier de ces deux médecins a aussi publié séparément en un fort vol. in-8°, les opinions de M. Velpeau sur les *Maladies des yeux*. Ajoutons à tout cela que M. Velpeau est aussi obligeant pour ses confrères, qu'il traite toujours sur le pied d'une parfaite égalité, qu'il est bon avec ses élèves, envers lesquels il pècherait plutôt par excès que par défaut de bienveillance. Il est rare qu'une discussion importante s'élève à l'Académie sans qu'il ne cherche à l'éclairer de ses lumières, et toutes les fois qu'il est appelé à faire quelque rapport, il sait toujours adroitement concilier le désir bien naturel de faire un peu d'effet, avec l'obligation de donner une idée précise des travaux soumis à son jugement. En lui décernant les honneurs du fauteuil qu'occupait si dignement Larrey d'illustre mémoire, l'Institut a fait un acte de justice et s'est acquis un membre dont le dévoûment à la science et l'immense érudition lui seront de la plus grande utilité.

VERDÉ DE LILLE, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1827. (Naguère rue Taitbout, actuellement aux Batignolles.) — A publié en 1839 un mémoire sur la *Petite vérole, considérée comme agent thérapeutiq. des affections tubercul.*, suivi de considérations sur la nature de ces maladies et les résultats de la vaccine; c'est le développement de l'opinion populaire sur la question.

VERDIER, (*Pierre-Louis*), OFFICIER DE SANTÉ; chirurgien-herniaire de la marine et des hôpitaux militaires; reçu officier de santé en 1814. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 36.)

M. Verdier est depuis long-temps connu comme un des pra-

ticiens qui cultivent avec le plus de zèle et de succès la spécialité à laquelle il s'est voué. Il a inventé plusieurs appareils orthopédiques ingénieusement construits, et a dirigé plusieurs années, avec M. Bégin, la classe de gymnastique que le colonel Amauros avait créée dans son établissement pour les jeunes filles à taille déviée. Il est le premier qui ait établi en France les instrumens de chirurgie en gomme élastique, et a fait construire un modèle de mannequin très commode pour la démonstration des accouchemens. Il a publié : en 1818, une *Notice sur un appareil compressif de l'artère iliaque externe, dans le cas d'anévrisme inguinal*, in-8°. Cet appareil a été appliqué par lui sous les yeux de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu ; — en 1819, un *Mémoire sur une hernie sus-pubienne entéro-épiploïque très volumineuse ;* — en 1840, un *Traité pratique des hernies, déplacemens et maladies de la matrice*, 1 vol. in-8° de 740 pages.

VERGNIES (*F.-A.*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1815. (Rue et quai de la Tournelle, 3.)

Il n'est personne qui, en se rendant au Jardin-des-Plantes par le quai de la Tournelle, n'ait eu les yeux frappés par une immense enseigne sur laquelle sont écrits ces mots : *Traitement des maladies scrofuleuses*. De la maison indiquée par cette enseigne, M. Vergnies a effectivement fait une espèce de maison de santé destinée au traitement des scrofules. Mais quelles sont sur ces maladies ses opinions médicales, ses vues thérapeutiques ? C'est ce que M. Vergnies promet de nous dire un jour dans un livre dont il nous laisse espérer depuis long-temps la publication et qu'il nomme l'*Ouvrage désiré...* Ceci n'est point une plaisanterie ; lisez plutôt une brochure de quelques pages, imprimée en 1827 sous le titre de : *Traitement spécial des affections scrofuleuses*, et qui n'est que l'exposé des exemples de guérison obtenue par la méthode inconnue.

VERNOIS (*Maxime*), DOCTEUR EN MÉDECINE ; médecin du bureau central, des salles d'asile et des salles communales du

2e arrondissement ; né à Lagny (Seine-et-Oise) en 1809 ; reçu docteur à Paris en 1837. (Rue Neuve-Saint-Augustin, 23, de 3 heur. à 5).

Ancien élève interne et lauréat des hôpitaux de Paris, M. Vernois a débuté dans la carrière médicale par une thèse remarquable ayant pour titre : *Recherches physiologiques et cliniques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (avec planches). Depuis, il a publié les ouvrages suivans :

Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann (1837). — *De l'état fébrile chronique* (thèse de concours pour 1838). — *Mémoire sur les dimensions du cœur chez l'enfant nouveau-né, suivi de recherches comparatives sur les mesures de cet organe à l'état adulte* (1840). — *Du diagnostic anatomique des maladies du foie, et de sa valeur au point de vue thérapeutique*, thèse de concours pour l'agrégation (1844.)

M. Vernois a encore publié plusieurs articles et mémoires dans divers journaux ; on trouve de lui, dans la Revue des spécialités du docteur Vincent Duval, des articles de fond, des comptes-rendus de séances académiques, des analyses d'ouvrages ; il rédige actuellement le bulletin scientifique de la *Réforme*. Son séjour à l'hôpital des Enfans Malades et à l'hospice des Enfans-Trouvés, en qualité d'interne, l'a mis à même de faire une étude en quelque sorte spéciale des maladies du jeune âge. Tous ceux qui ont assisté au dernier concours de l'agrégation, ont dû être étonnés de ne pas trouver le nom de M. Vernois parmi les élus. Ses épreuves, pleines de savoir, aussi bien que sa facile élocution, nous avaient semblé devoir assurer sa nomination.

VERTEL, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue Notre-Dame-de-Lorette, 50.) — M. Vertel est fils de l'honorable praticien de ce nom, directeur de l'école secondaire de Besançon.

VIDAL (DE CASSIS) ✻, Docteur en médecine, agrégé libre de la Faculté ; chirurgien de l'hôpital du Midi (vénériens) ; né à Cas-

né en 1803; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue de Trévise, 10 ter.)

M. Vidal (de Cassis) est un des praticiens ou des professeurs les plus connus de ce qu'on appelle aujourd'hui la jeune école, c'est à dire de l'école dont les fondemens ont été jetés en 1830 sous l'influence des idées libérales et progressives que cette époque a fait naître. Il doit surtout cet avantage à l'excellent *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire*, qu'il a publié en 5 volumes in-8°, dont le premier a paru en 1839, et le dernier en 1841. Cet ouvrage, fruit de laborieuses recherches et de connaissances chirurgicales les plus consciencieusement acquises, est en effet le plus complet de tous ceux qui ont été publiés pour exprimer l'état actuel de cette partie, sans contredit la plus importante de la science puisqu'elle est celle qui en démontre la certitude et l'utilité.

M. Vidal de Cassis avait d'ailleurs préludé à la publication de son traité par un grand nombre de mémoires publiés soit dans les divers journaux, soit séparément. Parmi ces mémoires on remarque surtout un *Essai historique sur Dupuytren* (brochure in-8°, 1835), dans lequel il rend justice au grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu sans dissimuler ses faiblesses; plusieurs lettres chirurgicales à M. Mayor de Lauzanne, dont il cherche à modifier l'ardeur *simplificatrice;* — un *Essai sur un traitement méthodique de quelques maladies de la matrice; injections vaginales et intrà-utérines*, broch. in-8°, 1840; — une très logique dissertation sur les *Indications et les contre-indications en médecine opératoire*, broch. in-8°, 1841. — Depuis, il a publié une analyse fort judicieuse des *Affections cancéreuses du rectum et des opérations qu'elles peuvent réclamer*, in-8°, 1842. M. Vidal est l'un des fondateurs et le rédacteur le plus actif du journal les Annales de la chirurgie française et étrangère. Ses articles sont frappés au coin d'une logique incisive qui leur donne une très haute portée.

Le procès qu'il vient de soutenir avec plus de distinction que de bonheur avec M. Malgaigne, contre M. Guérin, pour la liberté d'examen et de discussion en matière scientifique, lui fait hon-

neur; et son adversaire, malgré la condamnation pécuniaire qu'il a obtenue, aura peut-être, malheureusement pour lui, bien plus à regretter ce procès qu'à s'en applaudir. Le côté essentiellement scientifique de la question agitée dans ce procès, la *Ténotomie orthopédique*, est devenue pour M. Vidal (tome VII des Annales de la chirurgie, 1843) le sujet d'un mémoire dans lequel les abus qu'on a faits et qu'on pourrait faire encore des sections tendineuses sont énergiquement signalés. Les divers concours dans lesquels a figuré M. Vidal ont été assez heureux pour marquer sa place à la Faculté, et l'Académie ferait un excellent choix en se l'appropriant. C'est ce dont elle a dû rester bien convaincue après la lecture qu'il vient de faire (séance du 7 mai 1844) sur la *cure radicale du varicocèle par l'enroulement des veines du cordon spermatique*.

VIDAL (de Poitiers), DOCTEUR EN MÉDECINE; chirurgien du 5e dispensaire; médecin du Théâtre-Français; reçu docteur à Paris en 1832. (Rue Neuve-St-Augustin, 41, de midi à 1 heur.)

VIDECOCQ, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1835. (Rue de Savoie, 6, de 11 heur. à 1.)

VIGLA, DOCTEUR EN MÉDECINE; chef de clinique de la Faculté; médecin du bureau central (concours de 1844); reçu docteur à Paris en 1839. (Rue du Vieux-Colombier, 5, de midi à 1 heur.)

VIGNAL, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1833; ancien aide d'histoire naturelle à la Faculté. (Rue du Faubourg St-Denis, 52, de 2 heur. à 4.)

VIGNARDONNE ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1805; médecin de la prison du dépôt de la préfecture de police. (Rue de Grenelle-St-Germain, 22, de 3 heur. à 5.) — N'a rien fait, rien écrit pour la science qui nous soit connu.

VIGNOLO, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1842. (Rue de Seine, 70, de 3 heur. à 5.)

VIGNY-JACOMIN (*Philippe*), DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1822. (Rue Neuve-des-Petits-Champs, 58, de 2 heur. à 3.)

VILLENEUVE (*A.-C.-L.*), MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'accouchemens); reçu docteur à Paris en 1804. (Rue de Sèvres, 8, de 11 heur. à midi. — Nous ne connaissons de M. Villeneuve qu'un travail qu'il a publié en 1827 sur un agent thérapeutique depuis long-temps connu et expérimenté : le *seigle ergoté*, pour accélérer ou déterminer l'accouchement; 1 vol. in-8°; — puis, des réflexions sur un mémoire de M. Capuron, relatif au même sujet, insérées dans les transactions médicales; — et plusieurs notices dans le Dictionnaire des Sciences médicales. Il suit régulièrement les séances de l'Académie; y fait souvent des rapports remarquables par la précision du fond et l'aménité de la forme; est du petit nombre des membres qui se font remarquer par l'absence de toute décoration.

VILLERMÉ (*I.-B.*) ✻, MEMBRE DE L'INSTITUT (section des sciences morales et politiques); MEMBRE DE L'ACADÉMIE R. DE MÉDECINE (section d'hygiène publique et de police médicale); ancien secrétaire de la société médicale d'émulation, et membre démissionnaire du conseil de salubrité; reçu docteur à Paris en 1814. (Rue du Pont-Louis-Philippe, 14.)

M. Villermé, qui aujourd'hui n'exerce plus, a long-temps pris une part active au mouvement de la science, d'abord par la rédaction des bulletins de la Société médicale d'émulation, dont il a été chargé plusieurs années, ensuite par la publication de plusieurs travaux statistiques dont les principaux sont les suivans : *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être*, 1 vol. in-8°, 1820.—*Mémoire sur la mortalité des prisons*, broch.

in-8°, 1829. — *De la distribution par mois des conceptions et des naissances de l'homme*, dans ses rapports avec les climats, les saisons, etc., mémoire présenté à l'Académie des Sciences, 1829. — *Mémoire sur l'influence de la température sur la mortalité des enfans nouveau-nés* (avec M. Milne Edwards). — *Mémoire sur la mortalité en France* (dans les mémoires de l'Académie R. de médecine). — *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 2 vol. in-8°, 1840. M. Villermé a suivi long-temps les séances de l'Académie, où il a fait un grand nombre de rapports, mais il y vient rarement aujourd'hui. On le cite souvent comme un homme d'une haute probité et d'une grande régularité de mœurs.

VIMONT, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1818; né à Caen en 1795. (Rue Royale-St-Honoré, 8.) — Si ce qu'on nous a raconté de la carrière scientifique de M. de Vimont est vrai, il offrirait une preuve du danger qu'il peut y avoir à se prononcer pour ou contre une doctrine avant de l'avoir suffisamment approfondie. Parti de Paris en 1819, après sa réception, il s'était montré très peu disposé en faveur de la phrénologie et se préparait à la combattre par des faits. Mais ces faits, au lieu de lui fournir des armes, tournèrent contre lui, si bien que parti antagoniste, il revint, quelques années après, un des plus chauds partisans de Gall. Les dessins de la collection des pièces qu'il a, dit-on, lui-même préparées à cette occasion, sont devenus la base d'un grand ouvrage qu'il a publié, de 1833 à 1835, sous le titre de : *Traité de la phrénologie humaine et comparée*, 2 vol. in-4°, avec atlas de 133 planches in-folio. On trouve généralement que cet ouvrage manque de philosophie, c'est à dire qu'il est, pour l'application, beaucoup au dessous de ce qu'on devrait espérer aujourd'hui. Tout le mérite en est dans les dessins ; c'est un ouvrage de patience, de goût même si on veut, mais non une œuvre de science; pour parler sans détours, M. Vimont a été en cela, au vrai phrénologue, ce que, dans la construction d'un édifice, le maçon est à l'architecte.



VINCHON aîné, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1837, membre du bureau de bienfaisance du 9e arrondissement. (Rue de Jouy, 12, de 4 heur. à 6.)

VIREY (*J.-Jacques*) ✻, Membre de l'Académie R. de médecine (section d'anatomie et de physiologie); ancien pharmacien en chef du Val-de-Grâce; reçu docteur en médecine à Paris en 1814. (Rue Soufflot, 1.)

M. Virey est principalement connu des médecins par la part extraordinairement active qu'il a prise à la confection du grand *Diction. des Sciences médicales*, dont il n'a pas fait moins de six ou huit volumes. Mais ceux qui jugeraient de son éloquence par la fécondité de sa plume, se tromperaient grossièrement, car il est difficile de s'exprimer avec plus de difficulté et moins de grâce que lui. M. Virey n'en a pas moins eu la fantaisie d'affronter l'écueil du Palais-Bourbon; mais ses concitoyens, reconnaissant qu'une obligation essentielle pour un député, quel que soit d'ailleurs son mérite, est de pouvoir parler, lui ont retiré leur mandat et l'ont rendu à la médecine métaphysico-pathétique qui est son élément favori.

Ce que nous disons de M. Virey ne nous empêche pas de reconnaître en lui un homme d'un esprit cultivé, d'une mémoire heureuse et d'une imagination peu commune. Indépendamment des articles qu'il a fournis au grand Dictionnaire, il a publié les ouvrages suivans : *Histoire naturelle du genre humain*, 2e édition, 3 vol. in-8° avec fig. coloriées. — *Histoire naturelle des médicamens, des alimens et des poisons tirés des trois règnes de la nature*, in-8°, 1820. — *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux*, 2 vol. in-8°, 1822. — *De la puissance vitale dans les fonctions physiologiques*, in-8°, 1823. — *De la femme, sous ses rapports physiologiques, moraux et littéraires*, 2e édition, in-8°, 1825. — *Hygiène philosophique appliquée à la civilisation moderne*, in-8°, 1828. — *Traité de pharmacie théorique et pratique*, 4e édition, 2 vol. in-8°, 1833. — *Philosophie de l'histoire naturelle*, in-8° 1835. M. Virey a aussi coopéré au Dictionnaire

d'histoire naturelle ; il est un des principaux et des plus anciens rédacteurs du Journal de Pharmacie. Il a donné des articles d'histoire naturelle, de chimie, d'anatomie, de physiologie et d'hygiène, au Journal complément. du Dictionnaire des Sciences médicales, à la Revue médicale, au Journal de physique et au Journal Universel des Sciences médicales. Il a fait beaucoup d'*additions sur les quadrupèdes et les oiseaux*, dans l'édition des œuvres de Buffon publiées par Sonnini.— Son dernier ouvrage est : *de la Physiologie considérée dans ses rapports avec la philosophie*, 1844.

VITRAC, O. ✻, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Montpellier en 1815. (Rue de Provence, 56, de 2 heur. à 4.) — N'a rien fait, rien écrit qui nous soit connu.

VIVIER-DESLANDES, DOCTEUR EN MÉDECINE, reçu à Paris en 1839. (Rue Grange-Batelière, 13, de midi à 2 heur.)

VOILLEMIER (*Léon*), DOCTEUR EN MÉDECINE, agrégé à la Faculté (concours de 1844) ; lauréat de la Faculté et vice-président de la Société d'observation ; né à Chaumont (Haute-Marne) ; reçu docteur à Paris en 1842. (Quai des Orfèvres, 38, de midi à 2 heur.)

M. Voillemier est un élève distingué de l'école de Paris, qui a fait ses preuves avant même d'être reçu. En effet, dès 1839, il avait déjà non seulement été couronné (médaille d'or) pour un excellent mémoire sur la *fièvre puerpérale*, dont il avait recueilli les matériaux en qualité d'interne dans les hôpitaux, et qui a été inséré dans le Journal des Connaissances médico-chirurgicales ; mais il en avait aussi publié plusieurs dans les archives générales, entre autres un sur les *luxations du poignet* (1839) ; — un autre sur les *fractures de l'extrémité inférieure des radins* (1841). — Depuis, il a fourni au même journal une dissertation sur l'*étranglement dans quelques hernies* (1844). — On trouve aussi de lui dans divers recueils plusieurs bons travaux sur *les anévrismes variqueux du pli du bras* (Bulletin de thérapeutique, 184[illegible]) ; —

sur les *grossesses extra-utérines*, les *accouchemens*, etc., etc. Sa thèse de concours pour l'agrégation est un traité complet et fort remarquable sur la *claudication*. Comme on le voit, M. Voillemier s'est préparé une belle carrière et la remplit dignement.

VOISIN (*Félix*) ✠, DOCTEUR EN MÉDECINE; médecin d'une division des aliénés de Bicêtre ; fondateur, à Vanves, près Paris (avec M. Falret), d'une maison de santé pour les aliénés; reçu docteur à Paris en 1819. (Rue du Bac, 104, les mardis et vendredis, de 1 heur. à 3.)

Elève, comme MM. Calmeil, Falret, Foville, de l'école d'Esquirol à la Salpêtrière, M. Voisin est un des hommes sortis de cette école qui ont le mieux senti le besoin de remonter du trouble de l'intelligence à ses conditions fondamentales, c'est à dire de rattacher chaque espèce d'aliénation aux diverses conditions physiques et morales ou primitives et secondaires du cerveau, au milieu desquelles elle se déclare. Cette manière d'étudier les maladies mentales, qui n'est en définitive que l'application de la phrénologie à cette étude, est devenue pour lui le sujet de plusieurs ouvrages qui lui ont assigné une place des plus honorables parmi les hommes dont s'honore de nos jours cette importante et ardue spécialité. — Ces ouvrages sont : *Des causes morales et physiques des maladies mentales et de quelques autres affections nerveuses, telles que l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis*, 1 vol. in-8°, 1826 ; — *De l'homme animal*, 1 vol. in-8° avec fig., 1839. — *De l'idiotie chez les enfans, et des autres particularités d'intelligence ou de caractère qui nécessitent pour eux une éducation spéciale ; de leur responsabilité morale*, broch. in-8°, 1843.

Le titre seul de ces ouvrages indique les vues éminemment philosophiques au développement desquelles ils sont consacrés. Le dernier surtout fait naître une idée aussi consolante pour le philanthrope, qu'elle est honorable pour la science qui se charge de sa réalisation ; c'est que l'intelligence est rarement assez dégradée, en un mot, l'homme jamais assez déchu pour que tout es-

poir de le rendre à quelques unes des douceurs de la vie sociale soit à j'amais perdu. Ce n'est pas le lieu de chercher à savoir si c'est à M. Voisin que revient tout le mérite de cette idée ; mais ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est qu'il a été un des premiers à passer à son égard de la théorie à la pratique, et que ses premiers essais ont eu les plus heureux résultats. Quand on compare l'opinion que la lecture des travaux de M. Voisin et de ceux de M. Falret doit nécessairement donner du genre d'esprit propre à chacun d'eux, on conçoit de suite l'avantage qui doit résulter pour l'établissement au succès duquel ils se vouent en commun, de l'association de deux hommes qui, marchant vers le même but par des routes différentes, l'un par l'induction philosophique, l'autre par la méthode expérimentale, donnent ainsi une double garantie que rien de ce qui peut surgir de nouveau dans leur spécialité ne doit échapper à leur appréciation.

Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, M. Voisin a publié plusieurs mémoires qui ont été la plupart insérés dans le recueil de la Société phrénologique ; il a aussi fait diverses lectures, tant à cette société qu'à l'Académie R. de médecine. Enfin on a de lui un mémoire publié en 1821, sur le *Bégaiement, ses causes, ses différens degrés, son traitement, etc.*, dans lequel il a un des premiers posé ce principe, dont il a fait l'application sur lui-même, que le bégaiement, résultant moins d'un vice de conformation des organes vocaux, que d'un défaut d'accord entre ces organes et le cerveau, c'est à régulariser l'action de ce dernier que l'on doit surtout s'attacher. L'intonation fortement accentuée ou même musicale, est le moyen qu'il conseille : l'expérience en a depuis démontré les avantages.

VOSSEUR, Docteur en médecine ; honoraire de la Société philanthrop., trésorier de l'association de médecine de Paris ; reçu docteur à Paris en 1824. (Rue de Lille, 4, de 4 heur. à 5.)

VUITON, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1834. (Rue du Regard, 1, de 1 heure à 4.)

WAHU, Docteur en médecine, reçu à Strasbourg en 1835; chirurgien militaire ; rédacteur, avec M. Quépot, du Répertoire du progrès médical. (Rue Bellechasse, 36.)

WANNER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1828. (Rue des Vieilles-Étuves-St-Honoré, 5, de midi à 2 heur.)

WATTIER, Officier de santé, reçu en 1826. (Rue des Martyrs, 18.)

WEBER, Officier de santé-dentiste, reçu en 1838 ; successeur de M. Hostein, dentiste de la duchesse de Berry, et de M. Bousquet, dentiste du Roi. (Rue Richelieu, 48.)— M. Weber est originaire de Brunswick (Allemagne), d'où il est parti en 1829 pour se perfectionner dans son art en visitant la plupart des grandes villes de l'Europe. Aussi était-il déjà un dentiste consommé lorsqu'il succéda à M. Hostein, et figure-t-il aujourd'hui parmi nos plus habiles et nos plus consciencieux praticiens. Il a exécuté et posé en présence du baron Larrey, aux Invalides, un nez artificiel et un obturateur que les journaux de l'époque ont cités comme un travail fort remarquable dans l'espèce.

WENDER, Officier de santé, reçu en 1820. (Rue Meslay, 61.)

WEYLAND (*Aug.-Théop.*) ✠, Docteur en médecine, reçu à Iéna en 1831 ; autorisé à exercer en France en 1833 ; né à Weimar en Saxe. (Rue Caumartin, 7, de midi à 2 heur.) — M. Weyland a publié en 1831, un *Traité du choléra asiatique* ; — a fourni à l'ouvrage de Julia Fontenelle, sur les signes de la mort, une *Notice sur les dépôts mortuaires en Allemagne* ; — a publié, en allemand, une *Galerie des médecins célèbres de toutes les époques*, et traduit du français en allemand les leçons orales de Dupuytren ; les secours à donner aux noyés et asphyxiés, par Marc ; l'onanisme, par M. Deslandes ; l'hygiène des femmes nerveuses, par M. Aubert.

WOLAWSKI, Docteur en médecine, reçu à Varsovie en 1817; autorisé à exercer en France en 1841. (Rue Basse-du-Rempart, 40.) — Ne nous est connu que par la réclamation d'honoraires qu'il a faite judiciairement avec M. Koreff. (Voyez ce dernier nom.)

WOLPMANN, Officier de santé-dentiste, reçu en 1838. (Rue Saint-Antoine, 219.)

Y et Z

YVAN (le baron *Nap.-Alex.*), Docteur en médecine; médecin de plusieurs sociétés philanthropiq., entre autres de l'Association des artistes dramatiq. et musiciens; reçu docteur à Paris en 1828. (Rue Coq-Héron, 3, de 8 à 10 heur. et de 1 à 2.

M. Yvan est le fils de feu le baron Yvan, chirurgien de l'empereur, chirurgien en chef des Invalides, qui a figuré parmi les praticiens les plus distingués de son époque et a rendu d'éminens services à nos armées. Héritier du zèle et du savoir de son père, il a d'abord été chirurgien militaire, et employé en cette qualité aux Invalides et au Gros-Caillou; mais il a renoncé à cette carrière, malgré les avantages qu'il pouvait se croire en droit d'y obtenir, et se livre aujourd'hui tout entier à la pratique civile; il s'y est acquis par quinze ans de zèle, la confiance de nombreux cliens, l'estime et l'amitié de ses confrères. Nous l'engageons à ne pas compromettre cette belle position en se jetant dans la voie pernicieuse de la publicité.

YVER, Docteur en médecine, reçu à Paris en 1839. (Rue Saint-Martin, 30, de 2 heur. à 4.)

ZUGENBUHLER (*Joseph*), Docteur en médecine, reçu à l'Université d'Erfurth (Allemagne), en 1826 ; autorisé à exercer en France. (Faubourg-St-Martin, 29, de 3 heur. à 5.) — A publié, indépendamment de sa thèse soutenue en latin sur le froid, plusieurs travaux, entr'autres un intitulé : *Physiologie d'après le système de Brown;* plus un autre ayant pour titre : *Philosophie fondée sur les principes mathématiques*, et une dissertation latine sur la circulation veineuse.

ZURCHER, Docteur en médecine, reçu à l'Université de Fribourg en 1828 ; autorisé à exercer en France en 1829 ; médecin de la Société helvétique de bienfaisance. (Rue de l'Evêque, 13, de 1 heur. à 3.)

Les Médecins de la banlieue feront partie du Supplément.



FIN.

ANNALES

DE

LA CHIRURGIE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

PUBLIÉES

Par MM. BÉGIN, MARCHAL (de Calvi), VELPEAU et VIDAL (de Cassis).

PROSPECTUS.

Lorsque les grandes divisions naturelles de la science ont atteint un haut degré de développement et de complication, les hommes qui les cultivent sentent le besoin de posséder, dans la littérature périodique, des organes particulièrement consacrés à faire connaître leurs efforts, à signaler les résultats de leur pratique.

Tel est actuellement l'état de la chirurgie, non que cette branche de l'art ne soit représentée, dans les nombreux journaux de médecine qui existent déjà, mais par cela même que ces journaux embrassent dans leur cadre toutes les sciences médicales, il en résulte qu'elle n'y peut occuper qu'une place peu en rapport avec l'importance de ces opérations. Mêlés d'ailleurs à une foule de recherches ou de dissertations sur des sujets variés presque à l'infini, les faits chirurgicaux y sont nécessairement isolés, sans coordination régulière, et restent quelquefois stériles ou sans portée réelle.

Tels sont les motifs qui ont engagé MM. Bégin, Marchal, Velpeau et Vidal à fonder un recueil exclusivement consacré à la chirurgie.

Il existe dans la science des collections chirurgicales que tous les hommes instruits citent et consultent encore : ce sont les *Mémoires et les prix de l'Académie royale de chirurgie*, le *Journal de chirurgie* de Desault, etc. C'est une collection de ce genre que les fondateurs des *Annales de la chirurgie française et étrangère* se proposent de publier. Quatre années d'existence ont plus que suffisamment prouvé qu'ils n'ont rien négligé pour donner à leur recueil le caractère de gravité qui peut seul lui assurer le suffrage des hommes éclairés.

Leur plan est des plus simples : ils admettront tous les travaux originaux de quelque valeur que les praticiens voudront bien leur adresser sur la chirurgie et les branches de l'art qui en dérivent, comme les accouchemens, l'orthopédie, l'ophthalmologie, etc. Des correspondances déjà établies leur assurent sous ce rapport une large et utile collaboration ; et ils font ici un appel à tous les hommes qui recueillent des faits, qui cultivent la chirurgie dans quelque direction que ce soit, avec la pensée de perfectionner ses procédés.

Les directeurs des *Annales de la chirurgie* se proposent en outre d'y reproduire, soit en entier, soit par des extraits ou des résumés étendus, les observations, les mémoires et jusqu'aux fragmens d'ouvrages de lon-

gue haleine, publiés à l'étranger, et qui ajoutent aux richesses de la science, à la puissance ou à la certitude des opérations de l'art.

Ces matériaux divers, appréciés avec équité; mis en relief par leur rapprochement entre eux, ou avec ce qui a été fait, forme la *PREMIÈRE PARTIE*, et la plus importante, de chacun des numéros du recueil.

La *SECONDE PARTIE* se compose d'une *Revue* destinée à reproduire cette foule de faits isolés, d'essais non encore terminés, de discussions académiques ou littéraires qui constituent l'actualité de la science et préparent son avenir. Dans cette seconde partie, les auteurs, fidèles à l'esprit qui les dirige, n'ont en vue que la science elle-même, et dans des questions souvent brûlantes, leur équité ne fera, autant que possible, aucune acception de personnes.

TROISIÈME PARTIE. Variétés et bulletin bibliographique. Ici seront traitées toutes les questions qui touchent aux institutions chirurgicales, aux concours, aux candidatures des hôpitaux, des académies, etc.

Dans le bulletin bibliographique sont indiquées toutes les publications importantes qui auront lieu en France et à l'étranger, sur la chirurgie et ses diverses branches, en faisant connaître par des notices sommaires les points remarquables qu'elles contiennent, les doctrines auxquelles elles se rapportent, et l'esprit qui a présidé à leur composition. Des analyses détaillées sont en outre consacrées à tous les ouvrages qui, sous le rapport de la théorie et sous celui de la pratique, contiendront des vues nouvelles.

Les *Annales de la chirurgie française et étrangère* sont publiées tous les 15 du mois, depuis janvier 1841, par cahier de huit feuilles in-8° (128 pages), 3 volumes in-8° par an, caractère philosophie pour les Mémoires, et petit-texte pour les Variétés et la Bibliographie. Il y est joint des planches toutes les fois que le sujet le réclame.

Prix de l'Abonnement, par an, à Paris : 20 *fr.*
Franc de port, pour les départemens : 24 *fr.*

ON S'ABONNE A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET,

Et chez les principaux Libraires français et étrangers.

Afin qu'on puisse juger jusqu'à quel point les Directeurs des *Annales de la Chirurgie française et étrangère* ont rempli leurs promesses, nous donnons ci-après la Table des principaux Mémoires originaux qui ont été publiés dans les années 1841, 1842, 1843, 1844 (Tomes I à XII), et cela indépendamment de la *Revue chirurgicale*, et des nombreux extraits.

TABLE

DES PRINCIPAUX MÉMOIRES

CONTENUS DANS LES TOMES I A XII.

dans les veines, par MM. *Marchal et Gorré*. — Observation d'anévrysmes faux, par M. *Liston*. — Observations d'infiltrations urineuses, par M. *Richet*. — Sutures intestinales, par M. *Laborie*. — Exposé de la discussion sur la ténotomie, par M. *Vidal*.

T. VII. — Réflexion sur la paracousie, par M. *Kramer*. — Observations sur la blépharoplastie, par M. *Ammon*. — Procédé de tamponnement pour arrêter les hémorrhagies, par *Maréchal*. — Diagnostic des bubons d'emblée, par M. *Castelnau*. — Anévrysme de l'artère poplitée, par M. *Lenoir*. — De l'infection purulente, par M. *Sédillot*. — Recherches sur les cavités closes, naturelles ou accidentelles, par M. *Velpeau*. — Helminthes dans l'œil de l'homme, par MM. *Nordmann* et *Rayer*. — Observations relatives à l'opération de l'anévrysme, par MM. *Chapel et Flaubert*. — Nouvelle espèce de hernie abdominale, par [illegible] et *Beaussier*. — Sur la ténotomie sus-cutanée, par *Kerner*. — Mémoire sur la résection de la mâchoire inférieure, par M. *Bégin*. — Indications et difficultés de l'embryotomie, par M. *Cazeaux*. — Affections tuberculeuses des os, par M. *Riel*.

T. VIII. — Des modifications que subit le col de l'utérus aux époques de la gestation, par M. *Cazeaux*. — Accidens consécutifs, de la résection tardive du maxillaire inférieur, par M. *Vidal*. — Procédés autoplastiques dans la grenouillette, par M. *Jobert*. — Imperforation congéniale, par M. *Bonnafont*. — De l'innocuité de la ténotomie, par M. *Sédillot*. — Observation de taille sus-pubienne, par M. *Vidal*. — Réflexions sur la menstruation, par M. *Remak*. — De la cure spontanée des polypes utérins, par M. *Marchal*. — De la rupture et de l'écrasement des tumeurs sanguines, par M. *Velpeau*.

T. IX. — Mémoire sur les luxations du coude, par M. de *Bruyn*. — Valeur relative des amputations partielles du pied, par M. *Laborie*. — Essai sur les luxations de la clavicule, par M. *Morel Lavallée*. — Emploi du nitrate d'argent dans le traitement des ophthalmies aiguës, par M. *Velpeau*. — Accouchemens laborieux, affections puerpérales, par M. *Cazeaux*. — Observations sur quelques variétés rares de luxations, par M. *Bouisson*. — De l'ankylose, par M. *Lacroix*. — Des hernies crurales, par M. *Demeaux*.

T. X. — Sur les signes et le traitement de l'iritis, de l'iritis traumatique, de l'iritis séreuse, de l'iritis parenchymateuse, par M. *Ammon*. — De la résection sous-cutanée du muscle orbiculaire des paupières, par M. *Robert*. — Remarques chirurgicales sur la glande parotide, par M. *Panizza*. — De la prosopalgie traumatique, par M. *Marchal*. — De la formation du cal, par M. *Lebert*. — Nouveau procédé pour blanchir les os, par M. *Parise*. — Loi générale des déplacemens des os dans les fractures, par M. *Lacroix*. — Des appareils inamovibles, par M. *Tardieu*. — Lettre sur la syphilis, par M. *Ratier*. — De la courbure accidentelle des os longs chez les enfans, par M. *Thore*. — De la résection de la tête du fémur, par M. *Bonino*.

T. XI. — Recherches sur les tumeurs blanches, par M. *Richet*. — Sur les maladies des testicules, par M. *Dumoulin*. — Sur l'inflammation de l'uvée et la mélanose de l'œil, par M. *Ammon*. — Observations de chirurgie, par M. *Vanzetti*. — Des abcès phlegmoneux intrapelviens, par M. *Marchal*. — Inflammation de la choroïdite, par M. *Van-der-Kolk*. — Tumeur de la région inguinale, par M. *Colson*. — Tumeur cancéreuse du colon, par M. *Reybard*.

T. XII. — Essai sur les grossesses extra-utérines, par *Hillairet*. — Clinique chirurgicale de Strasbourg, par M. *Sédillot*. — Ophthalmies purulentes des nouveau-nés, par MM. *Dumoulin* et *d'Arcet*. — De la cure radicale du varicocèle, par M. *Vidal*. — Traitement chirurgical de l'hydropisie des ovaires, par *Cazeaux*. — Accidens de la blennorrhagie prostatite aiguë, par M. *Vidal*. — Mémoire sur la pupille artificielle, par M. *Pugliatti*. — Du traitement de l'angine laryngée et œdémateuse, par M. *Delasiauve*. — De la valeur réelle de l'orthopédie, par MM. *Malgaigne et Velpeau*. — Observations de kystes laiteux, par M. *Jobert*. — Traitement des ophthalmies purulentes, par M. *D'Arcet*. — De la rhinoplastie, par M. *Sédillot*. — Nouveau procédé de la suture intestinale, par M. *Gély*. — De la coxalgie, par M. *Maisonneuve*.

REVUE chirurgicale des Journaux français et étrangers, reproduction et analyse de tous les faits importans en chirurgie.

BIBLIOGRAPHIE, analyse des ouvrages nouveaux en chirurgie.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5.

hôpitaux militaires d'instruction, et ils ont reçu la récompense la plus flatteuse qu'ils pouvaient espérer de la persévérance de leurs efforts, l'approbation de leurs confrères et la certitude d'avoir fait un livre utile.

La mort de M. Sanson, l'un des auteurs de cet ouvrage, a été pour tous, et surtout pour son collaborateur, une perte bien sensible. Au moment d'entreprendre cette nouvelle édition, il a dû chercher à combler le vide que cette perte allait apporter au perfectionnement de leur œuvre commune. Or, pendant la longue et douloureuse maladie à laquelle a succombé cet honorable et savant professeur, le 4 août 1841, la Faculté de médecine de Paris avait chargé M. Lenoir de le remplacer dans la chaire de clinique chirurgicale qu'il occupait à l'hôpital de la Pitié. C'était en quelque sorte désigner le chirurgien auquel devait être confié le soin de mettre la partie chirurgicale de ce livre au courant de la science, et d'y introduire les nouvelles acquisitions dont elle s'était enrichie depuis sa dernière publication.

Ainsi M. Roche, pour la *partie médicale*, et M. Lenoir pour la *partie chirurgicale* ont revu l'ensemble de cette édition, pour laquelle beaucoup de chapitres ont été refaits en entier, et nous pouvons ajouter qu'il n'est aucune partie qui n'ait reçu d'eux d'importantes corrections et de notables additions.

Parmi les chapitres que MM. Roche et Lenoir ont ajoutés, refaits en entier ou modifiés d'une manière notable, dans cette *quatrième édition*, nous citerons particulièrement :

Le chapitre des maladies de la peau; ceux qui traitent des inflammations des *Veines*, de la *Choroïde*, de la *Conjonctive*, de l'*Oreille*, de la *Bouche*, du *Pharynx*, des *Bronches*, des *Poumons*, des *Voies digestives*, des *Reins*, de l'*Uterus*, de la *Lèvre*, du *Péricarde*, du *Péritoine*, des *Membranes Synoviales* articulaires, tendineuses et sous-cutanées, de la *Cornée*, de la *Sclérotique*, des *Articulations*, etc.; les articles consacrés à l'*Apoplexie*, à l'*Hémoptysie*, à la *Cataracte*; les articles importans consacrés aux *Névroses* et aux *Névralgies*, à la *Bronchorrhée*, à la *Gastorrhée*, à l'*Hydrocèle*, au *Diabète*, à la *Spermatorrhée*, à l'*Amaurose*, au *Glaucome*; aux *Tubercules en général*, et particulièrement aux *Scrofules*, à la *Phthisie pulmonaire*, aux *Tubercules des os*. Nous citerons encore, comme ayant reçu d'importantes modifications, les articles *Squirrhe et Cancer*, *Amputation et Résection*, *Contusion*, *Plaies*, *Ulcères*, *Ruptures*, *Fractures*, *Hernies*, *Luxations*, *Tumeurs érectiles*, *Cirsocèle*, *Varices*, *Anévrysmes*, *Fistules*, *Lithotritie*, *lithotomie*; et nous signalerons comme entièrement neufs les articles : *Déviations* où se trouvent résumés les derniers travaux sur l'orthopédie, *Pneumatose* ou *Maladies venteuses*, dont il n'avait pas été parlé dans les éditions précédentes. Enfin nous appelons l'attention des praticiens et des savans sur le chapitre des *Altérations* du sang, chapitre à-peu-près nouveau tant il diffère de celui des autres éditions, et qui comprend : 1° Les *Empoisonnemens proprement dits*, minéraux, végétaux, et animaux, l'infection purulente et l'infection putride; 2° les *Maladies miasmatiques*, telles que la *Rougeole*, la *Scarlatine*, la *Miliaire*, les *Fièvres intermittentes*, la *Fièvre typhoïde*, le *Typhus*, la *Fièvre jaune*, la *Peste* et le *Choléra-Morbus*; 3° les *Maladies venimeuses*, savoir : les *Piqûres d'abeilles*, de *guêpes*, de *scorpion*, la *Morsure de la vipère*; 4° les *Maladies virulentes*, comme la *Variole*, la *Vaccine*, la *Varioloïde*, la *Syphilis*, la *Rage*, la *Morve* et le *Farcin*, le *Charbon* et la *Pustule maligne*; 5° les altérations du sang par vice de

DE L'IDENTITÉ
DU TYPHUS ET DE LA FIÈVRE TYPHOIDE

Par le docteur E. GAULTIER DE CLAUBRY,
Membre de l'Académie royale de Médecine.

In-8 de 500 pages. . . . . Prix : 6 francs.

Déjà en 1837 M. Gaultier de Claubry avait été couronné par l'Académie royale de médecine pour un mémoire sur cette question, c'est ce travail que l'auteur a remis à l'étude en y ajoutant d'importans développemens propres à corroborer ses argumens primitifs de nouvelles preuves de faits et de raisonnement à combler quelque lacune, afin de faire passer dans l'esprit de tous les médecins la persuasion dont il est rempli lui-même.

Le livre de M. Gaultier de Claubry est, nous pouvons le dire, le résultat de recherches éclairées et consciencieuses : l'auteur n'a rien épargné pour arriver à la vérité; et il n'a pas reculé devant de laborieuses investigations : il a soumis les faits à une discussion sévère et approfondie. A tous ces titres, cet ouvrage mérite l'attention des médecins. C'est un des bons livres qui ont paru dans ces dernières années. (*Archives de médecine*, septembre 1844.)

COURS DE MICROSCOPIE
COMPLÉMENTAIRE DES ÉTUDES MÉDICALES.

ANATOMIE MICROSCOPIQUE ET PHYSIOLOGIE
Des Fluides de l'Économie.

PAR AL. DONNÉ,
Docteur en médecine, ex-chef de Clinique de la Faculté de médecine de Paris, Professeur de Microscopie.

In-8 de 550 pages. . . . . Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage est divisé en seize chapitres : — I. Du sang, — II. Des globules du sang. — III. Des globules blancs et des gobulins du sang. — IV. Circulation du sang; Altérations pathologiques des globules sanguins. — V. Du Mucus et de ses différentes espèces, mucus nasal, bronchique, du tube digestif, mucus uréthral, prostatique, des vésicules séminales, utérin, vaginal, bucal, vésical, etc. — VI. Du pus, globules purulens, du pus dans le sang, du pus de la bleunorrhagie, des chancres et des bubons, des cils vibratiles. — VII. Fluides sécrétés proprement dits, sueur, salive, bile, urine. — VIII et IX. Sédimens inorganiques et sédimens organisés des urines. — X. Sperme, action de l'eau, des acides, des alcalis, de l'iode et de quelques fluides de l'économie sur les animalcules spermatiques; applications à la médecine légale. — XI. Des pertes séminales involontaires; de leurs variétés; des pertes blanches, leurs causes; traitement. — XII, XIII, XIV. Du lait, sa réaction chimique et ses caractères microscopiques; des différentes espèces de lait, ses élémens, moyens d'apprécier sa richesse; formation du lait, rapport entre la sécrétion du colostrum et la sécrétion lactée après l'accouchement; des qualités du lait et de ses altérations chez les nourrices; état muqueux. — Altérations pathologiques du lait, altération par le pus, lait purulent chez les animaux. — Cocote; lait mélangé de sang; lait des femmes syphilitiques; lait des nourrices réglées. — XV. Richesse et pauvreté du lait; influence de la nourriture et des différentes espèces d'alimens sur le lait; moyens de conservation du lait; formation du beurre. — XVI. Chyle, lymphe, synovie, vaccin, eau de l'amnios, matières fécales, œil.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.

J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
Rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris.

PARIS, 1er MARS 1845.

MANUEL DE PHYSIOLOGIE

PAR J. MULLER,

Professeur d'Anatomie et de Physiologie de l'Université de Berlin, etc.;

Traduit de l'allemand sur la quatrième édition (1844),

AVEC DES ANNOTATIONS

Par A.-J.-L. JOURDAN,

Membre de l'Académie royale de Médecine.

---

2 beaux vol. gr. in-8 sur papier fin cavalier,

ACCOMPAGNÉS D'UN GRAND NOMBRE DE PLANCHES INTERCALÉES DANS LE TEXTE.

Les temps ne sont plus où l'on avait besoin de recommander l'étude de la physiologie. Jadis, on n'avait peut-être pas tout-à-fait tort de la regarder comme le roman des sciences naturelles, et de n'y attacher qu'un assez faible intérêt. Aujourd'hui tout le monde s'accorde à voir en elle une des branches les plus importantes de la médecine, de l'histoire naturelle générale, et même de la philosophie. C'est qu'en effet, si elle n'a pas dévoilé tous les mystères dont la nature s'est entourée dans la création des êtres organisés, du moins a-t-elle fait mieux connaître les phénomènes de la vie en appliquant les procédés de la méthode expérimentale à l'observation des corps vivants, et profitant avec habileté des secours que mettent à sa disposition la physique, la chimie et la microscopie.

La France a produit des hommes qui ont rendu d'éminents services à la physiologie. Loin de nous, assurément, la pensée de contester le

mérite des ouvrages publiés à diverses époques, depuis Bichat. Mais nous n'en demeurons pas moins convaincu, et d'ailleurs c'est là l'opinion générale aujourd'hui, qu'aucun ne peut être mis en parallèle avec ceux que l'Allemagne offre pour guides aux élèves disséminés dans ses nombreuses universités.

Le *Manuel de physiologie* de J. Muller est placé au premier rang. Cet ouvrage, qui compte quatre éditions, doit son immense succès, moins à la haute position scientifique de l'auteur qu'à ce que celui-ci, tout en se renfermant dans un cadre assez resserré, a su y faire entrer, non seulement les vérités de tous les temps et de tous les pays, la plupart vérifiées et confirmées par ses propres recherches et ses propres expériences, mais encore une foule de faits nouveaux, tels qu'on devait en attendre d'un des hommes qui ont le plus contribué, de nos jours, aux progrès positifs de l'anatomie, de la physiologie et de la zoologie comparées. Il nous suffira de citer ici ses recherches sur la structure des glandes, la composition du sang et la formation de la couenne inflammatoire, ses expériences sur la vision, sur la voix et sur l'audition, ses nombreuses recherches sur la structure et les fonctions des diverses parties du système nerveux, etc.

En faisant passer ce remarquable ouvrage dans notre langue, le docteur Jourdan ne pouvait se réduire au simple rôle de traducteur; car la dernière édition allemande ayant été publiée par livraisons, l'auteur n'a pas pu profiter partout des progrès incessants de la science, dont l'émulation de tant d'observateurs, dans tous les pays civilisés, tend, pour ainsi dire, chaque jour, à changer la face. Il était donc indispensable d'ajouter des notes pour signaler les faits ou nouveaux, ou modifiés, ou rectifiés.

Pour remplir cette tâche laborieuse, le traducteur a puisé largement, non seulement dans les *Archives de physiologie* de Muller lui-même, le *Répertoire* de Valentin et les divers journaux de l'Allemagne et de l'Angleterre, mais encore dans les principaux ouvrages allemands, anglais et italiens, dont il s'était entouré. Il s'est surtout attaché à signaler les travaux récents de nos compatriotes, Becquerel, Bernard, Blondlot, Bouisson, Boussingault, Chossat, Donné, Flourens, Lacauchie, Lebert, Letellier, Longet, Payen, etc., que Muller n'avait pu faire entrer dans son cadre, parce qu'ils n'ont paru que depuis la publication du *Manuel de physiologie*.

Le docteur Jourdan a cru devoir aussi joindre au chapitre sur la *voix* un Mémoire que Muller avait publié séparément avec quatre

planches gravées. Cette importante addition jette un grand jour sur une des questions les plus obscures de la physiologie.

Enfin, aux planches que l'auteur lui-même avait intercalées dans le texte, le traducteur en a ajouté un grand nombre d'autres, qui lui ont paru propres, soit à rendre les démonstrations plus claires, soit à aider la mémoire et à lui épargner des efforts toujours pénibles lorsqu'il s'agit de descriptions complexes. Pour ces planches nouvelles, on a eu recours aux originaux.

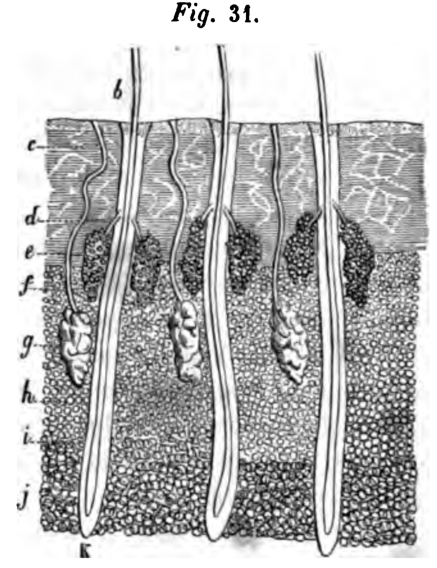
Les 48 figures contenues dans les livraisons 1 et 2 sont nouvelles; elles n'existent pas dans l'édition allemande : on pourra juger, d'après cela, du soin qui a été apporté à ce genre d'additions.

Nous aimons à croire que ces améliorations contribueront à faire accueillir en France le *Manuel de physiologie* de Müller, déjà si incontestablement utile par lui-même, et que ce livre, dans lequel les élèves trouveront le meilleur guide qu'ils puissent choisir, y obtiendra un bon et légitime succès.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

Les glandes sébacées de la peau s'ouvrent généralement dans les follicules des poils. Elles sont situées dans la couche supérieure du derme, et affectent la forme de grappes, ainsi que l'a fait voir Gurlt. Elles se composent de petites vésicules, dont les conduits excréteurs, réunis en un seul ou plusieurs canaux, s'abouchent dans le follicule pileux (1). Aux endroits où il n'y a pas de poils, un conduit excréteur commun s'ouvre immédiatement à l'extérieur. Dans la plique polonaise, les poils ne diffèrent pas de ce qu'ils ont coutume d'être; ils sont seulement entremêlés.

Fig. 31.



Sous le point de vue de la composition chimique, les poils sont formés de substance cornée. Leurs couleurs diverses dépendent, d'après Vauquelin, d'une graisse colorée; cependant les noirs devraient, dit-on, cette teinte à du sulfure de fer. Après qu'on a enlevé la graisse au moyen de l'alcool ou de l'éther, etc.

La peau (2) a pour base des faisceaux de fibres donnant de la colle, dont les filaments primitifs ressemblent pour l'aspect aux fibres du tissu cellulaire. Sur la surface libre se forme et se renouvelle sans cesse l'épiderme, qui est formé de cellules cornées placées les unes à côté des autres en manière de pavés. La base générale de cette membrane renferme divers organes plastiques particuliers, dans le nombre desquels il s'en trouve qui servent à des sécrétions.

Fig. 35.

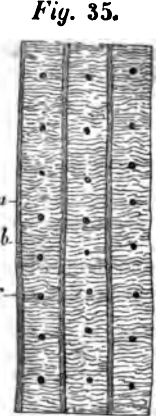
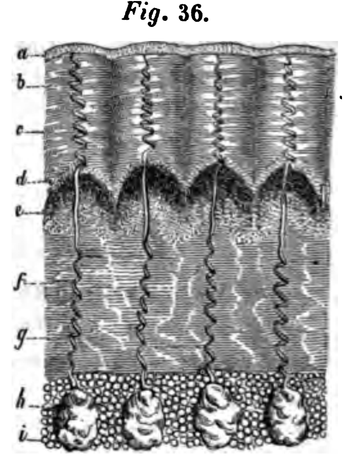


Fig. 36.



(1) La fig. 31 représente, d'après Gurlt, une lamelle du cuir chevelu de l'homme: *a* épiderme, *b* tige du cheveu, *c* et *f* canal sudorifère, *d* conduit excréteur de la glande sébacée, *e* glande sébacée, *g* glande sudorifère, *h i* tissu adipeux, *j* bulbe du cheveu, *k* follicule pileux.

(2) La fig. 35 représente, d'après Gurlt, une portion d'épiderme du creux de la main de l'homme, vu par sa face libre: *a* élévation, *b* sillon, *c* pore cutané. — La fig. 36 représente, d'après le même, une lamelle perpendiculaire de la peau du creux de la main de l'homme: *a* couche externe de l'épiderme, *b* et *g* conduits contournés en spirale, *c* couche moyenne de l'épiderme, *d* tissu muqueux de Malpighi, *e* papilles, *f* derme, *h* tissu adipeux, *i* glandes sudorifères.

voir produit l'immortel Kant. Aussi, dans l'ouvrage que nous annonçons, non content de rapporter, d'examiner, de discuter et d'apprécier les faits avec cette élévation de vues et cette hauteur de pensées qui caractérisent les hommes supérieurs, il a su éviter les inconvénients d'une exposition purement didactique, en ne réunissant point les observations modernes sous les formes sèches d'une simple énumération, mais les coordonnant sous les inspirations d'un virtualisme qui s'harmonise parfaitement avec les tendances platoniciennes de notre époque. Trop ami du vrai d'ailleurs pour se livrer aux mesquins calculs de la vanité, et convaincu qu'un seul écrivain ne saurait aujourd'hui embrasser dans tous ses détails un sujet aussi vaste que celui de la biologie, ni tracer un tableau complet de la physiologie comparée, animale et végétale, il a invoqué l'assistance de ceux d'entre ses compatriotes qui en avaient plus spécialement étudié quelques branches. Les savants les plus célèbres de l'Allemagne, MM. Baer, Muller, Wagner, Rathke, Siebold, Valentin, etc., ont répondu avec empressement à cet appel généreux, et du concours de tant d'illustrations est sortie une histoire complète des parties les plus obscures de la science, notamment de l'embryogénie, de l'hématose, de la nutrition et de la formation des tissus dont l'assemblage constitue le corps humain. Partout, sous ces divers rapports, on trouve une réunion de faits entièrement neufs ou mal connus chez nous, et même une collection de recherches originales qui, jusqu'à présent, n'ont point reçu d'autre voie de publication. C'est avec un vif intérêt aussi que seront accueillies les recherches de M. Moser sur l'influence des circonstances météorologiques à l'égard de la mortalité, et la nouvelle méthode qu'il propose pour connaître le chiffre de cette dernière aux différents âges de la vie. Des considérations de la plus haute portée sur l'origine de la parole, les âges, l'éducation, l'amour, le mariage, la mort, le suicide, ne pourront manquer non plus de fixer l'attention des lecteurs qui apprécient l'importance et l'utilité des discussions philosophiques établies sur les données positives que fournit la nature, et non sur les bases arbitraires que pose l'imagination. En un mot, l'œuvre de M. Burdach est une véritable *Encyclopédie physiologique*, qui prendra rang dans l'histoire à côté de l'inestimable traité de Haller, dont elle est devenue le complément nécessaire, et qui doit figurer dans la bibliothèque de tout médecin jaloux de se tenir au courant des progrès d'une science dont les données seront toujours le fondement réel de son art.

EXTRAIT DE LA TABLE.

sexes. — Des œufs complets et incomplets. — De l'œuf végétal et animal. — Des ovaires. — Des testicules. — Parallèle entre les organes sexuels mâles et femelles. — Différence des sexes. — Hermaphrodisme. — Caractère particulier des sexes. — Résumé des considérations sur l'être qui procrée.

TOME II. — LIVRE 2. PROCRÉATION. — Mobiles de la procréation. — Différents mobiles de la procréation. — Changements produits par le rapprochement des sexes. — Effets produits par la procréation. — Résumé des considérations sur les mobiles de la procréation. — Acte de la procréation. — Fécondité dans les espèces. — Conditions de la fécondation. — Mode et effets de la fécondation. — Mode de la procréation. — Théories de la génération. — *Seconde partie. Vie en développement.* — LIVRE 1er. VIE EMBRYONAIRE. — Sémination. — Mouvements de l'œuf. — Formation de l'œuf. — Incubation. — Changements survenus dans l'organisme incubateur. — Rapports de l'œuf soumis à l'incubation.

TOME III. — Développement de l'embryon. — Développement des végétaux. — Des entozoaires. — Des actinies, acalèphes, mollusques, annélides et insectes. — Des arachnides et crustacés. — Des poissons. — Des batraciens. — De la salamandre. — De la couleuvre. — Des oiseaux. — Du développement de l'embryon humain à ses diverses périodes. — Développement des fonctions et des organes du fœtus. — Développement de la vie plastique. — Développement de la configuration extérieure. — Développement du feuillet séreux. — Développement du feuillet muqueux. — Développement secondaire de la membrane proligère. — Développement du feuillet vasculaire. — Développement du système uro-génital. — Résumé des considérations sur la configuration extérieure.

TOME IV. — Développement de la composition matérielle. — Admission des substances du dehors dans l'organisme. — Transformation des substances du dehors dans l'organisme. — Développement de la vie animale. — Des mouvements. — Du sentiment. — Résumé des considérations sur le développement de l'organisme. — Origine des corps organisés. — Essence de la vie. — Développement organique. — La vie considérée eu égard à l'espèce. — La matière considérée eu égard à la vie. — LIVRE 2. PASSAGE DE LA VIE EMBRYONAIRE A LA VIE INDÉPENDANTE. — Séparation du corps maternel et de l'œuf. — Du part et de ses causes. — Des forces et de la manière dont s'effectue la parturition. — De l'éclosion. — Conséquences de la séparation du corps maternel et de l'œuf. — Conséquences à l'égard de la mère. — A l'égard de l'enfant. — LIVRE 3. VIE INDÉPENDANTE. — Cours de la vie. — L'enfance. — Première enfance. — Du développement de l'enfant. — Force vitale et vie animale du nouveau-né. — Seconde enfance. — Mouvement et activité de l'âme. — Différences des sexes. — Jeunesse. — Première jeunesse. — De la vie en général. — Seconde dentition. — Mouvement. — Facultés intellectuelles et morales. — Jeunesse proprement dite.

TOME V. — Age adulte. — La vie par rapport à l'individu. — La vie par rapport à l'espèce. — Du mariage, comment il est considéré chez les différents peuples. — Age avancé. — Age de retour. — Vieillesse. — Révolution de la vie. — Périodicité diurne. — Du sommeil de l'homme et des animaux. — Du sommeil des végétaux. — Des rêves. — Du somnambulisme. — De l'hibernation. — Des migrations. — Périodicité annuelle de la vie. — Effets de la périodicité. — *Troisième partie. De la mort.* — Influence météorologique sur la mortalité. — De la mortalité aux différents âges de la vie. — Durée moyenne de la vie. — Causes de la mort. — Mort nécessaire. — Mort accidentelle. — Phénomènes de la mort. — Phénomènes de l'extinction de la vie. — Phénomènes cadavériques. — Diverses manières dont l'homme envisage la mort. — Usages auxquels la mort a donné lieu. — Suicide.

Tome VI. — *Quatrième partie. Vie en exercice.* — Vie végétative. — Livre 1. Du sang. — Substance du sang. — Globules du sang. — Changements spontanés et coagulation du sang. — Matériaux immédiats du sang. — Constitution chimique, qualités et quantités du sang dans l'organisme. — Le sang hors de l'organisme. — Vie du sang. — Vie extérieure du sang. — Phénomènes de la vie extérieure du sang. — Causes de la vie extérieure du sang. — Circulation des animaux invertébrés. — Vie intérieure du sang. — Carrière qu'il parcourt. — Mouvements du cœur. — Causes des mouvements du cœur et du sang. — Action mécanique et chimique du sang. — Action du sang sur l'organisme. — Résumé des considérations sur le sang.

Tome VII. — Influence de l'organisme et des fonctions sur le mouvement du sang. — Livre 2. Métamorphose du sang. — Phénomènes matériels de la vie végétative. — Nutrition et sécrétion. — Produits matériels de la vie végétative. — Produits en particulier. — Produits organiques de la vie chez l'homme et chez les autres corps organisés. — Parties produites par intussusception. — Système du tissu cellulaire. — Système cutané. — Système nerveux et musculaire. — Tissus scléreux et osseux. — Parties produites par juxtaposition. — Sécrétions. — Sécrétions cohérentes. — Produits filés. — Concrétions. — Sécrétions non cohérentes. — Sérosité, pigment, graisse. — Sécrétions vaporeuses, gazeuses, muqueuses, cutanées.

Tome VIII. — Produits de la vie en général. — Parties constituantes et propriétés de la vie. — Produits de pure végétation. — Union des parties constituantes de l'organisme mécanique et chimique. — Formation des produits matériels de la vie. — Influence des matières introduites dans l'économie. — Influences des conditions matérielles de l'organisme. — Phénomènes de la formation de ces produits. — Quantité de ces produits. — Qualités de ces produits. — Formation des parties nouvelles. — Régénération et dégénérescence. — Essence de leur formation. — Modalité de cette formation. — Causes d'où elle dépend. — Résumé.

Tome IX. — Phénomènes généraux et particuliers de la formation du sang. — De l'absorption. — Manière dont elle s'accomplit. — Ses causes. — Ses changements. — De la digestion. — Organisation de l'appareil digestif. — Ses mouvements. — Nourriture, qualité et quantité. — Produits de la digestion, son essence. — De la formation du sang dans le système lymphatique. — De la formation du sang dans le système sanguin. — De la respiration, ses organes et ses mouvements. — Ses phénomènes chimiques, ses rapports avec la vie et l'organisme. — De la dynamique. — Électricité. — Chaleur. — Température. — Force vitale.

COURS DE MICROSCOPIE COMPLÉMENTAIRE DES ÉTUDES MÉDICALES, Anatomie microscopique et Physiologie des fluides de l'économie, par le docteur A. Donné, ancien chef de clinique de la faculté de Paris, professeur de microscopie. *Paris*, 1844, in-8 de 550 pages. 7 fr. 50 c.

ATLAS DU COURS DE MICROSCOPIE exécuté d'après nature, au microscope-daguerréotype, par le docteur A. Donné et L. Foucault. Paris, 1845. Atlas de 20 planches in-folio, contenant 80 figures gravées avec le plus grand soin. Ce bel ouvrage est publié en quatre livraisons, chacune de 5 planches, avec un texte descriptif. *Deux livraisons* sont en vente, prix de chaque. 7 fr. 50 c.

CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
Rue de l'École-de-Médecine, 17.
A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

GUIDE
DU
MÉDECIN PRATICIEN
OU
RÉSUMÉ GÉNÉRAL
DE PATHOLOGIE INTERNE ET DE THÉRAPEUTIQUE APPLIQUÉES ;

PAR F.-L.-I. VALLEIX,
Médecin des Hôpitaux de Paris
Membre titulaire de la Société d'observation et de la Société anatomique.
Auteur de la Clinique des Maladies des Enfants nouveau-nés,
du Traité des Névralgies, etc.

10 forts vol. in-8°. — Les tomes I à V sont en vente.
Prix de chaque : 8 fr. 50.

Aujourd'hui que le *Guide du médecin praticien* est parvenu à plus de la moitié de sa publication, que l'accueil bienveillant des médecins en a assuré le succès, et que les matériaux sont prêts pour mener à bonne fin l'œuvre à laquelle l'auteur a consacré tant d'années, il est facile d'indiquer avec précision l'ordre qui sera suivi dans ce qui reste encore à faire; et par là nous répondons aux demandes d'un grand nombre de nos souscripteurs qui, maintes fois, ont manifesté le désir de connaître la manière dont la suite de cet ouvrage doit être disposée, afin de savoir d'avance quelles seront les affections étudiées dans les volumes à mesure qu'ils se publieront; mais auparavant nous indiquerons les sujets déjà traités dans les volumes publiés.

Les maladies de trois grands appareils ont été étudiées, et on peut le dire, ces maladies forment la majeure partie de la pathologie. Ce sont d'abord, dans les tomes I et II, les affections *des voies respiratoires ;* celles qui ont leur siége dans les *fosses nasales*, et parmi lesquelles il faut distinguer les diverses espèces de *coryza* trop souvent confondues; celles qui occupent le *larynx*, et dont font partie le *croup*, si redoutable dans l'enfance et l'*œdème de la glotte*, maladie qui n'est bien connue que depuis peu de temps; les maladies des

bronches, parmi lesquelles la *bronchite capillaire*, si récemment distinguée, a été étudiée avec un soin particulier; enfin, les maladies du *parenchyme pulmonaire* et des *plèvres* complètent cette section importante.

Le tome III, consacré aux *maladies du cœur*, des *vaisseaux* et du *sang*, offrait de grandes difficultés à surmonter, car les matériaux en étaient épars dans un nombre considérable d'ouvrages conçus dans des vues très variées. Le but que M. Valleix devait surtout s'efforcer d'atteindre dans le *Traité des maladies* du cœur et des vaisseaux était une grande clarté. Pour y arriver, il a suivi une division nouvelle, ou présentant du moins des modifications essentielles; il a cherché à bien distinguer les cas, n'y renonçant que lorsque l'état de la science ne le permettait pas, et ayant soin, pour éviter les inconvénients que pourrait avoir une division trop rigoureuse, d'indiquer ensuite comment se groupent les éléments pathologiques. Quant aux *altérations du sang*, c'est sous le point de vue pratique qu'il les a exclusivement étudiées, le plan de son ouvrage ne lui permettant pas d'agiter les questions indécises que soulève encore une science qui se fait.

Dans les tomes IV et V, les *maladies des voies digestives* sont traitées avec tous les développements qu'exigent des affections si importantes à connaître et à traiter. Toutes, en effet, depuis celles qui occupent la bouche, jusqu'à celles qui ont leur siége dans l'estomac, ont une importance pratique extrême, tant à cause de leur fréquence que de leur gravité.

Sans pousser plus loin cet exposé, on peut attribuer le succès qu'obtient le *Guide du médecin praticien* à ce que le traitement des maladies a toujours attiré spécialement l'attention de M. Valleix, à ce qu'il l'a présenté d'une manière qui n'avait pas encore été suivie, et que, sous ce rapport, les détails dans lesquels il est entré ne peuvent manquer d'être utiles aux praticiens, puisqu'ils mettent entre leurs mains, sans aucune fatigue, les moyens employés par les hommes les plus expérimentés.

La suite de cet ouvrage sera disposée ainsi qu'il suit :

L'auteur présentera d'abord l'histoire des maladies des *annexes des voies digestives*, c'est-à-dire 1° des affections du *foie* qu'il étudie avec grand soin, et à l'aide d'observations nouvelles; car des maladies si graves ne sont pas encore assez connues pour qu'on néglige les faits qui peuvent les éclairer; 2° de celles de la *rate* et du *pancréas*, affections bien moins importantes et qui seront traitées plus rapidement; 3° enfin de celles du *péritoine*, pour laquelle des matériaux nombreux seront mis en œuvre.

Viendront ensuite les *affections des voies génito-urinaires*, parmi lesquelles les *maladies de la matrice* tiennent une si grande place. Ces affections seront étudiées avec un soin tout particulier, et l'auteur mettra sous les yeux du lecteur les nombreux moyens théra-

peutiques dirigés récemment contre elles, et surtout la manière de les appliquer, ce qui est de la dernière importance, comme le savent très bien tous les praticiens consciencieux.

Les maladies des *organes locomoteurs* et du *tissu cellulaire* seront ensuite traitées. Parmi elles se trouvent le *rhumatisme articulaire* et le *rhumatisme musculaire*, l'*anasarque simple*, etc.

Puis viendront les *affections du système nerveux*, comprenant d'abord les *maladies des nerfs*, qui se réduisent presqu'à la névrite et aux névralgies; ensuite les *affections de l'encéphale* et de la *moelle épinière*.

Les *maladies des organes des sens*, *de la vue et de l'ouïe*, occuperont peu de place, parce qu'elles entrent en grande partie dans le domaine de la chirurgie. Il n'en sera pas de même des *maladies de la peau*, qui comprennent les *syphilides*, et qui fourniront à l'auteur l'occasion de traiter de la *syphilis en général*.

L'étude des *exanthèmes fébriles* sera une transition naturelle pour arriver à la description des *fièvres*, *typhus*, *fièvre typhoïde*, *fièvre jaune*, *fièvre intermittente*, etc.; enfin M. Valleix terminera cet ouvrage par l'*histoire des empoisonnements* envisagés sous le point de vue de la pathologie, histoire dont feront partie les *maladies saturnines*, sur lesquelles les recherches récentes ont fourni des renseignements si importants.

Cet ouvrage est, comme la plupart des médecins ont déjà pu s'en convaincre, principalement destiné à tracer les règles du diagnostic et à diriger les praticiens dans le traitement des maladies. Dans ce but, l'auteur expose non seulement le diagnostic en détail, mais encore il le résume dans des tableaux synoptiques qui permettent de saisir d'un coup d'œil les différences les plus caractéristiques des diverses affections. Puis, arrivant au traitement, il l'étudie chez les anciens et les modernes, appréciant la valeur de chaque médication, citant les principales formules, exposant les procédés opératoires, donnant des ordonnances suivant les cas, en un mot, alliant la thérapeutique à la pathologie, de manière à ce qu'elles s'éclairent l'une l'autre.



Nouvelles Publications.

CLINIQUE DES MALADIES DES ENFANTS NOUVEAU-NÉS, par F.-L. VALLEIX. Paris, 1838, 1 vol. in-8, avec 2 planches gravées et coloriées, représentant le céphalématome sous-péricrânien et son mode de formation. 8 fr. 50

TRAITÉ DES NÉVRALGIES, ou Affections douloureuses des nerfs, par L.-F. VALLEIX. Paris, 1841, in-8. 8 fr.

Les névralgies, ces affections si douloureuses, et qu'il est si important de reconnaître promptement pour les traiter avec énergie avant qu'elles ne soient devenues chroniques et rebelles, n'avaient pas encore été décrites d'une manière complète. Dans l'ouvrage de M. Valleix, ces maladies sont étudiées avec le plus grand soin, tant sous le rapport des symptômes que des divers traitements mis en usage. C'est appuyé sur un grand nombre d'observations, et en réunissant à ces nouvelles recherches tout ce qui a été publié avant lui, que l'auteur a éclairé l'histoire des névralgies déjà connues, en même temps qu'il en a signalé quelques unes qui, quoique fréquente, étaient enveloppées de doute et d'obscurité.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE NOSOGRAPHIE MÉDICALE, générale et spéciale, par J. BOUILLAUD, professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital de la Charité. Paris, 1845, 5 vol. in-8.

TRAITÉ CLINIQUE DES MALADIES DU CŒUR, précédé de recherches nouvelles sur l'anatomie et la physiologie de cet organe, par J. BOUILLAUD. Deuxième édition considérablement augmentée. Paris, 1841, 2 forts vol. in-8, avec 8 planches gravées. 16 fr.

Ouvrage auquel l'Institut de France a accordé le grand prix de médecine.

TRAITÉ CLINIQUE DU RHUMATISME ARTICULAIRE, et de la loi de coïncidence des inflammations du cœur avec cette maladie, par J. BOUILLAUD. Paris, 1840, in-8. 7 fr. 50

RECHERCHES ANATOMIQUES, PATHOLOGIQUES ET THÉRAPEUTIQUES sur la maladie connue sous le nom de fièvre typhoïde, putride, adynamique, ataxique, bilieuse, muqueuse, entérite folliculeuse, gastro-entérite, dothinentérite, etc, considérée dans ses rapports avec les autres affections aiguës, par P.-Ch. LOUIS, médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie royale de médecine. Deuxième édition considérablement augmentée. Paris, 1841, 2 vol. in-8. 13 fr.

RECHERCHES ANATOMIQUES ET THÉRAPEUTIQUES SUR LA PHTHISIE, par P.-C. LOUIS. Deuxième édition, considérablement augmentée. Paris, 1843, in-8. 8 fr.

Cette nouvelle édition a reçu des additions tellement importantes, surtout dans la partie thérapeutique, qu'on peut la considérer comme un ouvrage entièrement neuf.

TRAITÉ PRATIQUE DE LA PNEUMONIE aux différents âges et dans ses rapports avec les autres maladies aiguës et chroniques, par A. GRISOLLE, médecin du Bureau central des hôpitaux, membre de la Société médicale d'observation. Paris, 1841, in-8 de 750 pages. 8 fr.

TRAITÉ D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET PRIVÉE, par le docteur Michel LEVY, professeur d'hygiène et de médecine légale à l'hôpital militaire de perfectionnement du Val-de-Grâce. Paris, 1844-1845, 2 vol. in-8 de 600 pages chacun. 15 fr.

NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE, accompagnés d'un Atlas de 22 planches in-4. gravées, représentant les principaux procédés opératoires et un grand nombre d'instruments de chirurgie, par A.-A. VELPEAU, membre de l'Institut, chirurgien de l'hôpital de la Charité, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris. Deuxième édition, entièrement refondue, et augmentée d'un Traité de petite chirurgie avec 191 planches intercalées dans le texte. Paris, 1839, 4 forts vol. in-8 de chacun 800 pages et atlas in-4. 40 fr.

— Avec les planches de l'atlas coloriées. 60 fr.

MANUEL PRATIQUE DES MALADIES DES YEUX, d'après les leçons de M. Velpeau, professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital de la Charité, par le docteur G. JEANSELME. Paris, 1840, 1 fort vol. in-18 de 700 pages. 6 fr.

Paris. — Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.

